HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'EUROPE

Louis-Gabriel Du Buat-Nancay

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
ANCIENNE
DES PEUPLES
DE L'EUROPE.

PAR M. LE COMTE DU BUAT, Ministre Plénipotentiaire du Roi près l'Electeur de Saxe, Auteur des Origines *ou* l'ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne & de l'Italie, *&c.*

TOME DOUZIEME.

A PARIS,

Chez la veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXXII.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES
DU DOUZIEME VOLUME.
SUITE DU LIVRE DOUZIEME.

CHAP. IX. *ALLIANCE de Garibald dont Childebert avoit refuſé la fille, avec Autharis à qui il avoit refuſé ſa ſœur. Autharis épouſe la fille de Garibald. Childebert veut faire la guerre aux Lombards, en partie pour reconquérir ce qu'avoit poſſédé ſon pere. Cette guerre, à peine commencée, eſt ſuſpendue par un démêlé entre Childebert & l'empereur Maurice. Trouble de Garibald expliqué. Guerre entre les Francs & les Lombards. Que la Baviere eſt ce pays que Childebert vouloit recouvrer. Diſſertation ſur trois lettres attribuées à Théodebert I, ou à Théodebert II. On les rend à Childebert, & on prouve que ce prince ſubjugua les Thuringiens & les Bavarois en 595, & que ce fut la cauſe d'une guerre entre les Francs & les Avares, alliés des Lombards.* Page 1

Digitized by Google

CHAP. X. *Traités d'Agilulf, roi des Lombards, avec l'empire d'Orient. On indique ce qui se passoit alors entre cet empire & les Avares. Ils changent de souverain. Irruption du nouveau chagan dans la Vénétie & le Frioul. Le duc de Frioul est tué. Trahison infâme de sa veuve Romhilde. Aventures de son fils Grimoald, qui fut depuis roi des Lombards. Une de ses sœurs épouse un prince des Bavarois, qui doit être le même que Garibald II. Révolte des Winides, ou Sclaves, contre les Avares. Un marchand François, nommé Samon, devient leur roi. Regne de Dagobert en Austrasie. Acquisitions qu'il y fait. Il fait mettre par écrit la loi des Bavarois. Observations sur leur religion & leurs loix, dans lesquelles on éclaircit & l'on constate leurs migrations & leur origine, & en particulier celle de Varasques & de Hosi.* 53

CHAP. XI. *Suite de l'histoire des Sclaves occidentaux. Guerre de Samon contre les Francs. Quelle part eurent les Bavarois à cette guerre. Etablissement des Sclaves sur la mer Adriatique, qu'ils couvrent de leurs vaisseaux. Suites de la guerre de Samon & des Vinides contre les Francs. Les Saxons offrent à Dagobert de les réprimer. Radulfe est créé duc de Thuringe,*

Digitized by Google

& remporte de grands avantages ſur eux. Factions domeſtiques qui déterminent Radulf à la révolte. Farus, Prince Agilolfinge, ſe ligue avec lui & eſt tué. Grande victoire de Radulf ſur Sigebert II. fils de Dagobert. Il ſe rend indépendant. Démembrement de l'Auſtraſie. 112.

CHAP. XII. *Le Chagan des Avares fait le ſiege de Conſtantinople de concert avec un général de Chosroës, roi de Perſe, pendant qu'Héraclius fait alliance avec les Turcs & entre dans la Perſe. Qui étoient ces Turcs. Digreſſion ſur leur invaſion & leur établiſſement en Aſie au tems de l'empereur Baſile. Suites du ſiege de Conſtantinople. Révolte de Cubrat, prince des Bulgares, qui ſecoue le joug du Chagan. Hiſtoire de ce prince & de ſes fils. Deſcription de la grande Bulgarie. L'empire des Chazars fondé ſur les ruines de celui de Cubrat. Origine de cette nation & ſon hiſtoire. Migration des Patzinaces & des Hongrois. Commencemens des Ruſſes. Deſtruction totale de la Chazarie.* 149.

CHAP. XIII. *Fondation du royaume de Bulgarie au midi du Danube. Remarques ſur la nation des Bulgares. Suite de ſes princes, dont on diſtingue trois dynaſties, & abrégé de ſon hiſtoire juſqu'à Samuel, l'un des cometopulles ou fils du*

comte de Bulgarie. Que les princes Bulgares enleverent autant de Romains qu'ils purent dans les provinces de l'empire, pour s'en faire un rempart au nord du Danube contre les autres Barbares. Observations sur la langue & le nom des Valaques. On rejette toutes les fables qui ont été débitées jusqu'ici sur leur origine. 236

CHAP. XIV. *Divers établissemens des Esclavons dans l'Illyrie, la Grece, la Macédoine, la Dalmatie & la petite Scythie. Conquête de la Bulgarie par Basile III. Irruption des Patzinaces. Premiere révolte des Bulgares & des Serbes sous Michel Paphlagon. Guerre civile des Patzinaces. Ils viennent s'établir au midi de l'empire. Leurs guerres avec Constantin Monomaque. Invasion des Uzes sous Michel Parapinace. Ils sont presque détruits par les Patzinaces. Seconde révolte en Bulgarie. Nouvelle guerre avec les Patzinaces, qui remportent de grands avantages sur Alexis Comnene. Les Comans l'en rendent vainqueur. Remarques sur cette nation & sur les Alains. Elle fait la guerre à Alexis Comnene. Des Croates & des Russes.* 277

CHAP. XV. *Du nom, des mœurs & de la position des Blaques ou Valaques. Troisieme révolte des Bulgares, qui, conjoin-*

tement avec les Valaques se soulevent contre Isaac l'Ange à la fin du douzieme siecle, & fondent un nouveau royaume de Bulgarie. Histoire de ce royaume jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins. Dissertation sur l'origine des Valaques. On distingue cinq Valachies différentes, & l'on prouve qu'en général les Valaques furent les anciens sujets de l'empire Romain, qui subjugués par les Barbares & ensuite rebelles, furent comptés par les Grecs entre les Barbares. Des Albanois. Suite de l'histoire des Bulgares. Arrivée, mœurs, conquêtes des Mogols ou Tartares. Fin des Goths & des Alains. Dispersion des Comans. Révolution de la Tartarie. Suite des rois de Bulgarie jusqu'au tems d'Amurat. Révolution dans l'Illyrie sous le regne d'Andronic II. 433

CHAP. XVI. *Décadence des Avares du côté de l'Occident. Quelle part ils prennent aux affaires d'Italie. Les Carinthiens ou Sclaves de Carinthie y prennent part aussi, & avec plus de gloire. Etymologie de leur nom. Remarques sur les Bohémes, & sur plusieurs noms anciens qui se conservent en Germanie. Qu'on n'en peut rien conclure pour l'identité des habitans anciens & modernes. Origine des Russes rapportée aux Francs.*

Antiquité des Normands. Fables des Bohêmes & des Polonois. 578
CHAP. XVII. *De quelle importance fut toujours la Baviere par ſa poſition. Suite de ſon hiſtoire depuis Garibald II. juſqu'à la mort du duc Hucbert. Prédication de S. Emmeram ſous Théodon II. & de S. Rupert ſous Théodon III. Des deux Plectrudes. De Charles Martel, ſucceſſeur de Théodon III. De Lantfrid, prince de Souabe. Prédication de S. Corbinien, ſous Grimoald, & de S. Boniface ſous Hucbert. Hiſtoire de la Thuringe ſous les deſcendans de Radulf.* 621
CHAP. XVIII. *Otilon, duc de Baviere, oncle de Soniechilde, doit avoir été fils de Théodon III. Son mariage, ſes guerres avec les Francs. Son fils Thaſſilon II. pere de Théodon IV. en qui finit la branche régnante des Agilolfinges. Autres branches de cette maiſon. Suite des rois Lombards qui deſcendirent de Garibald I. La couronne de Lombardie ſort de cette branche, dont un rejetton eſt tranſplanté en France, où on lui donne le comté d'Orléans. Conjecture qui fait deſcendre la maiſon de France de la maiſon Agilolfinge.* 693
CHAP. XIX. *En quel tems les Sclaves ou Winides de Carinthie ſe ſoumirent aux*

Bavarois, & par eux aux Francs. Suite de leur entrepriſe ſur l'Italie & des ducs de Frioul. Converſion des Carinthiens à la foi Chrétienne, accélérée par la protection que Charlemagne accorda aux miſſionnaires. Suite de quatre ducs de Carinthie. 718

CHAP. XX. *Les papes, à l'occaſion de la querelle des images, renoncent à l'obéiſſance des empereurs d'Orient, auxquels les Lombards enlevent l'exarchat de Ravenne. Rome qui ne craint plus Conſtantinople devient irréconciliable avec les Lombards, & appelle contre eux les François. Le royaume des Lombards eſt détruit. Thaſſilon, duc de Baviere & gendre de Didier dernier roi des Lombards, veut le venger & ſe rend indépendant. Il eſt accuſé par ſes ſujets, condamné & dépoſé. Les Avares entreprennent de le venger & ſont preſque détruits. Les Sclaves orientaux les remplacent, & ſont remplacés par les Bulgares. Premiere apparition des Hongrois en Germanie. Fin de cet ouvrage.* 737

Fin de la Table du Tome douzieme.

HISTOIRE

Digitized by Google

HISTOIRE
ANCIENNE
DES PEUPLES
DE L'EUROPE.

SUITE DU LIVRE XIIe.

CHAPITRE IX.

ALLIANCE de Garibald dont Childebert avoit refusé la fille, avec Autharis à qui il avoit refusé sa sœur. Autharis épouse la fille de Garibald. Childebert veut faire la guerre aux Lombards, en partie pour reconquérir ce qu'avoit possédé son pere. Cette guerre, à peine commencée, est suspendue par un démêlé entre Childebert & l'empereur Maurice. Trouble de Garibal expliqué. Guerre entre les Francs

Digitized by Google

& les Lombards. Que la Baviere eſt ce pays que Childebert vouloit recouvrer. Diſſertation ſur trois lettres attribuées à Théodebert I, ou à Théodebert II. On les rend à Childebert, & on prouve que ce prince ſubjugua les Thuringiens & les Bavarois en 595, & que ce fut la cauſe d'une guerre entre les Francs & les Avares, alliés des Lombards.

CHILDEBERT II. après avoir manqué de parole à Garibald en 583, ou même plus tard (s'il n'ôta à ce prince l'eſpérance de lui voir épouſer ſa fille qu'en donnant le titre de reine à Faileube) venoit de faire en 587 ou en 588, un affront peu différent de celui-là à Autharis, roi des Lombards. Cette double perfidie avoit été punie par la défaite de ſon armée, que j'attribue à Garibald & à ſon gendre Evin, duc de Trente, lorſque Flavius Autharis envoya une ambaſſade en Baviere pour demander en mariage la fille de Garibald, roi des Bavarois, ou Bajoars. Garibald fit aux ambaſſadeurs Lombards l'accueil qu'il devoit aux miniſtres d'un voiſin puiſſant, dont les intérêts alloient être les mêmes que les ſiens, & qui avoit déja le même ennemi, puiſque

l'un & l'autre ils avoient reçu un outrage à peu près égal de la part de Childebert. Le roi de Baviere n'héſita point à promettre ſa fille Théodelinde à Autharis, roi des Lombards. Il eût dû héſiter, ou même renvoyer cette affaire à une autre fois, s'il n'eût pas été ſûr de l'inimitié de Childebert, puiſqu'il ne pouvoit pas ignorer ce qui venoit de ſe paſſer entre Autharis & le roi d'Auſtraſie.

Autharis ayant reçu la réponſe de Garibald par ſes ambaſſadeurs, l'envie lui prit de voir lui-même ſa fiancée, & dans cette vue il nomma une ambaſſade pour la cour de Garibald, donna le premier rang dans cette ambaſſade à un de ſes intimes amis, & ſe réſerva à lui-même le ſecond, qui n'étoit pourtant pas le dernier, quoiqu'en tout l'ambaſſade fût moins nombreuſe que bien choiſie. Lorſqu'elle eut été admiſe en la préſence de Garibald, ſuivant l'uſage établi alors à l'égard des ambaſſadeurs, ce même uſage voulut qu'après ſalut donné & reçu par toute l'ambaſſade, celui qui en étoit le chef portât la parole pour ſes collegues, & adreſsât un diſcours au prince. Ce diſcours fini, Autharis, que perſonne ne connoiſſoit, s'avançant vers le roi Garibald : « Mon maître,

» dit-il, le roi Autharis m'a envoyé ici
» avec la commiſſion ſpéciale de voir
» votre fille, ſon épouſe, & notre
» future ſouveraine; je ſuis ſeul chargé
» de lui dire à mon retour comment je
» l'aurai trouvée, & je ne puis lui en
» rendre un compte exact ſi je ne la
» vois ».

Le roi ordonna auſſi-tôt qu'on fît venir ſa fille, pour qui un pareil examen n'étoit pas à craindre : Autharis la regarda attentivement, & ſans prononcer une parole, car elle lui plaiſoit beaucoup. Enfin, arrachant ſes regards de cet objet charmant, « Seigneur, dit-il au roi,
» votre fille a tout ce qu'il faut pour
» nous faire deſirer de l'avoir pour
» ſouveraine : ſi donc il plaît à votre
» puiſſance, nous ſouhaitons qu'elle
» faſſe dès-à-préſent ce qu'elle devra
» bientôt faire, qu'elle nous préſente
» du vin, & que nous recevions la
» coupe de ſa main ». Le roi acquieſça volontiers à cette demande, & Théodelinde ayant pris la coupe, la préſenta d'abord à celui qui paroiſſoit être le chef de l'ambaſſade. Lorſque ce fut le tour d'Autharis, qu'elle n'avoit garde de prendre pour ſon époux, il prit la coupe de ſa main, la vuida, & en la lui rendant il toucha la main avec ſon

Digitized by Google

doigt, qu'il passa ensuite sur son visage. Théodelinde le dit en rougissant à sa nourrice, qui l'assura que cet ambassadeur devoit être le roi lui-même; autrement, ajouta-t-elle, il n'auroit pas osé vous toucher; mais il ne faut pas en parler, de peur que votre pere ne vienne à le savoir; car du reste, il est d'une figure à mériter une couronne & votre main; & en effet, la fleur de la jeunesse brilloit encore sur le visage d'Autharis, qui étoit d'une taille avantageuse, portoit de longs cheveux blonds, & avoit une belle figure. Il ne tarda pas à prendre congé du roi, & fit toute la diligence possible pour retourner dans ses états. Lorsqu'il fut près de sa frontiere, & avant de se séparer des Bavarois qui avoient été chargés de le reconduire, il se leva le plus qu'il put sur son cheval, & lançant une petite hache qu'il avoit à la main, contre l'arbre le plus voisin, dans lequel elle resta enfoncée: *c'est ainsi*, dit-il, *que sait frapper le roi Autharis*; & en même tems il passa les frontieres du Norique, laissant ses conducteurs dans la persuasion qu'il étoit en effet le roi Autharis. Ceci dut se passer à la fin de l'an 588, ou au commencement de 589. *Greg. Tur. hist. lib. IX, c. 29.*

Childebert passa la fête de Pâques de

cette année ou à Mayence ou à Noyon ; & dans ce même tems il aſſembloit une armée, qu'il ſe préparoit à mener lui-même en Italie pour détruire la nation des Lombards ; mais ceux-ci en ayant eu avis, lui envoyerent une ambaſſade avec des préſens, pour lui demander ſon amitié. Soyons amis, lui dirent les ambaſſadeurs ; ne travaillez point à notre perte, & vous jouirez d'un tribut aſſuré que nous vous payerons exactement ; nous ſerons toujours prêts à vous ſecourir, quels que ſoient vos ennemis. Childebert envoya auſſi-tôt vers Gontram, pour lui faire part des propoſitions que les Lombards venoient de lui faire. Gontram, qui n'approuvoit point toute cette entrepriſe, conſeilla à ſon neveu de renouveller la paix, & Childebert ordonna à ſon armée de faire halte juſqu'au retour d'une ambaſſade qu'il envoya en même tems aux Lombards, pour leur déclarer que s'ils ratifioient les promeſſes que leurs ambaſſadeurs venoient de lui faire de leur part, ſon armée retourneroit dans ſes états ; mais rien de tout cela n'arriva, ou du-moins les Lombards ne ratifierent point les promeſſes de leurs ambaſſadeurs ; car du reſte Childebert paſſa la plus grande
C. 36. partie de cette année à Strasbourg, avec

ſa femme & ſa mere, & s'occupa à former la maiſon de ſon fils Théodebert, que les Soiſſonnois l'avoient prié d'envoyer chez eux avec le titre de roi ; ce qu'il leur accorda très-volontiers. Faileube y accoucha auſſi, même aſſez malheureuſement, & découvrit à cette occaſion une conſpiration contre elle & contre Brunehaut, & même contre le roi, s'il refuſoit de la répudier & de renvoyer ſa mere. C'en étoit autant qu'il en falloit pour occuper Childebert, depuis le départ des ambaſſadeurs Lombards, juſqu'à la fin de cet été ; auſſi Grégoire de Tours termine-t-il l'hiſtoire de ſa quatorzieme année & celle de l'an 589, ſans lui attribuer, ni à ſes troupes, aucune autre entrepriſe que le mouvement qu'elles avoient fait au printems : ce ne fut même qu'en la quinzieme année de Childebert, ou en 590, que ce prince eut une réponſe de l'empereur Maurice, par le retour de Griphon, dont nous parlerons dans un inſtant. *Grég. Tur. hiſt. lib. x, c. 1 & 2.*

Juſqu'ici nous n'avons rien vu qui dût nous faire regarder le mariage d'Autharis & de Théodelinde, comme une affaire éloignée, & qui dût encore ſouffrir des difficultés. Il n'étoit pourtant point conſommé ; Autharis étoit en Italie, & Théodelinde n'avoit point encore

quitté le Norique, lorſque le roi Garibald fut jetté dans un grand trouble par l'arrivée des Francs. Théodelinde ſe réfugia en Italie avec ſon frere Gundoald, & fit donner avis à Autharis, ſon époux, de ſa prochaine arrivée. Autharis partit auſſi-tôt avec un train magnifique pour aller à ſa rencontre juſque dans le champ de Sardes, au-deſſus de Vérone; & là il l'épouſa le jour même des ides de Mars, jour auquel les Romains croyoient qu'il n'étoit pas bon de ſe marier. Paul Diacre aſſure qu'un ſerviteur d'Agilulf, duc Thurin, qui ſe trouva aux noces, ayant vu tomber la foudre ſur un arbre du jardin, prédit à ce duc que dans peu Théodelinde ſeroit ſa femme: c'étoit, dit-il, un auſpice à qui le diable découvroit l'avenir. Ce fut donc le huit de Mars que ſe fit le mariage, & ce ne put être qu'en 589, puiſqu'Autharis mourut en 590 avant le mois de Novembre, & que depuis ſon mariage il s'étoit ſoutenu contre les Francs pendant une campagne, qui fut celle de 590.

En rapprochant ainſi des notions éparſes, mais qui ſont étroitement liées par la chronologie, nous trouvons que cette marche de l'armée de Childebert, au printems de l'an 589, ne fut point un

Digitized by Google

ſimple déplacement des troupes qui devoient s'aſſembler pour paſſer en Italie : elles ſortirent réellement des états de Childebert, puiſqu'il offrit de les y faire rentrer ; mais elles n'en ſortirent pas en vain, & ce ne fut pas ſans raiſon que le roi d'Auſtraſie fit ſéjourner ſon armée où elle étoit, juſqu'à une réponſe définitive du roi des Lombards.

Garibald étoi alors dans un grand embarras par l'arrivée des Francs : ce n'eſt pas qu'il fût déja chaſſé de ſon pays ; la fuite de Théodelinde ne le prouve pas. Frédegaire dit plus ſimplement que ce fut ſon frere Gundoald qui la mena à Autharis ; mais il faut croire de deux choſes l'une, ou que Garibald ſe remit de ſon trouble & donna de l'occupation aux troupes de Childebert, qui lui-même paſſa tout le reſte de cette année à Strasbourg, ou que le roi d'Auſtraſie ne voulut comprendre Garibald dans le traité que comme ſon ennemi ou ſon vaſſal ; ce qui obligea Autharis, par complaiſance pour Théodelinde, de déſavouer les propoſitions qu'avoient d'abord faites ſes ambaſſadeurs. Dans le premier cas, ces propoſitions furent faites dans le premier moment de trouble & d'épouvante ; elles furent déſavouées lorſque Garibald eut repris le deſſus, ou

du-moins l'égalité avec une armée qui avoit ordre de faire halte.

Ce danger qui détermine un pere à envoyer ſa fille à ſon époux, & ſon frere avec elle, un peu avant le tems convenu, peut être bien différent du détrônement d'un roi ; & le *trouble* que cauſe à un prince *l'arrivée* d'une armée ennemie, eſt bien différent de la deſtruction d'une monarchie. Ajoutons qu'entre la fuite ou une défenſe déſeſpérée, & la victoire des Francs, il y avoit un milieu que Garibald, parent de Childebert & de tous les rois Francs, pouvoit prendre pour ſortir de l'embarras dans lequel le jetta l'armée de Childebert ; & que le ſilence de Grégoire de Tours ſur les exploits ou les malheurs de cette armée, donne lieu de croire que le roi de Baviere adopta quelque parti mitoyen entre ces deux extrémités. Ajoutons encore que fonder ſur les paroles de Paul Diacre l'aſſertion de la dépoſition de la défaite ou de la mort de Garibald, c'eſt enchérir ſur ſon récit d'une maniere qui ne differe point d'une contradiction ; enfin, cet auteur n'ayant parlé du ſucceſſeur de Garibald que long-tems après avoir fait mention de l'embarras où il ſe trouva en 589, on ne peut ſuppoſer, par cet embarras, qu'il ait voulu indi-

Digitized by Google

quer la fin de ſon regne. Outre l'eſpoir de terminer la guerre par une négociation, outre l'improbation de Gontram, qui dut ralentir l'ardeur de Childebert, ce roi d'Auſtraſie put avoir encore une forte raiſon pour ne pas s'engager plus avant dans une guerre qui ſuppoſoit & le concours de Maurice, & le deſir d'obliger ce prince. Il ſuffiſoit pour cela qu'il eût été averti de ce qui étoit arrivé à Carthage au commencement de l'an 589; Griphon, qui revint de Conſtantinople en 590, lui en rendit un compte détaillé qui portoit ce qui ſuit.

Bodegiſile & Eventius avoient été collegues de Griphon lorſqu'il étoit parti de la cour de Childebert: ils ne s'embarquerent qu'en 589, & firent voile vers un port d'Afrique, d'où ils ſe rendirent à Carthage. Ils ſéjournoient dans cette ville, attendant les expéditions du gouverneur de la province, & la fin des arrangemens qui devoient être pris pour leur voyage, lorſqu'un domeſtique d'Eventius vola un marchand, & emporta ſon larcin dans le quartier des ambaſſadeurs. Le marchand le pourſuivit, & ſollicita la reſtitution de ce qu'il lui avoit volé, mais inutilement; on le remettoit d'un jour à l'autre, & il y avoit long-tems que cette

Greg. Tur. hiſt. lib. x. c. 2.

diſpute s'aigriſſoit de part & d'autre ; lorſque le marchand rencontra le voleur ſur la place publique, & le prenant par ſon habit, lui dit qu'il ne le lâcheroit point qu'il ne lui eût reſtitué ce qu'il lui avoit pris de force. Le voleur fit effort pour ſe débarraſſer, & n'en pouvant venir à bout, il tira ſon épée & tua le marchand ; après quoi il ſe réfugia chez ſon maître, où il ne dit rien de ce qui venoit de ſe paſſer. Eventius & ſes collegues étoient ſortis de table, & dormoient après le repas. Cependant le premier magiſtrat, ayant eu avis de l'aſſaſſinat commis par un domeſtique des ambaſſadeurs, avoit raſſemblé quelques troupes auxquelles il avoit joint les bourgeois armés, & avoit envoyé cette armée ſans diſcipline au quartier des ambaſſadeurs. Ceux-ci éveillés en ſurſaut, ne furent pas peu effrayés de ſe voir entourés d'une foule de gens armés : celui qui la commandoit augmenta leur embarras, ſans diminuer leur effroi, en criant : *quittez vos armes & venez vers nous, afin que nous examinions paiſiblement par qui & comment le meurtre a été commis.*

Les ambaſſadeurs, qui ignoroient encore tout ce qui s'étoit paſſé, demanderent leur ſureté, & promirent de ſortir.

Le ſerment, qui devoit les mettre à l'abri d'une violence, ne fut pas plutôt prêté que violé; Bodégiſile, & après lui Eventius, furent égorgés devant leur porte. Griphon prit alors ſes armes, & fit armer de même tous ſes gens; après quoi s'avançant vers ces lâches & perfides Carthaginois, il leur reprocha le crime atroce qu'ils venoient de commettre, & les chargea de toutes les ſuites qu'il pouvoit avoir par la rupture la plus éclatante & la plus irréparable entre ſon roi & leur empereur. Nous voulions l'aſſiſter, dit-il, c'étoit le but de notre voyage; mais aujourd'hui je prends Dieu à témoin que par votre crime toute liaiſon eſt rompue entre nos princes. A ces mots toute l'armée Carthaginoiſe ſe diſſipa, & à ſa place le gouverneur impérial vint trouver Griphon, & mit tout en œuvre pour l'appaiſer; entre autres moyens qu'il employa, il mit plus de diligence qu'auparavant dans les préparatifs du voyage, & Griphon ſe rendit à Conſtantinople. Après avoir expoſé à Maurice le ſujet de ſon ambaſſade, il lui porta ſes plaintes ſur l'aſſaſſinat de ſes deux collegues. L'empereur, très-fâché de cet excès, lui promit d'en punir les auteurs de la maniere que Childebert l'ordonneroit lui-même. Maurice le con-

gédia enſuite, après l'avoir comblé de préſens.

« Griphon ayant fait ce rapport au roi » Childebert, ſur le champ ce prince » donna ſes ordres pour la marche d'une » armée en Italie ». C'eſt ainſi que Grégoire de Tours lie la relation de Griphon avec la réſolution de Childebert; enſorte que de la promeſſe d'une ſatisfaction proportionnée à l'outrage, beaucoup plus que du ſuccès de la commiſſion principale, paroît avoir dépendu la détermination de Childebert à la guerre ou à la paix avec les Lombards: or, comme il avoit pu ſavoir le meurtre de ſes ambaſſadeurs dès l'été précédent, cette nouvelle inattendue avoit dû ralentir ſon ardeur à continuer la guerre. Vingt ducs furent alors commandés, avec leurs milices, pour compoſer l'armée deſtinée à exterminer les Lombards. Audovald & Vinthrion, qui menoient les milices de Champagne, paſſerent par Metz, qui étoit ſur leur chemin, & y commirent de grands déſordres. Les autres ducs ne ſe conduiſirent pas mieux.

Lorſqu'ils furent près des frontieres de l'Italie, Audovald, avec ſix autres ducs, prit à droite & arriva ſans réſiſtance à la vue de Milan; mais un de

Digitized by Google

ces ducs, nommé Olo, s'étant approché imprudemment du château de Bilition, dépendant de cette ville & ſitué dans les champs Canins, (aujourd'hui Belinzona ſur le lac Majeur) il fut atteint d'un dard, & tomba mort ſur la place : du reſte, il n'y eut que les fourageurs de cette armée qui virent les ennemis, & qui même en furent maltraités. Après quelques marches inutiles, Audovald & ſes compagnons étoient revenus dans leur camp près de Milan, lorſqu'il leur vint des députés de l'empereur qui les aſſurerent que dans trois jours ils ſeroient joints par une armée impériale, & convinrent avec eux d'un ſignal par lequel ils devoient être avertis de l'approche de cette armée ; mais au lieu de trois jours ils l'attendirent dans le même camp pendant ſix jours, & ne virent perſonne.

Cedinus, avec treize autres ducs, étoit entré en Italie par la gauche, & avoit pris cinq châteaux, dont les habitans avoient été obligés de lui prêter ſerment ; mais ſon armée fut tourmentée de la dyſenterie, comme celle de la droite ; & toutes deux errerent en Italie pendant trois mois, ſans pouvoir faire de mal aux ennemis, qui ſe tenoient dans des lieux très-forts, & encore

moins prendre le roi, dont ils vouloient tirer vengeance, mais qui s'étoit mis à couvert dans Pavie, d'où il ne ſortit point.

Paul Diacre a copié Grégoire de Tours juſqu'à l'endroit où celui-ci parle de cinq châteaux; après quoi il ajoute: l'armée des Francs pénétra auſſi juſqu'à Vérone, & détruiſit pluſieurs châteaux en pleine paix, & après avoir reçu le ſerment de ceux qui s'étoient donnés à eux de bonne foi. Dix de ces châteaux étoient ſitués dans le Trentin, deux à Alſuca, & un à Vérone. Tous ces châteaux, ajoute Paul Diacre après les avoir nommés, furent détruits par les Francs, & leurs habitans emmenés en captivité. Le château de Ferruge, ou Verruca, (réparé par Théodoric, & appellé aujourd'hui, ſuivant Cluvier, Caſtel della Pietra); ce château, dis-je, fut épargné, à la priere d'Ingenuin, évêque de Savione, & d'Agnelle, évêque de Trente; mais chacun des habitans dut payer pour ſa tête une rançon de ſix cents ſous. On ne voit point ici quels furent les cinq châteaux que prit d'abord Cedinus; mais il eſt remarquable que le Trentin fut le plus maltraité, que même les Francs ſe firent prêter ſerment par ſes habitans, & que l'évêque

de Trente & celui de Savione, ancienne ville dont le siége épiscopal a été transféré à Bripen, eurent quelque crédit sur l'esprit des généraux de Childebert.

Paul Diacre, qui n'est pas toujours de bonne-foi, a commenté Grégoire de Tours, & l'a peut-être défiguré en parlant de treize châteaux qui furent détruits. Voici comment l'historien des Francs continue sa narration : l'armée, qui souffroit beaucoup de l'intempérie de l'air, & même de la famine, résolut de retourner dans son pays, soumettant aussi par des sermens qu'elle fit prêter (& faisant rentrer) sous la domination du roi, ce que son pere avoit auparavant possédé; desquels lieux (les Francs) emmenerent & des captifs & d'autre butin.

Il y a beaucoup de différence entre emmener des captifs d'un pays où l'on a fait la guerre, quoique l'on ait fini par lui accorder la paix, & détruire des châteaux au mépris des capitulations, emmener en servitude des citoyens dont on a reçu le serment, & dévaster un pays qu'on a prétendu conquérir. Ainsi, ou Paul Diacre a appliqué mal-à-propos les paroles de Grégoire de Tours aux châteaux du Trentin, ou ces châteaux ne

Digitized by Google

furent ni détruits ni dépeuplés ; mais comme il eſt plus difficile que Paul Diacre ſe ſoit trompé ou ait trompé en parlant de treize châteaux ruinés, qu'il ne l'eſt qu'il ait mal appliqué les paroles de Grégoire de Tours, dont il a ſupprimé une partie avec aſſez de mauvaiſe foi, je crois que le gendre de Garibald fut très-maltraité, que même on penſa à garder ſon pays ; mais que le Trentin n'étoit point ce pays qu'avoit poſſédé Sigebert, comme ce n'étoit point dans le Trentin qu'étoient ſitués les cinq châteaux que Cedinus avoit conquis les premiers. Savione, dont l'évêque accompagna Cedinus, n'étoit pas non plus dans le Trentin, mais dans le Norique ; car, dit Paul Diacre, à l'occaſion du voyage d'Autharis dont nous avons parlé, la province des Noriques qu'habitoit le peuple des Bajoars, a la Pannonie à l'orient, la Suavie à l'occident, l'Italie au midi, & le Danube au nord. Mais le Norique même faiſoit partie de l'Italie, & peut avoir été compris ſous ce nom par Grégoire de Tours ; au-moins eſt-il certain qu'une armée, qui de Metz alla conquérir le Trentin, dut traverſer le Norique, & que ſi elle prit cinq châteaux avant d'entrer dans le Trentin, ces châteaux étoient ſitués dans le Norique.

Digitized by Google

Je crois donc fermement que ſi Garibald avoit éludé le joug en 589, il le ſubit en 590, & vit de plus les malheurs de ſon gendre; mais il vit auſſi ceux des Francs qui l'avoient aſſervi, & n'en profita pas. Ils ſouffrirent une ſi grande diſette pendant leur marche pour retourner en France, qu'avant d'arriver chez eux ils furent réduits à vendre leurs armes & leurs habits pour acheter des vivres. Je dis que Garibald ne profita pas de la détreſſe des Francs, & j'ai deux raiſons pour le dire; la premiere, que Grégoire de Tours & Paul Diacre, qui enchérit volontiers ſur lui, ne font eſſuyer aux Francs, pendant leur retour, que les inconvéniens de la diſette: la ſeconde, qu'auſſi-tôt après leur retraite le gendre de Garibald le plus puiſſant, Autharis, roi des Lombards, envoya une ambaſſade à Gontram pour lui porter ces paroles: nous deſirons, roi très-pieux, d'être auſſi ſoumis & fideles à vous & à votre nation que nous l'avons été à vos peres, & nous ne refuſons, ni ne voulons enfreindre le ſerment que nos prédéceſſeurs ont prêté à vos prédéceſſeurs; mais ceſſez à préſent de nous perſécuter; que la paix & la concorde regnent entre nous, afin que, toutes les fois qu'il ſera néceſſaire, nous vous ſe-

Digitized by Google

courions contre vos ennemis ; & que cette union faiſant le ſalut de votre nation & de la nôtre, les ennemis qui nous entourent, & qui parlent tant d'amitié, ſoient épouvantés de la paix qui régnera entre nous, au lieu de ſe féliciter de nos querelles. Gontram agréa cette propoſition d'Autharis, & envoya ſes ambaſſadeurs à Childebert, auquel ils en dirent autant ; mais pendant qu'ils ſéjournoient à ſa cour, il en vint d'autres qui annoncerent que le roi Autharis étoit mort, & que Paul étoit monté ſur le trône à ſa place. Paul eſt ici le même qu'Agilulf. Apparemment il prit ce nom en abjurant l'arianiſme, & lorſqu'on lui donna le ſaint crême, comme Hermenegilde avoit pris le nom de Jean à la même occaſion ; ce qui n'empêcha pas pourtant qu'on ne continuât à lui donner ſon premier nom, comme Agilulf conſerva le ſien.

Greg. Tur. h. lib. V, c. 39.

La ſoumiſſion d'Autharis prouve que Garibald s'étoit auſſi ſoumis, ou bien elle dut produire cet effet. On ne peut ſuppoſer que le pere de Théodelinde, dont les Francs avoient traverſé les états, ait marqué plus d'obſtination que ſon mari, ni que perſiſtant à lutter contre les Francs, ou dépouillé par eux de ſes états, il ait été abandonné par ſa fille & ſon gendre. Deux autres preuves que

Garibald avoit cédé à la néceſſité & ne cherchoit pas à s'en relever, ſont 1°. que les Lombards, qui certainement deſiroient beaucoup la paix, laiſſerent la couronne à Théodelinde, avec le droit d'en diſpoſer en ſe choiſiſſant un mari; ce qu'ils n'euſſent pas fait ſi Théodelinde avoit eu un pere à rétablir ou à venger: 2°. que la veuve d'Autharis ayant choiſi Agilulf, duc de Turin, pour ſon époux, le nouveau roi, avant d'être confirmé par la nation, & en même tems qu'il notifia la mort de ſon prédéceſſeur à Childebert, lui fit faire la même déclaration qu'Autharis lui avoit faite.

Le roi d'Auſtraſie remit à un autre tems la réponſe qu'on lui demandoit, & renvoya les ambaſſadeurs après leur avoir marqué le tems auquel il comptoit pouvoir ſe décider. Dans le même tems Maurice envoya des ambaſſadeurs à Childebert avec douze hommes qu'ils devoient lui livrer pour être punis de l'aſſaſſinat de ſes ambaſſadeurs, dont on diſoit qu'ils avoient été ſeuls coupables. L'empereur laiſſoit à Childebert le choix ou de les faire mourir ou d'accepter trois cents pieces d'or pour la rançon de chacun d'eux: c'en étoit aſſez pour contenter un allié qui auroit été attaché à ſon

alliance par l'amitié & par l'intérêt. Cependant Childebert refuſa de recevoir les douze malheureux qu'on vouloit lui livrer, & allégua pour raiſon de ſon refus, qu'il ne ſavoit pas s'ils étoient les coupables, & ſi ce n'étoient pas de vils eſclaves, mais qu'il ſavoit bien que ſes ambaſſadeurs avoient été très-libres de naiſſance & d'origine. Griphon, qui étoit préſent, ajouta que le commandant de la ville avoit raſſemblé trois ou quatre mille hommes contre lui & ſes compagnons, que s'il étoit ſur les lieux il reconnoîtroit bien les coupables, & que l'empereur ne devoit pas faire difficulté de les punir, ſi, comme il le diſoit, il vouloit cultiver l'amitié du roi. Childebert différa ainſi de leur répondre, & envoya avec eux ſes ambaſſadeurs à Conſtantinople.

On peut conclure de-là que ce prince commençoit à faire moins de cas de l'alliance de Maurice, & qu'il n'étoit pas éloigné d'accorder la paix aux Lombards. Paul Diacre ajoute, en effet, au récit de Grégoire de Tours, que Childebert, après avoir renvoyé à un autre tems la concluſion de la paix, ſe détermina, au bout de quelques jours, à la promettre aux ambaſſadeurs Lombards, &

les congédia avec cette promeſſe. Ce qui paroît ſignifier qu'elle fut effectivement conclue.

Cependant Agilulf n'eut pas plutôt été affermi ſur le Trône au mois de Mars de l'an 591, qu'il envoya en France Agnelle, évêque de Trente, pour traiter de la rançon des priſonniers que les Francs avoient faits dans les châteaux du Trentin. Agnelle en ramena en effet pluſieurs dont Brunehaut avoit payé la rançon. Evin, duc de Trente, alla auſſi lui-même en France pour obtenir la paix, & il ne revint chez lui qu'après qu'elle lui eut été accordée. Les Francs ne garderent donc point le Trentin, comme ils n'avoient point gardé les châteaux de ce pays; d'où l'on doit conclure que le pays qui avoit appartenu à Sigebert, & que Childebert recouvra, étoit différent du Trentin; mais il étoit auſſi différent des cinq châteaux qui ne furent pas détruits, ou dumoins ceux-ci n'en faiſoient qu'une partie. Il n'eſt pas difficile après cela de déterminer quel étoit ce pays, & à quelles conditions le beau-pere d'Evin & d'Agilulf obtint la paix.

Hiſt. Langob. lib. IV. c. 1.

Mais après avoir épuiſé les hiſtoriens ſur les événemens du regne de Childeric, il eſt juſte que nous parlions auſſi

de quelques monumens de ce regne, que le tems a épargnés. Je ne parle point d'un aſſez grand nombre de lettres qui furent écrites de part & d'autre à l'occaſion des négociations qui furent preſque continuelles entre Childebert & l'empereur Maurice: ſi je voulois en rendre compte, je ſerois obligé d'entrer dans de longs détails qui m'éloigneroient de mon objet, puiſqu'ils appartiennent principalement à l'hiſtoire des Francs. J'obſerverai ſeulement que ces lettres font foi du vif intérêt que Childebert & Brunehaut prirent à la délivrance d'Athanagilde, fils d'Hermenagilde & d'Ingonde, & ſeul fruit de l'union de ces malheureux époux: on peut même regarder cet intérêt de famille comme un des principaux motifs des complaiſances de Childebert pour l'empereur d'orient. Je ne parlerai ici que de trois lettres publiées par du Cheſne, & qui ont été miſes ſous le nom de Théodebert I. lequel doit les avoir écrites à l'empereur Juſtinien.

Tom. 1, p. 862. Bouq. t. IV.

Valois a obſervé que ces lettres ne pouvoient être de Théodebert I. par la raiſon qu'une d'elles ſuppoſe que l'empereur avoit porté des plaintes ameres au prince de qui eſt cette lettre, ſur la conduite que le roi ſon pere avoit tenue à ſon égard; ce qui ne peut convenir à

Thierri I,

Thierri I. pere de Théodebert I. puiſque ce prince ne paroît pas avoir jamais rien eu à démêler avec Juſtinien. Il n'en eſt pas de même de Childebert II. pere de Théodebert II. continue Valois ; ſes alliances offenſives avec Maurice, contre les Lombards, avoient certainement donné lieu à des plaintes de la part de l'empereur, pour qui elles avoient été auſſi coûteuſes qu'inutiles : d'où Valois conclut que ces lettres attribuées fauſſement à Théodebert I. doivent être reſtituées à Théodebert II.

On voit que cette diſcuſſion ſuppoſe ou que ces trois lettres ont été trouvées ſans inſcription, ou avec une inſcription qui ne préſentoit que les titres des princes, & dans laquelle leur nom étoit ſupprimé, ou que ſi elles portoient en tête une inſcription, elle n'étoit pas authentique. Ceux qui connoiſſent les codes épiſtolaires, ou recueils de formules, dont il nous reſte un aſſez grand nombre, ſavent que les compilateurs de ces recueils étoient dans l'uſage de tranſcrire toutes les lettres qu'ils pouvoient ramaſſer, en ſupprimant les noms propres & ne conſervant que les titres des perſonnes. C'eſt ainſi que beaucoup de pieces ſemblables paroiſſent n'être parvenues juſqu'à nous que pour multiplier

nos doutes, ou nous conduire à des découvertes que leur difficulté rend plus piquantes. Cette remarque étoit néceſſaire pour juſtifier le raiſonnement de Valois, lequel pecho encore par un endroit, car il eſt fondé ſur le ſilence des hiſtoriens, & j'ai ſouvent obſervé que ce fondement eſt preſque toujours peu ſolide.

Une de ces trois lettres auroit pu lui fournir une preuve beaucoup plus déciſive contre l'opinion qu'il combattoit : il eſt parlé dans cette lettre, qui eſt la ſeconde, d'un patrice de Bregentz qui gardoit ce pays pour l'empereur, & il y eſt dit que ce prince avoit prié le roi des Francs de ſecourir le patrice ; ſur quoi l'auteur de la lettre répond qu'il a tardé à le faire par de bonnes raiſons, mais qu'il ne manquera pas de lui prouver ſon amour pour l'empire. En quelque tems du regne de Théodebert I. que l'on place cette lettre, il eſt impoſſible de l'ajuſter avec l'état où ſe trouvoient alors les affaires d'Italie. Lorſque ce prince mourut les généraux de Juſtinien n'avoient point encore pénétré ſur le haut Pô ni au nord de ce fleuve ; Théodebert lui-même avoit ſubjugué toute la Rhétie & pouſſé ſes conquêtes juſque dans la Vénétie. Mais quand même on

Digitized by Google

ſuppoſeroit, contre toute vraiſemblance, que Bregentz fût alors rentré ſous l'obéiſſance de l'empire, comment ſeroit-il poſſible d'imaginer que le gouverneur de ce petit département eût eu le titre de patrice, titre le plus éminent que l'empereur pût alors conférer, que n'avoient point en ce tems-là les commandans des plus grandes provinces, que Béliſaire n'eut pas lui-même tant qu'il fut en Italie, & qui ne lui fut conféré qu'après ſon rappel, & lorſque Juſtinien voulut le fixer à la cour, titre enfin dont Narsès lui-même ne fut revêtu qu'après avoir fini la guerre Gothique? Il n'eſt pas plus vraiſemblable que, dans un tems où Juſtinien avoit ſes généraux en Italie, où ſes armes étoient le plus ſouvent victorieuſes, & où Théodebert lui étoit au-moins ſuſpect & ne s'occupoit qu'à faire des conquêtes pour lui-même, cet empereur ſe fût adreſſé à lui pour faire ſecourir un de ſes principaux officiers. Il peut au contraire paſſer pour certain que le gouvernement de Bregentz dut ſa fondation à Narsès, comme ceux que conſerverent pendant long-tems Siſinnius & Francion, & qu'il fut détruit avant celui du lac de Côme, puiſque Francion avoit ſous ſa garde,

lorſqu'il capitula, toutes les richeſſes de pluſieurs cités voiſines.

V. ci-deſſus. c. 2. Mais ſi cela eſt, & l'on peut d'autant moins en douter que ſous le regne de Théodebert II. Bregentz étoit déja un deſert, ou n'avoit pour habitans que des Suèves idolâtres ; ſi, dis-je, Bregentz fut perdu pour l'empire d'orient avant la mort de Childebert II. & même avant l'an 589, Valois s'eſt auſſi trompé lorſqu'il n'a ôté les trois lettres à Théodebert I. que pour les donner à Théodebert II. fils de Childebert, & nous ſommes forcés d'abandonner auſſi ce critique pour reſtituer la ſeconde lettre à Childebert II. car ce ne put être que ſous ſon regne que Bregentz ait été détruit. Ce n'eſt pas encore là tout ; dans la même lettre, où il eſt parlé du patrice de Bregentz, le prince qui l'écrit fait mention d'un comte André, comme étant employé dans ſa négociation avec l'empereur, & aſſure qu'au retour de cet André il donnera à l'empereur des preuves de ſon attachement. Mais dans une lettre de Maurice à Childebert II. il eſt auſſi parlé d'un André, homme magnifique (ce titre étoit celui des comtes), qui avoit porté à l'empereur, de la part du roi Childe-

Digitized by Google

bert, de bonnes paroles & quelques eſpérances ; d'où l'on peut conclure que la lettre où il eſt parlé du patrice de Bregentz, fut portée à Conſtantinople par le Comte André ; puiſqu'en effet cette lettre contenoit de bonnes paroles & donnoit des eſpérances à l'empereur, & que Childebert vouloit attendre le retour du comte André, pour effectuer ce qu'il promettoit dans ſa lettre d'une maniere aſſez vague. L'empereur ajoute dans ſa lettre à Childebert, que le rapport d'André a beaucoup ajouté à la vénération qu'il avoit conçue pour le roi des Francs.

Enfin, entre les lettres que Childebert envoya à Conſtantinople en 588, il y en avoit une qui étoit adreſſée au *maître Théodore, homme glorieux*, pour lui recommander ſes intérêts ; ce qui ſuppoſe que Childebert connoiſſoit Théodore, & avoit des raiſons de compter ſur lui. Or, dans la troiſieme lettre adreſſée à Théodebert, il eſt dit que les lettres de l'empereur ont été apportées au roi des Francs par Théodore & Solon. Il me paroît donc démontré que les trois lettres publiées ſous le nom de Théodebert I. doivent être ajoutées à la correſpondance de Maurice & de Childebert II. & que le prince dont l'empe-

reur ſe plaignoit dans la premiere, étoit Sigebert, pere de Childebert : il n'eſt pas difficile d'imaginer comment un empereur d'orient avoit pu être mécontent de Sigebert. La maniere dont Ménandre parle de ſon alliance avec les Avares, prouve que les orientaux ne croyoient pas avoir à ſe louer de ce prince, & il eſt de plus très-vraiſemblable que la conduite de Sigebert, à l'égard des Lombards, n'avoit pas plu à l'empereur d'orient, puiſque tant qu'il vécut les Grecs ſeuls & les Romains furent en guerre avec cette nation.

Mais on pourroit tirer une très-forte objection contre mon opinion de la troiſieme lettre attribuée à Théodebert, qui eſt préciſément celle dont je me propoſe de faire uſage. Il eſt dit dans cette lettre que par la grace de Dieu le roi des Francs avoit heureuſement ſubjugué les Thuringiens, conquis leurs provinces, & détruit les rois qui les avoient gouvernés juſqu'alors. Or, dira-t-on, tout cela arriva auſſi-tôt après la mort du grand Théoderic, roi des Oſtrogoths, & par conſéquent peu après l'an 526. Je réponds à cela que ſi les Thuringiens furent ſubjugués vers l'an 526, leur défaite & l'extinction de leurs rois ne furent pas non plus l'ouvrage de Théodebert

I. qui ne commença à régner qu'en 534; si l'on dit qu'ayant eu part aux exploits de son pere il put se les attribuer, je demanderai si après la mort tragique d'Hermanfroi, que Thierri n'avoua surement pas, si lorsque tous les enfans de ce prince, avec leur mere Amalaberge, étoient à Constantinople sous la protection de Justinien, ou jouissoient encore à Ravenne de celle des Ostrogoths; je demande, dis-je, si Théodebert eût osé se vanter d'avoir détruit les rois qui jusqu'alors avoient gouverné la Thuringe. Il est question ici d'une conquête très-différente de celle de Thierri I. & beaucoup plus complette : elle a échappé jusqu'ici aux Historiens, qui dès-lors ont ignoré que depuis Thierri I. les Thuringiens avoient encore des rois; mais nous sommes assurés que ces rois ne furent point de la famille de Radegonde. Ils furent de la maison royale des Varnes, & c'est sous ce nom que la seconde conquête de la Thuringe se trouve dans l'histoire des Francs, où personne ne l'a vue.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans Frédegaire. « Dans la troisieme année du re- *Chron. cap. 15.*
» gne de Childebert en Bourgogne, une
» comete parut dans le ciel, & cette
» même année, l'armée de Childebert

» combattit vaillamment les Varnes
» qui avoient fait des efforts pour ſe
» révolter, & les Varnes taillés en pie-
» ces furent vaincus de maniere qu'il
» en reſta peu ». Gontram, roi de Bourgogne, étoit mort dans la trente-troiſieme année de ſon regne, le 28 Mars de l'an 593, ce qui ſuppoſe que ſon pere Clotaire I. étoit mort au commencement de l'an 561, & que ſa trente-troiſieme année étoit à peine commencée lorſqu'il mourut lui-même en 593. Childebert fut ſon ſucceſſeur immédiat, ainſi la troiſieme année de ſon regne en Bourgogne commença le 28 Mars de l'an 596; mais il paroît que Frédegaire, comme Grégoire de Tours compte chaque année naturelle avec chaque année de regne, enſorte que le reſte d'une année après la mort d'un roi, eſt la premiere année de ſon ſucceſſeur: de cette maniere l'année de notre ere 595 eſt la troiſieme de Childebert II. & la derniere de la Monarchie des Varnes ou Thuringiens, qui dès-lors furent gouvernés par des ducs.

Voici maintenant la traduction, telle que j'ai pu la faire, de tout ce qu'il y a d'intéreſſant dans la troiſieme lettre attribuée à Théodebert. Après avoir accuſé la réception de la lettre que lui

avoit apportée Théodore, accompagné de Solon, le roi des Francs continue ainſi : « Quant à la choſe, dont vous daignez vous mettre en peine, ſavoir dans » quelles provinces nous habitons, & » quelles nations, avec l'aide de Dieu, » ſont ſoumiſes à notre domination ; » par la miſéricorde de notre Dieu les » Turingiens ayant été heureuſement » ſubjugués & leurs provinces conquiſes, après la mort de ceux qui étoient » leurs rois, la *majeſté* de la nation » des Norſaves, devenue moins fiere » s'eſt ſoumiſe à nos loix & par la » bonté de Dieu les Viſigoths qui » habitoient la contrée ſeptentrionale de la France, la Pannonie avec les » Saxons Euciens s'étant donnés à nous » de leur propre volonté, notre domination s'étend le long du Danube, » & depuis la frontiere de Pannonie » juſqu'aux rivages de l'Océan : ce que » nous vous en diſons eſt un effet de la » perſuaſion où nous ſommes de l'intérêt que vous prenez aux progrès des » princes catholiques. Nous deſirons » ardemment que vous nous conſerviez » l'ancienne amitié des princes (vos) » prédéceſſeurs, & que pour notre » avantage commun nous ſoyons unis

» par les bonnes graces que vous nous » promettez très-ſouvent ».

Ces dernieres paroles marquent une correſpondance entamée depuis long-tems & ſuivie aſſez exactement ; mais obſervons d'abord qu'à la ſeule lecture de cette lettre on doit ſentir qu'elle ne peut être de Théodebert I. Ce que le roi des Francs diſoit des conquêtes par leſquelles ſa domination s'étoit étendue juſques aux frontieres de la Pannonie, auroit été un affront de la part de Théodebert I. écrivant à l'empereur Juſtinien, qui ne prétendoit nullement céder aux Francs le Norique & la Rhétie, provinces que les orientaux regardoient comme une portion de l'Italie, & comme une partie du fruit qu'ils prétendoient recueillir de la défaite totale des Goths : il en étoit tout autrement & de Maurice & de Childebert. Nous avons vu qu'en la neuvieme année de ſon empire le premier de ces princes reçut une ambaſſade du roi des Francs, que Théophylacte nomme par mépriſe Théoderic & qui lui faiſoit propoſer une alliance contre les Avares. Je ſuis auſſi éloigné de révoquer ce fait en doute, qu'il me paroît vraiſemblable que Théophylacte s'eſt auſſi trompé ſur l'année, & que l'ambaſſade de Boſus & de

Digitized by Google

Bettus eſt celle que Childebert envoya à Conſtantinople en 590, lorſqu'il avoit déja pris la réſolution de traiter avec les Lombards, & qu'il lui falloit un autre moyen de mettre l'empereur à contribution : il lui fit propoſer alors d'attaquer les Avares à l'occident, pendant que Maurice les occuperoit du côté de l'orient.

Quoique cette négociation paroiſſe n'avoir pas réuſſi, par le refus que fit Maurice d'une penſion & d'un ſubſide, on peut croire qu'elle ne fut pas abandonnée juſqu'à l'avénement de Childebert au trône de Bourgogne, au commencement de l'an 593. Lors donc que ce prince notifia à Maurice l'acquiſition qu'il venoit de faire d'un Royaume, rien ne fut plus naturel que la queſtion que lui fit l'empereur ſur l'étendue & la poſition de ſes états (les Grecs connoiſſoient alors très-mal l'occident); & dans ſa réponſe Childebert devoit principalement inſiſter, 1°. ſur les conquêtes dont les Grecs pouvoient ſentir l'importance, & par conſéquent ſur celles qui le rapprochoient d'eux : 2°. ſur l'extenſion de ſes frontieres juſqu'à la Pannonie, qui étoit le pays des Abares. Tout eſt donc convenable & à propos dans la lettre dont il eſt queſtion, dès qu'elle eſt reſtituée

à Childebert. Ce prince, devenu roi de Bourgogne, fit partir ſes ambaſſadeurs pendant l'été de 593 ; ils ne repartirent avec Théodore & Solon qu'en 594 ; & Childebert ne répondit à la lettre que ces deux miniſtres lui avoient apportée, que lors de leur départ qui n'eut lieu qu'à la fin de l'été de l'an 595.

J'ai déja expliqué ce qui regarde la Thuringe qui n'eut plus de rois depuis l'an 595 ; c'eſt-à-dire, depuis que les Verins & les Angles furent unis à l'Auſtraſie, & gouvernés par des ducs, comme tous les autres peuples de l'empire François. La mort de leur roi aſſura à Childebert la conquête de leur pays ; mais cette conquête en précéda une autre qu'elle paroît même avoir préparée. La nation des Norſaves s'humilia devant le roi des Francs ; celui-ci ſe rendit favorable, ou plutôt pacifia ce peuple en qui réſidoit la *majeſté* : voilà des expreſſions bien ſingulieres de la part d'un roi des Francs, écrivant à un empereur Romain. Quels étoient donc ces Norſaves ? c'étoient peut-être les Normands, répond froidement un compilateur. Eh ! qui a entendu parler des Normands dans ce ſiecle & dans les ſuivans ? qui a jamais donné le nom de Norſaves aux peuples du Nord, qu'on appella Normands trois ſiecles

Digitized by Google

plus tard ? quelle analogie entre ces deux noms ? quelle apparence que Childebert eût fait la guerre avec succès aux peuples du Nord ? quel intérêt pouvoit y prendre Maurice ? comment lui en parloit-il avec tant d'emphaſe ? que faiſoit là le mot de *majeſté ?* à quoi bon ces expreſſions meſurées pour indiquer le changement arrivé dans l'état des Norſaves ? tout eſt ici relatif à l'Orient, au Danube, à la Pannonie. Tranchons le mot, les Norſaves ſont ici, dans le ſtyle des Romains occidentaux, les habitans du Norique & de la Savie ou Suavie orientale, ou les Suaves Nores, c'eſt-à-dire, les Suaves établis dans le Norique, qui s'étendoit depuis la Pannonie à l'orient, juſqu'à la Suévie, ou Allemagne, à l'occident, & depuis l'Italie au midi, juſqu'au Danube du côté du nord. Dans le ſtyle des occidentaux les Norſaves étoient les Noriques ou les Bavarois. La *majeſté* de cette nation étoit une ſuite de la *royauté* accordée à ſes chefs; Childebert en parloit avec une ſorte de reſpect, & avec encore plus de ménagement, parce qu'il écrivoit à un empereur de qui le prince des Norſaves avoit obtenu la royauté, & parce qu'il parloit d'une nation qui, bien qu'humiliée, méritoit toutes ſortes d'égards.

Je reviendrai aux Norſaves : je dois dire un mot en paſſant des autres peuples nommés dans la lettre. Un ou deux mots omis rendent la phraſe ſuivante un peu obſcure ; mais il n'y a point d'omiſſion qui eût pu placer les Viſigoths dans une contrée ſeptentrionale de la France, dans la Pannonie même, ou près de cette province, ſi telle n'eût pas été la penſée de Childebert. Je crois au reſte que les Francs, qui connoiſſoient beaucoup les Viſigoths d'Eſpagne, donnerent ce nom à une tribu des Goths, ſans examiner ſi c'étoient des Oſtrogoths ou des Viſigoths. Mais ſi ce paſſage nous fait retrouver des Goths entre les Alpes & le Danube, il juſtifie notre conjecture ſur la retraite des Goths, qui évacuerent l'Italie en vertu du traité de Cumes. Ces Goths ſe donnerent à Childebert, ou furent ſubjugués (car ici une omiſſion eſt ſenſible dans le texte), en même tems que l'empire François devint limitrophe de la Pannonie ; & par la même révolution les Saxons Euciens ſe donnerent volontairement aux Francs : on voit quel tourbillon les emporta, & par conſéquent quelle devoit être à-peu-près leur poſition.

Je reviens aux Norſaves, pour obſerver que la défaite & l'aſſerviſſement des

Varnes précéda l'eſpece de dégradation qu'ils éprouverent, que même le premier de ces événemens paroît avoir préparé l'autre, parce qu'en 595, comme en 553 & en 565, il y eut une liaiſon étroite entre la maiſon royale des Varnes & les Agilolfinges, entre Garibald, roi des Bavarois, & les Varnes; comme entre Théodebald ou Théodebert, & les Thuringiens; peu importe lequel de ces deux peuples commença le premier la guerre. La mort de Garibald en fut-elle l'occaſion? ſon fils Grimoald, qui paroît avoir été l'aîné, prétendit-il ſuccéder de plein droit, contre la teneur de quelque traité, ou bien Garibald lui-même voulut-il ſe relever des conditions qu'il avoit été obligé de ſubir en 589 ou en 590? c'eſt ce que nous ne ſaurons peut-être jamais. La vie de ſaint Hildulf, rédigée dans le onzieme ſiecle, mais ſur une légende beaucoup plus ancienne, contient une preuve très-forte que Garibald régnoit en même tems qu'Agilulf ſon gendre. Il eſt vrai que le même biographe le fait contemporain de Théodebert II. mais c'eſt de maniere qu'on lui peut facilement ſauver cette erreur, ſans affoiblir la force de ſon témoignage ſur le premier point. Garibald régna donc encore après l'an 591; mais vers l'an

595, ſuivant Paul Diacre, & préciſément en cette année, ſuivant Herman le Contract & Sigebert, le roi des Francs Childebert *ordonna* ou inſtitua Thaſſilon en Baviere. Quelques manuſcrits portent que Taſſilon fut ordonné *roi :* l'Ambroſien ne lui donne ni ce titre ni celui de duc.

La rencontre de ces deux dates convertit en démonſtration hiſtorique ce qu'une incrédulité obſtinée pouvoit encore regarder comme une conjecture ; mais il reſte incertain ſi la mort de Garibald, ou ſa dépoſition, donna lieu à l'exercice d'un pouvoir nouveau de la part de Childebert. La maniere dont ce prince parle lui-même de ce qu'il venoit de faire, éloigne toute idée d'une grande violence, quoiqu'elle laiſſe ſubſiſter celle d'une guerre terminée par des ſoumiſſions. Ainſi, je ſuis très-porté à croire que Garibald mourut ſur le trône, mais que Grimoald ſon fils aîné en fut exclus, auſſi bien que Gondoald qui étoit le ſecond, & qui dès-lors étoit établi en Italie, où il avoit épouſé une *femme de noble race.* Aucun auteur n'a dit ce que devint Grimoald, ni s'il eut poſtérité : il ſe fit pourtant connoître, puiſque Frédegaire parloit de lui long-tems après : ne doutons point que ſes démêlés avec

les Francs ne l'aient rendu célebre. Mais si l'ordre de la succession fut interverti, si le frere de Théodelinde fut exclus du trône paternel, doit-on supposer qu'Agilulf, beau-frere de Grimoald, Gundoald lui-même, le duc de Trente aussi son beau-frere, tous les Lombards enfin & leurs alliés aient vu cet événement avec indifférence ? si cette indifférence étoit prouvée, ce qui est impossible, ce seroit une preuve ou que Tassilon, contre toute apparence, étoit aussi frere de Théodelinde, ou que Childebert, en lui donnant la préférence sur les freres de cette princesse, usa d'un droit avoué, & depuis long-tems reconnu ; mais cette indifférence, loin d'être prouvée par le silence des historiens, est contredite par plusieurs faits avec lesquels, si on les rassemble, elle ne peut subsister.

Tassilon est à peine sur le trône de Baviere, qu'il entre dans le pays des Sclaves, remporte sur eux une victoire, & retourne chez lui avec un grand butin. Souvenons-nous que ces Sclaves étoient alors les malheureux esclaves des Avares. Un peu plus haut Paul Diacre dit sous l'an 592 « Agilulf fit mourir » Minulf, duc de l'île de Saint-Julien, » parce que précédemment il s'étoit donné aux ducs des Francs ». L'historien des

Lib. IV c. 7.

c. 31

Lombards rapporte enſuite pluſieurs révoltes qu'Agilulf réprima, & fait ſuivre ces révoltes d'une maladie épidémique qui ravagea l'Italie en 593, comme elle l'avoit ravagée trois ans auparavant, c'eſt-à-dire en 590. *Dans ces jours-là*, continue l'hiſtorien, *le roi Agilulf fit la paix avec les Avares;* c'eſt-à-dire, ſuivant le langage de ce tems-là, qu'il fit alliance avec eux: *l'hiver fut très-froid*, paroles aſſez indifférentes, mais qui marquent la fin d'une année.

En ces jours-là (c'eſt-à-dire en 594) le pape Grégoire dédia à la reine Théodelinde ſes quatre livres de la vie des ſaints, & les lui envoya; ſuit une diſgreſſion ſur Théodelinde, après laquelle l'article concernant Taſſilon commence comme les précédens, ce qui confirme la date déterminée par Herman le Contract, & fait voir en même tems qu'Agilulf étoit depuis deux ans l'ami & l'allié des Avares, lorſque Taſſilon, placé ſur le trône de Baviere par Childebert, les eut pour ennemis. Peu après Théodelinde détermina ſon mari, quoique très-irrité contre les Romains, à leur accorder la paix; & Grégoire reconnut que c'étoit à elle qu'il en étoit redevable: je cite ce fait comme une preuve de ſon crédit; ce qui n'eſt pas indifférent à la

Digitized by Google

queſtion que nous examinons. La paix fut faite en la ſeconde indiction : ſuivant la date des lettres par leſquelles Grégoire en remercia le roi & la reine des Lombards, cette indiction eſt celle de l'an 599.

A la ſuite de quelques événemens arrivés au mois de Janvier ſuivant, c'eſt-à-dire en 600, le duc Evin, dit encore Paul Diacre, étant mort à Trente, on donna pour duc à ce pays Gaidoald, homme de bien & catholique ; & préciſément dans ce même tems les Bavarois, au nombre de deux mille hommes, ſe jetterent ſur les Sclavenes ; mais le chagan étant ſurvenu, ils furent tous paſſés au fil de l'épée.

On ne doutera plus que les alliés d'Agilulf, mari de Théodelinde, ne fuſſent les ennemis des Bavarois, depuis que Taſſilon les gouvernoit ; mais ce dont on peut douter, c'eſt l'exactitude de Paul Diacre à ſuivre l'ordre chronologique, ſur-tout quand on voit qu'après ce que nous venons de rapporter il parle d'abord de la mort de Childebert, & enſuite de celle de Gontram. Le premier mourut en 596, & ce fut alors, comme nous l'avons déja dit, que les Avares entrerent dans la

Thuringe, où ils firent une guerre terrible aux Francs. Les amis d'Agilulf étoient donc tout-à-la-fois les ennemis de Taſſilon, & ceux de Childebert ou de ſes ayans-cauſe.

§. 13. Dans le même tems, dit encore l'hiſtorien Lombard, le chagan, ou roi des Huns, envoya des ambaſſadeurs à Agilulf, qui étoit alors à Milan, & fit la paix avec lui. Ne doutons point que ce ne fût un renouvellement d'alliance, puiſque dans le même tems Agilulf fit véritablement la paix avec les Romains. Or, on ne peut ſuppoſer qu'Agilulf eût été en guerre avec les Avares & avec les Romains, qui eux-mêmes avoient la guerre entre eux: enfin, le roi des Lombards fit une paix perpétuelle avec Thierri (II.) roi des Francs; c'eſt l'hiſtorien des Lombards qui le dit. Mais pourquoi ne fit-il pas auſſi la paix avec Théodebert qui étoit roi d'Auſtraſie? Paul Diacre a négligé de le dire, ou l'a ignoré. Cette paix perpétuelle ne fut conclue qu'après l'an 607: or, je n'ai pas prétendu qu'Agilulf dût faire une guerre éternelle aux protecteurs de Taſſilon: je n'ai pas même dit qu'il leur eût déclaré la guerre. Il fit mieux, il la leur fit faire par les Avares & par les Scla-

Digitized by Google

ves qui, à cette occaſion, furent mis en poſſeſſion d'une partie de la Thuringe.

Mais en 607 Agon déclara la guerre à Thierri ſeul, pour une querelle qui lui étoit étrangere; Thierri avoit renvoyé Hermanberge ſa femme, après un an de mariage, & avoit retenu ſa dot. Betteric, ſon pere, & roi des Goths d'Eſpagne, fut indigné de cette conduite, également violente & injurieuſe, & envoya un ambaſſadeur à Clotaire: celui-ci joignit un ambaſſadeur à celui de Betteric, & tous deux allerent trouver Théodebert. Le roi d'Auſtraſie groſſit de même l'ambaſſade qui alla trouver Agilulf, roi d'Italie; & ces quatre rois mirent tous des troupes enſemble pour fondre ſur les états de Thierri, l'en dépouiller, & même lui ôter la vie, tant ils le jugeoient indigne de ſon rang & de ſa naiſſance. Thierri ſe moqua de cette grande ligue, & en effet elle ſe diſſipa comme elle s'étoit formée. Ce fut alors qu'Agilulf fit une paix perpétuelle avec Thierri; mais rien n'eſt plus étranger à l'hiſtoire de Garibald & de Taſſilon.

Si Paul Diacre n'a pas encore interverti l'ordre des faits, Agilulf rentra en guerre avec les Romains vers l'an 604, ou même plutôt. Il paroît bien que

ce fut en cette année que la fille d'Agilulf fut enlevée avec ſon mari ſur le territoire de Parme, & conduite à Ravenne ; mais on ne dit point ſi l'armée du patrice en emmenant cette illuſtre priſonniere viola la paix, ou uſa du droit rigoureux de la guerre. Dans le même tems le roi Agilulf envoya au roi des Avares des charpentiers qui entendoient la conſtruction des vaiſſeaux, & qui lui bâtirent une flotte, avec laquelle il s'empara d'une certaine île dans la Thrace. Avec des notions auſſi vagues ſur le tems & ſur le lieu, il n'eſt pas facile de deviner quelle étoit cette île ; mais il eſt clair que l'amitié continua d'être très-étroite entre Agilulf & le chagan, & qu'ainſi Taſſilon ne s'étoit pas encore fait pardonner l'excluſion de Grimoald & de Gondoald, puiſque les Avares étoient toujours ennemis des Bavarois. Il paroît auſſi que ceux-ci chercherent des ennemis à Agilulf, & furent aſſez heureux pour lui en trouver entre les Lombards eux-mêmes. Gaidoald, duc de Trente, & Giſulf, duc de Frioul, furent en guerre avec Agilulf, & ne ſe reconcilierent avec
C. 28. lui qu'en 603 : cette date paroît plus certaine que les précédentes, parce qu'elle eſt fixée par la naiſſance & le

baptême d'Adaloald, que l'abbé Secundus tint sur les fonds, & par ce que dit Paul Diacre, qu'en cette année la Pâques tomba au septieme des ides d'Avril, ce qui ne convient qu'à l'an 603.

Cet abbé Secundus, que saint Grégoire appelle aussi Secundinus, est le même qui écrivit une histoire des Lombards : il jouissoit d'un très-grand crédit à la cour de Théodelinde, ce qui le fit rechercher par Grégoire. Paul Diacre nous apprend aussi qu'il étoit de Trente, ce qui me confirme dans l'opinion que la défaite du duc Chamnichis, déplacée par Paul Diacre, est cette grande déroute de l'armée de Childebert, dont cet historien reproche à Secundus de n'avoir point parlé. J'observerai encore qu'il put y avoir de fortes raisons pour que Gaidoald, duc de Trente après Evin, fût ami de Tassilon, & se brouillât avec le beau-frere de son prédécesseur & le gendre du prédécesseur de Tassilon. Quant aux autres faits que je viens de rapporter, il semble qu'ils doivent être reculés aux années qui précéderent la naissance d'Adaloald, & la mort de Maurice, que Paul Diacre place entre la naissance & le baptême du prince Lombard. Il en

Digitized by Google

faut dire autant des autres événemens que cet hiſtorien raconte avant ceux-là : les voici dans le même ordre dans lequel il les a rangés.

Après l'envoi des conſtructeurs que le chagan employa ſi utilement, il parle d'une égliſe & d'un palais que Théodelinde fit bâtir à Modoëce. Il rapporte au même tems, ou à-peu-près, la réduction de Padoue, qui avoit tenu bon juſqu'alors contre les Lombards, & qu'Agilulf fit raſer, après avoir accordé une capitulation à la garniſon Romaine qui ſe retira à Ravenne. Dans ce tems-là, continue l'hiſtorien Lombard, les ambaſſadeurs qu'Agilulf avoit envoyés au chagan des Avares, revinrent le trouver avec la nouvelle qu'ils avoient conclu une paix perpétuelle avec les Avares. Cette paix étoit une alliance perpétuelle, ainſi que le prouve l'amitié qui juſqu'alors avoit régné entre les deux rois : il faut auſſi le conclure de ce qu'ajoute Paul Diacre, qu'avec les ambaſſadeurs d'Agilulf il en vint un de la part du chagan, lequel paſſa auſſi-tôt dans les Gaules, pour déclarer aux rois des Francs que comme ils avoient la paix avec les Avares, ils euſſent auſſi à vivre en paix avec les Lombards. Cette déclaration ſignifioit

signifioit que si les Francs attaquoient les Lombards, ou ne faisoient pas la paix avec eux, ils devoient s'attendre à les avoir pour ennemis. C'est une preuve qu'Agilulf craignoit les Francs, & même qu'il étoit actuellement brouillé avec eux; ce qui s'accorde très-bien avec ce que nous avons dit jusqu'ici. Dans ces entrefaites, continue Paul Diacre, les Lombards avec les Avares, ou les Sclaves, entrerent dans l'Histrie, où ils brûlerent & pillerent tout ce qu'ils y trouverent. Ce fut aussi alors que naquit Adaloald, & peu après le patrice Gallicin fut rappellé de Ravenne, où l'on renvoya Smaragdus.

Il y a donc tout lieu de croire que tous les événemens dont nous avons rendu compte sont antérieurs à l'an 603, si l'on en excepte la paix perpétuelle conclue entre Thierri & Agilulf; mais on peut aussi ne l'en pas excepter, & entendre par cette paix perpétuelle un traité semblable à celui auquel Paul Diacre donne le même nom, lorsqu'il parle de l'alliance conclue entre Agilulf & le chagan. Thierri étoit roi de Bourgogne, & le roi des Lombards pouvoit très-bien s'allier avec lui, quoiqu'il eût des démêlés avec Théodebert, roi d'Austrasie: ces deux princes étoient

freres, il eſt vrai, mais ce n'étoit pas une raiſon pour qu'ils fuſſent amis, & encore moins pour qu'ils euſſent les mêmes alliés.

Je dois encore dire un mot du palais que Théodelinde fit bâtir à Modoëce, lieu fameux dans la ſuite par le couronnement Lombard des rois de Germanie. Théodelinde orna ce palais de peintures qui repréſentoient les actions les plus mémorables de la nation ſur laquelle elle régnoit. C'eſt d'après ces peintures que Paul Diacre a décrit la maniere dont les Lombards coupoient alors leurs cheveux & s'habilloient : ils ſe raſoient depuis la nuque du cou juſqu'au haut de la tête : par devant, les cheveux leur tomboient depuis le ſommet de la tête juſqu'au bas du viſage ; mais ils les ſéparoient au milieu du front, de maniere qu'ils leur accompagnoient le viſage ſans le couvrir. Leurs habits étoient très-amples, & la plupart de laine, tels préciſément que les portoient les Anglo-Saxons, & enrichis de larges bandes de diverſes couleurs : leurs chauſſures étoient ouvertes preſque juſqu'à l'orteil, & lacées avec des courroies qui ſe croiſoient. Dans la ſuite ils ſe ſervirent de l'habillement appellé *Hoſi*, & par-deſſus lequel ils mettoient, pour monter à che-

Digitized by Google

val, une espece de pantalon de couleur rouſſe (Tubrugos Birreos) ; mais ils empruntèrent des Romains cette partie de leur habillement. On voit par-là que ſi les Lombards avoient été Sueves, comme le dit Tacite, ils avoient ceſſé de l'être en adoptant l'ajuſtement des Goths, qui étoit préciſément le même que nous venons de décrire. Ce changement ne doit pas nous ſurprendre, puiſque les Lombards avoient auſſi reçu des Goths la religion Chrétienne avec l'héréſie d'Arius. Nous avons vu un changement ſemblable arriver chez les Bavarois, mais par une raiſon différente; auſſi ne furent-ils pas ariens, ainſi que nous allons le voir.

Je crois avoir prouvé que cette nation ſubit le joug des Francs, & ceſſa d'avoir des rois, auſſi-bien que les Varnes, en 595. Mais je ne doute point qu'avant ce tems-là elle n'eût rendu des hommages à Sigebert pendant dix ans; c'eſt-à-dire, depuis l'an 565 juſqu'en 575, tems auquel mourut ce roi d'Auſtraſie. Avant ce tems-là elle avoit été ſous la protection de l'empire, dont elle avoit pourtant mépriſé l'autorité pendant environ douze ans, c'eſt-à-dire, depuis l'alliance du prince Varne Théodebald ou Théodebert, avec Narsès,

juſqu'à la défaite & à la mort de ce Théodebert, ou du premier des Théodons, arrivée en 565. Plus anciennement encore elle avoit fait partie de l'empire François ſous ce même Théodon, & avant lui ſous ſon pere Lanthacarius ou Vaccar, neveu de Clovis par ſa mere Lanthechilde, & frere de Sigivald, duquel deſcendit la branche des Agilolfinges d'Auſtraſie, dont étoit ce puiſſant Chrodoald qui fut tué en 624, & dont nous retrouverons le fils entre les ſeigneurs Auſtraſiens, & les alliés d'un duc de Turinge ou Varnie, tant ces liaiſons furent naturelles entre la maiſon des Agilolfinges & la nation des Warnes.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

TRAITÉS d'Agilulf, roi des Lombards, avec l'empire d'Orient. On indique ce qui se passoit alors entre cet empire & les Avares. Ils changent de souverain. Irruption du nouveau chagan dans la Vénétie & le Frioul. Le duc de Frioul est tué. Trahison infâme de sa veuve Romhilde. Aventures de son fils Grimoald, qui fut depuis roi des Lombards. Une de ses sœurs épouse un prince des Bavarois, qui doit être le même que Garibald II. Révolte des Winides, ou Sclaves, contre les Avares. Un marchand François, nommé Samon, devient leur roi. Regne de Dagobert en Austrasie. Acquisitions qu'il y fait. Il fait mettre par écrit la loi des Bavarois. Observations sur leur religion & leurs loix, dans lesquelles on éclaircit & l'on constate leurs migrations & leur origine, & en particulier celle de Varasques & des Hôsi.

LA guerre qu'avoit fait naître entre les Romains & Agilulf, l'enlevement de la fille de ce prince, continuoit encore avec la même vivacité, & le nouveau

patrice n'avoit pu ſe réſoudre à donner ſatisfaction à un pere affligé, qui étoit en même tems un prince puiſſant & outragé. Agilulf partit de Milan au mois de Juillet de l'an 603, & avec un corps auxiliaire de Sclaves que le chagan lui avoit envoyé, il entreprit le ſiege de Cremone, dont il ſe rendit maître le 20 du mois ſuivant. Deux autres conquêtes reculerent dans le même tems ſes frontieres; & enfin, au mois de Novembre de cette même année, Théodelinde engagea ſon mari à faire la paix. On lui rendit ſa fille & ſon gendre, & le calme fut rendu à l'Italie pour environ dix-huit mois; car cette paix n'étoit qu'une treve qui devoit finir le premier d'Avril de l'an 605. L'été ſuivant fut marqué par une ſolemnité qui ne paroît pas avoir été ordinaire chez les Lombards: au mois de Juillet, dans le cirque de Milan, en préſence du roi Agilulf & des ambaſſadeurs de Théodebert, roi des Francs, Adaloald fut proclamé roi des Lombards & montré au peuple. Cette cérémonie fut ſuivie des fiançailles de ce roi enfant, avec une fille de Théodebert; &, à cette condition, une paix perpétuelle fut conclue entre les Francs & les Lombards.

La treve avec les Romains fut renou-

vellée pour un an, après qu'Agilulf eut employé l'été de 605 à faire quelques conquêtes : elle devoit finir au mois de Novembre 606, mais elle fut prolongée pour trois ans ; & au bout de ce tems Agilulf traita avec Phocas directement, en reçut des préſens, & vendit à ce prix une treve d'un an, qui finit avec le regne de Phocas. Ce que nous avons dit des liaiſons des Avares avec Agilulf prouveroit ſeul que le meurtrier de Maurice ne fut pas plus à l'abri que lui des inſultes de cette nation, & que s'il fit mourir le lâche Comentiole, il ne réprima pas mieux que lui ces fiers chagans qui fouloient aux pieds la majeſté de l'empire.

Zonaras dit en effet qu'auſſi long-tems que Phocas occupa le trône, la Trace fut en proie aux Avares, & devint le tombeau d'autant de troupes qu'on y en envoya ; les Sclaves ſeconderent, comme auparavant, les entrepriſes de leurs maîtres ; & lorſqu'Héraclius parvint à l'empire, l'Europe étoit le théatre de tous les excès qu'y vouloient commettre ces deux nations, & n'avoit plus de défenſeurs. On obſerva que de toute l'armée qui avoit proclamé Phocas, il ne reſtoit que deux ſoldats lorſqu'Héraclius monta ſur le trône en 610.

L'Aſie n'avoit pas un ennemi moins redoutable dans le fier & triomphant Chozroës : Héraclius lui demanda la paix, en lui offrant un tribut ; il la refuſa : l'empereur lui envoya une ſeconde ambaſſade, & ne fut pas plus heureux. Enfin il s'adreſſa au chagan qui ne ceſſoit d'infeſter la Trace, mais dont il ne pouvoit pas ſe venger, puiſque Chozroës étoit implacable. Le chagan parut ne l'être pas, & Héraclius, qui ne croyoit pas pouvoir conclure aſſez tôt une paix néceſſaire, ſortit lui-même de Conſtantinople, paſſa la longue muraille, & campa près du chagan, auquel il apportoit de riches préſens : ſon train étoit encore plus magnifique, & ſa nombreuſe ſuite étaloit plus d'or que de fer aux yeux des Barbares. L'avide chagan n'avoit à craindre que la vengeance du ciel outragé, en violant les ſermens ſur la foi deſquels l'empereur s'étoit rendu à cette entrevue : l'appas d'un riche butin l'emporta, & déja il avoit enveloppé le camp d'Héraclius, lorſque ce prince s'en apperçut & prit la fuite. Il ſe ſauva preſque ſeul, toute ſa ſuite compoſée de pluſieurs mille hommes, tout l'argent qu'il avoit apporté, & cet attirail du luxe aſiatique, ſans lequel ne marchoit point un empereur, furent le prix de

la perfidie du chagan, qui s'en alla tranquillement chez lui.

Héraclius ne se rebuta point, une seconde ambassade chargée de plaintes, & sans doute de présens, fut renvoyée au chagan, & rapporta cette paix tant desirée. L'empereur partit alors pour commander lui-même son armée contre les Perses; mais pendant qu'il délivroit l'Asie, le chagan oublia ses sermens, & vint camper sous les murs de Constantinople, où il brûla & détruisit tout ce qui ne pouvoit être emporté: comme il n'y avoit point de troupes dans cette capitale, les Avares étoient dans la plus grande sécurité, & ce fut ce qui fit leur malheur. Au défaut de troupes réglées les régens & la bourgeoisie rassemblerent autant de braves gens qu'il s'en trouvoit dans cette grande ville, & le nombre en fut assez considérable pour qu'à la faveur d'une surprise on espérât quelque chose de leur courage. On ne se trompa point, quelques milliers d'Avares furent égorgés dans leur camp, & les autres prirent la fuite en désordre, pour se mettre en sureté chez eux.

Je n'ai pas besoin de dire que les Avares n'avoient plus à leur tête ce fameux Bajan qu'on peut regarder com-

me le fondateur de leur empire en Europe, & à la ſageſſe duquel ils durent ſans doute cette ſtabilité d'état & de fortune, dont il ne paroiſſoit pas qu'ils fuſſent ſuſceptibles. Ceux qui croyent que les Varchonites avoient été Nomades & Tartares, augmentent encore ce prodige politique; mais je ne puis être de cette opinion, & il me reſte pourtant de quoi admirer la formation de cet état, dont le fond ne fut que de vingt mille fugitifs ramaſſés de deux peuples différens, & partagés entre pluſieurs chefs. Un jeune homme d'une très-belle figure, en quoi il ne reſſembloit pas aux Huns, avoit ſuccédé à Bajan, on ne ſait en quelle année, mais vraiſemblablement pendant le regne de Phocas. Dans le tems à-peu-près où celui d'Héraclius commença, le chagan des Avares entra dans la Vénétie; Paul Diacre, qui ne détermine pas autrement le tems de l'invaſion, nous laiſſe ignorer ſi les Avares étoient ennemis d'Agilulf & de toute la nation, ou s'ils n'étoient pas plutôt l'inſtrument de ſa vengeance & de ſa politique. On peut regarder comme très-favorable à ſon opinion le ſilence d'un hiſtorien très-partial pour Agilulf & Théodelinde, & qui ne les nomme pas même à cette occa-

tion. Giſulf, duc de Frioul, fut pendant un tems l'ennemi d'Agilulf.

L'armée du chagan étoit très-nombreuſe, & n'étonna pourtant point le fier courage de Giſulf : il alla au-devant des Avares avec autant de Lombards qu'il en put raſſembler ; & quoiqu'ils fuſſent en petit nombre, il attaqua les ennemis ſans les compter, combattit avec cette bravoure que l'antiquité admira dans Léonidas, ſe fit tuer ſur la place, & fut imité par la plupart de ſes braves camarades. Sa femme, nommée Romilde, recueillit les guerriers, à qui leur courage trompé n'avoit fait trouver ni la mort ni la victoire, & raſſembla dans le château de Frioul, où elle s'enferma, les femmes & les enfans de ceux qui en plus grand nombre avoient combattu & étoient morts aux côtés de ſon mari. Il y avoit pluſieurs autres châteaux dans le duché de Frioul, qui ſervoient de même d'aſyle aux Lombards ; mais celui qui en étoit le chef-lieu devoit, par ſes richeſſes & par les perſonnes qu'il renfermoit, attirer le premier toute l'attention des Avares. Avec Romilde, veuve de Giſulf, étoient ſes huit enfans, quatre de chaque ſexe : deux fils de Romilde, Taſo & Caco, avoient atteint l'adoleſcence ; les deux

autres, Radoald & Grimoald, étoient encore enfans : de ſes quatre filles, deux ſeulement nous ſont connues par leurs noms ; l'une s'appelloit Appa, & l'autre Gaïle. Les Avares, ſans négliger les autres parties du Frioul, car il paroît que leurs ravages ne s'étendirent pas plus loin, s'attacherent ſur-tout à la ville de ce nom, & firent tous leurs efforts pour l'emporter d'aſſaut : leurs premieres tentatives ayant été inutiles, le chagan fit lui-même le tour de la ville avec un nombreux corps de cavalerie, pour reconnoître l'endroit le plus propre à une attaque dans les regles. Ce prince étoit dans la fleur de la jeuneſſe ; & l'éclat de ſes armes, l'air martial de ſon cortege, relevoient ſa beauté. Romilde le vit, & ne put le voir ſans deſirs ; avec un ſang fougueux le premier deſir ſe change bientôt en un emportement furieux : Romilde fit dire au chagan que s'il lui promettoit de l'épouſer elle lui livreroit la place avec tout ce qui s'y trouvoit. Le prince Avare lui fit auſſitôt répondre ſuivant ſes deſirs, & Romilde lui ouvrit les portes du château. Les Avares le dépouillerent de tout ce qui pouvoit leur convenir, en firent ſortir les habitans, après quoi ils y mirent le feu, & prirent la route de leur

pays, emmenant avec eux tous leurs prisonniers, sous prétexte de les reconduire dans la partie de la Pannonie d'où ils étoient sortis ; mais lorsqu'ils furent arrivés dans le *champ sacré*, ainsi qu'ils l'appelloient, ils tinrent conseil entre eux sur le sort de leurs captifs ; & le résultat fut que tous les hommes seroient passés au fil de l'épée, & qu'ils partageroient entre eux les femmes & les enfans.

Les fils de Romilde furent avertis de la résolution qui venoit d'être prise, ou la pressentirent ; & comme jusqu'alors on leur avoit laissé une apparence de liberté, ils en profiterent pour monter à cheval & prendre la fuite ; Grimoald étoit encore si foible que ses freres désespérerent de le sauver, & l'un d'eux, pour le soustraire à la servitude, alloit le percer de sa lance, lorsque l'enfant en pleurant lui dit : mon frere, ne me tuez pas, je me tiendrai bien à cheval : son frere, touché de compassion, lui tendit la main, & le mit sur un cheval, en lui disant de se bien tenir. Cependant les Avares s'apperçurent bientôt de l'évasion des fils de Romilde, monterent à cheval & les suivirent à toute bride. Les trois aînés furent assez heureux pour leur échapper ; mais Grimoald fut at-

teint par celui des Barbares qui avoit devancé ſa troupe, & comme il étoit beau, qu'il avoit les yeux vifs & les cheveux blonds, ſes charmes enfantins, joints à ſon extrême jeuneſſe, lui ſauverent la vie ; le Barbare aima mieux s'en faire un eſclave. Prenant donc ſon cheval par la bride, il le reconduiſit au camp, lorſque Grimoald, qui regrettoit d'avoir été ſéparé de ſes freres plus qu'il ne craignoit la ſervitude, tira la petite épée qu'il avoit au côté, telle qu'on la donnoit chez les Francs aux enfans de ſept ans, & en frappa de toutes ſes forces la tête du Barbare ; le coup fut aſſez heureux pour que l'Avare en fût renverſé, & auſſi-tôt Grimoald tourna bride, & courut après ſes freres qu'il rejoignit, & que ſon arrivée remplit de joie. Les deux aînés, Taſon & Cacon, furent ſubſtitués à leur pere dans le duché de Frioul, qu'ils ne poſſederent pas long-tems, ayant été tués en trahiſon par l'Exarque Grégoire, qui les avoit attirés à Opiterge, ſous prétexte d'adopter Taſon, en lui coupant lui-même la barbe. Paul Diacre n'accuſe de cette trahiſon que le perfide Grégoire ; mais Frédegaire, qui rapporte ce fait ſous l'an 630, ne fait de l'Exarque, qu'il appelle Hiſacius, que l'exécuteur mercenaire

de la vengeance de Charoald, fils d'Agilulf. Quoi qu'il en ſoit, lorſque les deux ducs furent aſſaſſinés, leurs freres étoient déja ſortis de l'enfance, & comme le duché fut donné à leur oncle Grafulf, ils ſe retirerent par mer à Benevent, où ils aimerent mieux obéir à Arichis, leur ancien gouverneur, qui étoit alors duc de Benevent, que de reſter chez eux pour être ſoumis à leur oncle.

Rodoald ſuccéda dans ce duché au fils d'Arichis, & eut pour ſucceſſeur ſon frere Grimoald, qui gouverna le Beneventin pendant vingt-cinq ans, au bout deſquels il parvint au trône de Lombardie, qu'il remplit avec beaucoup de gloire. Nous ſavons par un édit qu'il rendit en 668 qu'il avoit commencé à régner en 662 : il avoit donc ſuccédé à ſon frere dans le duché de Benevent en 637. Rodoald l'avoit poſſédé pendant cinq ans, & le fils d'Arichis pendant un an & cinq mois ; ainſi, Arichis étoit mort en 631, il n'avoit lui-même commandé à Benevent que pendant cinq ans : il avoit donc quitté le Frioul & l'éducation des enfans de Giſulf en 626. D'où l'on peut conclure que la date de Frédegaire eſt aſſez juſte, & que la priſe de Frioul arriva ſur la fin du regne d'Agilulf : ce regne fut de vingt-cinq

ans, & finit par conſéquent en 615 ou 616.

Mais nous n'avons pas encore fait connoître toutes les ſuites qu'eut l'invaſion du Frioul par les Avares : la cruelle réſolution qu'ils avoient priſe de maſſacrer tous ceux de leurs priſonniers qui avoient âge d'homme, fut exécutée dans le champ ſacré; les femmes & les enfans furent conduits dans le pays des Avares pour y être leurs ſujets, beaucoup plus que leurs eſclaves. Romilde avoit pour elle le ſerment du roi qui avoit promis de la prendre pour ſa femme : il ſatisfit à ſon ſerment en paſſant une nuit avec elle. Il lui fit paſſer une autre nuit avec douze Avares; mais il vengea l'humanité & le droit ſacré de la nature, lorſqu'il ordonna qu'on plantât un pieu éguiſé au milieu de la campagne, & que ce fut-là l'inſtrument de ſa mort : voilà le mari que tu mérites, ajouta le Barbare, après avoir prononcé à Romilde cette cruelle ſentence. Ses filles ne ſuivirent pas ſon exemple, leur captivité ſembloit ne leur laiſſer aucun droit à la vertu de leur ſexe : une ruſe innocente les garantit de la violence, par le dégoût qu'elles ſurent inſpirer; & leurs maîtres, pour qui elles n'étoient d'aucun uſage, prirent le parti de s'en défaire : leur

vertu ne resta pas sans récompense. Reconnues pour ce qu'elles étoient dans les contrées où le sort les conduisit, elles inspirerent la compassion & le respect : on peut juger de ce qui leur arriva à toutes par ce que nous savons d'Appa & de Gaïle ; l'une épousa le roi des Allemands, l'autre eut pour mari le prince des Bavarois, (successeur de Tassilon).

Après avoir parlé des rois & des princes qu'intéressa le sac de Frioul, sera-t-il indigne de l'histoire de descendre dans le détail d'une aventure qui n'intéressa que la famille peu connue de l'historien des Lombards. Si nous ne prétendons pas écrire la vie des rois, mais l'histoire des peuples, la généalogie d'un particulier doit encore moins, ce semble, entrer dans notre plan. Elle peut pourtant y entrer, & plutôt même que celle de la plupart des rois que nous ne voyons presque jamais que sur le théatre où les tiennent les historiens. Transcrivons tout le chapitre que le fils de Warnefride a consacré à la mémoire de ses ancêtres.

C'est ici le lieu, dit-il, d'interrompre, pour un moment, le fil de l'histoire générale, & de dire un mot de la famille de celui qui écrit cette histoire ;

je remonterai un peu plus haut que le ſac de Frioul, pour en donner une idée plus diſtincte. Dans le tems que la nation des Lombards ſortit de la Pannonie pour venir s'établir en Italie, Leuphis mon triſaïeul, qui étoit Lombard, vint avec les autres dans cette contrée, & y mourut au bout de quelques années, laiſſant cinq fils en bas âge. Tous cinq furent enveloppés dans le déſaſtre dont nous avons parlé, & emmenés dans le pays des Avares, où leur âge, en leur ſauvant la vie, les dévoua à la ſervitude. Ils en ſupportoient le joug depuis pluſieurs années, & avoient atteint l'âge d'homme, lorſque le cinquieme, nommé Leuphis (comme ſon pere, & enſuite Lupicis, par alluſion à l'aventure qu'on raconte de lui), forma le projet d'aller chercher ſes concitoyens, &, chez eux, la liberté dont il n'avoit point perdu l'idée. Ses quatre freres, dont j'ignore les noms, ne furent point capables de cette noble hardieſſe. Leuphis ſe mit en route avec quelques fleches, un arc & quelques vivres, mais ſans guide, & avec des notions très-confuſes du chemin qu'il devoit ſuivre. Lorſqu'il étoit dans le plus grand embarras il vit un loup devant lui, & ſe mit à le pourſuivre,

Digitized by Google

soit qu'il voulût le tirer, soit qu'il s'abandonnât à ce guide fortuit, au défaut de tout autre renseignement. Il observa, dit-on, que lorsqu'il s'arrêtoit, le loup s'arrêtoit aussi & se remettoit à marcher lorsqu'il marchoit; d'où il conclut que c'étoit un guide que le ciel lui avoit envoyé. On ajoute qu'il le suivit pendant plusieurs jours, au bout desquels le pain étant venu à lui manquer, il coucha le loup en joue pour le tuer; au même instant le loup disparut, & Leuphis, qui étoit déja épuisé de faim & de lassitude, ne sachant plus quelle route il devoit tenir, se jetta par terre & s'endormit. Les songes ne pouvoient lui manquer dans cet état, il vit un homme qui lui dit de se lever, & d'aller du côté où il avoit les pieds. Leuphis, éveillé en sursaut, obéit & arriva bientôt dans un endroit habité. C'étoit une bourgade des Sclaves; une femme déja sur l'âge l'apperçut, & jugea à sa figure qui il étoit & ce qui lui manquoit : la compassion est partout le langage de la nature, surtout d'un sexe à l'autre. La vieille fit entrer le jeune homme dans sa maison, l'y tint caché, & lui donna de la nourriture avec ménagement jusqu'à ce qu'il fût rétabli; après quoi elle lui renouvella sa provision, & lui montra le che-

ſſin qu'il devoit prendre. Au bout de quelques jours Leuphis arriva en Italie, & retrouva la maiſon où il étoit né ; elle n'avoit plus de toit, & étoit remplie de ronces & de broſſailles : il la nettoya, & ayant trouvé un frêne déja grand dans la maiſon même, il y ſuſpendit ſon carquois. Bientôt les préſens de ſes parens & de ſes amis l'eurent mis en état de rétablir ſa maiſon, & même de ſe marier ; mais il ne put point rentrer dans les biens qu'avoit poſſédés ſon pere, parce que ceux qui s'en étoient ſaiſis pouvoient déja alléguer une longue & tranquille poſſeſſion.

Leuphis fut pere d'Arichis, & Warnefrid, fils d'Arichis, fut pere de Paul, auquel nous devons l'hiſtoire des Lombards. Cette hiſtoire de Leuphis, outre pluſieurs notions qu'elle nous fournit, nous donne lieu d'obſerver qu'entre le pays des Avares & l'Italie, il y avoit une contrée habitée par les Sclaves ; & qu'entre ceux-ci & les Avares étoit un déſert qu'on ne pouvoit traverſer qu'en pluſieurs jours de marche. Ces Sclaves, chez qui le biſaïeul de Paul trouva de la compaſſion & de l'humanité, pourroient bien avoir été les mêmes dont il parle dans le chapitre ſuivant, lorſqu'il dit que Taſon & Caccon, ducs de

Frioul, poſſéderent un pays des Sclaves appellé Zellia, (aujourd'hui Cilley) juſqu'en un lieu appellé Medaria, & que, par cette raiſon, ces mêmes Sclaves payerent un tribut aux ducs de Frioul, juſqu'au tems du duc Ratchis. Il a voulu dire que les deux fils de Giſulf reçurent les Sclaves de Zellia ſous leur protection; car s'ils les euſſent ſubjugués il n'auroit pas manqué de le dire: mais ceci même nous indique une grande révolution qui arriva vers ce même tems dans l'empire des Avares.

Nous avons vu quelle étoit la malheureuſe condition des peuples Vénédiques qui obéiſſoient aux Avares: des eſclaves déſarmés auroient à peine ſouffert ce qu'on peut reprocher aux Vinides d'avoir enduré pendant plus d'une génération. Il paroît pourtant que la tyrannie des Avares eût été plus long-tems juſtifiée par la lâcheté de ceux qu'elle aviliſſoit, ſi une nouvelle génération n'eût pas cru trouver ſes auteurs dans ces mêmes Avares qui la tyranniſoient encore, ou de qui étoient les enfans ceux qui prétendoient avoir des droits ſur elle.

Suivant un préjugé qui devint général, les Sclaves nés depuis l'aſſerviſſement de leur nation, ne lui apparte-

noient que par leurs meres, leur langue & leur éducation. L'un alléguoit qu'avant d'avoir un mari, ſa mere, encore vierge, avoit cédé aux empreſſemens impérieux d'un Avare : un autre, dont la mere avoit paſſé alternativement des bras d'un mari Sclave dans ceux d'un tyran, ne vouloit pas douter que le dernier ne fût ſon pere. Telle fut alors la force de ce qu'on appelle aujourd'hui préjugé, que l'opinion d'une origine, dont pourtant l'éclat étoit ſouillé par plus d'un endroit, éleva la jeuneſſe Vinide au-deſſus de la génération qui l'avoit précédée, & lui inſpira l'audace de ſe meſurer avec ces maîtres impitoyables qui ne valoient pas mieux qu'elle. Les peres, diſoient-ils, ou les maris de nos meres, ont pu ſouffrir ce joug honteux, le ſang qui coule dans nos veines eſt celui de leurs maîtres; enfans des vainqueurs, ſuccéderons-nous à l'infortune des vaincus ! Remplis de cette chimere les Vinides, ou Sclaves, refuſerent aux Avares & à leur chagan l'obéiſſance, le tribut & les quartiers d'hiver qu'ils avoient coutume d'exiger. Ce fut avant l'an 623 que commença la guerre qui ſuivit ce refus. On ne ſait point quel en avoit été juſqu'alors le ſuccès; mais en cette année un marchand François

Fredeg. p. 48.

fixa la victoire dans le parti des Sclaves : il s'appelloit Samon, étoit du territoire de Sens, & avoit raſſemblé une caravane de pluſieurs marchands pour aller trafiquer chez les Sclaves ou Vinides. Lorſqu'il arriva chez eux leur armée ſe mettoit en campagne pour aller combattre les Avares ; Samon la ſuivit, combattit aux premiers rangs, fit des prodiges de valeur, & mérita que les Sclaves lui attribuaſſent une victoire complette qu'ils remporterent ce jour-là ſur leurs ennemis.

Juſqu'alors ils avoient été libres chez eux, & le plus ſouvent eſclaves au dehors ; l'admiration plus que le raiſonnement leur fit préférer ce mêlange de liberté & de ſervitude qui laiſſe au citoyen ſes vertus, & donne à la ſociété entiere plus de conſiſtence & d'activité. Samon fut élu roi, comme on fit les premiers rois, & continua la guerre contre les Avares. Les Vinides furent toujours vainqueurs ſous ſon regne, ſes conſeils & ſa bravoure leur procurerent cet avantage, & il eut celui d'être toujours cher à ſon peuple, qu'il gouverna heureuſement pendant trente-cinq ans. Il épouſa douze femmes, toutes Vinides, & en eut vingt-deux fils & quinze filles.

Digitized by Google

Peu avant l'élévation de ce marchand François ſur un trône qui avoit été érigé pour lui, Clotaire devenu ſeul roi de tous les Francs, ne s'étoit pas ſenti en état de gouverner ſeul un auſſi vaſte empire, & avoit placé ſur le trône d'Auſtraſie Dagobert ſon fils aîné, mais qui étoit encore un enfant : l'uſage s'établiſſoit alors que les grandes tribus de la nation demandaſſent des rois particuliers, & toujours c'étoient des enfans qu'on leur donnoit pour les gouverner. On remarque pourtant que cette complaiſance des rois peres avoit les plus heureux effets, & donnoit une vigueur nouvelle à la partie de l'empire François qui paſſoit ſous les loix d'un enfant : c'étoit une marque certaine de l'affoibliſſement de l'autorité dans les mains des princes Mérovingiens, & une cauſe très-efficace d'un affoibliſſement encore plus grand. Sous un roi majeur, la royauté étoit contredite ſecrétement par une puiſſance rivale, qui étoit celle des grands les plus accrédités ; ſous un roi mineur, ceux-ci, en qualité de ſes conſeillers, joignoient à l'autorité royale dépoſée dans leurs mains, leur crédit perſonnel & celui de leurs maiſons. Mais en multipliant ainſi les minorités, &, ce qui eſt très-ſingulier, à la requiſition

Digitized by Google

ſition des peuples on augmentoit la puiſſance de ces maiſons, déja trop redoutables, dont le crédit avoit été aſſez grand pour faire demander un roi mineur.

Tel eſt l'aveuglement des hommes ſur la cauſe véritable & les effets des opérations politiques qui ſe paſſent ſous leurs yeux, qu'on peut révoquer en doute ſi les rois Mérovingiens ſentirent les conſéquences des aſſociations qu'on leur demandoit. Ils les accorderent toujours avec joie, au-moins nous le dit-on, parce que c'étoit un moyen d'aſſurer la couronne à leurs enfans; d'abord contre l'ambition de leurs oncles & de leurs couſins, enſuite contre celle de leurs ſujets.

L'élévation de Dagobert ſur le trône d'Auſtraſie, fut, dit-on, une ſource abondante de proſpérités pour ce royaume; mais il en partagea l'honneur avec Arnoul, évêque de Metz, & avec Pepin, maire du palais, ou plutôt tout l'honneur en reſta à ces deux régens; puiſque Dagobert ſe conduiſit moins bien lorſqu'il ne fut plus ſous leur tutele. Dès la ſeptieme année de ſon regne, ou l'an de notre ere 629, Dagobert s'étoit fait une ſi grande réputation par le bonheur avec lequel il avoit gouverné l'Auſtra-

ſie, que toutes les nations célébroient à l'envi ſes louanges. Sa bravoure avoit imprimé une ſi grande terreur, que les peuples voiſins s'empreſſoient de mériter ſa protection en ſe donnant à lui, & que les nations mêmes qui étoient ſur les frontieres des Avares & des Sclaves, le faiſoient prier inſtamment de vouloir ſeulement les ſuivre pour montrer un maître aux Avares & aux Sclaves qu'elles promettoient de lui ſoumettre juſqu'à la frontiere de l'empire d'orient. Après la mort du bienheureux Arnoul, comme il ſe ſervit encore des conſeils de Pepin, maire du palais, & de Cunibert, évêque de Cologne, dont il recevoit de fortes réprimandes, il fit jouir les nations qui lui étoient ſoumiſes d'une proſpérité ſi parfaite, & d'une adminiſtration ſi juſte, que juſqu'au tems où il alla à Paris, aucun des rois François n'avoit mérité plus de louanges. Cet éloge, qui devoit retomber tout entier ſur la famille des maires du palais, ne doit peut-être pas être pris à la lettre; mais on peut du-moins en conclure que juſqu'en 630 l'Auſtraſie s'aggrandit plutôt qu'elle ne perdit du côté de l'orient. Entre les peuples qui ſe donnerent à Dagobert, je compte les Scurbes ou Sorabes, qui étoient voiſins de

la Thuringe ; & ces nations, qui ne demandoient que l'aveu du roi d'Auſtraſie pour lui aſſujettir les Sclaves & les Avares, me paroiſſent être les Thuringiens & les Bavarois.

Les regnes de Clotaire & de Dagobert ſont une époque ſi intéreſſante dans l'hiſtoire de cette derniere nation, par la double légiſlation qui fut exercée en ſa faveur, que je crois devoir m'y arrêter, plus peut-être que ne le comporte le plan de cette hiſtoire, mais autant que l'exigent de moi les premiers engagemens qui me l'ont fait entreprendre.

Obſervations ſur la Religion des Bavarois.

On a découvert la ſource de preſque toutes les erreurs qui ont défiguré juſqu'ici l'hiſtoire des Bavarois, quand on a remarqué le triple emploi qui a été fait de la vie de S. Rupert, auquel on attribue leur converſion. La miſſion de cet apôtre, datée de la ſeconde année d'un Childebert, a été rapportée à cette année des deux premiers Childebert, & ce n'eſt que depuis très-peu de tems qu'on a prouvé que ce ſaint ne vécut qu'à la fin du ſeptieme ſiecle, & au commencement du huitieme, & qu'ainſi Jeſus-Chriſt étoit connu en Baviere

long-tems avant la prédication de ce pieux miſſionnaire. La ſuite de cet ouvrage me fournira pluſieurs occaſions de parler des autres apôtres de la Baviere ; & quoique mon intention ne ſoit pas d'écrire l'hiſtoire Eccléſiaſtique de cette province, je laiſſerai peu de choſe à deſirer ſur ce qui regarde l'établiſſement de la religion dominante. Je dois commencer par dire un mot de l'ancienne religion des Bavarois, par où j'entends celle qu'ils profeſſoient avant que les Francs leur euſſent envoyé des miſſionnaires.

On ne peut preſque pas douter qu'une partie de cette nation ne ſoit reſtée attachée au paganiſme juſque bien avant dans le ſeptieme ſiecle. C'étoit la religion de ſes peres, & il n'y a aucune raiſon de croire qu'elle eût été plutôt déracinée chez les Bavarois que chez les Francs, dont pluſieurs étoient encore payens à la fin de ce ſiecle, & même au commencement du huitieme. La deſcription que fait Agathias de la religion des Allemands ne ſera point déplacée en cet endroit, s'il eſt vrai, comme on ne peut point en douter, que les Allemands & les Suèves occidentaux, ceux-ci & les Suèves orientaux, & par conſéquent les Bavarois, aient eu le même culte.

Digitized by Google

Les Allemands, dit cet hiſtorien, ont les mêmes loix politiques que les Francs, mais ils s'éloignent beaucoup d'eux dans leurs ſentimens par rapport à la Divinité, car ils adorent certains arbres & leur font des ſacrifices ; ils adorent auſſi les rivieres, les montagnes & les bois, & ils leur immolent des bœufs & des chevaux. Mais la liaiſon étroite dans laquelle ils vivent avec les Francs, les retire peu-à-peu de leurs égaremens, & il y a lieu d'eſpérer que dans peu ils en reviendront entierement ; car la reconnoiſſance qu'ils auront des bienfaits dont ils ſont comblés par les Francs, ne pourra manquer de leur faire goûter la religion de leurs bienfaiteurs. *Lib. 1.*

Telle étoit auſſi la religion primitive des Bavarois, ſi nous en jugeons par le peu qu'en diſent les biographes de leurs premiers apôtres. Un auteur anonyme qui a écrit la vie de S. Agile, dont il étoit à-peu-près contemporain, parle ainſi de la premiere miſſion faite en Baviere un peu après l'an 613. Clotaire ayant ordonné que l'on choiſît les perſonnages les plus habiles pour les envoyer chez les nations voiſines, afin de ramener au ſein de l'Egliſe ceux que l'héréſie en avoit ſéparés, & de prêcher

l'Evangile à ceux à qui Jeſus-Chriſt n'avoit pas encore été annoncé; entre un grand nombre d'évêques & de prêtres qui étoient préſens lorſque cette réſolution fut priſe, on choiſit Agile & l'abbé Euſtaſe. Ils ſe mirent tous deux en chemin pour le pays des Varaſques, peuple qui rendoit un culte ſuperſtitieux à des divinités champêtres qu'on appelloit Faunes. Ils s'étoient auſſi laiſſés infecter des erreurs communes à leur nation, & avoient adopté l'héréſie de Photin & de Bonoſe. Les deux miſſionnaires les firent revenir de leurs erreurs, les réconcilierent à l'Egliſe, & en firent de vrais adorateurs de Jeſus-Chriſt. De-là ils paſſerent chez les Boïens, que les habitans du pays appellent Bodariens, & les ayant inſtruits avec beaucoup de peine dans les dogmes de l'égliſe Catholique, ils en convertirent pluſieurs à la foi de Jeſus-Chriſt.

Jonas de Bobio dit plus clairement dans la vie de S. Euſtaſe qu'entre les Varaſques, les uns étoient idolâtres, & les autres photiniens & bonoſiſtes; & il ajoute au ſujet des Boïens, qui de ſon tems étoient appellés Bavocariens, qu'il les inſtruiſit avec beaucoup de peine, & qu'après en avoir corrigé & converti pluſieurs, il laiſſa chez eux des gens ha-

Digitized by Google

biles, qu'il chargea de continuer ce qu'il avoit commencé. L'anonyme qui a écrit la vie de S. Salaberge, dit positivement que les Baicariens, appellés Boïens par l'historien Orose, & qui habitoient à l'extrémité de la Germanie, étoient infectés des erreurs de Bonose; que l'abbé Eustase ayant commencé par les convertir, alla ensuite chez les Varasques, qui étoient aussi atteints des mêmes erreurs de Bonose & de Photin. Il est donc prouvé qu'en l'an 613, les Bavarois aussi-bien que les Varasques étoient en partie hérétiques; mais il est de plus prouvé, sur-tout par le récit de Jonas, que saint Rupert n'avoit point encore été en Baviere, & n'y avoit pas fondé une église aussi considérable que le fut celle de Salzbourg: enfin tout ce récit prouve la fausseté de ce qu'avance Aventin touchant le tems où S. Rupert vint en Baviere. Quant à l'idolâtrie des Bavarois, il est vrai que les biographes que nous venons de citer n'en parlent pas clairement; mais s'il y avoit des idolâtres chez les Varasques, il y a tout lieu de croire que l'idolâtrie n'étoit point bannie de la Baviere, & qu'elle y étoit la même que chez les Varasques, par la même raison qui avoit fait que les Bava-

rois & les Varaſques chrétiens étoient tombés dans les mêmes erreurs.

Mais cette queſtion eſt peut-être plus curieuſe qu'intéreſſante, & il nous ſuffit pour le moment d'avoir découvert que les Bavarois étoient chrétiens quatre-vingt-quatre ans avant l'arrivée de ſaint Rupert dans leur pays. Je dis qu'ils étoient chrétiens, car on n'eſt point hérétique ſans être chrétien. Pour nier la divinité de Jeſus-Chriſt, & dire qu'il n'eſt fils que par adoption, il faut croire un Rédempteur; pour nier la virginité de ſa mere après l'enfantement, il faut croire l'Incarnation. De ce que les Bavarois furent photiniens & bonoſiſtes, on peut donc conclure avec très-grande raiſon qu'ils furent chrétiens. Mais cette découverte nous peut conduire à une autre également intéreſſante. Remarquons d'abord qu'il ſeroit ſans exemple qu'une nation nouvellement convertie à la foi, & ſortie encore à peine du ſein de la barbarie, eût enfanté des héréſies, eût approfondi, douté, diſcuté, & ſe fût imaginée d'en ſavoir plus que ſes apôtres, car il faut tout cela pour devenir hérétique, à moins qu'on ne reçoive l'héréſie avec la religion, comme les Goths, les Lombards, & tant

Digitized by Google

d'autres peuples qui crurent l'arianiſme avec l'Evangile ; mais c'eſt ce qu'on ne peut pas dire des Bavarois, ſi S. Rupert fut leur premier apôtre, & s'il vivoit encore en 620. Comment l'ennemi de la foi vint-il ſemer l'ivraie en même tems qu'il ſemoit le bon grain ? comment ſous un prince auſſi pieux que Théodon, ſous les yeux d'un apôtre auſſi zélé que S. Ruppert, la Baviere devint-elle hérétique ? Mais ſans nous arrêter davantage à refuter une erreur que nous détruirons d'une maniere invincible, examinons comment il peut être arrivé que les Bavarois fuſſent photiniens & bonoſiſtes. Voici quelle eſt là-deſſus mon opinion.

Photin fut évêque de Sirmium, vers le milieu du quatrieme ſiecle : il ſoutint que Jeſus-Chriſt n'étoit qu'un homme comme nous ; qu'il n'étoit fils de Dieu que par adoption, & que ſa mere avoit ceſſé d'être vierge après l'enfantement. Les ariens eux-mêmes ſévirent contre cette opinion qui enchériſſoit ſur leur héréſie, mais qui leur fourniſſoit une occaſion de faire briller leur zele & de publier de nouvelles loix touchant la foi. Photin fut dépoſé de ſon ſiége pendant la guerre civile de Magnence. On ignore ce qu'il devint & combien de

Socrat. h. Eccl. l. VII, cap. 32.

tems il vécut depuis ſa dépoſition. Peu de tems après, & lorſque ſaint Jérome vivoit encore, c'eſt-à-dire vers la fin du quatrieme ſiecle & le commencement du cinquieme il parut un autre hérétique, nommé Bonoſe, qui ſuivit les traces de Photin, & s'écarta peu de ſes ſentimens. Ses erreurs attaquoient les mêmes dogmes; mais on mit cette différence entre eux deux, que les bonoſiſtes étant baptiſés au nom de la très-Sainte Trinité, on ne les rebaptiſoit point lorſqu'ils rentroient dans le ſein de l'Egliſe, au-lieu qu'on rebaptiſoit les photiniens. Bonoſe étoit natif de Segeſte, ville de Carniole, & parvint apparemment à l'épiſcopat par de mauvaiſes voies, puiſqu'il s'emporta contre S. Jérome, qui avoit dit que pluſieurs devoient cette dignité au crime, au parjure & à la fauſſeté. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eut un évêché en Macédoine, & qu'on l'appella indifféremment Bonoſe ou Bonaſe, ce qui a fait auſſi que ſes ſectateurs ont porté l'un & l'autre de ces noms.

Plin. h. n. l. III, n. 23. Hieron. ep. lib. I, ep. 16.

Ces deux héréſies, nées en Illyrie, ne s'étendirent pas fort loin; les ariens les ayant condamnées d'un côté pendant que les Catholiques les proſcrivoient de l'autre. Auſſi ne trouve-t-on pas que

depuis le quatrieme juſqu'au ſeptieme ſiecle aucune nation ait adopté ces erreurs, à l'exception des ſeuls Bavarois & des Varaſques. Concluons de-là qu'elles naquirent, pour-ainſi-dire, au milieu des Bavarois, & que les apôtres de cette nation, ſortis de Sirmium ou de la Macédoine, leur prêcherent l'Evangile avec les interprétations de Photin & de Bonoſe. Lorſqu'enſuite les empereurs Romains proſcrivirent cette doctrine impie & ſévirent contre ſes ſectateurs, la barbarie des Boïens, & l'indépendance attachée à ce titre, furent la ſauvegarde de l'héréſie, & la déroberent aux foudres des deux puiſſances qui l'avoient exterminée dans toutes les autres parties de l'empire. C'eſt ainſi que l'arianiſme s'étoit réfugié chez les Goths, les Vandales & les Gépides. Il eſt vrai que l'héréſie des adoptiens renaquit en Eſpagne ſous le regne de Charlemagne; mais ou bien ce fut une héréſie nouvelle qui n'eut aucune liaiſon avec les premiers novateurs, & qui ne vint point d'eux par tradition, ou bien elle y avoit été portée par les Vandales, les Suèves & les Alains qui, comme je l'ai prouvé, avoient ſéjourné dans la Pannonie avec les autres Suèves & avec les Bavarois

en particulier, avant de paſſer en Eſpagne.

Je n'ai pas beſoin de remarquer combien l'hiſtoire du photinianiſme & du bonoſiſme favoriſe mon ſyſtème touchant les migrations des Bavarois. Soit qu'ils euſſent été pervertis par les héréſiarques eux-mêmes ou par leurs émiſſaires, ſoit que s'étant établis dans la Pannonie, lorſque cette province étoit encore infectée des erreurs de Photin, dépoſé quelques années auparavant, ils y euſſent embraſſé le chriſtianiſme tel que cet héréſiarque l'avoit défiguré, il réſulte toujours de ce fait une preuve très-forte que les Bavarois habiterent la Pannonie, & enſuite le Norique, avant de ſe fixer pour toujours dans la Rhétie, & que pour entrer dans cette derniere province ils ne ſortirent pas d'un pays barbare & payen, où l'on n'eût aucune idée du chriſtianiſme ; car on ne dira point qu'ils puiſerent l'héréſie dans le ſein de la grande Germanie, où l'on ne connoiſſoit que le paganiſme. Dira-t-on qu'ils trouverent l'héréſie de Photin dans la Rhétie ? Cela ſeroit plus vraiſemblable ; mais il eſt bien difficile que de l'Illyrie, où cette héréſie fut étouffée dès ſa naiſſance, elle ait paſſé dans

la Rhétie, qui n'avoit aucune liaiſon ni eccléſiaſtique ni civile avec la Rhétie, & qu'elle s'y ſoit maintenue pendant environ deux ſiecles au milieu de toutes les révolutions qu'éprouva cette province, dans un déſert ou ſous les chaumieres de quelques Romains aſſervis, d'où elle auroit paſſé dans les maiſons des vainqueurs. Elle n'y put être la religion dominante, ni au milieu, ni à la fin du cinquieme ſiecle. Par quelle fatalité cette héréſie ſe ſeroit-elle conſervée dans les lieux où elle avoit été proſcrite, pour infecter enſuite les Barbares, tandis que la religion Catholique y auroit été anéantie?

Il y a apparence que l'héréſie de Photin prévint l'arianiſme chez les Bavarois, d'où l'on pourroit conclure que cette nation, ou n'avoit point encore reçu le chriſtianiſme lorſqu'elle paſſa le Danube, ou avoit dès-lors adopté les erreurs de Photin avec les vérités de l'Evangile. Il n'en fut pas de même des Varnes dont les liaiſons avec les Goths furent auſſi anciennes que les premiers rapports qu'ils eurent avec les Romains. L'arianiſme fut la premiere ſecte qu'ils connurent en ſortant de leur ancienne ignorance; mais la branche des Agilolfinges, qui donna des princes aux Bava-

rois, après avoir fait paſſer la ſœur de Clovis des ténebres du paganiſme aux erreurs de l'arianiſme, reçut de cette princeſſe, alors veuve & mere d'enfans en bas âge, l'orthodoxie que Théodelinde trouva dans le ſein de ſa famille, & qu'elle porta ſur le trône des Lombards. Ainſi la religion des princes ne fut pas celle de la nation Bavaroiſe, au moins juſqu'au regne de Taſſilon I. car les choſes changerent à cet égard avant que Rupert arrivât en Baviere.

Une circonſtance très-ſinguliere dans l'hiſtoire religieuſe des Bavarois, eſt qu'à cet égard ils ne different en rien des Varaſques, au moins juſqu'en 613. Le biographe de S. Agile paroît attribuer cette conformité des deux peuples à la parenté qui les uniſſoit, & par laquelle ils ne faiſoient tous deux qu'une ſeule nation. Cependant il reſte des monumens qui prouvent que le pays des Varaſques étoit ſur le Doub, & faiſoit partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la Franche-Comté: comment imaginera-t-on qu'il y eût identité d'origine & uniformité de culte entre un peuple de cette contrée & la nation des Bavarois? D'un autre côté on a pu remarquer une contradiction entre le biographe de ſaint Agile & celui de ſainte Salaberge. Si

Digitized by Google

l'on en croit le premier, Euſtaſe commença par convertir les Varaſques, & paſſa enſuite chez les Bavarois : au rapport du ſecond, ce miſſionnaire convertit d'abord les Bavarois, & de chez eux paſſa chez les Varaſques ; comment d'ailleurs les mêmes miſſionnaires furent-ils envoyés chez les Varaſques & chez les Bavarois, ſans avoir été chargés de prêcher dans un très-grand pays qui les ſéparoit, dans l'Allemagne & la Suavie occidentale ? Il eſt de même aſſez difficile d'expliquer comment le photianiſme & le bonoſiſme s'étoient établis dans cette partie de la Bourgogne qu'occupoient les Varaſques, ſans qu'on en trouve de traces, ni même de la religion Chrétienne, chez les peuples qui la ſéparoient de la Baviere.

Cette derniere difficulté peut cependant être levée par une ſuppoſition qui n'a rien que de très-vraiſemblable. Les Varaſques après avoir reçu l'héréſie de Photin, pendant qu'ils étoient ou dans la Pannonie ou dans le voiſinage de cette province, ſe joignirent aux Bourguignons, entrerent avec eux dans les Gaules, y reçurent pour leur part de la conquête à laquelle ils avoient contribué, ce canton qui porta leur nom, & dans lequel ils conſerverent leurs mœurs

& leur religion ſans la communiquer à leurs voiſins. Mais ſi nous admettons cette ſuppoſition, elle nous conduira à ſoupçonner qu'en effet il pouvoit y avoir quelque parenté entre les Varaſques & les Boïens; nous ſerons même tentés de penſer, que s'il y avoit des Varaſques en Bourgogne, il pouvoit y en avoir auſſi en Baviere, & que ſi la miſſion d'Euſtaſe commença par les uns elle finit par les autres. On ſera peut-être peu étonné que nous cherchions la ſolution de cette difficulté dans la Germanie; il nous eſt ſi ſouvent arrivé de ſurprendre nos lecteurs par des paradoxes! Mais cette nouvelle hardieſſe nous conduira à une autre à laquelle ils ne s'attendront pas. Je dois pourtant répéter ce que je crois avoir déjà dit pour ma juſtification, que ſi les hommes furent toujours les mêmes, parce qu'ils eurent toujours les mêmes paſſions, rien ne ſe reſſemble moins que l'effet de ces paſſions dans deux ſiecles différens. Que l'amour de la patrie, par exemple, déterminé aujourd'hui à un certain canton, fait ſouffrir aux hommes l'excès de la ſervitude, tandis qu'autrefois reſtreint à une certaine ſociété, & ſubordonné à l'amour de la liberté, il faiſoit errer un peuple de climat en climat, & le ren-

Digitized by Google

doit tour-à-tour fugitif & conquérant. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui, par un excès contraire, un peuple malheureux auquel manquent le courage & les moyens pour cultiver une terre que ſes ſueurs ont long-tems arroſée pour des tyrans, remplit les contrées les plus éloignées de vagabonds que guident le deſeſpoir & la faim. Ce qui arrive aux particuliers par un excès d'oppreſſion, les peuples entiers en faiſoient alors une maxime politique : ils négligeoient l'agriculture, ou ce qui, dans l'agriculture, produit la ſtabilité : ils étoient toujours prêts à ſuivre la liberté dans ſa fuite. Dans d'autres tems les particuliers ruinés les uns après les autres, ſe diſperſent pour chercher du pain, & deviennent errans chez leurs concitoyens & chez les étrangers.

Il eſt incertain, dit Tacite, ſi les Araviſques ſe ſéparerent des Oſes, qui ſont un peuple de Germanie, pour paſſer dans la Pannonie, ou ſi les Oſes ſe ſéparerent des Araviſques pour ſe retirer en Germanie ; car ils ont la même langue, les mêmes loix, les mêmes mœurs, & autrefois la même indigence & la même liberté, habiterent ſur les deux rives du Danube, avec les mêmes biens & les mêmes maux. Cette réflexion de

Tacite eſt la même que nous venons de développer. Les Varaſques, dit le biographe de S. Agile, ſéduits par l'égarement de ceux qui étoient de la même nation qu'eux (*gentilium errore ſeducti*) étoient tombés dans les erreurs de Photin & de Bonoſe. Or de tous les peuples que nous connoiſſons dans ce ſiecle, les Bavarois étoient les ſeuls qui, comme les Varaſques, fuſſent partagés entre l'idolâtrie & cette double héréſie.

On voit que je regarde les Varaſques & les Araviſques comme un ſeul & même peuple, quoique leurs noms ne ſoient pas exactement les mêmes. Mais ceux qui ont quelque idée du génie des langues & des variations qu'elles éprouvent, ſavent combien les noms propres & tous les autres mots ont à ſouffrir en paſſant d'une langue dans une autre, d'un ſiecle dans un autre ſiecle, d'un pays dans un autre pays. Il y a des langues qui s'oppoſent preſque invinciblement à un certain arrangement de lettres. Si le mot où ſe trouve cet arrangement eſt d'un uſage rare, & n'eſt employé que par des ſavans, il peut pour-ainſi-dire triompher du génie de la langue, & conſerver ſon orthographe, quoique, dans ce même cas, il conſerve rarement ſa prononciation. Si au con-

Digitized by Google

traire c'eſt un mot d'un uſage ordinaire. tels que les noms d'hommes qui ſont devenus familiers à pluſieurs nations, & les noms de peuples, qui ſont néceſſairement d'un très-grand uſage, il ne conſervera au bout d'un certain tems, ni ſon orthographe, ni ſa prononciation, car celle-ci finit toujours par l'emporter ſur l'autre; de-là viennent les changemens & les additions de lettres & les tranſpoſitions de ſyllabes. L'addition de l'*ou* ou du double *w* au comment des mots qui commençoient par une voyelle, & ſur-tout par un *a*, fut familiere aux peuples Teutoniques, & ſur-tout aux Bavarois, ou bien les Romains retrancherent cette lettre dans les mots où ils la trouverent. Le nom des Waraſques fut donc Ouaraſques ou Araſques, & par tranſpoſition du *v*, Araviſques. Peut-être le changement, qui défigura ce mot, ne ſe fit-il que dans les Gaules; mais ſi le reſte de ma conjecture eſt ſolide, je me crois autoriſé à ſuppoſer un pareil changement.

La langue Pannonienne que parlent les Oſes, dit encore Tacite, prouve qu'ils ne ſont pas Germains; & peu auparavant il les place dans la Germanie à côté des Buriens; mais ils n'étoient pas loin des Quades & des Sarmates,

Digitized by Google

auxquels ils payent tribut : ces deux peuples n'étoient ſéparés de la Pannonie que par le Danube.

Je crois avoir déjà obſervé que tous les noms propres de lieux, qui aujourd'hui ſont compoſés de celui de la nation Bavaroiſe, furent autrefois appellés par les écrivains Latins de cette nation *Buron*, *Puron*, ou *Burum*. Je crois auſſi avoir ajouté que par-tout où ces mêmes noms ſont encore autant de monumens antiques de cette nation, & atteſtent qu'elle porta jadis le nom que Tacite a donné aux voiſins des Oſes, là auſſi les antiquités Bavaroiſes nous offrent un peuple qu'on appella *Oſi*, *Hoſi* & *Hoſtii*, *&c.* Ptolomée appelloit les Oſes *Hoſſii*. Je dis que les Hoſes de Baviere furent un peuple, & je l'ai prouvé dans un autre ouvrage. Ils donnerent leur nom à la famille qui les gouvernoit, mais ils eurent un grand pays auquel ils le donnerent auſſi; ils eurent leurs loix, leurs aſſemblées particulieres, leurs chefs enfin; ce fut un véritable peuple parfaitement diſtingué du reſte de la nation Bavaroiſe. Mais les Oſes de Germanie n'avoient différé en rien des Araviſques de Pannonie, & au midi du Danube les Hoſes ne furent point diſtingués des Bavarois. Le photinianiſme & le bonoſiſme furent

Origin. Boicæ Domus, lib. 1,

les hérésies nationales des Bavarois & des Varasques.

Que les Oses de Germanie aient conservé le nom d'Araviſques, comme leur nom commun, ou comme celui d'une de leurs tribus; que les Araviſques de Pannonie aient rejoint les Oſes, lorſque ceux-ci avec les Bures ſe furent rapprochés du Danube; ou que leur réunion ſe ſoit faite au midi de ce fleuve, lorſque les Oſes l'eurent repaſſé, & lorſque déjà Photin, évêque de Sirmium, les avoit pervertis; que les Araviſques, entraînés par un courant général, aient quitté pour la plûpart la Pannonie pour entrer dans les Gaules avec les Bourguignons, & que S. Jérome n'ait point exagéré en plaignant la république d'avoir pour ennemis les Pannoniens eux-mêmes, ou que les Waraſques n'aient été qu'une colonie des Oſes déjà pervertis par les diſciples de Photin, quoique non encore établis au midi du Danube, colonie que les Bourguignons auroient entraînée avec eux, toutes ces hypothèſes me ſont à-peu-près égales; mais je reſte convaincu; 1°. que les Hoſes & les Waraſques ne furent originairement qu'un même peuple; 2°. que leur ſéparation fut poſtérieure à l'épiſcopat de Photin; 3°. que les Hoſes de Baviere ne ſont pas différens des anciens Oſes ou Hoſ-

ſiens de Germanie ; 4°. que c'eſt une preuve de plus, & même très-forte que les Buriens, les Bourres, ou les Borans furent les ancêtres des Bavarois 5°. qu'on peut auſſi tirer de ce que je viens de dire une nouvelle preuve que les Bavarois entrerent dans la Rhétie du côté de l'Inn, & non du côté du Danube.

Une autre preuve de cette derniere vérité eſt le nom même que l'on donna à la Baviere, ainſi que nous l'avons vû par Paul Diacre. Au tems de Garibald, le Norique étoit le pays des Bavarois : on donnoit ce nom à tout ce qu'ils poſſédoient ; auſſi s'étendoit-il depuis la Pannonie juſqu'à la Suévie occidentale. Comment ſe fit-il que l'on donnât le nom de Norique à tout le pays des Bavarois, & qu'on les appellât ainſi eux-mêmes, ſi la Rhétie fut leur premiere conquête, ſi elle avoit même toujours fait, comme elle fit depuis, la plus grande partie de leurs poſſeſſions ? Entre deux provinces voiſines, la plus étendue, celle qui appartient toute entiere à un même peuple, doit donner ſon nom à celle à laquelle elle donne des conquérans. On ne trouvera point d'exemple qu'une portion de province, détachée du reſte par une conquête, ait donné le nom de la province entiere & à ſes conquérans &

Digitized by Google

au pays auquel elle a été unie par la conquête. Il me paroît donc certain que le Norique donna des conquérans à la Rhétie, & n'en reçut pas d'elle, d'où vint auſſi que tout ce que les Bavarois poſſéderent fut appellé Norique. Mais on oublia que l'ancienne Rhétie faiſoit la plus grande partie de la Baviere, depuis que les Sclaves avoient envahi preſque tout le Norique ſous la protection des Avares, & on s'obſtina à chercher l'ancien Norique dans la Rhétie. De-là vient que l'on prétendit trouver dans la ville de Ratisbonne, capitale de ce nouveau Norique, la capitale de l'ancien, qu'Eugippe appelloit Tiburnie, & qu'on appella *Tiberis Auguſta*, par une erreur de plus.

Odoacre, en retirant tous les Romains du Norique & peut-être de la Rhétie, anéantit par-là même l'égliſe Catholique de ces provinces, & ôta aux Barbares, dont elles devinrent le domaine, l'occaſion de s'inſtruire dans la vraie religion. Je n'aſſurerai pourtant pas qu'il n'y eût plus d'égliſes dans la Rhétie; mais elles y furent auſſi barbares que les maîtres de cette province, & l'ignorance des prêtres qui les deſſervoient rapprocha beaucoup plus leur religion du paganiſme, que leur zele ne

fut heureux à le détruire. On rapporte à l'an 617 les travaux apoſtoliques par leſquels Agile & Euſtaſe ramenerent les Varaſques à la vraie foi, les réconcilierent à l'Egliſe, & en firent de vrais adorateurs de Jeſus-Chriſt; car tel fut le ſuccès de leur miſſion, ſi on en croit le biographe de S. Agile. Cet auteur & Jonas de Babio ne leur attribuent pas un ſuccès auſſi complet en Baviere. Le dernier ajoute qu'Euſtaſe laiſſa en Baviere des hommes habiles & zélés pour continuer l'ouvrage qu'il avoit commencé, ce qui ſuppoſe qu'il n'y avoit encore en Baviere ni un évêque, dont l'autorité canonique auroit rendu illégitime toute autre miſſion que la ſienne; ni un clergé, à qui il appartînt de conduire les néophytes Bavarois.

Telle fut la premiere légiſlation qui ſignala le regne de Clotaire dans cette partie de ſon empire. J'appelle ainſi l'établiſſement d'une religion nouvelle, parce qu'encore que les loix de toute religion ne ſoient des loix que pour ceux qui les ont reçues, & n'impoſent que des obligations négatives dans l'ordre civil, leur effet influe néceſſairement ſur la ſociété, & modifie l'action de toutes les autres loix. On rapporte au regne de Dagobert la ſeconde légiſlation,

Digitized by Google

tion, dont il me reſte à parler, & qui conſiſta dans la rédaction de ce code, que l'on a nommé la loi des Bavarois ou Bajuvariens.

Des loix Bavaroiſes.

Un hiſtorien a dit, & tous les autres l'ont répété après lui, que Théoderic ou Thierri, roi des Francs, & fils du grand Clovis, fut le premier légiſlateur des Bavarois; qu'il leur dicta, ou qu'il autoriſa de ſon approbation cette loi que nous avons encore ſous le titre de loi des Bavarois; que Childebert & Clothaire la corrigerent, & que Dagobert la leur donna par écrit, après y avoir mis la derniere main. Il eſt vrai que le préambule qui porte le nom d'Iſidore dans la collection de Goldaſte, ne dit pas poſitivement que ce Thierri fût fils du grand Clovis; mais comme il eſt le ſeul roi d'Auſtraſie qui ait porté ce nom avant Childebert, on ne peut douter que ce ne ſoit de lui qu'ait voulu parler l'auteur du préambule. Or nous avons déjà dit que Théoderic, fils de Clovis, mourut en 534, peu avant le commencement de la guerre Gothique, & lorſqu'il formoit au moins de grands projets contre les Goths. Voici comment

en parle Caſſiodore dans une lettre que j'ai déjà citée, & dans laquelle il fait l'éloge d'Amalaſunthe.

Lib. XI. « Les Francs eux-mêmes, cette nation qui eſt devenue ſi puiſſante par » tant de victoires qu'elle a remportées » ſur les Barbares, combien n'ont-ils » pas été mis en déſordre par la grande » expédition faite contre eux. Eux qui » ſont toujours les premiers à attaquer » les autres nations, ont attendu que » nous les attaquaſſions, & encore ont-» ils évité le combat. Mais quoiqu'ils » l'aient évité, ils n'ont pû empêcher la » mort de leur roi. Théoderic, après » avoir joui pendant long-tems d'un » nom fameux, eſt mort de maladie : il » a été vaincu par la langueur, & a » laiſſé la victoire à nos princes. La Pro-» vidence l'a ſans doute voulu ainſi, afin » que nous ne fuſſions pas obligés de » tirer l'épée contre nos parens, & que » cependant l'armée que nous avions » envoyée contre lui, ne revînt pas ſans » quelque ſorte de vengeance ».

Je ſais combien eſt grande l'adreſſe des panégyriſtes; mais quelque impudence que l'on ſuppoſe à Caſſiodore, on aura de la peine à croire qu'il eût haſardé, en écrivant au ſénat, un fait auſſi faux & auſſi publiquement faux que

la retraite des Francs, s'il étoit vrai que Théoderic eût fait des conquêtes importantes sur les Goths; on peut même conclure des paroles de Cassiodore, qu'il n'y eut pas réellement de guerre entre les Goths & les Francs, puisque le Ciel épargna aux premiers la dure nécessité de tirer l'épée contre leurs parens.

Théoderic mourut donc avant d'avoir eu une guerre en forme avec les Goths, quoique par la conduite qu'il avoit tenue à l'égard des Thuringiens & des Bourguignons, il eût attiré sur lui les armes des Goths. Mais de plus, ce ne fut qu'après la mort d'Amalasunthe, & lorsque Justinien eut déclaré la guerre aux Goths, que Théodebert subjugua les Allemands & les peuples voisins, qui jusqu'alors avoient été tributaires des Goths. Il est donc impossible que Théoderic, fils de Clovis, ait régné dans la Rhétie & dans le Norique, puisque ces provinces avoient certainement appartenu au grand Théoderic; que le fils de Clovis ne les conquit certainement pas, & qu'elles appartenoient encore aux Goths lorsque commença la fameuse guerre Gothique. Si donc Thierri donna des loix aux Bavarois, tout ce qu'on raconte à leur sujet depuis l'an 508 jusqu'en l'année 534, est absolument faux;

ils n'habitoient ni dans la Rhétie, ni dans le Norique, & le ſyſtème que nous avons établi n'eſt pas mieux détruit par ce fait que ne l'eſt le ſyſtème qu'on a ſuivi juſqu'à préſent.

Velſer a ſenti cette difficulté dans toute ſon étendue, mais il l'a éludée en diſant qu'à la vérité Thierri n'avoit point donné de loix aux Bavarois établis dans le Norique & dans la Rhétie, mais qu'il étoit reſté au nord du Danube une partie de cette nation à laquelle le roi d'Auſtraſie put donner & donna effectivement des loix. Mais outre que c'eſt ici une pure ſuppoſition, Velſer n'avoit pas remarqué combien il s'éloignoit de la deſcription que Paul Diacre nous a laiſſée de la Baviere, telle qu'elle étoit au tems de Garibald, & ſuivant laquelle le Norique ou le pays des Bavarois ne s'étendoit point du côté du nord au-delà du Danube. J'ai auſſi prouvé qu'au nord de ce fleuve il n'y avoit point de place pour les Bavarois au tems de Clovis & de Thierri.

Un ſavant plus moderne a ſubſtitué une autre ſuppoſition à celle de Velſer; il a imaginé qu'il y eut des Bavarois répandus dans l'empire François dès le tems de Thierri, & que chaque homme devant être jugé, dans toute l'étendue

de cet empire, ſuivant la loi ſous laquelle il étoit né, il fut néceſſaire de fixer les principaux points de coutume qui diſtinguoient les Bavarois, & de conſtater l'exiſtence de leur loi par quelque acte public; en premier lieu, afin que cette nation jouît chez les Francs d'une prérogative commune à tous les peuples libres; en ſecond lieu, afin que dans les procédures qui regardoient un Bavarois, on sût quels étoient ſes pairs; car on ne recevoit en témoignage contre un Barbare, que les Barbares qui vivoient ſous la même loi que lui. En troiſieme lieu, afin que les Bavarois, ayant déclaré ſous quelle loi ils vivoient, ne puſſent être reçus en témoignage ni contre les Francs, ni contre les autres Barbares qui vivoient ſous des loix différentes. J'étends ce raiſonnement de l'auteur que je viens de citer, & dont le mémoire, couronné par l'Académie de Baviere ſur le rapport que j'en fis il y a quelques années, ne m'eſt pas bien préſent. *V. les Orig. l.*

Ce que je viens de dire ſuffit pour faire comprendre comment, s'il y eut des Bavarois établis dans l'empire François, il fut abſolument néceſſaire de conſtater l'exiſtence de leurs loix par un acte public. Mais doit-on conclure

de-là que Thierri fit rédiger la loi des Bavarois, & l'autorité ſur laquelle ce fait eſt appuyé mérite-t-elle que nous adoptions une ſuppoſition qui n'eſt pas ſans difficulté, puiſqu'il ſe peut qu'au tems de Thierri il n'y ait pas eu de Bavarois établis chez les Francs, & que s'il y en eut, leur loi put encore être avouée & conſtatée ſans être miſe par écrit. Examinons le préambule des trois loix, ſur lequel ſeul eſt fondé le fait que nous diſcutons.

« Théoderic, roi des Francs, étant à » Châlons, choiſit des hommes ſages, » qui de tout ſon royaume étoient les » mieux inſtruits des loix, & leur or- » donna de mettre par écrit la loi des » Francs, des Allemands & des Bava- » rois, pour chacune des nations qui » étoient ſous ſa domination, ſelon ſa » coutume : il ajouta ce qui devoit être » ajouté, retrancha ce qui étoit ou mal » réfléchi ou peu convenable, & tout » ce qui étoit ſelon la coutume des » Payens, il le réforma d'après la loi » des Chrétiens ; ce que Théoderic ne » put corriger, parce que c'étoit des » coutumes trop anciennes, le roi Chil- » debert en commença la réforme ; » mais le roi Clothaire l'acheva. Le très- » glorieux roi Dagobert renouvella le

» tout par le miniſtere des hommes illu-
» ſtres Claudius, Chadoindus, Magnus
» & Agilulfe; améliora tout ce qui avoit
» été anciennement ſtatué par les rois,
» & le donna par écrit à chaque nation.
» S'enſuit ce qui a été décreté par le
» roi, les princes, & tout le peuple
» Chrétien, qui eſt dans le royaume
» des Mérovinges ».

Telle eſt la partie de ce préambule qui peut nous intéreſſer. Le reſte eſt une énumération de tous les légiſlateurs que l'auteur connoiſſoit depuis Moïſe juſqu'à Dagobert. Cette érudition déplacée n'indique point que cette piece ſoit l'ouvrage des rédacteurs de la loi; auſſi l'attribue-t-on communément à Iſidore: mais quel qu'en ſoit l'auteur, il paroît peu exact, lorſqu'il fait entendre que Thierri fut le premier qui fit rédiger la loi des Francs, puiſque nous avons fait voir que la rédaction de la loi Salique fut antérieure à la royauté. L'auteur ajoute que Childebert commença la réforme des trois loix; cela n'eſt pas non plus exact: nous avons les corrections faites par Childebert, elle ne regarde que la loi Salique ou la loi des Francs; Clothaire acheva cette réforme, Dagobert la perfectionna.

Mais ſi nous examinons la loi des Ba-

varois ſur les différens manuſcrits que ſes éditeurs ont conſultés, nous trouverons que cette loi fut rédigée comme l'avoit d'abord été celle des Francs, c'eſt-à-dire que la nation fut elle-même ſon légiſlateur. Dans quelques manuſcrits ce n'eſt point le roi qui parle, ce ſont les Bavarois. « Que les Agilolfinges, y eſt-» il dit, ſoient compoſés au quadruple, » parce qu'ils ſont *parmi nous* les princes » ſouverains ». Il n'en faut pas davantage pour affoiblir le témoignage de l'auteur anonyme du préambule qui ignoroit que la loi Bavaroiſe eût d'abord été un contrat de la nation, ou un *pacte*, ainſi que les Bavarois l'appelloient eux-mêmes. Mais par-là même je me crois autoriſé à avancer que cette nation ſe donna des loix à elle-même, ou plutôt qu'elle conſtata & fit mettre par écrit les loix qu'elle avoit long-tems ſuivies, & celles que ſon état actuel la porta à ſe donner encore. Une de ces dernieres loix fut celle par laquelle elle déféra la ſouveraineté à la famille des Agilolfinges. Je crois encore que cette légiſlation fut ſucceſſive, & qu'elle put commencer dès le tems où les Bavarois obéiſſoient au grand Théoderic, roi des Oſtrogoths.

Var. l. 1. Il eſt certain que les différentes na-

tions qui obéiſſoient à ce prince, étoient gouvernées chacune ſelon ſes loix. Il diſoit lui-même qu'il régiſſoit par la loi les mœurs des nations étrangeres, c'eſt-à-dire qu'il ſavoit ſubordonner à la police Romaine les loix de chacun des peuples qui reconnoiſſoient ſon autorité. Qu'il leur ait laiſſé leurs loix & leur adminiſtration particuliere; c'eſt de quoi l'on ne peut douter, quand on a lû cette lettre que nous avons tranſcrite, pour prouver que les Chevelus de Pannonie étoient des Germains, & même des Suèves. L'attention qu'il donna à la police de cette province, & l'embarras dans lequel le mirent les préjugés & les procédures ſanguinaires des Barbares qui l'habitoient, m'autoriſent encore à conjecturer qu'il fit entrer dans les meſures qu'il prit, pour concilier la liberté de chaque nation avec l'ordre public, la rédaction de ſes loix en un code, par lequel il s'en procuroit & à ſes officiers, une connoiſſance exacte & légale. Ainſi la loi des Bavarois & celle des Allemands purent être rédigées pour la premiere fois ſous le regne de Théoderic, & dès-lors elles durent être datées du regne de ce prince. Cette date ou trompa l'auteur du préambule, ou lui donna lieu d'avancer une fauſſeté adaptée aux

circonſtances & aux tems. A Théodéric, roi des Oſtrogoths, il ſubſtitua le roi des Francs du même nom.

Cette fauſſeté ou cette erreur furent d'autant plus aiſément accréditées, que ſuivant toutes les apparences, Thierri I. réforma effectivement les lois des Francs dans une aſſemblée tenue à Châlons. Le fait eſt certain par rapport à Childebert. Ainſi à l'occaſion d'une réforme des trois lois, faite ſous l'autorité d'un ſeul prince, on dit ſans examen que les princes qui avoient ou rédigé ou réformé l'une, les avoient rédigées ou réformées toutes les trois. Quant à cette réforme attribuée à Thierri, à Childebert & à Clothaire, & qui avoit dû tendre à rapprocher les coutumes Bavaroiſes de la loi des Chrétiens, il n'y a aucune apparence qu'elle ait été entrepriſe ni par Thierri, ni par Childebert, puiſque Clothaire fut le premier qui envoya des miſſionnaires chez les Bavarois, qui cependant étoient Chrétiens depuis longtems, mais qui ne durent pas faire, avant le regne de Clothaire II. les progrès qu'ils n'avoient pas faits dans le chriſtianiſme avant celui de Thierri I.

Les dernieres paroles du préambule ſont le véritable exorde de la loi Salique, & conviennent mal aux deux au-

tres loix ; d'où il faut conclure que la narrarion qui les précede, n'a aucune autorité au-delà de celle que peut avoir le récit d'un hiſtorien particulier. Or quel que ſoit l'auteur du préambule, comme il écrivoit au-moins cent ans après la mort de Thierri I. ſon autorité eſt aſſez médiocre. Je ne l'attaquerai pas de même ſur ce qu'il dit de Dagobert, dont il peut avoir été le contemporain, & ſous la domination duquel furent certainement les Bavarois. Mais je n'entreprendrai pas non-plus de fixer le tems auquel fut faite la réforme qu'on attribue à ce prince.

Entre les magiſtrats qui en furent chargés, on reconnoît Chadoindus, dans un ſeigneur de ce nom qui, après avoir commandé des armées ſous Thierri II. fut référendaire ou chancelier de Dagobert, & dut à ce titre avoir part à la rédaction des loix. En retrouvant cet officier ſous le regne de Dagobert, nous ſommes en état de fixer, comme ſeule véritable, la leçon du préambule que nous avons ſuivie ; car les manuſcrits varient ſur les noms des officiers qui furent chargés par Dagobert de rédiger les loix. Ainſi le collegue de Chadoind, qui eſt nommé après lui, fut Magnus & non Domagno ou Indomagus. Il n'y a

Fredegi. c. 40.

Ibid. 70.

aucune difficulté ſous le nom de Claudius qui le précéda. Je trouve dans ce tems-là un ſeigneur de ce nom, que je ne puis m'empêcher de prendre pour celui dont il eſt ici queſtion.

Predeg. chron c. 27 & 28. En la onzieme année du regne de Thierri II. c'eſt-à-dire en 606, Protadius, maire du Palais, ayant été tué, on lui donna pour ſucceſſeur Claudius, qui étoit Romain de naiſſance, homme ſage, qui parloit bien, & qui s'étoit toujours bien acquitté de toutes les commiſſions dont il avoit été chargé. On louoit en particulier ſa patience, la fertilité de ſon eſprit, lorſqu'il s'agiſſoit de donner un conſeil, ſon habileté dans les lettres, la fidélité & la conſtance qu'il mettoit dans ſes amitiés. Je ne voudrois pas nier qu'il ne fût auſſi le même qui avoit été l'un des chanceliers de Childebert en 591.

Greg. Tur. de Mirac. Sancti Martini, lib. IV, c. 28. Entre Gallomagnus ou Gallus-magnus, référendaire de Childebert en 591, & Magnulf, frere du duc Lupus, ſi la chronologie permet de confondre l'un ou l'autre avec le collegue de Claudius & de Chadouind, le titre de l'un, dont pourtant il fut dépouillé en 591, & l'éloge que Fortunat fait de l'autre, rendent le choix très-difficile.

Greg. Tur. hiſt. lib. IX, c. 38.

Les paroles ſuivantes ſemblent déſigner un légiſlateur :

Juridico imprimis pollens torrente relatu.
Sic regis, &c.
Legibus hinc judex, hinc bonitate parens.

Il ajoute que Magnulf vivoit dans les environs du Rhin. Agilulf eſt nommé le dernier de tous, & ſon nom a fait croire, non-ſeulement qu'il étoit Bavarois, mais encore qu'il étoit duc de Baviere. Je crois en effet, ſur la foi de ſon nom, qu'il fut Agilolfinge; mais le caractere de ſes collegues & le ſilence de l'hiſtoire, m'empêchent de le regarder comme un des princes de cette maiſon, qui gouvernerent les Bavarois. Il dut être, comme tous ſes collegues, un de ces grands officiers qui, par leurs places, avoient une part principale à l'adminiſtration de la juſtice; & comme dans ce tems-là l'épiſcopat étoit un objet d'ambition pour les ſeigneurs du rang le plus diſtingué, pour peu que leurs talens leur permiſſent d'y aſpirer; je ne fais pas difficulté de propoſer pour quatrieme rédacteur, Agilulf ou Aigilulf, qui fut évêque de Valence en 641; mais ſi la chronologie ne m'empêchoit pas de faire concourir au même travail, avec des magiſtrats qui avoient vécu dans le ſiecle précédent, un homme qui rempliſſoit encore une grande charge

Fredc. chron. c. 90.

Bouq. t. IV, p. 636. en 653, je donnerois la préférence à Aigulf ou Agilulf, homme illuſtre, & comte Palatin en 653.

On voit que toutes ces notions comparées enſemble ne nous conduiſent point à aſſigner une date préciſe à la rédaction des loix, ſous le regne de Dagobert, auſſi ne l'entreprendrons-nous pas, & nous nous bornerons ici à fixer les noms des cinq familles qui, après les Agilolfinges, étoient en quelque ſorte les premieres chez les Bavarois.

Dès que le nom des Hoſi nous eſt connu par un très-grand nombre d'autres monumens, & qu'une ancienne charte nous donne auſſi très-diſtinctement le nom des Tegana, comme ayant poſſédé un pays qui confinoit à celui des Agilolfinges, dans le territoire de Freiſing, les fautes des copiſtes ſont faciles à redreſſer, & nous avons les noms de cinq familles au-lieu de quatre que préſentent quelques manuſcrits. Ces noms ſont: *Huoſi* ou *Hoſi*, *Throzza*, *Tagana*, *Hahilinga* ou *Habilinga*, *Aennion* ou *Anniena*. Ce que nous ſavons des Hoſi nous autoriſe à croire que les noms des quatre autres familles furent de même ceux d'autant de tribus de la nation Bavaroiſe. Je pourrois propoſer quelques conjectures ſur ces familles

Meichelb. hiſt. Friſing. t. I, p. I, c. 2, pag. 49.

ou tribus ; mais pour ne pas prolonger cette digreſſion, je me bornerai à une ſeule ſur la derniere de ces familles.

Polybe fait mention d'un peuple appellé Ananes, & qui en Italie étoit voiſin des Boïens, mais qu'on n'y retrouve plus après leur expulſion. Si les Bavarois deſcendent des Boïens, comme je n'en doute point, quoi de plus naturel que d'imaginer que les Ananes, compagnons de leur fuite, devinrent une de leurs tribus, & qu'ainſi la tribu Anniene, dans la nation Bavaroiſe, eſt un monument du ſéjour que les Boïens avoient fait autrefois en Italie, comme la tribu Hoſi en eſt un de leurs établiſſemens ſucceſſifs dans la Pannonie & dans la Germanie ? *Lib. II.*

CHAPITRE XI.

Suite de l'hiſtoire des Sclaves occidentaux. Guerre de Samon contre les Francs. Quelle part eurent les Bavarois à cette guerre. Etabliſſement des Sclaves ſur la mer Adriatique, qu'ils couvrent de leurs vaiſſeaux. Suites de la guerre de Samon & des Vinides contre les Francs. Les Saxons offrent à Dagobert de les réprimer. Radulfe eſt créé duc de Thuringe, & remporte de grands avantages ſur eux. Factions domeſtiques qui déterminent Radulf à la révolte. Farus, prince Agilofinge, ſe ligue avec lui & eſt tué. Grande victoire de Radulf ſur Sigebert II. fils de Dagobert. Il ſe rend indépendant. Démembrement de l'Auſtraſie.

ON ne peut ſuppoſer que Samon, tandis qu'il avoit les Avares pour ennemis & que ſon autorité étoit encore nouvelle, ait porté la guerre chez ſes autres voiſins, & ſur-tout chez les Francs ou leurs vaſſaux. Auſſi la derniere guerre qui ſemble avoir été offenſive de la part des Sclaves, fut l'invaſion qu'ils firent en Iſtrie, quoiqu'Agilulf, roi des Lombards, vînt de conclure avec l'empereur une ſeconde treve

d'un an. On doit rapporter ces deux événemens à l'an 614, s'il eſt vrai que Secundus mourut à Trente en 615. Paul Diacre rapporte ſa mort au mois de Mars de l'année qui ſuivit l'invaſion des Sclaves. Il ſemble par la maniere dont Paul Diacre parle de cette hoſtilité, que la treve qui venoit d'être conclue eût dû en préſerver les ſujets de l'empire : ce qui ſuppoſeroit ou qu'Agilulf avoit une alliance particuliere avec les Sclaves, ou qu'il étoit encore l'allié des Avares, malgré ce qui venoit de ſe paſſer dans le Frioul.

C'eſt à la ſuite de la dévaſtation de cette province, & même après avoir dit que Graſulf la gouverna au-lieu de Rodoald & de Grimoald, que Paul Diacre parle de la mort de Taſſilon, duc de Baviere, par où il paroît la reculer juſqu'après l'an 630. Mais du-moins doit-on conclure de l'ordre dans lequel il place ces faits, que l'événement qui lui a donné lieu de parler de cette mort, eſt poſtérieur à l'an 620. Je ne ſais donc ſur quel fondement Aventin a fait mourir Taſſilon I. en 598; mais j'oſe aſſurer qu'il s'eſt trompé en abrégeant ſon regne de pluſieurs années, & que ſi le ſucceſſeur de Taſſilon fit & ſouffrit ce que Paul Diacre lui attribue, peu après avoir

ſuccedé au trône, Taſſilon ne mourut point avant l'an 630. Dès que l'ordre des faits recule l'événement rapporté par l'hiſtorien des Lombards après l'an 620 ; comme il ſuppoſe une guerre déclarée entre les Sclaves & les Bavarois, ſujets des Francs, il eſt clair qu'il ne put arriver qu'après la rupture entre Samon & Dagobert. Voici ce que nous
C. 68. en apprend Frédégaire.

En la neuvieme année de Dagobert ; ou en l'an 631, les Sclaves ſurnommés Vinides tuerent un grand nombre de marchands François qui étoient entrés dans les états de Samon pour y faire le commerce, & s'emparerent de tous leurs effets. Ce fut là l'origine de la méſintelligence qui éclata auſſi-tôt après entre Dagobert & Samon, roi des Sclavins : c'eſt ainſi que Frédégaire appelle en cet endroit les Sclaves que les Grecs appelloient Sclavènes. Le roi des Francs envoya en ambaſſade, vers Samon, Sicharius, qui devoit ſommer en ſon nom le prince des Vinides de faire compoſer les aſſaſſins pour la mort des marchands, & d'ordonner la reſtitution de leurs effets. Samon ne voulut pas voir Sicharius, & défendit qu'on l'amenât en ſa préſence : celui-ci, habillé à la maniere des Sclavins, fit habiller de même

ſes compagnons, pénétra par ce moyen dans l'endroit où ſe tenoit Samon, & s'aquitta de ſa commiſſion. Mais, comme un payen & un marchand qu'il étoit, l'orgueilleux prince des Vinides ne donna aucune ſatisfaction pour tous les excès auxquels les ſiens s'étoient portés, & propoſa des conférences pour régler tout-à-la-fois, & ce différend & pluſieurs autres qu'il y avoit, diſoit-il, entre les deux nations. Sicharius, *comme un ſot ambaſſadeur*, ſe répandit, ſans y avoir été autoriſé, en invectives & en menaces, prétendant que Samon & tout le peuple de ſon royaume devoient le ſervice à Dagobert, ce qui vouloit dire qu'ils étoient ſes ſujets. Samon, déja piqué de l'indécence de ces propos, répondit: le pays que nous poſſédons eſt à Dagobert, & nous-mêmes ſommes à lui, pourvu néamoins qu'il veuille continuer à vivre avec nous en amitié. Sur quoi Sicharius, continuant ſur le même ton, il n'eſt pas poſſible, dit-il, que des Chrétiens, ſerviteurs de Dieu, accordent leur amitié à des chiens. Si vous êtes les ſerviteurs de Dieu, repartit Samon, & ſi nous ſommes ſes chiens, nous avons reçu la permiſſion de vous mordre comme de mauvais ſerviteurs, qui ne ceſſez d'offenſer votre maître, & en même

tems il fit chaſſer Sicharius de ſa préſence.

Celui-ci ayant fait au roi des Francs un rapport de ſa commiſſion tel qu'il jugea à-propos de le faire, Dagobert, indigné de l'orgueil de Samon, ordonna que dans tout le royaume d'Auſtraſie, on prît les armes contre Samon & les Vinides. Trois armées ſe mirent bientôt en campagne & entrerent ſur les terres de cette nation, pendant que les Lombards, alliés de Dagobert y entroient auſſi de leur côté. Les Sclaves oppoſerent autant d'armées à leurs ennemis. Les Allemands, ſous la conduite de leur duc Chrodobert, furent les plus forts dans la partie qu'ils attaquerent, & remporterent une grande victoire. Les Lombards furent de même victorieux, & un grand nombre de Sclaves fut emmené en captivité par l'un & par l'autre de ces peuples. Les Auſtraſiens entourerent le château de Wogaſtisbure, où étoit un corps nombreux de braves Vinides, & les combattirent pendant trois jours conſécutifs. Mais une grande partie de l'armée de Dagobert ayant été taillée en pieces, tout ce qui en reſta prit la fuite & abandonna ſes tentes & les bagages, pour retourner chez ſoi avec plus de célé-

rité. Depuis lors les Vinides entrerent à plusieurs repriſes dans la Thuringe & dans d'autres cantons du royaume des Francs qu'ils ravagerent. Dervan, duc des Sorabes ou Siurbes, qui étoient Sclavins de nation, & qui depuis quelque tems, appartenoient au royaume des Francs, ſe donna à Samon pour faire déſormais partie de ſon empire. Tous ces avantages que les Vinides eurent ſur les Francs, ils ne les durent pas tant à leur bravoure qu'au mécontentement des Auſtraſiens qui voyoient que Dagobert les avoit pris en averſion & qu'on dépouilloit tous les jours de leurs biens.

C'eſt ainſi que Frédégaire raconte le commencement d'une guerre qui devoit avoir les ſuites les plus fâcheuſes pour le royaume d'Auſtraſie. Mais il eſt bon d'obſerver que les manuſcrits varient ſur le nom du château que nous avons appellé Wogaſtisbure, ou le château de Wogaſtes: il eſt auſſi appellé Wocaſtenſe, Wogaſtenſe & Wocatenſe, ce qui prouve que ce mot difficile à déchiffrer, a embarraſſé les copiſtes, & qu'ainſi aucun de ces noms n'eſt peut-être celui que Frédégaire avoit employé, & qui pouvoit être auſſi corrompu. Au-moins eſt-il certain que, ni

dans l'hiſtoire, ni dans la géographie d'aucun ſiecle, on ne trouvera un château de ce nom. Rapprochons du récit de Frédégaire celui de Paul Diacre: après avoir raconté la fin tragique de Taſon, que l'annaliſte des Francs place immédiatement après ce que nous venons de tranſcrire, l'hiſtorien des Lombards continue ainſi.

En ce tems-là Taſſilon, duc des Bajoars, étant mort, ſon fils Garibald fut vaincu par les Sclaves dans Agunte, & les frontieres des Bajoars furent au pillage. Ceux-ci ayant cependant repris courage & reparé leurs forces, enleverent aux Sclaves le butin qu'ils avoient fait & les chaſſerent de leur pays. Un manuſcrit ſubſtitue *Magunti* au nom d'Agunte; mais ce dernier nom ſe trouve dans un autre endroit de Paul Diacre, où il dit que le château *d'Agunte* (*Aguntum Caſtrum*), étoit ſur la route qui conduiſoit du Frioul à Ausbourg. Aguntisbourg eſt la traduction d'*Aguntum caſtrum*. Au-lieu de la variante *Magunti*, il falloit lire *Wagunti*, qui eſt le nom que les Barbares donnerent à ce château, d'où l'on a fait Wocatenſe pour Waguntenſe, & Wogaſtisbourg pour Waguntisbure. Il réſulte de-là que la défaite de Garibald, arrivée préciſément dans

Digitized by Google

le tems où furent battus les Auſtraſiens, n'eſt point différente de la déroute de ces derniers; que les ſuites de l'une, furent celles de l'autre, & que Frédégaire fixe une date qui manqueroit ſans lui à l'hiſtoire des Bavarois.

On a dit juſqu'ici ſans preuve que Garibald fils & ſucceſſeur de Taſſilon, étoit mort en 610, ou ce qui revient au même dans l'année de la mort de Phocas. Cette aſſertion, deſtituée de preuves, le feroit mourir pluſieurs années avant le tems où il dut épouſer Gaila, & l'on peut, ce me ſemble, croire ſur des preuves aſſez fortes & ſur des conjectures non moins plauſibles, qu'il vivoit encore en 631, & que ſon pere Taſſilon étoit mort peu avant cette année; il étoit important de fixer cette date. Mais comme je m'écarte encore en ce point de toutes les opinions adoptées juſqu'ici par les écrivains de Baviere, il eſt tems que je faſſe connoître la ſource de leurs erreurs, & que je juſtifie mon indifférence pour leur témoignage.

Je ne répéterai point ici ce qu'ont dit avant moi le ſavant Mabillon, Baſnage dans ſon obſervation ſur les monumens de Salsbourg, & Meichelbeck dans une diſſertation qu'il a miſe à la tête du ſecond tome de ſon hiſtoire de

Freiſing. On peut voir dans leurs écrits les puiſſantes raiſons qui les ont déterminés à reculer la miſſion de ſaint Rupert juſqu'à la fin du ſeptieme ſiecle. Je m'en tiens ici à la preuve que je tire de l'index ou annotation d'Arnon & de ſon catalogue des Donations, & qui me paroît victorieuſe.

Canif. lect. Antiq. tom. III, p. II, pag. 452.

Arnon, contemporain de Charlemagne, fait une énumération des donations & des bienfaiteurs auxquels l'égliſe de Saltsbourg devoit ſon opulence. Le dernier duc de Baviere qu'il nomme eſt Taſſilon dépoſé par Charlemagne. Avant lui avoit été ſon pere Odilon, dont l'âge eſt ſi bien connu par les annaliſtes François; avant Odilon, Hucbert, contemporain de Charles Martel; avant Hucbert, ſon pere Théodebert, & avant lui Théodon ſon pere & ſon prédéceſſeur qui donna à ſaint Rupert lui-même le lieu où il fit la premiere fondation de l'égliſe de Saltsbourg. Théodebert, connu par l'hiſtoire des Lombards, vivoit en 702. Les autres ſont connus ou par les annales ou par la vie de ſaint Corbinien, & leur âge s'y trouve déterminé de maniere que Théodon eſt le ſeul qui ait pu commencer à régner avant la fin du ſeptieme ſiecle. Dans le catalogue des Donations, on trouve un long

récit

récit d'un procès que Virgile, évêque de Saltsbourg eut avec un chapelain du duc Odilon, qui s'étoit fait donner un bien, dont les ducs Théodon & Théodebert son fils avoit fait don à l'église de Saltsbourg. Virgile en reclamoit au-moins la moitié; mais pour le faire avec plus de fondement, il voulut savoir comment la chose s'étoit passée au tems de saint Rupert, & se le fit raconter par ceux qui en avoient été témoins, & qui étoient ou des disciples de ce saint, tels que le prêtre Dignolus & Jean, ou leurs écoliers & quelques-uns leurs enfans. Cette conquête se fit après l'an 747, d'où il faut conclure que Rupert avoit vécu au commencement de ce siecle. Or tous les biographes qui ont écrit sa vie, disent unanimement qu'il vint en Baviere, dans la seconde année du roi Childebert. Ce prince est donc Childebert III, surnommé le Juste; & comme il commença à régner en 695, il est évident que Rupert vint en Baviere en 697. Voyons maintenant combien d'erreurs a produites une premiere erreur sur l'âge de saint Rupert.

Canis. lect. ubi sup. pag. 465.

Aventin le fait venir en Baviere sous le regne & par l'ordre de Théodebert le Grand, donc il a dû placer en ce tems un Théodon, qui est pour lui Théodon

Annal. lib. III.

III, un Théodebert fils de ce Théodon; un Théodevald frere de Théodon. Je crois qu'Arnpeck lui a fourni le troiſieme fils de Théodon II, qu'il appelle Uton. J'ai dit qu'il donne à Théodevald un fils nommé Taſſilon, contemporain de Théobert ſon couſin germain; mais ici Paul Diacre place Garibald. Aventin le fait fils de Théodebert, dont il a puiſé l'exiſtence chimérique dans la vie de ſaint Rupert. Paul Diacre guide encore Aventin, lorſque celui-ci donne Garibald II. pour fils & ſucceſſeur à Taſſilon I; mais ayant fait mourir Taſſilon en 598 & Garibald en 610, il a été obligé de créer un nouveau Taſſilon, pour que le monaſtere de Chiemſée ait pu être fondé par un prince de ce nom, & à la priere d'Euſtaſe, qui ne vint en Baviere qu'après l'an 613. Aventin croit qu'Euſtaſe, abbé de Luxeuil, fut auſſi évêque de Metz: d'où vient, dit-il, que les deux monaſteres de Chiemſée furent ſoumis à l'évêque de Metz & à l'abbé de Luxeuil; ainſi que j'en ai vu la preuve dans un diplôme de l'empereur Arnoul qui ſoumit Chiemſée à Dietmar, archevêque de Saltsbourg, & dédommagea l'évêque de Metz en lui rendant Luxeuil. Ce fait, qu'il eſt difficile de nier, prouve ſeulement com-

bien nous avons eu raiſon de prolonger la vie de Taſſilon juſqu'aſſez avant dans le ſeptieme ſiecle.

Mais ici Aventin preſſe étrangement les générations, puiſque ſon ſecond Taſſilon devoit être fils de Théodon IV, & celui-ci de Garibald & de Gaila. Or comme la miſſion d'Euſtaſe arriva entre les années 613 & 617, il eſt clair que l'annaliſte Bavarois fait faire une fondation par ſon Taſſilon II, dans le tems préciſément où ſa grand-mere, encore fille, fut réduite en eſclavage par les Avares. Le même auteur donne pour frere à Taſſilon un duc Théodebert qui ne ſe trouve ici que pour tenir compagnie & ſuccéder enſuite à ſon pere Théodon: l'un & l'autre viennent mettre à l'étroit Taſſilon I, & Garibald II. qui doivent mourir pour leur faire place, l'un en 598, & l'autre en 610, parce qu'il y avoit eu avant Aventin des auteurs, auſſi mal inſtruits que lui, mais moins hardis, qui avoient fait venir ſaint Rupert en Baviere dans la deuxieme année de Childebert, roi d'Auſtraſie, ou en 577, ce qui les avoit conduits à placer vers la fin de ce ſiecle & au commencement de l'autre un Théodon pere d'un Théodebert. Arnpeck, ainſi que je l'ai dit, fait vivre un duc Udon vers le milieu du

dix-ſeptieme ſiecle. Garibald, ſelon lui, fut le ſucceſſeur d'Udon, & ſe vit détrôner en faveur de Taſſilon: celui-ci, chaſſé à ſon tour, fit place à Garibald, qui fut encore chaſſé, & eut pour ſucceſſeur le même Taſſilon qui ne mourut qu'en 650, âgé de 100 ans. Je ne réfuterai point ces fables d'Arnpeck, fruit monſtrueux de la confuſion & de l'ignorance.

Velſer a évité une partie de ces écarts; mais il n'a fait que reculer l'écueil contre lequel il devoit faire naufrage. Il prouve que S. Rupert ne vint point en Baviere ſous le regne de Childebert I, qui, étant roi de Paris, ne pouvoit donner ſon nom aux années dans le royaume d'Auſtraſie. Il rapporte donc la miſſion de Rupert au regne de Childebert II; mais comme l'autorité de Paul Diacre l'empêche de placer un Théodon & un Théodebert dans le même tems où, ſelon cet hiſtorien, régnoient en Baviere Garibald I, Taſſilon I, & Garibald II. il renvoye le regne de Théodon, Catechumene de ſaint Rupert, après celui de Garibald II, & place ſa converſion en 616. Mais dès qu'il eſt prouvé que ſaint Rupert ne vint en Baviere que 87 ans après cette époque, tout le récit de Velſer n'eſt plus qu'un roman, & il ne reſte plus de preuve qu'il ait exiſté

Digitized by Google

en 616 un Théodon, fils & ſucceſſeur de Garibald II, & encore moins que ce prince ait eu un regne auſſi court que le lui donne Velſer. Cet auteur n'eſt point embaraſſé à donner un ſucceſſeur à ce Théodon imaginaire, qu'a enfanté ſon erreur ſur l'âge de ſaint Rupert : il le trouve dans la vie de ce miſſionnaire : ce ſucceſſeur eſt Théodebert, à qui ſon pere recommanda en mourant d'être docile aux avis du ſaint apôtre de la Baviere.

Mais quel ſucceſſeur eut ce Théodebert ? Velſer n'héſite point : il cite hardiment Arnon, archevêque de Saltsbourg. Ce prélat, ſelon lui, eſt un des auteurs qui prouvent l'exiſtence de ſon Théodon en 616, puiſqu'il fut le premier bienfaiteur de ſaint Rupert. Il prouve auſſi par le témoignage d'Arnon, conjointement avec le biographe du ſaint, que Théodebert fut fils & ſucceſſeur de Théodon, & content de ſa découverte, il continue à ſe ſervir avec confiance de l'index ou annotation d'Arnon. C'eſt, dit-il, un certain & riche témoin : or ce témoin dit que Théodebert fut pere de Hugbert, & l'eut pour ſucceſſeur. Velſer ſe fâche de ce que tous les annaliſtes ont oublié ce duc de Baviere, oubli qu'il ne ſait à quoi attri-

buer. La raiſon en eſt pourtant très-naturelle ; c'eſt que cet Hugbert n'exiſta point alors.

Mais ici Velſer abandonne l'index d'Arnon, parce que la vie de ſaint Emmeran lui fournit un Théodon, qu'il ne croit pas devoir oublier. Il en fait un IV. duc de ce nom, & place ſon regne vers l'an 652, parce que ſaint Emmeran fut martyriſé en cette année. Mais comment Arnon a-t-il oublié ce Théodon ? Velſer n'en dit rien, il ne parle même plus de l'index, peut-être commence-t-il à être embarraſſé. Mais lui ou ſon commentateur condamne Arnoul de Chambe pour avoir placé le Théodon de ſaint Emmeran avant celui de ſaint Rupert. Les enfans du premier ne lui ſuccéderent point ſuivant Arnoul. Velſer lui donne pour ſucceſſeur un duc Théodebert que lui fournit Paul Diacre, lorſqu'il dit qu'Anſprand ſe réfugia chez ce prince & y paſſa dix ans entiers. Mais l'index d'Arnon étant épuiſé, il falloit d'autres reſſources à Velſer pour remplir un vuide qui reſtoit dans le commencement du huitieme ſiecle. Il trouva ces reſſources dans la vie de ſaint Corbinien, premier évêque de Freiſing, où il eſt fait mention d'un Théodon : il lui donne le cinquieme rang

Digitized by Google

entre les ducs de ce nom, & en fait le ſucceſſeur du Théodebert de Paul Diacre. C'eſt lui qui fit le pélerinage de Rome, & qui eut trois fils, Théodibald, Grimoald & Hugbert II. C'eſt ainſi qu'il plaît à Velſer de les nommer; mais la vie de Corbinien n'en nomme que deux, Grimoald & Théodevald, & nous prouverons que le troiſieme s'appelloit Théodebert & non Hugbert.

Velſer n'a pas de peine à trouver les autres ducs de Baviere. Les annaliſtes François les lui fourniſſent ſans qu'il ait beſoin de revenir à l'index d'Arnon, dont il a déja fait un autre uſage. Les obſervations qu'on vient de lire, & une narration toujours fondée ſur des autorités, ſeront toute la réfutation que je ferai des erreurs dont on a rempli les anciens faſtes de la Baviere. Je reviens à Garibald II. qui vivoit encore en 631, tems de la défaite d'Agunte.

En la même année ce prince & ſes ſujets donnerent à Dagobert une autre preuve d'obéiſſance, dont le ſuccès fut plus heureux, mais encore plus honteux que celui de cette campagne. En cette année, dit Frédégaire, il s'éleva de grands démêlés dans le royaume des Avares ou la Pannonie. L'objet n'en pouvoit être plus important: un Avare

& un Bulgare ſe diſputoient la couronne, chacun d'eux prétendoit devoir être le ſucceſſeur du dernier roi. Ils raſſemblerent de part & d'autre des armées nombreuſes, & en vinrent à une bataille. La victoire demeura aux Avares, neuf mille Bulgares, chaſſés de la Pannonie avec leurs femmes & leurs enfans, s'adreſſerent à Dagobert pour en obtenir un établiſſement dans ſes états. Le roi des Francs envoya ordre aux Bavarois de les recevoir chez eux, & de les y garder pendant l'hiver, juſqu'à ce qu'il eût délibéré avec les Francs ſur ce qu'il pouvoit en faire. Les Bavarois ſe les partagerent, enſorte que ces fugitifs étoient diſperſés dans tout le pays, lorſque l'ordre arriva de les tous maſſacrer en une ſeule nuit, hommes, femmes & enfans, ſans faire quartier à aucun. Chaque Bavarois devoit égorger ſes hôtes & les égorgea. Ainſi l'avoient réſolu les Francs & l'avoit ordonné Dagobert. Il n'en échappa pas un ſeul, à l'exception d'Altiæus ou Altic, qui s'enfuit avec ſept cens hommes & leurs femmes & enfans, & ſe retira dans la Marche ou frontiere des Vinides, où il vécut pendant pluſieurs années avec Walluc, prince ou duc de cette contrée.

Il eſt bon d'obſerver que les Bulgares

fugitifs auroient pu demander une retraite aux Sclaves comme aux Francs, & l'obtenir d'eux, comme Altic trouva chez eux un asyle après le massacre de Baviere. Il n'étoit pas même naturel que les Bulgares aimassent mieux se réfugier chez les Francs qui n'étoient pas ennemis des Avares, que chez les Vinides. Cette remarque justifie peut-être l'ordre inhumain que Dagobert donna aux Bavarois, & la complaisance qu'ils eurent de l'exécuter. Frédégaire nous permet au-moins de croire, si même il ne fait pas entendre qu'après un long séjour dans la Marche Vénédique, Altic la quitta pour aller s'établir ailleurs; ainsi, malgré un intervalle apparent de plus de trente ans, j'ose avancer que l'Altic de Frédégaire est l'Alzeco de Paul Diacre.

Ce duc des Bulgares, ainsi qu'il le qualifie, s'étant séparé de sa nation, on ne sait pourquoi, entra en Italie sans y commettre aucun désordre, & alla trouver Grimoald, roi des Lombards, avec toutes les troupes qui lui obéissoient. Grimoald accepta l'offre qu'il lui fit de s'établir chez lui, avec la promesse de le servir dans ses guerres, & l'envoya à Bénevent vers son fils Romuald, à qui il ordonna de distribuer des terres à

Alzeco & à ſes gens. Romuald, qui connoiſſoit le prix des hommes, reçut avec plaiſir Alzeco & ſes Bulgares, & leur donna un pays très-vaſte, qui juſqu'alors n'avoit été qu'une triſte ſolitude. C'étoit le territoire de Sepranum, celui d'Eſernie, de Bovianum & de pluſieurs autres cités, que d'autres habitans avoient jadis rendu fameuſes, & que devoient alors défricher un peuple venu du fond de la Tartarie. Le duc Romuald, pour n'avoir pas un égal dans le chef des Bulgares, changea ſon titre de duc en celui de *gaſtald*. Au tems de Paul Diacre les deſcendans de ces Bulgares habitoient encore le pays que Romuald leur avoit donné, & quoiqu'*ils* parlaſſent Latin, ou la langue vulgaire des Italiens, ils n'avoient pas oublié la langue de leurs peres.

Je n'ai voulu ni ſupprimer ni ſéparer ces faits qui ſont très-inſtructifs, relativement à l'origine des Bulgares que nous rétablirons dans le chapitre ſuivant, & qui tout iſolés qu'ils ſont, ne laiſſent pas de renfermer des leçons utiles. Que ſeroient aujourd'hui ſept cens hommes échappés à une défaite, & enſuite à un maſſacre ? En proie à la miſere, & bien-tôt diſperſés, ils ſeroient le jouet de la fortune, & diſparoîtroient de deſ-

Digitized by Google

ſus la terre. Sept cens Barbares étoient alors ſept cens guerriers intrépides auxquels il ne manquoit rien pour former une ſociété, & qui, unis entre eux par l'eſprit national & un attachement inviolable à leur chef, ſe ſoutenoient mutuellement contre les coups de la fortune, & pouvoient toujours profiter de ſes faveurs, qu'ils étoient en état d'attendre. Je reviens aux Sclaves & à l'époque de leur plus haute fortune que l'on peut dater du regne de Samon.

Arichis, duc de Benevent, & pere adoptif de ce même Grimoald dont nous venons de parler, étoit mort depuis dix-ſept mois. Ainſi il n'y avoit pas long-tems que les Vinides étoient reſtés vainqueurs ſous les murs d'Agunte. Aion, fils d'Arichis, étoit duc de Bénevent, quoique ſon pere eût paru déſigner ſes deux éleves pour ſes ſucceſſeurs, & ceux-ci, par une reconnoiſſance & avec une modération peu communes, obéiſſoient à Aion comme à leur frere aîné. Enfin on comptoit l'an 632 (*), lorſque les Sclaves couvrirent la mer Adriatique d'une nombreuſe

(*) Suivant le calcul que nous a fourni l'hiſtoire de Grimoald, élu roi en 662, il avoit été duc pendant 25 ans, & ſon frere ſucceſſeur d'Aion l'avoit été pendant 5 ans.

flotte, & mirent une armée à terre, non loin de la ville de Siponte, près de laquelle ils aſſirent leur camp. Ils l'avoient entouré de foſſés qu'ils avoient recouverts de terre, & attendoient dans le piege le brave, mais imbécille Aion. Ce duc n'avoit point avec lui ſes freres adoptifs, & ne les attendit pas pour marcher contre un ennemi qui oſoit ſéjourner ſur ſa frontiere. Mais lorſqu'il alloit fondre ſur lui avec plus d'impétuoſité que de prudence, ſon cheval s'abattit dans un foſſé, & les Sclaves l'accablerent ſans peine avec une partie de ceux qui l'avoient ſuivi. Rodoald l'ayant appris, accourut au camp & demanda aux Sclaves une conférence, dans laquelle il leur parla en leur langue, ce qui les ſurprit beaucoup. Le prince Lombard l'avoit appriſe lorſque ſes freres commandoient aux Sclaves de Zellia. Mais il étoit en effet ſurprenant que dans l'Italie méridionale, il ſe trouvât un prince qui parlât la langue des Sclaves, dont l'invaſion dans cette contrée n'étoit pourtant pas moins ſurprenante. Ce fut une facilité de plus qu'eut Rodoald pour endormir ou pour ſéduire les Sclaves : Ils n'avoient plus, dit-on, la même ardeur pour la guerre, lorſque le prince Lombard fondit tour-à-coup ſur eux,

vengéa la mort d'Aion par le carnage qu'il en fit, & obligea le reſte à faire retraite.

Les Sclaves avoient ſecoué le joug des Avares lors de cette irruption dans l'Italie méridionale; mais il y a tout lieu de croire qu'ils s'étoient établis ſur les côtes du golfe, lorſqu'ils leur étoient encore ſoumis, & quoique nous ignorions les circonſtances de ce déplacement, nous devons avec d'autant plus de raiſon le leur attribuer, que dans le tems où il ſe fit, l'empire de ces derniers étoit encore très-floriſſant; car nous ſommes en état d'en fixer le tems & l'occaſion d'une maniere qui ne laiſſe rien à déſirer, ſi, à ce que nous avons dit de l'invaſion de la Dalmatie par le grand Bajan, nous joignons deux lettres du pape Grégoire le Grand, dans leſquelles il eſt parlé des Sclaves. La premiere, datée de la deuxieme indiction ou de l'an 599, fait mention de quelques avantages que les généraux Romains venoient de remporter ſur les Sclaves. La ſeconde adreſſée à l'évêque de Salone en Dalmatie, eſt de la troiſieme indiction ou de l'an 600. On voit par cette lettre que l'évêché de Salone avoit beaucoup à ſouffrir des Sclaves qui l'avoient envahi, & que Grégoire en étoit non-ſeulement *affligé*,

S. Greg. ep. l. x, ep. 26.

mais encore très-*inquiet*, parce que par l'Iſtrie ces Barbares pouvoient pénétrer en Italie, & y porter la déſolation & les ravages qui étoient toujours la ſuite de leurs incurſions. On ne peut donc pas douter que ce ne ſoit vers ce tems-là, & ſous les auſpices du cagan, que les Sclaves aient pouſſé leurs établiſſemens juſque ſur la mer Adriatique, & même juſque dans l'Iſtrie.

Je n'ai garde de rien affirmer ſur l'état dans lequel ſe trouvoient en 632 les Sclaves de ces contrées; la révolution que Samon avoit conſommée, ayant très-bien pu ne pas s'étendre juſqu'à eux. Je dois même obſerver que nous ne ſavons pas préciſément dans quel pays Samon avoit fondé un royaume. Il eſt ſeulement très-vraiſemblable que la Carinthie, la Carniole & la Styrie firent une partie conſidérable de ſes états, puiſque Dagobert leur ayant déclaré la guerre, les Lombards furent ſes auxiliaires contre eux, & que les Bavarois les attaquerent du côté d'Agunte, château ſitué dans le Norique à 90 milles ou environ 30 lieues d'Aquilée, & à 60 milles d'une ville de Carniole, appellée Julium Carnicum dans l'itinéraire d'Antonin.

Mais ſi ce ſont-là de fortes raiſons pour placer le royaume de Samon à l'o-

Digitized by Google

nent de la Baviere, la plûpart des guerres que les Vinides firent aux Francs, ſous ſon regne, ſemblent indiquer une poſition bien différente, & la même qu'indique auſſi la défection de Dervas, duc des Sorabes ; car les Sorabes méridionaux n'ayant pu, dans aucun tems, obéir aux Francs, il doit être queſtion ici des Sorabes du nord. Et c'eſt préciſément dans cette partie de leurs frontieres que les Francs eurent le plus ſouvent à lutter contre les Vinides. Il y avoit à peine un an que la guerre avoit commencé, lorſque Dagobert apprit qu'une armée de Vinides étoit entrée dans la Thuringe. Là-deſſus il fit raſſembler une armée d'Auſtraſiens, & partit de Metz avec l'élite des Bourguignons & des Neuſtriens qu'il mena à Mayence, où étoit le lieu d'aſſemblée, & où il comptoit paſſer le Rhin avec de très-grandes forces. Il étoit encore dans cette ville, lorſqu'il reçut une ambaſſade des Saxons qui lui faiſoient demander la remiſe du tribut qu'ils lui devoient, & promettoient en échange de réſiſter ſeuls aux Vinides, & de défendre ſoigneuſement la frontiere des Francs de ce côté-là.

En 631.

Fredeg. chron. ca. 74.

Il y avoit peu d'années que les Saxons avoient donné de nouvelles preu-

ves de leur antipathie invincible pour la nation qu'ils offroient alors de défendre.
Lib. IV, f. 32. Paul Diacre rapporte aux premieres années de ce ſiecle une guerre contre les Francs & les Saxons, qui dut couter beaucoup de monde aux deux nations. Frédégaire n'en parle point ; mais il eſt fait mention dans la vie de S. Faron d'une déclaration inſolente que les Saxons firent faire au roi des Francs, & ſaint Ouen dit, dans la vie de ſaint Eloi, que du tems de ce ſaint, il y eut en France un très-grand nombre d'eſclaves Saxons, par la multitude de priſonniers de cette nation qu'on avoit arrachés de leur patrie, & qui avoient été diſperſés dans tout l'empire François. On peut donc accuſer Frédégaire d'une omiſſion importante, & dès lors on peut en croire le moine Sigebert, lorſqu'il dit, dans la vie de ſaint Sigebert, fils de Dagobert, que ce prince, lorſqu'il étoit ſous la tutele d'Arnoul & de Pepin, étendit au loin le royaume des Francs, & travailla ſur-tout à ſubjuguer les Saxons qui fatiguoient la frontiere de ſes états par de fréquentes incurſions. Sigebert ajoute quelques circonſtances de cette guerre, qu'on trouve plus au long dans les geſtes des Francs, où on les a proſcrites comme

une invention de l'anonyme, auquel nous devons cette hiſtoire. Mais cette proſcription, fondée ſur le ſilence d'un annaliſte tel que Frédégaire, eſt trop téméraire pour que nous ne reclamions pas un exploit auſſi mémorable que celui-là.

Dagobert battu entre le Veſer & le Rhin, quoiqu'il eût payé de ſa perſonne juſqu'à recevoir un coup de ſabre ſur ſon caſque, fut ſecouru à tems par ſon pere qui s'avança juſques ſur le Veſer. Bertoald, duc des Saxons, étoit de l'autre côté du fleuve, & s'oublia juſqu'à dire une injure à Clotaire. Ce prince, pour ſe venger, paſſa le Veſer à la nâge, & pourſuivit Berthoald qui avoit pris la fuite. Celui-ci voulut éviter un combat ſingulier, & cria au roi qui le ſerroit de près de ſe retirer, pour ne pas s'expoſer ou à tuer ſon eſclave avec peu de gloire, ou à en être tué avec encore plus de honte. Clotaire que la colere tranſportoit, n'écoutoit rien, & le combat s'engagea. Il avoit duré long-tems, ſans que Dagobert eût encore pu joindre ſon pere avec l'armée qui paſſoit le Veſer à la nâge, & Clotaire, appeſanti par ſa cuiraſſe, commençoit à ne plus porter que de foibles coups, lorſqu'il entendit un de ſes écuyers qui crioit à ſon *ſeigneur*

roi de prendre courage : ranimé par l'eſpoir d'être ſecouru & le deſir de n'en avoir pas beſoin, il fit un dernier effort, & abattit la tête de Berthoald, qu'il rapporta ſur la pointe de ſa lance. Les Saxons, trop foibles contre deux puiſſantes armées & contre deux rois, après avoir perdu leur duc, ne défendirent point leurs foyers, & les Francs n'y laiſſerent pas un homme dont la taille paſſât la hauteur d'une épée. Ceux qui n'avoient pas pris la fuite furent tués ou emmenés priſonniers.

Un nouveau traité, par lequel les Saxons s'obligerent de payer le tribut auquel ils étoient ſoumis depuis longtems, mit ſans doute fin à cette guerre & ſauva les reſtes de la nation Saxonne. Ce tribut qui leur avoit été impoſé par Clotaire I, conſiſtoit en 500 vaches. Dagobert, après avoir conſulté les Neuſtriens, conſentit à les en décharger, à condition qu'ils défendroient l'Auſtraſie, contre les Vinides, ainſi qu'ils s'y étoient offert. Le traité ayant été conclu à ces conditions, les députés Saxons, au nom de toute la nation, en jurerent l'obſervation ſur les armes : c'étoit leur ſerment ordinaire; mais il fut vain pour cette fois : car ils ne défendirent point l'Auſtraſie, & ne payerent plus le tribut.

Digitized by Google

Apparemment cette année, en laquelle les Sclaves se vengerent aussi des Lombards, fut malheureuse pour les Austrasiens, puisqu'en l'année suivante, les ravages que Samon fit faire dans la Thuringe & dans plusieurs autres cantons de l'Austrasie que les Vinides mirent à feu & à sang par son ordre, déterminerent Dagobert à donner pour roi à l'Austrasie Sigebert son fils, qui étoit encore très-jeune; les évêques & les officiers supérieurs le lui conseillerent ainsi, & tous les grands du royaume y consentirent. Chunibert, évêque de Cologne, & le duc Adalgisele furent chargés de gouverner sous lui le palais & le royaume. Sous ces nouveaux auspices les Austrasiens défendirent avec succès leurs frontieres que les Vinides n'insulterent plus impunément. Mais Radulf, à qui Dagobert avoit donné le duché de Thuringe, fut de tous les seigneurs d'Austrasie, celui qui contribua le plus à réprimer les Vinides: il leur livra plusieurs batailles dont il sortit victorieux, & les obligea enfin à prendre la fuite. 633.

Frédégaire dit que Radulf étoit fils de Chamare, ce qui suppose que son pere s'étoit rendu célebre par quelque endroit; mais nous ne le connoissons

que par ſon fils. On aſſure que Radulf enorgueilli de ſes victoires, & dédaignant d'obéir au duc Adalgiſcle, ſaiſit toutes les occaſions qu'il trouva de ſe brouiller avec lui, & ſe fraya par-là le chemin à la révolte qu'il méditoit dès-lors contre Sigebert. On ne pouvoit pourtant pas encore l'en accuſer, & ſa conduite paroiſſoit plutôt être celle d'un brouillon que d'un rebelle. Mais on ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avoit moins haï Adalgiſcle qu'il n'avoit cherché des prétextes pour ne pas obéir au dépoſitaire de l'autorité royale. Dagobert étant mort, Pepin qui lui étoit reſté attaché quoiqu'Auſtraſien, paſſa au ſervice de Sigebert en qualité de maire du palais, & ſon fils Grimoald lui ſuccéda au bout d'un an dans cette grande place, malgré un ennemi puiſſant qu'il avoit dans le palais, & par le crédit prédominant de la faction dont ſon pere avoit été le chef. Radulf qui avoit des amis à la cour, eut ſans doute beaucoup de part aux traverſes qu'eſſuya Grimoald; mais il n'entreprit point de ſe mettre lui-même à la tête d'une faction, & celle qu'il favoriſoit ayant eu du deſſous, par la ligue que firent entre eux Grimoald & l'évêque de Cologne, il apprit, ſans en être effrayé, que le pou-

voir de ſes ennemis étoit ſans bornes dans le palais, & qu'il alloit être en butte à toutes les forces de la monarchie raſſemblées ſous l'autorité du roi. On ne lui reprochoit encore qu'un plan concerté & des meſures priſes pour une révolte, lorſque Sigebert publia un ban pour raſſembler toutes les troupes de l'Auſtraſie en-deça & au-delà du Rhin: il mena lui-même les premieres juſqu'à ce fleuve, qu'il leur fit paſſer, après quoi il fut joint par toutes les nations qui avoient leur pays à la droite du Rhin. Radulf n'étoit ni le ſeul, ni le premier ennemi qu'il falloit attaquer. Ce prince Agilolfinge, à qui le pouvoir exorbitant d'Arnoul & de Pepin avoit été funeſte ſous le regne de Dagobert, Chrodoald avoit laiſſé un fils qui, ſoit vengeance, ſoit ambition, ſoit raiſons de parenté & d'amitié, étoit entré dans les vues de Radulphe, & avoit contracté avec lui une alliance étroite. 640.

On eſt peut-être ſurpris qu'un ſeigneur Agilolfinge, s'il ne régnoit pas chez les Bavarois, ait été un ennemi ſur lequel une armée royale ait dû remporter une victoire. Le fait eſt pourtant certain. Il l'eſt également que le fils de Chrodoald n'avoit point ſon pays au midi du Danube, ni même

près de la Baviere, & qu'un peuple aſſez nombreux lui obéiſſoit. Dès que les Agilolfinges ſont une famille puiſſante chez les Varnes, ou même la famille royale de cette nation, à qui Procope donne preſque toute la Germanie, on n'eſt plus ſurpris de ce qui, dans toute autre hypothèſe, ſeroit à peine concevable. On entrevoit même pourquoi Farus, fils de Chrodoald, ſe lia étroitement avec Radulf qui aſpiroit à régner ſur les Varnes ou Thuringiens & que cette nation ſeconda puiſſamment dans ce projet ambitieux.

Farus fut le premier ennemi que combattit Sigebert. Son armée fut miſe en déroute, lui-même fut tué, & tout ce qui reſta de ſon peuple, après le carnage qui en avoit été fait, fut réduit en captivité. Ce ſuccès dut être important, puiſque ce ne fut qu'après la défaite de Farus que tous les chefs & l'armée entiere prêterent ſerment, dans les mains les uns des autres, de ne point faire grace de la vie au rebelle Radulf. Cette eſpece de conſpiration très-ſinguliere dans une armée que ſon roi commandoit en perſonne, prouve bien que l'eſprit de faction l'avoit raſſemblée & la faiſoit agir. Après que Sigebert eût vu porter cette atteinte à ſon autorité, il traverſa

la Buchonie, aujourd'hui le pays de Fulde, avec ſon armée, & s'avança à grande journées vers la Thuringe. Cette marche prouve que la Buchonie étoit entre la Thuringe & le pays qui avoit appartenu à Farus ; ce qui confirme encore dans notre ſyſtème ce que diſoit Procope, que de ſon tems le pays des Varnes s'étendoit depuis le Danube juſqu'au Rhin. Il ſeroit en effet aſſez naturel de penſer que le pays de Farus étoit ſitué entre la Buchonie, le Rhin & le Mein. Je n'oſerois pourtant pas aſſurer qu'il ne fût pas au midi de cette riviere, & qu'il n'ait pas été réuni depuis au reſte de la Thuringe.

Radulf, à qui on n'avoit laiſſé d'eſpérance que dans la guerre, s'y prépara avec autant de courage que de prudence. Il choiſit ſur le bord de l'Inſtrout une montagne dont l'accès étoit difficile, & ſur laquelle il fit un camp retranché & garni de bonnes paliſſades. Il y raſſembla une armée auſſi nombreuſe qu'il put l'avoir, & s'y enferma lui-même avec ſa femme & ſes enfans. Sigebert entoura ce camp avec ſon armée, & Radulf ſe tint dans ſes retranchemens pour y attendre l'aſſaut général que lui annonçoient les premieres diſpoſitions de l'ennemi. Mais la diſcorde étoit dans

l'armée de Sigebert, dont la jeuneſſe diminuoit l'autorité, & à qui l'eſprit de faction en laiſſoit encore moins. Entre les chefs, les uns vouloient qu'on attaquât Radulf dès le même jour; les autres prétendoient qu'il falloit attendre au lendemain. Radulf avoit lui-même des partiſans dans cette armée, & comptoit entre ſes amis pluſieurs des ducs qui en partageoient le commandement. Apparemment Grimoald & Adalegiſcle ne l'ignorerent pas, puiſqu'ils ne s'en rapporterent qu'à eux-mêmes du ſoin de garder la perſonne du roi, & laiſſerent à d'autres chefs celui de conduire l'attaque. Bobon, duc d'Auvergne, avec une partie de l'armée d'Adalegiſcle, & Anovalaux, comte d'un pays que l'on croit être le Sundgau, avec les guerriers de ſon canton, furent à la tête des aſſaillans, & la plus grande partie de l'armée les ſuivit.

Le fort de l'attaque fut à une des portes du camp, & ce fut auſſi à cette porte que Radulf combattit en perſonne, & avec ſes meilleures troupes. Il ſavoit que pluſieurs ducs de l'armée étoient réſolus à ne pas l'attaquer, & il ne riſqua rien en dégarniſſant les poſtes qui leur avoient été aſſignés. Mais à l'endroit même où le combat fut le plus opiniâtre,

les

les Mayençois ne furent pas fideles & firent très-mal leur devoir. Sans doute ils étoient entrés avec Farus, leur voisin, dans les projets du duc de Thuringe. Celui-ci avoit tout pour lui, le zele de ses braves guerriers pour son service, la confiance que lui donnoient ses intelligences, la nécessité de vaincre ou de périr, & l'avantage du poste. Il fit une sortie furieuse, par cette même porte que l'on attaquoit, tailla en pieces plusieurs milliers d'ennemis, & rentra aussi-tôt dans son camp. Sigebert répandoit des torrens de larmes, en voyant tomber les plus braves de ses guerriers. De ce nombre furent Bobon & Anovalaus : il vit cette affreuse boucherie, & ne combattit point, comme on avoit vu combattre dans un âge aussi tendre, le roi d'Austrasie dont il portoit le nom ; il importoit trop à Grimoald qu'il ne trouvât ni la mort ni la gloire dans les combats. Entre les morts on trouva aussi le domestique Frédulf que l'on disoit avoir été ami de Radulf.

Sigebert passa la nuit suivante dans son camp, à peu de distance de celui des Thuringiens. Mais dès que le jour fut venu, & qu'on sut que Radulf

avoit eu l'avantage par-tout où il avoit été attaqué, on lui envoya des députés pour lui demander en grace de ne pas troubler le roi dans ſa retraite, & de lui laiſſer la liberté de repaſſer le Rhin. Radulf y conſentit, & ce fut avec ſon agrément que le roi & toute ſon armée retournerent chez eux. Dès-lors le duc de Thuringe fit la figure d'un roi & exerça tous les droits attachés à ce titre. Il fit une alliance étroite avec les Vinides, & s'attacha de même, par les liens de la plus ſolide amitié, les autres nations qu'il avoit dans ſon voiſinage. Il ne nioit pourtant pas d'être le ſujet de Sigebert; mais dans le fait il ne lui laiſſoit aucune autorité, & le traverſoit de tout ſon pouvoir.

Deux ans après, Otton qui avoit été le rival de Grimoald dans le palais, & ſans doute l'ami ſecret de Radulf, ſuccomba ſous les efforts que ſon ennemi ne ceſſoit de faire pour le perdre. Leutharis, duc des Allemands, fut l'inſtrument de la haine de Grimoald, & ce maire du palais jouit de ſa déteſtable politique par l'affermiſſement de ſa dignité, & par l'autorité ſans bornes dont il ſut le revêtir. La révolte de Radulf lui avoit autant ſervi à s'emparer de tout

Digitized by Google

le pouvoir en Auſtraſie, que la mort de ſon concurrent; il valoit mieux pour lui que les ſeigneurs, tels que Radulf, ſe révoltaſſent, & qu'il ne reſtât de ſujets à ſon roi que ceux qui rampoient devant lui, que s'il eût eu de pareils rivaux dans le gouvernement, & des ſurveillans auſſi capables de déconcerter ſes projets de tyrannie. Telles furent & la cauſe & l'époque du démembrement de l'Auſtraſie, qui dura auſſi long-tems que le combat entre la mairie & la royauté. Dès-lors les Vinides ceſſerent d'être voiſins des Francs, dont ils étoient ſéparés, dans toute la longueur d'Auſtraſie par la Baviere, la Thuringe & la Saxe.

On voit cependant combien il eſt difficile de déterminer la poſition du pays que gouverna Samon, puiſque, ſi ſa premiere guerre avec les Francs & les Lombards indique qu'il poſſédoit le pays ſitué entre la Baviere & le royaume des Avares, les irruptions que les Vinides firent par ſon ordre dans la Thuringe, & l'offre que firent les Saxons de défendre l'Auſtraſie contre ces dangereux ennemis, paroiſſent prouver qu'il régnoit ſur toutes ces tribus Vénédiques, qui s'étendirent depuis la Bohême juſqu'à la mer Baltique. Mais

on peut dire auſſi que les autres Venedes de ces contrées ou ſe donnerent à lui, comme les Sorabes, ou firent avec lui une alliance étroite laquelle le mit en état de régler leurs opérations avec autant d'autorité que s'ils euſſent été dans ſa dépendance. Cette derniere opinion eſt celle qui me paroît la plus vraiſemblable, puiſqu'elle explique comment les Auſtraſiens attaquerent Samon du côté d'Agunte, & comment les Sclaves du nord, après avoir obéi, partie aux Avares & partie aux Francs, dont ſans doute ils avoient recherché la protection contre leurs cruels tyrans, ſecouerent enfin le joug des uns & des autres, & recouvrerent leur liberté ſous la protection de Samon.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Le Chagan des Avares fait le siege de Constantinople de concert avec un général de Chosroës, roi de Perse, pendant qu'Héraclius fait alliance avec les Turcs & entre dans la Perse. Qui étoient ces Turcs. Digression sur leur invasion & leur établissement en Asie au tems de l'empereur Basile. Suites du siege de Constantinople. Révolte de Cubrat, prince des Bulgares, qui secoue le joug du Chagan. Histoire de ce prince & de ses fils. Description de la grande Bulgarie. L'empire des Chazars fondé sur les ruines de celui de Cubrat. Origine de cette nation & son histoire. Migration des Patzinaces & des Hongrois. Commencemens des Russes. Destruction totale de la Chazarie.

LA guerre civile qui divisa l'empire des Avares en 631, dut suivre la mort de ce chagan, dont la jeunesse & la beauté avoient séduit la coupable Romhilde, avant l'an 616. Suivant Frédégaire, les Avares d'un côté, les Bulgares de l'autre prétendirent donner un chef à toute la monarchie, prétention

ſinguliere de la part des derniers, mais qui prouveroit bien que les Avares furent cette nation dont le nom, ſuivant Agathias, fit diſparoître celui des Cutturgurs, & que ceux-ci, loin d'être détruits, loin même d'être aſſervis par les Avares, leur furent incorporés par une eſpece d'adoption & par une alliance à-peu-près égale. Mais, avant d'examiner ce fait ſur le témoignage des hiſtoriens Orientaux, nous devons reprendre de plus haut ce qui s'étoit paſſé dans l'Europe orientale.

L'empire de Phocas, négligé par tous les hiſtoriens, ne nous fournit rien de plus que la certitude d'une guerre que lui firent les Avares, & qui ne fut pas plus heureuſe pour lui que celle qu'ils avoient faite à Maurice. Mais nous devons faire mention d'une anecdote omiſe par Théophilacte, & qu'on ne trouve nulle part mieux circonſtanciée que dans la chronique Paſchale. La conduite de Comentiole, lorſqu'il fit tout ce qui dépendoit de lui pour livrer ſon armée aux Avares, a dû paroître incompréhenſible: elle ceſſe de l'être quand on ſait que Maurice, excédé des fréquentes ſéditions auxquelles cette armée s'étoit portée, avoit donné ordre à Comentiole de la faire périr. Le ſuccès ne

Hiſt. Byzant. p. 302.

fut pas complet ; mais le chagan tua beaucoup de ſoldats Romains, & fit un plus grand nombre de priſonniers. Malheureuſement il offrit à Maurice de les lui rendre pour un ſou d'or par tête. L'empereur refuſa cette offre, ſous prétexte que la rançon étoit trop forte : le chagan ſe rabattit à une demi-piece ; l'empereur répondit qu'il ne donneroit pas quatre deniers de chacun des priſonniers, & le Barbare irrité les fit tous maſſacrer. Mais Maurice lui donna cinquante mille pieces pour l'engager à ſe retirer. C'étoit avouer toute ſa haine pour cette armée qui n'étoit pas détruite. On dit qu'il ſe repentit de ce crime atroce & qu'il en fut puni. Il étoit en effet de la nature de ceux qui traînent après eux leur châtiment.

Nous ne ſavons rien de ce qui ſe paſſa entre les Avares & l'empire pendant les ſept premieres années d'Héraclius. Il paroît ſeulement que l'on doit rapporter à l'une de ces années, & même à la derniere, un événement que Nicéphore, dans la vie d'Héraclius, raconte en ces termes : le roi des Huns avec un nombreux cortege des grands de ſa nation & de ſes gardes vint à Conſtantinople, & demanda à l'empereur d'être initié

Hiſt. Byzant. p. 81.

aux myſteres du Chriſtianiſme. Héraclius le reçut avec plaiſir, & les princes Huns furent tenus ſur les fonts par les princes Romains, comme leurs femmes le furent par les femmes de ceux-ci. On les admit enſuite à la participation des ſaints myſteres, & l'empereur les combla de préſens, & leur conféra des dignités. Leur duc fut revêtu de celle de patrice, & tous furent renvoyés dans leur pays.

Hiſt. Byzant. p. 213. On donnoit auſſi le nom de Huns aux Abares en Occident, & même en Orient, ſuivant un paſſage de Théophane, lequel eſt fautif; mais ne ſe peut-il pas que ce ſoit leur prince dont Nicéphore ait voulu parler: il y a même apparence qu'au lieu de lire dans Théophane les Huns qu'on appelle auſſi *Abares*, il faut lire les Huns qu'on appelle auſſi Bulgares, puiſqu'auſſitôt il nomme encore les Abares, & que ce dernier nom étoit celui que les Grecs donnoient le plus ordinairement à cette nation; c'étoit tout le contraire par rapport aux Bulgares, à qui juſqu'alors les Grecs avoient donné plus communément le nom de Huns. Ce fut donc un prince des Bulgares, ſoit Cuturgurs, ſoit Uturgurs, qui reçut alors le baptême, & à qui Héraclius conféra la dignité de patrice. Nicéphore ne le nom-

Abaroux. *Abareis.*

me point en cet endroit ; mais il y a tout lieu de croire que ce prince eſt le même dont il parle dans la ſuite, ſous le nom d'Organan, comme d'un prince très-connu.

Il n'y avoit pas long-tems qu'une tribu 619
des Huns avoit embraſſé le Chriſtianiſme, lorſque le prince des Avares envoya une ambaſſade à l'empereur pour traiter de la paix. Héraclius la reçut avec beaucoup de joie, combla les Avares de préſens, & ne les laiſſa point partir ſans envoyer à ſon tour en ambaſſade vers le chagan un patrice nommé Athanaſe, & le queſteur Côme, qui devoient porter ſa derniere réſolution à ce Barbare. Il les reçut avec amitié, les careſſa beaucoup, & n'oublia rien pour leur perſuader qu'il étoit l'ami des Romains. Enfin il les aſſura qu'il iroit en perſonne trouver l'empereur pour faire alliance avec lui. Le patrice & le queſteur qui ne doutoient point de la ſincérité du chagan, communiquerent à l'empereur la confiance qu'ils avoient dans la droiture de ſes intentions ; & lorſque le tems de l'entrevue approcha, il ſe mit en route vers Héraclée où avoit été marqué le lieu de l'entrevue, avec de riches habits pour le chagan & pour ſa ſuite :

il avoit fait partir devant lui toutes les décorations d'un ſpectacle, dont il vouloit régaler ſon allié. C'étoit un combat de cavalerie qu'il ſe propoſoit de lui donner; pour lui, il s'arrêta à Sclimbrie, pour y attendre l'avis qu'on devoit lui donner de l'arrivée du chagan. Héraclius étoit accompagné de tous les grands de la cour; pluſieurs nobles de Conſtantinople, des clercs, des ouvriers, les factieux bleus & verds, & une foule de peuple étoient à ſa ſuite, ou l'avoient devancé à Héraclée pour y voir les jeux.

Chron. Paſchal. P. 310.

Le chagan y arriva au bout de trois jours, avec une ſuite très-nombreuſe, ou plutôt avec une armée qu'il partagea en cet endroit. Il retint auprès de lui ſes courtiſans & ſes amis particuliers, avec leſquels il s'avança juſqu'à la longue muraille, & envoya tout le reſte du même côté, mais par des chemins différens, & à-travers les montagnes & les bois qui couvroient la muraille du côté de la Thrace. Ces troupes avoient ordre de marcher éparſes juſqu'au pied de la muraille, de la paſſer au ſignal qu'il leur donneroit en faiſant claquer ſon fouet, & d'envelopper la cour & toute ſa ſuite, en ſe portant ſur ſes derrieres, pour ſe placer entre elle & Conſtanti-

Digitized by Google

nople. Ce fut le cinquieme de Juin, jour de dimanche, à quatre heures, que le redoutable fouet ſe fit entendre, & auſſi-tôt les Avares franchirent la muraille, & ſe répandirent avec une viteſſe incroyable dans toute la plaine qui menoit à Conſtantinople. Le chagan avec ſa troupe reſta de l'autre côté de la muraille. Heureuſement pour Héraclius il s'apperçut aſſez tôt de la manœuvre des Avares, pour quitter la pourpre & prendre la fuite avec ſon diadême au tour de ſon coude. Il eut pourtant beaucoup de peine, malgré l'indécence de ſon équipage, à gagner Conſtantinople : il y eut des Avares qui le pourſuivirent avec tant de diligence & d'acharnement, que dès le ſoir du même jour ils ſe montrerent devant la porte d'or. Le gros de l'armée campa à ſept milles de Conſtantinople, & attendit au lendemain à paſſer le pont du Barnyſſe, pour ſe répandre dans les environs de cette capitale & juſque dans ſes fauxbourgs où ils pillerent pluſieurs égliſes, & d'où ils emmenerent autant d'hommes & de beſtiaux qu'ils en trouverent hors des murs ; mais leur plus grand butin fut celui qu'ils firent dans l'endroit où ils avoient ſurpris Héraclius : toute la garde-de-robe de ce prin-

ce, tout ce qui devoit ſervir aux jeux du cirque, les préſens qui leur avoient été deſtinés, & un peuple immenſe fut la proie de ces Barbares; ils emmenerent tout dans leur pays au-delà du Danube. On ſut depuis par le rapport uniforme de quelques priſonniers, qui avoient eu le bonheur de leur échapper, que le nombre des captifs de l'un & l'autre ſexe qu'ils conduiſirent chez eux, montoit à 270 mille. Il faut ſans doute comprendre dans ce nombre les priſonniers qu'ils firent dans pluſieurs contrées de la Thrace, où l'on croyoit qu'il venoit de conclure la paix avec l'empire, & où, par cette raiſon, on n'étoit point en garde contre eux.

Théoph. p. 201. Miſcell. lib. 6.

Malgré tant de perfidie & de ſi cruels affronts, Héraclius ne put ſe réſoudre à continuer la guerre, ſi pourtant il l'avoit commencée contre les Avares, & dès l'année ſuivante il envoya une ambaſſade à leur chagan, pour lui reprocher ſes mauvais procédés, & plus encore pour l'inviter à préférer la paix à la guerre. On dit que le chagan, confus de tant de *charité*, déclara qu'il étoit *repentant*, & vouloit faire la paix. Les articles du traité furent bien-tôt dreſſés, & après l'avoir ſigné, les ambaſſadeurs retournerent à Conſtantinople avec la

620.

nouvelle la plus agréable qu'ils puſſent porter à l'empereur. Ce prince comptoit alors la dixieme année de ſon regne. Les Perſes venoient de prendre Ancyre en Galatie, & étoient déja maîtres de toute l'Aſie mineure, au-delà de cette ville, de la Syrie, de la Paleſtine, de l'Egypte, & même de Carthage; & le maître de tant de provinces, le protecteur de tant de peuples, n'avoit point encore paru à la tête de ſes armées pour remplir le plus ſacré de ſes devoirs. Héraclius vouloit enfin ſauver les reſtes de ſon empire, & il ne le pouvoit pas ſi les Avares continuoient à l'attaquer du côté de l'Europe. Ce fut ce qui l'obligea à traiter avec eux, & apparemment il leur avoit fait une ſorte de guerre, puiſque l'année ſuivante il fit paſſer une armée d'Europe en Aſie. 621

En cette même année Choſroës ſouilla de beaucoup de ſang ſes nouvelles conquêtes, & par des impôts exceſſifs mit à l'épreuve la lâcheté de ſes nouveaux eſclaves. C'étoit entrer dans les vues d'Héraclius qui ne partit cependant de Conſtantinople qu'en la dixieme indiction, ou le quatrieme Avril de l'an 622; il laiſſoit dans la capitale de l'empire ſon fils aîné qu'on appelloit Héraclius & Conſtantin, & qu'il s'étoit déja aſſo-

cié ; mais le gouvernement devoit être entre les mains du patriarche Sergius & du patrice Bonus, maître de la milice. Avant de partir, Héraclius écrivit encore au chagan, pour le prier de ſe montrer favorable à la cauſe de l'empire, puiſqu'il avoit promis d'être ſon ami : il lui donnoit dans cette lettre le titre de tuteur de ſon fils, & entre les préſens dont elle étoit accompagnée, elle contenoit une promeſſe de 200 mille pieces d'or, dont quatre ôtages lui aſſuroient le payement.

Le plan qu'avoit formé Héraclius & qu'il alloit exécuter, étoit peut-être le plus grand & le plus hardi qui eût encore été conçu : il ne ſe propoſoit pas moins que de pénétrer dans l'intérieur de la Perſe du côté du Mont Caucaſe, & pour être moins traverſé il ſe rendit par mer dans la Colchide, d'où il eſpéroit ſe frayer une route juſqu'au cœur de cet empire qui engloutiſſoit le ſien. Pendant le ſéjour qu'il fit dans cette contrée, il envoya des préſens au prince des Turcs, pour l'engager à ſe déclarer pour lui contre les Perſes ; ſes préſens furent acceptés & l'aſſiſtance promiſe ; mais Héraclius ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même de la concluſion d'une affaire auſſi importante, & ſe mit en route

pour aller trouver le prince des Turcs. Celui-ci en ayant eu avis, alla à sa rencontre avec une suite nombreuse, descendit de son cheval, se prosterna à ses pieds, & fut imité par tous ceux qui le suivoient. Héraclius touché de cet excès d'honneur que lui rendoit le prince Barbare, lui dit, en l'appellant son fils, que s'il vouloit être sincerement son ami, il devoit l'aborder à cheval, & venir l'embrasser. Le prince obéit, & l'empereur après l'avoir embrassé, ôta son diadême & le lui mit sur la tête. Il l'invita ensuite à un festin, après lequel il lui fit présent de toute la vaisselle sur laquelle on avoit servi, & ajouta à ce présent celui d'un habit royal & de boucles d'oreilles de perles. Mais dans la crainte que le prince des Turcs ne fît ce qu'avoit fait le chagan des Avares, il voulut se l'attacher par des liens encore plus forts que ceux d'une alliance, & lui montrant le portrait de sa fille Eudocie, en nous rapprochant l'un de l'autre, lui dit-il, Dieu a voulu que tu devinsses mon fils; voici donc ma fille qui deviendra ta femme, si tu veux être mon soutien & que tu m'assistes contre mes ennemis. La beauté du portrait enflamma le prince des Turcs pour l'original, & l'espoir de posséder Eudocie

fit diſparoître toutes les difficultés aux yeux du prince, qui conclut ſur le champ un traité d'alliance, & l'exécuta avec une égale diligence en donnant des troupes à Héraclius.

Théophane qui ne rapporte cet heureux événement qu'à l'an 626, ſe contente de dire que l'empereur ayant fait quelque ſéjour en Lazique, attira les Turcs dans ſon alliance, & après avoir rendu compte d'une victoire que remporta dans le même tems un frere d'Héraclius, il ajoute que cette même nation ayant forcé les portes Caſpiennes, entra dans la Perſe, & pénétra dans la province d'Adroege, ſous la conduite de Ziebel qui, après le chagan, étoit la premiere perſonne de l'état. De quelque côté que les Turcs tournaſſent leurs armes, continue Théophane, ils ravageoient par le fer & par le feu les villes & le plat-pays. Cependant Héraclius ſortit de la Lazique, pour aller ſe joindre à eux, & d'auſſi loin que Ziebel put le voir, il alla au-devant de lui, le baiſa au cou, & ſe proſterna devant lui, à la vue des Perſes qui étoient ſur les murs de Tiphilis (ou Tephlis). Toute l'armée Turque, à l'exemple de ſon chef, ſe proſterna, & reſta quelque tems le viſage collé contre terre, comme ſi elle eût été éblouie de la

majeſté du prince. Cette marque de reſpect n'étoit étrange que pour ceux qui ne connoiſſoient pas les Turcs ; car c'étoit l'uſage chez eux de ſaluer ainſi ceux à qui ils vouloient rendre des hommages: les chefs ſubalternes ſe diſtinguerent des autres, en montant ſur des rochers pour s'y proſterner, comme les ſimples ſoldats ſe proſternoient dans la plaine. Ziebel prit grand plaiſir à converſer avec Héraclius dont il admiroit la profonde ſageſſe : il lui préſenta ſon fils qui ſortoit à peine de l'enfance, & ne ſe ſépara de lui, pour retourner dans ſon pays, qu'après lui avoir donné l'élite de ſon armée, au nombre de quarante mille hommes.

De ſi beaux commencemens furent mal ſoutenus ; car dès l'année ſuivante les Turcs ne s'accommodant point de la maniere dont Héraclius faiſoit la guerre, commencerent par déſerter ſans bruit, & finirent par prendre tous enſemble la route de leur pays. J'ai pourtant dû parler de cette alliance des Turcs avec l'empire Grec, & de cette apparition ſi courte qu'ils firent dans l'Aſie méridionale, par deux raiſons ; la premiere, qu'il a été intéreſſant de les voir apprendre d'un empereur le chemin qui devoit les conduire à la conquête de Conſtanti-

nople; la ſeconde, qu'une mépriſe de Théophane & du compilateur qui l'a traduit, nous fait retrouver ici une nation dont nous avons déja parlé, & qui alloit bien-tôt devenir plus fameuſe. Les Turcs orientaux qu'on appelle Chazars, dit Théophane, firent alliance avec Héraclius. Les Chazars, dit-il encore, pénétrerent dans la Perſe. Je ſerois téméraire d'accuſer Théophane d'une mépriſe ſans être en état de prouver qu'il s'eſt trompé. Je ne dirai point que les Chazars n'étoient pas Turcs, & qu'ainſi il a eu tort de confondre ces deux nations: on pourroit me reprocher d'apporter en preuve ce qui eſt en queſtion. J'obſerverai ſeulement que, ſuivant Nicéphore & ſuivant Théophane lui-même, les Chazars étoient encore bien loin au tems d'Héraclius, & du Pont-Euxin & du mont Caucaſe, & que l'intervalle qui ſéparoit le Tanaïs & l'Atal étoit encore occupé tout entier, dans ce tems-là, par la nation des Bulgares. Il étoit donc impoſſible que, de la Colchide, Héraclius allât trouver chez lui, ou du moins ſur la frontiere de ſon état, le prince ou chagan des Chazars. Mais quelle qu'eût été la fortune des Turcs, dont nous avons parlé plus haut, il devoit reſter dans les environs de la Col-

chide ou des tribus de cette nation, ou des peuples Hunniques qui, lui ayant obéi, en eussent pris le nom. C'est donc des véritables Turcs, ou du-moins d'un peuple Hun qui lui avoit obéi, qu'on doit entendre ce que nous avons dit de leur alliance avec Héraclius, & des services qu'ils lui rendirent. Mais tout nous engage à croire que ces mêmes Turcs restèrent dans le pays où nous venons de les trouver, jusqu'au tems où l'Asie leur fut ouverte, pour qu'ils n'en sortissent plus.

Avant de revenir aux Avares & aux Bulgares, terminons ce que nous avions à dire des Turcs par un passage de Nicéphore Brienne, qui nous apprendra comment cette nation devint le fléau des Sarrazins & des Grecs. Entre les grands événemens qui rendirent le regne d'Héraclius à jamais célebre, l'étonnante prospérité de Chosroës, & sa chûte encore plus surprenante, ne furent que des événemens très-ordinaires en comparaison des prédications fanatiques d'un facteur Arabe, qui bouleversa des têtes foibles & fit des Héros. Les rêveries de Mahomet donnerent aux Nomades du midi, avec d'autres mœurs & dans une autre position, la même activité qu'avoient eue les Nomades du

nord. Les Sarraſins furent pour l'Aſie ce que les Huns avoient été pour l'Europe. Après Choſroës, écraſé ſous les ruines de ſa prodigieuſe fortune, quelques princes ne firent que ſe montrer ſur le trône de Perſe qui devint la proie des Arabes. L'empire Romain, réduit par la même nation à l'étendue d'un royaume médiocre, devoit avoir d'autres deſtructeurs. Ecoutons Nicéphore Brienne.

Nicéph. Cæſar Bryenn. Comm. lib. 1.

Les Turcs habiterent anciennement ce pays ſeptentrional qui eſt au-delà du Tanaïs & du Boſphore, non loin du mont Caucaſe. Ils conſerverent dans ce pays leurs coutumes antiques, vécurent de lait, ne ſubirent le joug d'aucune puiſſance étrangere, & formerent une nation également nombreuſe & belliqueuſe. Cependant l'empire des Perſes avoit paſſé aux enfans d'Agar, & la puiſſance des Sarraſins s'étoit tellement accrue, que non-ſeulement ils étoient les maîtres de la Perſe, de la Médie, de la Babylonie, & de l'Aſſyrie; mais qu'ils régnoient encore ſur l'Egypte, l'Afrique, & une partie conſidérable de l'Europe. La diſcorde détruiſit ce vaſte empire: il fut partagé entre un grand nombre de petits ſouverains qui ſe firent des guerres continuelles. De ce nombre fut Muchumet, fils de Jambraël qui, au

tems de l'empereur Basile, régnoit sur les Perses, les Medes & les Arbitans. Comme il devoit avoir aussi ses ennemis, il employa la plus grande partie de son regne à faire la guerre aux Indiens & aux Babyloniens. Mais la fortune ne lui ayant pas été favorable, il envoya une ambassade au prince des Huns, pour lui demander des troupes auxiliaires. Les ambassadeurs qui étoient partis avec de riches présens, revinrent bien-tôt avec un corps de trois mille hommes que conduisoient deux chefs, Stangrolipe & Mucalet, fils de Macéel. Ils entrerent en Perse du côté de l'Araxe qu'ils passerent sur un pont, dont les deux bouts étoient défendus par de bonnes tours.

Muchumet ayant joint ces trois mille hommes à son armée, ne tarda pas à combattre Pissarius, prince des Babyloniens, qu'il vainquit & mit en fuite. Après avoir mis fin à cette expédition, il se disposoit à marcher contre les Indiens, ne doutant point que la bravoure des Turcs ne l'en rendît aussi vainqueur; mais ils refuserent de le suivre dans cette expédition qui leur paroissoit trop lointaine, & demanderent que Muchumet les renvoyât chez eux, & leur confiât la garde du pont sur l'Araxe. Loin d'y con-

Digitized by Google

ſentir, le prince Sarraſin paroiſſoit diſpoſé à employer la force, lorſque les Turcs prévinrent une violence en ſe retirant dans la Carbonitide. C'étoit une ſolitude montagneuſe & ſans eau, où il étoit impoſſible de ſubſiſter autrement qu'aux dépens des pays voiſins, & très-facile de ſe défendre contre l'armée la plus nombreuſe. Les Turcs avoient beſoin d'une retraite ſemblable, & ménagerent peu les Sarraſins qui étoient dans leur
C. 8. voiſinage. Muchumet indigné de leur audace & de leurs excès, envoya contre eux une armée d'environ vingt mille hommes, ſous dix commandans d'une habileté & d'un courage reconnus. Arrivés à l'entrée de la Carbonitide, ces chefs ne jugerent point à-propos de s'engager dans un déſert, où ils n'auroient trouvé ni eau, ni vivres, & crurent qu'en coupant les défilés, par leſquels ſeuls les Turcs pouvoient en ſortir, ils acheveroient la guerre d'une maniere également sûre & infaillible. Stangrolipe n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'il forma le projet de ſurprendre les Sarraſins & les Perſes. Il fit d'abord approuver ſon projet par ſes compagnons, après quoi ayant fait une marche forcée de deux jours, il profita de la ſeconde nuit pour fondre ſur le camp

des ennemis qu'il ſurprit. Le carnage, la confuſion & la fuite ſuccederent au ſommeil dans le camp des Sarrazins & des Perſes : tous leurs équipages furent la proie des Turcs, pour qui une pareille conquête valoit mieux que celle d'une province. Stangrolipe crut qu'après une ſi grande victoire, il ne lui convenoit plus de ſe cacher dans un déſert, ni de faire des courſes furtives comme un brigand : il ſavoit ſans doute que dans un empire en décadence, & qui ne ſe ſoutient que par la crainte des ſujets opprimés, le premier qui brave avec ſuccès un ſouverain déteſté, devient bientôt ſon égal, & doit finir par l'écraſer, s'il oſe ſe montrer aux peuples. Le camp de Stangrolipe devint auſſi-tôt l'aſyle des mécontens & de tous ceux qui, ayant commencé par être malheureux, avoient fini par être des ſcélérats & des brigands. En peu de tems ce chef audacieux ſe vit à la tête de 50 mille hommes.

Cependant Muchumet avoit fait crever les yeux aux dix chefs que le Turc venoit de battre, & avoit ménacé les ſoldats d'un traitement ignominieux. Il ne ſavoit pas encore qu'il avoit un rival, auquel il donnoit autant de ſoldats qu'il faiſoit de mécontens. Pendant qu'il raſſemble des troupes & ſe prépare à com-

Digitized by Google

battre en perſonne le téméraire Stangro-
§. 9. lipe, toute cette armée, que le Turc a miſe en déroute, paſſe dans ſon camp, & ce renfort inattendu augmente tellement ſa confiance qu'il va lui-même chercher Muchumet. Celui-ci s'avance vers lui à la tête d'une armée compoſée de Sarraſins, de Perſes, de Cabires & d'Arabes, au nombre de 500 mille hommes, outre 100 éléphans avec leurs tours. Ces Cabires ſont, ce me ſemble, ce qu'on appelle aujourd'hui les Guebres. Les deux armées ſe rencontrerent dans un lieu nommé Apſacha. Quand on a dit comment dans un état il s'eſt formé une armée capable de lutter contre celle du ſouverain, on a expliqué tout ce qui n'eſt pas fortuit dans une révolution: le ſuccès d'une bataille, ſouvent décidé par le haſard, peut auſſi être relatif aux cauſes qui ont produit la formation d'une nouvelle puiſſance dans l'état; mais il n'en eſt pas moins vrai que l'ancien magiſtrat eſt coupable de ſa propre ruine, dès que ſon adminiſtration a été aſſez mauvaiſe pour lui faire trouver des ennemis où il ne devoit avoir que des ſerviteurs.

§. 9. La bataille que ſe livrerent Stangrolipe & Muchumet fut ſanglante, & le ſuccès en étoit encore indécis, lorſque

le roi de Perſe ſe caſſa le cou en tombant de cheval. La preuve qu'il devoit toujours périr, c'eſt que d'abord après ſa mort tout ce qui reſtoit de ſon armée ſe donna à Stangrolipe & le proclama roi de Perſe. Stangrolipe commença par retirer du pont de l'Araxe les troupes qui l'avoient gardé, après quoi il appella en Perſe la nation des Turcs, qui y entra toute entiere, à l'exception d'un petit nombre que retint chez eux l'amour de la patrie. Les Sarraſins & les Perſes ne purent défendre ni leurs terres, ni leur liberté contre les colonies qui paſſoient l'Araxe en foule; mais vaincus & dépouillés par leurs hôtes, ils virent paſſer toutes leurs richeſſes & toute l'autorité aux concitoyens du ſouverain qu'ils s'étoient donné. Le titre de ſultan fut conféré à Stangrolipe par un decret de toute la nation des Turcs; il ſignifioit en leur langue le roi des rois, ou le *maître de tout*. Le nouveau monarque ôta aux Sarraſins & aux Perſes toutes les magiſtratures civiles & militaires, & ne les donna qu'à des Turcs; mais les vaincus donnerent à leurs maîtres la religion qu'ils profeſſoient: ils ne leur donnerent pas de même leurs mœurs, & pendant long-tems il y eut des Turcs qui furent Nomades dans la fertile Aſie,

comme leurs peres l'avoient été dans la Scythie. Stangrolipe vivoit encore lorſqu'on vit commençer entre les Turcs & les Romains une premiere guerre, qui fut ſuivie de tant d'autres.

Héraclius, ſuivant Théophane, n'attira les Turcs dans ſon alliance qu'après avoir été obligé de partager ſon armée en trois corps: il en avoit pris un avec lui, pour entrer dans la Laſique; ſon frere à la tête du ſecond devoit combattre un général de Choſroës; il envoya le troiſieme au ſecours de Conſtantinople, que Sarbar, autre général du roi de Perſe, devoit attaquer d'un côté, pendant qu'elle ſeroit attaquée de l'autre par le prince des Avares avec qui il devoit faire alliance.

Théoph. chron. Nicep. h. hiſt. Miſcell. ch. Paſchal.

Le Chagan n'avoit beſoin que de l'eſpérance du ſuccès pour ſe déterminer à faire le ſiege de Conſtantinople. Sarbar arriva pourtant à Chalchédoine pluſieurs jours avant que le prince des Avares parût à la vue de Conſtantinople, & employa ce tems à ravager le territoire de cette ville alors trop voiſine de la capitale. Enfin le 29 de Juin de la quatorzieme indiction ou de l'an 626, on vit paroître l'avant-garde du Chagan compoſée d'environ 30 mille hommes, & qui, après avoir paſſé la longue muraille,

Digitized by Google

s'avança vers Conſtantinople ; enſorte que l'on fut obligé de faire rentrer dans cette ville un corps de troupes qui juſqu'alors étoit reſté dans les fauxbourgs. Cette avant-garde ne paſſa point Melanthiade, mais ſes coureurs s'avançoient tous les jours juſqu'aux portes de Conſtantinople ; enſorte qu'on ne pouvoit ni en ſortir, ni aller au fourrage pour l'entretien de la cavalerie. Dix jours ſe paſſerent ſans que les Avares fiſſent aucun autre mouvement, & leurs coureurs avoient même diſparu, enſorte qu'au bout de ce tems on crut pouvoir haſarder un fourrage à dix milles de la ville ; mais les fourrageurs étant tombés dans un parti des ennemis, en furent maltraités, & le même jour mille Avares s'avancerent juſques ſur le bord de la mer, d'où ils ſe firent voir aux Perſes, qui de leur côté allumerent des feux, pour répondre à un pareil ſignal que les Avares leur avoit donné.

Pendant que la capitale de l'empire voyoit ainſi ſe former autour d'elle un orage effroyable, le Chagan étoit à Andrinople avec le patrice Athanaſe qu'il envoya à Conſtantinople. Vas, lui dit-il, & vois comment tes concitoyens comptent m'appaiſer, quels préſens ils m'offriront pour m'engager à me reti-

rer. Athanaſe avoit été envoyé vers le Chagan par les Régens, dans le premier moment d'épouvante, & lorſque la ville n'étoit pas encore en état de défenſe. Ses inſtructions s'étoient reſſenties de la frayeur qui les avoit dictées, & comme on n'oublie rien ſi aiſément qu'une épouvante diſſipée & qu'on rougit de s'avouer, Athanaſe fut vivement réprimandé des ſoumiſſions qu'il avoit faites au Chagan, & de la promeſſe qu'il lui avoit faite en particulier que les habitans de Conſtantinople lui rendroient tous les devoirs qu'il exigeroit d'eux. Athanaſe qui étoit patrice auſſi bien que Bonus, & qui par l'élévation de ſon rang étoit au-deſſus d'une réprimande mal fondée, répondit que telles avoient été les inſtructions qu'on lui avoit données, qu'il avoit ignoré l'arrivée des troupes (envoyées par Héraclius) & n'avoit pu ſavoir qu'en ſi peu de tems la ville eût été miſe en état de défenſe; mais qu'il ſe ſentoit le courage de porter au Chagan telle réponſe qu'on voudroit lui faire. Cependant avant de partir il voulut voir par lui-même ce qu'il y avoit de troupes en état de combattre. On en fit la revue, & elles ſe trouverent monter à douze mille hommes de cavalerie. On concerta pour lors une

réponſe que l'on crut propre à détourner le Chagan de s'approcher davantage de la ville & même de la longue muraille, & Athanaſe repartit avec cette réponſe. Mais le Chagan refuſa de lui donner audience, & déclara que ſi on ne lui donnoit tout ce qu'il demanderoit, il détruiroit la ville de fond en comble & en emmeneroit tous les habitans & toutes les richeſſes.

La négociation ne pouvant plus rapprocher des prétentions auſſi différentes, le Chagan ne penſa qu'à exécuter ſes menaces, & le 29 de Juillet il parut à la vue de Conſtantinople avec toute ſon armée. Le jour ſuivant fut employé à faire repoſer les troupes & à tout diſpoſer pour une attaque générale, & dès la pointe du jour du 31 Juillet, on vit ſe développer une armée formidable qui embraſſoit tout le contour de la ville, depuis la mer d'un côté juſqu'à la mer de l'autre. Le Chagan commandoit en perſonne la principale attaque que faiſoient les Avares, les Sclaves faiſoient tout le reſte de l'enceinte, ſur deux lignes, la premiere d'infanterie légere, la ſeconde auſſi d'infanterie, mais armée de cuiraſſe. Conſtantin Manaſſès paroît avoir fait alluſion aux deux eſpeces d'infanterie qu'avoient les Sclaves, lorſ- *Comp. chron. ſt. Byzant. pp. 63 & 64.*

que parlant de ce même ſiege de Conſtantinople, il dit que la féroce nation des Scythes reſſembloit à la vipere vénimeuſe, & que celle des Tauroſcythes, par où il entend les Sclaves & vraiſemblablement les Ruſſes auxquels les Grecs donnerent ſouvent ce nom, pouvoit être comparée aux ſauterelles qui marchent & qui volent.

L'attaque dura juſqu'à la onzieme heure, & vers le ſoir tout le front des ennemis ſe trouva garni de machines de jet & de tortues. Le nombre en augmenta encore le jour ſuivant à l'attaque du Chagan, & elles étoient ſi près les unes des autres que les Romains furent obligés d'augmenter leur artillerie de ce côté-là. Cependant l'infanterie de part & d'autre étoit continuellement aux mains, & l'avantage reſtoit toujours aux Romains. Le Chagan fit auſſi faire des machines de trait couvertes de cuir, & on dreſſa par ſon ordre douze tours très-élevées, auſſi couvertes de cuir, & qui touchoient preſque au rempart. Les matelots qui étoient en grand nombre dans la ville, ſe joignirent aux troupes bourgeoiſes, & l'un d'eux inventa une machine pour mettre le feu à celles des ennemis, ce qui lui valut les plus grands éloges de la part du patrice Bonus, maître

de la milice. Cependant cet officier ne ceſſoit d'exhorter l'ennemi, depuis qu'il s'étoit mis à portée de l'entendre, d'accepter le payement du tribut annuel, & les autres préſens qu'il avoit demandés, & de ſe retirer; mais le Chagan, loin d'accepter ces offres, abandonnez votre ville, lui diſoit-il, laiſſez-moi toutes vos richeſſes & ſoyez contens de ne pas périr vous & vos familles. Le plus grand embarras du Chagan étoit de mettre à la mer les canots d'une ſeule piece qu'il avoit apportés avec lui, parce que les vaiſſeaux des Romains bordoient la côte; mais dès le troiſieme jour du ſiege, ayant trouvé un endroit où les vaiſſeaux ne pouvoient approcher, parce qu'il n'y avoit pas aſſez de fond, il fit mettre à l'eau tous ſes canots, que les Romains obſerverent de loin, ſans être en état de les détruire.

Théophane ne ſuppoſe pas que le Chagan ait pu ſe trouver dans l'embarras dans lequel nous venons de le repréſenter, puiſque, ſuivant lui, une armée innombrable étoit venue des bouches de l'Iſter ſous les murs de Conſtantinople ſur une flotte immenſe, toute compoſée de ces canots d'une ſeule piece de bois, & qui remplit tout entier le *golfe de la Corne*. Mais outre que

l'auteur de la chronique Paſchale paroît avoir été témoin de ce qu'il raconte, il eſt incroyable que le Chagan eût expoſé ſon armée, ſur une pareille flotte, à une longue & dangereuſe navigation.

Il y avoit cinq jours que le Chagan étoit ſous les murs de Conſtantinople, lorſque le 2 d'Août au ſoir, il fit demander quelques-uns des principaux magiſtrats pour conférer avec eux. Trois patrices, un préſident du commerce & le Syncelle lui furent envoyés, & dès qu'ils furent en ſa préſence, il ordonna qu'on lui amenât trois Perſes en habit de ſoie que Sarbar lui avoit envoyés, & qu'il fit aſſeoir à ſes côtés, pendant qu'il laiſſoit debout les premiers magiſtrats de l'empire. Après leur avoir fait cet affront; vous voyez ici, leur dit-il, l'ambaſſade que les Perſes m'ont envoyée pour m'annoncer un ſecours de trois mille hommes qui eſt tout prêt: ſi donc vous voulez tous ſortir de la ville avec chacun une ſaye & une camiſole, nous traiterons avec Sarbar; car il eſt mon ami: vous paſſerez chez lui, & il ne vous fera aucun mal; mais il faut que vous m'abandonniez votre ville & vos biens pour ſauver votre vie, à moins que vous ne deveniez des poiſſons ou des oiſeaux pour vous enfuir ſous les

eaux ou par les airs : les Perſes eux-mêmes, ſuivant que ceux-ci l'aſſurent, ſont ſur le rivage oppoſé, votre empereur n'eſt point entré dans la Perſe, & il n'y a point d'armée qui ſoit à portée de vous ſecourir.

Pour entendre ce que diſoit le Chagan, il faut ſavoir que Choſroës ayant appris l'irruption des Turcs & d'Héraclius dans la Perſe, avoit écrit à Sarbar de tout quitter pour venir à ſon ſecours; mais que ſa lettre ayant été interceptée & portée à Héraclius, ce prince l'avoit ſupprimée & lui en avoit ſubſtitué une autre, à laquelle il avoit attaché le ſceau de Choſroës, & qui portoit que l'empereur des Romains avoit fait alliance avec les Turcs, & s'étoit avancé juſqu'à Adoryadigan, que là il avoit été battu par une armée de Choſroës, & que ce qui n'avoit pas été tué, n'avoit dû ſon ſalut qu'à une prompte fuite; qu'ainſi Sarbar ne devoit point ſortir de deſſus les terres des Romains, mais aſſiéger Chalcédoine & continuer à faire le dégât dans les provinces. Sarbar avoit reçu cette lettre, & ce fut la raiſon pour laquelle il reſta ſur le Boſphore, pendant qu'on détrônoit ſon maître, & juſqu'après la mort de Siroës ſon ſucceſſeur. On voit auſſi comment le Chagan des Ava-

res étoit dans l'erreur ſur ce qui ſe paſſoit en Perſe. Les députés mieux inſtruits lui dirent que ces trois hommes dont il citoit le témoignage, étoient des impoſteurs, qu'une armée Romaine étoit déja dans Conſtantinople, & notre prince, ajouterent-ils, eſt actuellement dans la Perſe qu'il met à feu & à ſang. Un des Perſes qui étoient préſens, ne put ſe contenir en entendant ces dernieres paroles, & s'emporta en invectives, auxquelles le chef de la députation ſe contenta de répondre : ce n'eſt pas toi qui as le courage de m'outrager, c'eſt le Chagan, puiſque lui ſeul t'inſpire cette audace; mais comment, dirent encore les députés au prince des Avares, toi qui es ſi puiſſant, as-tu beſoin de l'aſſiſtance des Perſes ? J'ai ſeulement voulu dire, repliqua le Chagan, qu'ils m'aideroient ſi je le déſirois, parce qu'ils ſont mes amis. Quoi qu'il en ſoit, dirent les députés, nous n'abandonnerons point notre ville, & nous ne ſommes ici que pour traiter avec toi, s'il y a lieu à quelque accommodement ; que ſi tu ne veux point entendre à la paix, hâte toi de nous renvoyer, & ſur le champ le Chagan les congédia.

Dès la nuit ſuivante les trois émiſſaires de Sarbar furent pris comme ils re-

paſſoient le Boſphore dans des nacelles : l'un des trois fut tué auſſi-tôt que découvert ; on coupa les deux mains à un autre, on les lui attacha au cou avec la tête de celui qui avoit été tué, & en cet état on l'envoya au Chagan : le troiſieme fut conduit à la vue du camp des Perſes, & là on lui coupa la tête que l'on jetta ſur le rivage avec un billet qui portoit que le Chagan ayant fait alliance avec les Romains, leur avoit livré les trois ambaſſadeurs des Perſes ; que deux avoient été décollés dans la ville, & qu'on lui envoyoit la tête du troiſieme. C'étoit un dimanche, jour auquel le Chagan, ayant mis ſes canots à la mer, s'embarqua deſſus pour aller au camp des Perſes, & en ramener les trois mille hommes qu'ils lui avoient promis. Sur l'avis qu'en eurent les Romains, ils envoyerent quelques vaiſſeaux de ce côté-là, quoique le vent fût contraire, & ſur le ſoir le Chagan reparut ſous les murs de la ville, d'où on lui envoya des rafraîchiſſemens. Mais Ermitzis qui avoit la principale autorité ſous le Chagan, s'étant approché de la porte, dit aux Romains qu'ils avoient fait une action atroce, en faiſant mourir trois hommes qui, la veille avoient été admis à la table du Chagan, & en lui envoyant

la tête de l'un & un autre avec les deux mains coupées. Nous nous ſoucions fort peu de lui, répondirent bruſquement les Romains ; & dès la nuit ſuivante ils juſtifierent en partie l'arrogance de cette réponſe, en attaquant une flotte que les Sclaves conduiſoient aux Perſes : tous les conducteurs en furent tués ou jettés dans la mer.

Enfin le Chagan réſolut de faire un dernier effort, & choiſit la nuit pour le rendre plus terrible. Les Sclaves avec leurs canots, devoient déboucher du Barnuſſe au premier ſignal qu'on leur donneroit de deſſus les blachernes, & ſe porter tout-à-la-fois ſur la ville du côté de la mer, pour y attirer toute l'attention des Romains, & jetter le déſordre dans la garniſon. Les Avares auroient profité du moment pour attaquer les murs & s'en rendre maîtres ſans coup férir, ou avec un médiocre effort. Malheureuſement pour le Chagan, car c'eſt ſon hiſtoire & non celle des Romains que nous écrivons, le patrice Bonus fut inſtruit de ce plan d'attaque aſſez à tems pour le rendre funeſte aux Sclaves : il fit auſſi-tôt équiper un grand nombre de tirèmes & de birèmes qu'il envoya, les premiers vers le rivage d'où les Avares devoient donner le

ſignal, les autres vers le rivage oppoſé; & en même tems il commanda aux Arméniens d'allumer des feux ſur le portique de l'égliſe de ſaint Nicolas qui étoit du côté des Blachernes, & d'y reſter en embuſcade. Les feux ne furent pas plutôt allumés que les Sclaves ſortirent avec leurs canots de l'embouchure du Barnuſſe, & ramerent droit vers la ville. Quand ils furent entre les deux lignes de la flotte, les birèmes & les trirèmes qui la compoſoient, ſe rapprocherent, enfermerent tous les canots comme dans un filet, & en coulerent une partie à fond, pendant que ceux qui les montoient aſſommoient les conducteurs des nacelles qui avoient évité la proue des galeres, une partie s'échappa pourtant, & alla chercher un aſyle ſur le rivage où étoient les feux; mais au lieu des Avares qu'ils avoient cru y trouver, ils tomberent au milieu des Arméniens qui les taillerent en pieces. Le carnage fut ſi grand que les eaux de la mer en furent rougies. Nicéphore obſerve qu'entre les morts on trouva des femmes Eſclavonnes, ceux qui échapperent à cette affreuſe boucherie, & qui furent en petit nombre, n'éviterent point la mort: le cruel Chagan les fit maſſacrer. Cependant il avoit

perdu toute ſa flotte. On ajoute même que toute l'armée des Sclaves irritée de ce qui venoit de ſe paſſer, l'abandonna ſur le champ.

Tant de malheurs qui ſe ſuccédoient rapidement, l'ennui d'un ſiege qui duroit depuis huit jours ſans être plus avancé, les difficultés inſurmontables qui reſtoient à vaincre, déterminerent enfin le Chagan à abandonner une entrepriſe qu'il trouvoit au-deſſus de ſes forces. Il fit donc retirer toutes ſes machines, & après qu'on eut dégarni ſes tours & ſes tortues, du cuir dont elles étoient couvertes, il y fit mettre le feu, & dans la même nuit qu'il avoit choiſie pour donner ce ſpectacle aux Romains, il décampa pour ne plus revenir. Au reſte ſon départ ne fut point une fuite : il en prévint les Romains, & leur en dit les raiſons : ne penſez pas, leur dit il, que la crainte me chaſſe d'ici ; je ne pars que parce que je manque de vivres, & que j'ai mal pris mon tems pour vous attaquer : dès que je me ſerai pourvu de ſubſiſtence, je reviendrai vous trouver & vous rendre tout le mal que vous m'avez fait. Son arriere-garde reſta ſous les murs de la ville, juſqu'au vendredi au ſoir, & employa encore toute cette journée à brûler pluſieurs édifices dans

les fauxbourgs. Celui qui la commandoit, demanda même qu'on lui envoyât un des députés qui avoient traité avec le Chagan, pour conférer encore avec lui; mais Bonus lui fit dire, pour qu'il le rendît au Chagan: jusqu'ici j'ai eu pouvoir de traiter avec toi pour parvenir à la paix; mais maintenant le frere de notre maître est arrivé avec une armée qu'il va faire passer en Europe, pour te reconduire dans ton pays, où vous pourrez traiter ensemble.

Ainsi finit cette grande expédition qui ne devoit pas être omise dans l'histoire des Avares, ni représentée comme une course, qu'un détachement envoyé hors des murs de Constantinople eût réprimée, par un petit avantage qu'il auroit dû à une surprise. La derniere entreprise qui fut digne du successeur du fameux Bajan, méritoit toute l'attention avec laquelle nous l'avons décrite, tant par le danger où se trouva la capitale de l'empire, que par les preuves qu'elle nous fournit de la servitude dans laquelle gémissoient les Sclaves orientaux, & plus encore peut-être par les suites qu'elle eut pour l'empire des Avares: car il est au-moins vraisemblable que si une révolte dangereuse ne succéda pas à cette malheureuse entre-

priſe, elle fut l'occaſion d'un mécontentement qui devoit éclater à la premiere occaſion. Le Chagan retenoit encore les ôtages qui lui avoient été remis en 622, pour ſureté du payement des 200 mille pieces d'or que l'empereur lui avoit promiſes. Du nombre de ces ôtages étoit un fils de Marie, ſœur d'Héraclius. Cette princeſſe le racheta pour une ſomme d'argent qu'elle envoya au Chagan, & celui-ci qui trouva ſon compte dans ce marché, exhorta le ſucceſſeur de Bonus à racheter les autres ôtages, ce qui fut fait, enſorte qu'après avoir violé tout les traités, ce trop avide prince ſe fit encore payer la récompenſe qu'il avoit ſi peu méritée. Mais ſi les notions que nous fournit Frédégaire ſont exactes, il ne vécut pas long-tems après ſon entrepriſe ſur Conſtantinople, & ſon regne fut auſſi funeſte que ſa mort à l'empire des Avares. Ce fut lui qui perdit toutes les provinces que poſſédoient les peuples Vénédiques, depuis les montagnes du Frioul juſqu'à la mer Baltique, & dont tous les efforts furent inutiles contre le brave & habile Samon. Il avoit pourtant été aſſez heureux pour que la révolte n'eût pas gagné les Sclaves orientaux, ou du-moins, pour qu'elle n'y eût pas eu le même ſuccès que dans l'occi-

dent. Ce qui se passa au siege de Constantinople fut le commencement ou le prélude d'une autre révolte qui acheva de faire perdre aux Avares la supériorité dont ils avoient joui pendant 70 ans dans l'Europe orientale.

Nicéphore, après avoir parlé de la délivrance des ôtages donnés au Chagan en 622, ajoute aussi-tôt: « à peu » près dans le même tems, Cubrat, cou- » sin d'Ogarana, & seigneur des Hun- » nogundures, se révolta contre le Cha- » gan des Avares, & après avoir mal- » traité le peuple qu'il tenoit de lui, il » le chassa de sa patrie. Il envoya aussi » une ambassade à Héraclius, & fit la » paix avec lui: tous deux l'observerent » jusqu'à leur mort; car l'empereur lui » envoya des présens & l'honora de la » dignité de patrice ». Il faut rapprocher de ce passage ce que le même auteur, dans un autre endroit, & Théophane, dans sa chronographie, nous apprennent des antiquités des Huns & des Cotrages, ainsi que Nicéphore appelle ces peuples, & de leur prince qu'il nomme Curat dans cet autre passage, mais qui est le même que Cubrat, cousin d'Ogarana. Théophane le nomme Crobat; à l'occasion du même événement, dont parle Nicéphore dans le *P.* 13.

Digitized by Google

des Uturgurs ; car il faut être en garde contre les mépriſes des auteurs Grecs, lorſque dans le lointain ils donnent une habitation commune à deux peuples, par la ſeule raiſon qu'ils ſont partie d'une même nation. La grande Bulgarie eſt exactement le même pays que Procope aſſigne d'abord aux Uturgurs & aux Cuturgurs conjointement, & enſuite aux premiers ſeulement. Ainſi rien ne nous obligeant de ſuppoſer dans les deux hiſtoriens Grecs que nous venons de citer, une exactitude qui n'eſt pas ordinaire aux écrivains de leur nation & de leur ſiecle, il ſuffit que ce qu'ils diſent des Cotrages ou Cuturgurs ait été vrai une fois, & pour expliquer la révolte de Cubrat, nous n'avons pas beſoin de ſuppoſer que l'empire des Avares s'étendit encore en 630, au-delà du Tanaïs. Mais en comparant le témoignage de Frédégaire avec celui des deux hiſtoriens Grecs, tel que nous venons de le modifier, nous ſerons autoriſés à conclure de cette comparaiſon : 1°. Que Cubrat ſaiſit l'occaſion que lui offroit la mort du Chagan, pour aſpirer à l'indépendance, & faire paſſer à ſa nation la ſupériorité dont avoit joui juſqu'alors celle des Avares. 2°. Qu'il entraîna dans ſa révolte non-ſeulement les Cuturgurs qui lui obéiſſoient, mais

encore ceux qui habitoient la Pannonie avec les Avares. 3°. Que ſon projet ne lui réuſſit qu'en partie, c'eſt-à-dire qu'il ſe rendit indépendant; mais que n'ayant pu ſe faire reconnoître dans ſa nouvelle qualité par les Avares qui lui avoient obéi ſous l'autorité du chagan, il les maltraita & les chaſſa de ſon pays, & que les Cuturgurs qui habitoient avec les Avares & dont la révolte, ſi elle avoit réuſſi, l'auroit ſubſtitué aux droits des chagans, comme chefs ſuprêmes des deux nations; que les Cuturgurs, eurent le deſſous en Pannonie, qu'ils furent auſſi maltraités par les Avares, & contraints de ſe refugier en Baviere. 4°. Que de cette maniere les Avares reſterent indépendans dans la Gépidie & la Pannonie, & que les Cuturgurs le devinrent dans la Scythie. 5°. Que Cubrat, avant de former la grande entrepriſe dont nous parlons, s'étoit aſſuré l'aſſiſtance des Uturgurs reſtés dans la grande Bulgarie, ſi même il n'avoit pas été déja appellé au trône de cette nation, comme parent d'Ogárana, prince des Huns ou Hunnobundobulgares. 6°. Que ſoit par le droit du ſang, ſoit en vertu d'une élection, précédée d'une alliance étroite entre les deux tribus, le prince des Cuturgurs le devint auſſi

des Uturgurs, & que cette réunion précéda ou ſuivit de près la révolte de Cubrat; enſorte que depuis lors ce prince régna ſur les Uturgurs comme ſur les Cuturgurs. Telle eſt l'idée que l'on doit ſe faire de cette grande révolution qui fit perdre aux Avares l'hommage des Bulgares, & dont les ſuites ne leur furent pas moins préjudiciables, relativement aux Sclaves orientaux.

J'ai déja dit que Cubrat obſerva fidelement le traité qu'il avoit fait avec Héraclius juſqu'à la mort de cet empereur, & même tant qu'il régna ſur les Bulgares. Héraclius mourut après un regne de 30 ans & quelques mois, c'eſt-à-dire en 640, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Conſtantin qui avoit été ſon collegue pendant 28 ans, & ne lui ſurvécut que de 103 jours. A Conſtantin ſuccéda Héraclius ſon frere qu'on força de s'aſſocier Héraclius ſon neveu, auquel on donna à cette occaſion le nom de ſon pere Conſtantin. Héraclius, oncle de Conſtantin, ne régna que ſix mois, & laiſſa le trône tout entier à ſon neveu qu'on appella Conſtans. Son regne qui fut de 27 ans, & qu'il finit en Sicile l'an 668, ne nous offre qu'un événement que nous puiſſions revendiquer. En la ſeizieme année de ſon empire, dit Théo-

phane, ou l'an 656, il porta la guerre dans la Sclabinie (ou Sclavinie), y fit un grand nombre de prisonniers, & rangea cette province sous son obéissance. Cette entreprise isolée indique peut-être une révolution, dont la crise donna à l'empereur ou l'occasion ou la hardiesse d'attaquer les Sclaves.

On peut donc croire que ce fut en cette année, mais ce fut certainement sous le regne de l'empereur Constans, assassiné en Sicile, que mourut Cubrat, roi de toute la Bulgarie : lorsqu'il se vit près de sa fin, il fit venir cinq fils qu'il avoit, & qui étoient tous cinq en âge & en état de gouverner, partagea ses états entre eux, & leur recommanda de ne pas se séparer les uns des autres, mais de rester unis, sans s'éloigner du pays qu'occupoit alors la nation. C'étoit, disoit-il, le seul moyen qu'ils eussent de régner avec autorité, chacun sur la tribu qui lui étoit échue, & de ne pas subir un joug étranger. L'exemple de cet ancien partage qui, en séparant les Uturgurs & les Cuturgurs, avoit donné lieu à de funestes divisions, prouvoit la sagesse de ce conseil, & il étoit digne de Cubrat qui avoit réuni les deux tribus & leur avoit rendu leur indépendance, de pourvoir par une loi

Digitized by Google

au bonheur de ſes fils & à la proſpérité de ſon peuple. Tous promirent de ſe conformer à la derniere volonté de leur pere, & Cubrat mourut avec cette eſpérance; mais il n'y avoit pas long-tems qu'il avoit fermé les yeux, lorſque la diſcorde s'éleva entre ſes enfans, & leur fit oublier & les ordres de leur pere & les raiſons qu'ils avoient de ne pas ſe ſéparer.

L'aîné nommé Batbajan (Batbajagan, ou Baſian), fut le ſeul qui reſta dans le pays, ſuivant la derniere volonté de Cubrat; mais avec un ſuccès contraire à ſes vues, parce que le départ de ſes freres le laiſſa dans une foibleſſe que Cubrat avoit encore plus redoutée pour ſa proſpérité que le changement de domicile. Le ſecond, nommé Cotrag paſſa, dit-on, le Tanaïs, & ſe fixa dans la contrée que ce fleuve ſéparoit de la grande Bulgarie. Ce pays avoit été celui des Cuturgurs, & cette circonſtance jointe au nom du prince, à qui les Grecs aſſignent le pays qu'avoient poſſédé les Cuturgurs, en même tems qu'elle me perſuade que ce fut cette tribu qui obéit au ſecond fils de Cubrat, me fait auſſi ſoupçonner une mépriſe de la part des hiſtoriens Grecs, qui auront regardé comme une migration ce qui n'en étoit

pas

pas une; car il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucune partie de la nation, en ſecouant le joug des Avares, ne fût reſtée à l'occident du Tanaïs. Le quatrieme fils de Cubrat, dont on ignore le nom, paſſa le Danube, s'avança juſques dans la Pannonie, où il fit un traité avec les Avares, & où il s'établit auſſi avec eux, mais pour devenir l'eſclave de leur chagan. Le cinquieme ne fut ni plus heureux, ni plus ſage que le quatrieme: il paſſa auſſi le Danube & même les Alpes, & s'établit dans la Pentapole de Ravenne, ſous la protection de l'empire, dont il devint l'eſclave, avec ſi peu de gloire & de puiſſance qu'on ne trouve dans l'hiſtoire d'Italie aucune trace de l'établiſſement des Bulgares dans la Pentapole; à-moins qu'on ne rapporte à cette migration, & non à celle d'Alboin, l'origine du nom que l'on donna à quelques bourgades d'Italie, & que Paul Diacre aura cru mal à-propos leur être venu des Bulgares, qu'il ſuppoſe, ſans beaucoup de vraiſemblance, avoir ſuivi le roi des Lombards.

Il nous reſte à parler du troiſieme fils de Cubrat; mais comme ſon hiſtoire eſt le commencement de celles des Bulgares modernes, dont nous devons parler avec quelque étendue, nous dirons ici

quel fut le ſort de Batbajan, l'aîné des cinq freres. On a vu combien de changemens avoit eſſuyés le nom des Agathyrſes, & quelles révolutions cette nation avoit elle-même éprouvées, depuis que les Huns paſſoient en foule de l'Aſie en Europe. Le dernier nom que nous leur avons vu donner eſt celui de Cazirs, ſous lequel parle d'eux le géographe anonyme qui faiſoit le dénombrement des peuples Vénédiques, au tems de Juſtinien I. On a pu ſoupçonner que je croyois retrouver les Cazirs ſous le nom de ces Cazars dont Théophane fait des Turcs, lorſqu'il parle de leur alliance avec Héraclius. J'ai dit alors que ſon propre témoignage s'oppoſoit à cette ſuppoſition. Voici en effet en quels termes il parle pour la ſeconde fois de cette nation: « les cinq freres, fils de » Cubrat, s'étant ſéparés, dit-il, de la » maniere que nous avons expoſée, & » s'étant trouvés réduits par cette ſépa- » ration à une grande foibleſſe, la grande » nation des Chazars ſortit du fond le plus » intérieur de la Berzilie, région qui fait » partie de la premiere Sarmatie, & ré- » duiſit ſous ſon obéiſſance tout le pays » ſitué au-delà du Pont-Euxin. Ayant » donc mis ſous le joug Batbajan, l'aîné » des cinq freres & prince de la premiere

» Bulgarie, cette puiſſante nation lui » impoſa un tribut, qu'elle en reçoit en- » core aujourd'hui. Les Bulgares, dit » Nicéphore, ayant été ainſi ſéparés & » diviſés, la nation des Chazars fit des » courſes du fond de ce pays qu'on ap- » pelle la Berglie, car les Chazars étoient » voiſins des Sarmates ; ils coururent » tout le pays qui eſt ſur le Pont-Euxin, » & au-delà de cette mer, & ſubjugue- » rent entr'autres Bajan qu'ils oblige- » rent de leur payer tribut ».

La date de l'émigration des Chazars eſt, comme l'on voit, déterminée par la ſéparation des cinq freres qui lui fut antérieure, & par la mort de Bajan ou Batbajan qui lui fut poſtérieure, & qui le fut même au tems où écrivoit l'hiſtorien qu'ont ſuivi Nicéphore & Théophane. Leur patrie primitive n'eſt peut-être pas ſi facile à déterminer avec évidence. Mais il ne paroît pas douteux que la premiere Sarmatie ne ſoit la Sarmatie d'Europe ; & quand on entendroit par-là celle d'Aſie, comme le fond de cette contrée ou ſa partie la plus intérieure, relativement au Pont-Euxin, eſt toujours ſa partie la plus ſeptentrionale, cette ſeule notion jointe à la comparaiſon du nom des Cazars avec celui des Cazirs, eſt ſuffiſante pour ne laiſſer

aucun doute ſur l'origine & l'ancienne patrie de cette nation. Elle quittoit alors le pays qu'elle avoit habité dès l'an 552, c'eſt-à-dire qu'elle venoit des bords de la Baltique, ou d'un pays voiſin de l'Eſtonie.

Les conquêtes de cette nation & ſa plus grande ſplendeur appartiennent à un ſiecle dont il nous reſte peu d'hiſtoriens. Ainſi nous ne devons pas eſpérer des notions bien exactes ou bien détaillées de ce qu'elle fit ou de ce qu'elle ſouffrit dans ſon nouvel établiſſement. Ce n'eſt pourtant pas une raiſon de la négliger, puiſqu'au moins ſon antiquité doit répandre quelque intérêt ſur ce qui la concerne. Nous devons aux malheurs de Juſtinien II. les premiers détails que nous fourniſſent les hiſtoriens Grecs ſur cette nation.

Nicéph. p. 19. Conſtantin Pogonat, qui étoit monté ſur le trône en 668, régna 17 ans, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Juſtinien qui *P. 20.* commença à régner en 685, & qui après dix ans de regne fut détrôné & envoyé en exil à Cherſone. Il ne cacha point le deſir qu'il avoit de remonter ſur le trône, & les Cherſonois, qui craignirent que la hardieſſe de ſes diſcours ne les fît ſoupçonner d'être ſes complices, projetterent ou de le tuer ou de

Digitized by Google

l'envoyer chargé de chaînes à Apſimar qui avoit dépoſé après 4 ans de regne le ſucceſſeur de Juſtinien. Celui-ci fut inſtruit à tems du complot formé contre lui, & ſe refugia dans un château appellé Doros, & ſitué ſur la frontiere de la Gothie. Ce pays paroît être le Dores de Procope, qui y place une tribu des Goths ; mais en ce cas le Dores doit avoir fait partie de la Cherſonèſe Cimmérienne, quoique nous ayons penché pour une opinion différente. De Doros Juſtinien députa vers le duc des Chazars, auquel, comme à tous ſes princes, cette nation donnoit le titre de chagan, & le fit prier de permettre qu'il allât le trouver. Le chagan y conſentit, le reçut avec toutes ſortes de diſtinctions, lia avec lui une étroite amitié, & lui donna en mariage ſa ſœur Théodora. Enſuite, avec la permiſſion du prince Chazar, Juſtinien alla s'établir à Phanagorie, où ſa femme Théodora demeura avec lui. Cette ville, comme l'on voit, appartenoit aux Chazars qui ne l'avoient pas détruite.

Apſimar ayant appris la fuite de Juſtinien, ſon mariage avec une princeſſe Chazare, & ſa retraite à Phanagorie, en conçut de l'inquiétude, & ne rougit point pour s'en tirer, de propoſer une

lâcheté au chagan des Chazars : il lui envoya de riches préſens, & lui fit de grandes promeſſes, s'il vouloit lui envoyer Juſtinien en vie, ou le tuer & lui en envoyer la tête. L'honneur & le devoir combattirent dans le cœur du chagan pour un prince malheureux & pour un beau-frere ; mais ſa foible vertu ne put réſiſter long-tems aux inſtances redoublées d'Apſimar, & il promit de faire ce qu'il déſiroit de lui. Pour cet effet il commença par lui donner une garde, ſous prétexte de le mettre à couvert d'une entrepriſe de la part des Grecs ; mais en effet pour s'aſſurer de lui. Enſuite il donna ordre à un des chefs de la nation, nommé Papatzes, qui étoit étroitement lié avec Juſtinien, & à Balgitzes, gouverneur du Boſphore Scythique, de ſe tenir prêts à maſſacrer Juſtinien au premier ſignal qu'il leur en donneroit. Heureuſement pour Juſtinien, Théodora fut avertie de ce qui ſe tramoit par un ancien domeſtique de ſon pere, & découvrit le complot à ſon mari. Auſſi-tôt Juſtinien fait appeller le ſeigneur Chazar avec qui il étoit en liaiſon, lui propoſe un entretien ſecret, & le fait étrangler : il ſe défait du gouverneur du Boſphore à-peu-près de la même maniere, renvoya Théodora à ſon

pere, gagne Tomis ville maritime, où il trouve quelques vaiſſeaux, ſur l'un deſquels il s'embarque, ſe fait ſuivre par les autres, fait voile vers Symbole, en ſuivant la côte, aborde à Cherſone, & envoye dans cette ville un homme affidé, pour avertir quelques-uns de ſes amis de le venir joindre; il remet à la voile avec ce renfort, paſſe au lieu appellé Necropyles (c'eſt le même endroit dont nous avons trouvé le nom dans la deſcription de la Bulgarie par Théophane), laiſſe à droite les bouches du Donapre & du Danaſtre, & arrive à l'embouchure du Danube, après avoir eſſuyé une furieuſe tempête; de-là il envoye un des ſiens à Terbelis, prince des Bulgares, pour lui demander ſon aſſiſtance.

Ce qui arriva enſuite appartient à l'hiſtoire des Bulgares: obſervons cependant deux choſes; l'une que l'empire des Chazars s'étendoit à l'Orient juſques ſur le bord de la mer, puiſque Phanagorie en faiſoit partie; l'autre que Théophane, en parlant de Necropyles dans la deſcription de la Bulgarie, nous donne lieu de croire qu'il a confondu le Cophin avec une riviere de la Cherſonnèſe, ou même avec un de ces fleuves de la Scythie Européanne,

& que dès-lors il eſt très-vraiſemblable qu'il devoit donner à la Bulgarie une étendue vers l'occident qu'il paroît ne lui pas donner.

Juſtinien ne tarda pas, après ſon rétabliſſement, à envoyer une flotte en Chazarie, pour en faire venir ſa femme Théodora, avec un fils qu'elle lui avoit donné, & qui fut appellé Tibère. Mais la plûpart des vaiſſeaux qui compoſoient cette flotte périrent avec leurs équipages. Le chagan en étant informé, fit porter ce meſſage à Juſtinien : « Inſenſé que tu es, n'étoit-ce pas aſſez » de deux ou trois vaiſſeaux pour t'amener ta femme, & ne pouvois-tu pas » ménager la vie de tant d'hommes qui » ont péri ? prétendois-tu recouvrer ta » femme par la force des armes ? elle » t'a donné un fils qui t'appartient auſſi » bien qu'elle ; envoye donc des gens » qui puiſſent te la ramener ». Juſtinien envoya ſon grand chambellan, à qui on remit Théodora & ſon fils ; & dès qu'ils furent arrivés à Conſtantinople, il mit la couronne impériale ſur la tête de l'un & de l'autre ; mais s'il fut reconnoiſſant, il fut encore plus vindicatif.

Il avoit jetté Apſimar dans un cachot, lorſque ce prince n'avoit pas encore fini la ſeptieme année de ſon regne : ainſi il

fut rétabli 10 ans ou environ après ſon détrônement, & vers l'an 705. Une ſi longue adverſité fut perdue pour lui; & à peine rétabli ſur le trône, autour duquel il fit ruiſſeler le ſang, il ſe ſouvint que les Cherſonites l'avoient dénoncé à Apſimar, comme formant des projets contre lui. Rien ne lui parut plus important que de ſe venger, & pour le faire avec ſuccès, il raſſembla une flotte auſſi nombreuſe qu'il put l'avoir, & qui fut compoſée de vaiſſeaux de toutes grandeurs & de toutes ſortes de formes. L'armée que cette flotte devoit tranſporter, étoit aſſortie à ſa compoſition: elle étoit d'environ 100 mille hommes, & l'on ſe doute bien que ce n'étoit pas 100 mille ſoldats: avec quelques troupes réglées, le vindicatif Juſtinien fit embarquer une foule de laboureurs, d'ouvriers, de bourgeois, & même de ſénateurs. Il mit à la tête de cette armée le patrice Etienne, le même qu'il avoit envoyé à Terbelis, & lui ordonna de paſſer au fil de l'épée tous les habitans de Cherſone, du Boſphore & des préfectures voiſines, & de laiſſer Elie, un des officiers de ſa garde, à Cherſone dont il devoit avoir le gouvernement. Un banni Arménien nommé Bardane, devoit auſſi reſter dans cette contrée

avec quelque commiſſion; & apparemment les laboureurs, les ouvriers, & les bourgeois qu'il avoit fait embarquer, étoient deſtinés à y remplacer les anciens habitans que Juſtinien avoit dévoués à la mort. Etienne arriva heureuſement à Cherſone avec ces ordres ſanguinaires, & ne chercha qu'à paroître les avoir exécutés. Il diſtribua parmi ſes troupes quelques jeunes gens qui devoient repréſenter les priſonniers ou plutôt les captifs dont cette expédition ne pouvoit manquer de produire un très-grand nombre. Dun, commandant de Cherſone, & Zoïle, protopolite ou prince de cette ville, avec environ 30 de ſes citoyens les plus illuſtres, furent chargés de chaînes & envoyés à Juſtinien avec leurs femmes & leurs enfans: ſept autres des principaux habitans furent attachés à des broches & rotis inhumainement. Des autres villes du Boſphore, vingt perſonnes ou environ qui y avoient tenu le premier rang, furent miſes dans un bateau que l'on fit couler à fond.

Toutes ces exécutions avoient de quoi contenter tout autre ennemi que Juſtinien; mais de ce qu'on avoit accordé la vie aux jeunes gens dont nous avons parlé, il conclut qu'Etienne avoit

Digitized by Google

mal exécuté ſes ordres, & le rappella. Le patrice s'étant embarqué avec toute ſon armée, eſſuya une tempête qui le fit périr avec ſoixante & treize mille hommes. Juſtinien pour qui ce malheur étoit un coup du Ciel attentif à le venger, ordonna auſſi-tôt un nouvel armement; mais les chefs des contrées qui devoient être le théâtre de nouvelles horreurs, ayant eu avis des préparatifs que l'on faiſoit contre eux, ſe préparerent à une vigoureuſe reſiſtance, & envoyerent des députés aux Chazars, pour les prier de leur donner du ſecours & de les mettre en état de ne pas périr, comme avoient déjà péri pluſieurs de leurs concitoyens. Juſtinien qui fut inſtruit des meſures que l'on prenoit contre lui, n'en fut que plus ardent à ſuivre ſes projets de vengeance, & en confia l'exécution au patrice George, à Jean, préfet de la ville, & à quelques autres chefs, auxquels il donna trois cents hommes pour les eſcorter. Il leur remit auſſi Dun & Zoïle, avec ordre de les rétablir dans leurs places, & de ramener Elie. George étant arrivé à Cherſone, les habitans de cette ville ne lui ouvrirent leurs portes qu'à condition qu'ils laiſſeroient hors des murs Dun, Zoïle, & toutes ſes troupes; à peine il fut

entré avec le chef de Conſtantinople & les autres chefs, qu'ils fermerent leurs portes, ſe ſaiſirent de tous ces lâches miniſtres d'un lâche empereur, & firent couper la tête à George & à Jean. Quant aux ſoldats & aux deux Cherſonnites, qui n'étoient revenus dans leur patrie que pour la tyranniſer, ils les livrerent aux Chazars qui étoient venus à leur ſecours, pour être conduits au chagan; mais les Barbares les maſſacrerent en chemin. Les Cherſonites ne s'en tinrent pas là; ils chargerent Juſtinien de mille imprécations, langage ordinaire de la révolte, & proclamerent en même tems empereur l'Arménien Bardane.

Juſtinien inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans la Cherſonèſe, choiſit pour premiere victime les enfans d'Elie, qui étoient encore au berceau, & qu'il fit maſſacrer; & par un autre rafinement de vengeance, digne d'un monſtre tel que lui, il força ſa femme à épouſer un de ſes cuiſiniers, qui étoit Indien & de la figure la plus hideuſe. En même tems il fit équiper une autre flotte, auſſi formidable que la premiere, & en donna le commandement au patrice Maurus, à qui il enjoignit de détruire Cherſone juſque dans ſes fondemens, & d'en maſſacrer tous les habitans ſans diſtinction

ni d'âge ni de ſexe. Maurus, arrivé dans la Cherſonèſe, ſe portoit à l'exécution de ces ordres cruels avec tout le zele d'un eſclave armé, lorſque les Chazars fondirent tout-à-coup dans le territoire de Cherſone, & ſauverent cette ville de la ruine prochaine dont elle étoit menacée. Bardane effrayé s'étoit réfugié près du prince des Chazars. Maurus qui ſe voyoit hors d'état de continuer le ſiége, & qui n'oſoit retourner à Conſtantinople, où Juſtinien l'auroit rendu reſponſable du ſuccès; Maurus, d'eſclave intéreſſé devenu transfuge, s'accommoda avec les Cherſonnites, & de concert avec eux, proclama de nouveau Bardane, ſous le nom de Philippicus. Une ambaſſade fut auſſi-tôt envoyée au prince Chazar, pour le prier de rendre Bardane aux vœux des Cherſonnites. Le Chazar avant de le leur rendre exigea d'eux qu'ils lui promiſſent avec ſerment de ne point trahir ſon ſuppliant, & qu'ils lui payaſſent à lui-même une contribution d'une piece par tête; ce qui fut exécuté. Les Bulgares eurent encore part au dénouement de cette nouvelle ſcene, qui finit par la mort de Juſtinien, dans la ſeptieme année de ſon rétabliſſement. Ce fut ainſi que d'un pays éloigné, & ſouvent abandonné ſans ſe-

cours aux Barbares, mais où la liberté municipale avoit conſervé des ſujets à l'empire, partit le trait qui devoit percer un empereur d'Orient & le maître que devoient adorer les Grecs qui ſe diſoient Romains. La conduite des Chazars dans cette derniere occaſion, fut beaucoup moins barbare que celle de Juſtinien & de ſes lâches eſclaves.

Depuis lors juſqu'au regne de l'empereur Léon, l'hiſtoire garde un profond ſilence ſur cette nation; mais elle nous apprend que cet empereur envoya une ambaſſade à celui qui commandoit alors la nation des Chazars, & lui demanda ſa fille pour ſon fils Conſtantin. La princeſſe vint à Conſtantinople avec les ambaſſadeurs, & fut fiancée à l'héritier préſomptif de l'empire. Cette alliance fait voir combien étoit grande la conſidération dont jouiſſoient les Chazars, & qu'à peine on les comptoit entre les Barbares. Le ſeul reproche qu'on puiſſe leur faire, eſt la lâcheté qu'avoit eue leur chagan de promettre à Apſimar la tête de ſon beau-frere. Mais ce fait ne ſe trouveroit peut-être pas dans leur hiſtoire, ſi eux-mêmes l'avoient écrite.

P. 252. Théophane obſerve même qu'avec le patrice George, Juſtinien envoya à

Cherſone un apocriſiaire qui devoit aller trouver le chagan, pour excuſer tout ce qui s'étoit fait juſqu'alors, démarche qui, de la part du plus vindicatif des hommes, ne prouve pas qu'il eût contre le chagan le plus grand de tous les griefs. Mais cette démarche elle-même demande une explication que ne nous fournit pas la narration de Nicéphore, telle que nous l'avons tranſcrite. Théophane nous apprend que Dun, ou plutôt Toudun, ainſi qu'il l'appelle, avoit commandé à Cherſone au nom & ſous l'autorité du chagan. Lors donc que Juſtinien eut pris la réſolution de remettre les choſes ſur l'ancien pied, en rétabliſſant Toudun dans ſon gouvernement, il étoit naturel qu'il fît faire des excuſes au chagan de ce qui s'étoit paſſé à l'égard d'un homme qui étoit à lui. Mais nous devons ajouter que les Cherſonites ayant remis aux Chazars Toudun, Zoïle, & trois cents ſoldats Romains, loin de périr par le fer de ſes conducteurs, Toudun mourut de maladie, & les Chazars célébrerent ſes funérailles en égorgeant les trois cents ſoldats avec leur commandant, ainſi que le dit encore Théophane. Mais pour revenir à l'alliance que Léon contracta avec les Chazars, en fiançant à P. 273.

ſon fils une fille de leur chagan, je dois ajouter avec Théophane, que cette fille du chagan des Scythes, ainſi qu'il l'appelle, fut convertie à la religion chrétienne & reçut le nom d'Irene avant d'épouſer Conſtantin.

On trouveroit dans le même hiſtorien une puiſſante raiſon qu'auroit eue Léon de rechercher cette alliance en la ſeizieme année de ſon regne, s'il étoit certain que Théophane ne fût pas tombé dans une erreur ſemblable à celle que
271. nous avons déjà relevée en parlant d'Héraclius, lorſqu'il a dit ſous la douzieme année de Léon, que dans cette même année le fils du chagan, prince de Chazarie, fit la guerre dans l'Arménie & la Médie, & qu'ayant rencontré dans la premiere de ces provinces Garach, général des Arabes, il le fit périr avec toute ſon armée, après quoi il continua de ravager l'Arménie, & en retournant chez lui, laiſſa la terreur de ſon nom chez les Arabes. Théophane ajoute que l'année ſuivante Maſalmas, chef des Arabes, entreprit une expédition dans le pays des Turcs, & leur livra bataille; mais que le combat ayant été très-ſanglant de part & d'autre, Maſalmas épouvanté ne penſa plus qu'à la fuite, & ſe retira dans ſon pays par les montagnes.

Digitized by Google

de la Chazarie. Ce prince, l'ennemi perpétuel des Romains, à qui il avoit fait beaucoup de mal dans la quatorzieme année de Léon, fit une seconde tentative contre les Turcs l'année suivante; mais lorsqu'il fut près des portes Caspiennes, l'épouvante le saisit & il retourna sur ses pas. Ces faits joints au mariage du fils de Léon, proposé & conclu dans l'année qui suivit cette seconde fuite de Masalmas, nous donnent tout lieu de croire que les Turcs sont réellement ici les mêmes que les Chazars; ce qui n'a pû être vrai sous l'empire d'Héraclius, tems auquel les Chazars n'étoient pas encore sortis de la Berylie, est très-vraisemblable sous celui de Léon, puisque long-tems auparavant ils avoient subjugué la Bulgarie entre le Tanaïs & le Volga. Telle est même, si je ne me trompe, la source de l'erreur dans laquelle est tombé Théophane en écrivant l'histoire d'Héraclius : il a cru trop légerement que le même peuple, qui fut un voisin dangereux pour les Arabes du côté du Caucase, avoit été du même côté un allié utile à Héraclius, & un ennemi redoutable à Chosroës.

Quant au nom de Turcs que Théophane donne pour la seconde fois aux Chazars, il ne prouve pas que cette na-

tion ne fût pas d'origine Vénédique : tous les voiſins de la Perſe du côté du nord étoient Turcs, de quelque nation qu'ils fuſſent, & de plus les Chazars ſubjuguerent les Bulgares, les Hunnugares ou Ounougours, & les autres peuples Hunniques, qui avoient obéi aux Turcs ; enfin ils avoient eux-mêmes été ſubjugués par les Huns, & accoutumés à reſpecter le titre faſtueux de chagan, ſouverain de pluſieurs peuples, pour qui c'étoit le plus auguſte de tous les titres, ils le donnerent eux-mêmes à leur ſouverain. Rien de tout cela ne prouve que les Acatzirs ou Catzirs ſubjugués par Attila fuſſent des Turcs ; que les anciens Agathyrſes appartinſſent à cette nation, & que les Catzirs en fuſſent une tribu. Or on ne peut nier, ce me ſemble, que les Chazars ne fuſſent les mêmes que les Cazirs, les Agazzirs, les Acatzirs & les Agathyrſes. Quant à ces Turcs avec qui Héraclius avoit fait alliance, ils doivent ou avoir ſubi le joug des Chazars, ou l'avoir évité en s'éloignant vers le midi. C'eſt peut-être à quelque révolution ſemblable que l'on doit rapporter la fortune ſinguliere d'un chagan qui, après avoir rendu de grands ſervices à Abimelec & lui avoir ſoumis ſon propre pays, ou le pays du chagan

qui s'étoit ſoulevé contre lui, en obtint le gouvernement de la Perſe dans la quatrieme année du premier regne de Juſtinien. Théophane parle ſouvent de ce chagan, mais ſans dire quelle nation lui obéiſſoit : ce pourroit être une tribu des Turcs ou peuples Hunniques, qui habitoient depuis long-tems les environs & une partie du mont Caucaſe.

Le mariage de Conſtantin avec la fille du chagan de Chazarie ne fut point ſtérile : elle lui donna un fils qui fut appellé Léon, comme ſon grand-pere, & qui fut aſſocié, à l'empire l'année même de ſa naiſſance ; cette année étoit la neuvieme de Conſtantin, & la ſept cent cinquante-unieme de notre ere. On comptoit la vingt-troiſieme année de ce prince, ou l'an 763, lorſque les Turcs ſortirent de chez eux par les portes Caſpiennes, & firent une irruption dans l'Arménie, où ils tuerent beaucoup de monde, & d'où ils emmenerent un grand nombre de captifs, avec leſquels ils retournerent dans leur pays. Cette même année fut remarquable par un froid exceſſif qui commença dès le mois d'Octobre. Le Pont-Euxin dans ſa partie ſeptentrionale gela juſqu'à cent milles des côtes & à trente coudées de profondeur : la glace commençoit vers

Théoph. P. 284.

P. 290.

l'orient ; aux côtes de la Zecchie, & s'étendoit juſqu'au Danube, au Cuphes, au Danaſtre, au Donapre, aux Necropyles, & ſur tout le rivage juſqu'à la hauteur de Meſembrie ou de Médie dans la Thrace. La neige couvrit enſuite ces glaces juſqu'à la hauteur de vingt coudées, enſorte que la mer reſſembloit parfaitement à la terre ferme dans le voiſinage de la Chazarie, de la Bulgarie, & des autres nations qui habitoient ſur le Pont-Euxin. Je cite ce paſſage parce qu'il prouve qu'au tems où nous parlons la Chazarie étoit encore une contrée maritime entre la Zecchie & les bouches du Danube, & que la nation qui lui donnoit ſon nom étoit encore floriſſante. Nicéphore ne nomme
P. 34. à cette occaſion que le pays des Chazars, & déſigne les autres peuples qui habitoient ſur le Pont-Euxin, par le nom de nations Scythiques voiſines des Chazars. L'année ſuivante, dit encore Théophane, les Turcs firent une ſeconde irruption par les portes Caſpiennes dans l'Iberie, & les Arabes leur ayant livré bataille, le nombre des morts fut très-grand de part & d'autre. C'eſt la derniere fois que Théophane parle des Turcs, nom par lequel il paroît avoir toujours voulu déſigner les Cha-

zars, mais qui appartenoit peut-être mieux aux ennemis des Arabes qu'aux habitans de la Chazarie; puiſque ſuivant toutes les apparences, les armées que le chagan des Chazars envoyoit dans l'Aſie, étoient compoſées pour la plus grande partie de ces peuples Hunniques qui habitoient entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne, & du nombre deſquels étoient les Bulgares orientaux & les Hongrois qu'on appella auſſi Turcs.

On trouve encore le nom des Chazars ſous l'empire de Léon VI. qui commença à régner en 886. Ce prince étant en guerre avec les Bulgares, les Chazars vinrent à ſon ſecours & ſe joignirent à ſon armée; mais les Romains ayant été défaits, le prince des Bulgares fit couper le nez à ceux des Chazars qui tomberent entre ſes mains, & les renvoya en cet état à Conſtantinople. Léon indigné de cet affront, envoya par mer un de ſes généraux nommé Sclerus, à l'embouchure du Danube, & lui remit de riches préſens qu'il devoit donner aux Turcs, pour les engager à faire la guerre aux Bulgares. Sclerus fut aſſez heureux pour conclure un traité d'alliance avec Arpade & Cuſan, qui étoient deux chefs des Turcs, & auſſi-tôt Léon envoya une armée

Chronograph. p. 379.

dans la Bulgarie, pour mettre ſes alliés en état de l'attaquer avec avantage de leur côté. Ils tinrent parole, paſſerent un fleuve, & ſoumirent toute la Bulgarie. Le prince des Bulgares qui avoit fait face aux Romains, fut alors forcé de s'en éloigner pour attaquer les Turcs: ceux-ci ayant encore paſſé un fleuve, livrerent bataille aux Bulgares, les vainquirent, & leur firent beaucoup de priſonniers, qu'ils prierent l'empereur d'acheter; ce qu'il fit. Il ſemble que ces Turcs duſſent être les Chazars; mais Zonaras nous apprend que c'étoit les Ungres ou Hongrois qui avoient obéi aux Chazars, ainſi que nous le dirons dans un moment, & qui paroiſſent avoir joui dès-lors d'une entiere indépendance. C'eſt une puiſſante raiſon de croire que l'empire des Chazars n'étoit plus, & que de-là étoit venue la hardieſſe qu'avoit eue le prince des Bulgares de faire eſſuyer aux Chazars, auxiliaires de Léon, un traitement cruel & honteux. Mais dès le tems de l'empereur Théophile, dont l'empire commença en 829, & finit en 842, nous trouvons dans Cedrenus & dans la chronique de Conſtantin Porphyrogenete, pluſieurs preuves de la décadence des Chazars, & le nom du redoutable ennemi qui,

In Léon. philoſop.

Cedren. ap. Zonaras.

In Th. éd. Lut. ann. 1567.

Et Ced. h. Byz. p. 415.

suivant toutes les apparences, renversa leur empire. *Hist. Byzant. p. 56.*

Au retour d'une expédition contre les Sarrasins, & pendant qu'il étoit en guerre avec eux, Théophile reçut une ambassade du chagan de Chazarie & de Pech, qui le prioient de leur faire bâtir une forteresse réguliere dans un endroit appellé *Sarcel* ou la Maison-blanche: cet endroit étoit situé sur le Tanaïs, qui séparoit alors les Chazars & les Patzinaces, & les premiers y entretenoient en tout tems une garnison de trois cents hommes. Théophile se rendit aux prieres des deux princes, & fit partir un officier nommé Petronas avec une flotte de vaisseaux longs qu'il mit à terre à Cherson, pour s'embarquer avec sa suite sur des vaisseaux ronds, sur lesquels il remonta le Tanaïs jusqu'à l'endroit où il devoit bâtir une ville aux Chazars. Comme on ne trouvoit point de pierres dans toute cette contrée, Petronas fit faire de la brique, & le grand nombre d'ouvriers qu'il avoit avec lui le mit en état d'achever en peu de tems une ville très-forte, & même très-belle. A son retour, Petronas dit à l'empereur qu'il ne pourroit jamais compter ni sur la ville de Cherson, ni sur les autres villes de cette contrée, tant qu'il n'y *Ou Mar cel.*

auroit pas un gouverneur qui ne fût qu'à lui. On ne ſe ſouvenoit pas que cette ville eût été gouvernée par un étranger, & de tout tems elle avoit eu pour commandant un de ſes concitoyens, auquel on avoit donné le titre de Premier ou de Protopolite. Théophile approuva encore cette idée & ſon choix tomba ſur Petronas lui-même. Un ordre abſolu de l'empereur fut adreſſé au protopolite & aux autres magiſtrats d'obéir à Petronas, & depuis lors Cherſone eut des préfets. On peut douter qu'au tems de Juſtinien II. une pareille innovation ſe fût faite ſans oppoſition de la part des Chazars : mais alors il leur falloit des fortereſſes, & le Tanaïs étoit pour eux une barriere inſuffiſante. Ils ne dominoient donc plus ſur ſes deux rives, loin que leur empire s'étendît juſqu'aux portes Caſpiennes. Leur ruine totale dut ſuivre de près un affoibliſſement ſi ſenſible ; nous voyons en effet que ſous le regne de Michel, ſucceſſeur de Théophile en 842, & mort en 867, il y avoit, ſelon Zonaras une nation Scythique qu'il appelle les Rheſſes ; cette nation, qui ſuivant le même auteur, habitoit près du mont Taurus (dans la Tauride), mit une flotte nombreuſe ſur le Pont-Euxin, & menaça

menaça le territoire de Conſtantinople. Le Ciel ne permit pas qu'elle réuſsît dans cette entrepriſe, ou plutôt après avoir éprouvé ſon courroux, elle fut forcée de ſe retirer. Cette expédition eſt la même que celle dont parle Léon le grammairien, & qui obligea Michel de revenir en diligence de l'Aſie, où il ſe propoſoit d'attaquer les Sarraſins. On l'avoit averti que les Ruſſes ou Roſs, ainſi que les appelle Léon, s'étoient avancés juſqu'au fleuve Maurus; mais non-ſeulement ils s'étoient déjà montrés à Hieron, où ils avoient fait un grand carnage, ils étoient encore venus bloquer Conſtantinople avec deux cents vaiſſeaux; enſorte que l'empereur eut beaucoup de peine à rentrer dans ſa capitale: une tempête combattit pour lui, & preſque toute la flotte des Ruſſes fut détruite.

Avant les Ruſſes, un autre peuple qui, comme eux, devoit ſa réputation encore nouvelle à l'affoibliſſement des Chazars, s'étoit fait connoître par un exploit peu glorieux: je veux parler des Ungres, comme les appelle Léon le grammairien. Dès le tems de Théophile, ils habitoient près du Danube & non loin de l'embouchure de ce fleuve. Ce qu'en dit Léon, & que nous tranſ- P. 365.

crirons ailleurs, prouve ce voiſinage, & peut-être leur indépendance, mais on doit ſur-tout en conclure qu'on leur donnoit indifféremment les noms de Ungres, de Huns & de Turcs. Ils étoient les mêmes qui eurent depuis pour chefs Arpade & Cuſare.

Ib. page 379.

Le mauvais ſuccès d'une premiere entrepriſe ne découragea pas les Ruſſes. Au mois d'Avril de la ſeptieme indiction (ce doit être celle de l'an 934), les Turcs, dit Léon, firent leur premiere irruption ſur les terres des Romains, & s'avancerent juſqu'aux portes de Conſtantinople, non ſans ravager cruellement la Thrace. L'empereur Conſtantin envoya contre eux le patrice Théophane, & racheta un grand nombre de priſonniers. En la quatorzieme indiction (l'an 941) le 11 Juin, les Ruſſes raſſemblerent juſqu'à dix mille vaiſſeaux pour attaquer Conſtantinople, & Théophane fut encore nommé pour les repouſſer. Malgré une grande victoire qu'il remporta ſur eux, il ne put les forcer à la retraite, & ils firent des maux infinis ſur les côtes, mettant en croix, empâlant, ou tuant à coups de fleches les Romains qu'ils purent prendre; enfin l'hiver les obligea de retourner chez eux; mais ils reparurent ſur la côte de

P. 401.

Thrace au mois de Septembre de l'année ſuivante, & ne purent tromper la vigilance de Théophane, qui les battit encore, coula à fond pluſieurs de leurs vaiſſeaux & les mit en fuite. Au mois d'Avril de l'an 943, les Turcs firent une nouvelle irruption avec de très-grandes forces; mais Théophane alla à leur rencontre, & conclut avec eux une treve de cinq ans. On ſeroit tenté de croire qu'ici les Ruſſes & les Turcs ne ſont qu'une même nation. Mais Zonaras les diſtingue en diſant que les Turcs, qui étoient les mêmes que les Ungres, après avoir fait pluſieurs irruptions dans l'empire, reſterent tranquilles pendant quelque tems, parce que deux de leurs princes ayant été trouver Conſtantin, reçurent le baptême; ce qui n'empêcha pas le plus puiſſant d'entre eux de recommencer la guerre au bout de quelques années. Il attaqua auſſi les Francs, ajoute Zonaras, fut pris & pendu. Cet événement qui doit avoir ſuivi la bataille d'Ausbourg, juſtifie le calcul que nous avons ſuivi en parlant des irruptions des Turcs & des Ruſſes. P. 158

Zonaras ajoute auſſi-tôt qu'Elga, femme du prince des Ruſſes, qui avoit armé une flotte contre les Romains, vint trouver l'empereur après la mort de ſon mari,

ſe fit baptiſer, & retourna dans ſon pays, après avoir été traitée à Conſtantinople comme il convenoit à ſon rang. Le même hiſtorien fait monter la flotte
P. 150. des Ruſſes à quinze mille vaiſſeaux, & leur fait eſſuyer quelques défaites de plus que n'en compte Léon. Il rapporte auſſi cette guerre au regne de Romain Lacapene, avant & après lequel régna Conſtantin. La converſion d'Elga ne paroît pas s'accorder trop bien avec ce que Zonaras dit lui-même de celle de
P. 146. la nation Ruſſe, qu'il rapporte au regne de Baſile le Macédonien. Ce prince, dit-il, après avoir fait la paix avec les Rhoſſes, leur envoya un évêque. Or Baſile mourut en 886. Cependant le premier événement qui paroît indiquer l'eſpece de liaiſon que devoit produire entre les Ruſſes & les Grecs la converſion des premiers, n'arriva que ſous le regne de Nicéphore Phocas, & par conſéquent entre les années 963 & 969.

Fol. 653, v. Cedren. & Byz. P. 517. Les Turcs ou Ungres, dit toujours Zonaras, ravageoient la Thrace, & Nicéphore avoit fait prier Pierre, fils de Siméon, prince des Bulgares, de leur fermer le paſſage du Danube; ce qu'il avoit refuſé, parce que précédemment l'empereur l'avoit abandonné dans une guerre qu'il avoit eue contre la même

nation. Sur le refus du prince Bulgare, Nicéphore envoya Calocyre, fils du prince de Cherſone, à Sphendoſthlabus, prince de Roſie, pour l'engager à faire la guerre aux Bulgares. Sphendoſthlabus ne tarda pas à entrer dans la Bulgarie, d'où il ne ſortit qu'après y avoir fait beaucoup de mal, & un très-grand butin, ce qui l'engagea à y retourner encore l'année ſuivante. Dans le même tems, ou à-peu-près, Nicéphore fut aſſaſſiné, & Jean Zimiſus monta ſur ce trône qui, élevé au-deſſus des loix en avoit perdu la protection. Cependant les Roſes avoient ſubjugué les Bulgares, & étoient maîtres de leur pays. Boriſe & Romain, fils de Pierre, mort depuis peu, après s'être réconciliés avec les Romains, étoient priſonniers des Ruſſes, les Bulgares eux-mêmes étoient diviſés : les uns obéiſſoient aux fils de Pierre, les autres favoriſoient les quatre fils d'un puiſſant comte de Bulgarie, qu'on appelloit les Cometopulles : tout conſpiroit à faciliter aux Ruſſes la conſervation de cette contrée, & ils paroiſſent réſolus à la garder ; c'étoit un conſeil de Calocyre, qui aſpiroit à l'empire, & qui leur avoit promis que s'il y parvenoit il leur céderoit la Bulgarie, feroit avec eux une paix perpétuelle, & leur don-

Cedren. *P.* 506, 517 & 521.

neroit beaucoup plus qu'on ne leur avoit promis. Les Ruſſes, ſéduits par ces promeſſes & par la fertilité du pays qu'ils occupoient, n'eurent aucun égard aux lettres que Zimiſcès leur avoit écrites pour leur renouveller les promeſſes de Nicéphore, & traiterent très-mal ſes ambaſſadeurs. L'empereur fut donc obligé d'envoyer une armée contre eux; mais Sphendoſthlabus accourut au ſecours de ſes vaſſaux, arma les Bulgares, appella à lui les Scythes Pazinaces, & ſe fit joindre par une armée que lui envoyerent les Turcs de Pannonie. Toutes ces forces réunies montoient à trois cents mille hommes, à la tête deſquels il ravagea la Thrace. Sclerus, général de Zimiſcès, fut pourtant aſſez heureux pour battre les Pazinaces & ſe ſoutenir pendant quelque tems contre le reſte de l'armée. Il avoit même remporté une grande victoire ſur Sphendoſthlabus, lorſqu'une révolte obligea Zimiſcès de le rappeller pour l'envoyer en Aſie.
970 ou 971. Dès l'année ſuivante, qui étoit la ſeconde de ſon regne, Zimiſcès fit équiper une puiſſante flotte, & ſe mit lui-même à la tête d'une armée de terre pour attaquer les Ruſſes dans la Bulgarie. Les détails de cette guerre ſeroient déplacés ici; j'obſerverai ſeulement

que dans la ſuite de ſon récit, Zonaras donne aux Ruſſes le nom de Tauroſcythes, & dit que Boriſe étoit roi des Bulgares, ce qui engagea Zimiſcès, dont il fut le priſonnier, à le relâcher ſans rançon, parce que, diſoit-il, il faiſoit la guerre aux Ruſſes & non aux Bulgares.

Sphendoſthlabus fut bientôt réduit à charger de chaînes vingt mille Bulgares qu'il avoit encore dans ſon armée, & à ſoutenir un ſiége dans Doroſtole. Il s'y défendit pendant deux mois; & lorſque la diſette de vivres l'obligea de prendre un parti, il n'en prit point d'autre que celui de livrer bataille aux aſſiégeans. La fortune ne ſeconda point ſon courage; Zimiſcès fut aſſez habile & aſſez bien ſecondé par ſes troupes pour attirer les Ruſſes loin de leurs murs & leur couper la retraite. Dans cette extrémité, Sphendoſthlabus eut recours aux prieres; il fit demander pardon à l'empereur, & le fit prier de lui laiſſer le paſſage libre pour retourner dans ſes états. A ces demandes il en joignit deux autres, l'une que l'empereur le reçût au nombre de ſes alliés, & l'autre que les Tauroſcythes euſſent la liberté de commercer dans les provinces de l'empire. Zimiſcès lui ayant accordé toutes ſes

demandes, il alla lui-même le trouver & le pria de s'intéreſſer pour lui auprès des Pazinaces, afin qu'ils lui accordaſſent le paſſage par leurs terres. Zimiſcès envoya une ambaſſade aux Pazinaces pour leur faire cette demande & conclure avec eux une alliance. Les ambaſſadeurs Grecs devoient auſſi leur faire promettre de ne point paſſer le Danube pour ravager la Bulgarie. Toutes les demandes de Zimiſcès lui furent accordées par les Pazinaces, excepté celle qui intéreſſoit les Ruſſes. Sphendoſthlabus ſe mit pourtant en marche avec ſon armée, alors très-affoiblie, pour retourner dans ſes états, mais il fut attaqué par les Pazinaces, lorſqu'il traverſoit leur pays, & taillé en pieces avec tous ſes Ruſſes.

Cedren. p. 534.

Ce malheur n'empêcha point que l'alliance ne ſubſiſtât entre les Romains & les Tauroſcythes, qui fréquenterent les marchés de Conſtantinople, & y firent un grand commerce, juſqu'au tems de Conſtantin Monomaque. Une émeute populaire dans laquelle périt un Scythe de grande conſidération, fit alors réſoudre le prince des Ruſſes à tenter encore la même entrepriſe dans laquelle avoit échoué le mari d'Elga. Il ne fut pas plus heureux, & une grande partie

de sa flotte fut coulée à fond ou réduite en cendres par le feu grégeois que les Grecs employerent avec beaucoup de succès. Ainsi finit ce mouvement, dit Zonaras; mais après en avoir rendu compte, je dois, continue-t-il, parler aussi du mouvement *d'une autre nation Turque* qui envahit l'Orient vers ce tems-là, & qui l'infeste encore aujourd'hui. Il raconte ensuite comment les Turcs, nation Hunnique très nombreuse, libre, & qui jusqu'alors avoit habité le côté septentrional du Caucase, entra en Asie, sous la conduite de Tangrolixice. Le récit de Zonaras est le même que celui de Nicéphore Bryenne, qu'il a suivi; mais ce qu'ils disent l'un & l'autre de la liberté des Turcs ne doit pas nous empêcher de les regarder comme un démembrement de l'empire des Chazars, que les Pazinaces avoient d'abord resserrés du côté de l'orient jusqu'au Tanaïs, & qui, en perdant l'empire du Nord, laisserent aux Russes l'empire de la Chersonèse, où vraisemblablement ils s'étoient retirés sous leurs auspices. On les appella Tauroscythes; c'est ce qui a fait dire à quelques écrivains Grecs du moyen âge que Rhos étoit le véritable nom des Tauroscythes; mais il ne falloit pas en conclure, comme

ont fait quelques modernes, que tel avoit été auſſi le nom des premiers habitans de la Tauride.

La migration des Pazinaces d'un pays ſitué à l'orient du Tanaïs, dans l'intervalle qui ſéparoit les Ruſſes de la Bulrie, eſt un autre monument de la ruine de ce grand empire qu'avoient fondé les Chazars. Conſtantin, fils de Léon, étoit encore ſous la tutele de Zoe, & l'on comptoit l'an 915 de notre ere, lorſque cette princeſſe fit la premiere une alliance offenſive avec les Pazinaces, de qui elle tira promeſſe de paſſer le Danube, & de porter la guerre dans la Bulgarie. Ils ſe préſenterent en effet en 917 pour paſſer le Danube; mais le commandant de la flotte Romaine n'ayant pas voulu les recevoir ſur ſes vaiſſeaux, & la diſcorde qui régnoit entre les chefs ne leur donnant pas une idée avantageuſe de leurs nouveaux alliés, ils retirerent peu-à-peu, & ne rendirent aucun ſervice à l'empire. J'ai rapporté pluſieurs autres faits qui prouvent que les Pazinaces habiterent depuis lors entre la Cherſonèſe Cimmerienne & la Bulgarie, & non loin du Danube. Il paroît donc certain que leur poſition étoit la même dès l'an 915; mais elle avoit dû être différente ſous l'empire de Léon,

Léon gramm. chronog. p. 389.

pere de Conſtantin, puiſqu'alors les Turcs ou Hongrois habitoient près de l'embouchure du Danube. Quelques remarques ſur cette nation nous fourniront les dernieres obſervations qui nous reſtent à faire ſur les Chazars.

Nous avons cru trouver dans la célébrité des Ruſſes, un indice de la ruine des Chazars. Les entrepriſes qui marquent l'indépendance des premiers, peuvent être regardées par la même raiſon comme un indice de la décadence de cette même nation. Or je crois trouver dans Théophane qu'en la 33e année de Conſtantin Pogonat, & en la 12e indiction ou l'an 774, cet empereur fut obligé d'envoyer une flotte ſur le Danube pour en écarter une flotte Ruſſe ou Rhouſienne. Mais ſi ce paſſage de Théophane eſt équivoque, rien n'eſt plus certain & ne prouve mieux la puiſſance & l'indépendance des Ruſſes, que leur entrepriſe ſur Conſtantinople ſous l'empire de Michel, & vers le milieu du ſiecle ſuivant. « Les guerres civiles qui s'éleverent chez les Khoſars, dit l'hiſtorien » des Huns, furent cauſe que pluſieurs » bandes ſe ſéparerent, & formerent, » en quelque façon, de nouvelles nations, telle eſt, ajoute-t-il, celle des » Cabares qui ſe retira chez les Turcs

» proprement dits, & qui fixa ſa demeure
» dans le pays que les Paſinaces ont oc-
» cupé depuis. Ils y furent ſuivis par les
» Neces, les Madgiares, les Ourtuger-
» mats, les Tarians, les Genachs, les
» Cares & les Caſes, toutes races Kho-
» ſares, qui ſe joignirent à d'autres
» Turcs, & leur donnerent leur langue
» ou plutôt leur dialecte ». Si tous ces peuples occuperent le pays qui appartint depuis aux Patzinaces, il eſt clair, ſuivant ce que nous avons dit, qu'ils s'établirent près du Danube, & non loin de ſon embouchure, puiſque telle fut la poſition des Patzinaces depuis l'an 917 au plus tard, juſqu'à leur invaſion dans
P. 406. l'empire. Les Patzinaces, dit Cedrenus en écrivant l'hiſtoire de Conſtantin Monomaque, ſont une nation Scytique, très-nombreuſe & très-puiſſante, & qui ſe ſubdiviſe en 13 tribus : ils occupent les plaines qui s'étendent depuis le Boryſthene juſqu'à la Pannonie (la Hongrie), & n'ont point de demeure fixe, habitant toujours ſous des tentes. Nous avons déja prouvé que telle avoit auſſi été en 886 la poſition de ces Turcs qui obéiſſoient alors à Arpade & à Cuzan.

L'hiſtorien des Huns nous a déja appris que les Patzinaces s'établirent dans un pays que les Turcs avoient poſſédé

avant eux. Il ne falloit pas dire, il eſt vrai, qu'ils s'en étoient emparés après avoir été chaſſés par les Chazars des bords du Volga, puiſque ſous l'empire de Théophyle, ils étoient ſéparés des Chazars par le Tanaïs, & que leur défaite par ces derniers ne pouvoit les conduire ſur les bords du Danube. Les Turcs dont les Patſinaces occuperent le pays, ne doivent pas non plus avoir envoyé une colonie vers la Géorgie, à moins qu'il ne ſoit queſtion de l'établiſſement des Patzinaces ſur la rive gauche du Tanaïs, avant que Théophyle fît bâtir Sarcale pour les Chazars. Je crois en effet que les Patzinaces conquirent cet établiſſement, partie ſur les Bulgares orientaux, & partie ſur les Hunugars ou Hongrois qui ſe refugierent vers l'occident. « Au nord des Pa-» lus Méotides & de la Khoſarie propre-» ment dite, c'eſt encore l'hiſtorien des » Huns que je laiſſe parler, habitoient » pluſieurs hordes connues ſous le ſim-» ple nom de Turcs. C'eſt à ces hordes » que ſe joignirent les Cabares, mais » non pas ceux ſans doute qui ſe retire-» rent dans la Circaſſie. Les Turcs gou-» vernés par un officier nommé Lebe-» dias, qui portoit le titre de vaivode, » étoient encore appellés Sebartoaſpha-

» les, & ils étoient diviſés en 7 hordes » qui avoient chacune leur vaivode : ils » ſuivoient les Khoſars dans toutes leurs » expéditions, & pour les récompenſer » de leurs ſervices, le khacan des Kho- » ſars donna ſa fille en mariage à Lebe- » dias leur chef ».

Le même hiſtorien rapporte au tems de Lebedias la diſperſion de ces Turcs, après leur défaite par les Patzinaces. Mais nous allons prouver que Lebedias ne vécut qu'après l'empire de Théophyle; & comme au tems de cet empereur les Patzinaces avoient un établiſſement déja aſſez ancien ſur la rive gauche du Tanaïs, il me paroît certain que la défaite des Turcs ſous Lebedias ne put donner des habitans à la Circaſſie, comme le croit l'hiſtorien des Huns. « La ſeconde » bande des Huns, dit-il encore, chaſ- » ſée par les Patzinaces, ſe retira ſous » la conduite de ſon chef Lebedias, » dans les pays ſitués plus à l'occident, » & dans un lieu appellé Aleleuſue. » Dans la ſuite le khacan des Khoſars » voulut créer Lebedias chef de tous les » Turcs; mais celui-ci le remercia gé- » néreuſement & indiqua Salmults, ou » Arpad, fils de Salmults, comme plus » digne de cet honneur. Le dernier, du » conſentement général des Turcs fut

» choisi & élevé sur un bouclier, sui-
» vant la coutume des Khosars. Après
» cette retraite des Turcs, les Patzina-
» ces s'établirent entierement dans le
» pays qu'ils venoient de conquérir (&
» avant la fin de l'empire de Constan-
» tin Porphyrogenete), il y avoit envi-
» ron 50 ans qu'ils en étoient maîtres ».

Le pays que les Patzinaces possédérent au tems de Constantin, étoit le même qu'avoient possédé les Turcs qu'on appella aussi Ungres ou Hongrois, sur qui avoit régné Arpade & Cusan, & d'où ils étoient également à portée de la Bulgarie & de la Russie ou Tauroscythie. Nous les y avons trouvés dès l'an 917. Les Ungres l'occupoient encore sous leurs princes Arpad & Cusan en 886. Ce fut donc dans l'intervalle de ces deux années que les Patzinaces les en chasserent. Ce pays étoit partie à l'orient, & partie à l'occident du Danapris. « Après que les Patzinaces y eurent
» été affermis, ils déclarerent la guerre
» aux Turcs qu'ils avoient à l'occident,
» les battirent, & les contraignirent de
» se retirer avec leur chef Arpad dans la
» grande Moravie, où ils se sont établis,
» & où ils ont été connus sous le nom
» de Hongrois. Ces peuples se donnent
» celui de Madgiares que nous avons

Digitized by Google

» vu être le nom d'une des hordes Kho-
» ſares qui ſe retira avec les Turcs.
» Les hiſtoriens de cette nation racon-
» tent que les Madgiars en quittant leur
» pays, traverſerent la Ruſſie, paſſerent
» par Kiow, & vinrent habiter dans
» des montagnes toutes remplies d'ai-
» gles. Ces animaux dont ils furent in-
» commodés, les obligerent à ſe retirer
» dans le pays d'Erdeleu qui, ſuivant
» les apparences, eſt le même que celui
» qui eſt appellé Eteleuſie par Conſtan-
» tin Porphyrogenete. Ils bâtirent dans
» le pays d'Erdeleu ſept châteaux, pour
» y mettre à couvert leurs femmes,
» leurs enfans & tout leur bien. On
» prétend que ce lieu a été appellé dans
» la ſuite par les Teutons *Sibenbourg* ou
» les ſept châteaux (c'eſt aujourd'hui la
» Tranſylvanie) ». Il eſt clair que partant du pays où nous avons trouvé Arpade & Cuzan ou Kuſid, comme l'appellent les hiſtoriens nationaux, les Madgiars ou Hongrois ne durent point paſſer par Kiow, ni par la Ruſſie pour aller dans la Tranſilvanie. Cette marche ne peut donc pas être rapportée à leur derniere migration; mais elle convient très-bien à celle par laquelle ils paſſerent de la Chazarie orientale ſur les bords du Danube, après que les Patzi-

Digitized by Google

naces eurent attaqué les Chazars vers l'orient, pour les reléguer bien-tôt après vers l'occident du Tanaïs.

Lebedias fut contemporain d'Arpad qui vivoit en 886. Il n'y a donc pas beaucoup d'apparence que la premiere défaite des Hongrois par les Patzinaces ſoit arrivée de ſon tems. Mais peu avant l'an 886, l'empire des Chazars ſubſiſtoit encore, & ceux d'entre eux qui furent cruellement mutilés en ce tems-là par un prince des Bulgares, paroiſſent avoir été des fugitifs qui avoient cherché un aſyle chez les Romains. L'expulſion des Hongrois par les Patzinaces en 889, prouve certainement que dès-lors ceux-ci avoient paſſé le Tanaïs & détruit l'empire des Chazars. Les ſept hordes des Turcs ſujets de cet empire, ſont les ſept corps dont étoit compoſée toute l'armée des Hongrois lors de leur derniere migration, & pour chacun deſquels fut bâti un de ſes ſept châteaux dont parlent leurs hiſtoriens. Toute diſperſion de cette nation doit donc être antérieure à ſa diviſion en ſept hordes, bandes ou tribus. Les chefs de ces hordes, de même que Lebedias, portoient le titre de vaivode, titre Eſclavon, qui eſt encore en uſage chez pluſieurs peuples deſcendus des Véne-

des. Il eſt aſſez ſingulier qu'on le donnât aux ſept chefs d'une nation Hunnique; mais ſi les Chaſards étoient Vénedes ou Eſclavons, ainſi que nous l'avons prouvé, il étoit naturel que leur chef donnât à ces chefs ſubalternes un titre pris dans ſa langue. On lui donnoit à lui-même celui de chacan, ou de grand kan, parce qu'il étoit le chef ſuprême de pluſieurs peuples Hunniques, & que depuis long-tems ce titre étoit ce que l'on connoiſſoit de plus reſpectable dans ces contrées; peut-être même ne l'appella-t-on ainſi que dans les pays étrangers, tandis que ſes anciens ſujets lui donnoient un autre titre.

Au reſte la deſtruction de cet empire peut très-bien n'avoir conſiſté que dans une révolution qui fit ſortir la couronne de la maiſon royale des Chazars, & par laquelle cette tribu Vénédique perdit la ſupériorité qu'elle avoit eue ſur d'autres tribus de la même nation, & ſur pluſieurs peuples Hunniques. Les Ruſſes qui étoient une de ces tribus, devinrent dès-lors un peuple indépendant dans une des contrées qui avoient fait partie de la Chazarie. On ne dit point qu'ils l'ayent conquiſe: concluons-en qu'ils l'avoient poſſédée ſous la domination des

Digitized by Google

Chazards, & qu'ainſi ils avoient été confondus ſous ce nom avec la tribu dominante, dont ils ne partagerent point l'infortune, & dont au contraire ils acheverent la deſtruction de concert avec les Romains. Ce fut ſous Baſile III. que fut détruit ce qui reſtoit de l'empire des Chazards : c'étoit alors une foible principauté que nous ſavons avoir été ſituée ſur une côte du Pont-Euxin, mais dont nous ne pouvons d'ailleurs déterminer au juſte la poſition. Baſile avoit donné ſa ſœur Anne à Bladimer, prince des Ruſſes, de qui il reçut plus d'une fois des preuves d'amitié. Leur alliance duroit encore en 1016, lorſque Baſile envoya une flotte en Chazarie, ſans qu'on ſache le motif qui les détermina. Bladimer lui donna pour cette expédition un corps de troupes auxiliaires, à la tête duquel étoit ſon frere Sphengus. La conquête de la Chazarie fut preſque auſſi-tôt achevée que commencée, George Tzoul, prince de ce pays, ayant été pris dans le premier combat qu'il ſoutint pour défendre ſes états.

Cedren. p. 542.

Id. pag. 556.

CHAPITRE XIII.

Fondation du royaume de Bulgarie au midi du Danube. Remarques ſur la nation des Bulgares. Suite de ſes princes, dont on diſtingue trois dynaſties, & abrégé de ſon hiſtoire juſqu'à Samuel, l'un des cometopulles ou fils du comte de Bulgarie. Que les princes Bulgares enleverent autant de Romains qu'ils purent dans les provinces de l'empire, pour s'en faire un rempart au nord du Danube contre les autres Barbares. Obſervations ſur la langue & le nom des Valaques. On rejette toutes les fables qui ont été débitées juſqu'ici ſur leur origine.

NOUS avons vu dans le chapitre précédent quelles furent les deſtinées de l'empire qu'avoient fondé les Chazars dans les mêmes lieux où avoit régné Cubrat, & en partie ſur les ruines de ſon royaume. Si nous n'avons point retrouvé dans la diſſolution de cet empire cette tribu des Bulgares qui, avec Bajan, fils aîné de Cubrat, étoit devenue leur tributaire; c'eſt ſans doute parce qu'on ne donneplus ce nom à ceux des Uturgurs qui étoient reſtés à l'orient du Tanaïs,

Digitized by Google

ou qu'éclipsés par des peuples plus puissans qu'eux, confondus peut-être sous les noms de Huns & de Turcs avec les conquérans de l'Asie, ils n'attirerent point l'attention des historiens orientaux.

Nous devons maintenant parler du troisieme fils de Cubrat, lequel, après Bajan, fut celui des cinq freres qui s'éloigna le moins des dernieres volontés de leur pere commun. Asparuch, disent les historiens, passa le Danapre & le Danastre, & s'établit sur le Danube, dans un pays qu'il appella Oglon, & dont l'accès étoit difficile : d'un côté il étoit couvert par des rochers & des marais, de l'autre, il étoit fermé par des montagnes & des précipices qui le rendoient inaccessible. Théophane paroît dire que l'Oncle étoit une riviere qui, de même que le Danapre & le Danastre, couloit au nord du Danube, & dont apparemment le nom devint celui du pays qu'elle arrosoit, & qu'occupa le prince Asparuc. La foiblesse de son peuple, & le desir généreux de conserver son indépendance, le fixerent dans cette contrée, moins fertile sans doute que beaucoup d'autres, mais plus sûre par son assiette, & plus favorable à la liberté par son peu de fertilité. Suivant la des-

Théophi chronog. Nicéph. hist. p. 18.

cription qu'en fait Théophane, la carriere d'Achille devoit en faire partie ; pays raboteux & maigre qui étoit digne d'un peuple libre, & il ne devoit pas s'étendre juſqu'au Danube, à moins que l'Oncle ne ſe jettât dans ce fleuve.

779. Conſtantin Pogonat qui régnoit alors, apprit preſque en même tems que les Bulgares avoient tendu leurs pavillons ſur l'Oglon, & qu'ils avoient paſſé le Danube pour ravager le pays qui en étoit voiſin & qu'ils occuperent depuis. Zonaras paroît dire que les Bulgares n'eurent pas beſoin de paſſer le Danube pour ravager les terres de l'empire ; mais il faut l'expliquer, en diſant que le pays qu'ils ravagerent étoit au-*delà* de ce fleuve relativement à celui qu'ils occupoient.

Conſtantin fit auſſi-tôt équiper une flotte qui fit voile vers les bouches du Danube, & ſe mit lui-même à la tête d'une armée nombreuſe qu'il mena contre les Bulgares, dans la ferme réſolution de les chaſſer de leur nouvel établiſſement. Il rangea ſon armée de terre ſur le continent qu'arroſoient l'Oglon & le Danube, & étendit ſa flotte le long du rivage voiſin. A la vue de deux armées auſſi formidables, les Bulgares qui ne s'étoient attendus à rien de ſem-

Digitized by Google

blable, perdirent toute leur audace & se renfermerent dans les retranchemens que la nature leur avoit faits : ils parurent redoutables aux Romains qui passerent quatre jours dans la même position, sans oser s'engager dans les marais qu'ils avoient devant eux. Leur timide prudence rendit aux Bulgares toute leur audace, & ils oserent offrir la bataille à cet ennemi, devant lequel ils avoient fui quatre jours auparavant. Cependant il étoit survenu à l'empereur une violente attaque de goutte, qui l'obligea d'aller prendre les bains ; pour le faire plus commodément, il s'embarqua, ne prenant avec lui que cinq vaisseaux légers, & fit voile vers Mesembrie. Avant de partir, il donna ordre à ses généraux d'escarmoucher avec les ennemis, de les attirer hors de leurs retranchemens, & s'ils y réussissoient, de leur livrer bataille : s'ils s'obstinoient à ne pas sortir en rase campagne, l'armée Romaine devoit occuper les issues de leur retraite & les tenir bloqués ; mais le départ de l'empereur fit plus d'impression que ses ordres ne furent respectés : toute la cavalerie, s'imaginant qu'il fuyoit, prit aussi la fuite dans le plus grand désordre. Les Bulgares qui pensoient déja à attaquer l'armée, furent

très-alertes à la pourſuivre, ils en tuèrent ou en bleſſerent une grande partie, & pourſuivirent le reſte juſqu'au Danube. Enſuite paſſant eux-mêmes ce fleuve, ils s'avancerent juſqu'à Barna, ville ſituée près d'Odyſſe & au milieu d'une belle campagne.

Ce pays valoit bien l'Oglon & n'étoit pas moins aiſé à défendre : au nord il avoit le Danube, à l'orient le Pont-Euxin, & au midi le Mont Hémus qu'on ne pouvoit paſſer que par des défilés ou *clauſures*, ainſi que les Romains de ces contrées appelloient les gorges des montagnes. Les Bulgares commencerent par fixer leur camp dans cet endroit qui ne leur avoit coûté que la peine de paſſer le Danube, & peu après ils attaquerent la nation des Eſclavons, dont le pays étoit voiſin de leur nouveau campement. Le bonheur qu'ils eurent de la ſubjuguer, acheva de les déterminer à reſter dans ce beau pays. Ce que Nicéphore appelle la nation des Eſclavons, Théophane le fait conſiſter en pluſieurs peuples qu'on appelloit les ſept races ou les ſept tribus. Aſparuc n'eut pas plutôt ſubjugué ces tribus, au point de ſe les rendre tributaires, qu'il les plaça comme il le jugea à propos, & de maniere que les unes faiſoient

ſoient face aux Romains vers les clauſures des Vérégabes (c'étoient les Séberenſes), & que les ſix autres s'étendoient vers le midi & le couchant, juſqu'au pays des Avares. Les Bulgares ſe placerent au centre de cette vaſte enceinte, & à couvert de toute invaſion ſubite, ils purent s'occuper tranquillement à amaſſer des richeſſes de toute eſpece, par le pillage des villes de la Thrace. Ils continuerent d'en uſer ainſi, juſqu'à ce que l'empereur, admirant les décrets de la Providence, conſentit à acheter la paix par un tribut annuel, & par la ceſſion d'un grand pays dont on régla les limites. Un défilé appellé *Sidéra* ou la porte de fer, joignit la Thrace & la nouvelle Bulgarie, dont fit partie la moitié du Mont Hémus.

Quoique nous ayons ſuivi l'hiſtoire de preſque toutes les conquêtes qui furent jamais faites ſur l'empire Romain, depuis la perte de l'ancienne Dace ſous Gallien, juſqu'à celle de la Ligurie livrée aux Lombards par Narsès, nous n'avons point encore vu d'exemple d'aucun établiſſement qui ait coûté ſi peu de ſang à un ennemi de l'empire, & qui ait acquis tant de ſolidité en ſi peu de tems; car nous avons dit comment les Bulgares ſe fixerent dans

le pays qui conſerve encore leur nom ; de maniere à n'en être plus chaſſés. Non que depuis ce tems-là, il n'y eût entre eux & les Grecs des guerres fréquentes & meurtrieres ; mais elles furent préſque toutes offenſives de la part des Bulgares, & il n'en fut aucune qui eût pour objet de les chaſſer de leur pays. L'hiſtoire de ces guerres n'entre donc pas dans notre plan, elle ſeroit même la matiere d'un ouvrage également long & intéreſſant, & nous aurions dit des Bulgares tout ce que nous avions à en dire, ſi nous ne devions pas trouver dans leur hiſtoire les dernieres obſervations que nous devons faire ſur les Sclaves orientaux, l'origine d'un peuple ſur lequel on n'a débité juſqu'ici que des fables, & quelques remarques ſur les Bulgares eux-mêmes. Commençons par celles-ci, ſans perdre de vûe les peuples Eſclavons.

Théoph. p. 241. Juſtinien fut le premier qui viola le traité fait par ſon pere avec les Bulgares. On obſerve qu'en 688 il fit des excurſions juſqu'à Theſſalonique, & qu'elles lui valurent l'acquiſition d'un grand nombre d'Eſclavons, dont les uns furent pris de force, & les autres ſe donnerent à lui. Il les envoya tous dans l'Aſie, où il leur donna des terres. Au retour

de cette expédition, il se trouva enfermé par les Bulgares entre les clausures & de hautes montagnes, & ne s'en tira qu'avec beaucoup de perte. Il choisit ensuite entre ces Esclavons 30 mille hommes dont il composa une armée; mais une partie l'ayant trahi dans une bataille qu'il livra aux Sarrasins, il fit massacrer le reste sans épargner ni les femmes ni les enfans. *En 692*

Le premier prince que nous sachions avoir régné sur les Bulgares après Asparuc, fut Mocrus, dont il est parlé dans l'Alexiade, comme du fondateur de leur empire. Ce ne fut donc qu'après lui que régna Terbelis, à qui Justinien fit demander du secours pendant qu'il étoit à l'ancre dans l'embouchure du Danube. Terbelis lui fit une réception honorable, rassembla tous ses guerriers tant Bulgares qu'Esclavons, & lui-même à leur tête conduisit Justinien à Constantinople, dont les portes lui étoient fermées. Il avoit à peine quelques Romains avec lui, enforte que cette ville, dans laquelle il entra en ennemi, & l'empire qu'il recouvra, furent une conquête des Bulgares. Il en récompensa Terbelis par des présens, & fit alliance avec lui; mais ce fut pour l'attaquer par mer & par terre, avant que trois ans fussent écoulés, & *P. 248 & 249.*

pour ſe faire battre près d'Anchiale qui lui ſervit d'aſyle, & d'où il s'enfuit le premier par mer, au bout de trois jours, après avoir coupé les jarrets à ſon cheval. Ce fut la derniere guerre contre les Bulgares ; & lorſqu'il eut appris la proclamation de Bardanes, il ne rougit point de demander du ſecours à leur roi : c'étoit encore Terbelis qui lui envoya trois mille hommes.

Nicéph. h. p. 24.

Théoph. p. 266. Sous l'empire de Léon & dans la même année, où naquit Conſtantin Copronyme, c'eſt-à-dire en 719, Terbelis régnoit encore ſur les Bulgares, & donna une armée avec 50 quintaux d'or à un rebelle qui aſpiroit à l'empire : il étoit nouveau qu'un prince barbare donnât de l'or à un Romain. Cependant les Bulgares vendirent le rebelle à Léon. La ſuite des princes Bulgares ſouffre ici quelque difficulté, puiſque l'hiſtoire de Crummus, dont nous parlerons dans la ſuite, & celle de l'empereur Michel, font mention d'un traité qui avoit été conclu entre Théodoſe d'Adrumet & Comerſius, ſeigneur des Bulgares. Or ce traité ne put être conclu qu'en 716, puiſque Théodoſe ne régna qu'en cette année, d'où il faut conclure ou que Terbelis fut dépoſé & rétabli, ou qu'il y

Théoph. p. 335.

Digitized by Google

eut deux princes de ce nom, l'un contemporain de Juſtinien, & prédéceſſeur de Comerſius, l'autre ſon ſucceſſeur & contemporain de Léon Iſaurique.

Sous le regne de ſon fils Conſtantin, & en 756, les Bulgares demanderent une augmentation du tribut que l'empire leur payoit, ſous prétexte qu'on avoit bâti dans la Thrace quelques châteaux pour y loger une colonie d'Aſiatiques que Conſtantin y avoit fait paſſer. Sur le refus qui leur en fut fait, ils s'avancerent juſqu'à la longue muraille, tuant ou prenant autant d'hommes qu'ils en trouverent : il ſemble qu'ils euſſent droit à ce qu'il y eût un déſert entre eux & le territoire de Conſtantinople. Trois ans après, Conſtantin réduiſit 759.
ſous ſon obéiſſance les Sclavinies ou les provinces Eſclavonnes qui confinoient avec la Macédoine, ſi elles n'en faiſoient point partie, & en emmena un grand nombre de priſonniers. On voit par-là & par ce que nous avons déja dit, combien s'étendoient vers le midi les colonies Eſclavones qui ſervoient de rempart aux Bulgares. Ces Eſclavons étoient les Séberenſes qui habitoient au-delà des défilés de Bérégabe. En 760, *P. 288.*
Conſtantin s'avança avec une armée nombreuſe juſqu'à Bérégabe ; mais les

Bulgares s'étant préſentés à la tête des défilés, lui livrerent bataille, lui tuerent beaucoup de monde, & l'obligerent de prendre la fuite. Elle fut d'autant plus honteuſe, que les Grecs laiſſerent leurs armes aux Bulgares qui les emporterent. Cormeſius régnoit alors ſur cette nation, ainſi que le prouve la ſuite de ſon hiſtoire, & il y a apparence qu'il avoit ſuccédé à Terbelis, dont il étoit le fils ou le plus proche parent: car la royauté étoit héréditaire chez les Bulgares. Mais il paroît que Cormeſius n'eut point d'enfans mâles, ce qui fut une calamité publique pour la nation.

P. 289. Les Bulgares s'étant ſoulevés, dit Théophane, tuerent leurs ſeigneurs qui les avoient gouvernés héréditairement, & leur ſubſtituerent un méchant homme nommé Teletzis & âgé de 30 ans. Les Sclaves en grand nombre ſortirent de leur patrie, & allerent ſe donner à l'empereur qui les établit ſur l'Artanas. Nicéphore parle auſſi de cette défection des Sclaves, mais avant de dire que les Bulgares ſe donnerent un nouveau maître. Peu de tems, dit-il, après le grand hiver dont nous avons parlé, des races de Sclavenes ayant quitté leur pays, & alors fugitives, traverſerent le Pont-Euxin; leur nombre montoit

L'an 763.

Digitized by Google

juſqu'à 208 mille hommes, & ils s'établirent ſur le fleuve qu'on appelle Artanas. Pendant que ces choſes ſe paſſoient, continue Nicéphore, voici ce qui arriva chez les Huns & les Bulgares: s'étant ligués les uns avec les autres, ils tuerent ceux qui, par leur origine, avoient droit d'être leurs ſeigneurs. Ici Nicéphore ſubſtitue au mot *Sciras* employé par Théophane, & qui peut ſignifier *ligne* dans le ſens de *lignager*, le mot *Xeras* qui ne fait aucun ſens, s'il n'eſt pas un mot barbare ou un nom propre. Un commentateur, fondé ſur ce que Suidas place un peuple de Sires dans la Thrace, ſur ce que Tite Live parle d'un lieu appellé *Syræ* dans la Macédoine (il auroit auſſi pu citer Hérodote), & enfin ſur ce que Conſtantin avoit fait la guerre aux Eſclavons dans la Macédoine; ſur ces fondemens, dis-je, un commentateur conjecture que la famille royale des Bulgares étoit venue de Sires dans la Macédoine. Il faut un peu de hardieſſe pour avancer une pareille conjecture. En voici une autre qui ſera peut-être moins choquante. Les deux hiſtoriens, que nous venons de citer, ont emprunté d'un même auteur ce qu'ils ont dit de la révolution arrivée chez les Bulgares en 763, l'un a lû ἀπὸ ἀειρᾶς, l'autre ἐκ

Ξηρᾶς ; tous deux ont mal entendu le mot employé par l'auteur qu'ils ont ſuivi : ils devoient dire que les Bulgares maſſacrerent les *Xers* qui avoient été juſqu'alors leurs ſeigneurs. Ce nom étoit le titre qu'avoient pris ces princes, & ſignifioit *ſeigneurs*. C'eſt le mot *czar* qui s'eſt conſervé chez les Ruſſes, & que les Bulgares ou leur donnerent ou avoient emprunté d'eux. Cette opinion qui peut paroître étrange, deviendra au moins très-vraiſemblable, quand j'aurai tranſcrit ici deux autres paſſages de Théophane : Paganus, *ſeigneur* des Bulgares, ayant demandé un ſauf-conduit à l'empereur en 765, ſe rendit auprès de lui avec ſes Boïlades, l'an 774.
P. 299. Il dit que l'empereur fut averti par ſes amis ſecrets que le ſeigneur des Bulgares mettoit en campagne douze mille hommes, tant peuple (ou ſimples ſoldats que Boïlades). Le titre étoit donc celui des grands de la nation ou de la nobleſſe. Or qui ne reconnoîtra dans ce mot défiguré par un auteur Grec, le titre que donne à ſa nobleſſe la même nation, dont les maîtres ont pris de tout tems le titre de czars. Si les Bulgares eurent leurs bojards, rien n'empêche aſſurément qu'ils n'ayent eu leurs czars ou xers, & quand ce mot ſeroit pure-

Digitized by Google

ment Ruſſe ou Eſclavon, ce ne ſeroit qu'une raiſon de plus pour croire que, l'uſage ayant dû en être preſque général chez les Bulgares qui, dans leur propre pays étoient moins nombreux que les Eſclavons, il parvint à la connoiſſance des Romains qui le rendirent preſque toujours par le mot Κυριος, & rarement par celui de roi.

Telle fut donc la révolution que l'eſprit de révolte produiſit chez les Bulgares en 763; la famille des anciens *ſeigneurs* de la nation fut maſſacrée, & un jeune homme téméraire & préſomptueux, fut ſubſtitué aux deſcendans de Cubrat. Mais on ne voit pas que cette révolution ait pu produire la défection des Sclaves, & Nicéphore qui ne lie point ces deux événemens, nous fournit une preuve du contraire. A peine l'audacieux Teleſius eut-il été placé ſur le trône des Bulgares, qu'il raſſembla une armée, avec laquelle il fit le dégât ſur les terres des Romains. Conſtantin crut qu'on ne pouvoit le punir trop tôt de ſa témérité, & raſſembla 800 vaiſſeaux, tels qu'on les conſtruiſoit alors, pour tranſporter la cavalerie: on embarqua douze chevaux ſur chaque vaiſſeau, & la flotte fit voile vers les bouches du Danube qu'elle devoit remonter. Conſ-

tantin, à la tête d'une autre armée, s'avança juſqu'à Anchiale, où Teleſius vint au-devant de lui avec les Bulgares, & un grand nombre de *Sclaves auxiliaires*. La bataille fut longue & meurtriere; mais enfin Teleſius prit la fuite, & la victoire des Romains devint complette, par le grand nombre de *Sclaves* & de Bulgares qu'ils tuerent ou qui reſterent leurs priſonniers, ſans compter ceux qui paſſerent de leur côté. Deux cent huit mille Eſclavons n'avoient donc pas renoncé à l'obéiſſance de Teleſius, & d'ailleurs le récit de Nicéphore, plus circonſtancié en cet endroit que celui de Théophane, ne s'accorde point avec une pareille idée. Les Sclaves fugitifs avoient traverſé le Pont-Euxin pour venir ſur les terres de l'empire: ils venoient donc d'un pays ſitué au-delà de cette mer, relativement à la Thrace, & toutes les apparences ſont que l'invaſion des Patzinaces dans la partie orientale de la Chazarie, cette même invaſion qui ne laiſſa que le Tanaïs entre eux & les Chazars, fut auſſi la cauſe de l'émigration de 208 mille Eſclavons, que je crois avoir été des Serbes, des Zecches, & d'autres peuples Vénédiques, ou établis de tout tems dans cette contrée, ſur laquelle avoit régné une

femme, ou qui étoient venus s'y établir avec les Chazars. Ce fut une augmentation considérable des colonies Esclavonnes qui rempliſſoient déja le pays ſitué entre le Danube, le golfe Adriatique, & l'ancienne Grece.

La défaite de Teleſius, en prouvant aux Bulgares que du moins il étoit malheureux, les dégoûta de ſon adminiſtration, & comme s'ils euſſent cru que leur fortune étoit attachée au ſang de leurs anciens maîtres, ils élurent pour leur *ſeigneur*, Sabinus, gendre de Cormeſius qui avoit autrefois régné ſur eux. Teletzis avoit été tué avec les ſeigneurs de ſa faction, & ce n'avoit point été pour avoir fait la guerre aux Romains, mais pour avoir été battu. Sabinus prit donc un très mauvais parti, lorſqu'au lieu de venger les Bulgares, il envoya des ambaſſadeurs à Conſtantin pour lui demander la paix. Ses ſujets n'en furent pas plutôt inſtruits, qu'ils tinrent une aſſemblée devant laquelle Sabinus s'efforça en vain de ſoutenir ce qu'il avoit fait: *la Bulgarie ſera donc aſſervie aux Romains pour l'amour de toi?* s'écrierent les mécontens, & ce cri répété fut le ſignal d'un tumulte encore plus grand. Enfin Sabinus effrayé s'enfuit à Méſembrie, & Conſtantin lui accorda ſa protection. Il mar-

choit contre les rebelles qui venoient de ſe donner un autre chef, déja même il avoit remis à Sabinus les femmes & quelques parens de ſes ennemis que lui avoient amenés ſes troupes légeres, lorſque les Bulgares prirent tout-à-coup des ſentimens plus pacifiques, & envoyerent demander la paix. Un refus abſolu fut toute la réponſe de l'empereur qui continua ſa marche. Les Bulgares occuperent les montagnes & continuerent à négocier. Ils obtinrent enfin un ſauf-conduit, & leur ſeigneur, avec ſes chefs, vint trouver l'empereur qui leur donna audience ſur ſon trône, ayant à ſon côté Sabinus qui étoit aſſis.

Nicéphore dit poſitivement que tous ces événemens arriverent pendant la troiſieme indiction qui fut celle de l'an 763 ; mais Théophane met deux ans d'intervalle entre la fuite de Sabinus & l'audience accordée à Paganus qui étoit le nouveau ſeigneur des Bulgares ; & au lieu de dire, comme Nicéphore, que le ſeigneur des Bulgares vint trouver l'empereur avec ſes chefs, il dit, ainſi que nous l'avons déja obſervé, que Paganus ſe rendit auprès de Conſtantin avec ſes Boïlades. L'empereur reproche aux Bulgares leur rébellion, & la haine injuſte qu'ils avoient conçue pour Sabi-

nus, & leur accorda pourtant la paix; mais ce ne fut que pour leur faire la guerre avec plus d'avantage. Il profita de leur sécurité pour faire enlever au milieu de leur pays un seigneur Esclavon nommé Sévere, & Christin chef des Scamares, qui s'étoit rendu fameux par beaucoup de brigandages. Après quoi il partit tout-à-coup de Constantinople, passa les clausures qui n'étoient point gardées, pénétra assez avant dans la Bulgarie, fut saisi d'épouvante & s'enfuit honteusement. Nous ne rapporterons point ici les autres événemens de cette guerre qui finit & qui recommença presque aussi-tôt en la douzieme indiction ou l'an 774, tems auquel Tzerig régnoit déja sur les Bulgares. Elle continua encore pendant l'induction suivante, & pendant la quatorzieme ou l'année 776, à laquelle Théophane rapporte la mort de Constantin Copronyme. Tzerig, seigneur des Bulgares, eut pour successeur Telerus qui se réfugia auprès de l'empereur Léon, lequel lui donna en mariage la niece de sa femme Irene, lui conféra la dignité de patrice, & le combla de biens & d'honneurs. Telerus avoit reçu le baptême peu-après sa fuite, dont on ignore la cause. Elle arriva, selon Théophane, la premiere année,

En 776 ou 777. & ſelon Zonaras, la deuxieme année de Léon.

L'an 783. La troiſieme année de Conſtantin & d'Irene nous fournit un événement remarquable par les conſéquences qu'on en doit tirer. Irene, dit-on, envoya le patrice Staleracius, avec une armée nombreuſe, contre les nations Eſclavonnes. Ce patrice étant parvenu juſqu'à Theſſalonique & dans la Grece, ſubjugua tous ceux qui habitoient ces contrées, & les aſſujetrit à un tribut. Il pénétra auſſi dans le Péloponèſe, y fit un grand nombre de priſonniers, & en emmena un riche butin. La Grece elle-même, & juſqu'au Péloponèſe, tout étoit donc habité par des Eſclavons, qui eux-mêmes devoient être tributaires des Bulgares. Qu'étoit-ce alors que l'empire ? & qu'étoient devenues Athènes & Sparte ? On ne dit point qui étoit alors ſeigneur des Bulgares; mais il eſt aſſez vraiſemblable qu'ils obéiſſoient déja à Cardamus, dont nous trouvons le nom ſous l'an 791, enſorte qu'il peut très-bien avoir été le ſucceſſeur immédiat de Telerius. En 809, l'hiſtoire fait mention pour la premiere fois de Crummus, prince des Bulgares, qu'elle ne perd plus de vue, & qui mérite en effet beaucoup d'attention.

Un de ſes exploits les plus mémora-

bles, fut celui qui couta la vie à l'empereur Nicéphore en 811. On rapporte à cette occaſion une anecdote que nous ne devons pas oublier. Nicéphore avoit été tué dans ſa tente le 25 de Juillet avec ſix patrices & un grand nombre d'autres officiers de la premiere diſtinction. Crummus lui fit couper la tête, & la fit expoſer pendue à une potence, où elle reſta pendant pluſieurs jours, afin qu'elle pût être vue de tous les peuples qui venoient le trouver ; enſuite il la fit garnir d'argent, & lui fit donner la forme d'une coupe, afin, dit Théophane, qu'elle ſervît aux princes Eſclavons, lorſqu'ils boiroient enſemble. Cette étrange coutume étoit donc auſſi celle des Eſclavons, & ne paroît pas avoir été établie chez les Bulgares, quoique l'hiſtoire des Huns en fourniſſe des exemples. Un écrivain Grec nous a auſſi conſervé quelques cérémonies religieuſes que Crummus pratiqua en 813, lorſqu'il ſe préparoit à aſſieger Conſtantinople. Avant de les décrire, obſervons que Théophane & l'anonyme que nous citons ici, ont prodigué les injures à Crummus, & portent l'animoſité juſqu'à louer l'horrible perfidie avec laquelle deux empereurs tenterent ſucceſſivement de faire périr ce prince malgré la

Hiſt. Byzant. poſt. Th. p. 342.

foi donnée & reçue pour la sûreté d'une entrevue. Les Bulgares, dit l'anonyme, s'étant avancés juſque ſous les murs de Conſtantinople, ſans que perſonne les en empêchât, Crummus fit devant la porte dorée ſes ſacrifices accoutumés, immolant grand nombre d'hommes & d'animaux. Il s'approcha enſuite de la mer, & les pieds dans l'eau, il ſe lava tout le corps, après quoi il fit une aſperſion ſur le peuple qui couvroit le rivage, & qui fit retentir l'air d'acclamations. Enfin il paſſa entre deux haies de ſes concubines qui ſe proſternerent devant lui & le comblerent de louanges. Tous les citoyens de Conſtantinople étoient ſur leurs murailles, d'où ils voyoient ces différentes cérémonies, ſans que perſonne penſât ni à les troubler ni à décocher un ſeul trait. Entre les demandes que fit Crummus, après quelques jours de ſiege, je remarquerai celle d'un grand nombre de vierges choiſies.

Crummus mourut en cette même année (813), après avoir puni cruellement l'empire de la perfidie de ſon chef, & lorſqu'il ſe diſpoſoit à une ſeconde expédition, laquelle à en juger par les préparatifs qu'il avoit faits, ne devoit finir que par la priſe & la ruine de Conſ-

Digitized by Google

tantinople. Crummus, *ce prince ſi célebre*, mourut comme Attila, & lorſqu'il méditoit comme lui la deſtruction de l'empire. Il avoit, diſoit-on, raſſemblé les Abares & toutes les troupes que devoient lui fournir les Eſclavons. C'eſt la derniere fois qu'il eſt parlé des Abares, dont les reſtes avoient, comme l'on voit, ſubi le joug des Bulgares autrefois leurs ſujets, & Crummus avoit conſommé cette grande révolution; c'eſt ce qu'atteſte auſſi Suidas, dont l'article ſur les Bulgares mérite d'être tranſcrit ici tout entier: les Bulgares, dit-il, ſe plaiſoient à porter le vêtement Abare que les Grecs appelloient *Stola*, & qui étoit un habit long: les Abares ne portoient donc point l'habit Hunnique; car outre que l'on ne trouve rien dans l'habillement des Huns qui reſſemble à la *Stola* des Abares, les Bulgares étoient certainement un peuple Hunnique, & ils préférerent à leur ancien vêtement celui des Abares. Cette maniere de ſe vêtir eſt encore un trait de reſſemblance entre les Varchonites & les peuples qui, comme eux, adoroient le feu. Les Bulgares adopterent ſi bien cet habillement qu'ils le conſervoient encore au tems de Suidas ou de l'auteur qu'il a copié: au tems de Junien II, vécut Terbelis, duc des

Bulgares, dont furent tributaires Juſtinien lui-même & Conſtantin, fils d'Héraclius (Suidas a voulu parler ou de Conſtantin Pogonat, fils de Conſtans, qu'on appella auſſi Héraclius, ou de Conſtantin Copronyme, fils de Léon; dans le premier cas il auroit dû nommer Conſtantin avant Juſtinien; dans le ſecond il ne reconnoît qu'un prince Bulgare du nom de Terbelis).

Ce prince, dit encore Suidas, mettoit par terre le bouclier dont il ſe ſervoit à la guerre, le côté concave en haut, & par-deſſus ſon fouet, & jettoit l'argent deſſus, juſqu'à ce que l'un & l'autre en fuſſent couverts: il étendoit auſſi par terre une pique & la couvroit d'étoffes de ſoie, après quoi il élevoit ſur cette baſe une eſpece de pyramide des mêmes étoffes juſqu'à une très-grande hauteur. Enfin il avoit deux caſſettes qu'il rempliſſoit d'or & d'argent, & qu'il donnoit à ſes ſoldats, celle qu'il leur donnoit de la main droite étoit pleine d'or; l'autre étoit remplie d'argent (telle étoit & la meſure des tributs qu'il exigea des Romains, & l'opulence de ce prince qui la partageoit avec ſes braves guerriers). Ce furent ces mêmes Bulgares, continue Suidas, qui détruiſirent totalement les Abares

Digitized by Google

par la force des armes. Crem (c'eſt le célebre Crummus), Crem demanda aux priſonniers Abares à quoi ils attribuoient la perte de leur patrie & de toute la nation : la queſtion étoit digne d'un grand homme, tel que fut le brave Crummus : la réponſe des Abares eſt remarquable. C'eſt, dirent-ils, que les accuſations s'étoient multipliées au point de faire périr les plus braves & les plus ſages d'entre nous : c'eſt que les fripons & les hommes injuſtes étoient de moitié avec les Juges : c'eſt que l'ivrognerie étoit devenue un vice général, par l'abondance de vin que produiſoit notre pays : c'eſt que les préſens tenoient lieu de raiſons, & troubloient l'eſprit de ceux qui les recevoient ; c'eſt que tout le monde étoit devenu marchand, & que la tromperie par laquelle chacun tâchoit de s'enrichir, avoit banni la bonne foi & la confiance. Telles ont été les cauſes de notre ruine. Crem ayant entendu cette réponſe des priſonniers, convoqua une aſſemblée générale des Bulgares, dans laquelle il fit les loix ſuivantes : ſi un Bulgare en accuſe un autre, on ne fera point droit ſur ſon accuſation, qu'auparavant on ne l'ait mis aux fers, & qu'on ne lui ait fait ſubir un examen ;

s'il ſe trouve que c'eſt un calomniateur & un menteur, qu'il perde la vie. Que perſonne ne donne à manger à un voleur; ſi quelqu'un le fait, qu'il ſoit vendu au profit du public. Que l'on caſſe les jambes aux voleurs. Que toutes les vignes ſoient arrachées. Si quelqu'un demande; Que non-ſeulement on lui donne, mais Qu'on lui donne aſſez pour qu'il n'ait plus beſoin de demander; quiconque en uſera autrement ſera vendu.

Tous les Abares furent donc détruits par les raiſons que nous venons de dire. Le ciel les punit ſans doute; mais prenons garde que ce langage, par lequel nous reconnoiſſons l'empire ſuprême de la providence, ne nous faſſe perdre de vûe l'enchaînement des cauſes ſecondes, & ne nous prive du fruit des leçons utiles que peut nous fournir l'étude des mœurs nationales. Les Grecs ſuperſtitieux ne voyoient dans les ſuccès de Crummus que la punition de leurs péchés, & le châtiment dû à l'hétérodoxie de leur prince: le ciel, diſoient-ils, doit être déſarmé par les prieres, les aumônes, les interceſſions des ſaints, l'expoſition de leurs reliques: s'ils échappoient à un danger, c'étoit un miracle; s'ils remportoient quelque avantage, c'étoit la récompenſe d'une œuvre de

piété, ou de la promulgation d'une loi pénale contre les hérétiques : Crummus étoit un Sennachérib, un fléau entre les mains de Dieu. Avec une pareille théorie que conſacroit la piété, l'empire devoit trouver bien des Sennachérib, & pas un Machabée qui oſât violer le ſabbat, pour ſauver les obſervateurs du ſabbat.

Sous le regne du grand Crummus on vit ſortir de la Bulgarie une armée de 30 mille hommes, tout couverts de leurs armes depuis les pieds juſqu'à la tête. Ces armures complettes pouvoient être en partie la dépouille des Romains ; mais on ne peut douter que la plus grande partie n'en eût été fabriquée dans les villes de Bulgarie qui furent floriſſantes & en grand nombre, que Crummus multiplia encore & remplit de nouveaux ſujets qu'il acquit par ſes victoires. C'eſt ce qui nous reſte à prouver & à expliquer ; c'eſt par-là que nous finirons nos remarques ſur les Bulgares, & que nous commencerons nos recherches ſur l'origine des Valaques. *P. 344.*

En la onzieme indiction & la trente-troiſieme année de Conſtantin Pogonat, l'an 773 de notre ere, Conſtantin fut averti par les amis ſecrets qu'il avoit en Bulgarie, que Tzerig, ſeigneur des *Théoph. p. 299.*

Bulgares, faiſoit marcher une armée de douze mille hommes, pour ſe ſaiſir de tous les habitans de Berzetie, & les tranſporter dans la Bulgarie. Sur cet avis, il fit marcher ſecrettement & ſans déclaration de guerre une armée nombreuſe qui battit les douze mille hommes, & ſauva pour cette fois les Ber-
P. 318. zetiens ; mais dans la ſuite il n'éviterent point le malheur que Tzerig leur avoit préparé, puiſqu'en 799 Acamer étoit prince des Eſclavons de Belzetie, ce qui prouve que les Bulgares avoient tiré de cette ville ſes anciens habitans, pour les tranſporter en Bulgarie, & leur ſubſtituer une colonie d'Eſclavons.

Suivant la politique que nous avons attribuée aux Avares & aux Bulgares, ceux-ci devoient placer des Eſclavons ſur toute leur frontiere du côté de l'empire ; & des Romains, autant qu'ils en pouvoient prendre ſur toute leur frontiere du côté du nord. Nous allons voir que ce fut auſſi ce qu'ils firent : nous venons déja de voir qu'ils s'occupoient des moyens de tranſporter chez eux autant de Romains qu'ils pouvoient, pour s'en faire non des eſclaves, mais des ſujets, car le mot employé par Théophane,
P. 333. ſignifie *déplacement* & non captivité. Crummus ne négligea pas ce moyen

d'augmenter sa puissance : ayant assiégé Debelte en 812, & les habitans de cette ville s'étant donnés à lui avec leur évêque à leur tête, il les envoya habiter un autre pays. Debelte fut appellée Zagora par les Bulgares. Mesembrie eut le même sort, l'année suivante ; & Andrinople ayant été obligée de se rendre, Crummus en tira un nombre prodigieux d'habitans avec tous leurs effets, & les transporta dans la Bulgarie *au-delà du Danube*. Dans la même année, cette armée de 300 mille hommes dont nous avons parlé passa le fleuve Reganas, s'avança jusqu'à Arcadiopole, où elle trouva un grand peuple qu'elle fit prisonnier ; mais une pluie violente qui dura huit jours, ayant grossi le fleuve, les Bulgares furent obligés de passer quinze jours sur ses bords, avec tous leurs prisonniers. Ceux-ci en donnerent avis à Léon qui ne daigna pas les secourir, & cependant ils étoient obligés de bâtir un pont de bois, sur lequel les Bulgares les firent passer au nombre de 50 mille, tant hommes que femmes & enfans. On avoit mis sur des chariots tous leurs meubles, jusqu'aux couvertures d'Arménie & aux tapis brodés à l'aiguille ; toutes sortes de vêtemens & autant d'ustensiles de cuivre qu'ils en avoient ;

P. 344

enfin cette colonie, car on peut lui donner ce nom, étoit ſuivie de tous les troupeaux de la contrée, afin qu'il ne lui manquât rien dans le nouvel établiſſement qui lui étoit deſtiné. Ce n'étoit pas là en effet un butin qui dût enrichir les Bulgares : on laiſſoit aux Romains leurs effets ; on leur donnoit des terres ; il n'y avoit que l'empire qui perdît.

P. 355. Léon le grammairien, après avoir auſſi parlé du ſiege de Conſtantinople par le nouveau Sennacherib, c'eſt-à-dire par Crummus, & de celui d'Andrinople par ſon frere, ajoute, que lorſque le prince des Bulgares eut pris cette ville, il tranſporta au-delà du Danube pluſieurs nobles Macédoniens avec un grand peuple, & les établit dans cette contrée. J'ai dû répéter ce fait de la maniere dont le repréſente Léon, au commencement de ſon hiſtoire, & je dois encore le répéter avec lui pour ne laiſſer aucun doute ſur les faits qu'il nous importe de conſtater.

L'empereur Michel ne ſachant comment dompter un cheval, fougueux mais qui pouvoit lui faire beaucoup d'honneur dans le cirque, un de ſes officiers lui indiqua un homme qui pouvoit lui rendre ce ſervice, & qu'on envoya auſſitôt chercher à la porte de fer. Il s'appelloit

loit Baſile & étoit Macédonien, étant né dans un canton de cette province, proche d'Andrinople, ou plutôt à Andrinople même. Crummus ayant battu Michel I. & Léon n'oſant ſe montrer hors de Conſtantinople, Baſile encore au berceau, eut le ſort de douze autres mille hommes que le prince Bulgare emmena de la Macédoine après la priſe d'Andrinople, & qu'il fit paſſer au nord du Danube avec leurs femmes & leurs enfans. Montragon, ſucceſſeur de Crummus, voulut forcer ces malheureux bannis à abjurer le chriſtianiſme, eux qui, dans leur exil, faiſoient des proſélytes; mais au tems de Théophile, continue Léon, il y eut en Macédoine un maître de la milice qui s'appelloit Cordiles. Voyant que ſon fils Bardas étoit d'un âge mûr, il le laiſſa à ſa place pour gouverner les Macédoniens établis au-delà du Danube. Quant à lui, il trouva le moyen de ſe rendre auprès de Théophile. Ce prince lui fit beaucoup d'accueil, & quand il eut appris de lui ce qu'il déſiroit, il envoya des vaiſſeaux pour les prendre & les amener à Conſtantinople (on voit que je traduis littéralement). Le prince des Bulgares étoit alors Baldimer, neveu de Crummus & pere de Siméon. Or le peuple avoit

Conſtantin Por. in vita Baſilis h. Byz. p. 100.

Conſtantin Por. p. 100.

formé le projet de retourner dans la Romanie avec femmes & enfans. Michel le Bulgare étant donc allé à Theſſalonique, ils commencerent à paſſer avec tout ce qui leur appartenoit ; mais le comte (ou prince) de Bulgarie n'en fut pas plutôt inſtruit qu'il paſſa le Danube pour les combattre. Les Macédoniens ſe donnerent pour chefs Tzantzes & Cordiles, & ſous leurs auſpices ils livrerent bataille aux Bulgares, en tuerent un grand nombre, & en prirent quelques-uns. Ceux qui ne purent point paſſer, ſe refugierent chez les Ungres, auxquels ils apprirent tout ce qui concernoit les Macédoniens. Cependant les vaiſſeaux que l'empereur avoit envoyés pour tranſporter les captifs à Conſtantinople, aborderent à l'endroit marqué, & en même tems on y vit arriver un grand nombre de Huns. Dès que les Macédoniens les virent, ils ſe mirent à crier d'un ton lamentable : *Dieu de ſaint Adrien ſecourez-nous*, & en même tems ils ſe préparerent au combat. Cependant les Turcs leur diſoient : *abandonnez-nous tous vos effets, & allez où vous voudrez ;* mais les Macédoniens rejetterent cette propoſition, reſterent pendant trois jours ſous les armes, & le quatrieme ils commencerent à s'embar-

quer. Les Turcs avoient attendu ce moment pour les attaquer : le combat fut long, mais la victoire reſta aux Macédoniens : le jour ſuivant ſe paſſa de même, & par la bravoure d'un Macédonien nommé Léon, de la race des Gemoſtes, les Macédoniens furent encore vainqueurs. Après quoi rien ne s'oppoſant plus à leur embarquement, ils mirent à la voile & arriverent heureuſement à Conſtantinople, d'où l'empereur les envoya dans leur ancienne patrie. Baſile fut du nombre de ces Macédoniens qui revinrent chez eux, après avoir ſéjourné dans la Bulgarie pendant les regnes entiers de Léon & de *Michel le Begue ;* car il étoit né peu de tems avant la captivité, il avoit alors 25 ans. De retour chez lui, il s'attacha à Tzantzeces commandant de la Macédoine ; mais n'en ayant rien pu obtenir, il alla chercher fortune à Conſtantinople où l'attendoit la couronne impériale. Car c'eſt à la deſtinée ſinguliere de Baſile que nous devons l'hiſtoire de ces braves Macédoniens qui conſerverent pendant tant d'années l'amour d'une patrie ingrate & malheureuſe, quoiqu'ils en euſſent trouvé une autre chez leurs vainqueurs. Je ne ſais qui eſt ce Michel le Bulgare dont nous avons parlé, ni

pourquoi Léon l'a nommé en cet endroit ; mais il ne peut être le même que Michel, prince de Bulgarie, ſous l'empereur de ce nom, à moins que le Baldiner de Léon ne ſoit le même que le Bogoris dont parle l'auteur de la chro-
p. 74. nique de Conſtantin Porphyrogenete, & qui prit le nom de Michel en recevant le baptême à l'exemple de ſa ſœur. Mais il eſt peu vraiſemblable que deux noms ſi différens aient été ſubſtitués l'un à l'autre.

Après ce que je viens de dire, la deſtination de cette multitude de captifs que les Bulgares ne ſe laſſoient point d'emmener chez eux, n'eſt plus ni un myſtere, ni même l'objet d'une conjecture : ils en uſoient avec eux comme avec les Eſclavons, en obſervant ſeulement de les placer loin de l'empire, au lieu qu'ils ſe faiſoient des Eſclavons un rempart contre l'empire. Du reſte on m'accordera aiſément que tous les captifs tranſportés au nord du Danube pendant près de 200 ans, quelquefois au nombre de 50 mille ames ou plus ; on m'accordera, dis-je, que cette multitude prodigieuſe de captifs ne retourna point à Conſtantinople en une ſeule fois & ſur une ſeule flotte, & qu'ainſi il dut en reſter de quoi garnir

toutes les frontieres de la Bulgarie qui étoient les plus éloignées de l'empire ; toutes celles par conſéquent qui regardoient le nord, & s'étendoient au-delà du Danube.

Des colonies auſſi nombreuſes qui reſterent enſemble, durent conſerver leur langue & leurs mœurs. Or la langue des Macédoniens, des Thraces & des Illyriens, étoit cette langue Romaine que parloient les ſoldats, & dont ſe ſervoient les généraux de Juſtin, de Tibère & de Maurice contre les Avares pour haranguer leur armée, dont elle étoit la langue paternelle ; cette langue du pays dont ſe ſervit l'armée Romaine, lorſque dans le déſordre & la confuſion d'une marche, on cria & on répéta de toutes parts *retorna*, *retorna ;* cette langue dans laquelle *clauſuræ* ſignifioit des défilés & *Aula* la réſidence de Crummus. J'omets pluſieurs autres mots de cette langue Romaine que les hiſtoriens Grecs nous ont conſervés, & dont quelques-uns ne ſont pas même Latins, ou ſont à peine reconnoiſſables, comme *ſculca*, qui ſignifioit la *garde* que l'on fait dans un camp, &c. Il n'eſt pas ſurprenant que la langue des Romains parlée par des Thraces, des Macédoniens, des Illyriens, eût adopté beaucoup de

mots dont ne s'étoient ſervi ni Virgile ni Cicéron : elle dut auſſi reſſembler davantage au latin vulgaire que nous ne connoiſſons que très-imparfaitement, & où l'on diſoit *caballus* & *caballarius*, mot que les Grecs mêmes avoient adopté au tems dont nous parlons.

Telle fut la langue que durent porter au nord du Danube les Romains que les Bulgares tranſporterent par milliers dans le pays qu'ils avoient au-delà de ce fleuve. Or telle eſt encore la langue des Valaques qu'on a prétendu être une colonie Romaine par cette ſeule raiſon. Ce n'a été que par une autre conjecture fondée ſur celle-là, que l'on a dérivé leur nom de celui d'un certain Flaccus, lequel, dit-on, fut chargé de conduire cette colonie au nord du Danube. Mais ſi, en rétabliſſant l'hiſtoire des Barbares que la négligence, fruit d'un mépris injuſte, a ſi ſouvent défigurée, nous avons prouvé quelques vérités & détruit quelques erreurs, une de ces vérités eſt certainement qu'avant Trajan il n'y eut point de colonies Romaines au nord du Danube, qu'il n'y en eut plus depuis Aurelien, & que jamais il n'y en eut dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Valachie, & qui fut alors le pays des Ropolans, enſuite celui des

Digitized by Google

Viſigoths, & depuis ce tems-là, le paſſage continuel de tous les Barbares ſous leſquels ſuccomba l'empire. A cette colonie Romaine, dont l'invention étoit excuſable, un ſavant de nos jours a ſubſtitué une colonie Tartare; mais en avouant que l'origine des Valaques n'étoit pas certaine. Il y a lieu de croire, ajoute-t-il pour» tant, que les Wlaks ou Walaks vin» rent auſſi du Turkeſtan ou des envi» rons de la riviere d'Ili. Les Tartares » ne peuvent point prononcer le B, & » diſent Ilak pour Blak ou Wlak. Ru» bruquis dans le recueil de Bergeron » donne cette origine à ces peuples ». Mais qu'il y a loin de l'Ili à la Valachie! Et comment dans cette hypothèſe expliquera-t-on l'origine de cette langue que parlent les Valaques, & qui ſeule a piqué la curioſité des ſavans? Car s'ils parloient ou Tartare ou Eſclavon, quelle difficulté y auroit-il à leur trouver des peres entre tant de peuples Tartares ou Eſclavons qui s'établirent ſucceſſivement ſur le Danube? Tout le ſervice qu'auroit pu nous rendre l'auteur que nous venons de citer, auroit été de nous faire trouver un peuple Hunnique, lequel, mêlé avec les Romains, comme un peuple dominant avec un peuple ſubordonné, leur eût donné ſon nom &

eût pris leur langue ; mais il ne nous donne que le nom d'une riviere, & ce nom eſt *Ili* qui ne reſſemble guères au nom des Valaques. Il ſeroit bien plus naturel de dire que les Valaques furent ainſi appellés, parce qu'ils étoient Romains, & comme en Allemand on appelle encore les Italiens *Welſch* & *Welſcher*, & *Kauter Welſch* la langue que parlent les Rhetes de Suiſſe, & qu'on parla long-tems juſques dans le pays de Coire ; on pourroit auſſi comparer le nom des Valaques à celui des Wallons, nom que l'on donna aux peuples qui, dans les Pays-Bas, ont conſervé la langue Romance, & à ceux de Wal & de Cornwal que conſervent en Angleterre les deux provinces où il reſta des Romains après la conquête de cette île par les Anglo-Saxons.

Mais ſans rejetter cette conjecture ſur le nom des Romains de Valachie, nous pouvons l'abandonner à la critique des ſavans, qui ne voudront pas que partout on ait donné le même nom aux Romains, & qui nieront que l'on puiſſe rien conclure de leur dénomination dans les pays & les dialectes Teutoniques, à celle qu'on put leur donner dans une contrée très-éloignée de tout commerce avec les Teutons. Nous n'aurons

pas beſoin d'une étymologie pour prouver que les Valaques tirerent leur nom auſſi bien que leur origine des provinces Romaines. Mais avant d'examiner cette queſtion & d'ébaucher l'hiſtoire des Valaques, nous devons encore parler des Sclaves orientaux & des Bulgares, avec qui ils ſont très-ſouvent confondus par les hiſtoriens, parce qu'en effet une partie des Valaques obéit plus d'une fois aux mêmes maîtres, & éprouva la même fortune.

Diſons encore ici qu'à Siméon, fils de Baldimer, & petit-neveu de Crummus, ſuccéda Pierre ſon fils, ſans autre titre qu'un teſtament contraire aux loix. Siméon avoit eu d'une premiere femme Michel qu'il condamna par ſon teſtament à prendre l'habit monaſtique. Pierre étoit l'aîné de trois enfans mâles qu'il avoit eus de ſa ſeconde femme, ſœur de George Surſubule. Il voulut qu'il fût ſon ſucceſſeur, & que Surſubule fût ſon tuteur & celui de ſes freres Jean & Benjamin, auxquels il accorda la *ſtole Bulgarique* : ce devoit être l'habillement diſtinctif des princes du ſang, le même que les Bulgares avoient emprunté des Avares. La mort de Siméon, arrivée en 957, fut ſuivie d'une conſpiration générale de tous les peu- *Cedrenus. p. 645.*

ples voiſins contre les Bulgares. Les Romains ne s'oublierent point en cette occaſion ; mais ils furent auſſi les premiers dont le régent de Bulgarie entreprit de ſe débarraſſer, & ce fut au milieu de la Macédoine que Surſubule & les autres parens de Pierre donnerent à l'empereur le choix entre la paix & la continuation de la guerre. On s'aſſembla de part & d'autre pour travailler à un accommodement, & entre les moyens d'y parvenir, on propoſa le mariage de Pierre avec Marie, petite-fille de Romain Lacapene qui régnoit alors, & fille de Chriſtofle, fils de Romain & ſon collegue. Le congrès fut transféré à Conſtantinople où ſe rendirent Etienne, comte Bulgare, George Surſubule, Siméon Calutercan, un autre Siméon, beau-frere du prince de Bulgarie, Etienne ſon parent, Magotin, Cronus & Menicus, tous perſonnages du premier rang entre les Bulgares. Pierre s'y rendit auſſi, & épouſa la princeſſe Marie. On remarque que cette reine des Bulgares faiſoit de fréquens voyages à Conſtantinople pour y voir ſon pere & ſon ayeul qui l'aimoient tendrement, & que la derniere fois qu'elle y vint, ſon pere étant déja mort, elle y amena trois fils qu'elle avoit de Pierre, & retourna en

Bulgarie, comblée de préſens que lui avoit faits ſon ayeul. Deux de ces fils, de Pierre & de Marie, furent Boriſe & Romain qu'aſſujettirent les Ruſſes, dont l'aîné fut dépoſé par Jean Zimiſcès, & qui virent le royaume de leurs ancêtres au pouvoir des Comitopulles.

Il paroît que la prédilection de Siméon pour ſes enfans du ſecond lit, commença les malheurs de ſa maiſon, & que Michel qui ne garda pas l'habit monaſtique, fut le premier fléau de ſes freres & de ſes neveux, & l'auteur d'une famille dans laquelle reſta le ſurnom de moine, & qui donna des ducs à la Bulgarie ſubjuguée par les Romains. Cet Etienne, comte Bulgare, que nous venons de nommer, me paroît auſſi avoir été le pere des quatre Comitopulles qui profiterent des malheurs de la maiſon royale pour envahir le trône. Le titre de comte de Bulgarie n'étoit pas nouveau, & je conjecture qu'on le donnoit à la premiere perſonne de l'état après le roi. Les Comitopulles ne s'éleverent ſur les ruines de la maiſon du grand Crummus, que pour être en proie à toutes les fureurs, qui ſont d'ordinaire les juſtes châtimens des uſurpateurs: les freres firent périr les freres, les oncles leurs neveux, & enfin l'au-

qu'éprouva cette région juſqu'à la priſe de Conſtantinople par Mahomet II. mais comme nous ne devons notre attention à chacun des peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe, que juſqu'au moment où il ſe fixa dans le pays qu'il occupe encore aujourd'ui, on conçoit que ce n'eſt point une hiſtoire ſuivie de la Turquie d'Europe, avant qu'elle prît ce nom, qu'il nous faut offrir à nos lecteurs, & que nous aurons rempli nos engagemens, lorſque nous aurons fixé l'origine des peuples qui habitent cette contrée, & le tems où ils s'emparerent des pays d'où ils n'ont plus été chaſſés.

En parlant de la fondation du royaume de Bulgarie, nous avons dit que trois nations Eſclavonnes furent réparties ſur toutes les frontieres du pays que les Bulgares s'étoient réſervés, & qu'on appella Séverenſes le peuple Eſclavon qui eut ſon établiſſement au midi du mont Hæmus. Je n'oſerois rapporter l'origine de ce peuple aux Zérivans que nous avons trouvés dans le fragment du géographe anonyme ; mais il y a beaucoup d'apparence que le duché de Séverie dans le Palatinat de Cracovie, & un autre duché du même nom partagé aujourd'hui entre le gouvernement de Bielgorod & celui de Kiovie, indiquent en-

core ou l'ancienne patrie, ou deux colonies des Séverenſes. Leurs établiſſemens au midi du défilé de Weregabe furent très-étendus, s'ils avoient le ſeul peuple Eſclavon, dont les Bulgares ſe fuſſent fait un rempart de ce côté-là. Nous avons rendu compte de quelques faits qui prouvent que Theſſalonique étoit au milieu d'un peuple qui devenoit ennemi des Romains, dès que les Bulgares étoient leurs ennemis : ils devoient même s'étendre juſques dans le Péloponèſe. L'hiſtoire de la priſe de Theſſalonique par les Sarraſins, ſous le regne de Léon, fils de Baſile, & pere de Conſtantin Porphyrogenete, nous fournit quelques remarques qui ne peuvent être étrangeres aux Séverenſes. « Cette ville, » dit Cameniate qui en étoit citoyen, a » dans ſon territoire quelques villes, » dont les unes lui appartiennent & ap» portent leurs contributions dans ſon » tréſor, les autres payent tribut à la » nation des Scythes qui n'eſt pas fort » éloignée de-là. Ce voiſinage même » contribue beaucoup à la richeſſe de » Theſſalonique, par le grand com» merce qui ſe fait entre ſes habitans & » les Scythes, lorſque ceux-ci ſont en » paix avec les premiers. Or depuis » long-tems les uns & les autres ont

886. 911.

Hiſt. Byzant. p. 244.

» grand ſoin de conſerver cette paix » précieuſe qui fait leur bonheur & leur » richeſſe. Enfin les rivieres qui, après » être ſorties de la Scythie, traverſent » & arroſent le territoire de cette ville, » en fertiliſent les terres & y entretien- » nent la plus grande abondance ». Ainſi Theſſalonique, ſituée ſur le golfe Thermaïque, buvoit les mêmes eaux dont s'abreuvoient les Eſclavons, & on appelloit Scythie une contrée où prenoient leurs ſources les rivieres qui arroſoient ſon terroir.

Alexandre, vainqueur des Perſes & des Getes, & vous Paul Emile, vainqueur de Perſée, auriez-vous reconnu la Macédoine dans l'état où elle ſe trouvoit alors, ou lorſque les Nomades de l'Arabie en ravagerent la capitale ? La derniere reſſource de cette ville opulente fut dans le courage des Scythes qui donnoient leur nom à une partie de la Macédoine. Nicolas, chargé de la défendre, diſoit : *Il faut appeller à notre ſecours les Sclavenes nos voiſins, tant ceux qui nous obéiſſent, que les autres qui obéiſſent au duc du Strimon : leur habileté à tirer de l'arc nous mettra en état d'écarter les Barbares.* Il écrivit en effet dans toute la contrée voiſine aux Eſclavons qui étoient à portée de ſecourir Theſſalonique, & les

Ibid. p. 252.

preſſa de ſe rendre dans cette ville avec les armes qu'ils pouvoient avoir ; mais ils ne réuſſit qu'à y faire venir un petit nombre de ces Barbares, qui même étoient très-mal armés. La raiſon en étoit que leurs chefs étoient mal intentionnés, & ne penſoient qu'à leurs propres intérêts. Envain Nicolas écrivit juſqu'à trois fois au duc du Strymon, & lui déclara qu'il ſeroit reſponſable envers l'empereur de tout le mal qui arriveroit à la ville : le duc ne répondit que par de vaines promeſſes, & perſévérant dans ſon ancienne méchanceté, ni lui, ni perſonne de ſa part, ne ſe montra juſqu'à la fin du ſiege, il ſe fit même un plaiſir d'inſulter aux malheurs des Theſſaloniciens.

Cette conduite des Sclavenes livra la ville aux Sarraſins, quoiqu'elle fût remplie d'un peuple prodigieux, & ſans comparaiſon plus nombreux que les ennemis qui l'attaquoient ; mais c'étoient des bourgeois timides & ſans expérience, tels que les aime & les fait un gouvernement deſpotique. Les Sclavenes qui étoient libres, campagnards & belliqueux, quoiqu'ils fuſſent en petit nombre dans la ville aſſiegée, furent ceux de tous ſes défenſeurs qui retarderent le plus ſa perte par la juſteſſe avec *C. 25, p. 255.*

laquelle ils ſavoient tirer de l'arc, & par la manière dont ils faiſoient voler leurs fleches, auxquelles rien ne réſiſtoit. Mais le courage des Sarraſins rendit cette reſſource inutile, & les Sclavenes n'attendirent pas la derniere extré-
c. 41. mité pour ſortir de la ville: leurs chefs
p. 265. avoient trouvé le moyen de ſe procurer les clefs de la citadelle, & ils s'en ſervirent pour prendre la fuite, ſous prétexte d'aller chercher leurs alliés, les Strymmonites. Leur évaſion fut bientôt ſuivie de la priſe de Theſſalonique, qui arriva en 904, & qui coûta la liberté à un peuple immenſe.

Il y a apparence qu'une partie des Eſclavons de Macédoine n'étoit dans la dépendance des Romains que depuis le regne de Baſile le Macédonien; car ſi en 759 Conſtantin avoit ſubjugué les Sclavinies, ſes ſucceſſeurs avoient été ſi ſouvent malheureux, & depuis peu le regne de Michel le Begue avoit été ſi funeſte à l'empire, que l'obéiſſance des Eſclavons n'avoit pas dû être plus durable que la tranquillité des Bulgares. Les Séverenſes ou Séberenſes devoient être partagés en un grand nombre de tribus qui avoient des noms particuliers: tels étoient, je crois, les Smolenes, dont nous parlerons encore, & dont il me

femble que Smolensko a conſervé le nom dans leur ancienne patrie ; tels les Némitzes, nation barbare, dit Anne Comnene, mais qui, ſubjuguée autrefois par les Romains, étoit accoutumée à ſervir avec eux dès le tems de Nicéphore Potaniate. *Alexiad. lib. 11, p. 53.*

Au tems de Michel le Begue, dit le continuateur de Conſtantin Porphyrogenete, toute la Dalmatie ſe ſépara de l'empire Romain, & chaque peuple eut pour chef ſuprême ou ſon prince ou ſes magiſtrats. Les choſes y reſterent dans cet état juſqu'au regne de Baſile le Macédonien qui fit rentrer les Dalmates ſous l'obéiſſance de l'empire. Les Scythes qui habitoient la Dalmatie & la Pannonie, dit Conſtantin lui-même dans la vie de Baſile, & ceux qui étoient encore plus éloignés, les Crobates, les Serbes, les Zachlumes, les Turbuniſtes, les Canalites, les Diocletians & les Rentans ſecouerent le jour de l'empire, auquel ils avoient été ſoumis, ne dépendirent plus que d'eux mêmes, & n'obéirent qu'à leurs princes ou à leurs magiſtrats. Pluſieurs même, pour rendre leur défection plus complette, abjurerent le baptême, afin qu'il ne reſtât aucun rapport ni de ſubordination ni d'amitié entre eux & les Romains. Tous ces noms *Lib. III, cap. 28, p. 38. C. 52. p. 132.*

n'étoient pas ceux des tribus Eſclavonnes qui habitoient la Damaltie ; les Diocletians, par exemple, étoient les Sclaves qui poſſédoient Dioclée. Cinname joint aux peuples nommés par Conſtantin, la nation des Catziciens qui habitoient auſſi la Damaltie.

Cinam. hiſt. lib. VI, c. I.

Une entrepriſe des Sarraſins de Carthage ſur la ville de Raguſe qui étoit la métropole des Dalmates, fit rentrer toute la province ſous les loix de l'empire, par la terreur que leur inſpirerent les Sarraſins, & par la généroſité & le ſuccès avec lequel Baſile les ſecourut au moment où il venoit de monter ſur le trône. Les peuples que nous venons de nommer, témoins des ſuccès qu'avoient eus les Sarraſins, déja maîtres de pluſieurs villes, & de la terreur dont ils avoient été ſaiſis en apprenant que Baſile n'abandonnoit pas les Dalmates, jugerent ſagement qu'il valoit mieux acheter une puiſſante protection par quelque obéiſſance que de régner avec le danger d'une honteuſe ſervitude. D'après cette réflexion, les Crobates que nous appellons Cravates, ou Croates, & les Serbles qui n'étoient point différens des Serbes ou Serviens, tous les peuples enfin que nous venons de nommer, envoyerent des ambaſſadeurs à

Digitized by Google

Basile, lui rappellerent très-à-propos les bons services qu'ils avoient rendus à l'empire, & demanderent à rentrer sous son obéissance. L'empereur qui regrettoit la perte d'une aussi belle province, & qui trouvoit une occasion de faire rentrer dans le sein du christianisme des peuples entiers qui l'avoient abjuré, se rendit avec empressement aux prieres des Dalmates, leur envoya des prêtres, & leur ordonna de choisir parmi eux, & sous son autorité, des magistrats & des chefs pour les gouverner ; car, ajoute le petit-fils de Basile, il ne vendit point ces magistratures aux plus offrans, qui auroient en même tems été les plus empressés à s'enrichir des dépouilles de leurs peuples ; mais il régla sagement que ceux-là gouverneroient leurs concitoyens qui auroient été élus par eux, & qui devant leur élévation aux suffrages de ceux qu'ils régiroient, auroient toutes sortes de raisons pour les gouverner, comme des peres gouvernent leurs enfans. On voit que Constantin fait honneur à son grand-pere d'une forme de gouvernement qu'il n'institua pas, & qui étoit très-ancienne chez les Esclavons. Cette révolution doit être rapportée à l'an 867, ou à l'année suivante, puisqu'elle arriva au commence-

ment du regne de Baſile I. Mais quelque déférence qu'aient pu avoir pour ce prince les Eſclavons & leurs chefs, elle n'alla point juſqu'à en faire les ſujets de cet empire, dont la conſtitution, pernicieuſe aux deſpotes, comme à leurs eſclaves, ne pouvoit ſe concilier avec la fierté de ces peuples également libres & guerriers.

Quand ils auroient voulu être fideles à l'empire, le pouvoient-ils, lorſque des révolutions continuelles ne leur permettoient ni de reſpecter la nation dominante, ni d'aimer ſes chefs? Ce n'eſt point dans un état où l'autorité ſuprême eſt la proie du plus ſcélérat ou du plus téméraire, que peut s'établir la vénération des peuples pour le ſang de ſes rois, & cet amour héréditaire qui fait pardonner les fautes, & qui ne voit point de crime où réſide la majeſté. Il falloit donc que les Eſclavons fuſſent tour-à-tour dociles & rebelles, attachés au chef de l'empire, ou conjurés avec les mécontens qui vouloient venger un prince regretté, & replacer ſa famille ſur le trône. Ce ſeul vice, intimement lié avec le mépris des loix qu'enſeigne le deſpotiſme, ſuffiſoit pour rendre inutiles à l'empire toutes les reſſources que lui offrit ſi ſouvent l'acquiſition qu'il fit de

Digitized by Google

peuples braves, libres & auſſi policés que peut les déſirer un gouvernement modéré. Nous avons vu combien peu furent utiles à l'empire, ſous le regne de Léon, fils de Baſile, ces Eſclavons de Macédoine qui lui devoient l'obéiſſance, & ce duc du Strymon à qui ſes peuples la devoient, & qui l'avoient apparemment promiſe pour lui-même & pour eux. Entouré d'ennemis ou payens ou mahométans, l'empire Grec avoit un sûr moyen de ſe faire des Eſclavons une foule de défenſeurs zélés, par la facilité avec laquelle ils embraſſoient le chriſtianiſme. Nous avons vu quelle fut leur religion primitive, elle ne dut leur donner aucun éloignement pour le chriſtianiſme qui ne faiſoit qu'ajouter des dogmes nouveaux à ceux qu'ils croyoient déja. Je crois pouvoir compter entre les peuples Eſclavons ces Chaliſiens dont parle Cinname, & qu'il nomme entre les ſoldats *auxiliaires* des Hongrois, quoiqu'ils habitaſſent avec eux; mais ils étoient d'une religion différente. Les Hongrois, dit-il, ont déja embraſſé le chriſtianiſme, mais les Chaliſiens conſervent encore les loix moſaïques, quoiqu'aſſez défigurées. Il dit, dans un autre endroit, que Manuel Comnene ayant bâti un château ſur la fron-

Lib. III, cap. 8.

Lib. VI, cap. 2.

tiere, lorſqu'il étoit en guerre avec Etienne, roi de Hongrie, y établit des Hongrois qu'il avoit tirés de Sirmium : ils étoient du nombre de ceux auxquels on a coutume de donner le nom de Chaliſiens, & qui, comme je l'ai dit, n'ont pas la même religion que les autres, mais ſuivent les opinions des Perſes. Cette contradiction eſt ſinguliere : elle n'empêche pourtant pas qu'on ne puiſſe alléguer ce témoignage de Cinname pour prouver que la religion des Eſclavons avoit beaucoup de reſſemblance avec celle des Juifs ; peut-être avoit-elle été mêlée chez les Chaliſiens avec celle des Abares, qui ne différoit point de celle des anciens Perſes.

Je ſuppoſe que les Chaliſiens étoient Eſclavons, & je ne vois pas quelle origine on peut leur aſſigner ſi on leur refuſe celle-là ; je crois même qu'ils tiroient leur nom de la ville de Caliſch qui exiſtoit dès le tems de Ptolémée, & que l'on peut regarder comme une des plus anciennes villes du pays des Venedes. Au reſte l'hiſtoire de leur religion eſt liée étroitement avec leur origine que j'ai indiquée en parlant des Moſques, mais qui exige des recherches dont je n'ai pas dû m'occuper dans cet ouvrage. Il me ſuffit ici du témoignage

gnage de Cinname, comparé avec celui de Procope, pour assurer que la religion Vénédique répugnoit peu au christianisme, dès qu'on n'en faisoit pas une loi. Or les Grecs, très-peu sensés d'ailleurs dans tout ce qui avoit rapport à la religion, furent en ce point beaucoup plus sages que les Chrétiens occidentaux, & convertirent plus de peuples, sans que l'humanité eût à gémir des victoires de la religion.

On voit par ce que je viens de dire, que nous ignorons une infinité de choses intéressantes par rapport aux peuples Esclavons. Nous ne savons en effet avec précision, ni comment ils s'étoient établis en si grand nombre dans la Dalmatie, ni comment ils avoient reçu le christianisme, ni en quel tems ils s'étoient soumis à l'empire pour s'en séparer ensuite sous le regne malheureux de Michel. La politique des Abares explique à la vérité leurs conquêtes, ou plutôt leur établissement dans la Dalmatie & l'Istrie; leurs entreprises sur l'Italie, dont nous avons parlé, en prouvent l'ancienneté, & peut-être aurons-nous encore quelques remarques à ajouter à celles que nous avons déja faites sur ces événemens; mais relativement à la partie la plus orientale de l'Europe, l'histoire

des Bulgares eſt celle que nous devons principalement conſulter par rapport aux Eſclavons. La fondation de l'empire des Bulgares, & leurs guerres avec les Romains, nous ont fourni juſqu'ici nos remarques les plus intéreſſantes ſur cette nation, depuis la décadence des Abares: voyons ſi la deſtruction de ces deux empires nous éclaircira de même ſur ſes deſtinées. Nous commencerons par la ruine de l'empire Bulgare, pour ne repaſſer dans l'occident qu'après avoir fini nos recherches ſur l'Europe orientale.

Ce n'eſt qu'au moment où la puiſſance des Bulgares eſt ſur ſon déclin, & où leur empire commence à ſe diſſoudre, qu'on voit clairement quelles en avoient été les forces & l'étendue. La raiſon en eſt très-naturelle, puiſque ne connoiſſant leur hiſtoire que par les écrivains Grecs, nous devons trouver leurs ſuccès affoiblis & déguiſés dans les uns, & leurs pertes ou exagérées par les autres, ou repréſentées dans toute leur étendue. Samuel qui étoit le dernier des quatre freres qu'on appella Comitopulles, avoit réuni tous les hommages des Bulgares, à qui Zimiſcès avoit enlevé les derniers de leurs rois. C'étoit un prince belliqueux, ennemi du repos, & aſſez ha-

Cedren. p. 744.

bile pour n'être accablé qu'avec sa nation, tel enfin que le ciel en donne aux peuples, pour mettre le comble à leur gloire & commencer leur ruine. Il profita d'une guerre civile qui donnoit beaucoup d'occupation à Basile III. pour ravager la Thrace, la Macédoine, le territoire de Thessalonique, la Thessalie, la Grece, & jusqu'au Péloponèse. Lariſſe fut une de ses conquêtes. J'ai déja dit comment il sut groſſir son peuple & son armée, des prisonniers, qu'il fit à cette occasion. Je remarquerai encore qu'il enleva de Lariſſe les reliques de saint Achillée qui en avoit été évêque, & qu'il les transporta à Respa, où il avoit son palais.

Basile n'eut pas plutôt mis fin à la guerre civile qu'il pensa à Samuel, passa le Rhodope avec une bonne armée, laissa un de ses généraux à la garde des défilés, & qu'à travers des forêts épaisses & d'autres défilés il s'avança vers *Triadize*, dont il vouloit faire le siege; mais sur un faux avis qu'on lui donna d'une révolte prête à éclater, il retourna sur ses pas en diligence, fut chargé vivement par Samuel, perdit tous ses équipages & jusqu'aux ornemens impériaux. Trois ans après il reprit le même projet de vengeance, dont sans doute les mo-

L'an 986. Sardiq.

989

tifs s'étoient multipliés; mais pour cette fois il ſe contenta de laiſſer une bonne garniſon à Theſſalonique, afin de contenir Samuel & de défendre le grand martyr Démetrius qui étoit le patron
995. de tout le pays. Mais Samuel ne craignit ni le patron qu'il croyoit neutre, parce qu'il devoit l'être entre deux princes & deux peuples qui le reſpectoient également, ni la nombreuſe garniſon de Theſſalonique: il en ravagea le territoire, tua le duc qui y commandoit, emmena ſon fils priſonnier, traverſa la Theſſalie, la Bœtie, l'Attique, entra dans le Péloponèſe, & ne rencontra d'ennemis en état de lui réſiſter, que lorſqu'il fut de retour ſur le Sperchius; ſurpris en cet endroit pendant la nuit, il perdit une partie de ſon armée, & s'enfuit avec le reſte dans les montagnes d'Etolie, d'où il rentra en Bulgarie par le Pinde. Il avoit été grievement bleſſé, ainſi que ſon fils Romain, qu'on appelloit auſſi Radomer.

Une fille qu'il avoit, conçut alors un violent amour pour Oſotes, ce fils du commandant de Theſſalonique qu'il avoit fait priſonnier, & menaça de ſe tuer ſi on ne le lui donnoit pas pour mari. Samuel qui aimoit tendrement ſes enfans (il avoit épargné Bladoſthlabus ſon

neveu à la priere de ſon fils), ne put ſe réſoudre à faire le malheur de ſa fille: il rendit la liberté à Oſotes, & après en avoir fait ſon gendre, il l'envoya à Dyrrachium pour commander dans toute la contrée. Nous ignorions juſqu'ici que cette ville eût appartenu aux Bulgares. Oſotes ne fut point ſenſible à ce procédé généreux, & ſa femme plus coupable encore, entra dans ſes vûes: il s'embarqua avec elle ſur des galeres qui croiſoient devant Dyrrachium, & porta à l'empereur une lettre d'un des principaux habitans de Dyrrachium, qui promettoit de livrer la ville à certaines conditions. Le marché fut bientôt conclu & exécuté de part & d'autre.

Si Samuel éprouvoit des trahiſons, il avoit auſſi des partiſans entre les principaux habitans de pluſieurs villes. On lui en découvrit alors à Theſſalonique, & leur punition en fit découvrir à Andrinople; mais on ne connut ces derniers que par leur fuite: ils ſe retirerent auprès de Samuel. Dans le même tems Baſile entra en Bulgarie du côté de Philippopolis, & détruiſit quelques châteaux dans le territoire de Sardique. L'an 1000 fut encore plus malheureux pour Samuel, à qui une armée, entrée dans la Bulgarie du côté de l'Hæmus, enleva

1001. la grande & la petite Perſthlaba & Pliſcoba. L'année ſuivante, Baſile mena lui-même ſon armée en Bulgarie par Theſſalonique. Dobromer, prince de Berroce, ſe donna à lui avec ſa ville, & fut fait proconſul ; Nicolas ou Nicotitſas défendit vigoureuſement le château de Serbia, ne ſe rendit qu'à l'extrémité, fut fait patrice, & s'enfuit pourtant pour rejoindre Samuel avec qui il alla faire le ſiege de Serbia, d'où Baſile avoit retiré les Bulgares pour leur ſubſtituer des Romains. Baſile ne leur laiſſa pas le tems de reprendre Serbia ; Nicolas fut pris en fuyant, & chargé de fers : Baſile entra dans la Theſſalie, où il rétablit les châteaux que Samuel avoit détruits, prit ceux qu'occupoient les Bulgares, envoya ceux-ci à Bolere, s'avança juſqu'à Bodene, château ſitué ſur un rocher, par-deſſous lequel s'écoulent les eaux du lac d'Oſtrobe, força ce château, & en envoya auſſi la garniſon à Bolere. Dragan qui avoit commandé à Bodene, obtint la permiſſion de s'établir à Theſſalonique, s'y maria, eut deux enfans & s'enfuit : il fut repris, obtint ſa grace, à la priere de ſon beau-pere, & s'enfuit encore ; repris une ſeconde fois, il obtint de même ſon pardon, devint pere de deux autres enfans ; s'en-

Digitized by Google

fuit pour la troiſieme fois, fut repris & empalé. Je rapporte ce fait pour donner une idée de l'eſprit patriotique qui régnoit chez les Bulgares.

Samuel, l'année ſuivante, ſe vengea 1002.
plutôt qu'il ne ſe dédommagea de ſes pertes, ſur le territoire d'Andrinople d'où il emmena un grand butin. Baſile détruiſit quelques autres châteaux qu'il trouva ſur ſa route, & s'approcha de l'Apius qu'on appelloit alors Bardarius : c'eſt aujourd'hui le Vardar, qui ſe jette dans le golfe de Salonique, non loin de cette ville. Samuel étoit de l'autre côté du fleuve, & l'on faiſoit mauvaiſe garde dans ſon camp : Baſile découvrit un gué, paſſa le fleuve, & jetta l'épouvante dans l'armée ennemie qui prit la fuite, abandonnant tous ſes bagages. A la ſuite de cette victoire, Scopies ou Scupi fut livrée à l'empereur par Romain, fils de Pierre, roi des Bulgares & frere de Borice que Zimiſcès avoit dépouillé des marques de la royauté, pour lui donner celles du magiſtere. Samuel, trop généreux, avoit confié Scupi au petit-fils de Siméon, & au frere du dernier roi des Bulgares : il fut puni de ſa confiance ; on récompenſa le traître en lui donnant le patriciat avec le gouvernement d'Abyde. Baſile ne trouva pas la même

lâcheté à recompenſer dans le commandant de Pernic : il s'appelloit Cracras, & étoit un *excellent guerrier ;* mais il étoit encore meilleur citoyen : il fit perdre beaucoup de tems à l'empereur ſous les murs de ſon château, lui laiſſa prodiguer les promeſſes & les careſſes, & l'obligea de reprendre la route de Conſtantinople par Philippopolis.

Baſile s'étoit fait une loi d'entrer tous les ans dans la Bulgarie, & apparemment il ne s'en écarta pas pendant les douze années qui ſuivirent la campagne dont nous venons de rendre compte ; mais juſqu'en 1014 nous ignorons ce qu'il y fit, ſans doute, parce que ſes ſuccès furent peu brillans : il ravageoit, il dépeuploit : Samuel découragé n'oſoit plus tenir la campagne, moins encore livrer bataille. Il réſolut enfin d'entourer la Bulgarie de foſſés & de remparts, & comme Baſile y étoit preſque toujours entré par deux défilés, appellés, l'un la Cimbe de Longus, & l'autre la Cimbe de Cleidius : il s'appliqua ſurtout à les mettre en état de défenſe. Baſile s'étant préſenté au débouché de ces détroits, la garniſon que Samuel y avoit miſe, le reçut bien, & rendit tous ſes efforts inutiles. Heureuſement pour lui, le commandant de Phi-

Eppopolis l'avoit ſuivi : ce brave chef le pria d'entretenir l'attaque, pendant qu'avec un détachement il iroit eſſayer une entrepriſe, dont il eſpéroit quelque ſuccès. Baſile y conſentit, & Nicéphore Xiphias fit pluſieurs marches forcées pour tourner le Balathiſte, montagne très-haute, qui dominoit du côté du midi, la Cimbe de Cleidius. Il reparut le vingt-neuvieme de Juillet ſur les hauteurs qui commandoient le défilé, s'y précipita comme l'épervier qui fond ſur ſa proie, & mit en fuite les Bulgares effrayés. En même tems l'empereur force le retranchement qu'il détruit, pourſuit vivement les fuyards, & pénetre juſqu'à l'endroit où étoit Samuel, qui ne dut ſon ſalut qu'à la valeur de ſon fils : le brave Romain lui fit un rempart de ſon corps, lui donna le tems de monter à cheval, & ne ceſſa de combattre qu'après avoir mis ſon pere en ſûreté dans le château de Prilape. On fait monter à 15 mille le nombre des priſonniers Bulgares qui reſterent au pouvoir des Romains. Baſile leur fit crever les yeux, & ne laiſſa un œil qu'à un ſur cent, afin que chaque centaine eut un guide pour la conduire à Samuel. Il ne reſtoit point aſſez de courage à ce prince infortuné pour ſoutenir un pareil ſpectacle : il

tomba évanoui, & l'on eut beaucoup de peine à le faire revenir. Lorſqu'il eut un peu repris ſes ſens, il demanda de l'eau qu'il but, & ſur le champ il fut pris d'un cardiagme dont il mourut au bout de deux jours. Son fils Gabriel, qu'on appelloit auſſi Rodimer & Romain, lui ſuccéda : il étoit fils d'une concubine née à Lariſſe, & ſurpaſſoit autant ſon pere par la force du corps, qu'il lui étoit inférieur du côté de l'eſprit & de l'habileté.

L'empereur, après avoir paſſé les défilés, avoit attaqué & pris le château de Matzouc, & s'étoit avancé vers Strumpitz avec Théophylacte Botanciate qui venoit de remporter une grande victoire. Samuel ne s'étoit point borné à défendre l'entrée de ſes états : il avoit envoyé Neſtoutz avec une armée vers Theſſalonique. C'étoit un des plus puiſſans ſeigneurs de Bulgarie, & la force de ſon armée répondoit à la valeur de l'entrepriſe ; mais Botanciate qui commandoit à Theſſalonique, ne l'attendit point dans ſes murs : il le combattit en raſe campagne, le vainquit & alla joindre l'empereur avec les marques de ſa victoire, lorſque ce prince attaquoit encore la Clauſure de Cleidius. Après la priſe de Matzouc, Baſile lui ordonna de paſſer par les hauteurs de Strumpitz, de

détruire les retranchemens qu'il trouveroit sur sa route, & d'ouvrir la communication avec Thessalonique. Botaniate ne rencontra point d'ennemis jusqu'à cette ville : mais lorqu'il voulut rejoindre l'empereur par la même route, les garnisons Bulgares qui l'avoient laissé passer, se rassemblerent, l'enfermerent dans un défilé, & le firent périr avec la plus grande partie de son armée. Après avoir appris cette défaite, Basile n'osa pas s'engager plus avant dans le pays ennemi, & se replia sur Zagorie, dans le territoire de laquelle étoit un château très-fort, qu'on appelloit Mélenic, & où un grand nombre de Bulgares s'étoient réfugiés. L'empereur les fit solliciter de se rendre à lui, y réussit, les traita avec bonté, & retourna dans ses états, où il apprit, le vingt-quatrieme d'Octobre, la mort de Samuel, arrivée le quinzieme de Septembre, lorsque commençoit la treizieme indiction, & avant la fin de l'an 1014.

Il partit aussi-tôt pour Thessalonique, d'où il entra dans la Pélagonie ; mais sans y faire aucun mal, si ce n'est qu'il brûla le palais que Gabriel avoit à Buteliane. Cinname nous apprend que de son tems on donnoit, je ne sais, dit-il, en quelle langue, le nom de Pélagonie à la Mysie. *Lib. 3. c. 6.*

La raiſon en fut, peut-être, que la Péla-gonie ayant appartenu aux Bulgares, les Theſſaliens & les Macédoniens avoient donné à leur empire le nom de la province, par laquelle il confinoit à leur pays, & que cet empire, ayant depuis été reſſerré dans la Myſie, les Theſſaliens & les Macédoniens continuerent à lui donner le même nom, ſans autre raiſon que l'uſage. Baſile n'eut beſoin que d'envoyer un détachement à Stypeion & à Prilape, pour réduire ces deux châteaux: il paſſa lui-même à Tzerna, s'avança juſqu'à Budene, reçut la foi des Bulgares qui y étoient en garniſon, & fut de retour à Theſſalonique le neu-
an 15 vieme de Janvier. Mais dès que le printems fut venu, il ſe vit obligé de retourner à Budene, dont la garniſon s'étoit déclarée contre les Romains: un long ſiege la força de capituler, & Baſile l'envoya à Bolere. Il fit enſuite bâtir dans les défilés deux châteaux qu'on appella Cardie & Saint-Elie, & retourna à Theſſalonique, où il reçut une ambaſſade de Gabriel avec des lettres par leſquelles ce prince offroit de ſe reconnoître ſon ſerviteur & ſon ſujet; mais comme il ne jugea pas cette offre ſincere, il envoya une armée dans le pays des Moglenes pour y faire le dégât, la ſuivit de près,

Digitized by Google

mit le siege devant la ville principale des Moglenes, fit miner une partie de la muraille, dont la chûte força la garnison à se rendre prisonniere. Avec elle se rendirent Domitien Caucan, seigneur puissant entre les Bulgares, Elitzes, prince des Moglenes, & plusieurs autres seigneurs.

Cinq jours après, Basile vit arriver dans son camp le même ambassadeur que Gabriel lui avoit envoyé quelques mois auparavant; mais il venoit alors de la part de Jean Bladisthlabus, fils d'Aaron, le même à qui Gabriel avoit sauvé la vie, & qui venoit de le faire assassiner à la chasse. L'infâme Wladislas écrivoit à Basile qu'il venoit de tuer Gabriel, & de se mettre en possession du royaume qui lui étoit dévolu, & lui offrit de se reconnoître son serviteur & son sujet. L'empereur qui n'en avoit pas cru le généreux Gabriel, ajouta foi à la promesse d'un scélérat, peut-être parce que son crime, en le rendant odieux à ses sujets, devoit le rendre fidele au maître qu'il se donnoit. Basile envoya à Jean Wladislas une bulle d'or qui contenoit les loix de sa soumission, & bien-tôt le même ambassadeur lui rapporta des lettres signées de Jean & des seigneurs Bulgares qui se reconnoissoient ses su-

Digitized by Google

jets. Caucan, frere de Domitien, ſe donna à l'empereur, & bien-tôt ce prince apprit que Jean étoit un fourbe & démentoit ſes promeſſes par ſes actions. Il rentre auſſi-tôt dans la Bulgarie, ravage les environs d'Oſtrobe & de Soſque, & les campagnes de la Pélagonie, fait crever les yeux à autant de Bulgares qu'il en peut prendre, & s'avance juſqu'à Achride, capitale de la Bulgarie. Cette ville, que Grégoras place dans la Macédoine, étoit l'ancienne Juſtiniane que Juſtinien I. avoit érigée en archevêché, & dont il avoit fait une grande ville: elle étoit alors la réſidence de
P. 558. l'archevêque de Bulgarie. Cedrenus dit dans un autre endroit, qu'elle étoit ſur une colline très-haute, & près d'un grand lac d'où ſortoit le Dun pour couler vers le nord, & enſuite vers l'occident, & ſe jetter dans le golfe Ionien, près du château d'Iliſſus: c'eſt aujourd'hui Giuſtandil, Orchrida ou Ohori dans la Macédoine, ſur les frontieres
Ann. comm. Alexiad. lib. XII, pp. 293 & 294. de l'Albanie. Le lac ſur lequel elle eſt ſituée, eſt le Lichnitide des anciens: on l'appella auſſi Achride, comme la ville, lorſque le langage, comme la fortune des Romains, eurent eſſuyé une grande révolution par la conquête des Bulgares. Mocrus fut le premier de leurs rois,

& Samuel le dernier qui, maîtres du Lichnitide, lui firent changer de nom: ils avoient entrepris de le deſſécher, & en conſéquence ils avoient fait creuſer cent canaux, qui ſe réuniſſoient auprès de Deuren, & y raſſembloient un très-gros volume d'eau. C'étoit alors un fleuve qu'on appelloit le Drymon ou le Drin, & qui étoit navigable. Je ne trouve le nom de Mocrus que dans Anne Comnene, dont le traducteur lui fait dire, que le même prince qui s'étoit appellé Mocrus, s'appella depuis Samuel; mais c'eſt un contre-ſens: il ſemble même que Mocrus ait le premier conquis la ville d'Achride, ce qui me fait croire qu'il avoit ſuccédé à Haſparuc. Samuel fut, ſelon Anne, le dernier prince Bulgare qui poſſéda le lac & la ville d'Achride. Quoique Cedrenus diſe que Baſile s'en empara dans l'expédition dont nous venons de parler, j'ai de la peine à le croire, & il me paroît plus vraiſemblable qu'il en fut empêché par les nouvelles qu'il reçut de Dyrrachium, où il jugea ſa préſence néceſſaire. Cette ville avoit joui d'une paix conſtante, tant que Bladimer, gendre de Samuel, avoit gouverné Trymalie & les autres parties de la Serbie qui en étoient voiſines. C'étoit, dit Cedrenus, un homme

juſte, pacifique & vertueux, & qui, ſans doute, n'avoit pas cru devoir multiplier les malheurs de la guerre en l'étendant à un pays où ne pouvoit ſe décider le ſort des deux nations. Mais après que Jean eut tué Gabriel, & que par de faux ſermens & l'entremiſe de David, archevêque de Bulgarie, il ſe fut rendu maître de la perſonne du trop crédule Bladimer & l'eut aſſaſſiné, la ville de Dyrrachium vit ceſſer le calme dont elle avoit joui, & Jean l'attaqua ſouvent, tantôt en perſonne, & tantôt par ſes généraux.

Baſile fut encore détourné de l'entrepriſe qu'il méditoit de faire de ce côté-là, par la fâcheuſe nouvelle qu'il reçut de la défaite & de la mort de deux de ſes généraux qu'il avoit laiſſés dans la Pélagonie, avec ordre de ravager le plat-pays. Sbatzas, général Bulgare, les avoit attaqués, & avoit détruit tout le détachement qu'ils commandoient : eux-mêmes avoient été tués. Baſile retourna auſſi-tôt dans la Pélagonie, pourſuivit inutilement Sbatzas, & ſe rendit à Theſſalonique, d'où il ne tarda pas à paſſer dans la Thrace. Il envoya de-là deux armées, l'une dans le territoire de Triadize, où elle prit le château de Bojon, l'autre chez le peuple de Strumpitz, au-

quel elle enleva le château de Termitza. Il ſe rendit lui-même dans le territoire de Triadiſe au commencement de l'automne, & aſſiégea une ſeconde fois Pernique ; mais après 88 jours de ſiege, il fut obligé de ſe retirer ſans avoir pu s'en rendre maître. Il n'attendit que le retour du printems pour rentrer dans la Bulgarie, où il prit Longum, pendant qu'une autre armée ravageoit la Pélagonie, & en emmenoit grand nombre de priſonniers & de troupeaux. Le château fut brûlé, & Baſile fit trois parts des priſonniers : il en donna une aux Ruſſes auxiliaires, une autre aux Romains, & garda pour lui la troiſieme. 1016

Il tenta enſuite de réduire Caſtorie ; mais la force de la place, & un avis important qu'il reçut alors, le firent renoncer à cette entrepriſe. Tzitzic, gouverneur de Doroſtole, lui mandoit que Cracras, après avoir raſſemblé une armée très-nombreuſe, s'étoit joint à Jean ; que l'un & l'autre avoient appellé les Patzinaces, & ſe diſpoſoient à entrer avec eux ſur les terres de l'empire. Baſile changea auſſi-tôt de route ; mais en paſſant il prit Boſograde, & rétablit Berroce. Il s'arrêta même dans les environs d'Oſtrob & de Moliſque, où il détruiſit pluſieurs châteaux. Mais il

ſavoit dès-lors que le projet de Jean & de Cracras venoit d'échouer par le refus qu'avoient fait les Patzinaces de ſe joindre à eux. En revenant ſur ſes pas, Baſile prit Setona, où Samuel avoit eu un palais, & où l'on trouva de grands magaſins de bled qui furent abandonnés aux ſoldats: tout le reſte fut brûlé. Jean n'étoit pas loin de-là: L'empereur envoya contre lui un de ſes généraux qui tomba dans une embuſcade & fut enveloppé. Baſile, au premier indice qu'il en a, pique des deux en criant: *qui eſt guerrier me ſuive;* les coureurs de Jean le voyent, prennent la fuite, rentrent dans le camp, & ne répetent que ces mots: *Bezeite Tzaiſar:* l'épouvante ſaiſit Jean & les ſiens, tous fuient, & le général Romain dégagé, lorſqu'il s'y attend le moins, fait un carnage horrible des fuyards. On compta entre les priſonniers 200 hommes armés de toutes pieces, & un couſin-germain de Jean: ſes bagages & ſes chevaux furent la proie du vainqueur. Baſile retourna à Bodene, & de-là à Conſtantinople, où il arriva le 9 Janvier de l'an 1017.

1017. Jean ſe crut alors en état d'aſſiéger Dyrrachium, & ſe porta vers cette place avec l'aſſurance d'un conquérant, mais ayant livré un combat, il

Digitized by Google

fut tué, ſans qu'on pût ſavoir qui lui avoit porté le coup mortel. Il avoit régné deux ans & cinq mois. Baſile fut auſſi-tôt averti de ſa mort par le commandant de Dyrrachium, & ne tarda pas à ſe mettre en campagne pour en profiter. Mais lorſqu'il fut arrivé à Andrinople, le frere & le fils du fameux Cracras vinrent l'y trouver avec l'agréable nouvelle que la trop célebre Pernique ſe rendoit à lui avec 35 châteaux. Il traita bien les deux ſeigneurs Bulgares, donna le patriciat à Cracras, & revint à Moſynople, où il vit arriver des députés de la Pélagonie, de Morobyde, & de Lypenie qui venoient lui remettre leurs villes. Ce fut à Serres que Cracras vint le trouver avec ceux qui avoient tenu les 35 châteaux. Drogomorez ſuivit leur exemple en lui livrant Strumpitz; il en fut récompenſé par le patriciat. L'empereur partit auſſitôt pour ſe rendre dans cette derniere place, & il n'en étoit plus fort éloigné, lorſque David, archevêque de Bulgarie, vint le trouver avec des lettres de Marie, veuve de Jean, qui offroit de lui abandonner toute la Bulgarie, à certaines conditions. Bogdan, ſeigneur des châteaux intérieurs, vint auſſi au devant de lui, & fut fait patrice, parce que depuis

long-tems il étoit dans le parti de l'empereur & avoit tué ſon beau-pere. Baſile ſe rendit de-là à Scopies, où il mit une bonne garniſon, revint ſur Stypeion & Proſac, au bruit des acclamations que ſes nouveaux ſujets faiſoient retentir à ſa louange, & tournant à droite il gagna Achride, d'où le peuple ſortit en foule chantant les hymnes de la victoire, & y joignant des vœux pour la proſpérité de ſon nouveau maître.

J'ai déja dit qu'Achride étoit la capitale de la Bulgarie: c'étoit là auſſi qu'étoient gardés les tréſors de ſes rois. Baſile les ayant fait ouvrir y trouva beaucoup d'argent monnoyé, des couronnes garnies de perles, des étoffes tiſſues d'or, & 100 quintaux d'or qu'il diſtribua à ſon armée. Il mit une bonne garniſon dans la ville avec un patrice pour la commander, & retourna auſſi-tôt dans ſon camp. Ce fut-là que la veuve de Jean Bladiſthlabus ſe rendit auprès de lui avec trois fils & ſix filles qu'elle avoit eus de ce prince: elle lui amenoit auſſi un bâtard de Samuel, deux filles de Radomer ou Gabriel, auſſi fils de Samuel, & cinq filles du même Radomer. L'un d'eux avoit eu les yeux crevés par ordre de Jean, lorſque ce barbare avoit aſſaſſiné Radomer, ſa femme

& ſon gendre Bladimer. Marie avoit encore trois autres fils de ſon mariage avec Jean ; mais ils s'étoient retirés ſur le Tmorus, qui faiſoit partie des monts Cérauniques. Jamais famille ſi nombreuſe ne fut écraſée ſous les débris du trône. Baſile adoucit, autant qu'il le put, l'infortune de Marie, & mérita que d'autres ſeigneurs Bulgares ſe rendiſſent encore à lui avec leurs troupes : tels furent Neſtoritz, Zaritz & Debromer le jeune. Enfin Roſian, fils de Bladiſthlabus, & ſes deux freres, prirent le même parti, après avoir vû toutes les avenues de leur aſyle aſſiégées de ſoldats. Ils avoient commencé par s'aſſurer d'un traitement favorable ; & cependant l'empereur s'étoit rendu ſur le lac Preſpa, où il avoit bâti deux châteaux, dont l'un étoit au milieu du lac. Il étoit paſſé de-là à Diapolis, où Proſian & ſes deux freres vinrent le trouver : le premier fut décoré du magiſtere, les deux autres furent créés patrices.

Ce fut auſſi là qu'on lui amena Ibatzes. Ce brave homme avoit été le ſeul qui, après la mort de Jean, n'eût pas déſeſpéré de la Bulgarie, & eût oſé aſpirer à la rétablir : il comptoit, à la vérité, la conſerver pour lui ; mais quand un état tombe en ruine, tout citoyen qui

n'a pas encore plié ſous le joug, a droit à la royauté, comme il peut choiſir un maître. Ibatzes s'étoit réfugié ſur une montagne d'un accès difficile, mais où il y avoit un palais, des jardins délicieux, & tous les ornemens d'une retraite royale: cet endroit ſe nommoit Brochot ou Proneſta. Baſile ne fut pas peu inquiet de la généreuſe réſolution qu'avoit priſe Ibatzes, & n'oublia rien pour l'en détourner; mais tout avoit été inutile. Le gouverneur d'Achride, le patrice Daphnomele, partagea l'inquiétude de ſon maître, & réſolut de l'en délivrer au riſque de ſa vie. Ibatzes devoit célébrer une fête, celle de l'Aſſomption, par un grand feſtin, auquel il étoit d'uſage qu'on invitât les ſeigneurs du pays & les étrangers. Daphnomele s'y invita lui-même, & ſe fit annoncer par les patrouilles d'Ibatzes. Le prince Bulgare ſurpris qu'un ennemi vînt ſe livrer à lui, ordonna qu'on le lui amenât, le reçut avec joie & l'embraſſa. Après l'office du matin, chacun s'étant retiré chez ſoi, Daphnomele dit à ſon hôte qu'il avoit à lui parler, & tous deux ſe retirerent dans un boſquet très-épais. Ils n'y furent pas plutôt que le perfide patrice ſe jette ſur Ibatzes, le terraſſe, appelle deux de ſes domeſti-

ques qui étoient cachés près de-là, & avec leur assistance creve les yeux au malheureux Bulgare, & sans perdre de tems, monte avec ses gens dans une chambre haute, où il se barricade. La maison est bien-tôt investie, on s'apprête à y mettre le feu, tout annonce une mort certaine au patrice & à sa suite. Daphnomele se présente à une fenêtre, fait signe qu'il veut parler; on fait silence, & il dit qu'il n'a rien fait que par ordre de l'empereur, qu'on peut le faire périr, qu'il s'y est attendu, qu'il se défendra pour venger le premier sa mort, mais qu'il aura un autre vengeur. A ce discours, la foule se dissipe, les plus sensés témoignent par des acclamations leur respect pour un prince qui a de tels serviteurs, & promettent de lui obéir. Daphnomele emmene Ibatzes sans opposition, le présente à l'empereur qui le fait mettre en prison, & donne au patrice le commandement de Dyrrachium, & tous les biens-meubles de l'infortuné Bulgare.

Dans le même tems, Nicolitzes, poursuivi par un détachement & resté presque seul par la défection ou le malheur des siens, vint se livrer lui-même: c'étoit lui qui avoit abusé plus d'une fois des bontés de l'empereur, qui refusa de le

voir, & le fit conduire en priſon. Ayant enſuite établi l'ordre qu'il jugea le plus convenable à Dyrrachium, à Coloncia & à Drymopolis, & établi dans les provinces des garniſons & des commandans, il laiſſa le choix aux captifs Romains de le ſuivre ou de reſter dans le pays, & ſe rendit à Caſtorie. Là on lui amena deux filles de Samuel qui, voyant Marie à côté de lui, ſe jetterent comme des furies ſur la veuve de Jean, & alloient la tuer, ſi Baſile ne les eût appaiſées, en promettant de les combler de biens. Il donna à Marie le rang de zoſte, ou de dame à ceinture, & l'envoya à Conſtantinople avec ſes enfans. Avant de s'éloigner de cette contrée, il donna ordre à un de ſes officiers de détruire tous les châteaux qu'il y avoit dans les Serbies ou chez les Serbiens, & dans le Soſque, & ſe rendit lui même à Stag, où vint le trouver Elemag, prince des Belegrades, vêtu en eſclave, & accompagné de ſes collegues qui étoient vêtus de même. Il admira aux Thermopyles un mur qu'on y avoit bâti pour contenir les Bulgares, & qui pourtant ne les avoit pas arrêtés. Il alloit à Athènes faire hommage de ſes victoires à la Vierge, dont le culte avoit remplacé dans cette ville celui de Minerve. Après avoir

avoir fait cet acte de piété, il se rendit à Constantinople où il entra en triomphe par la porte d'or, & précédé de Marie, des filles de Samuel & des autres Bulgares. On étoit alors au mois de Juillet de l'an 1019.

Après la conquête de la Bulgarie, la nation des Chorbates, qui en étoit voisine, se soumit aussi à l'empire avec deux freres qui étoient ses princes & que Basile combla d'honneurs & de biens. Sermon, frere de Nestongus, & seigneur de Sirmium, le seul Sermon refusoit encore d'obéir. Constantin Diogene qui commandoit dans la province voisine, lui fit demander une entrevue, lui promit toute sûreté avec serment, offrit de se trouver au rendez-vous avec trois domestiques seulement. Sermon le crut; mais à peine fut-il arrivé au lieu indiqué que Diogene tira un poignard qu'il tenoit caché, & l'étendit mort sur la place. Aussi-tôt il se mit à la tête des troupes qu'il avoit rassemblées, & alla se présenter devant Sirmium. La veuve de Sermon effrayée, écouta les propositions qu'il lui fit faire, lui livra la ville & fut envoyée à Constantinople où elle se maria dans la suite. Diogene eut le commandement de Sirmium: il méritoit un échaffaut. Ainsi fut achevée la con-

quête de la Bulgarie, après une guerre de 34 ans, guerre comparable à tout ce que Rome avoit jamais fait de plus glorieux, & plus vigoureuſe peut-être qu'aucune guerre offenſive qu'eût jamais faite la république.

Mais d'un autre côté, quelle idée cette guerre nous donne-t-elle de l'empire Bulgare, dont la fondation eſt à peine remarquable dans l'hiſtoire des empereurs Grecs. Depuis le Danube juſqu'au golfe Ionien, & depuis Sirmium juſque dans la Theſſalie, tout obéiſſoit donc aux rois de Bulgarie. Par-tout on trouvoit ou des Bulgares ou des tribus Eſclavonnes. Dyrrachium n'étoit pas même la derniere place qu'ils euſſent ſur le golfe du côté de la Grece. Mais comment cet empire, ſi vaſte, avoit-il été fondé en ſi peu de tems? comment renfermoit-il tant de villes bien peuplées, tant de fortereſſes imprenables, tant de palais, tant de richeſſes, ſi les Bulgares qui avoient les Nomades au nord du Danube, ne s'étoient pas fait des ſujets de tous les Romains, comme de tous les Eſclavons qu'ils avoient trouvés dans cette vaſte région? Ce que dit Cedrenus des captifs auxquels Baſile laiſſa le choix ou de le ſuivre ou de reſter dans le pays de leur captivité,

Digitized by Google

ne doit pas s'entendre ſans doute des premiers habitans de l'Illyrie que les Bulgares avoient ſubjugués, mais ne laiſſe pas de mériter beaucoup d'attention, puiſque c'eſt une preuve que tous ces captifs avoient des établiſſemens dans le pays, qu'ils pouvoient être tentés de préférer à leur ancienne patrie. Concluons-en que les Bulgares, loin de chaſſer ou de détruire les Romains qu'ils avoient trouvés dans les lieux de leur conquête, n'avoient rien négligé pour les y retenir. Quant aux Eſclavons, outre les Belegrades, les Smolenes & les Moglenes, qu'on peut regarder comme autant de tribus des Severenſes, à cauſe de leur poſition, nous avons trouvé les Serbes ou Serviens dans le voiſinage de Dyrrachium, les Croates plus loin vers l'occident, les Catziciens dans la Dalmatie. Joignons-y les Abotrites de la Dace Ripenſe, qu'on appelloit auſſi Prederecentes, & nous aurons au-moins quatre des ſept tribus Eſclavonnes que les Bulgares diſtribuerent ſur leurs frontieres. Sirmium fut une conquête qu'ils firent ou ſur les Abares, ou ſur les Francs, vainqueurs des Abares.

Baſile uſa de ſa victoire mieux encore qu'il ne l'avoit méritée par ſa bravoure,

ſa conſtance, ſon habileté ; je dirois auſſi par ſa clémence, s'il n'avoit pas fait crever les yeux à 15 mille hommes. Mais pour juger mieux de la ſageſſe de ce prince, & de l'avantage infini que ſes ſucceſſeurs auroient pu tirer d'une ſi grande conquête, ſans les vices d'un gouvernement déteſtable, & les vices plus grands encore d'un peuple pervers, qui n'étoit pas fait pour dominer ſur des nations telles que les Bulgares & les Eſclavons. Mais pour connoître & ces deux nations, & toute l'étendue de leurs établiſſemens, & l'origine de tous les peuples qui habitent aujourd'hui cette partie de l'Europe, prolongeons notre digreſſion. Mais cette partie de l'hiſtoire Européenne, ſi négligée juſqu'à preſent, mérite bien que nous la préſentions à nos lecteurs, au lieu d'une deſcription géographique que nous aurions pu en extraire.

Baſile ne vécut que ſix ans après avoir ſubjugué la Bulgarie ; mais ſon frere Conſtantin lui ſurvéquit trois ans, & c'en fut aſſez pour qu'il commençât à faire haïr en lui le ſang de Baſile, qu'on avoit craint & qu'il falloit faire aimer. Un intendant nommé George & ſurnommé le Fou, gouvernoit Naupacte ſous ce regne.

Il en accabla les habitans de tant d'impôts & de tant de rigueur dans la maniere de les percevoir, que les Naupactiens, pouſſés à bout, ſe révolterent contre ce tyran ſubalterne, le tuerent & reprirent leur bien, en pillant ſes effets. L'empereur qui devoit pardonner une partie du crime au motif de l'action, ne ſe contenta pas d'en punir cruellement le peuple, il fit encore crever les yeux à l'evêque. Ceci n'eſt pas étranger aux Bulgares: Naupacte avoit été une de leurs villes, & les avoit encore pour habitans.

Sous le même regne on voit le Bulgare Pruſian, fils de Jean, maître de la milice, & ſurintendant des cuiſines, relégué dans l'île Plata, pour avoir eu une diſpute trop vive avec Sclerus, qui fut auſſi relégué. Ce même Pruſian courut riſque d'avoir les yeux crevés: ce malheur arriva à un de ſes beaux-freres & à Bogdan. Ainſi les Bulgares & leurs princes apprenoient chacun à ſa maniere, ce que c'étoit que la police Romaine, les grands au péril de leur tête ou de leur liberté, le peuple au péril de ſa ſubſiſtance qu'on lui raviſſoit. A la mort de Baſile, le peuple devoit deux ans d'impôts par l'indulgence de ce

prince. Ces deux années & les trois que régna Conſtantin, durent être acquittées avant la mort de ce prince fainéant. Auſſi vit-on la Bulgarie en proie à des ennemis qu'elle n'avoit jamais redoutés lorſqu'elle étoit libre. Les Patzinaces y firent une irruption, & après avoir maſſacré des commandans, des généraux & un nombre infini d'habitans, ils emmenerent un grand butin. L'empereur ne marcha point contre l'ennemi de ſon peuple: il ſe contenta de créer duc de Bulgarie ce perfide Diogene qui étoit déja commandant de Sirmium, & de lui ordonner de chaſſer les Patzinaces, avec qui il ne vouloit pas entrer en partage des dépouilles de la Bulgarie. Diogene obéit, battit pluſieurs fois les Patzinaces, & les força de repaſſer le Danube & de laiſſer la Bulgarie en repos; mais il ne leur arracha point les priſonniers qu'ils avoient faits, & Conſtantin laiſſa à ſon ſucceſſeur le ſoin de les racheter. Romain Argyre transféra Diogene du duché de Bulgarie à celui de Theſſalonique, & de-là dans un cachot. Pruſian perdit auſſi les yeux, & ſa mere fut chaſſée de la cour. Des intrigues de cour qu'on appelloit conſpiration, & qui l'étoient ſous des princes foibles & méchans, donnoient lieu à tous ces châtimens qui deshonoroient

la nation & n'affermiſſoient pas le trône.

En 1032, pendant qu'on faiſoit le procès, par une nouvelle conſpiration, à Diogene, ci-devant duc, alors moine involontaire, les Patzinaces, dont il avoit été le fléau repaſſoient le Danube, ravageoient la Myſie, & s'en retournoient ſans qu'on leur fît aucun mal. Ils ne tarderent pas à revenir, quoique l'empire eût changé de maître. Michel Paphagon étoit, diſoit-on, poſſédé du démon : rien n'eſt plus certain, car il étoit lâche, pareſſeux, & en retenant les honneurs du rang ſuprême, il en laiſſoit toutes les fonctions à Jean ſon frere. Vers la fin de l'an 1034, les Patzinaces repaſſerent le Danube & ravagerent toute la Myſie juſqu'à Theſſalonique. En 1035, ils profiterent d'un froid violent pour paſſer encore une fois le même fleuve ſur la glace ; la Myſie & la Thrace, juſqu'à la Macédoine, furent le théâtre de leurs brigandages. L'année 1036 fut remarquable par trois invaſions de cette nation qui firent périr cinq généraux & un nombre d'hommes prodigieux ; car les Patzinaces, comme on le prétend, n'épargnoient ni âge, ni ſexe, & enchériſſoient ſur la mort même par les plus cruels tourmens. On eſt peut-être ſurpris de la facilité & de *Cedren. p. 571.*

l'impunité de ces entrepriſes des Patzinaces ſur la Bulgarie; mais il ne faut pas croire qu'ils fiſſent la guerre à tous les habitans de cette grande province : elle étoit remplie de mécontens; peut-être même ceux-ci appelloient-ils les Patzinaces: qu'on en juge par la révolte de la Serbie, arrivée auſſi-tôt après la mort de Romain, & qui ne fut réprimée qu'en cette même année, & pour très-peu de tems.

Michel, toujours poſſédé du démon, languiſſoit à Theſſalonique près du tombeau du martyr Démetrius, à qui il demandoit ſa guériſon, pendant que ſon frere ruinoit l'empire, en épuiſant toutes ſes reſſources. On raconte qu'au mois de Mai de l'an 1040, Marie, ſœur de Michel, alla à Ephèſe pour y faire ſes prieres ſur le tombeau de ſaint Jean l'Evangéliſte, & qu'elle eut occaſion, pendant ſon voyage, de remarquer beaucoup de malverſations & des vexations odieuſes. Il falloit que le déſordre fût grand, pour qu'une ſœur du ſouverain s'en apperçût. A ſon retour, elle crut bien ſervir ſon frere Jean, en l'avertiſſant de ce qu'elle avoit vu, afin qu'il y mît ordre. Jean reçut cet avis avec un ris moqueur : *Allez, ma ſœur*, lui dit-il, *vous raiſonnez comme une femme*

que vous êtes : vous ne savez pas quels sont les besoins de l'état, ni comment il doit être gouverné. On peut juger par ce seul trait, qu'il y avoit dès-lors des ministres qui faisoient un mystere en politique de la nécessité d'un grand désordre, pour en faire naître un ordre qui n'étoit apperçu que par un petit nombre d'adeptes.

Vers le même tems, Jean envoya par mer, à Thessalonique, où étoit toujours l'empereur, dix quintaux d'or. Le vaisseau qui portoit ce trésor fut jetté par un coup de vent & brisé sur la côte d'Illyrie. Etienne, prince des Serbes, qu'on appelloit aussi Boisthalabus, s'appropria les dix quintaux d'or. Il n'y avoit pas long-tems que ce prince s'étoit enfui de Constantinople pour envahir le pays des Serbes, d'où il avoit chassé Théophile Erotique. L'historien ne dit point quelle avoit été la cause de cette révolution ; mais il ajoute aussi-tôt que Jean vendoit, comme à l'encan, toutes les magistratures, & souffroit que ceux qui les avoient achetées, vendissent à leur tour la justice, & pillassent effrontément les malheureux habitans des provinces. C'est assez nous apprendre que Théophile avoit payé à Jean la dépouille des Serbes, & qu'Etienne avoit mis à profit

le déſeſpoir de ſes concitoyens pour chaſſer leur tyran, & ſe faire une principauté de la province dont il avoit empêché la ruine. Nous entrevoyons encore que, contre un uſage qui devoit être ſacré, on avoit donné aux Eſclavons & aux Bulgares non des chefs choiſis entre leurs princes, mais des tyrans qui avoient porté chez eux les mœurs de la capitale, & tous les abus du pouvoir arbitraire. Etienne paroît avoir joui paiſiblement de ſa principauté juſqu'au moment où il s'empara d'un tréſor, dont on faiſoit plus de cas que de tous les Serbes qu'il avoit ſouſtraits à l'obéiſſance de l'empire. La lettre que Michel lui écrivit à cette occaſion, eſt remarquable: *Renvoyez-moi*, lui diſoit-il, *un bien qui eſt à moi, & ne me fourniſſez pas un juſte ſujet de vous faire la guerre.*

Etienne ne tint aucun compte de cette lettre, & l'eunuque George Probatas fut envoyé contre lui avec une armée. Arrivé en Servie, Probatas s'engagea témérairement dans des lieux difficiles, fut attaqué dans le fond d'une vallée, y perdit toute ſon armée, & eut lui-même beaucoup de peine à ſe ſauver. Dans la même année, la Bulgarie ſe révolta auſſi contre l'empire,

Digitized by Google

La maniere dont éclata la révolte, prouve que tout y étoit disposé. Un Bulgare qui avoit été au service d'un Bourgeois de Constantinople, s'étoit enfui de cette ville & étoit retourné en Bulgarie. Son nom étoit Pierre, & son surnom Dalean. Il commença par errer dans sa patrie, & s'avança jusqu'à Morave & à Belegrades, châteaux de la Pannonie situés sur le Danube, & voisins de la partie de la Turquie (ou Hongrie), dont le souverain portoit le titre de kralès. Un esclave fugitif & vagabond méritoit peu l'attention du gouvernement, & l'on disoit sans doute à Constantinople que le mécontentement des peuples n'étoit pas à craindre tant qu'ils n'auroient point de chef, & que la sagesse du gouvernement avoit pourvu à tout, en ôtant aux Bulgares les objets de leur ancienne vénération, pour les enchaîner à la cour par des emplois, & les y avilir par une solde qui étoit le sang des peuples.

Dalean disoit par-tout qu'il étoit fils de Romain, & petit-fils de Samuel. Il est incertain s'il disoit vrai; mais ce qu'il affirmoit, comparé avec son état, étoit peu vraisemblable; cependant les Bulgares voulurent l'en croire sur sa parole. Il n'y avoit encore que vingt ans

qu'ils avoient perdu leur liberté, & ils déſiroient avec ardeur de la recouvrer. Dalean fut proclamé roi de Bulgarie, & conduit à Naiſſ & à Scupi métropole de la province : ſa marche étoit un triomphe, tout retentiſſoit des vœux qu'on faiſoit pour le roi Dalean. En même tems, ce peuple, enivré de la liberté qu'il croyoit avoir recouvrée, faiſoit main-baſſe ſur autant de Romains qu'il en rencontroit. Le commandant de Dyrrachium ſe mit auſſitôt en campagne avec les ſeules troupes de ſon département, dans la réſolution de combattre Dalean, avant qu'il eût eu le tems de devenir plus redoutable; mais lorſqu'il fut à Debra, il s'éleva une diſpute entre lui & un de ſes lieutenans qui le dénonça comme un rebelle dont l'empereur avoit tout à craindre. Sur cette délation, le malheureux commandant fut caſſé, mandé à Theſſalonique, & jetté dans un cachot. Le délateur fut nommé à ſon emploi, & s'en acquitta comme il l'avoit obtenu; le mécontentement fut bien-tôt général : les uns avoient à réclamer des chevaux, les autres des chariots, ceux-ci, des effets encore plus précieux que le nouveau commandant leur avoit volés, enfin ceux qui devoient lui obéir avoient

des raisons de le haïr ou de le mépriser : il s'apperçut qu'on avoit pour lui les sentimens qu'il méritoit, craignit pour sa vie, & s'enfuit pendant la nuit : c'étoit accuser son armée d'un crime impardonnable : elle sentit tout ce que pouvoit sur l'esprit d'un empereur timide, l'infâme délateur qui avoit fait destituer son général ; & désespérant de son pardon, elle prit le parti d'une révolte ouverte. Si cette armée étoit composée, pour la plus grande partie, de Bulgares & d'Esclavons, on peut s'étonner que ce fût avec de pareilles troupes qu'on eût gardé la province de Dyrrachium, & que le commandant de cette ville eût osé marcher contre Dalean ; si les Romains en faisoient la plus grande partie, la résolution qu'elle prit, après l'évasion de son chef, est encore plus singuliere. Elle consomma sa révolte en proclamant un empereur de Bulgarie. Le choix de ces troupes tomba *sur un des guerriers qui* servoient avec elles, & qu'on appelloit Teichomer : c'étoit un homme d'une prudence & d'une valeur reconnues. A la maniere dont l'historien le désigne, on ne peut douter qu'il ne fût Barbare, & il paroît également certain que le gros de l'armée étoit Romain, & qu'un

corps de Bulgares y ſervoit comme auxiliaire.

Dès ce moment, continue l'hiſtorien, les Bulgares furent diviſés en deux factions, dont l'une obéiſſoit à Teichomer, & l'autre à Dalean. Celui-ci écrivit à Teichomer, pour l'inviter à le venir joindre ; Teichomer vint ſur le champ : alors Dalean convoqua une aſſemblée générale des deux factions, & lui fit cette propoſition : *Si vous croyez certainement que je deſcends de Samuel, & ſi vous voulez m'avoir pour votre roi, il faut éloigner Teichomer, ſinon j'abdique la royauté, & j'abandonne toute l'autorité à Teichomer ; car un royaume ne peut être heureux ſous l'adminiſtration de deux princes.* Dalean ayant ainſi parlé, il s'éleva un grand bruit, & tous déclarerent qu'ils ne vouloient avoir que lui pour ſouverain & pour généraliſſime. A l'iſſue de ce conſeil tumultueux, tous prirent des pierres & lapiderent Teichomer qui méritoit un meilleur ſort. S'il n'étoit pas permis de ſoupçonner beaucoup d'intrigues & de paſſion dans les motifs de cette réſolution, on pourroit la regarder comme une preuve de l'illuſtre origine que s'attribuoit Pierre Dalean, ou comme un trait de ſageſſe de

la part des Bulgares qui, dans la néceſſité d'opter, préférerent celui qu'un bruit populaire, déja accrédité, faiſoit deſcendre de leurs anciens rois. On ne ſauroit trop s'étonner qu'un fils du brave & généreux Gabriel eût été réduit à devenir l'eſclave ou le domeſtique d'un particulier; mais il falloit pourtant que cet aviliſſement affreux d'un ſang illuſtre fût au moins vraiſemblable.

Dalean, reſté ſeul chef des Bulgares, ſe mit auſſi-tôt en marche vers Theſſalonique, & à ſon approche, l'empereur prit la fuite, laiſſant en arriere tous ſes bagages, ſon pavillon impérial, tout ſon or, ſon argent, & même ſa garderobe. Manuel Ibatza, domeſtique de l'empereur, avoit ordre de conduire tout cet attirail & de ſuivre l'empereur avec toute la diligence poſſible. Mais il conduiſit le tout à Dalean, auprès duquel ſe rendit auſſi l'eunuque Céronite, chambellan de l'empereur. Dalean montroit en toute occaſion beaucoup de vigueur & d'activité: une armée qu'il envoya à Dyrrachium, ſous la conduite de Caucan, le rendit maître de cette ville: une autre armée qu'il fit paſſer en Grece, battit les Thebains commandés par Allacarſeus, & en fit un grand carnage. Enfin toute la province de Nico-

polis, à l'exception de Naupacte, s'engagea dans la révolte, & voici à quelle occaſion.

Un Byzantin, nommé Jean Cutzomites, avoit été envoyé dans cette province pour y lever le tribut. Qu'il me ſoit permis d'obſerver à cette occaſion, que dans l'hiſtoire de ce tems, je ne trouve point de vexations qui n'aient été commiſes par les Byzantins, c'eſt-à-dire par les citoyens de la capitale. On peut en donner deux raiſons : la premiere, que la faveur & l'argent faiſant obtenir toutes les places, & toutes les richeſſes de l'empire étant concentrées dans la capitale, il n'y avoit gueres que ſes habitans qui puſſent parvenir aux emplois de quelque importance : la ſeconde que, proportion gardée, le nombre des concuſſionnaires Byzantins devoit être beaucoup plus grand que celui des provinciaux, parce que les habitans de la capitale avoient un plus grand beſoin d'être riches, & que ſe regardant comme des exilés, tant qu'ils étoient dans la province, ils étoient plus preſſés de s'enrichir, & plus difficiles à contenter. Jean Cutzomites ſe hâta, comme les autres, de faire de gros profits; mais il commit tant d'injuſtice, & d'une maniere ſi criante,

qu'il ſe fit mettre en pieces, & força la province à ſe joindre aux Bulgares, en accablant l'empereur des Romains de reproches & de malédictions. Ce n'eſt point au penchant que les Nicopolitains pouvoient avoir pour Dalean, qu'il faut attribuer la réſolution qu'ils prirent de ſecouer le joug des Romains & de ſe donner aux Bulgares: les iniquités de Cutzomites, qu'ils en avoient puni, ne furent pas même ce qui les y détermina: leur haîne remontoit plus haut. Jean, frere de l'empereur, en étoit ſur-tout l'objet, non-ſeulement par la cruauté avec laquelle il dévoroit la ſubſiſtance des peuples, mais plus encore par un changement pernicieux qu'il avoit fait dans la forme des impoſitions & dans leur nature.

L'empereur Baſile, lorſqu'il avoit ſubjugué la Bulgarie, n'avoit rien changé à la maniere dont les taxes avoient été payées ſous le regne de Samuel, & n'avoit pas même voulu les augmenter. L'uſage avoit été que chaque Bulgare qui poſſédoit une paire de bœufs, fournît en nature un boiſſeau de bled, un boiſſeau de millet, & une urne de vin. Jean avoit jugé à-propos de changer cette contribution en une taxe payable en argent. Sans doute il avoit fait

Digitized by Google

arbitrairement l'évaluation des denrées, pour s'aſſurer un bénéfice ; mais quand même il ne l'auroit pas fait, ce ne pouvoit pas être une choſe indifférente pour les cultivateurs de donner une partie déterminée de leurs denrées, ou de payer une ſomme d'argent qui les obligeoit de vendre ſoit qu'il ſe préſentât des acheteurs, ſoit qu'il fallût les tenter par le bon marché. Les Nicopolitains éprouverent ſans doute cet inconvénient de la nouvelle taxe, & profiterent de la révolte & des ſuccès de Dalean, pour *ſe ſouſtraire au gouvernement Romain, & ſe joindre à leurs anciens concitoyens.* Il eſt donc prouvé que les Nicopolitains avoient obéi à Samuel, & que les Bulgares avoient été leurs concitoyens. Ainſi la province à laquelle avoit donné ſon nom la ville qui avoit reçu le ſien de la victoire d'Auguſte ſur Antoine, la patrie de Pyrrus, & cette Etolie ſi long-tems redoutable, étoient devenues le patrimoine des Bulgares & une province de l'empire fondée par le troiſieme fils de Cubrat. Mais ſouvenons-nous auſſi de ce fait, lorſque nous verrons que ce fut dans le territoire de Naupacte qu'habiterent ces petits Valaques qui furent tributaires de Mahomet II.

Nous venons de raconter les événe-

Digitized by Google

mens de l'an 1040, jusqu'au mois de Septembre auquel commençoit la neuvieme indiction. Dalean campoit alors avec toute son armée auprès d'Ostrobe, château de la Thessalie, ou d'une contrée voisine, ainsi que nous avons tout lieu de le croire. Ce fut-là, & dans ce même tems qu'il fut joint par Alusian, second fils d'Aaron, lequel étoit patrice & commandant de Théodosiopolis: il avoit été accusé de quelque injustice, & avant qu'on eût commencé à instruire son procès, le frere de l'empereur lui avoit extorqué 50 livres d'or, & ôté une très-jolie femme qu'il entretenoit. Il s'étoit adressé à l'empereur pour en obtenir justice, & n'ayant pu attirer son attention, il ne douta plus que sa perte ne fût résolue. Ayant donc pris un habillement Arménien, il se fit passer pour un domestique d'un autre seigneur de la cour, feignit d'aller à Thessalonique, où étoit l'empereur, & gagna Ostrobe. Dalean le reçut avec de grandes démonstration de joie, & déclara qu'il vouloit en faire son collegue; car il craignoit que la naissance non équivoque d'Alusian, ne lui donnât un trop grand avantage, s'il le laissoit trop au-dessous de lui. Bien-tôt même il lui donna une armée de 40 mille hommes, & tout

Digitized by Google

l'attirail néceſſaire pour faire le ſiege
1041. de Theſſalonique. Aluſian ſe porta à cette entrepriſe avec beaucoup d'ardeur, & la conduiſit même avec habileté : les machines furent ſervies avec vivacité, l'eſcalade tentée à pluſieurs repriſes & en pluſieurs endroits ; mais pendant ſix jours d'efforts redoublés, les Bulgares furent par-tout repouſſés. Aluſian changea alors le ſiege en blocus : Les Theſſaloniciens avoient dans leur ville un corps de troupes réglées, & le tombeau de ſaint Démetrius : ils eurent recours au bienheureux martyr, & employerent une partie de la nuit à l'invoquer ; le reſte fut deſtiné à une ſortie générale que devoient ſoutenir les troupes réglées. La ſurpriſe produiſit ſon effet ordinaire : la nuit y joignit ſes illuſions. Les Bulgares qui croyoient au ſaint martyr, crurent le voir à la tête de leurs ennemis : aucun n'oſa réſiter, & Aluſian rejoignit Dalean, honteux de ſa défaite, & outré de ce qu'il lui avoit fourni l'occaſion d'être battu. Dalean ſoupçonna de la trahiſon de la part de ſon nouveau collegue, peut être vit-il avec chagrin que les Bulgares lui épargnaſſent la honte de ce revers, en lui donnant pour vainqueur le général ou duc martyr (car on donnoit ce titre à ſaint

Démetrius), de part & d'autre on chercha à décréditer ſon rival, on ſe tendit des pieges; il ne falloit plus qu'une occaſion pour que l'un des deux chefs tombât ſous les coups de l'autre.

Enfin Aluſian, après en avoir délibéré avec ſes amis intimes, invita Dalean à un repas, lui creva les yeux lorſqu'il fut ivre, & avant que les Bulgares puſſent en être inſtruits, il s'enfuit & alla trouver l'empereur à Moſynopolis. Michel l'éleva auſſi-tôt au magiſtere, & l'envoya à Conſtantinople. Pour lui, il entra dans la Bulgarie par Theſſalonique, ſe ſaiſit du malheureux Dalean, & l'envoya dans cette ville. Il reſtoit un chef aux Bulgares: c'étoit Manuel Ibatzas qui fit faire un retranchement de bois dans les défilés de Prilape, pour fermer aux Grecs l'intérieur de la Bulgarie; mais Michel n'eut qu'à ſe préſenter pour emporter ce retranchement & diſſiper les Bulgares. Ibatzas fut pris, & orna avec Dalean, l'entrée de Michel dans Conſtantinople. Ce prince avant de quitter la Bulgarie, y avoit rétabli l'ordre, & lui avoit donné un gouverneur. Peu après il ſe fit moine, & dans la même année il mourut, laiſſant l'empire entre les mains d'une femme, qui le donna à un autre Michel. Celui-ci ne

Digitized by Google

le garda que quatre mois, & Zoë avec ſa ſœur Théodora, régnerent en leur propre nom. Il falloit pourtant un chef à l'empire, & un mari à Zoë. Elle jetta les yeux ſur Conſtantin Monomaque, qui commença ſon regne au mois de Juin de l'an 1042. Il n'y avoit pas un an qu'Ibatzas avoit été défait, & à-moins que les Bulgares n'euſſent été au-devant du joug, il devoit être mal aſſuré ſur leurs têtes.

L'empire avoit dans leur voiſinage, & même dans une partie de leur ancien royaume, un ennemi actif & puiſſant: c'étoit cet Etienne Boiſthlabus qui, s'étant enfui de Conſtantinople, avoit occupé les montagnes d'Illyrie, & s'étoit fait déférer l'autorité ſuprême par les Triballes & les Serbes. Depuis longtems il ne ceſſoit de ravager tous les lieux qui appartenoient aux Romains dans ſon voiſinage, & dès le mois d'Octobre, Conſtantin envoya ordre au patrice Michel qui commandoit à Dyrrachium, de raſſembler autant de troupes qu'il y en avoit dans ſon département & dans les provinces voiſines, & de mettre fin aux excurſions d'Etienne, en l'attaquant chez lui & en le battant. Conſtantin pouvoit ordonner de vaincre, il pouvoit même en fournir les

moyens, puiſque le patrice raſſembla une armée de 60 mille hommes ; mais Michel avoit été élevé loin des camps & des armes, il ne connoiſſoit de la guerre que les grades & les honneurs militaires. Il s'avança dans le pays ennemi avec la confiance que devoit donner à un ignorant une armée de 60 mille hommes : il falloit paſſer des défilés où deux hommes pouvoient à peine paſſer de front ; il les paſſa : de-là on entroit dans de riches campagnes qu'il étoit à propos de piller, pour appauvrir l'ennemi ; il les pilla. Quand ſon armée fut chargée d'un grand butin, il penſa qu'il étoit tems de ſortir du pays ennemi : il regagna les défilés qu'il n'avoit pas fait garder, mais où perſonne ne l'empêcha d'entrer. A peine il y fut engagé que l'ennemi en occupa l'entrée & qu'il ſe rendit maître de l'iſſue oppoſée : l'armée, ſes bagages, le butin, rempliſſoient le reſte : le ſommet des montagnes étoit couvert de Serbes & de Triballes : en un moment l'air fut couvert de pierres, de rochers, de fleches, de traits de toute eſpece qui écraſerent les Romains. On imagine quelle fut l'iſſue de ce combat : 40 mille cadavres remplirent le défilé : 20 mille hommes, après avoir tout perdu, s'échapperent, à la faveur de la nuit, &

à travers des bois, gagnerent le ſommet des montagnes où ils ſe retrouverent; car juſques-là, chaque ſoldat avoit été ſon guide & ſon chef; nulle compagnie n'étoit reſtée en arriere: ſept généraux avoient péri avec le reſte de l'armée: Michel ne fut pas du nombre; il avoit trouvé le moment de fuir, pendant que les autres luttoient encore contre un ennemi inacceſſible.

On ne dit point quelles furent les ſuites de cette défaite, tant l'hiſtoire de ce ſiecle eſt imparfaite, dans le petit nombre de monumens qui ſont parvenus juſqu'à nous. Elle ne nomme plus Etienne que lorſqu'elle parle, pour la premiere fois, de ſon fils; mais dans ce que nous ſavons de lui, nous trouvons de quoi nous faire une grande idée de ſes exploits.

De nouveaux malheurs ſignalerent le retour de la Bulgarie ſous les loix de l'empire, & c'eſt à l'occaſion des déſaſtres qu'elle éprouva, ſous les auſpices malheureux de ſes conquérans, qu'elle attire de nouveau l'attention des écrivains, trop accoutumés à allumer le flambeau de l'hiſtoire à celui de la guerre, & à ne tourner les yeux qu'où brillent le fer & le feu.

Nous voici arrivés au tems où doit finir

finir pour nous l'hiſtoire des Patzinaces, dont nous avons indiqué juſqu'ici les exploits, plutôt que nous n'avons été en état de les faire connoître. On dit qu'après avoir été repouſſés, ſous le regne de Conſtantin, frere de Baſile, par ce gouverneur de Sirmick qui avoit aſſaſſiné Sermon, ils allerent retomber ſur Kion, qu'ils attaquerent pluſieurs fois. On ajoute que Jaroſlaw qui étoit à Novo-Gorod, raſſembla les Vareges & les Sclaves, & les chaſſa. Je ſais que Kiow fut pris vers ce tems-là, & même plutôt, par un prince Polonois qui avoit des Patzinaces dans ſon armée: je ne ſais pas bien ſi ce fut à Jaroſlaw à défendre cette ville: le tems qu'aſſigne l'hiſtorien des Huns au ſuccès qu'eurent les meſures qu'il avoit priſes pour chaſſer les Patzinaces, eſt celui de la mort de ce prince. Cedrenus dit ſous la quatrieme indiction, celle de l'an 1036: *En cette année moururent auſſi Noſiſthlabus, & Hieroſthlabus, princes des Ruſſes.* Mais dans cette même année les Patzinaces avoient fait trois irruptions ſur les terres de l'empire, & avoient mis dans les fers cinq de ſes généraux, & ces irruptions avoient été précédées de pluſieurs autres, ainſi que nous l'avons déja dit. Quant aux Vareges & aux Sclaves que P. 578.

Jaroſlaw raſſembla pour chaſſer les Patzinaces, ou ce furent des troupes auxiliaires qu'il joignit à ſes Ruſſes, ou bien c'étoient les Ruſſes eux-mêmes. Je ſuis tenté de croire que ces Vareges étoient un détachement des Baranges, milice barbare qui étoit originaire de Bretagne, & qui faiſoit une partie conſidérable de la garde des empereurs d'Orient. On raconte de cette milice le trait ſuivant.

Cedren. P. 575. Les Baranges étoient diſperſés dans la Thrace, où ils avoient leurs quartiers d'hiver. L'un d'eux ayant trouvé ſeule une femme du pays, lui demanda ce qu'elle ne devoit qu'à ſon mari, & ſur le refus qu'elle lui en fit, il ſe mit en devoir de la forcer. Mais la vertueuſe Thracienne ſaiſit l'épée du Barbare, & lui en porta un coup qui le fit tomber mort à ſes pieds. On fut bien-tôt inſtruit dans tout le voiſinage de ce qui venoit de ſe paſſer, & auſſi-tôt les autres Baranges s'aſſemblerent: ce fut pour mettre une couronne ſur la tête de la Thracienne, & pour lui faire don de tout ce qu'avoit poſſédé leur camarade, à qui ils refuſerent l'honneur de la ſépulture, comme on le refuſoit à ceux qui s'étoient défaits eux-mêmes. On trouve encore le nom des Baranges dans l'hiſtoire de

quelques révolutions arrivées à Constantinople, & dans lesquelles ils se signalerent le plus souvent par leur fidélité. Nous ne nous arrêterons point à rechercher leur origine ou le sort de leurs descendans. Un corps de mercenaires qui n'a de métier que la guerre & de biens que sa solde, est perdu pour les siecles à venir, & ne doit pas trouver place entre les nations. Je reviens aux Patzinaces.

Ils étoient gouvernés, au tems de Constantin Monomaque, par un prince du sang le plus illustre qu'il y eut dans toute la nation. C'étoit Tyrach, fils de Kilter. La suite prouvera qu'il n'étoit pas sans talens; mais jusqu'à ce que la nécessité les eût développés, il passa pour être peu digne de régner sur une nation belliqueuse: il étoit paresseux & aimoit le repos. Kegenes avoit tout les talens qui paroissoient manquer à Tyrach: personne ne menoit mieux une troupe & ne faisoit la guerre avec plus d'habileté; mais Kegenes, fils de Baltzar, étoit absolument sans naissance. Les Uzes, nation Hunnique, que l'on prétend avoir habité à l'orient des Patzinaces, lorsque ceux-ci habitoient à l'orient des Chazars & au-delà du Volga; les Uzes, dis-je, avoient suivi les Patzinaces, & se trouvoient encore dans leur voisi-

nage ſur les bords du Boryſthène. Jamais Tyrach n'avoit oſé ſe mettre en campagne contre eux : à leur approche, il ſe cachoit dans les lacs & les marais voiſins du Danube. Kegenes avoit oſé les attendre, & les avoit renvoyés, plus d'une fois, diminués de nombre & d'audace. Les Patzinaces reſpectoient Tyrach, & lui obéiſſoient par conſidération pour ſa haute naiſſance : ils aimoient Kegenes pour ſa bravoure extraordinaire, & pour ſon habileté dans l'art de la guerre.

Tyrach, à qui on n'épargna point les occaſions de faire une comparaiſon affligeante, en conçut les plus vives inquiétudes, & ne vit bien-tôt plus dans Kegenes qu'un rival qu'il falloit perdre, ou auquel il ſeroit bien-tôt forcé d'abandonner le trône : il eſt rare qu'un roi héſite en pareil cas : la perte du brave Kegenes fut réſolue : celui-ci s'en douta, prit la fuite, & ſe retira dans les marais du Boryſthène. De-là il envoya des émiſſaires à ſes parens & à ſa tribu : c'étoit celle des Belemurnes : il l'engagea à abandonner le roi pour ſe donner à lui. La tribu des Pagumans ſuivit ſon exemple, & Kegenes s'étant mis à la tête des troupes que lui fourniſſoient ces deux tribus, oſa tenir la campagne, &

Digitized by Google

préſenter la bataille à Tyrach, à qui il reſtoit onze tribus. Le combat dura quelques heures ; mais enfin Kegenes, accablé par le nombre, fut forcé de prendre la fuite : il erra enſuite pendant quelque tems avec ſa troupe, mais toujours à portée des marais, où il pouvoit trouver une retraite au cas qu'il fût pourſuivi de trop près par ſon ennemi. Il devoit pourtant périr, s'il ne prenoit quelque parti qui mît fin à ſes alarmes & à celles de ſes partiſans. Il n'en imagina qu'un : ce fut de ſe réfugier auprès de l'empereur. Dès qu'il en eut pris la réſolution, il marcha vers Doroſtole, & pour traiter avec ſûreté, il s'enferma dans une île du Danube, très-peu étendue, avec tous ceux qui l'avoient ſuivi, & qui montoient à environ 20 mille hommes. Cependant il envoya vers le gouverneur de la province, pour lui faire part de ſon arrivée, du motif qui l'amenoit, & de la réſolution qu'il avoit priſe de ſe donner à l'empereur, auquel il eſpéroit, diſoit-il, n'être pas inutile.

Ce gouverneur étoit Michel, fils 1049.
d'Anaſtaſe, le même qu'avoit battu Etienne, prince des Serviens. Michel donna auſſi-tôt avis à Conſtantin de l'arrivée & des propoſitions de Kegenes, & reçut ordre de laiſſer entrer

Kegenes avec ſa ſuite ſur les terres de l'empire, de fournir des vivres à l'armée des Patzinaces, & d'envoyer Kegenes à Conſtantinople avec toutes les diſtinctions que méritoit un homme tel que lui. Kegenes fut reçu à la cour de la maniere la plus diſtinguée, & dans un entretien qu'il eut avec l'empereur, il lui promit de ſe faire baptiſer, & d'engager tous ceux qui l'avoient ſuivi à en faire autant. Là-deſſus l'empereur l'éleva à la dignité de patrice, & lui donna trois fortereſſes ſur le bord du Danube, avec des terres proportionnées au nombre de ſes ſujets. Kegenes fut ainſi reçu au nombre des alliés de l'empire, mais à condition ſur-tout que lui & les ſiens ſe feroient baptiſer. Un moine eut la commiſſion de reçevoir ces 20 mille proſélytes dans le ſein de l'égliſe, & la cérémonie de leur baptême ſe fit ſur le bord du Danube.

Kegenes s'étant aſſuré une retraite, & ayant rendu une patrie à ceux qui avoient perdu la leur pour l'amour de lui, ne penſa plus qu'à ſe venger de ſon ennemi. Dans cette vûe, il paſſoit ſouvent le Danube, tantôt avecmille, tantôt avec deux mille hommes, quelquefois même avec de plus grandes forces, faiſoit des incurſions dans le pays des Patzi-

Digitized by Google

naces, y tuoit autant d'hommes qu'il en rencontroit, & emmenoit les femmes & les enfans qu'il vendoit aux Romains. Tyrach se lassa enfin de tant d'affronts, & envoya une ambassade à l'empereur, pour lui faire la déclaration suivante : *Puisque tu as un traité d'alliance avec les Patzinaces, tu n'aurois pas dû recevoir leur transfuge, ou après l'avoir reçu, tu aurois dû lui défendre de passer le Danube pour faire la guerre à tes alliés. Maintenant donc choisis, ou de réprimer Kegenes, ou de l'abandonner à mon juste ressentiment ; si tu ne le fais pas, sache que tu attireras une guerre terrible sur toi & sur les tiens.* Constantin se moqua de cette déclaration. Il seroit, disoit-il, bien étrange & bien ridicule que, pour les menaces du Patzinace, j'abandonnasse un homme qui s'est mis sous ma protection, ou que je l'empêchasse de venger son injure. Les ambassadeurs de Tyrach furent renvoyés avec une réponse faite d'après ce raisonnement, & en même tems Constantin écrivit à Michel, gouverneur des places sur le Danube, & à Kegenes, de faire bonne garde sur ce fleuve ; & au cas que l'ennemi se présentât en force pour le passer, de lui en donner avis, afin qu'il leur envoyât des troupes en assez grand nom-

bre, pour rendre ſes efforts inutiles: il envoya cependant 100 galeres à trois rangs croiſer ſur le Danube pour en défendre le paſſage, ſi les Patzinaces le tentoient.

Tyrach entra en fureur lorſqu'il ſut la réponſe qui avoit été faite à ſes ambaſſadeurs; mais il fut obligé d'attendre l'hiver pour courir à la vengeance, ſe tint prêt à en profiter; & comme ſi les vents euſſent été à ſes ordres, l'automne étoit à peine fini qu'un vent du nord fit geler le Danube juſqu'à la profondeur de 15 coudées. La flotte devint alors inutile, & les gardes furent inſuffiſantes contre une armée de 800 mille hommes que Tyrach mena ſur les terres de l'empire, & qui y fit un dégât effroyable. On en donna auſſi-tôt avis à l'empereur, & celui-ci envoya ordre à Conſtantin Arianite, duc d'Andrinople, & à Baſile le moine, duc de Bulgarie, de ſe joindre à Michel & à Kegenes, l'un avec l'armée de Macédoine, l'autre avec celle de Bulgarie, & de combattre les Patzinaces; les deux ducs obéirent, & lorſque toutes les troupes furent réunies, on en laiſſa la conduite à Kegenes qui les tint toujours ſous la toile, & ne ceſſa de harceler les Patzinaces. Il ne tarda pas à apprendre par des trans-

Digitized by Google

fuges, que la dyſenterie s'étoit miſe dans l'armée ennemie, par l'uſage exceſſif qu'elle avoit fait de l'hydromel, boiſſon inconnue juſqu'alors aux Patzinaces, mais dont ils avoient trouvé une grande quantité dans le pays où ils étoient. Sur cet avis, Kegenes propoſa aux Romains d'attaquer les Patzinaces avec toute l'armée. Les généraux de l'empereur eurent quelque peine à y conſentir ; mais enfin Kegenes l'emporta & la bataille fut réſolue, malgré l'extrême ſupériorité des ennemis. L'attaque fut ſi brufque, ſi inattendue, ſi violente, qu'à peine les ennemis rendirent quelque combat : tous les Patzinaces demanderent quartier, & de ce nombre furent Tyrach & les autres princes de la nation.

Kegenes conſeilloit aux Romains, les prioit même avec les plus vives inſtances, de paſſer au fil de l'épée cette foule effroyable d'ennemis, & citoit un proverbe barbare qui diſoit qu'il faut tuer le ſerpent en hiver, lorſqu'il ne peut pas remuer la queue, pour qu'il ne pique point en été, lorſque le ſoleil l'aura réchauffé. Les Romains n'étoient pas de cet avis, & diſoient que ce ſeroit là une action barbare, impie, & trop oppoſée à la clémence dont ils faiſoient

profeſſion; qu'il valoit mieux diſperſer les Patzinaces dans les campagnes déſertes de la Bulgarie, & leur impoſer un tribut; que ce ſeroit un moyen d'augmenter beaucoup les revenus de l'empire, & que ſi l'empereur avoit beſoin de troupes contre les Turcs (ou Hongrois), ou contre d'autres Barbares, il n'auroit qu'à leur donner des armes, pour avoir ſur le champ une armée nombreuſe.

J'ai quelquefois donné des éloges à cette politique des Romains; mais j'ai toujours eu lieu de blâmer dans l'exécution ce qui étoit louable dans la théorie. Je ne changerai point de principe en diſant que le conſeil de Kegenes étoit celui d'un bourreau, & la propoſition des Romains, celle des gens qui ne connoiſſoient ni les hommes, ni les maximes d'une ſage politique. Je ne dirai point, pour les mettre dans tout leur tort, que Tyrach avoit dans ſon camp 800 mille combattans: j'en réduis le nombre à 200 hommes capables de porter les armes, & je donne à la Bulgarie toute l'étendue qu'elle avoit eue ſous le regne de Samuel: pour que les Patzinaces puſſent payer un tribut, il falloit qu'ils devinſſent cultivateurs; car on ſuppoſe qu'ils ne l'étoient pas. Quoi-

Digitized by Google

qu'on pût les diſperſer, ainſi que le propoſoient les généraux de l'empereur, on ne les mêloit point avec un peuple plus nombreux, qui leur fît la loi par la ſupériorité de ſes forces & par ſon exemple : il étoit donc bien difficile qu'ils priſſent d'autres mœurs, & quoique diſperſés, ils étoient toujours les plus proches voiſins les uns des autres, toujours à portée de ſe communiquer leur répugnance pour un genre de vie nouveau, leurs ſujets de plaintes, leurs projets de vengeance, leurs regrets, leurs deſſeins, leurs eſpérances. Ainſi, juſqu'à ce qu'ils euſſent changé la totalité de leurs mœurs, on pouvoit craindre d'avoir 200 mille ennemis dans des pays de plaine, à la vérité, mais où l'on ne pouvoit arriver que par des défilés. S'ils devenoient laboureurs, il ne falloit plus eſpérer qu'ils naquiſſent ſoldats, & ce n'étoit plus une armée, à qui il ne falloit que des armes, à moins qu'on ne les entretînt dans les exercices militaires, ſous la direction de chefs nationaux qu'ils reſpectaſſent, qu'on n'en fît enfin pluſieurs corps de ſoldats héréditaires & poſſeſſionnés, ſous l'autorité d'une nobleſſe qu'il auroit fallu attacher à l'empire par les liens de l'amour, du reſpect, & de la néceſſité. Mais tous ces objets ne pouvoient être

remplis ſans un extrême danger, par la diſproportion qu'il y avoit entre les forces de la nation dominante, & celles de la nation qu'on vouloit lui ſubordonner. Enfin l'expérience de tous les ſiecles prouve que c'eſt du côté de la nation dominante que doivent être la force & les armes : qu'un peuple moins nombreux, mais armé & brave, peut devenir l'ordre militaire & dominant au milieu d'une nation plus nombreuſe, mais conquiſe ; qu'alors même il adopte en partie ſes loix & ſes mœurs, & qu'il n'eſt jamais arrivé qu'un peuple conquis & armé ſoit devenu un ordre militaire, & ſoit en même tems reſté dans la ſubordination à l'égard du peuple conquérant, & moins armé que lui.

Sans doute Kegenes ne manqua pas de raiſons pour combattre l'avis des généraux de l'empire ; & ſa perſévérance à ſoutenir une opinion contraire, ſuppoſe qu'il ſentit combien les Romains s'abuſoient, en ſe promettant d'avoir tout-à-la-fois, dans les Patzinaces des ſujets dociles, des cultivateurs laborieux, des contribuables patiens, & des guerriers intrépides, toujours prêts à prendre les armes, & à les quitter après avoir moiſſonné des lauriers. Tout ce que put dire Kegenes fut inutile, quoi-

que la diſpute eût duré très-long-tems ; mais il perſiſta dans ſon avis, & à l'exception de quelques Patzinaces qu'il vendit, il fit maſſacrer tous ceux qu'il avoit fait priſonniers, & retourna chez lui. Baſile le moine, duc de Bulgarie, conduiſit tout le reſte dans les plaines de Sardique, de Naïs & d'Eutzapele, où il les diſperſa, après leur avoir ôté leurs armes, de crainte qu'ils n'en fiſſent un mauvais uſage. Tyrach & 140 nobles furent menés à l'empereur qui les reçut avec bonté, leur fit donner le baptême, les combla d'honneurs, & les mit en état de mener à Conſtantinople une vie très-agréable.

Bien-tôt Conſtantin eut occaſion d'employer la reſſource que ſes généraux lui avoient ménagée pour l'augmentation de ſes armées. Le ſultan lui ayant déclaré la guerre, il fallut envoyer contre lui une armée Romaine. L'empereur fit donner des armes à 15 mille Patzinaces, & les joignit à ſes autres troupes, ſous la conduite de quatre chefs qu'il choiſit entre les princes de cette nation qu'il avoit établis à Conſtantinople : ces quatre chefs étoient Sultzour, Selte, Karamas & Kataleim. Il leur fit de riches préſens, leur donna de belles armes & des

chevaux de prix, les fit paſſer à Chryſopolis, & mit à leur tête un patrice qui devoit les conduire en Ibérie. Déja ils étoient en pleine marche vers l'Orient, ils avoient paſſé Melitene & n'étoient pas loin de Damatrys, lorſque tout-à-coup ils s'arrêterent, & tinrent conſeil au milieu du chemin. Les uns étoient d'avis qu'il falloit continuer leur marche, & ne pas déſobéir à l'empereur au milieu de ſes états, & lorſque, ſéparés du gros de la nation, ils n'avoient ni forces ſuffiſantes pour réſiſter à toute ſa puiſſance, ni forteresſe où ils puſſent ſe refugier en cas de malheur: d'autres étoient d'avis de s'emparer des montagnes de Bythinie, de s'y établir, & de s'y défendre ſi on les y attaquoit; mais que pour rien au monde ils ne devoient entrer dans l'Ibérie, pays lointain, où ils auroient pour ennemis, & les ennemis des Romains, & les Romains eux-mêmes. Le ſeul Kataleim, fut d'avis qu'il falloit retourner ſur ſes pas & ſe joindre au gros de la nation; & quelqu'un lui ayant demandé comment ils feroient pour paſſer la mer: *vous n'avez qu'à me ſuivre*, leur dit-il, & ce fut toute ſa réponſe. Après avoir eſſayé de ſe défaire du patrice qui les conduiſoit & qui s'enfuit à tems, les

Patzinaces ſe mirent à la ſuite de Kataleim. Ils ne pouvoient croire qu'il leur fît trouver des vaiſſeaux pour paſſer le détroit ; mais l'aſſurance de Kataleim leur en impoſoit : ils vouloient voir du moins ſur quoi elle étoit fondée. Lorſqu'ils furent ſur le bord du Boſphore, que celui-là me ſuive, dit encore Kataleim, qui a ſon ſalut à cœur & celui de la nation des Patzinaces : il pique ſon cheval, & ſe jette dans la mer : un autre en fait autant, un troiſieme les ſuit ; & enfin tous les Patzinaces, les uns par émulation, les autres par honte, les derniers par crainte, quelques-uns avec toutes leurs armes, d'autres après s'être déſarmés, ſe jettent dans la mer, la paſſent à la nâge, & en ſortent près de Saint Taraſe.

Après un pareil eſſai de leur audace, une longue marche à-travers le pays ennemi n'avoit pas de quoi les effrayer. Par-tout la ſurpriſe leur ouvre un paſſage facile, & ils arrivent, ſans perte, comme ſans combat, dans le territoire de Triaditze : leur jonction avec ceux des Patzinaces qui habitoient cette contrée, inſpire à ces derniers le même courage dont ils ſont animés, & tous enſemble ſollicitent à la révolte le reſte de leurs compatriotes. Bien-tôt toute la nation ſe

trouve raſſemblée, le plus petit nombre avec les armes qu'ils tiennent de l'empereur, les autres armés de faulx & d'autres outils qu'on leur a donnés pour cultiver la terre, tous enſemble ſe rendent à Philoppopolis, paſſent enſuite l'Hæmus, & vont camper ſur l'Oſmus, dans une grande plaine ſituée au midi du Danube; le ſeul Seltes reſte à Labitze pour s'y repoſer, & y eſt attaqué par le gouverneur d'Andrinople à la tête des troupes de Macédoine. Il eut le bonheur de n'être pas ſurpris; mais tout ſon camp, qu'il avoit abandonné, reſta au pouvoir du général Romain qui, content de ce ſuccès, retourna auſſi-tôt chez lui.

Les Patzinaces ſe trouvoient alors dans cette grande plaine qui ſépare l'Hæmus du Danube, & qui, à l'orient, n'eſt bornée que par la mer. Les habitans du pays appelloient cette contrée les *cent collines*. Elle étoit entremêlée de bois, de rivieres, de lacs & d'excellens pâturages, & parut aux Patzinaces un ſéjour délicieux, & ſurtout avantageux par la proximité des terres de l'empire qu'ils pouvoient ravager & qu'en effet il n'épargnerent pas. Sur le premier avis qu'eut l'empereur de cette étonnante défection, il manda Kegenes pour en délibérer avec lui, & celui-ci ſe rendit auſſi-tôt

dans les environs de Byſance avec toute ſon armée; mais avant qu'il ſe fût abouché avec l'empereur, lorſqu'il ignoroit encore pourquoi il avoit été mandé, & dans la nuit même qui ſuivit ſon arrivée, il fut aſſailli par trois Patzinaces qui lui porterent pluſieurs coups; heureuſement ils furent d'abord apperçus par les gardes de Kegenes, & la crainte, jointe à la précipitation, rendit leurs coups foibles & mal aſſurés. Ils avoient déja pris la fuite, lorſque Baltzar, fils de Kegenes, accourut ſuivi d'une foule de ſoldats, & aſſez tôt pour arrêter les aſſaſſins. Aucune des bleſſures qu'avoit reçues Kegenes ne ſe trouva mortelle, & dès le jour ſuivant Baltzar le mit ſur un chariot à quatre roues, derriere lequel il fit enchaîner les aſſaſſins; car il n'avoit encore oſé les punir, parce qu'ils avoient nommé l'empereur. Toute l'armée à cheval eſcortoit le chariot. Baltzar, & ſon frere Gulin le ſuivoient à pied. Il le conduiſit ainſi juſqu'au Cirque, où il le laiſſa pour aller trouver l'empereur, à l'audience duquel il fut admis ſur le champ. Le bruit de ce qui venoit de ſe paſſer, s'étoit déjà répandu & avoit fait ouvrir toutes les portes au fils de Kegenes. Dès que l'empereur le vit, il lui

demanda pourquoi il n'avoit pas envoyé les aſſaſſins au ſupplice? parce qu'ils ont répété pluſieurs fois votre nom, répondit Baltzar, comme s'ils en avoient appellé à vous. Conſtantin allarmé par cette circonſtance envoya chercher ſur le champ les aſſaſſins, auxquels il demanda ce qui avoit pu les porter à cette action ? C'eſt répondirent-ils, que Kegenes étoit un perfide envers vous & envers cette ville, qu'il avoit réſolu d'y entrer à la pointe du jour, de faire main-baſſe ſur tous ſes habitans, & d'aller rejoindre les Patzinaces.

Cette réponſe méritoit au moins qu'on examinât l'affaire ; mais Conſtantin ne ſe donna pas la peine de rien approfondir ; il fit conduire Kegenes au palais, où il le fit enfermer ſous prétexte de le faire guérir de ſes bleſſures; il fit ſéparer ſes enfans qu'on enferma auſſi, pendant que les aſſaſſins jouiſſoient d'une entiere liberté, & cependant il fit donner des rafraîchiſſemens en abondance aux Patzinaces, pendant qu'il délibéroit ſur les moyens de leur ôter leurs armes & leurs chevaux & de s'en aſſurer : il croyoit en impoſer à ces Barbares; mais la liberté dont il laiſſoit

jouir les assassins, & l'attention qu'il avoit eue de séparer les fils de Kegenes, leur paroissoient des indices plus sûrs de ses sentimens secrets, que le bon traitement qu'il leur faisoit. Cependant ils reçurent avec des témoignages de reconnoissance tout ce que l'empereur leur envoya ; & jusqu'à la nuit, on ne vit rien dans leur conduite qui annonçât ni soupçons ni mécontentement. Ils décamperent cependant, dans cette même nuit, firent une diligence incroyable, passerent l'Hæmus dès le troisieme jour, & se joignirent aux autres Patzinaces: ceux-ci s'étoient déja procuré des armes en assez grande quantité, & dès que la jonction fut faite, ils se crurent en état de passer l'Hæmus. Ils tendirent leur camp sur le penchant de cette montagne, dans un endroit appellé *Aula*, & non loin d'Andrinople. Peu de tems après, une armée sortit de cette ville sous la conduite du duc d'occident, maltraita quelques détachemens épars, & finit par se faire battre avec beaucoup de perte. Le duc d'Occident écrivit aussi-tôt à l'empereur pour avoir un renfort. Constantin étoit déja instruit de sa défaite, & prenoit des mesures pour la réparer : celle-ci fut la premiere, il fit appeller

Tyrach & les autres princes des Patzinaces qu'on retenoit dans la ville, leur fit des préſens conſidérables, les combla de careſſes, exigea d'eux qu'ils lui promiſſent avec ſerment d'appaiſer les Patzinaces, & les mit en liberté.

Des troupes qu'il fit venir d'orient, un nouveau général qu'il nomma, le corps des Francs à qui il donna ordre de le ſuivre, tels furent les renforts plus certains qu'il envoya à l'armée d'Andrinople. On pourroit cependant en retrancher la nomination de Nicéphore pour commander cette grande armée, quand on lit que ce général n'étoit inquiet que ſur les moyens d'empêcher les Patzinaces de lui échapper. Cette confiance avoit paſſé du général à toute l'armée qui avoit fait proviſion de cordes & de courroies pour lier les priſonniers. Nicéphore paſſa l'Hæmus, & le défilé appellé *Sidéra*, ou la porte de fer, & aſſit ſon camp à Diacène, lieu peu éloigné des *cents collines*. Il paroît que de-là il entama une négociation avec les Patzinaces, auxquels s'étoient déja joints Tyrach & les autres princes; mais que la marche d'une armée auſſi nombreuſe que celle de Nicéphore, mais plus encore l'aventure de Kegenes rendirent ſuſpectes les offres des Romains, &

firent échouer la négociation, ou plutôt empêcherent les Patzinaces de ſe laiſſer prendre à ce leurre. Tyrach cependant avoit repris toute ſon autorité, & s'en ſervoit, non pour livrer ſes ſujets à la diſcretion des Romains, mais pour les mettre en état de n'avoir rien à craindre ni de leurs armes, ni de leurs perfidies. Mais quoique les plus braves d'entre les Patzinaces ſe fuſſent raſſemblés autour de Tyrach, il s'en falloit encore beaucoup que toutes leurs forces fuſſent réunies. Combuſtus conſeilla à Nicéphore de prévenir cette réunion, en attaquant ceux des ennemis qui étoient le plus à portée de ſon camp. Ce général avoit commandé dans les fortereſſes ſur le Danube, lorſque les Patzinaces étoient en paix avec les Romains & que la liberté du commerce étoit entiere entre les deux nations; ainſi il connoiſſoit les Patzinaces & en étoit connu. Mais tout ce qu'il put fut inutile: Nicéphore ne vouloit point en faire à deux fois, & dès le jour ſuivant il eut le plaiſir d'apprendre que tous les Patzinaces étoient raſſemblés dans un camp peu éloigné du ſien. Alors il mit ſon armée en bataille; les Patzinaces en firent autant, & Nicéphore, au ſeul bruit que fit leur nombreuſe cavalerie en s'avançant pour charger, per-

dit la tête & prit la fuite avec tous les autres généraux. Le ſeul Combuſtus, avec ſes domeſtiques & ſes parens, attendit l'ennemi dans ſon poſte, & s'y laiſſa écraſer. Un Patzinace le trouva entre les morts percé de pluſieurs coups; mais comme il reſpiroit encore & que le Barbare l'avoit reconnu, il le porta dans ſa tente, & le ſoigna ſi bien qu'il ne mourut pas de pluſieurs bleſſures dont la moindre étoit mortelle. Toute l'armée de Nicéphore auroit péri dans cette journée, ſi elle eût été moins lâche. Les Patzinaces ne purent croire qu'une fuite auſſi précipitée ne cachât pas quelque piege, & n'oſerent pourſuivre les fuyards; mais lorſqu'ils eurent ramaſſé les armes des Romains, pillé le camp & pris tous les équipages d'une armée nombreuſe, leur confiance s'accrut avec les moyens de vaincre & leur mépris pour l'ennemi, & ils ravagerent ſans crainte, comme ſans danger, autant de pays qu'ils en purent parcourir. Ainſi finit la campagne de 1049. Celle de 1050 devoit être bien glorieuſe aux Romains s'il falloit qu'elle en réparât les déſaſtres & en effaçât la honte, comme Conſtantin s'en flattoit.

Un nouveau général devoit renouveller la fortune des Romains: aux trou-

Digitized by Google

pes qui avoient déja vu les Patzinaces, on en joignoit de nouvelles qui ne les craignoient pas: l'expérience du passé devoit être une leçon pour l'avenir. Le mois de Juin arriva avant que le nouveau général fût sorti du territoire d'Andrinople, & le 8e du même mois, les Patzinaces, après avoir passé l'Hæmus, parurent à la vue de son camp; il délibéroit avec les autres chefs, & il n'étoit pas encore décidé s'il falloit présenter la bataille à l'ennemi ou la refuser, lorsque le général de l'infanterie qui avoit la garde du camp, en sortit, sans ordre, pour attaquer les Patzinaces. Il fut battu avant qu'on pût le secourir; mais toute l'armée étoit sortie en désordre pour le dégager, & toute l'armée fut battue avec perte de plusieurs généraux & de peu de soldats, repoussée dans les retranchemens & assiégée avec autant de honte que de danger. Elle auroit péri toute entiere, si un trait parti d'une catapule n'eût percé de part en part Scultzous avec son cheval, ce qui effraya les Patzinaces, & si, dans le même tems, ils n'eussent pas pris pour l'armée de Bulgarie un détachement qui étoit sorti d'Andrinople pour secourir le camp assiégé. Les Patzinaces intimidés se débanderent, & leur fuite dégagea l'armée Romaine;

Digitized by Google

mais elle ne ſauva point la Macédoine & la Thrace, parce que, revenus de leur effroi & de leur erreur, les Barbares ne ſe ſouvinrent que de la lâcheté de cette armée, & en conclurent qu'ils pouvoient tout oſer. Un de leurs détachemens s'avança même juſques dans le territoire de Byzance; mais pour celui-là il périt tout entier, un patrice, ſorti de Conſtantinople avec une armée compoſée de gardes, de milices bourgeoiſes, & de tout ce qu'on peut raſſembler de gens en état de combattre, fondit pendant la nuit ſur ce détachement, & fit paſſer tous ceux qui le compoſoient, d'un ſommeil appéſanti par l'ivreſſe, à l'éternelle nuit.

Conſtantin employoit ces dernieres reſſources pour contenir la fureur des Patzinaces: Kegenes mis en liberté, à condition de les appaiſer, étoit en chemin pour les aller trouver. Toutes les troupes alliées, les Francs, les Baranges, la cavalerie de Teluch & celle du mont Maurus; tous les Barbares enfin, ayant à leur tête des chefs choiſis parmi eux, & pour chef ſuprême avec le titre d'Ethrarque, le patrice Nicéphore Bryenne, devoient ſe raſſembler, arrêter les courſes des Patzinaces, les repouſſer même, ſi la fortune les ſecondoit. Cependant

pendant Kegenes s'étoit fait devancer par des députés qu'il avoit envoyés aux Patzinaces. Ceux-ci promirent avec ſerment de faire tout ce qu'il pourroit déſirer, & ſur cette aſſurance Kegenes ſe rendit dans leur camp, où il fut maſſacré & haché en mille pieces. On ne peut trop blâmer la mauvaiſe foi des Patzinaces, ni trop plaindre la triſte deſtinée du brave Kegenes; mais en comparant ſon ſort à celui de Tyrach, on voit quel fut le reſpect de cette nation pour le ſang de ſes princes, & quel avantage a toujours l'autorité tranſmiſe avec le ſang, ſur la faveur paſſagere que les peuples accordent aux talens ſupérieurs & à de grands ſervices. L'empire d'orient n'eut point cet avantage; cependant les princes nés dans la pourpre, & même les princeſſes qui eurent cet avantage, comme Zoë & Théodora, eurent de grands droits à la vénération des peuples. Zoë, de même que les reines des Lombards, donna pluſieurs fois l'empire avec ſa main; mais d'une part le manque de loix conſtantes & reconnues qui réglaſſent l'ordre de la ſucceſſion, & de l'autre l'inſolence des troupes & l'aviliſſement du reſte de la nation firent que la couronne impériale ne fut jamais fixée dans une fa-

mille ; & le ſuccès juſtifia toujours les révoltes que le deſpotime rendit également faciles & fréquentes.

Les gardes du palais & les Barbares confédérés, tels que les Francs & les Baranges furent tout-à-la-fois, & les Mammeluks & les Janiſſaires de l'empire Grec. J'ai déjà obſervé, mais on ne peut trop répéter, que ce fut-là un des plus grands avantages qu'eut l'empire Romain dans ſes guerres contre les Barbares. Andrinople fut encore la place d'armes des Romains contre les Patzinaces. Ce fut là que Bryenne ſe joignit à un nouveau généraliſſime qui ſe mit à la tête de l'armée Romaine, avec ordre de ne point livrer de bataille, mais de harceler & de contenir les ennemis. Deux détachemens de ceux-ci furent ſucceſſivement ſurpris & taillés en pieces. C'en fut aſſez pour faire ceſſer leurs courſes dans le pays de l'Hæmus; mais il n'en fut pas de même dans la Macédoine, où ils envoyerent un corps d'élite & très-nombreux, avec ordre de piller & de combattre, s'il en étoit beſoin. Bryenne & le généraliſſime qui en furent avertis, décamperent de nuit, & marcherent avec tant de précaution, qu'ils étoient au milieu des détachemens ennemis, lorſque les Patzinaces

Digitized by Google

les croyoient encore à Andrinople. Ces détachemens, après avoir employé le jour à piller, paſſoient la nuit à faire bonne chere, au bruit des flûtes & des tymbales, lorſque les deux généraux qui étoient dans la ville dont le territoire avoit été dévaſté pendant la journée précédente, fondirent tout à-coup ſur leur camp, & en firent un grand carnage. Depuis cet échec, & pendant les années 1051 & 1052, les Patzinaces ne ſe débanderent plus, comme auparavant, pour piller & par là même ne ſurprirent pas auſſi ſouvent les habitans des campagnes, dont juſqu'alors ils avoient fait une affreuſe boucherie. C'en fut aſſez pour que l'emperent crût pouvoir dégarnir l'Europe en envoyant les Francs & les Baranges dans l'Ibérie & dans la Chaldie.

Un autre bonheur arriva encore dans ce tems-là à Conſtantin Monomaque: Etienne, prince des Tribulles & des Serbes, avoit laiſſé à ſon fils Michel la principauté dont il avoit été le fondateur. Michel en étoit paiſible poſſeſſeur, lorſqu'ayant fait alliance avec l'empereur, il accepta la dignité de Protoſpathaire, & fut inſcrit entre les amis & les alliés de l'empire. Cette alliance ne contribua pas peu à la réſolution que prit l'empereur de ſe dé-

barraſſer enfin des Patzinaces. Toutes les troupes d'orient & d'occident eurent ordre de ſe mettre en campagne ſous la conduite de Michel, & Baſile le Scyncelle, duc de Bulgarie, fut commandé avec les armées de cette grande province, pour ſe joindre à Michel. Les Patzinaces virent l'orage ſe former, & ſe raſſemblerent auſſi-tôt près de la grande Perſtlabe, où ils firent un camp retranché, dans lequel ils s'enfermerent. Les Romains les y aſſiégerent, &, ce qui étoit extraordinaire pour des Nomades, ſi pourtant les Patzinaces l'étoient, ce ſiege fut également long & inutile, & les aſſiégeans ſouffrirent de la diſette avant les aſſiégés. Après un conſeil de guerre, les généraux de l'empereur qui avoient réſolu de lever le ſiege, donnerent l'ordre pour la retraite. Elle devoit s'exécuter en grand ſilence & au milieu de la nuit; mais Tyrach qui en fut averti, ſavoit la route que ſe propoſoient de prendre les généraux ennemis, & déja ſes détachemens avoient pris les devants pour leur couper la retraite; pour lui, il attendoit en ſilence le départ de l'armée, & dès qu'elle ſe fut miſe en marche, il ſortit de ſon camp avec ce qui lui reſtoit de troupes, & fondit avec impétuoſité ſur l'arriere-

garde des Romains, pendant que leur avant-garde étoit aux mains avec ſes détachemens. La perte fut égale à la déroute. Le Syncelle fut du nombre des morts ; Baſile ramena à Andrinople les foibles & triſtes débris d'une armée floriſſante. Conſtantin ne ſe rebuta point encore, il donna ordre qu'on raſſemblât les ſoldats diſperſés par la derniere déroute, forma de nouveaux corps, prit à ſa ſolde des troupes étrangeres, & déclara que la vie lui ſeroit odieuſe, s'il ne détruiſoit les Patzinaces. Ceux-ci, avertis par un transfuge des préparatifs que l'on faiſoit contre eux, envoyerent des ambaſſadeurs à Conſtantin pour lui demander la paix, & auſſi-tôt ſa colere ſe calma ; il fit avec eux une treve de trois ans. Il paroît que cette treve commença en 1054.

Conſtantin mourut cette même année, & comme Zoë étoit morte avant lui, Théodora monta ſur le trône malgré tous les grands officiers de l'empire qui avoient jetté les yeux ſur Nicéphore Proteuon, alors duc de Bulgarie. Théodora conſerva l'autorité ſuprême juſqu'à ſa mort, qui arriva au mois d'Août de l'an 1056. Michel Stratique qui n'avoit jamais fait & ne ſavoit que la guerre, fut proclamé le dernier jour du

même mois, & eut auſſi-tôt pour compétiteur Théodoſe, couſin-germain du dernier empereur. Les gardes du palais, tant Romains que Baranges, réglerent la deſtinée de l'empire, & Théodoſe fut puni par l'exil d'une entrepriſe qui n'étoit que téméraire. Il falloit qu'un empereur fût libéral : Michel ne le fut pas, & une conſpiration de tous les grands de l'empire, à qui il n'avoit pas fait les préſens accoutumés, après l'avoir fatigué par une guerre civile, le força d'abdiquer, & plaça Iſaac Comnene ſur le trône. Ceci arriva le premier Septembre de l'an 1057.

Excerp. ex Brev. hiſt. Joh. Scylit. h. Byz. ad Calc. Cedren. 633.

La treve avec les Patzinaces venoit d'expirer, & ce ne fut en effet qu'au commencement du regne d'Iſaac Comnene, que les Hongrois ayant violé la paix qu'ils avoient faite avec les Romains, les Patzinaces, dit Scylitzes, ſortirent des repaires où ils s'étoient tenus cachés, & firent le dégât dans le pays voiſin. Iſaac ne tarda pas à ſe tranſporter juſqu'à Triaditze avec une armée nombreuſe. Il y reçut une ambaſſade des Hongrois, avec qui il fit la paix, & marcha enſuite contre les Patzinaces. Ils étoient partagés par nations & par tribus, dont chacune avoit ſon chef. Tous les autres chefs ſe ſoumirent, en demandant à l'empereur

la paix & ſon amitié, qu'ils obtinrent ſans peine ; le ſeul Selte refuſa de *donner la main* à l'empereur : il ſe confioit dans les marais du Danube, où il s'étoit retiré, & dans un rocher eſcarpé qui étoit au milieu de ces marais, & dont il s'étoit fait une fortereſſe. Aſſuré d'une retraite qu'il croyoit imprenable, il porta la préſomption juſqu'à en ſortir, dans la réſolution de combattre l'empereur en raſe campagne ; mais il n'eut pas même cet honneur, un détachement peu nombreux lui fit prendre la fuite : on le ſuivit dans ſa retraite, ſon château fut pris & détruit juſqu'aux fondemens : on ne dit pas ce qu'il devint lui-même.

Anne Comnene, qui parle auſſi de cette guerre, nous fournit deux exemples remarquables de l'abus que les Grecs faiſoient alors des anciens noms en les donnant à des peuples nouveaux. Les princes des Daces, dit-elle, s'étant ennuyés de l'alliance qu'ils avoient faite avec l'empire, commencerent à l'attaquer (ces Daces doivent être les Hongrois) ; ce qui étant venu à la connoiſſance des Sauromates, qu'on appelloit anciennement les Myſiens (ce doivent être les Patzinaces) ; ils ne purent voir cette occaſion de prendre les armes, ſans céder à la tentation d'en profiter. Une *Alex. lib. III, p. 74.*

autre raiſon qui les porta à paſſer tous enſemble ſur les terres de l'empire, fut que les Getes les déſoloient d'un autre côté par des incurſions fréquentes, & que ne pouvant s'en venger ſur eux, ils vouloient du moins s'en venger ſur les Romains. Ces Getes doivent être les Uzes, & Anne a certainement rapporté à cette guerre les circonſtances de la grande invaſion des Patzinaces. Elle ajoute que le Danube ſéparant les Sauromates ou Myſiens des terres de l'empire, ils attendirent que le fleuve fût gelé, & le paſſerent tous enſemble, comme ſi toute la nation avoit voulu ſe tranſporter ſur les terres de l'empire. La paix fut bien-tôt faite avec les Daces: entre les Myſiens, pluſieurs étoient auſſi d'avis qu'il falloit traiter avec Iſaac; mais ce prince ne s'y fiant pas, marcha droit à eux, & les effraya tellement par la belle ordonnance de ſes troupes, qu'ils abandonnerent leur camp & s'enfuirent, mais en diſant que dans trois jours ils reviendroient pour livrer bataille à l'empereur; ce qu'ils ne firent pourtant pas. Ce récit d'Anne Comnene, quoiquetrès-défectueux ne laiſſe pas d'être inſtructif, en ce que le nom des Myſiens qu'elle donne aux Patzinaces, comme elle donne celui de Daces aux Hon-

grois, prouve contre ſon propre témoignage qu'ils habitoient alors la Myſie. Iſaac ne jouit pas long-tems de la gloire d'avoir rendu la paix à l'empire, & dès l'an 1059, Conſtantin Ducas lui ſuccéda.

Il eſt certain par ce que nous venons de dire, & par ce que nous dirons encore dans un moment, que les Patzinaces n'avoient point repaſſé le Danube depuis la grande irruption qu'ils avoient faite dans l'empire ſous la conduite de Tyrach, pour ſe venger de Kegenes. Il reſta donc un vuide entre ce fleuve & le Boriſthène; ou bien le pays que les Patzinaces avoient quitté, fut rempli par les Uzes qui avoient été leurs voiſins du côté du Boriſthène. Les Uzes, dit Scylitzes, ſont Scythes d'origine, plus nobles que les Patzinaces, & beaucoup plus nombreux. Ce fut en 1065, qu'ils tenterent le paſſage du Danube que défendoient Baſile Apocapes & Nicéphore Botaniate, tous deux décorés du magiſtere, & tous deux commandans des villes ſituées ſur le Danube; mais l'un avoit les Bulgares dans ſon département; les Romains obéiſſoient à Nicéphore. Les Uzes ſe ſervirent, pour paſſer le fleuve, d'outres, de barques & de vaiſſeaux longs, & tranſporterent avec eux toutes leurs fa-

milles & leurs équipages. On en faiſoit monter le nombre à 600 mille hommes. Ils défirent ſans peine les Romains & les Bulgares, & firent priſonniers leurs deux commandans Baſile & Nicéphore. On dit qu'ils rempliſſoient toute la plaine que termine le Danube du côté du nord, & que le nombre de 600 mille hommes, à quoi on les faiſoit monter, étoit compoſé des ſeuls guerriers. Il s'en détacha bientôt une armée conſidérable qui s'avança vers Theſſalonique, & pénétra juſque dans la Grece; mais lorſqu'elle retournoit au camp, un froid exceſſif, dont elle fut ſurpriſe, lui fit perdre tout le butin qu'elle avoit fait, & preſque tous ſes équipages.

Conſtantin inſtruit du nombre prodigieux de ces nouveaux ennemis, ne ſçavoit à quoi ſe déterminer. Il devoit lui en coûter des ſommes immenſes pour mettre en campagne une armée qu'il pût leur oppoſer, & il étoit très-avare: on pouvoit même malgré tous ſes efforts déſeſpérer du ſuccès : il paroiſſoit impoſſible de ſe racheter par une contribution qui contentât un auſſi grand peuple: pluſieurs penſoient déjà à tranſporter ailleurs le ſiége de l'empire. Dans cette extrémité, Conſtantin envoya des ambaſſadeurs aux princes de la nation,

pour eſſayer, ſi à force de promeſſes & de préſens, il ne pourroit pas réuſſir à s'en attacher une partie. Il parvint en effet à en débaucher quelques-uns qui vinrent camper près de Tzouroule, à peu de diſtance de Conſtantinople; mais une nation auſſi nombreuſe, quelles que fuſſent ſes réſolutions & ſes promeſſes, ne pouvoit ſubſiſter qu'à grands frais. Tous les jours elle faiſoit des courſes dans la Bulgarie & juſque dans la Thrace & la Macédoine. Cependant on jeûnoit & l'on prioit à Conſtantinople par ordre de l'empereur, mais en même tems on l'accabloit de reproches & de malédictions, comme ſi ſon avarice eût été la cauſe de tous les maux que l'on ſouffroit & qu'on avoit lieu de craindre encore. Vaincu par ces reproches, Ducas ſortit de Conſtantinople, & alla camper à quelques milles de cette ville, ſuivi de 150 hommes ſeulement. On ne concevoit rien à ſa conduite; lui-même n'étoit pas peu embarraſſé à raſſembler une armée, lorſque tout-à-coup il lui arriva pluſieurs couriers avec la nouvelle auſſi étrange qu'inattendue, que les deux généraux avoient été rachetés, que la nation des Uzes n'étoit plus, que ſes chefs avoient repaſſé le Danube, que la famine & la

peſte avoient fait périr une grande partie de leur peuple, & que le reſte avoit péri par le fer de leurs voiſins les Bulgares & les Patzinaces qui les avoient attaqués avec autant de ſuccès que de bravoure. Après ce déſaſtre miraculeux, quelques Uzes vinrent trouver l'empereur qui leur donna des terres de ſon domaine dans la Macédoine, & le titre d'alliés de l'empire : ils le méritérent par leur conſtante fidélité, & on en vit pluſieurs parvenir à la dignité de ſénateurs & aux plus grandes charges de l'empire. Dans une ſeule année commença & finit cette grande guerre, qui avoit paru menacer les Romains d'une ruine inévitable.

La part qu'y eurent les Patzinaces, prouve moins leur fidélité envers l'empire que leur haine pour les Uzes & la crainte qu'ils avoient de n'en être pas mieux traités que les Romains. La preuve en eſt que ſous Conſtantin Ducas, le même qu'ils ſervirent ſi bien contre les Uzes, Diogène ayant été nommé duc de Sardique, il fut à peine arrivé dans ſon gouvernement qu'il y rencontra les Patzinaces, leſquels étoient ſortis de chez eux pour piller le pays de Sardique. Diogene les battit, en prit pluſieurs, & envoya à l'empereur les têtes de ceux qui avoient été tués. Le fils de ce même Diogène fut depuis empereur ſous le

Ou Triaditze.

Digitized by Google

nom de Conſtantin Diogène ; & comme les fils de Conſtantin Ducas, avec leur mere Eudocie que Romain épouſa, avoient été proclamés, à la mort de leur pere, peu s'en fallut que la nuit même qui couvrit le double myſtere de la nomination de Romain & de ſon union avec Eudocie, ne devînt funeſte à l'un & à l'autre par le ſoulevement des Boranges. Ils ne s'appaiſerent que lorſque Michel, fils de Ducas & ſes freres leur eurent déclaré que tout ſe faiſoit de leur conſentement. *Le 1 Janvier 1068.*

La premiere armée que Romain Diogène mit en campagne & qu'il commanda en perſonne, convenoit peu, diſoit-on, à un empereur ; mais elle étoit telle qu'il pouvoit ſe la procurer, c'eſt-à-dire qu'elle étoit compoſée de Macédoniens, de Bulgares, de Cappadociens, d'Uzes & d'autres nations, comme auſſi de Francs & de Baranges. Les Uzes devoient compoſer à eux ſeuls un corps aſſez conſidérable, puiſqu'il en eſt fait particulierement mention dans l'hiſtoire de la guerre que Romain entreprit à la tête de ſon armée. J'obſerverai encore que la premiere femme de ce prince étoit ſœur du Bulgare Samulel Aluſian, qui poſſéda une des premieres charges de l'empire ſous ſon beau-frere. Le regne *pp. 649 & 656.*

de Romain juſqu'à ſa priſon chez les Turcs, fut de trois ans & huit mois, & Michel, fils de Conſtantin Ducas, fut mis en poſſeſſion de tous les droits dont il avoit déjà le titre. Il avoit hérité de l'avarice de ſon pere, & s'attribua le monopole du bled, ce qui occaſionna la plus cruelle famine qu'on eût éprouvée depuis long-tems, tant il eſt vrai que la liberté eſt la mere de l'abondance. On comptoit encore la premiere année de ſon regne; mais la onzieme indiction étoit commencée, lorſque la nation des Serbes, qu'on appelle auſſi Chrobates, dit Scylitzes, ſortit de ſon pays pour entrer dans la Bulgarie, & la réduire en ſervitude; mais continue le même auteur, je dois reprendre les choſes de plus haut.

P. 665, 1073.

Lorſque l'empereur Baſile eut ſubjugué la Bulgarie, il ne voulut rien changer dans ſon gouvernement ni dans ſes coutumes, & régla qu'elle ſeroit gouvernée par ſes princes, & ſelon ſes anciens uſages, de la même maniere qu'elle l'avoit été ſous le regne de Samuel. Nous avons vu comment l'avarice de Jean, frere d'un autre Michel, avoit fait prendre les armes aux Bulgares qui avoient proclamé Doléan. Ce fut encore l'avarice de Nicéphore, à qui l'em-

Doléan.

Digitized by Google

pereur Michel laiſſoit toute ſon autorité, pour ne s'occuper que de *jeux d'enfans*, qui mécontenta les Bulgares & engagea leurs princes à s'adreſſer au prince Michel, pour le prier de les aſſiſter dans leur détreſſe, & de leur donner ſon fils qu'ils vouloient proclamer roi, afin de s'affranchir, ſous ſes auſpices, de la tyrannie & des vexations de la cour de Conſtantinople. Michel conſentit volontiers à ce que les ſeigneurs de Bulgarie exigeoient de lui, & ayant fait choix de trois cens hommes, les plus braves qu'il eût à ſon ſervice, il les donna à ſon fils Conſtantin, ſurnommé Bodin, & l'envoya en Bulgarie. Il paroît certain que ce Michel étoit le fils d'Etienne, prince des Triballes & des Serviens, & que l'entrée de Conſtantin en Bulgarie avec trois cens hommes, eſt cette expédition entrepriſe par les Serbes pour aſſervir la Bulgarie.

Bodin s'étant rendu à Briſdiana, les princes des Bulgares qui s'étoient aſſemblés à Scopies, dont étoit prince George Boilach de la race des Komchans, allerent le trouver & le proclamerent roi des Bulgares, ſous le nom de Pierre qu'ils ſubſtituerent à celui de Conſtantin. Nicéphore Carantene, qui commandoit à Scopies pour les Ro-

Digitized by Google

mains, ayant appris ce qui ſe paſſoit à Priſdiana, voulut s'y tranſporter avec ſes lieutenans & les troupes de Bulgarie; mais lorſqu'il étoit en chemin, il fut joint par ſon ſucceſſeur Damien Dalaſſene, qui l'accabla d'injures & ne traita pas mieux ſes ſoldats, qu'il appelloit des lâches & des gens ſans cœur. Après ce début, il rangea ſon armée en bataille, & marcha contre les Serbes qui ne refuſerent point le combat. Il fut terrible, & la défaite des Romains, affreuſe. Il en périt un grand nombre ainſi que des Bulgares qui combattoient encore pour eux, un plus grand nombre fut pris, & entre autres Damien Dalaſſene, Probatas, & quelques autres généraux. Leur camp & tous leurs équipages furent la proie des vainqueurs. Alors les Bulgares ne garderent plus de meſures; Conſtantin fut proclamé roi ſous le nom de Pierre avec encore plus de ſolemnité qu'auparavant, & ſes troupes ſe trouverent aſſez nombreuſes pour en compoſer deux armées. Il marcha à la tête de l'une vers Niſe: l'autre fut miſe aux ordres de Petrilus qui tenoit le premier rang après Bodin, & marcha contre les Romains que l'on ſçavoit être en force à Caſtorie. Les Bulgares qui tenoient leur parti, avoient eu

Naiſſ.

ſoin d'entourer cette ville d'une bonne muraille, & s'y étoient réfugiés en grand nombre, pour ſe ſouſtraire aux mauvais traitemens dont les menaçoient leurs concitoyens. De ce nombre étoit Marianus, commandant d'Achryde, Théognoſte Bourtzes, patrice & proconſul de Diabolis, le commandant de Caſtorie, & Boriſes David. Petrilus menoit avec lui un nombre prodigieux de Bulgares, & ſe diſpoſoit à attaquer Caſtorie, lorſque les Romains qui s'étoient préparés à le bien recevoir, firent ſur lui une vigoureuſe ſortie, le mirent en fuite, & le forcerent de retourner chez ſon maître Michel à travers des montagnes qui n'étoient praticables que pour des fuyards, un grand nombre de Bulgares reſterent ſur la place, & celui qui, après Petrilus, tenoit le premier rang chez les Chrobates, fut fait priſonnier, chargé de chaînes, & envoyé à l'empereur.

Bodin fut plus heureux du côté de Niſe, où il ne trouva rien qui lui reſiſtât, & d'où il comptoit bien défendre l'entrée de la Bulgarie aux troupes Impériales. S'il ſe trouva des Bulgares qui refuſaſſent de le reconnoître, il leur fit payer cher leur fidélité. Cependant l'empereur avoit appris la défaite de ſon

Digitized by Google

général & la proclamation de Bodin ; & ſon premier ſoin avoit été de nommer un autre général, auquel il donna une armée telle qu'il la croyoit capable d'éteindre cet incendie, avant que toute la Bulgarie en fût embraſée : des Macédoniens, des Romains & des Francs compoſoient cette armée que Saronite ména à Scopies, ſans paroître ſe ſoucier beaucoup de ceux qui étoient à Niſe. Nous avons dit que Boitach étoit ſeigneur de Scopies ; mais ou il avoit pris parti avec les rebelles, ou il n'avoit pas été en état de retenir cette ville dans le devoir, puiſque Saronite l'attaqua & s'en rendit maître, après avoir promis à Boitach, à qui cette ville avoit été confiée, qu'il ne lui ſeroit fait aucun tort. Bien-tôt ce Barbare ſe repentit d'avoir été bon pendant un peu de tems, & d'avoir favoriſé les Romains ; & pendant que Saronite délibéroit ſur ce qu'il avoit à faire du côté de Niſe, ce perfide dépêcha ſecrettement vers les Bulgares qui étoient dans ces quartiers, pour leur dire de le venir joindre au plutôt, & qu'ils ſe déferoient ſans peine de toute l'armée de Saronite, où il n'y avoit ni ordre ni diſcipline. On étoit au mois de Décembre, & la terre étoit couverte de neige ; mais les Bulgares

Digitized by Google

n'en firent pas moins toute la diligence poſſible pour profiter de l'avis que leur avoit donné Boitach. Saronite qui en fut averti à tems ſe mit en campagne avec toutes ſes forces, pour aller à la rencontre des Bulgares qu'il joignit dans un endroit appellé Taonium. La victoire des Romains fut complette, moins encore par le grand nombre des Bulgares qu'ils tuerent, que par le malheur qu'eut Bodin de tomber entre leurs mains.

Il ſembloit que deux victoires conſécutives & auſſi complettes duſſent mettre fin à la guerre; mais il en fut tout autrement. Entre les priſonniers de marque que la témérité de Damien avoit livrés aux Serviens, *Longibardopule* n'avoit pas été le moins conſidérable: on appelloit ainſi le général des Lombards ſoudoyés: ce nom ſignifioit *fils de Lombard*; mais il paroît que ces ſortes de noms ſe donnoient aux chefs des Barbares auxiliaires; ainſi on trouve des Francopules à la tête des Francs, &c. Quoi qu'il en ſoit, Longibardopule ayant été conduit à Michel, ce prince le ſollicita d'entrer à ſon ſervice, reçut ſa foi, lui donna la ſienne, & après en avoir fait ſon gendre, il le mit à la tête d'une armée nombreuſe compoſée de Lombards & de Serbes

qu'il envoyoit au ſecours de Bodin. Elle arriva trop tard pour ſauver ce prince, mais elle ſervit du moins à entretenir la guerre. Saronite avoit fait charger de chaînes le malheureux Bodin & l'avoit envoyé à l'empereur. Celui-ci le fit enfermer dans un monaſtere, & le donna enſuite à Iſaac Comnene, qui partoit pour Antioche, dont il venoit d'être nommé Gouverneur. Bodin fut donc conduit dans cette capitale de la Syrie. Michel en fut inſtruit, & s'adreſſa à des Marchands Vénitiens qui lui promirent de lui ramener ſon fils. Ils tinrent parole : Bodin fut enlevé au milieu de la Syrie, & ramené à ſon pere qui le rétablit dans *ſa propre principauté.*

Ou *Michael. an. comm. Alex. l. I, p. 35 & l. III, pag. 78. Ibid, l. IV, p. 96.*

Bodin partageoit encore avec ſon pere Michel le gouvernement de la Dalmatie, lorſque Botaniate fut dépoſé en 1080. Il paroît qu'il la gouvernoit ſeul vers la fin de 1081, puiſqu'Anne Comnene ne parle que de lui à l'occaſion d'un traité qu'Alexis avoit conclu avec les Dalmates pour en être ſecouru, contre Robert, prince des Normands d'Italie. Bodin fut en effet préſent à une bataille qu'Alexis livra à Robert, prince des Normands, au mois d'Octobre de cette année : mais content d'avoir vu la défaite d'Alexis, il ne la par-

Digitized by Google

tagea pas, & il se retira chez lui. Boléan son successeur est encore plus fameux dans l'histoire d'Alexis Comnene, si pourtant il n'est pas le même que Bodin, ainsi que paroît le supposer cet auteur. Au-moins est-il certain qu'il étoit le maître de toute la Dalmatie, & qu'il la gouvernoit à son gré; ensorte que s'il ne fut pas le même que Bodin, il dut être son fils, & fut certainement son successeur. C'est aussi ce qui me paroît le plus vraisemblable, puisque dans cette opinion, au lieu de donner deux noms au même prince, il suffit de supposer qu'Anne Comnene a oublié de parler de la mort de Bodin, lorsqu'après avoir fait mention de ses projets de guerre, elle a dit quelles mesures prit Alexis contre Boléan. C'étoit, dit-elle, encore une véritable guerre civile, aussi-bien que celle des Normands contre l'empire; car encore qu'elles ne fussent point entre les citoyens d'une même république, puisque ces deux peuples *n'étoient en rien soumis aux Romains*, ils étoient Chrétiens, & c'en étoit assez pour qu'Alexis les regardât comme des concitoyens, & abhorrât la guerre qu'il étoit obligé de leur faire. Je reviens au tems où Bodin perdit la couronne de Bulgarie.

lib. 8, pp. 186 & 187.

Lib. IX, p. 199.

Lib. IX, p. 209.

Boitach avoit été découvert & envoyé

à l'empereur qui devoit décider de ſon ſort ; mais une torture barbare qu'on lui avoit fait ſouffrir, priva Michel de cette occaſion de pardonner ou de punir ; Boitach mourut en chemin. La guerre continuoit toujours, & Michel envoya contre les Bulgares les Allemands & les Francs qui étoient à ſa ſolde. Ils ſe répandirent dans la Bulgarie, plus pour la piller que pour la ſubjuguer, & détruiſirent entr'autres un palais des rois Bulgares qui étoit reſté à Proſpa, & une égliſe que Samuel y avoit fait bâtir en l'honneur de ſaint Achillée qu'il avoit enlevé de Lariſſe : c'eſt le dernier événement de cette guerre dont nous ayons connoiſſance ; mais ce qui arriva vers ce même tems, nous donne lieu de croire qu'elle ne finit point par la deſtruction d'un palais & d'une égliſe, & que ſi nous ne ſavons pas mieux les ſuites qu'elle eut, c'eſt par la négligence des hiſtoriens qui ne ſe ſont occupés que des guerres civiles, dont le germe commençoit alors à ſe développer.

Dans ce même tems on envoya un nommé Neſtor qui avoit été au ſervice du pere de l'empereur, pour commander avec le titre de duc, les troupes qui étoient ſur le Danube, & dont depuis long-tems on ne tenoit aucun

compte, jusqu'à ne leur rien donner pour leur entretien. Nestor étoit mécontent du Logothete Nicéphore, le même dont l'avarice avoit porté les Bulgares à la révolte. Il se trouva à la tête de soldats mécontens, & dans le voisinage d'un homme puissant qui étoit dans les mêmes dispositions: il s'appelloit Tatous, & devoit régner sur une tribu des Patzinaces, puisque Nestor ayant fait alliance avec lui, il se mirent tous deux à la tête d'une armée de cette nation & marcherent droit à Constantinople. Michel envoya ordre à Nestor de mettre bas les armes, ce que celui-ci refusa de faire, jusqu'à ce que l'empeur eût renvoyé ou fait mourir le Logothete *qui*, disoit-il, *étoit leur ennemi commun*, & à qui il reprochoit de lui avoir fait beaucoup de mal, & de lui avoir confisqué ses biens. L'empereur qui étoit toujours très épris de Nicéphore refusa cette condition, & Nestor ayant découvert une conspiration que les gens de sa maison avoient tramée contre lui, s'éloigna de la capitale, & alla ravager la Macédoine, la Thrace & les confins de la Bulgarie, ensuite il se retira dans le pays des Patzinaces. Cette expédition produisit de nouveaux mécontentemens, parce

que les milices de Macédoine ayant beaucoup perdu à cette occaſion, Michel, loin d'avoir égard à leurs plaintes, les traita durement & les renvoya avec ignominie.

Ce prince avoit été dépoſé, & Nicépore Botaniate lui avoit ſuccédé en 1078. Nicéphore Bryenne avoit auſſi déjà commencé une guerre civile pour envahir le trône, lorſqu'un troiſieme prétendant, nommé auſſi Nicéphore, raſſembla à Dyrrachium une armée, dans laquelle il enrôla autant de ſoldats qu'il en put trouver dans les pays voiſins, & qui fut compoſée de Francs, de Bulgares, de Romains & d'Arbanites. Ce dernier nom & celui des Bulgares m'ont déterminé à faire mention de cette révolte de Nicéphore Baſilice. Il me ſemble que ces Arbanites doivent être les mêmes peuples qu'on appella depuis Albaniens ou Albanites. Anne Comnene parle d'un officier nommé Comiſcortas, à qui Alexis donna la garde de Dyrrachium en 1087, & qui étoit venu d'Arbanes ou de chez les Arbanes. Nous voyons par un autre paſſage de l'Alexiade, qu'Arbanes étoit une ville forte à quelque diſtance de Dyrrachium, & dans un pays de montagnes, puiſqu'elle donnoit ſon nom à des *Clauſures* qu'Alexis

Lib. IV, p. 98.

Lib. 13. p. 309.

qu'Alexis fit garder, lorſque Boëmond eût renouvellé l'entrepriſe de ſon pere ſur l'empire d'Orient. C'étoit ſans doute de cette ville que les Arbanites tiroient leur nom; mais je n'oſerois ni aſſurer, ni nier que ce nom avec un léger changement ſoit devenu celui de tous les Albanites ou Albaniens. Je parlerai de cette nation dans un autre endroit. Le même Nicéphore, dont les Arbanites ſeconderent la révole, fit alliance avec les Patzinaces, & les appella à ſon ſecours. Il luttoit encore contre ſon infortune, que cette alliance ne devoit pas réparer, lorſque les Patzinaces, joints avec les Comans, s'emparerent d'Andrinople, en brûlerent une partie, pour ſe venger de Bryenne qui avoit tué quelques-uns des leurs, & ſe retirerent ſans avoir rien fait de remarquable; mais ce ne fut que pour revenir bien-tôt après, (ſi pourtant ce furent les mêmes) & pour ſervir les fureurs d'un autre mécontent.

Lecas étoit un de ces hérétiques Pauliciens ou Manichéens qui s'étoient autrefois cantonnés en Aſie dans le pays des Chalybes, où Jean Zimiſcès les avoit battus, & d'où il les avoit tranſportés à Philippopole & en d'autres lieux de la Thrace, où ils devinrent les défenſeurs de l'empire contre les Barba-

Ann. Comn. Alex. l. XIV, p. 317.

res, au lieu qu'en reſtant en Aſie, ils auroient continué à être ſes ennemis. Lecas s'étoit enfui d'Epigambria, où il demeuroit; il ſe retira chez les Patzinaces, fit alliance avec eux, & menaça l'empire de très-grands maux. Dans le même tems, un certain Dobromer remuoit à Meſembrie, & tous deux ſe propoſoient de donner beaucoup d'affaires à l'empereur; mais Dobromer ne tarda pas à ſe ſoumettre. Pour Lecas, il tua, dans ſes habits ſacrés, l'évêque de Sardique qui s'étoit déclaré pour l'empereur, & qui exhortoit la ville à en faire autant, après quoi il ſe ſoumit auſſi; & l'empereur envoya Léon Diabatene à Meſembrie pour y rétablir l'ordre; à quoi il réuſſit, en concluant un traité avec les Patzinaces & les Comans.

Mais peu d'années après, un Manichéen irrité attira ſur l'empire un orage qui fut ſur le point de l'écraſer. 2800 Pauliciens avoient partagé la défaite d'Alexis par Robert, duc des Normands, en 1081, & s'étoient auſſi-tôt retirés chez eux, malgré les ordres contraires que leur avoit donnés l'empereur. Ce prince employa la ruſe pour les châtier de leur déſobéiſſance, ſans effuſion de ſang, & en vint à bout; mais dans ce châtiment furent enveloppées quatre

Digitized by Google

sœurs de Bleſus ou Balbus, qui s'étant attachées à Alexis, avant qu'il parvînt au trône, avoient reçu le baptême & s'étoient mariées à la cour. Tant de raiſons d'être fidele ne purent l'emporter dans le cœur de Balbus, ſur le dépit que lui cauſa la détention de ſes ſœurs & la confiſcation de leurs biens; dès qu'il en fut inſtruit, il ne s'occupa que des moyens de fuir & de ſe venger. En vain ſa femme qui s'en douta, avertit l'officier chargé des affaires des Manichéens à la cour, de veiller ſur ſon mari; Balbus ne changea dans ſes projets que le tems de l'exécution qu'il accéléra; & ayant appellé à lui ſes parens & ſes amis, il ſe réfugia avec eux à Beliatoba. On avoit donné ce nom à une ville, & on le donnoit alors à des ruines reſtées ſur une haute montagne. Balbus & les ſiens s'y établirent, & firent de-là des courſes juſque ſous les murs de Philippopole leur patrie, d'où ils ne revenoient jamais ſans un grand butin. Balbus ne s'en tint pas là: il fit alliance avec les Scythes qui habitoient le pays ſitué ſur le Danube, & les ſoins qu'il ſe donna pour les mettre dans ſes intérêts, eurent un ſi grand ſuccès, que par la protection déclarée des *ducs de cette nation* qui régnoient à Glabinitza, & à Driſtra ou

Ann. Comn. Alex. l. 5, pag. 126.

Doroſtole, & dans le pays voiſin de ces villes, il épouſa la fille d'un grand ſeigneur de la même nation. Nous verrons dans un moment qui étoient ces Scythes. A la faveur d'une alliance ſi étroite, Balbus travailla efficacement à les entraîner dans une rupture avec l'empire, & les fit conſentir à une invaſion ſur ſes terres. Alexis, averti de ce qui ce paſſoit, mit tout en uſage pour rappeller Balbus à ſon devoir; mais il venoit de tromper les Manichéens: Balbus ou ne ſe fia point à ſes promeſſes, quoiqu'il les eût conſacrées par une bulle d'or, ou ſe laiſſa ſéduire à de plus grandes eſpérances que lui faiſoient concevoir ſes premiers ſuccès. Il continua ſes courſes pour donner l'exemple aux Scythes de ce qu'il leur conſeilloit.

Lib. VI, p. 145. Cette nation, dit Anne de Comnene, qui tire ſon origine des Sauromates, avoit quitté la demeure de ſes peres, pour venir s'établir ſur le Danube; mais comme il falloit néceſſairement convenir de quelques articles avec les autres peuples voiſins de ce fleuve, on ſe détermina de part & d'autre à une conférence, à laquelle ſe rendirent Tatus, Chales, Seſthlabus & Satzas. Tatus étoit le même dont l'alliance avoit procuré au rebelle Neſtor une nom-

breuſe armée de Patzinaces. Anne Comnene nous apprend qu'il régnoit à Driſtra, que Chales avoit pour capitale de ſon petit état la ville de Bitzina, & que les deux autres chefs régnoient auſſi dans des villes voiſines de celles-là. Le réſultat de la conférence fut un traité d'alliance, à la faveur duquel les Scythes, délivrés de toute autre inquiétude, paſſerent le Danube, ravagerent le pays, s'emparerent même de quelques villes, & quitterent enſuite les armes pour s'adonner à l'agriculture : elle conſiſtoit chez eux, à ſemer & à recueillir du millet & du froment. Mais il eſt clair que tout ceci n'arriva point après la révolte de Balbus ; que le traité entre les Scythes Sauromates & d'autres Scythes, lequel avoit produit une migration de ces derniers, ne put être occaſionné par les intrigues de ce Manichéen, & qu'il doit être queſtion ici de la migration des Patzinaces & de leur incorporation avec les habitans de la Myſie ; ce qui a donné lieu à la princeſſe Anne de donner aux Patzinaces, en une autre occaſion, les noms de Myſiens & de Sauromates. Il eſt cependant certain qu'au tems dont nous parlons, & par les intrigues de Balbus, il fut conclu un autre traité entre les princes de Driſtra,

de Bitzina & leurs alliés d'une part, & d'autres Scythes qui habitoient réellement au Nord du Danube. Mais ce traité conclu à la veille de la guerre, ainſi qu'Anne le ſuppoſe à la ſuite de ſa narration, eut des ſuites très différentes de celles qu'elle aſſigne à l'alliance dont nous venons de parler ; & je ne puis m'empêcher d'aſſurer que cet illuſtre auteur a confondu deux traités & deux événemens que ſépara un intervalle de pluſieurs années. Le traité dont elle devoit uniquement parler en cet endroit, fut celui que les Scythes, les Myſiens, les Sauromates ou les Patzinaces, ainſi que les Sclaves ou Bulgares indépendans, conclurent avec les Comans, & dont la princeſſe Comnene nous apprendra elle-même les ſuites.

Balbus ayant appris où en étoient les affaires des Scythes ſes alliés, s'empara des chemins étroits qui conduiſoient de chez eux à Beliatoba, & les amena par-là dans les environs de cette ville, dont il étoit maître. Ils avoient déjà établi leur camp dans une plaine ſituée au-delà de Beliatoba, mais en-deça des montagnes, lorſque deux généraux, envoyés par Alexis, vinrent camper auprès d'eux. Un de ces généraux, frappé de leur nombre prodigieux, fut d'avis

Digitized by Google

d'éviter le combat ; l'autre fut d'un ſentiment contraire ; le premier, pour n'être pas ſoupçonné de poltronnerie, fut aſſez lâche pour céder à la témérité de ſon collegue. Une défaite ſanglante, & la mort des deux chefs furent la punition de l'un & de l'autre. Une nouvelle armée, ſous un nouveau général, trouva près de Philippopole un gros détachement qui avoit dépaſſé cette ville pour piller, & le battit ; mais le gros de l'armée des Scythes étoit toujours près de Beliatoba, & s'y renforçoit ſans ceſſe. Le général Romain héſitoit à l'y aller chercher, lorſqu'elle mit fin à ſes doutes & lui épargna le chemin : il n'y eut pourtant point de bataille ; après s'être obſervés pendant trois jours, & avoir tenté quelques eſcarmouches, les Romains & les Scythes ſe ſéparerent. Ceux-ci décamperent les premiers & furent pourſuivis ſans ſuccès, comme ſans chaleur, juſqu'au lieu appellé *Sidera*, ou la porte de fer, dans le fond d'un défilé étroit que les Romains n'oſerent paſſer. Ceux-ci retournerent à Andrinople, d'où leur général ſe rendit auprès d'Alexis. Ainſi l'année finit, ſans que ce prince eût pu ſe venger de la défaite d'un armée & de la mort de deux généraux. Auſſi dès le printems ſuivant,

Lib. 7, p. 150. Tzelgu, chef ſuprême des Scythes, paſſa de nouveau les montagnes ſituées entre la Thrace & le Danube, & campa ſur le territoire de Cariopole avec une armée de 80 mille hommes : elle étoit compoſée de différentes nations de Scythes, de Sauromates, & même de Daces (ou Hongrois) qu'un chef, nommé Solomon menoit à la ſuite de Tzelgu. Le territoire de Philippopole & le reſte de la Macédoine furent en proie à ces Barbares, juſqu'à ce que la néceſſité d'épargner de plus grands maux à ces malheureuſes contrées, donna aux Romains le courage d'attaquer leurs ennemis. Le combat fut opiniâtre & ſanglant; Tzelgu fit des prodiges de valeur, & ſon bras ſeul mettoit en déſordre des bataillons entiers, lorſque la mort mit fin à ſes exploits & à la réſiſtance de ſes guerriers; ils ceſſerent de piller la Macédoine, après leur défaite & la mort de Tzelgu; mais ils ne repaſſerent pas le Danube, & continuerent à ravager tout ce qui reſtoit aux Romains dans les environs du pays où ils s'étoient fixés.

Alexis, nous dit ſa fille, ne put ſouffrir que les Scythes habitaſſent ſans ſa permiſſion les provinces de l'empire, & raſſembla une armée nombreuſe dont il prit lui-même le commandement. Il en

détacha une partie qu'il envoya par mer à Driſtra ; & après avoir ſéjourné pendant 40 jours à Lardée, il aſſembla un conſeil de guerre pour y faire approuver la réſolution qu'il avoit priſe ſecrettement de paſſer l'Hæmus, & de combattre les Scythes dans la vaſte plaine qui ſépare cette montagne des rives du Danube : il vouloit ſe délivrer du voiſinage de ces Barbares, à qui toutes les ſaiſons étoient bonnes pour faire la guerre, & qui la faiſoient en effet pendant 12 mois de l'année ; enſorte qu'on ne devoit pas compter les malheurs que l'empire avoit eſſuyés, de leur part, mais les années d'une perpétuelle calamité qu'ils lui avoient fait éprouver. Ils avoient encore cela de particulier, que leur haine implacable pour le nom Romain, & leur union étroite entre eux, n'avoit laiſſé aux Romains ni le plaiſir de voir un ſeul transfuge de cette nation ſe donner à eux, pendant un très-grand nombre d'années qu'avoit duré la guerre, ni le moyen de débaucher un ſeul d'entre eux par dons ou par promeſſes, quelques propoſitions que l'empereur leur eût faites. Cependant la réſolution qu'Alexis cachoit mal ſous l'apparence d'une délibération, ne fut approuvée par aucun des vieux généraux : les jeunes ſeuls

furent de ſon avis & l'emporterent. Comptez, ô empereur, dit alors le vieux Bryenne, qui étoit aveugle, comptez qu'auſſi-tôt que vous aurez paſſé l'Hæmus, vous verrez quels ſont ceux qui ont les chevaux les plus vîtes. Quelqu'un lui demanda ce qu'il vouloit dire; c'eſt répondit-il que tous prendront la fuite. Ce fut en vain que Bryenne prédit un déſaſtre que les Scythes eux-mêmes ne ſembloient pas prévoir: car lorſqu'ils virent une flotte Romaine remonter le Danube, pendant que l'empereur s'avançoit vers les gorges de l'Hæmus, ou ils craignirent l'iſſue du combat, ou ils ne trouverent plus que leurs forces fuſſent égales au danger, & chercherent à gagner du tems. Au-moins dit-on que tel fut le but qu'ils ſe propoſerent en envoyant à l'empereur 150 députés qui devoient lui demander la paix avec ſoumiſſion, lui laiſſer entrevoir qu'il avoit autant à craindre qu'eux dans la guerre préſente, & lui promettre, à certaines conditions, une fidélité inviolable, & un ſecours toujours prêt de 30 mille cavaliers.

Alexis ne répondit que par un refus aux demandes & aux offres des ambaſſadeurs, &, accuſant leurs chefs de mauvaiſe foi, ordonna qu'on les con-

duisît à Conſtantinople ; mais ils ſurprirent leurs gardes, les maſſacrerent & regagnerent leur camp ; ſur l'avis qu'en eut l'empeur, il paſſa en diligence la porte de fer, pour aller préſenter la bataille aux ennemis : le traitement fait à leurs ambaſſadeurs la rendoit inévitable. Arrivé ſur les bords du Bitzina, il apprit que ſes fourageurs avoient été maſſacrés, & ſe hâta d'occuper Pliſcoba ; mais le même jour malheur lui arriva encore en cet endroit ; il en partit le même jour, & alla camper près d'une riviere qui couloit à une lieue de Driſtra. Ce camp lui fut encore plus malheureux : on commençoit à peine à le fortifier que les Scythes fondirent ſur le quartier impérial, y firent un grand carnage, pénétrerent juſqu'au pavillon d'Alexis qui fut renverſé, & ne furent repouſſés qu'avec beaucoup de peine. Il falloit réprimer l'audace entreprenante des Scythes : le ſiege de Driſtra fut réſolu, commencé, & achevé en peu de tems, quoique cette ville fût une des plus conſidérables de celles qui étoient voiſines du Danube. Mais il reſtoit aux Scythes deux fortereſſes que défendoient deux parens de Tatus. Ce prince des Scythes les y avoit laiſſés avec de bonnes garniſons, pour aller au-delà du Danube,

chez les Comans & d'autres Scythes, implorer leur aſſiſtance. Avant de partir, il avoit promis aux ſiens de revenir dans peu avec une puiſſante armée, & cependant il leur avoit preſcrit la conduite qu'ils devoient tenir lorſqu'ils verroient le camp de l'empereur dans la plaine: vous occuperez alors, leur avoit-il dit, cette colline qui la commande & qui n'eſt pas éloignée de l'un des châteaux: vous vous y fortifierez d'une bonne paliſſade, & quand l'empereur aura entrepris le ſiege de l'une des fortereſſes, vous ne ceſſerez, ni jour ni nuit, de le harceler, en vous relevant les uns les autres, & vous retarderez par-là les opérations du ſiege. Les parens de Tatus firent ce qu'il leur avoit dit, & forcerent l'empereur de renoncer à l'eſpérance qu'il avoit d'abord conçue de prendre les fortereſſes. Obligé même d'aller camper ailleurs, Alexis mit pour la ſeconde fois en délibération s'il étoit à propos de combattre: deux de ſes généraux, les plus habiles & les plus vieux, furent encore d'avis qu'il ne falloit point combattre les Patzinaces. Anne Comnene ſubſtitue enfin ici le vrai nom de cette nation au nom vague des Scythes. Il vaut mieux, diſoient les deux généraux, marcher en ordre de bataille

à la grande Periſthlaba : quand les Scythes nous verront marcher en bon ordre, ils n'oſeront nous attaquer, ou s'ils le font, ſans avoir avec eux leurs chariots, nous les battrons infailliblement. Cependant nous nous rendrons maîtres de Periſthlaba &, avec une place d'armes de cette importance, nous ſerons en état de continuer la guerre avec avantage : inacceſſibles aux ennemis dans un ſi bon poſte, nous les attaquerons quand il nous plaira; aucun d'eux ne pourra s'écarter ſans tomber ſous nos coups; nous les réduirons à manquer de bois, de fourages, & même de vivres, & ils n'en auront qu'au prix de beaucoup de ſang.

Periſthlaba étoit une des villes les plus conſidérables qu'il y eut près du Danube : ſon nom étoit Barbare; les Grecs l'avoient appellée Megalopolis, parce que c'étoit en effet une très-grande ville; mais depuis que Mocrus *empereur* des Bulgares, ſes ſucceſſeurs, & après eux, Samuel qui régna le dernier ſur cette nation, eurent envahi les provinces d'Occident, elle ne retint de ſon ancien nom que l'épithete qui marquoit ſa grandeur, & fut appellée Periſthlaba, du nom de ſes nouveaux habitans qui étoient Sthlabes d'origine. Cette remarque eſt

Ou Sclaves.

d'Anne Comnene, & tout ſon récit prouve que la grande Periſthlaba étoit alors au pouvoir des Barbares.

Deux jeunes gens décidérent par une fanfaronade le conſeil incertain : Alexis qui avoit la même audace dans un rang qui demandoit plus de ſageſſe, trouva dans ſon cœur bouillant plus de raiſons pour combattre qu'on ne lui en avoit allégué pour l'en détourner, & dès le jour ſuivant l'armée fut miſe en bataille. Nous remarquerons entre les troupes qui la compoſoient, un corps auxiliaire fourni par les peuples alliés, & que commandoit Uzas, dont le nom étoit celui de ſa nation, & un autre corps de Sauromates qui obéiſſoit à ſon propre chef : ce devoient être des Eſclavons. Les Scythes, de leur côté, ſe mirent en bataille dans un ordre admirable, par lignes & par diviſions, avec des chariots qui formoient un rempart mobile, dont toute leur armée étoit couverte. Elle offroit dans cet état un ſpectacle auſſi beau que terrible ; ſa marche, compoſée avec art, n'étoit pas moins ſavante, & marquoit un courage froid & par-là plus redoutable. Une nuée de traits qui la devança fut le prélude du combat ; mais ce qui paroîtra étonnant, c'eſt que dans ces chars qui étoient en pre-

Digitized by Google

mière ligne, ou qui du moins n'étoient couverts que par les premiers rangs, ſe trouvoient les enfans & les femmes des Scythes: leurs femmes, dis-je, qui ne les perdoient point de vue dans la mêlée, les ſecouroient, les défendoient lorſqu'ils étoient forcés de ſe retirer derriere leurs chars, panſoient leurs bleſſures, & par leurs cris, en montrant leurs enfans, ſoutenoient & ranimoient leur courage.

Alexis avoit mis toute ſon attention à empêcher que la bravoure, trop pétulante des ſiens, ne leur fît rompre leurs rangs, & ne donnât un paſſage aux Scythes. De part & d'autre, les meſures priſes avant le combat, furent obſervées pendant une grande partie de la journée, & la victoire reſta indéciſe. Vers le ſoir, un de ſes conſeillers téméraires qui avoient fait réſoudre à la bataille, ſe laiſſa emporter juſqu'au près des chars, & y fut tué: le frere de l'empereur, qui ce jour-là commandoit les ſoudoyés Francs, pénétra auſſi juſqu'aux chars avec ſa troupe, & n'en revint que lui ſeptieme. Le combat ſe ſoutenoit pourtant encore avec une eſpece d'égalité, lorſque l'on vit de loin un renfort de 36 mille hommes qu'amenoient aux Scythes quelques chefs de la

même nation. A cette vue, les Romains deſeſpérerent de la victoire & prirent la fuite. Alexis fuit après les autres, & eut beaucoup de peine à échapper. Le nombre des priſonniers fut très-grand, & l'avis des chefs Scythes étoit, qu'il falloit les maſſacrer; mais l'armée s'y oppoſa, pour ne pas perdre leur rançon. Cette grande victoire avoit rendu inutile aux Scythes tout ſecours étranger, lorſque Tatus arriva ſur le Danube avec une armée de Comans qu'il avoit raſſemblée. Le butin étoit immenſe; les Comans prétendirent le partager, puiſqu'il n'avoit pas tenu à eux qu'ils ne partageaſſent les dangers du combat, & qu'ils avoient fait dans cette vue une très-longue marche, avec toute la diligence poſſible.

Les Scythes ne ſe rendirent point à cette raiſon, & les Comans les attaquerent avec furie, les battirent & les forcerent de ſe renfermer dans l'Ozolymne: on appelloit ainſi un grand lac ſitué au-delà des *cent collines*, dans lequel ſe jettoient pluſieurs rivieres & qui, dans ſa partie méridionale, portoit les plus gros vaiſſeaux; c'étoit l'ancien lac Myſien: le nom d'Ozolymne qui étoit nouveau, lui venoit des Uzes, nom que le commun peuple donnoit à tous les Huns,

Digitized by Google

comme le prétend Anne Comnene, qui veut auſſi que l'Ozolymne n'eût commencé à être ainſi nommé que ſous le regne de ſon pere, à l'occaſion d'un campement des Huns ſur les bords de ce lac; mais il eſt plus vraiſemblable que les Uzes proprement dits lui avoient fait donner ce nom quelques années plutôt. Les Scythes, à couvert derriere l'Ozolymne, s'y tinrent cachés pendant longtems, ſans que les Comans puſſent forcer les paſſages étroits qui conduiſoient vers leur retraite, & auſſi ſans qu'ils oſaſſent en ſortir. Enfin les vivres manquerent aux Comans qui retournerent chez eux, mais avec la ferme réſolution de revenir dans peu achever leur vengeance.

Dès qu'ils furent éloignés, les Scythes ſortirent de leur retraite, & gardant contre les Romains l'avantage de la victoire, paſſerent les défilés de l'Hæmus, & vinrent camper à Marcella, au midi de la porte de fer: Alexis étoit à Andrinople avec une nouvelle armée, & eſpéroit un renfort de 500 gendarmes François que le comte de Flandre venoit de lui promettre; mais lorſqu'il ſut que les Comans étoient en route pour repaſſer le Danube, il craignit qu'ils ne ſe reconciliaſſent aiſément avec les Scythes,

Digitized by Google

& que nulle reſſource humaine ne lui reſtât après cette jonction. Il ſe hâta donc d'envoyer un ambaſſadeur aux Scythes, pour leur promettre tout ce qu'ils pourroient déſirer, pourvu ſeulement qu'ils s'engageaſſent à ſe contenter du pays qu'ils occupoient, & à ne pas aller plus loin. Le traité fut bien-tôt conclu, & Alexis crut avoir fait très-ſagement que de donner à l'empire un ſi bon rempart contre les Comans.

Cependant ceux-ci avoient repaſſé le Danube, & n'avoient point retrouvé les Scythes. Ils apprirent bien-tôt que ces derniers étoient au midi des défilés, & qu'ils venoient de faire la paix avec l'empereur. Ils envoyerent auſſi-tôt une ambaſſade à ce prince pour lui demander la permiſſion de paſſer les gorges de l'Hæmus, & de combattre les Scythes. Alexis répondit aux ambaſſadeurs qu'il ne pouvoit leur accorder leur demande, après avoir fait la paix avec les Scythes; qu'il ne leur en étoit pas moins obligé de l'aſſiſtance qu'ils avoient voulu lui donner; mais que pour le préſent, il n'en avoit pas beſoin, & les prioit de repaſſer le Danube, à quoi il eſpéroit que leurs chefs conſentiroient volontiers, lorſqu'ils auroient reçu les préſens qu'il alloit leur faire remettre; il leur en

Digitized by Google

remit en effet de très-riches, & les Comans décamperent auſſi-tôt pour retourner chez eux.

Les Scythes délivrés de cette crainte ne ſe crurent plus liés par le traité qu'elle leur avoit arraché : bien-tôt même l'empereur apprit qu'ils s'étoient avancés juſqu'à Philippopole : il n'avoit pas aſſez de troupes pour les combattre ; il ſe réduiſit à les harceler, & épuiſa toutes les reſſources de l'art pour enſanglanter & retarder leur marche ; mais ils faiſoient toujours des progrès, & s'approchoient de la capitale : Déjà ils étoient à Sypſelles, non loin de Conſtantinople. On rapporte à ce tems le malheur d'un jeune officier qui, dans un combat qu'il livra aux *Patzinaces*, pénétra juſqu'à leurs chars. Une femme Scythe l'atteignit avec une faulx, ou un croc de fer, le tira de force dans le char qu'elle montoit, & lui coupa la tête. Alexis eut encore recours à la négociation, la paix fut de nouveau conclue, & violée preſque auſſi-tôt : les ennemis ne décamperent de Cypſelles que pour s'avancer juſqu'à Taurocome, où ils paſſerent l'hiver. Le printems ramena les combats peu déciſifs par leſquels avoit fini la campagne précédente ; mais il donna auſſi de nouveaux ennemis à

Digitized by Google

Alexis. Les Turcs qui ſurent à quelle extrémité le réduiſoient les Patzinaces, voulurent en profiter, & il fallut envoyer contre eux les 500 gendarmes du comte de Flandre. Anne Comnene & Cinname nous apprennent que la gendarmerie Françoiſe étoit alors la meilleur cavalerie qu'il y eût dans l'univers, que les gendarmes Allemands n'étoient pas eux-mêmes comparables aux gendarmes François, & que la cavalerie Romaine ne pouvoit pas tenir contre eux. Cinq cents cavaliers François étoient donc un puiſſant renfort pour l'armée d'Alexis, s'il eût pu les employer contre les Patzinaces. Un autre renfort de Latins appellés Mariacates, arriva quelque tems après, lorſqu'Alexis avoit eſſuyé un nouvel échec. Il n'en fallut pas davantage pour lui rendre l'eſpérance de vaincre ; mais un traître qui avoit quitté les Scythes, & qui retourna chez eux peu avant la bataille, leur découvrit le plan de l'attaque dont il étoit inſtruit, & Alexis fut encore battu. De nouveaux renforts, les conſeils d'un autre traître qui l'avoit quitté pluſieurs fois & qui revint à lui, un ſtratageme heureux, lui donnerent enfin une victoire, mais ſi peu déciſive, qu'au bout de quelques jours les Scythes l'envelopperent dans

Digitized by Google

Tzurule où il les avoit devancés. Un nouveau ſtratageme lui procura alors quelques ſuccès, dont il profita auſſi-tôt pour livrer bataille aux Scythes qui furent vaincus, mais qui ne ſortirent pas de la Thrace où il paſſerent encore l'hiver. Cette ſaiſon n'étoit pas celle du repos pour les Patzinaces. Alexis ne ſe repoſa pas non plus : forcé de voler au ſecours d'une ville de Thrace, il battit les Scythes qui venoient l'attaquer & qui ne le croyoient pas ſi près. Auſſi-tôt il fit prendre les armes, les habits, les chevaux & les drapeaux des ennemis à une partie de ſon armée, trompa les Scythes qui crurent voir arriver un renfort de leurs compatriotes, les battit à la faveur de cette ruſe, & revint triomphant à Conſtantinople, lorſqu'il en ſortoit encore des troupes qui devoient l'aller joindre. C'eſt une preuve que l'ennemi n'étoit pas loin de la capitale. Bien-tôt il en fut encore plus près, & preſqu'à la vûe de ſes murs : il ravagea impunément non-ſeulement les campagnes & les villages, mais auſſi les châteaux & les villes dont il força les remparts, tant étoit grande l'audace des Patzinaces & prodigieux leur nombre, que la défaite d'un détachement ne ſembloit pas diminuer, & que multiplioient leur

activité & le découragement des Romains.

Alexis ne ceſſoit pourtant pas de faire des recrues. Déjà il ne reſtoit plus de vétérans qu'on pût appeller au drapeau : il ordonna au Céſar Méliſſene qui étoit à Céſarée, d'enrôler en auſſi grand nombre qu'il pourroit, des Bulgares, des Blaques & des étrangers. C'étoient-là les trois eſpeces d'hommes auxquels Alexis donnoit la préférence. De ſon côté il fit revenir d'Aſie les 500 gendarmes du comte de Flandres, & alla joindre Méliſſene à Ænos, dès que le printems fut venu. C'étoit de ce côté-là que les Patzinaces avoient leurs plus grandes forces ; mais il n'y avoit que 4 jours qu'il étoit dans le camp d'Ænos, & il n'avoit encore formé que des projets, lorſqu'on vit paroître une armée de Comans qui pouvoit monter à 40 mille hommes.

C'étoit un nouveau motif de crainte, par le danger qu'il y avoit que la reſſemblance des mœurs ne fût plus puiſſante pour rapprocher deux peuples Barbares que leur animoſité ne le ſeroit pour les diviſer. Il faut pourtant convenir que ce danger étoit moins grand qu'on ne le repréſente, & qu'il ne falloit pas une intelligence bien ſupérieure pour concevoir qu'avec des préſens &

des promeſſes, Alexis pourroit tirer un grand avantage de cet incident. Il commença par faire inviter à une conférence les chefs des Comans. Ils ſe rendirent en grand nombre à cette invitation, & à leur tête vinrent Togortas & Maniac qui tenoient le premier rang dans l'armée : le ſecond, ſoit fierté, ſoit méfiance, avoit d'abord témoigné quelque répugnance pour cette démarche : s'il ne vouloit pas s'abaiſſer juſqu'à aller trouver Alexis, il lui étoit permis de ſe croire ſon égal; s'il ne vouloit pas confier ſon ſalut à la foi incertaine des Romains, Alexis lui avoit donné l'exemple de cette méfiance, en tranſportant ſon camp de l'autre côté du Strimon, à l'approche des Comans. Maniac céda pourtant, & vint avec les autres dans le nouveau camp qu'avoit choiſi Alexis. Ce prince donna un grand feſtin aux princes Comans, leur fit des préſens, & leur demanda leur foi & des ôtages. Tout fut accordé, & les Barbares ne demanderent que trois jours pour livrer bataille aux Patzinaces, ajoutant que s'ils étoient vainqueurs, la moitié du butin ſeroit pour l'empereur. Alexis leur donna dix jours pour remplir leur promeſſe, & déclara qu'il leur abandonnoit tout le butin. Cependant il différa lui-même la bataille

autant qu'il put, & les Patzinaces voulurent mettre ce tems à profit pour traiter ou avec lui, ou avec les Comans. Il ne rejetta point leurs propoſitions, mais les Comans les renvoyerent avec mépris. Alexis avoit reçu de grands renforts, & il en attendoit encore dans un nouveau camp qu'il avoit pris ſur le *Mauropotame*. Enfin les Comans ſe laſſerent de ſes délais, & étant venu le trouver: *Juſqu'à quand*, lui dirent-ils, *différerons-nous la bataille? c'eſt la derniere fois que vous entendrez de nous cette plainte: comptez-y; nous n'attendrons pas plus long-tems; demain au lever du ſoleil nous mangerons la chair ou du loup ou de l'agneau.*

Ou le fleuve Maurus.

Cette déclaration décida l'empereur à donner l'ordre pour le combat. Les Comans & les Romains furent rangés ſur une même ligne: les premiers avoient à leur gauche Uzas, & plus loin le gros de l'armée Romaine. Umbertopule, avec les Francs ſoudoyés, étoit à leur droite: de tous côtés des redoutes & des retranchemens couvroient les troupes d'Alexis contre les amis & les ennemis. Le nombre prodigieux des Scythes & leurs chars, rangés ſur le front de leur armée, offroient un ſpectacle qui inſpiroit la terreur, & à la vûe duquel les Romains

ſe

ſe mirent en prieres tous enſemble, & en jettant de grands cris. Cependant toute l'armée d'Alexis préſentoit un front plus étendu, & en ſe courbant paroiſſoit prête à envelopper celle des Patzinaces. Dans ce moment un des chefs de ces derniers alla ſe rendre aux Comans. Comme il parloit la même langue qu'eux, il leur donna la préférence, ne doutant pas que, par leur moyen, il ne trouvât grace auprès de l'empereur; mais ce prince craignant que, ſous l'apparence d'une défection, il ne ſe tramât quelque trahiſon, ordonna à celui qui portoit ſon étendart royal d'aller ſe placer derriere les Comans. C'étoit le moyen d'eloigner les émiſſaires qui auroient voulu tenter leur fidélité. La précaution étoit inutile : ces généreux guerriers ne le cédoient aux Romains ni en fidélité ni en bravoure; une même ame ſembloit animer ce grand corps, qu'un ſeul mouvement portoit ſur l'ennemi. Les Patzinaces ne firent rien qui fût digne de leurs anciens exploits : les Romains & les Comans n'eurent beſoin de leurs forces que pour immoler ce nombre prodigieux de victimes que ſembloit leur livrer le dieu des batailles. On n'épargna ni les femmes ni les en-

ſans. Avec la nuit finirent & le combat & la nation des Scythes.

Le nombre des priſonniers, ſans égaler celui des morts, ne laiſſa pas d'être conſidérable. Un général d'Alexis en fut effrayé, & le pria d'ordonner le maſſacre de tous ceux qui étoient au pouvoir des Romains. Alexis, jettant ſur lui un regard courroucé, *ils ſont Scythes*, dit-il, *ils ont été nos ennemis ; mais ils ſont hommes & malheureux, ils ont droit à notre compaſſion. Quelle folie eſt donc la tienne, & qui t'a fait tomber dans ce délire ?* Le général inſiſta, & l'empereur lui ordonna de ſortir de ſa préſence ; mais pendant la nuit, tous les ſoldats Romains, comme s'ils en euſſent reçu l'ordre, ſe jetterent ſur leurs priſonniers, chacun d'eux en avoit plus de trente, & en égorgerent la plus grande partie. Syneſius, ſoupçonné d'être l'auteur de ce maſſacre, quoiqu'il le niât avec ſerment, fut chargé de fers, & ne dut ſon ſalut qu'aux prieres de tous les grands. Dans la même nuit, la plûpart des Comans, ſaiſis d'une terreur panique, quitterent leur camp avec tout le butin qu'ils avoient fait, & prirent la route du Danube. Alexis fit courir après eux, non pour les retenir, mais pour leur porter les préſens qu'il leur avoit

promis. Ceux qui étoient restés furent régalés somptueusement le lendemain, reçurent leur part des présens, & promirent de ne faire aucun dégât en retournant chez eux. L'empereur leur donna même un de ses officiers pour les conduire jusqu'à la montagne des Comans qui apparemment bornoit leur pays à l'Occident.

J'ai cru que cette guerre méritoit d'entrer dans l'histoire des Barbares, soit qu'elle ait fini par la destruction d'un grand peuple, comme le prétendent Anne Comnene & Zonaras, soit qu'elle l'ait seulement réduit dans un état de foiblesse qui lui fit perdre sa célébrité. Nicétas Choniate paroît favoriser cette derniere opinion, dans un endroit où il dit que Jean Comnene ayant remporté une grande victoire sur les Scythes qui avoient passé le Danube, la fête qu'il institua en cette heureuse journée, fut appellée la fête des Patzinaces. Mais ceci paroît supposer que les Patzinaces habitoient encore au nord du Danube, ce qui ne peut s'accorder avec leur histoire, à moins qu'on ne suppose, contre toute vraisemblance, que les restes de cette nation allerent cacher leur honte & leur foiblesse au nord du Danube, & dans le voisinage des Comans leurs mortels

ennemis. Mais Cinname, de qui Nicetas a certainement emprunté ce trait de
Lib. 1. l'hiſtoire de Jean Comnene, ne donne point à ceux qu'il vainquit le nom de Patzinaces, & ne dit pas un mot de la fête dont parle Nicetas. Il eſt d'ailleurs certain que dès-lors & dès le tems d'Alexis, les Scythes qui habitoient au nord du Danube, & dont les Blaques éprouverent plus d'une fois l'aſſiſtance, étoient non les Patzinaces, mais les Comans. Zonaras qui a ſuivi Anne Comnene dans le reſte, & qui dit, comme elle, qu'une grande multitude de Patzinaces périt par le fer des Romains, ajoute que les priſonniers furent vendus à l'encan, à l'exception des plus jeunes & des plus robuſtes qu'Alexis ſe réſerva en grand nombre, & qu'il établit avec leurs femmes & leurs enfans dans la province Moglene. Il en fit, ajoute-t-il, une excellente milice qui ſubſiſte encore aujourd'hui, après pluſieurs générations, & qu'on appelle Patzinaces Moglenites. S'il y eut d'autres Patzinaces qui ne furent ni tués, ni pris par les Romains ou les Comans, ils reſterent dans la Myſie, où ils furent confondus, ſous le nom de Myſiens, avec les Bulgares & les Blaques; car Alexis n'eut pas le tems de reconquérir cette province

A peine il avoit fini la guerre, non dans le pays des Patzinaces, mais dans son propre pays, qu'il apprit les mouvemens que faisoit Bodin, prince des Dalmates, & une irruption des Comans. Cette derniere nation étoit alors nouvelle en Europe, & je ne sais pas qu'aucun historien antérieur à Scylitzes & à la fille d'Alexis en ait fait mention, ni qu'on la trouve en Europe avant la déposition de Michel Ducas ou Parapinace. Elle est aussi la derniere, si l'on en excepte les petits Tartares, qui se soit fixée en Europe pour y subsister jusqu'à nos jours. J'ai rendu compte de ses premiers exploits, j'exposerai encore ce qu'elle fit avant la fin du regne d'Alexis; je dois dire un mot ici de son origine.

Les Comans ne furent pas inconnus aux anciens qui les plaçoient au nord de la Bactriane, dans la même région ou à-peu-près la même à laquelle les Chinois donnerent le nom de Kum ou de Kam-Kiu; ensorte qu'ils durent à leur position d'être connus, quoique très-imparfaitement, des deux peuples lettrés de l'Orient & de l'Occident. Mais de cette même position on peut conclure, avec une sorte de certitude, qu'ils n'étoient point de race Tar-

tare ou Hunnique : ils devoient être un reſte de ces Saces ou Maſſagetes auxquels on donna le nom d'Alains, & qui adoroient une lame d'épée. Nous verrons qu'ils enſeveliſſoient leurs rois, préciſément comme les Alains ou Scythes royaux dont parle Hérodote enſevelirent les leurs. J'ai retrouvé avec plaiſir entre les noms de leurs principaux chefs celui de Maniac, qu'avoit porté un chef des Sogdoytes, dont j'ai parlé ailleurs, parce que ce nom indique une affinité entre ces deux peuples que je crois avoir habité originairement la même contrée. On peut conjecturer que les Comans s'étoient avancés vers l'occident, à meſure que les Chazars avoient cédé du terrein aux Patzinaces, ceux-ci aux Uzes, & les Uzes à leurs voiſins, que je crois avoir été les Comans.

Les Patzinaces s'étant établis au midi du Danube, & les Uzes s'étant partagés entre l'orient, où l'on dit qu'ils furent plus connus ſous le nom de Gozzes, & l'occident, où ils devinrent une foible colonie dans la Macédoine ; les Comans n'eurent qu'à contiuer leur voyage pour s'approcher du Danube. Venons à l'expédition qu'ils entreprirent contre Alexis, peu après avoir été ſes alliés.

Un impoſteur ſe donnoit pour le

fils de l'empereur Romain Diogène, & rempliſſoit la ville impériale de ſes menſonges. Alexis lui fit dire, juſ- juſqu'à trois fois, qu'il eût à ſe déſiſter d'une impoſture groſſiere, ſans rien obtenir. Enfin il le relégua à Cherſone où il fut enfermé dans une tour. Les Comans fréquentoient beaucoup cette ville, où ils avoient un grand commerce, & d'où ils tiroient des vivres. Le faux Diogène, d'une fenêtre de la tour, lia converſation avec eux, & comme il s'en vit écouté, il ſe levoit ſouvent la nuit pour leur parler. Bien-tôt il fit avec eux une eſpece de convention, & avec leur aſſiſtance il s'évada de ſa priſon, ſe réfugia dans leur pays, où ils le conduiſirent eux-mêmes, y demeura quelque tems, & gagna ſi bien la confiance de la nation, qu'elle le proclama empereur. Dès-lors elle ſe prépara à une grande entrepriſe ſur les provinces de cet empire, dont elle prétendoit avoir chez elle l'héritier légitime. La fureur de répandre le ſang, dit Anne Comnene, & le déſir effrené de ſuppléer par le butin à ce qui leur manquoit chez eux, firent ſaiſir aux Comans ce prétexte d'attaquer les Romains. Ils vouloient, diſoient-ils, remettre ſur le trône de ſon pere un prince qui en avoit

Anne Comn. Alexiad. lib. x, p. 215.

été exclu injustement. Cette conduite n'étoit pas trop barbare pour des Scythes.

Le secret qu'ils firent & de leurs vues & de leurs préparatifs, fut encore un trait d'habileté ; mais il fut mal gardé, ou Alexis fut encore mieux servi par ses espions : il fut quels étoient les projets des Comans, & fit de son côté toutes les dispositions qu'il crut propres à dissiper l'orage ou à le tenir éloigné. Son premier soin fut d'envoyer des troupes dans les défilés ou *clausures* qui étoient sur les frontieres ; car le mont Hæmus étoit toujours la limite & la barriere de l'empire de ce côté-là. Lorsqu'ensuite la saison fut venue où les armées pouvoient se mettre en campagne, & qu'Alexis eut appris l'arrivée des Comans dans le pays voisin du Danube, il assembla les principaux chefs de l'armée & ses parens, pour leur demander s'il falloit aller à la rencontre des Comans. Tous les avis furent pour la négative ; ce n'étoit pas celui de l'empereur ; mais comme il auroit eu honte de faire prévaloir son opinion particuliere sur celle de tant de graves personnages, il convoqua encore tout le clergé avec le patriarche, à qui il remit deux billets cachetés, sur chacun desquels étoit écrit une des deux

opinions. Le patriarche dépoſa ces deux billets ſur l'autel : on paſſa la nuit en prieres, & le lendemain le patriarche prit un des deux billets qui ſe trouva être celui qui contenoit l'affirmative que l'empereur avoit ſoutenue. Ce fut alors qu'en vertu d'un ordre du ciel, Alexis raſſembla ſes troupes, & s'avança à leur tête juſqu'à Anchiale, après avoir fait deux détachemens, l'un pour Berée, l'autre qui ſe partagea en pluſieurs corps pour les défilés de l'Hæmus, dont il falloit fermer le paſſage aux Comans. Alexis viſita lui-même tous les poſtes, & après s'être aſſuré qu'ils étoient tels qu'il les falloit pour arrêter l'ennemi, il revint ſur le lac ſacré près d'Anchiale, où étoit ſon camp.

Ce fut là qu'un Blaque nommé Pudile, vint le trouver pendant la nuit, pour lui apprendre que les Comans avoient paſſé le Danube. Sur cet avis, il fut réſolu d'occuper Anchiale, & de faire garder les Thermes, autre paſſage voiſin de cette ville, & qui auroit été important, ſi les Grecs euſſent pu défendre autant de défilés & de ſentiers qu'il y en avoit pour paſſer l'Hæmus. Alexis étoit encore à Anchiale, lorſqu'il apprit que les Comans menaçoient déja Andrinople. Ils avoient eu pour guides

les Blaques qui, par des chemins étroits & tortueux, leur avoient fait franchir, avec une facilité merveilleuſe, les montagnes voiſines de la porte de fer, & les avoient conduits à Goloë. Les habitans de cette ville, avertis de leur arrivée, ſaiſirent le commandant de la garniſon, le garroterent & le livrerent aux Barbares qu'ils reçurent avec des acclamations & des cris de joie, comme des libérateurs qu'ils auroient attendus depuis long-tems. Les habitans de Diampolis & des autres villes voiſines, n'eurent pas plûtôt appris que Goloë avoit ouvert ſes portes aux Comans, qu'ils les inviterent auſſi à leur amener le faux Diogène, ſe donnerent à eux, & proclamerent l'impoſteur. Devenu maître d'un grand pays, avec moins de peine qu'il lui en eût couté pour le parcourir, Diogène raſſembla toute l'armée des Comans, & marcha droit à Anchiale, dans la réſolution d'attaquer cette place; Alexis s'y trouvoit encore en perſonne, & dès qu'il vit les Barbares, il en fit ouvrir toutes les portes, & mit ſon armée en bataille ſous les murs de la ville. Une premiere eſcarmouche, commencée ſans ſon ordre, eut quelques ſuccès; mais ce pouvoit être le commencement d'une bataille en raſe campagne, & l'empe-

reur ne se sentoit pas assez fort pour risquer un pareil engagement. Il ordonna donc que chacun eût à se tenir à son poste, sans sortir des rangs, & sans rompre le mur d'airain que formoient, sur tout le front de l'armée, les boucliers serrés contre les boucliers. Les Comans, comme s'ils eussent reçu le même ordre, se tinrent en bataille avec la même précaution, & pendant trois jours consécutifs les deux armées se présenterent l'une à l'autre, sans qu'aucune des deux commençât l'action. L'empereur avoit contre lui le nombre; le terrein n'étoit pas avantageux aux Comans. De part & d'autre on attendoit que l'ennemi se privât de ses avantages en attaquant. Enfin les Comans décamperent pour gagner Andrinople par une autre route. Le faux Diogène avoit promis aux Comans que Nicéphore Bryenne, qu'il prétendoit être son oncle, leur ouvriroit les portes de cette ville, où il étoit tout puissant; mais pendant 48 jours qu'ils resterent sous les murs d'Andrinople, sans qu'elle fût secourue, ses portes ne s'ouvrirent que pour laisser sortir une jeunesse brave & nombreuse qui ne cessa de harceler les Comans. Un général envoyé par Alexis, avoit tenté d'y entrer avec un renfort; mais il n'avoit pu y réussir,

quelque effort qu'il eût fait, ſecondé par le brave Nicéphore, qui épouſa depuis la ſœur d'Anne Comnene, & qu'on *n'eût pas pris pour un Romain*, dit cette princeſſe, *mais pour un François de Normandie*, à la maniere dont il ſavoit manier un cheval, préſenter la lance & ſe couvrir de ſon bouclier. Un autre brave s'abandonna, la lance en arrêt contre Togortas, chef ſuprême des Comans, & l'auroit percé au milieu de ſon armée, ſi ceux qui l'entouroient ne ſe fuſſent mis entre lui & le brave Romain qu'ils percerent de coups.

Il étoit encore très-incertain quel ſeroit le ſuccès de cette guerre que les Comans faiſoient avec autant d'art qu'on auroit pu en attendre des Romains, lorſqu'un autre Zopyre s'offrit à Alexis pour aller trouver le faux Diogène, gagner ſa confiance par les marques d'un mauvais traitement qu'il diroit avoir reçu, & le conduire dans une fortereſſe où on ſe rendroit maître de ſa perſonne, après qu'il auroit donné l'ordre aux Comans de ſe diſperſer pour piller à couvert de cette fortereſſe, & de prendre la route de Conſtantinople. Tout fut exécuté comme l'avoit projetté le courageux Alacaſeus, car il mérite que ſon nom ne ſoit pas oublié; & Alexis ayant attaqué

un corps de 12 mille hommes que venoit de rassembler Kitzès, l'un des chefs Comans, en tua 7 mille, & fit 3 mille prisonniers. Une seconde bataille qu'il livra aux Comans, près d'Andrinople, fut également heureuse ; il les attaqua pour la derniere fois vers la porte de fer, & après avoir passé une nuit d'hiver sur le sommet de la montagne qui commande cette *clausure*, il se retira à Goloë, & de-là à Constantinople, où il arriva après une marche de deux jours & de deux nuits. Il est remarquable qu'après avoir perdu leur phantôme d'empereur, les Comans ne penserent plus qu'à se retirer chez eux, & qu'Alexis après les avoir reconduits jusqu'à la porte de fer, ne crut pas qu'il eût rien de mieux à faire que de mettre fin à cette longue & pénible campagne. *Ou Clef-sure.*

On a vu aussi comment les Blaques avoient été dans une étroite intelligence avec les Comans, & pourquoi Pudile qui étoit Blaque, avoit pris le tems de la nuit pour venir avertir l'empereur de l'arrivée des Comans. Dans toute la conduite de ces derniers, on n'a pu rien remarquer de féroce ni de barbare, rien qui ressemblât à la cruauté ou à la bravoure phrénétique des Huns ou des Tartares. Les habitans des villes Romaines

les recevoient à bras ouverts : leur anti-Céſar jouiſſoit au milieu d'eux de toute la conſidération due à ſon titre, & même de plus d'autorité que n'en a d'ordinaire un prince malheureux ſur des alliés à qui il doit tout. Il portoit la pourpre & étoit vêtu avec une magnificence qui répondoit à la majeſté du trône qu'il prétendoit lui être dû. Enfin je ſerois embarraſſé moi-même des mœurs trop douces & trop polies des Comans, ſi je ne leur donnois pas une origine qui les rapproche des Sogdoïtes, des Bactriens & des autres peuples civiliſés de cette contrée, où la ville de Taugaſte le diſputoit, par ſa police & ſa magnificence, aux villes les mieux policées & les plus opulentes de l'Aſie & de l'Europe.

Lib x, P. 219.

La guerre dont nous venons de rendre compte, ne fut point la derniere entrepriſe des Comans qui troubla l'empire d'Alexis. Il y avoit à peine un an qu'il jouiſſoit de quelque repos, après 34 ans de guerres & de travaux, & on étoit au commencement de l'automne de l'année 1114, lorſqu'il reçut avis que les Comans ſe diſpoſoient à paſſer le Danube. Auſſi-tôt il envoya ſes ordres à toutes les troupes dont il pouvoit diſpoſer, & fit former un cordon dont les points

Lib. 14, P. 355.

d'appui étoient Philippopole, Peritze, Triaditze ou Sardique, Nesus ou Naiss, & Buranitzoba, ville située sur le Danube. Il choisit lui-même son poste dans la premiere de ces villes qui étoit au milieu de la Thrace & qu'arrosoit l'Ebre, lequel se jettoit dans la mer auprès d'Ænus: elle se nommoit autrefois Crenides, dit encore Anne Comnene, & étoit devenue une ville magnifique; mais il ne lui restoit que des vestiges de sa magnificence, depuis que les Taures & les Scythes s'en étoient rendus maîtres. J'ai déja dit que Jean Zimisus l'avoit déja repeuplée de Manichéens, de Pauliciens & d'autres hérétiques qu'il avoit tirés de l'Arménie & du pays des Chalybes, & qui étoient devenus pour la Thrace des défenseurs aussi utiles qu'ils avoient été nécessaires. Dès-lors cette ville étoit devenue la métropole de toutes les villes frontieres, & avoit plus contribué à la sûreté de la Thrace que ce mont Hæmus qui ne la couvroit que pour la trahir, par la facilité avec laquelle les Scythes en avoient toujours franchi les défilés. Alexis s'occupoit à disputer avec les Manichéens, & ne faisoit pas attention que s'il étoit plus heureux missionnaire que les ministres de la religion, il le devoit à son pouvoir & à sa

dignité, & qu'ainſi il faiſoit des hypocrites de ceux qu'il paroiſſoit convertir, & ſe faiſoit des ennemis de ceux qui oſoient ne pas lui céder ; Alexis, dis-je, étoit controverſiſte à Philippopole, comme la plûpart de ſes prédéceſſeurs l'avoient été à Conſtantinople, pour le malheur de l'empire, pendant que les Comans paſſoient le Danube qu'il n'avoit point imaginé de défendre.

Au premier avis qu'il en eut, il partit de Philippopole avec ce qu'il avoit de troupes, s'avança en diligence juſqu'à *Vidin.* Bydine, & n'y trouva plus les Barbares ; avertis de ſa marche, ils avoient repaſſé le Danube, & un détachement qu'Alexis envoya à leur pourſuite au-delà de ce fleuve, ſe vit arrêter, après une marche de trois jours & de trois nuits, par une riviere que les Comans venoient de paſſer ſur des barques qu'ils portoient avec eux. Alexis n'eut donc à ſe vanter que de leur fuite ; il s'en conſola par le ſuccès qu'avoit eu la miſſion qu'il avoit faite à Philippopole, où il comptoit grand nombre de nouveaux convertis. Il la recommença après la retraite des Comans, & ſe vit manquer de reſpect par trois hommes qui étoient les chefs de ces hérétiques. Il prit le parti de les reléguer à Conſtantinople, où il diſputa en-

core avec eux. L'un des trois se convertit: l'obstination des deux autres irrita enfin Alexis, qui se souvint assez mal-à-propos qu'il étoit empereur, & les condamna à une prison perpétuelle, mais très-douce, nous dit sa fille. Il n'en falloit pas davantage pour faire perdre à l'empire l'avantage qu'il avoit tiré de la bravoure & de la fidélité des Manichéens qui, à peine chrétiens, étoient pourtant des citoyens d'autant plus utiles que, pour se faire pardonner leurs erreurs, ils avoient besoin de se distinguer par leurs services, & le faisoient. A cette colonie Asiatique, avec laquelle furent mêlés les Thraces, nous en joindrons une autre dont nous devons la connoissance à Anne Comnene. C'est celle des Turcs, à qui on avoit donné un établissement dans le territoire d'Achride, où sans doute la guerre de Bulgarie avoit laissé un grand vuide. Alexis eut souvent à se louer du bon service qu'ils lui rendirent aussi bien que les Uzes de Macédoine que commanda toujours Uzas: il étoit Sarmate, dit Anne Comnene, qui distingue par-là son origine de celle d'un autre chef Barbare qui, selon elle, étoit Scythe, & d'un troisieme qui descendoit de l'une & de l'autre nation. Il semble que par les Scythes Anne ait

Lib. IV, p. 88.

entendu parler des peuples Eſclavons. Cependant elle appelle preſque toujours ainſi les Patzinaces.

On ne voit point, dans l'hiſtoire écrite par cette princeſſe, que ſon pere ait jamais conquis le pays ſitué entre le Danube, le Pont-Euxin, & le mont Hæmus ; ce pays qu'on avoit appellé la petite Scythie & où régnoit Tatus, lorſqu'Alexis commença la guerre contre les Patzinaces. C'eſt une raiſon de croire qu'il ne reconquit jamais cette contrée, & nous voyons en effet que l'Hæmus fut toujours la barriere de ſon empire, depuis le Pont-Euxin juſqu'à Philippopole, & de-là en remontant vers le nord juſqu'aux Cataractes du Danube. Si donc il étoit reſté des Patzinaces dans cette contrée, ſi Tatus ne périt point avec tous ſes ſujets dans la Thrace, Alexis ne détruiſit point ſon royaume dans la petite Scythie, & les Patzinaces continuerent à l'habiter avec les Blaques & les Bulgares, avec leſquels on les confondit ſous le nom de Myſiens. Peut-être y a-t-il encore entre le Danube & la mer Adriatique quelque peuple qui tire d'eux ſon origine : peut-être ſont-ce les Raſciens que je ne connois pas aſſez pour rien aſſurer. La même raiſon m'oblige à ne propoſer qu'un ſimple doute

ſur l'origine des Arnauts, qu'on doit peut-être rapporter aux Arbanites ou Arnanites.

Mais il eſt tems que je reprenne l'hiſtoire des peuples qui étoient certainement des tribus Eſclavonnes, & à la tête deſquels il faut mettre les Serbes & les Chrobates, leſquels, comme nous l'avons dit, ne faiſoient qu'une ſeule république ſous Etienne & ſon fils Michel, pere de Bodin. Etienne par ſa révolte & ſon courage, leur avoit rendu leur indépendance : avant lui, leur ſort avoit été celui des Bulgares, quoique depuis longtems ils ſe fuſſent ſouſtraits à l'obéiſſance de cette nation.

Le continuateur de Conſtantin Porphyrogenete nous apprend que le 27 Mai de l'an 957, Siméon, prince des Bulgares, qui avoit entrepris une expédition contre les Chrobates, leur livra bataille, fut vaincu, & perdit dans cette action la plus grande partie de ſon armée. Il mourut peu de tems après, & Pierre qu'il avoit eu de ſa ſeconde femme, fut ſon ſucceſſeur. A peine le bruit de la mort de Siméon ſe fut répandu, que les nations voiſines, les Chrobates, les Turcs (ou Hongrois) & autres, réſolurent de faire la guerre aux Bulgares. Les Romains ſe mirent auſſi de *P. 191.*

la partie. J'ai dit comment les tuteurs & les amis de Pierre ſe débarraſſerent de ce dernier ennemi. Occupé de ce qui intéreſſoit les Romains, l'hiſtorien que nous ſuivons, a négligé de nous dire quelles furent les ſuites de la ligue formée entre les Chrobates, les Turcs & les autres voiſins des Bulgares contre le ſucceſſeur de Siméon ; mais il y a quelque raiſon de croire qu'elle ne fut pas heureuſe, puiſqu'au tems de Samuel, les Serviens obéiſſoient certainement aux Bulgares. Or Etienne, devenu prince des Serviens, par ſa révolte contre les Romains & après la conquête de la Bulgarie, fut auſſi prince des Chrobates qu'on ne diſtinguoit point des Serviens, ſous le regne de Michel, ſon fils & ſon ſucceſſeur. Ainſi, ou les Chrobates avoient ſubi le joug des Romains avec les Serviens & les Bulgares, ou Etienne les aſſujettit, ce qui eſt moins vraiſemblable.

Lib. 1, cap. 5. Suivant Conſtantin Porphyrogenete & Cinname, les Serviens habitoient une partie de la Dalmatie : au tems de Manuel Comnene, elle obéiſſoit à un Archizapan, que je crois avoir été le ſucceſſeur immédiat de Bolean : Les Grecs donnoient ce titre au prince à qui obéiſſoient pluſieurs Supans : on appelloit ainſi dans

cette contrée comme dans la Bohême, les seigneurs ou chefs de tribus, & les principaux magistrats que l'on distinguoit du reste de la nation à la maniere dont ils étoient vêtus. Peut-être portoient-ils aussi la stole qui, chez les Bulgares, étoit l'attribut des rois & des princes. Le Dryn qui couloit dans les états de l'Archizupan, non loin de la Save, séparoit la Bosthna (ou Bosnie), du reste de la Servie; & la Bosthna, comme l'appelle Cinname, n'obéissoit point à l'Archizupan de Dalmatie, quoiqu'elle fît partie de cette contrée, mais étoit habitée par une nation distincte qui avoit ses mœurs & ses chefs particuliers; c'étoit alors Beritzes. J'ai quelquefois été tenté de croire que la Bosthna ou Bosnie pouvoit tirer son nom des Patzinaces; mais je n'ai garde d'insister sur cette conjecture.

Id. lib. III, c. 6 & 7. Anne Comn. Alexiad. lib. IX, p. 210.

Je me refuse à cette partie de l'histoire des Esclavons Orientaux que Cinname nous a conservée; je supprime aussi le récit d'une expédition de Manuel Comnene au-delà du Danube, récit qui prouve que ce prince n'avoit ni ville ni sujets de l'autre côté de ce fleuve, & que là étoit le pays des Scythes que Cinname distingue des Tauroscithes ou Russes. Le territoire de ces derniers s'étendoit jus-

Lib. III, c. 4.

qu'au mont Tenihorme, à quelques journées du Danube, & au-delà de pluſieurs rivieres navigables. C'étoit près de cette montagne qu'avoient leur camp les Scythes que Manuel vouloit punir d'une invaſion qu'ils avoient faite ſur ſes terres; mais il trouva ce camp abandonné, & il ne trouva les Scythes qu'après avoir dépaſſé le mont Tenihorme. Loin que Manuel fût ennemi des Tauroſcythes, il fit la guerre au roi de Hongrie, en grande partie, parce que ce roi avoit attaqué Bladimer, prince de Galitza dans la Tauroſcythie, & ſon allié. Mais déja le roi de Hongrie avoit achevé cette guerre ſelon ſes deſirs, lorſque Manuel l'attaqua.

Lib. III, c. II.

Cela n'empêcha pas que pluſieurs années après Manuel ne comptât entre ſes troupes auxiliaires avec les Tzeches (ou Bohêmes) les Scythes qui habitoient près de Taurus, c'eſt-à-dire les Ruſſes ou Tauroſcythes. Cependant Hieroſlaus, prince de Galitze, quitta ſon alliance vers ce même tems, & lui donna une preuve de ſes mauvaiſes intentions en recevant Andronic, mais ſur-tout en mariant ſa fille au roi de Hongrie. Primiſlas & Roſiſlas régnoient dans le même tems ſur les Tauroſcythes; Manuel fit alliance avec eux, & en

Lib. V, c. 10.

obtint des troupes. Il réuſſit enſuite à brouiller Hieroſlas avec ſon gendre, & attira encore dans ſon alliance le prince de Kiama (Kiaba ou Kiovie), grande cité de la Tauroſcythie, qui ſurpaſſoit toutes les autres, & étoit la métropole de toute la nation ; quoiqu'elle reçût ſon évêque de Conſtantinople, ce pontife n'en jouiſſoit pas moins de toutes les prérogatives des métropolitains. Vers le même tems encore, Bladiſthlabus (ou Vladiſlas), autre prince des Tauroſcythes, vint ſe donner aux Romains avec ſa femme, ſes enfans & tous ſes ſujets. Manuel lui donna un pays ſitué ſur le Danube qu'il avoit autrefois donné, dans un cas ſemblable, à Baſilicas fils de George, lequel, à titre d'ancienneté, tenoit alors le premier rang entre les Phylarques ou chefs des tribus Tauroſcythiques.

J'ai cru devoir rapporter encore ces faits, parce qu'ils appartiennent à l'hiſtoire de la nation Eſclavonne, & qu'ils indiquent des migrations, quoique d'une maniere aſſez confuſe. Mais il eſt tems que je mette des bornes à ces recherches ſur l'origine des peuples qui habitent encore aujourd'hui l'Europe orientale. Je n'ai point entrepris d'écrire leur hiſtoire ; & ſi je n'ai pu me refuſer au

récit d'un grand nombre de faits que j'aurois pu ou abréger ou ſupprimer, c'eſt un écart que l'on doit me pardonner, puiſque je n'ai jamais perdu de vue le but de cet ouvrage, qui eſt de faire connoître l'origine & l'hiſtoire des nations de l'Europe, juſqu'au tems où ſe fixant dans les pays qu'elles occupent aujourd'hui, elles y prirent une forme ſous laquelle elles ſont encore reconnoiſſables. Je dois maintenant parler d'un nouveau royaume de Bulgarie, auquel donnerent auſſi leur nom les Valaques qui eurent le plus de part à ſa fondation, & dont j'ai promis de rechercher l'origine.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Du nom, des mœurs & de la position des Blaques ou Valaques. Troisieme révolte des Bulgares, qui, conjointement avec les Valaques se soulevent contre Isaac l'Ange à la fin du douzieme siecle, & fondent un nouveau royaume de Bulgarie. Histoire de ce royaume jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins. Dissertation sur l'origine des Valaques. On distingue cinq Valachies différentes, & l'on prouve qu'en général les Valaques furent les anciens sujets de l'empire Romain, qui, subjugués par les Barbares & ensuite rebelles, furent comptés par les Grecs entre les Barbares. Des Albanois. Suite de l'histoire des Bulgares. Arrivée, mœurs, conquêtes des Mogols ou Tartares. Fin des Goths & des Alains. Dispersion des Comans. Révolution de la Tartarie. Suite des rois de Bulgarie jusqu'au tems d'Amurat. Révolution dans l'Illyrie sous le regne d'Andronic II.

LEs faits que nous avons rapportés dans le chapitre précédent devroient nous porter à croire que les Bulgares, sous l'autorité des empereurs d'Orient,

eurent des chefs de leur nation par-tout où ils furent en grand nombre ; que le pays ſitué au-delà d'Anchiale, entre l'Hæmus & le Danube, ou n'obéit pas, ou ne fut ſoumis que très-imparfaitement aux deſpotes foibles & chancelans de ces ſuperſtitieux Byſantins qui ſe nommoient Romains ; enfin que dans ce pays, les reſtes des Patzinaces étoient confondus avec les Bulgares, les Sclaves & les Blaques.

Anne Comnene nous a fait trouver ce dernier peuple dans la contrée dont nous parlons. Nicetas Choniate nous les y fait trouver auſſi, lorſqu'il décrit la fuite d'Andronic Comnene. Etant arrivé à Anchiale, Andronic ſe fit connoître à Pupacès, & après avoir reçu de lui des proviſions & des guides, il partit pour Galitza. Cette ville eſt certainement la même que Cinname appelle Galitza, ou dont il donne le nom à une partie de la Tauroſcythie, ſur laquelle régna vers ce même tems Bladimer, fidele allié de Manuel Comnene, comme un autre Bladimer l'avoit été de Baſile III. Il eſt donc certain que le pays de Galitza étoit ſitué au nord du Danube, & qu'on doit diſtinguer la ville capitale de ce pays, d'une autre Galitza qui obéiſſoit, dans le même tems, à l'archizupan de Dal-

Manuel. Comn. h. lib. IV, cap. 2.

Lib. III, c. II.

Ibid. cap. 6.

matie, & n'étoit pas fort éloignée de Sardique.

Cependant Andronic étoit déja entré ſur les frontieres de Galitza, & croyoit n'avoir plus rien à craindre de ceux qui pouvoient le pourſuivre, lorſque les Blaques que la renommée avoit inſtruits de ſa fuite, ſe ſaiſirent de lui, & ſe mirent en devoir de le livrer à l'empereur; mais Andronic trouva le moyen de leur échapper, éluda leur pourſuite en prenant une autre route, & arriva heureuſement à Galitza. Le prince de cette ville le reçut à bras ouverts, & en peu de tems Andronic gagna ſi bien ſon amitié, que ce prince n'alloit point à la chaſſe ſans ſon hôte, l'admettoit dans tous ſes conſeils, & ne vouloit point qu'il logeât ſous un autre toît que le ſien, ni qu'il mangeât à une autre table. Manuel Comnene ne fut pas ſans inquiétude en apprenant quelle retraite avoit choiſie ſon couſin-germain, & comment il étoit traité. Ses alarmes augmenterent encore par le bruit qui ſe répandit bien-tôt, qu'Andronic raſſembloit chez les Scythes une nombreuſe cavalerie, à la tête de laquelle il ſe propoſoit d'entrer ſur les terres de l'empire, & il réſolut de le rappeller.

Ce trait de l'hiſtoire d'Andronic prouve certainement qu'il y avoit des Bla-

ques entre Anchiale & le pays de Galitza, il ſemble même qu'il dut y en avoir au-delà du Danube ; car ceux qui arrêterent Andronic n'avoient point été chargés de le pourſuivre, & lorſqu'ils apprirent ſa fuite, ils ſe trouverent à portée de l'arrêter ſur le territoire de Galitza. Haliez dans la Pologne eſt, dit-on, l'ancienne Galitza : c'eſt donc dans la Moldavie & la Valachie qu'il faut chercher les Blaques qui arrêterent Andronic. Si nous ne devions trouver les Blaques que dans cette contrée, nous n'aurions pas beſoin de prouver que les Grecs appellerent ainſi les Valaques. Ceux qui connoiſſent la collection Byſantine n'exigeront point de nous la preuve de cette vérité. Nous dirons pour les autres, que les Grecs n'appellerent point autrement les Valaques, lorſqu'ils parlerent de la nation que l'on
C. 23. connoît aujourd'hui ſous ce nom. Ainſi Ducas parlant dans ſon hiſtoire Byſantine des grandes conquêtes que les Turcs firent en Europe, lorſque l'empire de Conſtantinople ſubſiſtoit encore : « Non-» ſeulement, dit-il, ils ſubjuguerent les » nations innombrables qui habitent en » deça du Danube, mais ils en ſoumirent » encore pluſieurs au-delà de ce fleuve, » & de ce nombre furent les Blaques.

» Ils accablerent, dit-il encore, les Bla-
» ques, les Serbes, & enfin les Romains
» eux-mêmes ». Dans un autre endroit, *c. 27.*
parlant de la fuite de Muſtapha, il dit
qu'après avoir pillé le tréſor d'Andri-
nople, il prit en diligence le chemin de
la Blachie, & fut arrêté ſur le bord du
Danube, par ceux qu'Amurat avoit en-
voyés à ſa pourſuite. Ailleurs il dit que *c. 28.*
Tzincel qui faiſoit la guerre à Amurat,
envoya en Blachie & en Servie, pour
faire ſavoir aux princes de ces contrées
qu'il avoit été proclamé roi, & qu'il
reçut pluſieurs ambaſſades de félicita-
tions, entr'autres du deſpote de Serbie,
& du boibode (ou waiwode) de Bla-
chie. Dans tous ces paſſages les *Blaques* Blaches.
& la *Blaquie*, ſont certainement les Blachie.
mêmes Valaques & la même Valachie
que nous connoiſſons encore aujour-
d'hui ſous ces noms.

Je pourrois citer pluſieurs autres paſ-
ſages du même auteur pour prouver ce
que j'avance, que les Blaques des Grecs
ſont les Valaques ; mais outre que cette
vérité n'a pas beſoin de preuves, elle ſe
trouvera encore confirmée par pluſieurs
remarques qui doivent trouver place
dans ces recherches. Pour éviter la con-
fuſion, & m'éloigner le moins qu'il ſera
poſſible de la méthode hiſtorique, je

ſuivrai, autant que la matiere le permettra, l'ordre chronologique des faits, & celui des tems où écrivirent les auteurs que je citerai. J'ai déja nommé Anne Comnene entre les témoins de l'antiquité des Blaques, & de leur poſition dans le voiſinage du Danube. Cette princeſſe, décrivant la marche que fit Alexis ſon pere, pour ſe rendre de Conſtantinople dans les environs de Lariſſe, remarque qu'il laiſſa la grande route à droite, & que par la colline appellée Ciſſabo en langue du pays, il deſcendit à Exeban, *qui eſt*, dit-elle, *une bourgade* des Blaques, ſituée près d'Andronic. Voilà donc des Blaques dans la partie la plus méridionale ou de la Thrace ou de la Macédoine; & Anne Comnene les diſtingue des Sclaves, dont elle parle en pluſieurs autres endroits, comme lorſqu'elle dit que Borile & Germain, favoris de Nicéphore Bothaniate, étoient Schytes ou Barbares Sthlabogenes, & que la grande Pirſthlaba tiroit ſon nom de ſes nouveaux habitans qui étoient Sthlabes d'origine. Je finis cette remarque, parce qu'il y avoit eu des Sclaves par-tout où nous trouverons des Blaques, ce qui pourroit faire ſoupçonner que les uns tiroient leur origine des autres. Un paſſage d'Anne Comnene qui me reſte à

Lib. 7, p. 110.

Blachique.

Lib. 1, p. 32, l. 11, pag. 39.

Lib. 7, p. 155.

citer ſur les Blaques, me diſpenſe d'une remarque ſemblable par rapport aux Bulgares.

Anne parle encore des Blaques à l'occaſion des recrues que Méliſsène fit dans les environs de Ceſarée, par ordre d'Alexis Comnene. « Cet empereur » avoit expliqué au Céſar Méliſsène » dans quelles eſpeces d'hommes il de» voit par préférence choiſir ces re» crues: ce devoient être des Bulgares, & » ceux qui menoient la vie Nomade, & » qu'on appelloit Blaques en langage or» dinaire (c'eſt-à-dire dans le langage du » peuple)». Ici les Blaques paroiſſent être généralement tous les bergers propriétaires de leurs troupeaux, ou tous ceux qui menoient une vie errante; mais cette derniere idée ne peut ſe concilier avec celle qu'Anne Comnene nous donne elle-même des Blaques, lorſqu'elle parle d'une ville ou bourgade Blachique. Cette princeſſe a donc voulu dire qu'en langage vulgaire, on donnoit le nom de Blaques à ceux qui s'adonnoient à la vie paſtorale, ou dont les troupeaux faiſoient la principale richeſſe, ce qui n'empêchoit pas qu'ils n'euſſent un domicile; mais on ſe tromperoit étrangement, ſi l'on concluoit de ce paſſage que les Blaques étoient des Scythes Nomades. *Liv. 8, p. 179.*

Conſultons ſur ce peuple l'hiſtorien de Manuel Comnene, fils d'Alexis, le judicieux Cinname.

Lib. 7, c. 3. Cet hiſtorien, contemporain d'Andronic, parlant d'une nombreuſe armée que Manuel Comnene envoya contre les Hongrois, dit qu'elle étoit en grande partie compoſée de Blaques, *qu'on dit*, ajoute Cinname, *être anciennement venus d'Italie.* Faudra-t-il, ſur la foi de ce paſſage, faire revivre la fable d'Æneas Sylvius, en rapportant l'origine des Valaques à une colonie Romaine, & celle de leur nom à un Flaccus qui auroit conduit cette colonie au nord du Danube ? Concluons-en ſeulement pour le préſent, que les Blaques ne tiroient point leur origine d'un peuple Scythique ; & que la langue qu'ils parloient devoit s'accorder avec la fable que l'on avoit inventée ſur leur compte, & qui ne devoit être qu'une vérité défigurée. Mais après Cinname, nous devons citer Nicétas Choniate, qu'on peut regarder comme le premier hiſtorien des Blaques. Nous avons déja vû comment il les nomme à l'occaſion de la fuite d'Andronic, ſous le regne de Manuel Comnene qui parvint au trône en 1143. Depuis ce tems-là juſqu'au regne d'Iſaac l'Ange qui commence en 1185, Nicétas ne parle plus des Blaques.

Digitized by Google

Ce prince, dit-il, ayant conclu son mariage avec une fille de Béla, roi de Hongrie, ne voulut point prendre dans son épargne la dépense de ses nôces, & imposa, sous ce prétexte, une taxe très-forte sur les provinces & les villes de son obéissance. « Non-seulement cette » taxe fit beaucoup de mal aux villes, & » en particulier à celles qui étoient voi- » sines d'Anchiale ; mais sur-tout elle fit » aux Romains des ennemis irréconci- » liables de ces Barbares qui habitent » près du mont Hæmus, qu'on appelloit » autrefois Mysiens, & auxquels on » donne maintenant le nom de Blaques. » La confiance que leur donnoit la na- » ture du pays montueux & difficile » qu'ils habitoient, & l'audace que leur » inspiroient les châteaux qu'ils avoient » en grand nombre sur des rocs escarpés, » leur avoient laissé jusqu'alors peu de » respect pour les Romains, & les déter- » minerent à une révolte ouverte, lors- » qu'après plusieurs autres vexations, ils » virent qu'on emmenoit leurs trou- » peaux pour payement de la nouvelle » imposition ». Jusqu'ici Nicétas paroît supposer que les Blaques habitoient très-anciennement le pays dont il parle, & s'il les nomme Barbares, il semble qu'il ne leur donne ce nom injurieux que

Imper. Isaaci Angel. lib. 1, c. 4.

parce qu'ils l'étoient devenus par leur déſection. Mais ce ne ſont, ſuivant lui, ni des hommes errans, ni des Nomades, ſi ce n'eſt en ce ſens, que leurs troupeaux faiſoient leur principale richeſſe. On pourroit croire ou qu'ils étoient abandonnés à eux-memes, ou qu'ils devoient défendre la frontiere, quand on conſidere le grand nombre de fortereſſes qui étoient en leur pouvoir. Je ſoupçonne qu'un paſſage de Pachymère, d'ailleurs très-inſtructif, pourroit nous expliquer, juſqu'à un certain point, quelle étoit la condition des Blaques de l'Hæmus.

Lib. 1, n. 3, 4. Cet hiſtorien, auſſi ſenſé que bien inſtruit, décrit au commencement de ſon ouvrage la poſition où ſe trouverent, pendant que les Latins étoient maîtres de Conſtantinople, les princes Grecs qui, maîtres de trois villes ſeulement, retinrent le faſtueux titre d'empereurs des Romains. Comme les Latins étoient les maîtres de la mer, ces princes relégués dans un coin de l'Aſie, ne pouvoient ſe former contre eux une frontiere qui les couvrît, & étoient obligés de tenir de ce côté-là toutes leurs troupes réglées; mais à l'orient, ils avoient les Perſes ou Turcs, contre leſquels il falloit auſſi être en garde. Heureuſement une longue chaîne de mon-

tagnes couvroit de ce côté-là ce qui restoit aux Grecs de leur empire, & dans ces montagnes, dont les passages étoient difficiles, ils avoient bâti des forteresses où ils avoient mis des garnisons. Cependant ces garnisons elles-mêmes pouvoient être tentées de se rendre, sans combat, aux ennemis, ou même de leur livrer les places qu'elles devoient défendre, si elles n'avoient rien à perdre, & si rien ne les intéressoit à la conservation des postes qui leur étoient confiés. Ce fut à quoi les empereurs Grecs pourvurent avec beaucoup de sagesse, & même avec tant de succès, qu'ils pouvoient compter, de la part de ces garnisons, sur des efforts au dessus de leurs forces. Ils n'eurent, pour y parvenir, qu'à accorder une exemption totale de tributs & de toutes sortes d'impositions aux habitans de la frontiere, à quoi ils ajouterent quelques pensions qu'ils payoient aux plus distingués d'entre eux. Par-là, ils devinrent, la plûpart, très-opulents au bout de quelques années, & partagés uniquement entre leur économnie domestique & les travaux de la guerre, ils donnerent tant d'occupation aux Turcs, que les princes Grecs purent être parfaitement tranquilles de ce côté-

là, & tournerent toutes leurs forces contre les Latins. C'étoit une choſe merveilleuſe que l'audace de ces braves guerriers qu'aucune vexation domeſtique ne chagrinoit, qu'aucune ſervitude n'aviliſſoit, & qui, de tems à autre, recevoient des témoignages publics de la bienveillance & du contentement de leur ſouverain, par les largeſſes modiques qu'il leur faiſoit, indépendamment des penſions dont nous avons parlé. Ils auroient cru faire trop peu pour le bien de l'état & pour leur gloire, ſi, contents de défendre les places qui leur étoient confiées, ils n'avoient pas porté leurs armes juſque dans l'intérieur du pays ennemi, pour le piller, ou pour y ruiner les préparatifs que faiſoient les Turcs, mais toujours en vain, pour attaquer l'empire.

Tant que ſubſiſta cet utile établiſſement, les Grecs, malgré leur foibleſſe & le peu d'étendue de leur domination, prévinrent leurs ennemis, déconcerterent leurs projets & n'eurent point de
C. 5. pertes à réparer ni d'injures à venger. Mais à peine Conſtantinople fut rentrée ſous l'obéiſſance des princes Grecs, que la frontiere voiſine des Turcs devint pour la cour un pays lointain & preſque étranger. Abſorbé dans une capitale

immenſe, Michel Paléologue ne connut plus de ſujets que dans ſes murs, de ſerviteurs dignes de récompenſe que ceux qu'il voyoit & qui l'importunoient. Pour être tranquille & entouré de gens heureux, il retira ſes bienfaits à ceux qui le ſervoient ſans le voir : les penſions furent diminuées & mal payées aux braves défenſeurs de la frontiere, lorſque l'éloignement du prince les rendoit plus néceſſaires que jamais. Cependant le zele de ces bons citoyens qui n'étoient pas courtiſans, ſuppléoit à cette négligence de leur maître, & comme ils étoient opulents, ils trouvoient dans leur fortune de quoi ſoutenir celle de l'état.

Quoiqu'on payât mal les guerriers du mont Taurus, les finances ſe dérangerent au point qu'il fallut chercher des expédients pour les rétablir, ou du moins pour ſubvenir aux beſoins journaliers. Un certain Chadenus, ſon nom doit être dévoué à l'horreur de tous les ſiecles, ſuggera à Michel Paléologue le moyen sûr de rétablir ſes finances, & pour le récompenſer d'une idée auſſi heureuſe, Michel le chargea de l'exécution. Il part, fait grande diligence, ſe rend dans les fortereſſes de la frontiere orientale, & trouve les habitans très-riches en terres, en troupeaux,

& en bétail de toute eſpece, dreſſe un état de leurs revenus, les taxe à proportion de ce qu'ils poſſedent, leur aſſigne à chacun ſur cette taxe une ſolde de 40 pieces, & ordonne qu'on porte au tréſor impérial le reſtant de cette taxe qui ſe trouve monter à une très-grande ſomme. L'habile Chadenus eſt élevé à la dignité de préfet, pour prix de cette merveilleuſe opération; & bien-tôt les Turcs s'emparent de toutes les montagnes qui avoient nourri les nombreux troupeaux, dont on avoit envoyé le produit à leurs défenſeurs. Ce ne fut point trahiſon de la part de ces derniers; le découragement avoit été chez eux l'effet d'un traitement auquel ils ne s'étoient point attendus: leurs moyens n'étoient plus les mêmes, & avec leur aiſance leur nombre avoit diminué. Ils ſe ſoutinrent néanmoins encore dans leurs fortereſſes où les retenoit la ſolde qu'ils recevoient; mais ils attendoient qu'on les y attaquât, & ſouvent il falloit leur envoyer du ſecours d'ailleurs. Bien-tôt leur ſolde fut mal payée; on leur envoya des généraux qui s'attribuerent le partage du butin.

Inſenſiblement les fortereſſes reſterent ſans défenſeurs; les uns avoient péri, & leur familles éteintes dans

l'indigence ne leur avoient point donné de ſucceſſeur : les autres avoient renoncé à un métier ingrat pour devenir des vagabonds ailleurs, des bourgeois, des ſoldats de cour ou des Chadenus ; le reſte ne trouvant plus de différence entre ſa condition ſous les loix de l'empire, & celle qui l'attendoit ſous celles des Turcs, céda à la force & ſe donna à ces ennemis perpétuels de l'empire. Dès-lors il n'y eut plus de frontieres du côté de l'Orient, & il fallut dégarnir l'Occident pour entretenir en Aſie des troupes réglées, mercenaires, foibles, onéreuſes & enfin inutiles. Chadenus ne s'étoit pas attendu à de pareilles ſuites de ſon projet de finances, & ſi on les lui eut annoncées, il auroit répondu que l'argent eſt le nerf de la guerre ; qu'il doit être dans la main du prince, comme tous les nerfs aboutiſſent à la tête ; que des troupes réglées valent beaucoup mieux qu'une milice héréditaire, toujours moins docile & moins mobile, & qui ne paye rien pour de grands biens. Il faut pourtant dater de la courſe de Chadenus ſur la frontiere orientale le commencement de ces malheurs qui ne finirent que par la ruine de l'empire d'Orient.

Ceci eſt peut-être une digreſſion ;

mais je conſens que ce ne ſoit qu'un apologue que j'adreſſe à ceux qui veulent que rien n'échappe à leurs ſyſtèmes de finances, pour qu'il ſoit indifférent à à tous les ſujets de ſervir leur ancien maître, d'obéir à un tyran, ou de paſſer ſous une domination étrangere. Cependant j'oſe preſque aſſurer que ſi l'hiſtoire des Blaques eût été écrite par un homme auſſi inſtruit & auſſi judicieux que Pachymere, nous trouverions que, depuis la conquête de la Bulgarie par le ſage & valeureux Baſile, ils avoient été les défenſeurs de l'empire contre les Barbares du nord, juſqu'au moment où l'on changea la nature & la répartition de l'impôt unique que Baſile avoit laiſſé ſubſiſter ; qu'alors, s'ils ne purent ſe joindre à Bodin, parce qu'il ne s'avança pas juſqu'à eux, ils commencerent à déſirer une révolution ; que ce fut pour l'accélérer qu'ils livrerent les chefs de la Thrace aux Comans & à l'impoſteur qu'ils menoient avec eux ; que cette reſſource leur ayant manqué, ſans qu'ils puſſent être punis de leur infidélité, car on ne dit pas même qu'Alexis ait puni les habitans de Goloë & des autres villes frontieres, ils reſterent dans une ſorte d'indépendance qui ne les empêchoit pas d'être utiles, & qui pouvoit même faire

le salut de l'empire, si les despotes Grecs eussent mérité d'être servis par des hommes libres & généreux ; mais que l'exaction violente d'Isaac l'Ange les força enfin de détourner contre les Grecs les moyens qu'ils avoient pour les défendre : extrémité fâcheuse, & à laquelle ils ne se porterent pas sans répugnance, ainsi que nous allons le voir.

Les Blaques, dit Pachymere dans son histoire d'Andronic II. qui habitoient depuis les dehors de Byzance jusqu'à Bizua, & même plus loin, étoient en grand nombre, aimoient les lieux d'un accès difficile, s'appliquoient à la nourriture des troupeaux, se plaisoient aux combats, étoient enclins à l'indépendance, & donnerent de l'ombrage à Andronic, qui craignit que leur révolte ne fût l'effet de la confiance que devoient leur inspirer leur nombre & leur force ; nous dirons ailleurs comment Andronic s'y prit pour se mettre en repos du côté de ces Blaques qu'il affoiblit, mais qu'il ne détruisit pas : il doit nous suffire pour le présent d'avoir prouvé qu'il y avoit des Blaques jusque dans le territoire de Constantinople, & que par-tout leurs mœurs étoient les mêmes. La tyrannie du souverain, & les incursions des étrangers avoient formé ce

Lib. 2, c. 38.

Digitized by Google

peuple paſteur, au milieu des laboureurs malheureux, montagnard par néceſſité & par goût, riche parce qu'il échappoit aux exactions, libre parce qu'il étoit nombreux & qu'il fuyoit les plaines. Cette liberté n'étoit pourtant pas entiere, & ce fut dans la Myſie qu'elle commença à devenir telle par les efforts qu'on fit pour la détruire.

Deux freres qui étoient de race Blachique, Pierre & Aſan, furent les auteurs de la révolte de leurs concitoyens, & en devinrent les chefs; mais comme une exaction injuſte & violente, n'étoit pas un motif aſſez nouveau de rébellion, pour qu'ils puſſent en eſpérer le ſuccès de leurs vues, ils allerent trouver l'empereur, & le prierent de les recevoir dans les légions Romaines, & de leur donner pour ſolde une métairie d'un revenu modique qui étoit ſituée dans le mont Hæmus. L'une & l'autre demande leur fut refuſée: ils ſouffrirent impatiemment ce refus, on les entendit même, dans les plaintes qu'il leur arracha, parler de vengeance & de révolte. Aſan ſur-tout, le plus hardi des deux freres, parut le plus inſolent, & un grand officier, pour l'en punir, lui fit donner un ſoufflet en préſence de toute la cour. Cet affront, & un refus inju-

Digitized by Google

rieux à tous les Blaques, étoient ce que les deux freres pouvoient rapporter de mieux dans leur patrie. Cependant la grandeur & les dangers de l'entrepriſe effrayoient encore les Bulgares, lorſque Pierre & Aſan s'aviſerent de bâtir une égliſe en l'honneur de ſaint Démetrius, patron de Theſſalonique, & l'un des patrons de l'empire, & de ſuborner des démoniaques de l'un & de l'autre ſexe qui, entr'autres choſes qu'ils diſoient avec des contorſions affreuſes, répétoient ſans ceſſe que la volonté de Dieu étoient que les Bulgares & les Blaques ſecouaſſent un joug qu'ils avoient porté trop long-tems, & recouvraſſent leur liberté; que ſaint Démetrius, pour les aider dans cette entrepriſe, avoit quitté Theſſalonique, & étoit venu s'établir parmi eux.

La ſuperſtition, ſervante bannale des rebelles comme des tyrans, eut bientôt achevé ce que des exactions tyranniques avoient commencé, & les Blaques coururent aux armes. On leur avoit dit, dans le temple du ſaint, qu'il ne falloit point faire de quartier aux Romains, mais les maſſacrer tous, ſans ſe laiſſer ni toucher par les prieres, ni tenter par des offres de rançon: c'étoit le moyen de périr ou de vivre libres;

mais les Blaques ne ſe contenterent pas de la liberté, dont il paroît qu'on les avoit laiſſés jouir dans leurs montagnes. Ils en ſortirent pour faire des courſes au loin dans le plat-pays. Pierre n'avoit pas attendu que ſes concitoyens euſſent fait des conquêtes, pour ſe mettre une couronne d'or ſur la tête, & prendre la chauſſure de pourpre. Cependant la premiere entrepriſe de ſes nouveaux ſujets n'avoit pas été heureuſe : ils avoient attaqué Periſthlaba, qu'on diſoit être l'ancienne Ogygie, qui étoit toute bâtie en brique, & dont l'enceinte embraſſoit un grand terrein ſur le mont Hæmus; mais voyant que l'attaque de cette place n'étoit pas ſans danger, ils y renoncerent, & ce fut ſeulement alors qu'ils deſcendirent de leurs montagnes pour ſe rendre dans la plaine : ils y forcerent pluſieurs places peu importantes, & ramenerent dans leur retraite beaucoup d'hommes libres, grand nombre de bœufs & de chevaux, & une quantité prodigieuſe de menu bétail.

A l'approche d'Iſaac qui marchoit à eux, ils ſe renfermerent dans leurs montagnes, dont ils garderent avec grand ſoin toutes les avenues, ſans que pendant long-tems l'empereur pût les en déloger; mais un brouillard épais qui leur ôta la

Digitized by Google

vue de l'ennemi, les livra enfin ſurpris, effrayés & diſperſés, au fer vengeur des Romains; les auteurs & les chefs de la révolte avec leurs amis furent aſſez heureux pour s'y ſouſtraire, prirent le chemin du Danube qu'ils paſſerent, & ſe retirerent chez les Scythes leurs voiſins. Iſaac, qui pouvoit parcourir ſans obſtacle toute la Myſie, comme on voyage dans un pays ami, & mettre des garniſons dans toutes les villes, la plûpart ſituées ſur le mont Hæmus, & la plûpart aſſiſes encore ſur des rocs eſcarpés; Iſaac, trompé par les feintes ſoumiſſions des Blaques, & plus encore par ſon avarice, ne fit rien de ce qu'il devoit faire, & retourna à Conſtantinople pour y jouir d'un vain triomphe, pendant que les Blaques triomphoient de ſa retraite. Il ſe vantoit du ſuccès de ſon expédition, & ſes courtiſans admiroient, avec lui, ſes grands & mémorables exploits. Un juge fut le ſeul qui oſa dire que l'ame du grand Baſile le Bulgaroctone étoit dans la ſouffrance. Ce prince, diſoit-il, après avoir détruit l'empire des Bulgares par de longs & pénibles travaux, à fait placer dans le monaſtere de Soſthene une inſcription qui porte que ſi jamais les Blaques viennent à ſe révolter, celui de ſes ſucceſ-

ſeurs à qui ce malheur ſera arrivé, devra ſuivre ſon exemple, camper au milieu de leur pays, & le parcourir tout entier. Baſile avoit tort: l'empereur a fait en un moment ce que le vainqueur des Bulgares croyoit ne pouvoir être exécuté qu'en pluſieurs années: ce Baſile avoit l'eſprit bien bouché. Si le railleur qui cenſuroit ainſi l'empereur Iſaac, citoit fidelement l'inſcription, Baſile III avoit auſſi ſubjugué les Blaques, & on leur donnoit ce nom dès le tems de cet empereur.

Cependant Aſan avoit toute liberté de lever chez les Scythes autant de troupes qu'il lui plaiſoit, & il en profitoit. A ſon retour dans la Myſie ſa patrie, il n'y trouva pas un ſeul Romain, & cette circonſtance augmentant encore ſon audace, le ſalut & la domination de la Myſie qui avoient été l'objet de tous ſes vœux, ne remplirent plus ſes deſirs, il ne crut plus pouvoir être content de ſa fortune, s'il ne faiſoit beaucoup de mal aux Romains, & s'il ne réuniſſoit en un même empire les Blaques & les Bulgares, comme ils y avoient été autrefois réunis. Iſaac ne jugea pas à-propos de marcher, pour cette fois, lui-même contre les rebelles qu'il ſe vantoit d'avoir domptés. Un

général qu'il chargea de les dompter encore, les trouva dans la plaine, remporta ſur eux quelques avantages, & auroit peut-être achevé la guerre avec gloire, s'il n'eût été rappellé ſur un ſoupçon de rébellion, qu'on ne vérifia point. Son ſucceſſeur, le Céſar Cantacuzene qui étoit aveugle, n'ayant plus trouvé les Blaques dans la plaine, jugea qu'ils avoient peur de lui, & ceſſa de les craindre. Il fut ſurpris, on lui enleva ſon camp, & ſa garde-robe tomba au pouvoir de Pierre & d'Aſan qui s'en ſervirent pour paroître à la tête de leur armée dans l'habillement propre aux Céſars.

Après quelques autres tentatives qui avoient laiſſé aux Blaques toute leur puiſſance, Iſaac fit lui-même contre ces braves Myſiens, deux campagnes qui furent ſans ſuccès, à cela près qu'il prit la femme d'Aſan, & ſe fit donner en ôtage Jean ſon frere. Du reſte il avoit alors beaucoup de pertes à réparer : un ſeul château l'arrêta trois mois entiers & ne fut pas pris, & en retournant jouir du beau ſéjour de Conſtantinople & de ſes environs délicieux, il laiſſa les Blaques & les Scythes toujours étroitement unis, & toujours en état & en volonté de ravager ſes provinces. Ils le *Lib. III.*

Liv. III. firent avec ſuccès, & profiterent d'une longue abſence de l'empereur pour fortifier leurs villes & leurs châteaux de nouvelles tours & de nouvelles murailles. Une quatrieme campagne qu'Iſaac fit contre eux & les Comans (car c'étoient-là les Scythes que les Blaques avoient pour alliés), fut auſſi peu glorieuſe que les trois autres, & finit par une défaite que la mort de l'empereur auroit rendue célebre, ſans un bonheur auquel il ne devoit pas s'attendre. Mais un butin immenſe enrichit les Blaques & les Scythes, & leur hardieſſe croiſſant avec leurs ſuccès, ils attaquerent les villes les mieux fortifiées. Anchiale fut ravagée, Barna fut priſe, Triaditze ou Sardique fut détruite en grande partie, Stumpium perdit tous ſes citoyens, Naïſe vit emmener grand nombre de ſes habitans & de ſes troupeaux. Iſaac pourvut à la ſureté de Philippopole, en y envoyant un de ſes couſins qui remporta quelques avantages ſur les Blaques & les Scythes, mais qui prit auſſi-tôt la pourpre. Son malheur valut aux Blaques une grande victoire: auſſi faiſoient-ils des vœux pour que la famille des Anges reſtât long-tems ſur le trône; ils ſe promettoient de la durée de cette dynaſtie l'accroiſſement de leur royaume, & l'acquiſition

quiſition de beaucoup de provinces. Je ſupprime pluſieurs événemens d'une guerre qui continua pendant un grand nombre d'années, & qui ſe fit de part & d'autre avec beaucoup de cruauté. Un pauvre prêtre qui fut pris à la ſuite d'une bataille funeſte aux Romains, & qu'on menoit au mont Hæmus, prioit Aſan de lui accorder la liberté; il ſavoit dit Nicetas, la langue des Blaques, & ſes prieres étoient touchantes. Aſan y fut inſenſible, & le malheureux prêtre lui prédit qu'il mourroit dans peu d'une mort violente. Le chef des Blaques croyoit faire une action agréable à Dieu en maltraitant les Romains, Dieu veut, dit-il au prêtre, que je les détruiſe & non que je les délivre. *Alex. Comn. imp. l. 1.*

La bataille dont nous venons de parler s'étoit donnée près du Strimon, & non loin d'Amphipolis. Aſan retourna peu après dans la Myſie, où l'attendoit le courroux de ce Dieu qu'il oſoit rendre complice de ſa cruauté. Un de ſes amis intimes, & ſon couſin-germain, nommé Ibancus (ce nom eſt le même que Jean) deshonoroit ſa maiſon par un commerce honteux avec ſa belle-ſœur. Aſan en fut inſtruit, menaça ſa femme de la mort

qu'elle méritoit, diſoit-il, pour ne l'avoir pas averti de la mauvaiſe conduite de ſa ſœur, & ſur ce que ſa femme lui dit qu'elle l'en avoit cru inſtruit, d'après ce que lui en avoit dit Ibancus, il envoya ordre à celui-ci de le venir trouver. Il étoit nuit, & cet ordre parut ſuſpect à Ibancus, qui fit dire à Aſan qu'il viendroit le lendemain. Aſan, encore plus irrité, lui envoya un nouvel ordre qui ouvrit enfin les yeux à Ibancus ſur l'abyme où il étoit près de tomber; il aſſemble ſes amis, leur fait part de ſes craintes, cache ſous ſon manteau une longue épée, ſe rend chez Aſan à qui il devoit demander pardon, s'il voyoit qu'il pût être appaiſé, mais qu'il devoit prévenir s'il s'appercevoit qu'on en voulût à ſa vie. Aſan toujours emporté, toujours cruel, vit à peine Ibancus qu'il chercha ſes armes; celui-ci l'étendit mort d'un ſeul coup, s'enfuit, & alla rejoindre ſes complices, avec qui il délibéra de nouveau ſur le parti qu'ils devoient prendre; car il ne falloit pas douter que les freres du mort & ſes parens ne fiſſent tous leurs effors pour le venger. Le premier plan auquel on s'arrêta, fut de mettre tout en œuvre pour ſoulever la Myſie con-

tre la famille d'Asan. Si ce projet nous réussit, disoient les complices, nous régnerons avec plus de justice qu'Asan, sur ce pays & sur toute la Mysie; nous ne porterons pas, comme lui, le fer & le feu par-tout où nous conduira notre colere; cette passion violente ne nous dictera point des arrêts de mort. Tels sont toujours les inconvéniens d'une domination nouvelle & les projets chimériques des ambitieux, comme si le désir de régner n'étoit pas une preuve qu'on ignore les devoirs de la royauté, & qu'on est prêt à abuser de ses droits. Si ce plan ne nous réussit pas, disoient encore les conjurés, nous nous tournerons du côté de l'empereur. Cette résolution prise, les conjurés se séparerent, & avant que le jour parût, ils avoient déja gagné beaucoup de partisans, ce qui les mit en état de s'emparer de Ternobe, où devoit s'être passée la scène tragique dont nous venons de parler. C'étoit la ville la plus forte & la plus considérable de tout l'Hæmus: elle étoit assise sur la cime d'une montagne, & entourée de bonnes murailles, au pied desquelles couloit une riviere.

Dès que le jour parut, la mort d'Asan fut sue, non-seulement dans Ternobe, mais encore dans tout le pays. Pierre se

mit auſſi-tôt en campagne & vint former le ſiege de cette ville : il avoit peu d'eſpérance de s'en emparer ; Ibancus n'en avoit plus de régner ſur la Myſie, ni même d'échapper à Pierre, ſi celui-ci s'obſtinoit à le tenir bloqué. Il eut recours à l'empereur, promit de lui livrer Ternobe, & enſuite toute la Myſie. Alexis qui régnoit alors, envoya un général à ſon ſecours : l'armée Romaine refuſa de ſuivre encore une fois ſon chef dans des montagnes qui leur avoient été toujours funeſtes. Alexis en prit lui-même le commandement, & ne fut pas plus heureux ; enſorte qu'il ne reſta de reſſource à Ibancus qu'une évaſion ſecrette ; elle lui réuſſit. Pierre fut de nouveau maître de toute la Myſie, & s'aſſocia le ſeul frere qui lui reſtoit, ce même Jean qui avoit été donné en ôtage à Iſaac, & qui s'étoit depuis enfui, après une captivité également longue & inutile aux Romains. Pierre, plus modéré qu'Aſan, ne fut pas moins heureux à la guerre : jamais il ne reçut le moindre échec, & la Macédoine auſſi-bien que la Thrace prouva, par ſes ruines & ſa ſolitude, qu'il avoit ſouvent battu les Romains, ou n'avoit pas eu beſoin de les battre.

Ainſi la mort d'Aſan fut inutile à l'empire. On diſoit pourtant que le der-

fier général qu'il avoit vaincu & emmené prisonnier à Ternobe en avoit été l'auteur, & avoit promis sa fille à Ibancus pour l'engager à commettre ce crime. Mais ce général étoit mort dans les fers avant l'exécution, & Ibancus put dire ce qu'il voulut. Alexis parut cependant l'en croire; car non-seulement il le reçut très-bien, mais il promit encore de lui donner la fille du général, dont la veuve, nommée Anne, étoit du sang impérial, & en attendant que Theodora eût atteint l'âge nubile, il fit à Ibancus un état assorti au titre de parent qu'il lui donna.

Ibancus étoit d'une grande taille & d'une force de corps extraordinaire, il joignoit à ces dons de la nature beaucoup d'esprit & de talens; mais on trouvoit à la cour que sa physionomie annonçoit une ame colere & un cœur cruel, & qu'au milieu des Romains il ne pouvoit modérer ses mœurs & ses manieres sur la petitesse & l'égalité qui régnoit entre les courtisans. Ibancus trouvoit peut-être que ces hommes si polis étoient des ames foibles & des cœurs sans consistance, comme leurs corps étoient sans force. Il trouva du moins qu'un enfant qu'il falloit attendre ne lui convenoit point,

& il auroit préféré la mere qui avoit encore de la jeuneſſe & des charmes. Ce mariage, mieux aſſorti, eût, dit-on, élevé Ibancus beaucoup plus haut, & ce fut peut-être ce qui empêcha qu'il n'eût lieu. Alexis donna à ſon nouveau parent un département militaire dans les environs de Philippopole, & de-là, dit Nicétas, il fut, au grand avantage des Romains, un rempart impénétrable aux Blaques ſes anciens concitoyens & aux Scythes leurs alliés. Quelquefois auſſi il ſuivit l'empereur dans ſes expéditions, & par-tout il lui fut très-utile. Avoit-il tort de ne pas ſe mettre de niveau avec les courtiſans d'Alexis?

J'ai rapporté l'aventure du prêtre Romain, non pour ſa prédiction, mais parce qu'elle prouve que les Blaques parloient une langue qui n'étoit pas celle des Grecs. Le nom d'Ibancus qui reſſemble beaucoup à l'ivan des Ruſſes, peut faire ſoupçonner que cette langue étoit mêlée en partie d'Eſclavon, & en avoit au-moins adopté la prononciation. Rien n'étoit plus naturel que ce mélange : par-tout où il y eut des Blaques, il y avoit eu, & ſans doute il y avoit encore des Eſclavons. Ibancus changea ſon nom en celui d'Alexis, en conſidération de ſa nouvelle parenté avec l'empereur, & parut

Digitized by Google

décidé à n'avoir plus d'autre maître que celui qui avoit bien voulu le recevoir dans sa famille. Mais c'étoit un foible lien que la parenté dans une cour dépravée, où l'impératrice elle-même étoit accusée d'infidélité, où, après une information, elle fut trouvée coupable, & conduite honteusement dans un couvent, & où, six mois après, elle reparut sur le trône, parce que le peuple s'étoit moqué & du crime & de la punition. Les délateurs eux-mêmes n'avoient pas cru qu'Alexis eût pu prendre la chose si sérieusement. Ils n'avoient eu pour but que de diminuer le crédit de l'impératrice. Telles n'étoient pas les mœurs des Blaques, tel n'avoit pas été le trop cruel Asan; mais Asan & les Blaques avoient battu les Romains & Alexis. Pierre avoit vengé son frere, & un empereur Romain avoit rarement des vengeurs.

Voici un autre trait qui contribuera à faire connoître les Blaques : Chrysus appartenoit à cette nation par sa naissance. On remarque qu'il étoit de petite taille : apparemment c'étoit un défaut rare chez ces braves montagnards. Chrysus n'avoit point approuvé la révolte d'Asan & de Pierre, & n'y avoit point pris de part; il avoit au contraire fait alliance avec les Romains, & faisoit

Alex. Comn. l. 11, c. 3.

actuellement la guerre à ſes compatriotes, à la tête de 500 hommes de ſa nation qui étoient à lui, lorſqu'on l'accuſa d'avoir de l'inclination pour les Blaques rebelles dont il ne ceſſoit de s'approcher, & de vouloir ſe former une principauté dans leur voiſinage. Sur cette accuſation Chryſus fut arrêté & mis en priſon. Alexis lui rendit enſuite la liberté & l'envoya à Strummitza, ville forte dans le voiſinage des Blaques, & dont il lui donna le commandement. Ses eſpérances furent trompées ; le Blaque s'appropria Strummitza, & fit de-là des courſes qui incommoderent beaucoup les Romains. Ce fut même en grande partie contre lui qu'Alexis ſe mit en campagne & raſſembla une nombreuſe armée, peu avant la diſgrace de l'impératrice : il menaçoit auſſi les autres Blaques & les Scythes ; mais il avoit à peine été deux mois hors de ſa capitale qu'il y retourna pour paſſer d'un palais à un autre. Un Blaque qui, en reſtant fidele aux Romains, avoit retenu dans leur parti 500 hommes de ſa nation, qui avoit fait alliance avec les Romains & la guerre aux autres Blaques, qui s'empara d'une ville & s'y maintint; un tel homme n'étoit ni un berger, ni un vagabond ; c'étoit un ſeigneur aſſez puiſſant, & vraiſemblablement il ne fut

pas le seul chez les Blaques qui eut des sujets. Asan & ses freres ne durent pas être non plus des pâtres ordinaires : Ibancus dut valoir encore mieux ; il se croyoit plus digne de régner qu'Asan ; Alexis le jugea digne de son alliance ; mais d'où venoit la noblesse ou la puissance de ces Blaques ? étoient-ils les descendans des anciens capitaines Romains qui avoient commandé des garnisons stables ? faisoient-ils remonter leur origine à des seigneurs Esclavons ? La premiere opinion est la plus vraisemblable, s'il y avoit un fondement à celle qui leur donnoit une origine Italienne.

Nicétas dit, sous une des années suivantes, que les Scythes, avec une cohorte de Blaques, passerent le Danube, & ravagerent autant de petites villes qu'il y en avoit dans les environs de Mesene & de Tzurule. Ce passage expliqué rigoureusement, supposeroit qu'il y avoit des Blaques au nord du Danube ; mais ce n'est peut-être qu'une négligence de style dans l'historien. *c.* 4

Cependant Chrysus ne s'étoit pas contenté de l'acquisition qu'il avoit faite de Strummitza ; il venoit encore d'occuper Prosace, dont il faisoit sa capitale ; c'étoit un endroit très-fort, assis sur deux pointes de rocher, où l'on ne pouvoit *Lib. III. c. 2.*

entrer que par un paſſage étroit; le reſte étoit inacceſſible, & par un jeu de la nature, dont l'art avoit profité, l'Axius ou Bardar, fleuve très-profond, entouroit ces rocs eſcarpés. Avec les travaux qu'on y avoit faits, cette place étoit devenue imprenable; mais les Romains l'avoient négligée depuis qu'ils croyoient n'avoir rien à craindre des Bulgares. Le Blaque Chryſus s'en étant emparé, il fit porter des vivres de toute eſpece, en garnit les murs de machines de guerre, & répandit ſur les côteaux voiſins que couvroit ſa nouvelle fortereſſe, des troupeaux nombreux qui ne devoient pas être inutiles pendant un ſiege, & qui, pendant la paix, faiſoient ſans doute ſa plus grande richeſſe. Dans la même contrée il avoit grand nombre de villes, de bourgades & de châteaux moins importans. Enfin il étoit devenu digne que l'empereur marchât en perſonne contre lui ſeul, & même avec un corps de Turcs auxiliaires qui firent quelques Blaques priſonniers, & à qui on les laiſſa, contre le ſentiment des honnêtes gens qui n'approuvoient pas qu'on abandonnât ainſi des chrétiens à ces infideles. C'étoit une partie du butin qu'avoit produit la priſe de pluſieurs châteaux, & le ravage d'un pays que Chryſus poſſédoit entre Theſſalonique

& Proſaca. Il falloit continuer à faire ainſi des conquêtes faciles, pour rendre le courage aux troupes; mais la ſaiſon des melons & des figues approchoit, & on ne trouvoit pas ces fruits chez les Blaques comme dans les jardins délicieux de la Propontide. Alexis voulut donc bruſquer la guerre, & fit attaquer Proſaca. Contre toute eſpérance ſes troupes forcerent en un moment les ouvrages extérieurs, gravirent juſqu'au haut du rocher, & s'approcherent du corps de la place; mais quand elles demanderent des haches pour briſer les portes, il ne s'en trouva point; elles demanderent des échelles, elles vinrent trop tard. L'empereur, au lieu de faire pendre ſur le champ le chef des ingénieurs, lui fit à peine une légere réprimande. Un prince qui s'occupoit des melons & des figues de ſes jardins, ne trouvoit pas que ce fût une grande faute d'avoir oublié des haches & des échelles. Cependant l'attaque échoua; on la renouvella le lendemain, & elle échoua encore avec beaucoup de perte, ſur-tout par l'effet des machines que ſervoit très-bien un ingénieur habile qu'on avoit mal payé & qui étoit paſſé chez les Blaques: ceux-ci, dans une

ſortie, enleverent un quartier de l'armée impériale, & Alexis, pour retourner à ſes figues, fit la paix avec Chryſus à qui il céda Proſaca, Strummitza & tout le pays des environs; il lui promit auſſi, quoiqu'il fût marié, de lui donner pour épouſe une de ſes parentes, & il en choiſit une qui elle-même avoit déja un mari, auquel il l'ôta.

Vers ce même tems, il remaria à Théodore Laſcaris ſa fille Anne, la même à qui Ibancus avoit adreſſé ſes vœux, mais dont on lui gardoit la fille. On amuſoit encore les jeunes mariés de jeux puériles, privés & ridicules (car rien n'étoit plus ni grand, ni beau, même dans les fêtes) lorſqu'un courrier, arrivé de Philippopole, apporta à Alexis la triſte nouvelle qu'Ibancus venoit de ſe révolter. Je ne ſais ſi le mariage d'Anne & l'exemple de Chryſus ne le déterminerent point à ſe déclarer; mais il paroît qu'il s'étoit préparé de loin à n'avoir plus de maître. Nous avons dit qu'il commandoit les troupes deſtinées à défendre le territoire de Philippopole. Il étoit réellement le maître abſolu de cette contrée & de ces troupes; il y diſpoſoit de tout à ſon gré: toutes ſes largeſſes étoient pour les Blaques qui s'attachoient à lui: il leur don-

noit les meilleures armes, les exerçoit avec ſoin, & à meſure qu'il en augmentoit le nombre, il laiſſoit diminuer dans la même proportion celui des Romains : il avoit bâti de bonnes fortereſſes dans tout le pays voiſin de l'Hæmus, & les Blaques oſoient à peine ſe préſenter de ce côté-là. L'empereur le récompenſoit de ſes travaux : on lui diſoit pourtant qu'Ibancus ſe propoſoit une autre récompenſe ; mais il n'en crut rien, tant qu'il lui fut plus commode de ne le pas croire.

Bien-tôt le fier & habile Blaque fut un ennemi redoutable. Vainqueur d'une armée Romaine, il étendit ſes conquêtes juſque bien avant dans la Macédoine, fit révolter Abdere, & ſubjugua la province des Smolenes. Il avoit pour allié Jean, prince de Zagora dans le mont Hæmus, par où je crois qu'il faut entendre le ſucceſſeur d'Aſan & de Pierre. Celui-ci périt, comme Aſan, par la main parricide de l'un de ſes ſujets. Nicétas ne dit point le tems de ſa mort, & peut-être le titre de prince de Zagora qu'il donna à Jean, prouve-t-il qu'en cette année Jean n'étoit encore que le collegue de ſon frere. Mais peu après le même hiſtorien nous le repréſente à la tête d'une armée nom- *c. 74*

breuſe, avec laquelle il prit Conſtance, grande ville de Rhodope & Varna, ce qui ſuppoſe que Pierre ne vivoit plus. Cette irruption avoit été précédée d'une autre que les Comans avec les Blaques avoient faite dans la Thrace; on avoit même eu lieu de craindre qu'ils ne vinſſent la terminer ſous les murs de Conſtantinople. Mais les *Ruſſes*, peuple très-chrétiens, dit Nicétas, partie de leur propre mouvement, & partie à la priere de leur évêque, combattirent pour les Romains avec un zele admirable, mus d'une pieuſe compaſſion pour un peuple chrétien que les Barbares traitoient fort mal, & indignés qu'on l'entraînât pluſieurs fois par an en captivité pour le vendre enſuite à des peuples infideles. Ce fut là ce qui engagea Romain, prince de Kalitze, à raſſembler une bonne & nombreuſe armée, & à faire une irruption dans le pays des Comans qu'il pilla & ravagea ſans aucun obſtacle. Ce premier ſecours qu'il avoit donné aux Romains lorſqu'ils s'y attendoient le moins, fut ſuivi de pluſieurs autres diverſions ſemblables, dont l'effet fut de délivrer les Romains des incurſions des Comans, lorſque réduits aux plus fâcheuſes extrémités, ils devoient craindre le dernier des malheurs.

Les Ros.

Mais dans la même année, où une pareille diverſion avoit fait ſortir de la Thrace les Comans & les Blaques, une guerre civile déchira les Tauroſcythes. Romain, & Ruricas prince de *Kiaba*, *Ou Kiovie.* ſe firent une cruelle guerre. Le premier, homme robuſte & brave, fit encore un grand carnage des Comans qui avoient amené au ſecours de Ruricas une armée auſſi leſte que brave & bien diſciplinée. Nous avons vu que Jean, prince de Myſie, pour n'avoir plus avec lui les troupes auxiliaires des Comans, n'en fut ni plus tranquile, ni moins heureux, puiſqu'en peu de jours il enleva deux grandes villes à l'empire. Mais je n'ai point encore dit comment avoit fini la révolte d'Ibancus.

Alexis s'étoit mis à la tête de l'armée qui devoit perdre le rebelle, & ſa préſence ne ſervit qu'à augmenter la honte de ſes armes. Cependant il avoit toujours en chemin des meſſagers qui portoient des propoſitions à Ibancus, & des aſſaſſins qui lui promettoient ſa tête. Le rebelle, ſollicité par les premiers de venir trouver Alexis, ne voulut ni ſe rendre auprès de lui, ni entendre parler de paix, ſi avant tout l'empereur, par des lettres en bonne forme, ne lui cédoit toutes les villes & tout le pays

dont il s'étoit d'abord emparé, & ne lui envoyoit la princeſſe Théodora avec les ornemens impériaux. Tout fut accordé, & un ſerment ſolemnel confirma le traité. Auſſi-tôt Alexis envoya à Ibancus un livre des évangiles & l'aîné de ſes gendres, pour l'engager à le venir trouver. Le prince Blaque céda à ſes inſtances, raſſuré par un ſerment qu'il croyoit inviolable, & fut auſſi-tôt mis dans les fers. Son frere Mitus fut relégué, & ſa principauté reconquiſe en peu de jours. Alexis fut bien-tôt puni de ſa perfidie, ou d'une autre lâcheté non moins criminelle. Un de ſes parens & ſon grand écuyer Manuel Camitzes avoit été pris dans une bataille qu'il avoit livrée aux Blaques, & ſur le champ Alexis avoit confiſqué, ou plutôt envahi tous ſes biens.

Camitzes, après une longue détention, pria ſon maître & ſon parent de prendre ſur ſes biens de quoi payer ſa rançon, & de ne pas le laiſſer languir plus long-tems dans les fers comme un vil malfaiteur; ſes prieres furent inutiles; il les renouvella, mais ce fut en-vain. Alors Camitzes s'adreſſa au Blaque Chryſus, & obtint deux quintaux d'or, à quoi ſa rançon avoit été fixée, & ſe rendit à Proſaca auprès de ſon libé-

rateur. De-là il écrivit encore à Alexis pour le ſupplier de rendre ſa rançon à Chryſus, & lui repréſenter que la ſomme à quoi elle montoit, n'étoit qu'une très-petite partie de ce qu'il s'étoit approprié depuis ſa détention. Alexis calcula que la parenté de Camitzes ne valoit pas la ſomme demandée, & d'après ce calcul il refuſa de rembourſer Chryſus. Camitzes, réduit au déſeſpoir, ſe donna tout entier à ſon libérateur, & concerta avec lui une invaſion dans le pays voiſin de Proſaca : il partagea l'exécution du plan qu'il lui avoit ſuggéré, & bientôt ils furent maîtres de toute la Pélagonie : ils attaquerent enſuite Prilape & le prirent ſans peine : d'autres conquêtes ſuivirent celle-là, par-tout où ils ſe préſenterent ; la crainte les multiplia où ils ne porterent pas leurs armes ; ſur une ſimple ſommation pluſieurs villes ſe rendirent, & de conquêtes en conquêtes, ils pénétrerent par Tempé, juſque dans la Theſſalie, où tout le plat-pays ſubit leurs loix : à leur approche toute la Grece s'ébranla, & tels furent les progrès de la révolte, & les effets du mécontentement, que le Péloponeſe ſe ſouleva à leur inſtigation.

Dans le même tems, un homme de néant, un Cypriot contrefait, mais

parvenu par les plus bas emplois de la finance juſqu'au commandement des Smolenes, oſa ſe révolter contre Alexis, homme encore plus vil que lui, & crut que les montagnes de la Smolenie ſeroient un rempart ſuffiſant contre toutes les forces de l'empire. Mais bien-tôt il fut forcé de fuir dans la Myſie; Chryſus ſe laiſſa tenter par l'offre que lui fit l'empereur de lui donner Théodora qui avoit été fiancée à Ibancus, & rendit, à condition, Prylape & la Pélagonie. Camitzes, abandonné, ſe ſoutint quelque tems dans la Theſſalie, & en fut enfin chaſſé; une mauvaiſe ruſe fit auſſi perdre à Chryſus la ville de Strummitza, qui avoit été le berceau de ſa grandeur, & la fit rentrer ſous les loix d'Alexis. Enfin ce prince fit la paix avec Jean, roi des Blaques ou des Bulgares.

Innoc. P. l. II, epiſt. Je donne ce titre à Jean, parce que le pape Innocent III. écrivant à ce prince qu'il appelle Joannitz, le qualifie roi des Bulgares & des Vlaques. *Ayant appris*, lui diſoit Innocent dans cette lettre, *que vos ancêtres ont tiré leur origine de la noble ville de Rome, & que vous avez hérité d'eux, avec la nobleſſe de leur ſang, les ſentimens d'une ſincere dévotion envers le ſaint ſiege apoſtolique, nous nous ſommes propoſés depuis long-tems de vous viſi-*

ter par nos lettres & nos envoyés. On voit qu'Innocent III. ſaiſit une opinion populaire pour flater le roi des Vlaques, & & pour fortifier, ou même faire naître cette dévotion qu'il lui ſuppoſe pour le ſaint ſiege. Mais l'intérêt qu'avoit le pontife à accréditer cette opinion, déja ancienne, & le peu de moyen qu'il avoit de la vérifier, ne laiſſent de force à ſon témoignage que pour prouver que telle étoit l'opinion reçue ſur l'origine des Blaques ; car il ne faut pas ici ſéparer cette origine de celle de Jean qui étoit de race Blachique, ainſi que le dit Nicétas auteur contemporain. Mais ſi l'opinion adoptée par Innocent III. prouve invinciblement que les Blaques ne tiroient ni leur nom, ni leur origine de la riviere d'Ili dans le nord de l'Aſie, elle ne prouve pas davantage en faveur de la colonie, dont un Flaccus devoit avoir été le fondateur. Je ne ſerois pas ſi affirmatif contre cette opinion d'Æneas Sylvius, ſi les Blaques euſſent été un peuple peu nombreux, renfermé dans un petit territoire, ailleurs pourtant que dans la Valachie moderne ; mais nous avons déja vu que depuis la mer Egée juſqu'au Danube, & depuis Anchiale juſque près de la Pélagonie, il y avoit des Blaques, riches en troupeaux.

Digitized by Google

C'étoit une eſpece d'hommes plutôt qu'un peuple particulier. Pour confirmer cette aſſertion, il ne faut que jetter les yeux ſur la deſtruction de l'empire Grec. Je commencerai par un paſſage de Laonicus Chalcondyle, quoiqu'il me paroiſſe rempli de fautes & encore plus obſcur.

Ter-nobe. « Les Bulgares ou Myſiens habitoient, » dit-il, dans les environs du Danube, » & avoient *Trinabe* pour ville capitale. » Ils étoient différens des Serviens, So- » rabes ou Triballes, avec leſquels il » ne faut pas les confondre, puiſqu'ils » n'avoient pas la même origine..... » Les Triballes ſont la nation la plus » ancienne & la plus nombreuſe de l'U- » nivers. Ils ſont venus dans le pays » qu'ils habitent, après être ſortis des » contrées qui ſont au-delà du Danube, » & à l'extrémité de l'Europe, ſavoir » de la Croatie, du pays des Pruſes qui » ſont ſur l'Océan ſeptentrional, & de » la Sarmatie, qu'on appelle aujour- » d'hui la Ruſſie. Le froid exceſſif qui » regne dans ces climats les engagea, » dit-on, à quitter leur patrie : ils paſ- » ſerent le Danube, acquirent par leurs » armes toute cette grande région qui » s'étend juſqu'au golfe Adriatique, vis- » à-vis des Vénitiens, & s'y établirent,

Digitized by Google

» Quoiqu'ils ſoient diviſés en pluſieurs » peuples, qui tous portent des noms » différens, leurs mœurs ſont les mê- » mes, & ils parlent encore aujour- » d'hui la même langue : diſperſés de » tous côtés, ils ont des établiſſemens » dans toute l'Europe : quelques-uns » habitent la Laconie, dans le Pélopo- » neſe, près du Taygete ou Tænare; » un autre peuple occupe tout le pays » qui s'étend depuis la Dace juſqu'au » Pinde, qui eſt une montagne de la » Theſſalie. On donne à l'un & à l'autre » le nom de Blaques. Je n'oſe cepen- » dant aſſurer qu'ils aient paſſé dans » l'Epire ; mais je n'ignore pas que » les Triballes, les Myſiens, les Il- » lyriens, les Polonois & les Sar- » mates (ou Ruſſes) parlent tous la » même langue, d'où je crois être en » droit de conclure qu'ils ont la même » origine ; mais je ne trouve dans aucun » hiſtorien comment ils ont adopté des » mœurs différentes, & ſe ſont établis » dans les différens pays qu'ils occu- » pent ».

Il paroît y avoir de la contradiction dans ce paſſage, puiſque l'auteur dit plus haut, que tous les peuples qui ont la même origine que les Triballes, ont auſſi les mêmes mœurs, & qu'ici il re-

connoît dans les mœurs une différence dont il ne ſait pas la raiſon ; mais cette contradiction diſparoît quand on fait attention que dans la derniere partie de ce paſſage il parle des peuples qu'il appelle Blaques, & forme à leur ſujet deux doutes ; le premier, ſi des Blaques du Peloponeſe, ou de ceux du continent, ſont deſcendus les habitans de l'Epire ; l'autre, comment il ſe fait que les Blaques n'aient pas les mêmes mœurs que les Triballes & les autres tribus de la même nation. A ces deux doutes il paroît en joindre un troiſieme ſur la maniere dont les Blaques ſe ſont établis dans les différens pays qu'ils occupent. Il continue ainſi, & toujours ſans répéter le nom des Blaques, comme dans les phraſes précédentes.

« Ils habitent en-deçà & au-delà du » Danube, & leur domination s'étend » dans une vaſte région : il ne faut pas » confondre la haute & la baſſe Myſie, » comme ſi elles étoient toutes deux en- » deça du Danube ; il eſt plus exact de » dire que la haute Myſie eſt au-delà » de ce fleuve : la baſſe Myſie eſt celle » que l'on dit être habitée par les Bul- » gares ».

Chalcondyle ne parle certainement ici de la haute Myſie qu'à l'occaſion des

Blaques, dont le pays a auſſi été deſigné ſous ce nom par quelques Occidentaux, & non ſans quelque raiſon, puiſque les Blaques les plus voiſins du Danube étoient les anciens Myſiens, ſuivant Nicetas. Reprenons maintenant toutes les Blaques que nous croyons avoir trouvées dans Chalcocondyle. Les Blaques du Peloponnèſe doivent être le même peuple dont Phrantſa fait un portrait peu avantageux ſous le nom d'Albanites, lorſqu'il parle des guerres du Peloponeſe : ces perfides changeoient pluſieurs fois de maîtres dans une ſeule ſemaine, & ſtipuloient toujours qu'on leur laiſſeroit la garde de leurs bourgs & de leurs villes qu'ils appelloient *caſtras*, dans leur langue mêlée de barbarie. Cette langue, comme l'on voit, devoit être à moitié latine. *Lib. III, c. 23.*

Le même auteur, parlant d'une expédition de Mahomet II. dans l'Etolie, & aux environs de Neupacte, qu'on appelloit alors Galata. « Mahomet, dit-il, » réduiſit en eſclavage tous les habitans » de ce pays, non-ſeulement ceux qui » étoient Vénitiens, mais auſſi ſes tri» butaires de la petite Valachie ». Nous voyons par-là à quoi peut ſe rapporter le premier doute de Chalcocondyle. L'Epire, pays voiſin de l'Etolie, avoit

Digitized by Google

des Blaques pour habitans, & cet auteur ne savoit pas d'où ils y étoient venus. On le voit former sur les Albaniens des assertions relatives aux doutes qu'ils avoient sur les Blaques. Il commence par assurer qu'ils ne sont pas Illyriens, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas d'origine Esclavonne; mais je sais, ajoute-t-il, pour en avoir des preuves & l'avoir entendu dire à des gens instruits, que les Albaniens étant partis d'Epidamne, s'étendirent dans les parties maritimes de l'Europe qui regardent l'orient, & qu'ayant subjugué l'Etolie, l'Acarnanie, & une grande partie de la Macédoine, ils s'établirent dans ces contrées, & s'étendirent à-peu-près jusqu'au Pont-Euxin & au Danube, & jusqu'à la Thessalie.

A travers les notions confuses de cet auteur peu instruit, on voit que les Albaniens étoient les mêmes qu'on appelloit Blaques, entre la Dace & le Pinde; dans l'Etolie, ils n'étoient pas différens des petits Valaques; dans le Peloponese, on les appelloit indifféramment *Blaques* ou Albanites: mais on peut nier que jamais un peuple parti de Dyrrachium ait fait toutes les conquêtes que lui attribue Chalcocondyle. Tout ce qu'il y a de vrai dans son assertion, est que

le pays des Albanines proprement dits, étoit voisin de Dyrrachium.

Georges Acropolite, parlant des princes d'Epire contemporains de Théodore Lascaris, dit qu'après la mort de Michel, Théodore son frere gouverna l'Epire & étendit trop loin sa domination : « car il ajouta, dit-il, à ses Etats » une grande étendue de pays qu'il enleva aux Italiens, & une beaucoup » plus grande encore qu'il conquit sur » les Bulgares. On comptoit entre ses » conquêtes la Thessalie, Achride, Prilape, *Albanum*, & même Dyrrachium. » Il s'empara de cette derniere ville, » lorsque Pierre (de Courtenai) vint reclamer les droits de sa femme, laquelle » étoit sœur des empereurs Baudoin & » Henri. Pierre fut battu près de Dirrachium, peu après son débarquement, » passa cette riviere, & alla s'engager » dans le territoire montueux & difficile d'Albanum, ou peu après il perdit une bataille & la vie ». c. 14

Dans tout ce passage Albanum ne paroît être qu'une ville, qui doit plutôt avoir donné son nom aux Albanites qu'aux Albanois, & dont on ne devroit pas soupçonner que les habitans se fussent transportés jusque dans le Peloponèse ; mais lorsque dans un autre en-

c. 49. droit, Georges Acropolite parle d'un citoyen d'Albane, nommé Gulame, qui campoit dans le territoire de Caſtorie, avec une armée qu'il avoit levée à Albane, on commence à croire que ce nom put devenir celui d'un grand & puiſſant peuple; & on ne peut douter que cette Albane ne ſoit la même dont nous venons de parler, quand on conſidere que la défection de Gulame, qui ſe donna à l'empereur Jean, mit dans un état fâcheux les affaires de Michel, deſpote de l'Epire & de la Theſſalie; & lorſque peu après nous voyons ce même Michel céder à l'empereur le château de Prilape, Boloſe & Croas dans l'Albane, il ne doit plus nous reſter aucun doute que ce nom n'ait été celui d'un pays aſſez conſidérable, & le même préciſément qu'on a toujours appellé depuis Albanie, & dans lequel la fortereſſe de Croie devint ſi fameuſe, pour avoir été le rempart des Chrétiens, lorſque Scanderberg la défendoit, & en ſortoit comme un lion de ſon antre, contre les armées formidables des Ottomans.

c. 66. Georges Acropolite parle encore d'Albane, pour dire que l'empereur Théodore Laſcaris en donna le commande-

c. 67. ment à Conſtantin Chabaron, & que lui-même, ayant été laiſſé dans ces con-

trées, alla de Theſſalonique à Berroce, d'où il prit le chemin d'Albane, où il arriva par Caſtorie & Achrida, en laiſſant la Servie derriere lui. Il partit d'Albane avec les habitans les plus diſtingués de cette contrée qu'il mena à Dyrrachium. Il s'étoit rendu de-là à Prilape, lorſqu'il apprit que le commandant d'Albane avoit été trahi par ſa belle-ſœur, & étoit priſonnier du deſpote Michel. Auſſi-tôt il prit la route d'Achrida, pour tâcher de remettre ſur un meilleur pied les affaires des *Albanites*, & envoya au-devant un maître d'hôtel de l'empereur ; mais il fut enſuite trop heureux de ſe retirer d'Albane : car, ajoute-t-il, *la nation des Albanites* étoit entrée dans la conjuration de Michel, & s'étoit liguée avec ce perfide deſpote. La paix ſe fit ſans que les Albanites rentraſſent ſous l'obéiſſance de Théodore Laſcaris ; ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'étant reſtés unis avec le deſpote, on leur ait attribué les conquêtes que firent, en différens tems, les princes d'Epire, & qu'on les ait confondus avec les Blaques, dont ils ne différoient que par leurs noms.

Il n'eſt pas douteux, ce me ſemble, qu'Albane n'ait été le nom d'un pays peu éloigné de Dyrrachium. Je n'aſſurerois

pas de même qu'il y ait eu une ville de ce nom, puiſque les paſſages qui paroiſſent le ſuppoſer, peuvent être expliqués par ceux qui en font le nom d'un pays.

c. 6 §3. Il me ſemble pourtant que le nom d'Albanites que Ducas donne toujours aux Albanois, eſt plutôt le dérivé d'un nom propre de ville que celui d'un nom de pays; il acheve du moins de prouver que le nom des Albanois ne leur étoit point propre, & qu'ils le tiroient ou de leur ville principale ou de leur pays. Il y a toute apparence que la nature de ce pays qui étoit montagneux, donna lieu à la dénomination ſous laquelle il fut connu, parce qu'on appella Albes ou Alpes les montagnes de ce canton, comme on apella Pyrénées des montagnes qui n'en étoient pas éloignées. Mais quelle qu'ait été l'étendue du territoire d'Albane, ou des montagnes qui donnerent leur nom aux Albanois, ne doutons point que ce nom ne ſoit devenu celui de tous les peuples qui leur reſſembloient, & n'ait été le ſynonyme ou à-peu-près de celui des Blaques. Syrgianne, dit Cantacuzène, ſe rendit par Locres & l'Acarnanie chez les Albanois qui habitent autour de la Theſſalie (& ſur l'Achelous). Ce ſont des bergers indépendans, avec leſquels Syrgianne s'é-

Georg. Acrop. c.

Lib. II, c. 24.

Id. lib. IV, c. 43.

toit lié d'amitié, lorſqu'il commandoit en Occident. Ils lui donnerent des guides qui le conduiſirent chez le crales de Servie. Quelque tems après Andronic le jeune étant en Theſſalie, les Albanois, qui ſans avoir de rois menoient la vie paſtorale ſur les montagnes de cette province, & qu'on appelloit Malacaſiens, Pocciens & Maſarites, du nom de leurs chefs, vinrent trouver cet empereur, au nombre de douze mille, le ſaluerent & lui offrirent leurs ſervices. Ce n'étoit pas qu'ils vouluſſent ſe ſoumettre à lui; mais comme l'hiver approchoit, ils craignoient que les Romains n'en profitaſſent pour les détruire: car outre qu'ils n'avoient point de villes, le ſéjour des montagnes, où ils ſe tenoient pendant l'été, leur devenoit inſupportable par le froid qu'il y faiſoit en hiver, & qui les obligeoit de deſcendre dans la plaine; non que ces Albanois ne fuſſent belliqueux; ils l'avoient prouvé plus d'une fois aux dépens des villes voiſines, & le prouverent encore peu après en renouvellant leurs brigandages ordinaires dans le territoire de pluſieurs villes ſituées entre la Theſſalie & Epidamne; mais ils n'oſoient attendre dans la plaine la cavalerie Romaine qui étoit compoſée alors de toutes les troupes na- *lb. c. 2* *c. 3*

tionales de l'empire, & ils n'en avoient rien à craindre dans leurs montagnes. Andronic auroit même été hors d'état de les punir, s'il n'eût mené avec lui une troupe de Turs qui étoient fantaſſins & très-bons archers. Ainſi la milice Romaine étoit devenue impuiſſante contre toutes ces eſpeces de ſauvages qui multiplioient le deſpotime & les vexations du ſouverain & de ſes eſclaves privilégiés, & il ſe formoit dans le cœur de l'empire des républiques indépendantes qui abſorboient toute ſa ſubſtance. Telles étoient les communautés Albanoiſes, telles les ſeigneuries des Valaques. Mais je dois continuer la preuve que j'ai entrepriſe de la pluralité des Valachies.

l. 28, p. 30. Amurat, fils d'Orchan, dit encore George Phrantza, que j'ai déja cité ſur les petits Valaques d'Etolie, Amurat n'ôta aux Bulgares qu'une petite partie de leur pays. Ce fut Bajazet, ſuivant le même auteur, qui après avoir conquis une partie de l'Albanie, marcha contre Miltzas, prince de Blachie, & lui enleva une grande partie de ſes états. Cependant il n'oſa combattre Miltzas dans les lieux difficiles où il s'étoit retiré, & lui accorda la paix, à condition qu'il ſeroit ſon tributaire. Bajazet

conquit auſſi une bonne partie de la Servie & de la Bulgarie (mais on ne voit point qu'il ait jamais paſſé le Danube, d'où je conclus que cette Valachie, ſur laquelle régnoit Miltzas, étoit auſſi voiſine de la Servie que de la Bulgarie, & l'une de celles qui étoient au midi du Danube).

Mahomet, fils de Bazajet, continue Phrantza, ne ſe fut pas plûtôt rendu maître de tout l'empire qu'avoit poſſédé ſon pere, qu'il augmenta le tribut de la Mauro-Valachie & de la Bogdiane. La Mauro-Valachie étoit la Valachie noire, ou plutôt celle qu'arroſoit ce fleuve Maurus, près duquel Alexis Comnene avoit battu les Patzinaces, après avoir été joint à Enos par les recrues que Meliſſene avoit faites dans le pays voiſin, & dont les Blaques faiſoient une bonne partie: c'étoit auſſi dans cette contrée, & par conſéquent dans le voiſinage de l'Hebre, qu'étoit le mont Maurus. La Mauro-Valachie étoit donc une partie de l'ancienne Thrace ou de la Macédoine. *c.* 31.

Amurat, fils de Mahomet, dit toujours Phrantza, attaqua, mais inutilement, les Valaques & les Mauro-Valaques, & ſe retira avec perte. Ayant enſuite entrepris une autre expédition contre *c.* 34.

les ſeuls Valaques, & ceux-ci s'étant fait joindre par les Hongrois, les uns & les autres furent battus, & perdirent environ 30 mille hommes. Voilà donc trois peuples de Valaques que connoiſſoit George Phrantza, les petits Valaques dans l'Etolie, les Mauro-Valaques dans la Thrace, ou ſur le Maurus, & les Valaques ſimplement dits, que je crois être les Valaques du nord, qui conſervent encore ce nom. Mais il y avoit encore une autre Valachie, dont Phrantza ne parle point, & que Chalcocondyle nous a indiquée, quoique très-confuſément. Je ne parle point de celle du Peloponeſe, mais de la grande Valachie, dont le nom paroît avoir été ſubſtitué à celui de la Theſſalie.

Lib. 1, c. 2. Pachymère, parlant du grand projet que le deſpote Michel avoit formé d'enlever aux Latins la ville de Conſtantinople & de s'y faire proclamer empereur, comme iſſu de la famille des Anges, fait l'énumération des grandes alliances qui lui élevoient le courage, & des autres moyens qu'il avoit d'exécuter de grandes entrepriſes. Son fils bâtard, nommé *Jean*, continue Pachymère, pouvoit le ſeconder avec de grandes forces que lui auroit fournies le peuple ſur lequel il régnoit. Jean avoit

épouſé la fille de Taronas, & régnoit ſur un peuple nombreux, qui le mettoit en état de ſoutenir lui ſeul de grandes guerres, & de faire des conquêtes ſur ſes voiſins; car il avoit à ſes ordres une armée compoſée de cette nation, qui fut autrefois de race Grecque, qui en partagea le nom avec les autres Grecs, & que le fameux Achille mena au ſiége de Troyes, mais qu'on appelle maintenant les *Megaloblachites*. Pachymère ne pouvoit déſigner plus clairement la Theſſalie, ou du-moins la partie maritime de cette contrée; mais, dit-il, on appelle aujourd'hui Megalo-Blachites ou grands Blachites, les habitans de cette contrée. Je crois que ces dernieres paroles ne ſignifient pas moins clairement que les Theſſaliens étoient alors connus ſous le nom de grands Blaques, & leur pays ſous celui de grande Blachie, ou de grande Valachie; mais pour que la terminaiſon que Pachimère donne au nom de ces Blaques, ne laiſſe point de ſcrupule ſur l'explication que j'en donne, je citerai encore Georges Acropolyte, qui dit, qu'à la ſuite d'une grande victoire, Aſan, roi de Bulgarie, n'eut qu'à ſe préſenter pour recevoir les ſoumiſſions d'Andrinople, de Didymotreche, de tout le Bolere, de Serres, de la Pelago-

nie, de Trilape & des lieux voiſins ; qu'il parcourut auſſi la grande Blachie, ſe rendit maître d'Elban, & fit piller un grand pays juſqu'à l'Illyrie. Voilà donc une grande Blachie, dont la poſition ne s'éloigne point de celle de la Theſſalie ou du pays des Megalo-Blachites, ainſi que les appelle Pachymère ; mais ce ſavant auteur dit que les grands Valaques avoient été Grecs, qu'ils en avoient porté le nom, & qu'Achille les avoit commandés. Ils deſcendoient donc des Theſſaliens, ce n'étoient donc point des Barbares ; leur nom ne prouve donc point une origine Barbare, il ne prouve pas non plus le plus léger rapport avec celui de Flaccus, fondateur d'une colonie Romaine. Quelle colonie que celle qui auroit donné des habitans à la Myſie, à la Thrace, à l'Etolie & au Peloponeſe, ſans compter l'ancien pays des Roxolans, ou la Valachie moderne ! Mais dans le mont Hæmus & au-delà, les Valaques ſont les anciens Myſiens ; en Theſſalie, ce ſont les anciens Theſſaliens ; en Macédoine & dans la Thrace, ce ſont tous ceux qui s'adonnent à la vie paſtorale, ou dont les troupeaux ſont la richeſſe. Concluons de-là que par-tout les Valaques furent d'anciens ſujets de l'empire Romain, des Romains,

des Grecs, des Illyriens, des Thraces, des Macédoniens, des Myſiens, qui devinrent Barbares en paſſant ſous le joug des Barbares, qui continuerent à l'être par leur mélange avec les Sclaves, & par leurs mœurs, & à qui on donna un nom commun, ou parce que dans le ſens qu'on lui prêtoit il leur convenoit à tous, ou parce que d'un peuple, à qui on l'avoit donné par quelque raiſon particuliere, on le tranſporta à tous ceux dont la deſtinée fut la même.

S'il reſte encore quelque doute ſur l'identité de la grande Blachie & de la Theſſalie, un autre paſſage de Georges Acropolite, que je dois citer ailleurs, le fera ceſſer, ou plutôt il doit diſparoître dès à préſent, devant un monument que nous a conſervé Jean Cantacuzène; *Lib. III, c. 53.* c'eſt la Bulle d'or, par laquelle il conféra à Jean l'Ange le gouvernement perpétuel & héréditaire de la Theſſalie, à laquelle il ne donne pas d'autre nom dans ſa narration; mais dans la Bulle même, la Theſſalie n'eſt pas nommée une ſeule fois: ce ſont les *châteaux ou pays de Blachie* dont Jean l'Ange eſt créé chef & préfet, c'eſt la *préfecture de Blachie* qui lui eſt conférée; c'eſt dans *tout le pays de Blachie* que Jean doit faire

nommer les empereurs aux occaſions accoutumées; ce ſont les *confins de la Blachie* qui doivent être maintenus ſur l'ancien pied, & c'eſt à la *Blachie* que Jean doit réunir les châteaux qu'il pourra recouvrer ſur les frontieres. La Bulle ajoute que Jean l'Ange ſera obligé de ſervir l'empereur dans l'Occident avec tout le *foſſat Romain & Albanitique*, & au-delà de Chriſtopolis, avec un auſſi grand *foſſat* qu'il pourra. On appelloit ainſi le contingent provincial que devoit chaque gouverneur, peut-être du nom latin des foſſés ou retranchemens que les troupes provinciales avoient défendus dans leur inſtitution. Les deux *foſſats* que devoit la Theſſalie ſont remarquables; le foſſat Romain paroît être celui des Blaques. J'ai déjà propoſé une conjecture ſur l'étymologie de ce nom; en voici une autre qui n'eſt pas ſans vraiſemblance.

Les Blaques, en général, étoient tous ceux qui nourriſſoient des troupeaux. Telle dut être la reſſource des malheureux habitans de l'empire qui, après avoir perdu leur patrie, envahie par les Barbares, ſe réfugierent au loin dans d'autres provinces, ou qui, inquiétés ſans ceſſe dans la plaine où l'ennemi moiſſonnoit ce qu'ils avoient ſemé, ſe

Digitized by Google

réfugierent dans les montagnes avec leurs troupeaux, & s'accoutumerent insensiblement à ne compter que sur cette partie de leurs biens, & à préférer le séjour des montagnes à celui de la plaine. Si le mont Hæmus fut toujours appellé Balkan ou Balk dans la langue du pays, les Blaches ou Blaques furent d'abord les habitans de cette montagne, & leur nom passa à tous ceux qui leur ressembloient, sinon on les appella ainsi dans le sens de metanastes ou de peuples transplantés, comme un de nos annalistes a dit, sous l'an 744 *les Francs allerent en Baviere, lorsqu'arriva ce walus, & le Romain sortit de l'Allemagne.* Walus est ici une émigration; ainsi les Romains sortis de la Souabe en 744, étoient des Walaques ou des émigrans, comme le furent la plupart des Walaques qui avoient fui devant les Barbares, soit pour passer d'une province à l'autre, soit pour se réfugier sur les montagnes. Si on me demande comment ce mot put être employé par les Grecs, je répondrai qu'ils en adopterent plusieurs autres, que leur apprirent les Francs, les Germains & les Bretons, dont ils avoient toujours grand nombre dans leurs armées, & qui composoient la garde du palais; peut-être même les

Bouq. t. II, p. 640.

habitans de l'Hæmus, dont une grande partie devoit deſcendre des *petits Goths*, ſe donnerent-ils ce nom dans une langue qui ne leur étoit pas étrangere.

Il me reſteroit à dire comment *les* Blaques s'établirent au nord du Danube; mais ſi je n'ai pas répondu à cette queſtion par les obſervations que j'ai faites ſur la conduite des Bulgares à l'égard de leurs priſonniers; ſi l'alliance perpétuelle de cette nation avec les Barbares qui furent les plus puiſſans au nord du Danube, ne prouve pas la facilité avec laquelle ils purent faire & ſoutenir cet établiſſement, je puis répondre qu'après tout ce que j'ai prouvé au ſujet des Walaques, il y auroit de l'injuſtice à alléguer contre moi une omiſſion dont perſonne ne doit être ſurpris de la part des hiſtoriens Grecs. J'ai pourtant encore une autre réponſe que me fournit l'hiſtoire des Blaques & des Bulgares. Lorſqu'Alexis l'Ange remportoit avec rapidité ces petits avantages par leſquels j'ai fini l'hiſtoire des Blaques, ſa perte étoit déjà réſolue & préparée; bien-tôt après, c'eſt-à-dire en 1204 Conſtantinople tomba au pouvoir des Latins, & cet évenement changea beaucoup la face des affaires relativement aux Bulgares & aux Walaques.

Digitized by Google

Les Romains qui avoient ſuivi l'empereur détrôné, la plupart nobles, preſque tous connus par de belles actions à la guerre, & nés dans les villes de Thrace, où ils avoient leurs familles, offrirent leurs ſervices au Marquis de Montferrat qui ſubjuguoit la Grece. Il les refuſa, en diſant qu'il n'avoit pas beſoin de ſoldats Romains. Ils s'adreſſerent au nouvel empereur, & le ſupplierent de les recevoir entre ſes ſerviteurs. Baudoin les rejetta de même. Enfin ils eurent recours à Jean, frere d'Azan & de Pierre, qui né & élevé dans le mont Hæmus, ravageoit depuis long-tems toutes les provinces occidentales de l'empire, & déchaînoit contre elles les Scythes ſes voiſins. Jean avoit envoyé des ambaſſadeurs aux Latins pour leur demander leur amitié, & en avoit reçu des lettres par leſquelles on ne l'invitoit pas comme un roi, mais on lui ordonnoit comme à un eſclave de ſe rendre à une conférence, dans laquelle il ſembloit qu'on dût régler les conditions de ſa ſervitude; les menaces étoient jointes au ton impérieux: s'il n'obéiſſoit pas, la Myſie devoit bien-tôt devenir une conquête des Latins; & Jean, réduit à ſa premiere condition, alloit être puni de ſa révolte contre les Ro-

Digitized by Google

mains. Quoique ce prince redoutât les terribles cimeterres des chevalirs Occidentaux, il n'étoit ni aſſez foible ni aſſez intimidé pour recevoir la loi lorſqu'on prétendoit la lui faire comme à un eſclave; mais ce fut une raiſon pour qu'il ne rejettât pas l'hommage des guerriers de Thrace. Il ne les retint pourtant pas auprès de lui; il crut qu'ils lui ſeroient plus utiles dans leurs villes, où il les renvoya avec ordre de ſe ſoulever contre les Latins, ou de s'y tenir prêts à l'y recevoir lorſqu'il ſe préſenteroit à leurs portes avec une puiſſante armée. Rarement le Ciel, qui donne le courage & l'habileté aux conquérans, pour punir les peuples & les rois vicieux, leur donne la ſageſſe pour affermir leurs conquêtes & jouir de l'oppreſſion de leurs ſemblables. En peu de tems la plus grande partie de la Thrace fut perdue pour les Latins. Les opérations de Jean, à la tête d'une armée nombreuſe de Blaques & de Scythes, celles de Baudoin & ſa défaite, ſont étrangeres au ſujet que nous traitons. L'empereur fut conduit à Ternobe, on l'y chargea de fers, & Jean continua la guerre avec une armée compoſée de Blaques, de Scythes & de Romains.

Cette union des Romains & des Bla-

ques mérite peut-être plus notre attention que tous les évenemens de cette guerre, qui enſanglanta dans toutes ſes parties la nouvelle conquête des Latins, & entraîna la ruine des villes les plus floriſſantes de la Thrace : on y voyoit long-tems après, avec les reſtes de la magnificence & du luxe le plus recherché, l'horreur de la ſolitude & le ſpectacle de la déſolation. Tout ce que l'empire perdit alors ne fut pas ſans doute un accroiſſement aux forces & à la richeſſe des Blaques & des Scythes ; mais on peut aſſurer que les premiers ſur-tout, outre les Romains qu'ils avoient d'abord accueillis, reçurent beaucoup d'autres fugitifs, & enleverent aux Latins une grande partie de leurs nouveaux ſujets ; ce dut être la ſuite des conquêtes faites & perdues ſucceſſivement par les uns & par les autres ; car les Blaques ne furent pas toujours heureux : mais ce que Nicetas, qui finit ici ſon hiſtoire, laiſſe à nos conjectures, Georges Acropolite nous l'apprend comme un fait certain. Cet hiſtorien, ou ne s'accorde pas avec Nicetas ſur d'autres points, ou nous en apprend plus que lui. Après avoir dit, par exemple, qu'Aſan avoit deux freres, Pierre & Jean, il ajoute qu'il retint

ce dernier auprès de lui, & qu'il donna à Pierre, pour la gouverner en toute ſouveraineté, une province, qu'on appella, par cette raiſon, le pays Pierre, & dont les principales villes étoient la grande Parathlaba & Probate. Aſan, dit-il, gouverna ce qui lui reſtoit d'une maniere vraiment royale, & pendant neuf ans entiers. Au bout de ce tems il fut tué par Ibangus, qui étoit ſon couſin-germain, l'un & l'autre étant ſortis de deux freres. Jean, frere d'Aſan, fut ſon unique héritier, parce que les Bulgares ne voulurent point ſe ſoumettre à Pierre, & que Jean, fils d'Aſan, étoit encore mineur. C'étoit le frere d'Aſan qui étoit empereur des Bulgares (les Grecs lui donnent le titre de *Baſileus*, comme à leur ſouverain), lorſque les Latins devinrent leurs voiſins.

Georges Acropolite rapporte enſuite la défaite de Baudoin par les Scythes, que Jean avoit envoyés au ſecours d'Andrinople, après s'être emparé lui-même de Philippopole. Les habitans d'Andrinople que Jean avoit préſervés du joug des Latins, refuſerent de ſubir le ſien, & après avoir eſſayé vainement de le leur faire recevoir, indigné de leur mauvaiſe foi, il courut toute la Macédoine, ravageant & détruiſant les

villes, dont il emmenoit tous les habitans, afin que si jamais l'empire Grec se relevoit, on ne trouvât que des déserts dans les endroits où il y avoit eu des hommes & des villes. Ainsi il détruisit de fond en comble Philippopole, grande & belle ville située sur l'Hébre, Héraclée, Panion, Rædeste, Chariupole, Trajanople, Macrès, Claudiopole, Mosynople, Peritheorie, & un grand nombre d'autres, dont il seroit trop long de rapporter les noms. Tous les habitans qu'il en tira, & qui faisoient un peuple immense, il les transporta sur le Danube, où il leur bâtit des villes, auxquelles il fit donner les mêmes noms qu'avoient en celles qu'il venoit de détruire. C'étoit, disoit-il, pour réparer les pertes que les Bulgares avoient essuyées de la part de ce Basile qu'on avoit appellé le Bulganortone, par où il faisoit entendre qu'il méritoit à aussi juste titre le surnom de Romæoctone. La haine des Romains lui donna celui de Scylojoannes, ou de chien de Jean.

Jean mourut sous les murs de Thessalonique, d'une pleurésie, & son fils Phorilas ou Borilas, s'empara du trône. Jean, fils d'Asan, se réfugia chez les Scythes; ces Scythes étoient les Roses, ainsi que les appelle l'historien que nous suivons,

ou les Ruſſes, comme on les appelle
L. 20. aujourd'hui. Jean, fils d'Aſan, paſſa quelque tems chez eux, & s'y occupa à raſſembler autant d'aventuriers qu'il en put mettre dans ſes intérêts. Lorſqu'il ſe crut aſſez fort, il réclama l'héritage de ſon pere, attaqua Borilas, le vainquit, & ſe rendit maître d'un grand pays. Borilas reſtoit à Trinobe; il y ſoutint un ſiége de ſept ans, au bout deſquels ſes partiſans ſe rendirent au fils d'Aſan, & lui laiſſerent la liberté de fuir; mais il fut pris, & Jean lui fit crever les yeux, après quoi il reſta paiſible poſſeſſeur de la Bulgarie. Il eſt remarquable que Georges Acropolite & Nicephore Gregoras ne donnent jamais d'autre nom au pays ſur lequel régna la poſtérité d'Aſan. Le ſecond ne nomme la Blachie qu'une fois, & pour la diſtinguer évidemment de la Bulgarie; c'eſt à l'endroit où parlant d'un Crale de Servie, qui ſe rendit fameux au tems d'Andronique II. il fait l'énumération de ſes mariages, telle que je la rapporterai dans la ſuite.

Je crois avoir indiqué une époque à laquelle on peut rapporter avec toute ſorte de vraiſemblance, l'établiſſement des Blaques ſeptentrionaux dans le pays qu'ils occupent encore aujourd'hui, c'eſt-à-dire dans la Valachie & la Mol-

Digitized by Google

davie & dans une partie de la Hongrie. Jean premier fut le fondateur de ces colonies Romaines, si elles n'étoient pas plus anciennes que lui; il dépeupla la Thrace & la Macédoine pour les former. Les Valaques, disent nos géographes modernes, habitent en Hongrie les collines ou les montagnes voisines du Danube, & n'aiment pas à demeurer dans les plaines, excepté dans leurs provinces de Valaquie & de Moldavie. Il paroît par leur idiome & leurs coutumes qu'ils ont une origine Romaine ou Italienne, & ils se vantent en effet de descendre des anciens Romains ou Italiens (prétention très-ancienne & bien fondée à plusieurs égards). Leur langue est un Latin ou Italien corrompu; ils se servent néanmoins des caracteres Illyriens ou Esclavons. « Ils sont fins & » rusés, & s'appliquent principalement » à la nourriture des troupeaux; ils sont » plus humains & moins rustiques que » les Hongrois & les Rossiens; ils pro» fessent, comme ces derniers, la reli» gion Grecque ».

Dom Vaisset. géograp. t. I, pag. 286 & 287.

Mais c'est bien mal connoître l'histoire ancienne de l'Europe, que d'avancer, comme l'a fait un géographe moder» ne, que les Valaques, autres peuples » Barbares, prirent la place des Goths

Id. pag. 271.

» (d'Eulphilas) au neuvieme & dixieme » ſiecles, & ſe diviſerent en Ugroblaques » & en Moldaublaques; que ces peuples » ſe convertirent à la foi dès le dixieme » ſiecle, mais qu'il n'y eut pas beaucoup » de religion (chez eux) juſqu'au trei- » zieme ſiecle, qu'ils ſe ſoumirent au pa- » triarche de Conſtantinople, dont ils » prirent la créance & le ſchiſme». C'eſt ainſi qu'on a défiguré l'hiſtoire de l'Europe, pendant qu'on étudioit ſoigneuſement celle de l'Afrique & de l'Aſie, & les beaux ſiecles de la Grece & de Rome, qui n'ont rien de commun avec l'état préſent d'aucun peuple de la terre; mais ſuivons encore l'hiſtoire du nouveau royaume de Bulgarie, juſqu'à ce qu'elle nous conduiſe à l'établiſſement des Tartares dans le voiſinage de cet empire.

Georg. Acrop. c. 25. Théodore Comnene, avant Téodore Laſcaris, avoit recherché l'alliance de Jean Aſan, ou plutôt de Jean, fils d'Aſan, & l'avoit cimentée par le mariage de ſon frere Manuel avec une fille naturelle de Jean; mais au mépris de ce traité, il attaqua le roi de Bulgarie, parce qu'il crut le pouvoir faire avec avantage. Il fut défait & pris, après quoi le fils d'Aſan fit toutes les conquêtes dont j'ai parlé plus haut. Cependant

il ſouffrit que Manuel, frere de Théodore, ſe fît un état indépendant de lui & de l'empire, & l'en laiſſa jouir paiſiblement, tant que ſubſiſta le mariage de Manuel avec ſa fille naturelle. Le fils d'Aſan avoit pour femme légitime Marie, qui étoit Hongroiſe, & qui l'avoit rendu pere d'une princeſſe nommée Hélene, laquelle n'avoit que neuf ans lorſque l'empereur Jean Ducas la fit demander à ſon pere pour Théodore Laſcaris, ſon fils, qui n'avoit qu'onze ans. Le mariage fut fait par le patriarche Grec de Conſtantinople, & à cette occaſion, comme auſſi en conſidération de cette alliance, il fut ſtatué par un décret impérial & ſynodal, que l'évêque de Trinobe, juſqu'alors ſoumis au patriarche, en ſeroit déſormais indépendant, & prendroit lui-même le titre de patriarche: c'eſt de ce tems & de cet acte que l'on doit dater l'indépendance de l'égliſe de Valachie, comme de celle de Bulgarie. *c. 34.* *c. 34.*

Cependant le fils d'Aſan ſe repentit d'avoir trop bien ſervi les Grecs, enleva ſa propre fille avant que le mariage fût conſommé, & peu après il fit alliance avec les Latins, dont il ne vouloit pas la ruine, & à qui il venoit d'arriver un renfort. Vers ce tems, dit Georges Acro- *c. 34.* *c. 35.*

polite, les reſtes des Scythes paſſerent le Danube avec leurs femmes & leurs enfans. Cette nation avoit été réduite à la dure néceſſité d'abandonner ſa patrie ravagée par les Tartares : ceux qui avoient échappé à l'épée de ces redoutables brigands, paſſerent le Danube ſur des outres, malgré la reſiſtance des Bulgares qui ne vouloient pas donner le paſſage à une auſſi grande multitude, & une partie alla s'emparer de pluſieurs cantons de la Macédoine ; d'autres chercherent leur ſubſiſtance dans les plaines de l'Hebre ; d'autres deſcendirent plus bas, & errerent ſur le bas Hebre, dans la partie de ſon cours où les peuples voiſins lui donnoient dès-lors le nom de Maritze. Par-tout ils pillerent, ravagerent, & firent des priſonniers qu'ils vendirent aux habitans des grandes villes, dont ils n'avoient pu ſe rendre maîtres, telles qu'Andrinople, Didymothæque, & autres.

Les Latins déjà réconciliés avec *Jean* Aſan, firent alliance avec ces Barbares vagabonds, qui les ſervirent bien contre l'empereur Jean Ducas. Il paroît qu'ils étoient les mêmes qui avoient pris le malheureux Baudoin, & la maniere dont ils avoient paſſé le Danube, indique

que

que c'étoient des Comans & non des Ruſſes, les mêmes dont Nicetas Choniate fait ce portrait, qui ne peut convenir aux Ruſſes : « Ils ont, dit-il, pour armes un arc & un carquois qu'ils pendent à leur épaule & qui eſt rempli de fleches ; quelques-uns d'entre eux lancent des javelots, ou s'en ſervent dans le combat au-lieu de piques. Le même cheval porte ſon maître dans le combat & le nourrit de ſon ſang ; ſi c'eſt une cavalle, un cuir rempli de liége, & ſi bien couſu qu'il n'y entre pas une goutte d'eau, eſt tout ce dont un Scythe a beſoin pour paſſer les plus grands fleuves, il ſe met deſſus le cuir avec ſa ſelle & ſes armes, tient ſon cheval par la queue & paſſe le Danube, qui eſt plutôt une mer qu'un fleuve, ſans autre bateau que ſon cuir, & ſans autre rameur que ſon cheval ». Ces mœurs n'étoient certainement pas celles des Ruſſes qui paſſoient chez les Grecs pour être très-chrétiens. On peut donc aſſurer que les Comans, juſqu'alors les fideles alliés des Blaques & des Bulgares, furent ce peuple que les Tartares forcerent de ſe diſperſer. On ſut en Occident, & ſur-tout dans la Hongrie, qu'ils n'avoient pas tous paſſé le Danube pour

Manuel Comn. imp. lib 11, c. 7.

ſe ſouſtraire à la fureur de leurs cruels ennemis.

Les Latins pouvoient tout eſpérer de l'alliance des Scythes & de celle de Jean, roi de Bulgarie, lorſque celui-ci apprit la mort de ſa femme, de ſon fils, & de l'évêque de Trinabe. Il crut voir dans ces pertes ſi ſenſibles une punition du Ciel, ſe réconcilia avec Jean Ducas, & renvoya ſa fille à Théodore, ſon époux. Tout ceci ſe paſſa lorſque Baudoin II. régnoit à Conſtantinople, & avant l'an 1251; car c'eſt à l'alliance dont nous venons de parler, entre les Latins & les Scythes, qu'on doit rapporter ce que dit au Roi S. Louis Philippe de Touci, qui l'alla trouver en Paleſtine dans le courant de cette année. Philippe de Touci racontoit beaucoup de choſes des malheurs de Baudoin II. empereur de Conſtantinople, & de l'alliance de ce prince avec les peuples de Comanie. Il valoit mieux dire avec les Comans, & ne pas ajouter que la Comanie eſt un pays d'Aſie, borné à l'eſt par la mer Caſpienne, à l'oueſt par la Circaſſie, au nord par la Moſcovie, au ſud par la Géorgie. Je ne nie point la parenté des Comans avec *ce qu'on appelle* aujourd'hui les Comoucks, & je veux croire que ces Comouks ſont ces

Hiſtoire de France de Vel. 2. éd. t. 7, p. 56. & ſeq.

Mahométans ſuperſtitieux, grands voleurs, qui habitent au pied des montagnes ſous la protection des rois de Perſe; mais après ce que j'ai dit, on ne croira pas que Baudoin eût été chercher des alliés à l'orient de la Circaſſie, & ſi l'exiſtence des Comouks dans cette contrée, prouve qu'une de leurs tribus avoit envahi le pays des Alains, on n'en croira pas moins que les alliés de Baudoin avoient habité pendant longtems au nord du Danube & du Pont-Euxin, & que c'étoit de-là qu'ils étoient en quelque ſorte venus le chercher juſque dans la Thrace méridionale. *C'étoient alors des payens*, ainſi que je viens encore de le ſuppoſer, & *comme* en effet, *on peut en juger par leurs façons d'enterrer leurs ſouverains. Jonas, un de leurs rois, étant mort à Conſtantinople, on le tranſporta hors de la ville dans une foſſe également large & profonde où il fut aſſis ſur un trône richement orné; on y deſcendit avec lui huit écuyers tout vivans, quatre à droite, quatre à gauche, & vingt-ſix chevaux pareillement en vie, pour le ſervir en l'autre monde. On couvrit le tout de planches bien chevillées, ſur leſquelles on éleva une montagne de pierres & de terre.* Telle avoit été la ſépulture des rois Scythes, dont parle Herodote; de ces Scy-

thes Nomades ou Baſiliens, à qui Darius fit la guerre, qui étoient Saces d'origine & ne différoient pas des Alains, ainſi que je l'ai prouvé dans un autre ouvrage. On reconnoît encore leurs mœurs telles qu'Hérodote les a décrites dans ce qu'ajoute l'auteur, dont je tranſcris les paroles. *Ces ſauvages*, dit-il, (ils n'étoient pas trop ſauvages, à en juger par leur hiſtoire); les Comans, dis-je, *en s'alliant avec les Latins de Conſtantinople, exigerent qu'ils ſcellaſſent leur union à la maniere des anciens Scythes, qui conſiſtoit à méler & boire réciproquement leur ſang confondu dans un ſeul & même vaſe.*

Des auteurs contemporains atteſtent ces faits, & me paroiſſent juſtifier aſſez ce que j'ai avancé, que les Comans n'étoient ni Huns ni Tartares, mais un reſte des anciens Saces ou Alains. L'hiſtoire d'Allemagne & celle de Hongrie ſont remplies de leur nom dans ce même tems. Ce fut en 1242 *qu'une nation Barbare*, dit un annaliſte de Saltzbourg, *ſoit qu'on les appelle Cumans, ſoit qu'on les nomme Tatars*, s'empara *hoſtilement* de la Hongrie au-delà du Danube. En 1241, dit un autre annaliſte, les Komans, nation très-immonde, qui ſe nourriſſoit de viande preſque crue, & s'abreuvoit

Inter ſcript. rerum Auſtriac.

Chronic. Clauſtro-Neobm. ibid.

de lait & de ſang de jument, envoyerent des ambaſſadeurs & leur roi Gutan au roi de Hongrie, pour le prier de leur donner dans ſes Etats un pays qu'ils puſſent habiter, feignant de vouloir embraſſer le Chriſtianiſme. Le roi de Hongrie, à l'inſtigation des prêcheurs, & ſans avoir pris le conſeil de ſes princes, les reçut pour ſon malheur, & leur permit d'habiter avec lui. Leur nombre s'accrut inſenſiblement, & fut bientôt exceſſif. Dès l'année ſuivante ils leverent le maſque, lorſque d'autres Chumans étant entrés en Hongrie, ils ſe joignirent à eux & battirent le roi de Hongrie. Le duc d'Autriche fut plus heureux, il étoit même ſur le point de prendre Gutan dans une maiſon où il s'étoit retiré, lorſque ce prince ſe tua de ſa propre main, après avoir poignardé deux reines, ſes femmes, qui ne l'avoient point quitté.

Albéric dit, ſous l'an 1239, que les Romains, ſe donnant pour des Tartares, afin d'effrayer davantage le roi de Hongrie, livrerent bataille à ce prince qui les vainquit, & envoya le comte de Tranſylvanie vers les Palus Méotides pour faire la guerre aux Tartares. Il eſt poſſible que le nom des Romains ſe ſoit gliſſé dans ce paſſage à la place de celui

des Comans ; mais il n'en est pas moins vrai que depuis ce tems-là les Romains ou Valaques, car on leur donna presque toujours le dernier de ces noms, furent des voisins incommodes & des ennemis dangereux pour les rois de Hongrie. Il y a donc apparence qu'ils ne se séparerent pas alors de leurs fideles alliés, & que les Hongrois les compterent entre leurs ennemis.

Johan. Cataczi. l. 1, c. 2. Nous verrons bientôt qu'une partie des Comans passa au service de Jean Ducas ou Batatzas, qui leur donna des terres en Asie. Un de leurs princes, nommé Sytzigan, & ensuite Syrgiannes, fut pere d'un autre Syrgiannes qui joua un grand rôle, & aspira même à l'empire au tems des deux Andronics ; mais il en resta en Europe, puisque *Ibid. c. 8.* dans ce même tems Etienne, crales de Servie, & gendre du vieux Andronic, lui prêta deux mille Comans que l'empereur refusa de lui rendre, & qui servirent pendant long-tems dans les ar- *Lib. 1, cap. 51.* mées de l'empire. Un Coman, esclave en Egypte, y fonda l'empire des Mammelucks, milice redoutable, pour laquelle il faisoit acheter des recrues sur les côtes du Pont-Euxin, après s'être assuré le passage libre du Bosphore par un traité avec Michel Paleologue ; ce ne fut

donc que la moindre partie des Comans qui, avec les Valaques, fit des invasions & s'établit enfin dans la Hongrie.

Le mariage de Jean II. avec une princesse Hongroise ne dut pas être un obstacle à cette entreprise des Valaques, si ce peuple obéissoit alors à un autre prince; mais de plus, la reine de Bulgarie mourut avant le départ de Baudoin II. pour l'Occident, ainsi que nous *c. 37.* l'apprend Georges Acropolite, ou dumoins pendant que ce prince étoit en France, & après la mort de l'empereur Jean de Bryenne, beau-pere & tuteur de Baudoin. Or ce fut en 1240 que Bau- *c. 34.* doin revint d'Occident par l'Italie, l'Au- *Ostrikon.* triche, la Hongrie, & les montagnes de Bulgarie, avec une armée de soixante mille François, auxquels les Bulgares accorderent le passage, en feignant seulement d'y avoir été contraints par la force; mais la vérité étoit qu'Asan se permettoit beaucoup de choses qui s'accordoient mal avec l'amitié qu'il vouloit qui regnât entre lui & l'empereur Jean Ducas. Vers le même tems il se remaria à Irene, fille de Théodore l'Ange, & dont l'oncle, Manuel Comnene l'Ange, avoit pour femme sa fille naturelle. Théodore l'Ange fut aussi-tôt remis en liberté par son nouveau gendre, qui lui

donna même quelque ſecours pour rentrer dans Theſſalonique, & le reſte de ce petit empire que poſſédoit, depuis ſa détention, Manuel ſon frere, & gendre d'Aſan : c'en fut aſſez pour que Théodore recouvrât Theſſalonique & dépouillât Manuel de toutes ſes poſſeſſions. Celui-ci ſe réfugia auprès de Jean Ducas qui le reçut bien, lui donna quelque argent & ſix galeres, & le renvoya dans la grande Blachie. Manuel ayant débarqué de Demetriade (nouvelle preuve que la Theſſalie étoit cette grande Valachie), trouva des amis fideles, dont les ſecours le mirent en état de s'emparer, ſans peine, de Pharſale, de Lariſſe, & de Platomone ; mais bientôt après il ſe réconcilia avec ſon frere Theodore, dont le fils nommé Jean, prenoit le titre d'empereur, Theodore n'ayant pas voulu de ce titre pour lui-même, parce qu'il étoit aveugle.

C. 38. Jean Aſan eut trois enfans d'Irene, fille de Theodore, Michel, Anne & Marie. Ils étoient encore en très-bas âge lorſqu'Aſan mourut & laiſſa ſes Etats à Calliman, qu'il avoit eu de la princeſſe Hongroiſe, de laquelle il lui reſtoit auſſi une fille appellée Thamar. Calliman renouvella l'alliance qu'il y avoit eue entre ſon pere & Jean Ducas ; mais il n'étoit pas

encore ſorti de l'enfance, ce qui fit concevoir à Jean Ducas le projet & l'eſpérance de faire quitter à Jean, fils de Theodore, le titre & les ornemens impériaux. Il avoit eu le bonheur d'attirer de la Macédoine en Aſie, de s'attacher, & même de *civiliſer* les Scythes ou Comans qui, après les Bulgares, avoient été juſqu'alors le plus grand obſtacle à ſes vues ſur l'Europe. Avec leur aſſiſtance & une habileté peu commune, il parvint à ſe faire deux ſujets de Theodore & de ſon fils, qui quitta la chauſſure de pourpre & la pyramide de perles relevée d'un rubis; c'étoient là les marques de la dignité impériale. Ducas retourna auſſi-tôt en Aſie, au ſecours des Muſulmans, qui venoient de perdre une grande bataille contre les Tachares.

Je dois encore ajouter, par rapport à la grande Valachie, que Manuel, qui avoit conſervé ſes conquêtes, étoit mort avant l'expédition de Jean Ducas en Europe, & que ſon petit Etat avoit paſſé à Michel ſon neveu, fils de Conſtantin, & deſpote d'Epire. Michel le donna depuis à ſon fils bâtard. Conſtantin, frere de Manuel & de Theodore, avoit été le troiſieme contractant au

traité par lequel ces deux derniers s'étoient réconciliés.

Calliman n'avoit que douze ans lorſqu'il mourut de poiſon, ainſi que le bruit en courut, & Jean Ducas, qui étoit revenu en Europe, fut aſſez lâche pour profiter de la minorité de Michel, fils d'une princeſſe Comnene, & du beau-pere de ſon fils, en s'emparant de Serres, de Melenie, & de pluſieurs autres places, en pleine paix, & ſans autre titre que la facilité qu'il y trouva. Un traité le confirma dans la poſſeſſion de ces places & d'un grand pays dont elles le rendoient maître. De ce nombre furent Scopies, Prilape, Proſac, & toute la Pelagonie; par où l'on voit quelle étoit alors l'étendue de la Bulgarie, à laquelle avoit été réunie la principauté de Chryſus. Ce fut ainſi que commença le regne de Michel, roi de
1252. Bulgarie. Enfin, Jean Ducas mourut, & laiſſa l'empire à Theodore Laſcaris, qui étoit alors âgé de trente-trois ans; ainſi il y en avoit vingt-deux que ſon mariage avoit été conclu avec la fille de Jean Aſan, dont étoit frere conſanguin le jeune Michel qui régnoit alors en Bul-
1254. garie. Il devoit encore être très-jeune alors, mais il n'en conçut pas moins le projet de recouvrer ce que Jean Ducas

avoit conquis sur lui ; il l'exécuta même avec autant de facilité que Jean en avoit trouvé à le dépouiller, lorsqu'il étoit encore au berceau. Je ne raconterai point les évenemens de la guerre qui suivit cette entreprise du jeune roi de Bulgarie, & pour le soutien de laquelle il prit à son service un corps de Scythes auxiliaires, au nombre d'environ quatre mille archers. Le Russe Urus, gendre du roi de Hongrie, & beau-pere de Michel, négocia la paix pour les Bulgares, & les choses furent remises dans l'état où Jean Ducas les avoit laissées. *C. 62.* *C. 62.*

Michel ne vécut pas long-tems après avoir conclu cette paix peu glorieuse. Un fils d'Alexandre, frere de Jean Asan, nommé Calliman, trama une conspiration contre lui, avec quelques habitans de Trinobe, & le tua près de cette ville. Aussi-tôt il épousa sa veuve, fille du Russe Urus, & il paroissoit être maître de la Bulgarie lorsqu'Urus se montra avec une armée aux portes de Trinobe. Calliman n'eut pas le courage de l'attendre, & il erroit de retraite en retraite comme un lâche fugitif, lorsqu'il fut tué. Urus se fit rendre sa fille, & comme il ne restoit plus d'héritiers mâles du royaume de Bulgarie, Mitzes, *C. 735.*

beau-frere de Jean Aſan (ou plutôt ſon gendre), fut appellé au trône, ſur lequel il ne monta que pour le deshonorer par ſa lâcheté & une vie efféminée. Ce n'étoit pas là le roi qu'il falloit aux Bulgares. Conſtantin, fils de Tachus, quoiqu'il n'eût aucun droit à la couronne, quoique même il fût plus Eſclavon que Bulgare, parut préférable à un prince qui ne régnoit pas. Il s'offrit pour en délivrer les Bulgares, & ſe vit bientôt à la tête d'une armée que le lâche Mitzes n'oſa attendre dans ſa capitale. Il s'enfuit en Meſembrie, qu'il livra à l'empereur, & pour laquelle on lui donna quelques terres en Aſie, & Conſtantin fut proclamé roi de Bulgarie; mais il lui parut eſſentiel de ſe procurer un droit au trône; il fit demander en mariage Irene, fille de l'empereur Theodore, & petite-fille, par ſa mere, de Jean Aſan, l'obtint, répudia ſa femme, dont il avoit des enfans, & épouſa Irene.

La vie de Conſtantin, roi de Bulgarie, fut celle d'un prince que ſon mérite avoit élevé ſur le trône; ſa fin fut celle d'un uſurpateur. De deux femmes qu'il prit dans la famille impériale, l'une lui fit partager le deſir d'une vengeance légitime, l'autre entra dans ſes projets,

Digitized by Google

contre l'empereur ſon grand-pere. L'un & l'autre mariage fut l'ouvrage de la politique des Grecs, & leur devint auſſi inutile que le dernier fut funeſte aux Bulgares. Je me refuſe avec peine à l'hiſtoire de cette nation, la plus complette que nous ayons d'aucun peuple Barbare; mais je ne dois m'arrêter qu'aux grandes révolutions que produiſirent les migrations des peuples, ou aux recherches qui peuvent jetter quelque jour ſur leur origine.

Conſtantin ne paroît point avoir eu d'enfans mâles d'Irene, ſa premiere femme. Marie, qui fut la ſeconde, ne lui eut pas plutôt donné un fils, qui fut nommé Michel, qu'elle ſe montra la plus ardente à pourſuivre la reſtitution de Meſembrie, d'Anchiales, & des autres villes des environs, que la défection & la réſolution encore plus lâche de Mytzus avoit fait perdre aux Bulgares. Ce zele de Marie pour la nation qui l'avoit adoptée, fut la ſource de beaucoup de maux pour l'empire, & lui en auroit encore fait eſſuyer de plus grands, ſi Michel Paleologue ne s'étoit pas hâté de conclurre le mariage projetté depuis long-tems entre Euphroſine, ſa fille naturelle, & Noga, chef des Tochares: c'eſt ainſi que Pachy-

Pachym. lib. V, c. 3.

Lib. III, c. 19.

mère, par un trait d'érudition qui n'eſt pas heureux, appelle d'un nom emprunté de Strabon, la même nation dont nous avons déjà parlé ſous les noms de Tatars, de Tachars, & de Tartares.
Lib. 11, n. 24. Le peuple appelle Ataries, dit Pachymère, la même nation que nous appellons Tochares, & qui ſe répandit en Aſie ſous le regne de Jean Ducas, comme un torrent impétueux. Les Tocharès ſe donnoient à eux-mêmes le nom de Mougouls, & leurs princes appellés en leur langue kanides ou kans, s'étoient établis depuis peu d'années dans les environs des portes Caſpiennes: ce fut delà qu'ils envoyerent Noga vers l'Occident avec une armée nombreuſe. Il envahit tout le pays ſitué au nord du Pont-Euxin, & particulierement celui que poſſédoient les peuples de cette contrée qui avoient autrefois obéi à l'empire. Ils jouiſſoient d'une indépendance entiere depuis la conquête de Conſtantinople par les Latins, parce que ni ceux-ci, ni les Grecs, n'avoient été en état de s'ocuper de ces poſſeſſions éloignées. On auroit peut-être vu ſur le Boſphore Cimmerien ſe former un nouvel empire, qui eût pu égaler la ſplendeur des anciens Boſphorans; mais Noga attaqua ces petits Etats, lorſque leur liberté
Liv. 11, n. 4.

étoit encore récente, & n'eut besoin que de se montrer pour les subjuguer. Il n'en avoit pas été de même lorsque les Huns avoient inondé à plusieurs reprises cette même région, parce qu'alors ses habitans jouissoient d'un liberté plus ancienne, quoique moins entiere; mais Noga étoit lui-même l'esclave des kans qui lui avoient donné sa commission. Il n'eut pas plutôt achevé la conquête dont nous venons de parler, qu'il forma des projets d'indépendance. Une terre grasse & fertile, des peuples belliqueux, mais accoutumés au joug, une contrée vaste & couverte par des grands fleuves: telle étoit sa conquête, & il crut, avec raison, que c'en étoit autant qu'il en falloit pour composer une puissante monarchie.

Dans cette vue, loin d'exterminer les peuples qui habitoient l'intérieur des terres; c'étoient les Alains, les Zicches, les Goths, les Roses ou Russes, & plusieurs autres nations voisines de celles-là, il fit enforte que ces habitans du pays qu'il avoit conquis se mêlassent avec les conquérans, auxquels il les égala. Les mœurs des Tochares ne s'opposoient point à cette égalité, ainsi que nous allons le voir; & les peuples conquis s'estimerent trop heureux d'avoir

trouvé des concitoyens lorſqu'ils craignoient des maîtres. Inſenſiblement ils adopterent les mœurs des anciens ſujets de Noga, apprirent leur langue en vivant avec eux, s'habillerent comme eux, & furent admis avec eux à l'honneur de porter les armes. Tant de peuples réunis compoſerent des armées innombrables, & qui devinrent invincibles, moins encore par leur nombre que par la confiance qu'inſpiroient aux uns des victoires ſans nombre, & par l'émulation qu'excitoit dans les autres une adoption dont il falloit ſe montrer dignes. Noga ne fut pas long-tems ſans recueillir le fruit d'une conduite auſſi ſage. Ses anciens maîtres s'étoient apperçus qu'il avoit ceſſé de reconnoître leur autorité, ils envoyerent contre lui de nombreuſes armées qu'il tailla en pieces, & ils ſe crurent trop heureux de n'avoir pas perdu autant de troupes qu'ils en avoient employé dans cette guerre.

On voit, par le récit de Pachymere, qu'il reſtoit encore des Goths au nord du Pont-Euxin. C'étoient vraiſemblablement ceux de Dores, dont jai parlé d'après Procope, & dont j'ai fixé la poſition en parlant des Kazars. Les Alains, qu'on peut être ſurpris de retrouver

dans la Scythie, ou y habitoient depuis leur invaſion dans l'empire des Goths, ou y étoient venus avec les Comans, dont une tribu les avoit remplacés au pied du Caucaſe. Les Zicches ou Zeucches, placés par Pachymere au milieu des terres, ne ſont pas ceux qui étoient reſtés ſur le bord du Pont-Euxin, & dont le nom y ſubſiſte encore. Ils habitoient la même région où l'on trouvoit les Ruſſes, les Alains & les Goths, & cette colonie fait par conſéquent un point mitoyen entre la patrie primitive des Zecches & leur colonie la plus occidentale, qui eſt la Bohême. Les Ruſſes ſont ceux de Kiovie, de Galitza, & autres qui étoient moins connus des Grecs. Ils ſubirent le joug pour conſerver leur exiſtence & ne pas perdre leurs établiſſemens. Il en fut autrement des Comans qui avoient été voiſins des Ruſſes & de la ville de Cherſone, où nous avons vu qu'ils trafiquoient. Ils ne voulurent pas ſe ſoumettre, & après de grandes défaites ils furent contraints de fuir. Je ſuis cependant très porté à croire que ceux qui depuis envahirent la Hongrie, perdirent leur indépendance, & racheterent à ce prix un exil trop éloigné. En ce cas ils augmenterent le nombre

des ſujets, que Noga joignit à ſes braves Tartares.

Ubi ſup. Cette nation, dit Pachimere, a des mœurs très-ſimples; une union étroite & cordiale entre les citoyens eſt la premiere loi de l'Etat. Capables de ſupporter les plus grands travaux, ils ſont toujours prêts à faire la guerre, & peuvent s'en paſſer, parce que leurs beſoins ſont très-bornés, vû la ſimplicité de leur nourriture & de leur habillement; auſſi n'amaſſent-ils rien & ne dévancent point l'avenir par ces précautions qui rendent le préſent inquiet & malheureux. Ce ne fut ni un philoſophe, ni un homme de grande naiſſance, ni un lettré qui leur donna des loix: un forgeron, nommé Tzincis, & qu'ils éleverent à la dignité de kan, fut leur légiſlateur. On l'appella Tzinciſcan (nous le nommons Gingiſcan, en joignant ſon titre à ſon nom). Il vivoit à la fin du ſiecle précédent; mais il ne commença à ſe rendre fameux qu'au commencement de celui-ci. Suivant les hiſtoriens modernes, il étoit de noble race, puiſqu'il deſcendoit de pluſieurs ſouverains, & que ſon pere l'avoit été. Si Pachymere ſe trompe à cet égard, il n'eſt pas moins dans l'erreur lorſqu'il ajoute que Tzingiſcan fut le premier qui excita ſes

Digitized by Google

nouveaux ſujets à paſſer les portes Caſpiennes, en leur promettant la victoire, quelque part qu'ils portaſſent leurs armes, pourvu ſeulement qu'ils obſervaſſent les loix qu'il leur donneroit. Voici ces loix, ſuivant Pachymere.

1°. Fuyez les délices; 2°. contentez-vous de ce qui s'offre à vous; 3°. ſoyez unis enſemble par une ſincere amitié; 4°. que perſonne ne regle ſa conduite ſur ſon intérêt; 5°. qu'il n'y ait rien de recherché ni dans votre maniere de vivre, ni dans votre nourriture; 6°. nourriſſez-vous de tout ce qu'on peut manger indiſtinctement de pur ou d'impur; 7°. ayez pluſieurs femmes, & laiſſez-leur le ſoin de préparer votre manger & de faire vos habits, qu'elles vous ſervent à perpétuer votre race, en même tems qu'elles vous procureront l'abondance des choſes néceſſaires; 8°. n'ayez point de terres à vous, & que nul ne diſe cette métairie eſt à moi; 9°. ne vous arrêtez point à bâtir des maiſons, mais ſoyez toujours prêts à paſſer d'un lieu à un autre, s'il eſt avantageux de le faire; 10°. lorſque les vivres vous manqueront, allez à la chaſſe, ou ſucez le ſang de votre cheval; 11°. s'il vous faut une nourriture plus ſolide, rempliſſez un boudin de ſang, mettez-le ſous la

ſelle de votre cheval, & mangez, lorſque vous aurez faim, ce ſang épaiſſi par la chaleur; 12°. quand vous trouverez en votre chemin un lambeau de quelqu'étoffe, ramaſſez-le, & le couſez à l'habit que vous portez, quand même il ſeroit bon, & n'auroit pas beſoin d'être raccommodé. C'étoit le moyen que perſonne n'eut honte de porter un méchant habit. Avec de pareilles loix, qui ailleurs auroient, à peu de choſe près, fait des capucins ou des Bohemiens, les Tartares furent un peuple invincible, parce qu'ils étoient actifs, courageux, & ſurtout très-obéiſſans, & que leurs kans furent des princes ambitieux; qu'on s'imagine un million de ces hommes que je viens de nommer, auſſi aiſés à nourrir, auſſi ſcrupuleux dans leur obéiſſance, & qui au lieu d'un froc & d'un cordon, porteroient une pique, & n'auroient d'ailleurs beſoin que d'un cheval & d'une ſelle; qu'on ſe les repréſente toujours prêts à parcourir la terre, toujours chez eux quelque part qu'ils aillent, ſans ſoins, ſans ambition particuliere, étroitement unis entre eux, mépriſant le reſte des hommes, uniquement animés par la volonté abſolue d'un chef ambitieux, & l'on ſe fera une juſte idée de ce qu'étoient les Tar-

tares ; mais il faut ajouter qu'ils étoient chaſtes dans le mariage, qu'ils aimoient leurs femmes, qui leur étoient fidelles, qu'ils diſoient toujours la vérité, comme des hommes libres, & qu'enfin ils étoient équitables comme des hommes qui n'avoient de beſoins que ceux de la nature. De-là une confiance réciproque, une union que rien ne troubloit, un empreſſement à ſe ſecourir les uns les autres, que ni la jalouſie, ni la haine, ni l'avarice n'affoibliſſoient.

Noga reſſembloit à ſes ſujets. Michel Paleologue lui ayant envoyé des vaſes d'or & d'argent, d'excellens vins, des épices, & autres choſes qui ſervent à la délicateſſe des repas, & ſur-tout beaucoup de riches étoffes, ce Tartare reçut volontiers les vaſes d'or & d'argent, but & mangea avec plaiſir ce qui étoit deſtiné à cet uſage ; mais prenant les étoffes, les habits & les chapeaux qu'on lui préſentoit, il demanda ſi ce beau chapeau garantiſſoit des maux de tête ou des coups, ſi ces perles détournoient la foudre, ſi ces riches habits d'étoffes fines & brillantes préſervoient de la laſſitude ? Et comme on lui répondit qu'ils n'avoient pas cet effet, il les jetta avec dédain comme des choſes inutiles. Il prit pourtant, par égard pour l'empe-

reur, un des habillemens qu'il lui avoit envoyés ; mais il ne le garda pas long-tems, & ſe montra bientôt avec une ſorte de fierté dans ſon habit de peau de chien ou de mouton, & avec un chapeau auſſi commode qu'il étoit peu brillant. Tel étoit l'allié que Michel Paleologue ſut ſe faire contre Conſtantin, & ſur lequel il compta aſſez pour ajouter de nouvelles uſurpations à celles dont ſe plaignoit déjà ce roi de Bulgarie. Non content de cette alliance, il arrêta le mariage de ſa fille aînée avec Jean, fils aîné de Mitzus, rival de Conſtantin, & voulut donner la ſeconde nommée Anne, à Melotin, ſecond fils d'Etienne Ureſi, crales de Servie ; mais cette derniere alliance n'eut pas lieu.

Cependant Marie, femme de Conſtantin, n'étoit occupée qu'à aſſurer la couronne à ſon fils Michel. Elle le fit cou-
Lib. 17, 6. 2. ronner, quoiqu'il fût encore enfant, & comme il ne pouvoit avoir de compétiteur plus dangereux que Sphentiſlabus, qui avoit des droits très-apparens au trône de Bulgarie, & aſſez de moyens de les faire valoir, étant déjà deſpote, elle fit venir ce prince ſous la ſauvegarde d'un ſerment ſolemnel, l'adopta pour ſon ſecond fils, tout vieux qu'il étoit, & après lui avoir ôté toute défiance, le

Digitized by Google

fit assassiner. Pour cette fois le Ciel ne fut pas lent à punir. Les Tartares faisoient des incursions fréquentes dans la Bulgarie. Constantin déjà vieux & estropié d'une jambe, n'étoit pas en état de courir par-tout où sa présence eût été nécessaire. Depuis long-tems il n'alloit plus qu'en voiture, ce qui paroissoit très-ridicule & très-peu séant à un chef des Bulgares. Un gardeur de porcs, nommé Cordocumbas, étoit alors fameux dans un canton de la Bulgarie. Les Grecs l'appellerent Lachanas, parce qu'en langue Bulgare son nom avoit quelque ressemblance avec celui qui signifioit *légume*. Depuis long-tems il entretenoit ses camarades des grandes choses auxquelles il se disoit appellé ; il devoit remettre les Bulgares en liberté, l'empire de la Bulgarie lui étoit destiné. Des miracles supposés, des apparitions de saints, vinrent à l'appui de ses prédictions. On commença par se moquer de lui ; il finit par persuader des hommes simples & mécontens : bientôt il eut autour de lui une foule d'enthousiastes, & son premier exploit fut la défaite d'une troupe de Tartares ; il en défit encore une autre le lendemain, & dès-lors son nom retentit dans toute la Bulgarie ; son armée grossissoit tous les jours ; il se formoit un état considérable de tous les

cantons qui l'appelloient à leur ſecours & le reconnoiſſoient pour leur maître, & chaque jour auſſi une victoire nouvelle le faiſoit regarder comme un protecteur & un libérateur que le Ciel envoyoit à la nation.

Conſtantin n'en crut pas d'abord la renommée, & lorſqu'il fut convaincu de la vérité, il ſe trouva ſans reſſource. Sphentiſthlabus n'étoit plus ; ſes autres amis avoient péri par les crimes de Marie. Il raſſembla le peu de partiſans qui lui reſtoient, fit des levées dans les montagnes, & marcha avec des forces inégales contre le Porcher, qui le mépriſoit déjà. Voir l'ennemi, le combattre, mettre ſon armée en fuite, prendre le roi, lui couper la tête, ſe faire joindre par ce qui reſtoit de ſes troupes, fut pour Lachanas l'affaire d'un moment. Il attaqua enſuite les places fortes & en prit autant qu'il en attaqua. Michel Paleologue héſita entre Lachanas & Jean, fils de Mitzas, lequel il devoit choiſir pour ſon gendre, & auquel des deux il devoit donner ſa protection. Il ſe détermina enfin pour Jean, qu'il fit venir d'Aſie, & qu'il déclara roi de Bulgarie ſous le nom d'Aſan. Lachanas put s'en conſoler, lorſque la veuve de Conſtantin, la criminelle Marie, ſe fut déterminée

déterminée à l'épouser, & à lui porter en dot le royaume de Bulgarie. Il ne consentit pourtant à ce mariage qu'avec la dignité d'un vainqueur qui accorde une grace.

Son regne devoit être affreux, par l'engagement que l'empereur avoit pris de placer Asan sur le trône, & plus encore par la haine irréconciliable des Tartares. Il n'y eut presque point de jour qui ne fût marqué par une bataille, & long-tems la victoire fut constante pour Lachanas. Déjà les troupes Romaines, auxiliaires d'Asan, refusoient le combat, & ce prince étoit réduit à ne rien espérer que de la témérité de son ennemi, qui alloit au-devant de tous les dangers, & qui ne devoit pas sitôt épuiser ceux que lui fournissoient le nombre & l'acharnement des Tartares. Enfin le bruit courut qu'il avoit été vaincu & pris. Aussi tôt les Ternobites, que Marie lui avoit livrés, & qui la détestoient, la livrerent à leur tour aux generaux de l'empereur; elle étoit grosse du fait de Lachanas, & avoit avec elle son fils Michel; une prison fut sa retraite. Asan & Irène, reçus dans Ternobe, y furent proclamés. Mais il y avoit en Bulgarie un homme puissant & accrédité, quoiqu'il fût Coman d'origi-

ne ; & il s'appelloit Terteres, & auroit ſuccédé à Conſtantin ou à Lachanas, ſans la violence qui avoit forcé la deſtinée des Bulgares. L'empereur réſolut d'attacher cet homme à ſon gendre, & de le captiver enſuite par des bienfaits. Aſan avoit une ſœur qu'on auroit pu marier à Terteres, s'il n'avoit pas déjà eu une femme. Cet obſtacle n'arrêta point Michel ; il propoſa à Terteres de répudier ſa femme, qui l'avoit rendu pere d'un fils nommé Oſphentiſthlabus. Terteres accepta la propoſition, ſa femme & ſon fils furent envoyés à Nicée, & il épouſa la ſœur d'Aſan ; mais ce ne fut pour lui qu'une facilité de plus pour cacher ſes intrigues, & ce fut auſſi pour les Bulgares une raiſon de plus pour s'attacher à lui. Aſan ne découvrit la trame que lorſqu'il n'étoit plus tems de déconcerter les meſures priſes par Terteres pour le détrôner, du-moins le crut-il ainſi, & par une lâcheté héréditaire dans ſa maiſon, il prit la fuite avant d'avoir été attaqué. Auſſi-tôt Terteres entra dans Ternobe, & y fut couronné roi de Bulgarie, au grand contentement de toute la nation.

C. 19. Cependant Lachanas étoit encore en Bulgarie, & avoit mis le ſiége devant Ternobe, pendant qu'Aſan y étoit en-

core. Plus d'une fois les Romains avoient été battus ſous les murs de cette ville, en voulant la ſecourir. La fuite d'Aſan & l'élection de Terteres rendirent inutiles tant de victoires que Lachanas avoit remportées ſur les Romains. Le nouveau roi n'étoit point leur créature, c'étoit celle de la nation. Lachanas abandonné de la plûpart des ſiens, alla implorer l'aſſiſtance de Noga. Il ſe trouva chez le prince Tartare en même tems qu'Aſan; Michel y avoit envoyé ſon gendre pour une raiſon ſemblable. Ils plaiderent tous deux leur cauſe devant Noga, qui fut long-tems ſans décider. Il les admettoit tous deux à ſa table, en accordant pourtant quelque diſtinction à Aſan, beau-frere de ſa femme, & paroiſſoit s'amuſer de leur querelle. Enfin, un jour que Lachanas & Aſan étoient à table avec Noga, ce prince dit froidement à ſes gens de ſaiſir Lachanas, & pendant qu'ils obéiſſoient: cet homme, dit-il, eſt l'ennemi de l'empereur mon pere, il eſt indigne de vivre. Comme il achevoit ces mots, Lachanas fut égorgé. Un de ſes amis étoit auſſi à table, c'étoit ſon grand-écuyer, un coup de hache termina ſes jours. Aſan trembloit à ce ſpectacle, & attendoit le coup fatal; car où ſe dé-

ploye le pouvoir arbitraire, l'innocent ſe croit en danger comme le coupable, attend la mort, s'il ne peut l'éviter, & eſt autant l'ennemi du tyran, dont il craint l'erreur & le caprice, que le ſcélérat qui redoute ſa ſévérité. On prétend qu'Aſan ne craignoit pas ſans raiſon le même ſort qu'avoit eu Lachanas, & qu'il ne dut la vie qu'aux prieres d'Euphroſyne, ſa belle-ſœur. Noga le renvoya peu après, ſans lui faire de mal, mais auſſi ſans lui accorder ſon aſſiſtance contre Terteres, qui s'affermit toujours davantage ſur le trône de Bulgarie.

Pachym. And. on. lib. 1, c. 20.

Terteres n'eut pas plutôt ſatisfait ſon ambition en s'aſſurant le pouvoir ſuprême, que la nature & la religion reprirent leurs droits ſur lui. Il ſe fit un ſcrupule de vivre plus long-tems avec la ſœur d'Aſan, qu'il n'avoit épouſée qu'en vertu d'un divorce contraire aux loix, & s'ennuya d'être exclu de la communion des fideles, par la juſte & ſage ſévérité de l'Egliſe de Bulgarie, qui l'avoit retranché de ſon ſein, pour avoir porté atteinte à la foi ſacrée du mariage, ſur laquelle repoſe toute l'économie de la ſociété. Une femme qui l'avoit rendu pere de pluſieurs enfans, ces enfans, à qui il avoit fait perdre leur état, avoient encore des droits ſur ſon cœur. Il en-

Digitized by Google

voya une ambaſſade à Andronic, ſucceſſeur de Michel Paléologue, pour lui expoſer ſon embarras & ſes inquiétudes, & pour lui offrir la paix, s'il vouloit lui rendre ſa femme légitime, qui étoit détenue à Nicée. Andronic exigea que Terteres lui renvoyât la ſœur d'Aſan, & à cette condition il lui rendit ſa femme. Conſidérant enſuite qu'il ne reſtoit aucune eſpérance de le détrôner pour mettre Aſan à ſa place, & que ni le nombre, ni le courage de ſes troupes ne le mettoient en état de tenir tête à un ennemi auſſi brave & auſſi puiſſant que Terteres, il fit la paix avec lui, & conféra à Aſan le titre de deſpote de Romelie, en exécution du traité que ſon pere avoit fait avec ce prince, & pour le dédommager de la royauté à laquelle il devoit renoncer. *Ou Romaïde.*

Il étoit étrange qu'un empereur de Conſtantinople n'eût pas aſſez de troupes pour contenir un roi de Bulgarie ſur le continent, tandis que par une économie qui, ſous un gouvernement inſenſé, n'eſt qu'un mal de plus, Andronic renonçoit à l'empire de la mer, pour épargner l'entretien de la flotte. Terteres ne conclut pourtant point la paix, ſans qu'il lui en coûtât une baſſeſſe. Lorſqu'il étoit ennemi d'Andronic, il *Ubi ſup. c. 26.* *c. 27.*

avoit demandé en mariage, pour ſon fils Oſphentiſthlabus, la ſœur de Michel, ſebaſtocrator d'Occident, & l'un de ces grands Officiers qui s'étoient appropriés leurs gouvernemens à l'occaſion des dernieres révolutions; il étoit fils de ce prince de la grande Valachie, bâtard d'un deſpote d'Epire dont nous avons parlé. La jeune princeſſe avoit été confiée à Terteres qui la faiſoit élever chez lui. Lorſqu'il traita avec Andronic, Michel avoit perdu ſa liberté par une trahiſon, & ce ne fut peut-être qu'une raiſon de plus pour que ſa ſœur fût livrée à Andronic, en même tems que la ſœur d'Aſan lui fut renvoyée. Une alliance conclue ſous ces auſpices ne devoit pas être heureuſe, au-moins ne ſuffit-elle point à la ſureté des deux contractans.

Ib. c. 38. Depuis qu'Andronic n'avoit plus de flottes, les pirates étoient les maîtres de la mer, & il ne l'étoit pas lui-même des îles & des côtes, en quoi conſiſtoit la plus grande partie de ſon empire; mais comme il n'avoit pas non plus d'armées de terre, il ſe trouva hors d'état de ſecourir Terteres, lorſque ce *En* *1284.* prince étoit menacé d'une invaſion de la part des Tartares, qui ne devoit pas ſe borner à ravager ſes Etats. La frayeur & l'impuiſſance d'Andronic furent telles

qu'il fit exhumer ſon pere, de peur qu'il ne tombât au pouvoir des Barbares, & que l'ordre fut envoyé à tous les habitans de la Thrace & de la Macédoine de ſe réfugier dans les châteaux qui étoient au milieu des terres. On excepta de cet ordre général les Blaques, qui habitoient la Thrace, depuis les fauxbourgs de Conſtantinople juſqu'à Bizya & au-delà, & auxquels il fut enjoint de paſſer dans l'Orient, c'eſt-à-dire qu'on leur fit paſſer le Boſphore de Thrace. On craignit que l'invaſion des Tartares ne leur fournît l'occaſion qu'ils paroiſſoient attendre, de ſe rendre entierement indépendans, & de ſe cantonner dans les lieux difficiles qu'ils aimoient à occuper, ou même de ſe joindre aux ennemis. Leur puiſſance & leur richeſſe étoient le principal motif de cette appréhenſion, tant devoient être malheureux les ſujets de l'empire, pour ne pas donner d'ombrage à leurs tyrans. Les vexations les plus exhorbitantes furent le prélude des châtimens qu'on leur préparoit; leur déplacement, dans la ſaiſon la plus rude de l'année, acheva de les réduire à cet état de miſere qui convenoit aux eſclaves d'Andronic; il en mourut un grand nombre dans le trajet. La précipitation avec laquelle on les

força de quitter leur patrie, ne leur permit pas d'emporter leurs effets ; ils furent obligés d'en vendre une partie à vil prix, ils en laiſſerent beaucoup à l'abandon ; des voleurs qu'on ne chaſſoit pas comme eux de la Thrace, eurent auſſi leur part des dépouilles de ce peuple infortuné ; une partie de leur troupeau mourut de froid & de faim, & un changement d'air trop ſubit leur fut auſſi funeſte qu'à leurs maîtres. L'Aſie ne profita point du dépeuplement de l'Europe ; les Blaques perſuadés qu'ils ne pouvoient y vivre, acheterent la permiſſion de retourner dans leur patrie ; ils y revinrent plus pauvres & en très-petit nombre : ce fut à quoi ſe réduiſit cette opération odieuſe & inſenſée.

Il y a apparence que la crainte d'une invaſion de la part des Scythes n'avoit pas été vaine, ainſi qu'on peut en juger par l'hiſtoire de cette nation, telle que Pachymere la reprend & la continue dans le troiſieme livre de ſon hiſtoire d'Andronic : nous ne pouvons mieux faire que de tranſcrire ce paſſage ; quoiqu'il contienne quelques répétitions, mais Pachymere eſt le ſeul hiſtorien de cette dynaſtie des Tartares qui nous la faſſe connoître avec quelque exactitude.

Lib. III, c. 26. Pendant que les Tochares Orientaux

reconnoissoient pour leur prince Kasan qui descendoit de Chalau & d'Apaga (*), (& par eux de Gengiscan), & lui obéissoient comme à leur kan, les Tocharès septentrionaux éprouvoient les révolutions, qui sont la suite ordinaire d'une usurpation. Nous avons déjà dit que Noga avoit été envoyé dans le Nord par les princes de la nation, non avec ce titre suprême, mais en qualité de leur lieutenant, pour soumettre à leur empire toute cette partie du continent qui regarde l'Asie septentrionale. Elle avoit pour habitans plusieurs peuples qui jadis avoient obéi aux Romains, mais qui depuis la prise de Constantinople, étoient devenus indépendans, faute d'avoir des maîtres, & s'étoient partagés en plusieurs toparchies ou petites souverainetés, dont la foiblesse n'eût pu être réparée que par une confédération qui les auroit étroitement unis; mais leur liberté étoit encore trop récente, & leur avoit trop peu coûté à acquérir pour qu'ils eussent appris à la défendre. La terreur les désarma, dès que les Tocharès se présentèrent pour les asservir; & d'une liberté qu'ils n'a-

(*) Ces deux princes sont les mêmes dont il est parlé fort au long dans l'histoire générale des Huns (t. XVI), sous les noms d'Houlagou & d'Abaka il-Kan.

voient pas ſçu reſtraindre pour la rendre durable, ils paſſerent à la ſervitude, que le génie ſeul de Noga & ſon ambition leur rendirent ſupportables, parce que cet uſurpateur, plus habile qu'eux, comprit que pour rendre un empire puiſſant & durable, ſur-tout lorſqu'il eſt nouveau, l'amour doit tempérer la crainte, & les loix doivent ſuccéder au droit rigoureux du plus fort. Nous avons vu comment, par cette ſage conduite, Noga parvint à ſe faire un puiſſant empire de ſa conquête, & ſe vit en état de battre ſes anciens maîtres, après avoir ſçu les amuſer, tant qu'il ne s'étoit pas cru en état de les braver. Il jouit long-tems du fruit de ſes travaux, & fut généralement reconnu comme le ſeul maître & le ſouverain abſolu de tous les pays ſitués au-deſſus du Pont-Euxin.

Cependant pluſieurs des princes, auxquels il auroit dû obéir, étoient morts ſans pouvoir le réduire. Tuctaïs étoit *leur* héritier, & n'avoit d'avantage ſur eux que celui d'être né plus tard. Noga étoit vieux, & croyoit avoir preſcrit contre le ſang de ſes maîtres. Tuctaïs reprit un projet qui avoit ſouvent échoué, & commença une guerre qui devoit être terrible. Elle produiſit en effet les plus

grands évenemens, & les succès en furent si variés, sa durée fut telle, que le récit de ce qu'elle produisit de faits mémorables auroit été la matiere d'une longue histoire, & auroit mérité d'occuper un habile écrivain; c'est le jugement qu'en porte Pachymère : mais les Tartares n'acheterent pas même le triste avantage de faire passer à la postérité le souvenir de leurs exploits, par tout le sang qu'il leur en coûta, par la dévastation d'un riche pays, & par la mort d'un nombre prodigieux de guerriers, de femmes, d'enfans, que le fer ennemi, la famine les maux attachés à la condition d'un peuple fugitif firent périr en mille manieres. Les foibles restes de ces peuples nombreux se réfugierent sur les terres de l'empire, & il ne fallut que peu de vaisseaux pour les y transporter. Une bataille sanglante mit fin à cette guerre; Noga y perdit la vie, avec un nombre prodigieux de ses sujets, & ce ne fut qu'en mourant qu'il rendit aux Tartares & aux peuples conquis la liberté qu'il leur avoit ôtée par son habileté & ses bienfaits, d'acheter leur salut en passant sous une autre domination. La nation des Alains fut du nombre de celles qui ne périrent pas tout entieres, *Lib. 11, c. 16.*

& dont Tuctaïs reçut les hommages, sans pourtant leur faire oublier leur ancien maître ; mais ce n'est point encore ici le lieu d'en parler, puisque Noga fut tué en 1292, & que les Alains n'apprirent aux Romains qu'ils existoient encore que neuf ans après, c'est-à-dire en 1301 ou environ.

Ibid. c. 30. Entre les amis particuliers de Nogas, qui lui survéquirent, l'histoire fait mention de Cuximpaxis, lequel avoit alors professé la religion des Perses, & avoit tenu le premier rang entre les mages, ce que signifioit aussi son nom. Après la mort de Noga, son maître, & son ami, il mit sa femme & ses enfans sur un vaisseau, & fit voile vers l'Orient, comptant se réfugier chez les Perses orientaux, c'est-à-dire chez les Tartares, qui étoient maîtres de la Perse & d'une grande partie de l'Asie ; mais un vent contraire l'ayant jetté à Héraclée dans le Pont, il tomba au pouvoir des Romains, qui étoient maîtres de cette ville, implora la clémence de l'empereur, lui fut envoyé, embrassa la religion Chrétienne avec toute sa maison, & fut pourvu dans la suite du gouvernement de Nicomédie. La plupart des Tartares se donnerent à Tuctaïs après la mort de Noga. Ce prince laissoit

pourtant d'une de ſes femmes nommée Alacca, un fils appellé Tzacca, & qui étoit déjà marié à une fille de Terteres. Cette alliance avoit été inutile au roi de Bulgarie, dont Noga étoit devenu l'ennemi implacable, & que la crainte de tomber entre ſes mains avoit forcé de ſe bannir de ſon royaume, pour ſe réfugier dans le territoire d'Andrinople. Là, il étoit obligé de ſe cacher pour ne pas mettre l'empereur dans la néceſſité ou de le livrer à Noga, ou de ſoutenir une guerre fâcheuſe contre lui, & cependant Smiltzis régnoit ſur les Bulgares, ſous la protection de Noga, qui lui avoit donné ce royaume après la fuite de Terteres. Tel étoit le ſort du beau-pere de Tzacca, lorſque ſon pere périt dans la bataille dont nous avons parlé. Tzacca recueillit quelques débris de ſon armée, & avec ce foible reſte de la fortune paternelle, il entra en Bulgarie, dans l'eſpérance de s'en faire une retraite digne du fils de Noga. Terteres ne s'étoit point encore relevé de ſes derniers malheurs, lorſque n'étoit déjà plus celui qui en avoit été l'auteur. La Bulgarie n'avoit donc qu'un roi mal affermi, & Tzacca ſe flattoit qu'en préſentant aux Bulgares la fille de leur ſouverain il leur perſuaderoit aiſément qu'il

valoit mieux avoir pour maître que pour ennemi le gendre de Terteres, & le fils du grand Noga.

Cependant pour rendre encore plus preſſans les motifs qui pouvoient engager les Bulgares à le reconnoître pour leur ſouverain, il s'attacha l'héritier de Terteres Oſphentiſthlabus, dont la pauvreté étoit égale à la nobleſſe, & qui ne paroiſſoit pas pouvoir être un rival dangereux. Le prince Tartare parut alors réunir dans ſa maiſon tous les droits qui, après l'aveu d'une nation, ſont les plus ſacrés. S'il ſe trouvoit des Bulgares qui vouluſſent préférer le fils de Terteres à ſon gendre, cet héritier du trône n'acceptoit leurs hommages que pour les reporter à Tzacca, qu'il reconnoiſſoit pour ſon maître, & dont il étoit tout-à-la-fois le beau-frere, le favori & le premier miniſtre. Mais bientôt Oſphentiſthlabus trouva dans l'éclat de ſa naiſſance les reſſources que ne lui avoit pas laiſſées l'infortune de ſon pere.

Un particulier, nommé Pantaléon, avoit acquis d'immenſes richeſſes dans le commerce qu'il avoit fait pendant long-tems avec beaucoup de bonheur. Comme il n'avoit point d'enfans, il avoit adopté Encone, fille de Manaïſſe, ſon parent, & dont avoit été marraine

Euphrosine, femme de Noga. Elle devoit être son unique hétitiere, & Osphentisthlabus jetta les yeux sur elle pour en faire sa femme. Pantaléon ne crut pas pouvoir tirer un parti plus avantageux de ses richesses que d'en acheter un mari, tel que celui-là, & de les consacrer au bonheur public, en les faisant passer à celui sur qui rouloit la fortune de l'Etat. Le mariage fut conclu, & tous les biens de Pantaléon servirent de dot à Encone. Osphentisthlabus ne devint opulent que pour faire part de ses richesses aux Bulgares qui lui étoient déjà affectionnés, parce que du côté de sa mere il étoit leur parent, ce qui étoit pour eux un puissant motif de lui vouloir du bien, & parce que, du côté de son pere, il avoit le droit le plus apparent au trône.

Cependant Smiltzus, malgré une parenté encore plus nombreuse & non moins illustre que celle d'Osphentisthlabus, Smiltzus dont la royauté étoit récente, n'avoit opposé qu'une foible resistance à Tzacca, & ce prince des Tartares fugitifs au nord, conquérans au midi du Danube, avoit été reçu dans Ternobe, capitale du royaume de Bulgarie. Là il croyoit régner sur des sujets dociles & même affectionnés, & ne

s'apperçevoit pas que les hommages qu'on paroissoit lui rendre s'adressoient à son beau-frere, & que celui-ci régnoit véritablement sous son nom & avec une autorité qu'il ne tenoit pas de lui. Il y avoit alors en Bulgarie quatre princes qui partageoient ou les hommages ou les vœux de la nation. Le plus puissant & le plus heureux en apparence étoit Tzacca. Osphentisthlabus étoit plus cher aux Bulgares; Smilzus avoit encore un parti, & n'étoit pas sorti du pays. Une faction assez nombreuse, mais trop foible pour donner un roi à la Bulgarie, avoit député vers Andronic pour lui demander Michel, fils de Constantin & de Marie, & qui avoit déjà été couronné du vivant de son pere. Les députés représenterent à l'empereur que les conjonctures étoient favorables pour rétablir Michel sur le trône, puisque les Tartares, qui avoient toujours été ses plus dangereux ennemis, étoient alors dans un état de foiblesse qui laissoit peu de chose à craindre de leur part, les victoires de Tuctais, qui lui avoient coûté beaucoup, ayant ruiné l'empire de Noga, à la place duquel il ne restoit qu'une affreuse solitude. Andronic se rendit à ces représentations & envoya Michel en Bulgarie. Mais la faction qui

l'avoit appellé ne se trouvant pas assez forte pour le mettre en possession de Ternobe, il fut réduit à errer dans la Bulgarie, où sa condition étoit peu différente de celle d'un particulier.

Cependant Andronic n'avoit pas attendu la mort ni la ruine totale de Noga, son beau-frere, pour rechercher l'alliance de Tuctais, & lui offrir en mariage Marie, sa fille naturelle. Tuctais accepta l'honneur que l'empereur lui faisoit; Marie lui fut envoyée avec beaucoup de pompe, & il promit d'en faire sa femme; mais il différa de l'épouser, & la renvoya à son pere, pour la rappeller, disoit-il, lorsqu'il seroit entierement débarrassé de Noga. Ce n'étoit pas qu'il n'eût déjà remporté sur lui de grandes victoires; mais comme un serpent qu'on n'a pas tué, quelques blessures qu'on lui ait faites, tant qu'il lui reste quelque mouvement, Noga donnoit encore des signes de vie, & préparoit un puissant effort pour recouvrer tout ce qu'il avoit perdu; & dans ces circonstances Tuctais ne croyoit pas qu'il fût à propos de donner à un mariage le tems, les soins, & la vigueur qu'il devoit à sa gloire & à sa sureté. Ce délai, qu'on avoit cru devoir être

fort court, devint très-long par les viciſſitudes de la fortune qui furent continuelles tant que Noga eut un ſouffle de vie. Enfin Teuctaïs, délivré de cet ennemi redoutable, fit prier Andronic de lui envoyer Marie, l'épouſa, & ne donna pas lieu aux Romains de ſe repentir de l'alliance qu'ils avoient contractée avec lui. On ne voit pourtant pas ni que Tuctaïs ait pourſuivi Tzacca, ni qu'il ſoit entré dans les vues de ſon beau-pere en faveur de Michel. Peut-être apprit-il les derniers malheurs du fils de Noga avant d'être en état de l'attaquer dans ſa retraite. Oſphentiſthlabus s'étoit bientôt cru en état de tenter le dernier coup qui devoit lui rendre l'héritage de ſon pere. Il ſe ſaiſit de Tzacca, le jetta dans un cachot, & quelque tems après le fit étrangler par des Juifs.

Joachim, patriarche de Bulgarie, qui avoit négocié & obtenu la délivrance d'Oſphentiſtlabus, lorſque l'empereur le retenoit en ôtage, après avoir renvoyé ſa mere à Terteres, Joachim, malgré ſon caractere ſacré, ayant été ſoupçonné d'une intelligence avec les Tartares, fut condamné à être précipité, & Oſphentiſthlabus n'en fut que mieux affermi ſur le trône. Smiltzus fut

ſans eſpérance, il paroît même qu'il perdit la vie dès que le fils de Terteres eût été reconnu roi des Bulgares, tant eſt puiſſant ſur l'eſprit des peuples le droit que donne la naiſſance. Celui de Terteres, pere d'Oſphentiſthlabus parut moins ſacré, parce qu'il étoit Coman d'origine, & le premier de ſa famille qui eût tenu le ſceptre. Son fils ne craignit pas même de le rappeller en Bulgarie, après l'avoir tiré des mains d'Andronic, en échange de pluſieurs Romains qui étoient ſes priſonniers. Il ne lui rendit point la couronne, ſe contenta de lui aſſigner une ville pour ſa demeure, & de grands revenus, & n'en fut pas moins tranquille ſur le trône. Voici à quelle occaſion le roi de Bulgarie avoit eu en ſon pouvoir les priſonniers qu'il rendit à l'empereur en échange de ſon pere.

Entre les partiſans de Smiltzus, Radoſthlabus avoit été ſans contredit le plus conſidérable & le plus illuſtre, non-ſeulement par la dignité de ſebaſtocrator de Bulgarie, dont il avoit été revêtu, mais encore par la nobleſſe de ſa maiſon, qui étoit la premiere de tout le royaume. Outre la parenté qu'il y avoit entre lui & Smiltzus, il tenoit à tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans

Pachym. lib. V, c. 29.

la Bulgarie. Sa femme étoit ſœur d'Eltimère, deſpote de Crone; dont une autre ſœur avoit épouſé Terteres, & avoit été mere d'Oſphentiſthlabus. Malgré une alliance auſſi étroite, Radoſthlabus n'avoit point ſéparé ſa fortune de celle de Smiltzus, & s'étoit réfugié auprès de l'empereur, dans les vues duquel il étoit entré contre le neveu de ſa femme & en faveur de Michel Andronic, après lui avoir confirmé le titre de ſebaſtocrator, l'avoit renvoyé en Bulgarie avec une armée, à la tête de laquelle étoient pluſieurs généraux d'un rang diſtingué. Le premier ennemi qui s'étoit oppoſé à cette armée avoit été Eltimère, deſpote de Crone, qui l'avoit attaquée près de cette ville, l'avoit battue, & avoit fait priſonniers Radoſthlabus & treize officiers de marque. Ces treize officiers qu'Eltimère envoya à Oſphentiſthlabus, furent ceux-là même que ce prince échangea contre Terteres. Pour Radoſthlabus, Eltimère, après lui avoir fait crever les yeux, le renvoya à ſa femme qu'il avoit laiſſée à Theſſalonique.

La conduite d'Eltimère paroîtroit moins ſurprenante, ſi nous ajoutions, ſur le témoignage de Pachymère, qu'il étoit oncle paternel d'Oſphentiſthlabus,

& frere de Terteres; mais c'eſt certainement une contradiction manifeſte dans laquelle cet hiſtorien eſt tombé, puiſque, ſuivant lui, deux ſœurs d'Eltimère, deſpote de Crone, avoient épouſé, l'une Terteres, l'autre Radoſthlabus; ainſi il ne faut chercher que dans l'animoſité des factions le motif de la barbarie qu'Eltimère exerça ſur ſon beau-frere. Peut-être crut-il auſſi devoir ce ſacrifice à une réconciliation récente avec le fils de Terteres, contre lequel il avoit ſans doute ſoutenu Smiltzus, puiſqu'il étoit ſon gendre. Il entroit alors des mariages dans toutes les alliances des princes; mais la politique, en s'emparant de ce lien ſacré de la ſociété, l'avoit corrompu & profané, ſans en tirer que tres-peu d'avantage. La famille de Terteres nous en offre encore pluſieurs exemples. Ce prince avoit eu une fille de la ſœur d'Alan, pendant qu'avoit ſubſiſté ſon union illicite avec cette princeſſe. Elle fut mariée au crales qui régnoit alors ſur la Servie & ne fut réellement que ſa concubine. Ce crales avoit épouſé une premiere femme, dont il s'étoit bientôt dégoûté, & qu'il avoit répudiée pour s'unir avec la fille de Jean, ſebaſtocrator d'Occident, dont une autre fille avoit épouſé

Pachym. lib. III, c. 30.

ſon frere aîné. Elle étoit alors religieuſe, ce qui ne l'empêcha pas de s'unir avec elle. Grégoras nous apprend que la premiere femme du crales, qui vivoit encore, étoit fille du prince de Blachie, par où je crois qu'il faut entendre la Walachie ſeptentrionale, car il eût deſigné autrement le prince de Theſſalie, & Pachymère n'auroit pas omis ſon nom.

Lib. VI, c. 9.

Le clergé de Serbie en uſa à l'égard du crales, comme celui de Bulgarie en avoit uſé à l'égard de Terteres. Il fut obligé de renvoyer la religieuſe dans ſon couvent; mais ce ne fut pas pour reprendre ſa premiere femme, dont il étoit dégoûté. Il épouſa pour-lors la ſœur d'Oſphentiſthlabus, roi de Bulgarie, dont apparemment l'alliance lui étoit utile contre Andronic, à qui il ne ceſſoit de faire la guerre avec avantage. L'empereur ne crut pas qu'il y eût de meilleur moyen, pour mettre fin à ſes pertes, que de perſuader au crales qu'il étoit mal marié, & de lui offrir en mariage une fille de ſept ans, qu'il avoit eue de ſa ſeconde femme. Heureuſement la fille du prince de Blachie mourut vers ce tems-là, ce qui, ſuivant Andronic, mettoit le crales en état d'épouſer légitimement une quatrieme femme, la ſeconde & la troiſieme ne pouvant être

regardées que comme ſes concubines, puiſqu'il les avoit épouſées du vivant de la premiere. Le caſuiſte Andronic perſuada le crales, toujours inconſtant, & la ſœur d'Oſphentiſthlabus fut renvoyée, ſans que ſon frere ſe reſſentît de cet affront. Quelque tems après, le deſpote Michel l'Ange, beau-frere d'Andronic, mais qui avoit perdu ſa premiere femme, épouſa la fille de Terteres, partagea avec elle tous ſes titres, & en eut pluſieurs enfans; mais il ne put corriger la malheureuſe deſtinée du ſang d'Aſan: devenu ſuſpect à l'empereur par ſon mariage, & par d'autres indices de rébellion, il fut arrêté, & enfermé avec ſa femme & ſes enfans. *Pachym. lib. IV c. 13.*

On peut douter que le roi de Bulgarie ait été plus ſenſible à ce nouveau malheur de ſa ſœur qu'il ne l'avoit été au premier; mais il avoit apparemment d'autres raiſons pour rompre avec Andronic, puiſque peu après il lui fit la guerre, & lui enleva la plûpart des places qu'il avoit du côté de l'Hæmus. Il en donna deux des plus conſidérables à Eltimère, dans l'eſpérance de ſe l'attacher toujours davantage, & cependant il faiſoit ſolliciter l'empereur de lui donner pour femme une princeſſe de ſon ſang; mais la veuve de Smiltzus, qui *Lib. VI c. 18.* *L'an 1305.*

Digitized by Google

étoit Romaine, travailloit avec ſuccès à détacher ſon gendre Eltimère de l'alliance d'Oſphentiſthlabus. Celui-ci qui s'en apperçut, retira à ſon oncle les deux villes qu'il lui avoit données, & déſeſpérant de l'alliance dont il s'étoit flatté, ne garda plus de meſures avec Andronic. La défection des Alains lui fournit une occaſion auſſi favorable, qu'il pouvoit la deſirer, de chagriner ſon ennemi, & il la ſaiſit avec empreſſement.

Je dois parler ici, pour la derniere fois, d'une nation long-tems fameuſe & puiſſante, & ſi anciennement connue, que c'eſt par elle que j'ai commencé l'hiſtoire de l'Europe orientale. On doit me pardonner l'attention que je vais donner aux derniers efforts que fit cette nation pour améliorer ſon ſort. Nous avons vu comment les conquêtes de Noga l'avoient rendu maître de ce qui reſtoit dans la Scythie, de Goths, d'Alains, & de tous les peuples qui s'y étoient ſucceſſivement établis.

On n'auroit pas dû ſoupçonner qu'il y fût encore reſté des Alains; mais ſans vouloir aſſurer qu'ils deſcendiſſent des Alains d'Europe, dont parle Ammien, plutôt que des Alains orientaux, dont

une

une puiſſante colonie reſta au pied du Caucaſe, & s'y maintenoit encore au tems d'Alexis Comnene; il n'eſt pas plus étrange qu'il reſta au nord du Pont-Euxin une tribu de ces Alains qui, avec les Huns, avoient détruit l'empire d'Hermanrich, qu'il ne l'eſt qu'une tribu des Goths, ſujets de ce prince, fut reſtée dans la Cherſoneſe & y habitât le pays de Dores, vers la fin de l'empire de Juſtinien I. & ſi ces Goths furent Chrétiens auſſi-bien que les Tetraxites, ſans être jamais ſortis de leur pays, les Alains, qui furent leurs voiſins, purent de même embraſſer la religion Chrétienne que profeſſoient les Boſphorans. Grégoras nous apprend en effet que les Alains étoient Chrétiens. *En l'année*, dit-il, qui *ſuivit* l'alliance d'Andronic avec le crales de Servie, c'eſt-à-dire en 1301, *quelques Maſſagettes, du nombre de ceux qui habitoient au-delà du Danube, envoyerent ſecrétement des députés à l'empereur, parce qu'étant Chrétiens depuis long-tems & ayant été ſubjugués par la force des armes, ils déſiroient également & de recouvrer la liberté que les Scythes leur avoient ravie, & de ſe ſéparer de cette nation idolâtre, dont ils déteſtoient l'impiété.* Ils demandoient à l'empereur autant de terrein qu'il en falloit pour une colonie de plus de dix mille *Lib. 17, c. 10.*

hommes, offroient de s'y établir avec leurs familles, & promettoient de le ſervir contre les Turcs qui ravageoient alors impunément tout ce qui reſtoit aux Romains en Aſie.

Lib. IV, c. 16. Pachymère, auteur contemporain, ne parle point de la religion des Alains, & mérite mieux d'être ſuivi que Grégoras. La fiere & courageuſe nation des Alains, dit cet auteur, dont le nombre étoit d'environ ſeize mille hommes, & dont plus de la moitié étoit propre à la guerre, avoit perdu Noga & ſe trouvoit libre du ſervice qu'elle lui avoit voué, depuis que ce conquérant étoit tombé ſous les coups de Tuctaïs. Elle deſira d'entrer au ſervice de l'empereur, & s'adreſſa à l'évêque de Bitzine, pour ſolliciter, par ſon entremiſe, ſon admiſſion ſur les terres & ſous l'obéiſſance d'Andronic. L'évêque de Bitzine ayant rendu compte à l'empereur de la propoſition qui lui avoit été faite, ce prince, ſon fils Michel, auſſi empereur, & tous leurs conſeillers, remercierent le Ciel de ce qu'il leur envoyoit, dans leur détreſſe, tout ce qu'ils auroient pu lui demander de plus avantageux : nous aurions dû acheter à tout prix, diſoient-ils, un renfort auſſi conſidérable, & on nous prie de l'accepter : les Alains qui

s'offrent à nous ont été le corps de réserve, la troupe choisie de Noga; c'est avec eux & par eux qu'il a fait de si grandes choses, il leur a dû toute sa gloire & tous ses succès; celui-là seroit bien insensé qui ne reconnoîtroit pas le doigt de Dieu dans la résolution qu'ils ont prise de se donner à nous.

Aussi-tôt l'empereur leur fit expédier des lettres, telles qu'ils pouvoient les desirer, & avec une diligence égale, les Alains entrerent sur les terres de l'empire avec leurs chariots; par-tout ils trouverent des vivres en abondance: les plus distingués d'entr'eux furent admis à l'audience de l'empereur, on leur donna des chevaux, aux dépens de la cavalerie Romaine, que l'on mit à pied, & on les fit passer en Asie, où l'ordre étoit donné de leur assigner des terres & des habitations. Andronic fondoit sur eux toute l'espérance qui lui étoit revenue de défendre l'Asie. Leur docilité, leur bravoure, leur expérience à la guerre, devoient faire le salut de l'empire, car telle étoit la réputation des Alains, & à tous ces égards ils l'emportoient de beaucoup sur les Romains, à qui Andronic reprochoit d'être efféminés, timides & mutins. C'est ainsi qu'Andronic jugeoit de ses sujets pen-

dant qu'il mettoit toute ſa confiance en des étrangers qu'il ne connoiſſoit pas, & qui, chez lui, pouvoient être très-différens de ce qu'ils avoient été ſous Noga. Les Alains renouvellerent à l'empereur les promeſſes qu'ils lui avoient faites de le ſervir avec zele & docilité; mais à cette ſeule condition, qu'ils ſeroient employés comme ils l'avoient été par Noga, qu'on ne les enfermeroit point dans les fortereſſes, & qu'on ne les partageroit point en petits corps. Cette demande leur fut accordée ſans peine, & on n'en fit que trois diviſions, dont la plus nombreuſe fut réſervée à l'empereur Michel, qui devoit bientôt paſſer en Aſie.

Tant de complaiſance & la confiance exceſſive que les deux empereurs témoignoient aux Alains, euſſent été ſeules capables de les rendre indociles, violens & rebelles. On leur trouva tous ces vices dès qu'ils furent en Aſie; mais les empereurs, toujours prévenus, ne virent dans leur conduite, qu'un peu de Barbarie avec beaucoup de bravoure. Il ne faut que les apprivoiſer, diſoient-ils, tant de courage entraîne néceſſairement un peu de férocité. Les deux princes avoient raiſon; mais il falloit que les Alains reſpectaſſent leurs alliés ou qu'ils

les eſtimaſſent, & à la premiere occaſion qui ſe préſenta de combattre, lorſqu'ils demandoient inſtamment la bataille, quand Michel l'avoit fait réſoudre dans un conſeil de guerre, & qu'on étoit déja en préſence de l'ennemi, la lâcheté des généraux qui avoient le plus de crédit, fit faire une retraite qui eut tous les inconvéniens d'une défaite, & à la ſuite de laquelle les ſoldats Romains furent obligés de ſe diſperſer, pour aller défendre leurs foyers. Les Alains, reſtés preſque ſeuls avec Michel, ne diſſimulerent point le regret qu'ils avoient d'être venus dans un pays, où l'on éprouvoit tous les inconvéniens de la guerre, ſans la faire: « Depuis long-tems, dirent-ils à Michel, » nous eſſuyons de très-grandes fatigues; » jamais nous n'avons été ſi long-tems » dans un camp, & nous ſentons le be- » ſoin de nous repoſer avant d'avoir » vaincu. Il n'en étoit pas ainſi lorſque » nous ſervions ſous Noga: il nous me- » noit au combat, nous le faiſions triom- » pher, & la victoire ſuivie des douceurs » d'un repos sûr, glorieux, & que l'abon- » dance de toutes choſes rendoit déli- » cieux, terminoit heureuſement la » guerre; mais faire des campagnes » ſans fin, être toujours aux mains » avec l'ennemi ſans le vaincre, nous

» épuiſer par des travaux auſſi ſtériles » que l'oiſiveté, c'eſt un art que nous » ignorons & que nous ne pouvons » pratiquer ». Ainſi parloient les Alains, & ils faiſoient aſſez entendre que, ſi on ne leur accordoit pas leur congé, ils sauroient bien le prendre. Michel obtint pourtant un délai de trois mois, & profita de ce tems pour demander à ſon pere ou qu'il lui indiquât un expédient propre à retenir les Alains, ou qu'il ſe mît en état de les attacher par des largeſſes. Andronic étoit réſolu de prendre ce dernier parti; mais les troubles de l'égliſe qui ébranloient toujours le trône, & d'autres affaires non moins fâcheuſes abſorberent toute ſon attention, & les trois mois s'écoulerent ſans que Michel fût en état de contenter les Alains.

Il n'y avoit plus qu'une fuite précipitée & honteuſe qui pût le ſouſtraire au péril qu'il alloit courir, ſi les Alains l'abandonnoient à la vue de l'ennemi. Il prit ce parti qui ne fut pas ſans inconvénient, & les Alains paſſerent furtivement, le Boſphore, pendant qu'un grand officier de l'empire négocioit avec eux, & faiſoit des diſpoſitions, pour empêcher, par la perſuaſion ou par la force, ce qu'il appelloit une déſertion, ou du moins pour ôter

aux déſerteurs la dépouille des ſoldats Romains, ces armes & ces chevaux qu'Andronic leur avoit donnés, parce qu'eux-mêmes s'étoient donnés à lui. Les Alains oppoſerent à cette derniere demande qu'ils ne prétendoient point quitter le ſervice de l'empereur, mais ſeulement prendre quelque repos, & revenir enſuite. Pendant cette négociation, les Alains paſſerent le Boſphore en aſſez grand nombre pour oſer ſe mettre en bataille, afin d'en impoſer aux Romains: ceux-ci voulurent réparer par la force ce qu'ils avoient perdu par la ruſe, & commencerent à tirer ſur les Alains qui tirerent auſſi. Le grand domeſtique qui commandoit les Romains, craignant que le combat ne devînt ſérieux, courut ſe préſenter aux Alains, dans l'eſpérance que ſa préſence les contiendroit; mais un trait, parti du milieu d'eux, vint le frapper & l'étendit mort ſur la place. En le voyant tomber, les deux armées reſterent immobiles, & ne s'ébranlerent enſuite que pour s'éloigner l'une de l'autre: les Romains parce qu'ils étoient ſans chefs; les Alains parce qu'ils ſentirent toute l'énormité de leur crime, & dès-lors commençant à déteſter leur rebellion, ils en dénoncerent eux-mêmes

les auteurs à Andronic, ils le firent prier de les entendre dans leurs défenſes, de punir les plus coupables, & de pardonner à ceux qui ne l'étoient que pour avoir été ſéduits. En même tems, ils remirent aux Romains leurs armes & leurs chevaux, & ne parurent plus que dans un état digne de compaſſion, déſarmés & à pied, eux qui, peu auparavant, étoient armés de toutes pieces & ſuperbement montés.

C. 25. Un repentir auſſi prompt & auſſi ſincere appaiſa l'empereur qui leur pardonna. Il dut s'applaudir de ſon indulgence, lorſque, peu après, ces mêmes Alains ſauverent une armée Romaine qui avoit été miſe en fuite, & ſe firent hacher en pieces pour arrêter l'ennemi qui le pourſuivoit. Mais que pouvoient les Alains mal ſecondés & mal employés contre toute la puiſſance des Turcs, & contre tous les autres fléaux qui déſoloient l'empire? Huit mille Latins qu'on appelloit Catalans & Amogabares, furent alors appellés au ſecours des Grecs: un templier apoſtat les commandoit: le nom des premiers indique leur patrie: ils avoient ſervi contre Charles d'Anjou dans la Sicile. Pachymere dit qu'Amogabares étoit le véritable nom des autres, & conjecture que cette nation

Lib. V, c. 12.

descendoit des Abares. J'en crois plutôt son commentateur qui donne à ce nom la même étymologie qu'au nom des Algarves, dont il est parlé dans l'histoire d'Espagne par Mariana. C'étoient, selon le commentateur, des Maures venus d'*Afrique* ou de l'*Occident*, ce que signifioit aussi leur nom. Le chef de ces étrangers, le célebre Rontzerius ou Roger, ce templier apostat, dont nous avons parlé, élevé à la dignité de grand général, commanda aussi les Alains en cette qualité, & se fit remettre l'argent qui devoit être partagé entre eux & les Latins. Le partage fut très-inégal, & devint un motif de jalousie entre les deux peuples. Les Italiens, loin de se faire pardonner la préférence que l'empereur leur avoit donnée en prenant parmi eux son grand général, & celle que Roger leur marquoit par l'inégalité de la solde, insulterent aux Alains en toute occasion, & leur firent essuyer des affronts, tels que ne les endurent pas des gens de cœur qui ont les armes à la main. Bien-tôt on en vint aux mains, pour un sujet peu grave en soi, mais qui suffisoit à des rivaux. Les Alains, pris au dépourvu, eurent du dessous, & le hasard voulut que le fils de Georgue, leur chef suprê-

Lib XII. c. 17.

Lib. 7. c. 22.

me, fût tué dans cette malheureuſe rencontre. Un combat, plus ſérieux parce qu'on s'y étoit préparé, fut livré le lendemain : trois cens Latins reſterent ſur la place, & telle fut encore la modération des Alains, qu'ils ceſſerent de combattre & de tuer, dès que Roger ſe fut montré pour le leur ordonner. Mais Georgue avoit perdu un fils chéri ; les Alains un prince qu'ils avoient adoré. Tous en paroiſſant s'appaiſer, jurerent dans leurs cœurs de venger & le prince & les Alains morts avec lui, & eux-mêmes. Ils étoient au nombre de mille dans l'armée de Roger, qui y comptoit ſix mille Italiens, & quelques Romains.
c. 23. C'étoient trois corps diſtincts qui ne ſe mêloient point dans le combat, & qui ne vouloient faire ni plus ni moins les uns que les autres. Cependant le nombre des Alains s'accrut juſqu'à quinze cens ; & ils n'attendoient qu'une occaſion favorable pour ſe ſéparer du grand général. Ils crurent l'avoir trouvée, lorſque
c. 31. Roger eut entrepris le ſiege de Magneſie : ils ſortirent de ſon camp, & deſeſpérant de paſſer le détroit de Gallipoli, pour retourner chez eux, ils errerent dans cette partie de l'Aſie qui appartenoit encore aux Romains, occupant tantôt un camp, tantôt un autre, quelquefois

réunis, & plus souvent séparés par troupes de deux ou trois cens hommes, & dans cet état même, redoutables aux Perses & chers à Andronic. Ce prince les fit prier de rejoindre le grand général; mais ils jurerent qu'ils mourroient plutôt que de se remettre sous les ordres de cet homme odieux.

Il repassa lui-même dans l'Occident, fut mécontent, devint suspect, s'appaisa quand on l'eût fait césar, & périt par un assassinat: ce qui fit à l'empire autant d'ennemis qu'il nourrissoit de Catalans & d'Amogabares. Les Alains qui avoient joint l'empereur Michel à Andrinople, furent les auteurs de cet assassinat: Georgue, leur prince, porta lui-même à Roger le coup mortel dans la chambre de l'impératrice, & aussi-tôt les Alains monterent à cheval, les troupes d'Asie se joignirent à eux pour exterminer les Latins qui furent surpris & battus, mais qui devinrent bien-tôt redoutables par leur réunion & leur fureur. Plusieurs batailles, quelques-unes malheureuses, ne désarmerent point ces vieux guerriers qui avoient éprouvé toutes les fortunes. Les Alains furent d'abord leurs ennemis les plus dangereux; mais tout-à-coup on les vit éviter le combat qu'ils avoient commencé avec ardeur, & on *Lib. VI, c. 3, & seq.*

crut que c'étoit parce qu'ils n'avoient été payés depuis long-tems ; mais il n'étoit pas moins vraiſemblable qu'ils venoient d'apprendre que leur ancienne patrie alloit leur être ouverte, & que, réſolus à quitter les Romains, dont les mœurs leur étoient encore plus odieuſes que la religion des Tartares, ils avoient voulu ou ſe ménager, ou faire battre les Romains, afin qu'ils fuſſent hors d'état de s'oppoſer à leur retraite. Le bruit couroit alors, & il étoit en effet très-vrai, que Tuctaïs avoit envoyé une ambaſſade à Andronic pour lui redemander les troupes qu'il lui avoit prêtées ; il vouloit parler des Alains.

Michel fut en effet battu, & ſon armée diſperſée : les Alains pillerent la Thrace, comme s'ils euſſent été ſes vainqueurs, ſans doute parce qu'il leur falloit des vivres, & que leur ſolde étoit encore dans le tréſor d'Andronic : car toute leur hiſtoire ne prouve ni qu'ils fuſſent un peuple injuſte, ni que la férocité dominât dans leur caractere. L'empereur qui ne pouvoit ſe réſoudre à les perdre, leur envoya Cuximpaxis, qu'ils connoiſſoient particulierement pour avoir ſervi avec lui ſous Noga, & qui depuis ce tems-là, avoit été ambaſſadeur d'Andronic auprès de Tuctaïs. Il ne ſembloit

pas du moins, qu'il pût faire un meilleur choix pour traiter avantageuſement avec les Alains. Ce prince comptoit la 23e année de ſon regne, lorſqu'il ſe trouva autant d'ennemis ſur les bras qu'il lui reſtoit de provinces: les Turcs ravageoient l'Aſie: la Cherſone & la Macédoine étoient en proie aux Amogabares: Oſphentiſthlabus, avec qui on avoit fait une mauvaiſe paix d'abord après la mort de Roger, déſoloit le pays d'Eltimere, ſans autre raiſon que l'inclination qu'il lui ſuppoſoit pour l'empereur. Cependant Cuximpaxis étoit chez les Alains, & on ne s'appercevoit pas du ſuccès de ſa négociation; on remarquoit au contraire que les Alains étoient plus animés & plus audacieux que jamais. Ils diſoient même qu'ils étoient enfin aſſurés de ce qu'ils n'avoient fait que ſoupçonner juſqu'alors, que Tuctaïs avoit envoyé une ambaſſade à l'empereur pour les reclamer comme les anciens camarades des Tartares, & que rien n'avoit pû leur arriver de plus heureux, depuis que l'alliance des Romains leur étoient devenue odieuſe par tant de raiſons. C'étoit à Cuximpaxis qu'ils avoient l'obligation de ſavoir à quoi s'en tenir, & ils ne croyoient pas pouvoir lui témoigner aſſez de recon- *Liv. c. I.*

noiſſance. De ſon côté, Cuximpaxis paroiſſoit s'être donné à eux, ſans retour, & avoit même épouſé la fille de Curſitas leur chef. Auſſi-tôt les Alains s'emparerent d'un poſte avantageux qu'ils fortifierent avec ſoin, & où ils raſſemblerent leurs chariots: là ils dépoſerent leurs femmes & leurs enfans, &, délivrés de toute inquiétude, depuis qu'ils avoient mis en ſureté ce qu'ils avoient de plus cher, ils ſe permirent des excurſions plus lointaines & plus lucratives qu'ils n'en avoient encore fait. Andronic en fut averti, & ne voulut pas le croire. Cuximpaxis l'entretenoit dans ſon erreur, en le faiſant aſſurer que tout ce qu'il faiſoit avoit pour objet le plus grand bien de l'empire.
C. 14. Il retourna même auprès de l'empereur, & l'avertit que le roi de Bulgarie étoit ſur le point de prendre à ſa ſolde les Turcopules, milice étrangere qui faiſoit un corps de dix mille hommes, & qui tiroit ſon origine des contrées du nord, d'où elle étoit venue chercher fortune chez les Romains. Les Turcopules s'étoient fait baptiſer, & peu après, s'étoient révoltés, à l'exemple des Alains.

L'avis que Cuximpaxis avoit donné à Andronic ſe trouva faux; les Turcopules ſe joignirent aux Amogabares, &

lorſque les Alains les virent prendre la route de Callipoli, ils les attaquerent & leur firent quelques priſonniers, dont ils envoyerent la moindre partie à l'empereur, pour l'entretenir dans l'eſpérance qu'il avoit de les regagner; mais dans le même tems ils traitoient avec Oſphentiſthlabus, qui venoit de conquérir Anchiale & Meſembrie, & leur paroiſſoit aſſez puiſſant pour les protéger. Ils lui demanderent des généraux de ſa nation, & Oſphentiſthlabus les leur envoya avec un renfort d'environ mille hommes. Devenus plus hardis par cet accroiſſement de forces, ils tinrent la campagne, & ſe mirent en marche pour conduire leurs femmes & leurs enfans dans la Bulgarie; ils y conduiſoient auſſi les priſonniers qu'ils avoient faits ſur les Turcopules, & preſque toutes les femmes de ces derniers. S'ils entroient une fois dans la Bulgarie, les Turcopules devoient renoncer pour jamais à ſe venger & à revoir leurs femmes. Au premier avis qu'ils eurent de la marche des Alains, ils s'adreſſerent à leurs nouveaux alliés, pour en être aſſiſtés, & avec la plus grande partie des Amogabares, ils ſe mirent à la pourſuite de leurs ennemis, qu'ils joignirent lorſqu'ils étoient prêts d'entrer dans la Bul- *L'an 1308.*

garie. Les Alains ſe firent auſſi-tôt un rempart de leurs chariots, qui étoient en grand nombre, & reçurent les ennemis avec leur courage accoutumé, pluſieurs même combattirent en raſe campagne, & tuerent beaucoup de monde, ſur-tout aux Turcopules qui s'expoſerent le plus ; mais ils furent preſque tous tués. Les fleches manquerent aux autres (ils étoient très-bons archers) & après avoir eu long-tems l'avantage, ils abandonnerent à l'ennemi une victoire ſanglante, un butin immenſe, & ſur-tout un grand nombre de jeunes & belles femmes. Les Amogabares employerent pluſieurs jours à raſſembler & à partager cette riche proie.

C. 21. Le reſte des Alains, en aſſez grand nombre, ſe réfugia ſans doute chez Oſphentiſthlabus, qui bientôt après rechercha auſſi l'alliance de Romefort, nouveau chef des Amogabares, & lui donna en mariage ſa ſœur, veuve de Tzacca qu'il avoit fait périr. On ne voit pas que cette alliance ait eu des ſuites : ce roi de Bulgarie fit enfin la paix avec l'empire & obtint ce qu'il deſiroit depuis long-tems. L'empereur Michel lui donna en mariage ſa fille Théodora, & il n'en fut pas plus attaché au grand-pere de ſa femme, duquel il alloit

Johan. Cantac. hiſt. lib. 1, c. 1.

C. 34

avoir de nouvelles raiſons de ſe déclarer l'ennemi, lorſqu'il mourut de maladie en 1322. Il eut pour ſucceſſeur ſon *c. 35.*
fils George Terteres, qui commença ſon regne par une irruption dans la Thrace, & ſe rendit maître de Philippopole, où il mit une bonne garniſon; mais la mort termina un regne qui paroiſſoit devoir être plus brillant qu'heureux. Ce fut un contre-tems fâcheux *c. 36.*
pour la Bulgarie, de laquelle ſe détacherent pluſieurs villes, les plus voiſines des Romains, & dont un grand nombre d'autres furent pris par Bœſilas, frere cadet de Smiltzus & de Radoſthlabus, qui ſe fit donner par l'empereur le titre de deſpote de Bulgarie, & établit ſa réſidence à Copſis, dont ſon deſpotat prit le nom. Philippopole, malgré un ſiége de quatre mois que lui fit eſſuyer le jeune Andronic, reſta unie au royaume de Bulgarie, par la bravoure de la garniſon qui étoit compoſée de mille cavaliers choiſis, tant Alains que Bulgares, ou Myſiens, & de deux mille fantaſſins armés de boucliers: leurs chefs étoient Stiles & Temeres, tous deux Alains, & Inas, Hongrois; un Ruſſe, nommé Ibanes, les commandoit tous.

Ces braves gens défendoient encore Philippopole, lorſque les princes My-

ſiens s'aſſemblerent pour donner un ſucceſſeur à Terteres, qui n'avoit point laiſſé d'héritiers. Leur choix tomba ſur le fils d'un deſpote, nommé Stréanzimère, & qui lui-même étoit Seigneur de Bidynes; il s'appelloit Michel, & appartenoit, par ſon origine, aux deux nations des Myſiens ou Bulgares, & des
Ternobe. Komans. Dès qu'il eut été élu, on le mit en poſſeſſion de Trinobe, capitale du royaume & de tout le pays. Michel raſſembla auſſi-tôt une armée, à laquelle il joignit quelques Scythes, & ſurtout un corps auxiliaire très-nombreux, que lui fournirent les *Oncroblaques*. C'eſt pour la premiere fois que je trouve ce nom dans l'hiſtoire Grecque. Il doit déſigner indifféremment tous les Valaques qui habitoient au nord du Danube & dans le voiſinage de la Hongrie. Quoique l'armée de Michel fût nombreuſe, il n'oſa attaquer le jeune Andronic qui aſſiégeoit Philippopole; mais l'invaſion qu'il fit ſur le territoire des villes qui après la mort de Terteres, s'étoient données aux Romains, obligea Andronic de renoncer à la priſe de Philippopole pour aller à la rencontre des Bulgares. Cependant cette ville fut recouvrée par une ſurpriſe ſemblable à celle qui l'avoit fait perdre. Michel s'en dédommagea

par la prise de Copsis & de quatre autres villes qui composoient toute la seigneurie du despote Bœsilas. Bientôt après il épousa la veuve d'Osphentisthlabus, sœur du jeune Andronic, & ce mariage facilita une réconciliation qui fut durable entre les Romains & les Mysiens. *C. 39.*

Leur union n'empêcha pourtant pas les Scythes ou Tartares de continuer leurs irruptions annuelles sur les terres de l'empire. C'étoit un usage auquel ils se conformerent en cette même année avec plus d'appareil qu'ils n'avoient encore fait. Cent vingt mille hommes sous la conduite de deux chefs, Taitach & Toglu-Torgan, camperent au milieu de la Thrace, & la ravagerent pendant quarante jours. La guerre civile, qui se renouvella quelque tems après entre les deux Andronics, donna lieu à Michel de se mêler des affaires de l'empire, & peut-être de former les plus vastes projets. Le jeune Andronic les déconcerta, & bientôt après il détrôna son grand-pere; mais quoiqu'il eût mis fin à la guerre civile, par la prise de Constantinople, Michel, à qui les Scythes fournissoient autant de troupes qu'il en vouloit, ne l'en respecta pas davantage, & les frontieres des deux Etats furent le *1324.* *C. 57.* *C. 58.*

Digitized by Google

Lib. 11, cap. 21. théatre d'une nouvelle guerre. Enfin la haine que les deux princes avoient jurée à Etienne, crales de Servie, l'emporta ſur les motifs qu'ils avoient de ne pas s'aimer. Michel commanda lui-même ſon armée contre le crales, ſe laiſſa tromper par une trève frauduleuſe, fut battu, bleſſé & pris, & mourut entre les mains de ſes ennemis. Les Serviens ſe contenterent de déſarmer les Myſiens, parce qu'étant de la même nation, dit Cantacuzène, c'eût été un crime, ſuivant leurs mœurs, de faire des priſonniers les uns ſur les autres. Le même uſage s'étoit établi entre les Romains & les Bulgares, parce que les uns & les autres étoient Chrétiens, dit encore Cantacuzène.

Michel avoit eu deux femmes, toutes deux vivantes, & qui toutes deux lui avoient donné des enfans; la premiere étoit ſœur du crales Etienne, & avoit été répudiée. Les princes Bulgares la rappellerent avec ſes enfans, & la mirent en poſſeſſion de la capitale & du royaume, après avoir chaſſé de chez eux Théodora, ſœur d'Andronic, & ſes enfans. Ce fut pour l'empereur une occaſion de faire des conquêtes ſur les Bulgares; mais il ne rétablit pas ſa ſœur, & ſa rivale elle-même ne jouit pas

long-tems de ſon triomphe ſur elle. Deux ſeigneurs Bulgares la chaſſerent à ſon tour, & l'obligerent de ſe réfugier chez Etienne, crales de Servie & ſon neveu. Ce ſeroit une raiſon de croire que le crales qui avoit vaincu Michel, étoit mort, & que cet évenement avoit influé ſur la fortune de ſa ſœur. Quoi qu'il en ſoit, Alexandre, fils de Stréanzimère, & d'une ſœur de Michel, fut élevé ſur le trône, qu'il occupa pendant pluſieurs années avec aſſez de gloire. Il ſe rendit fameux ſous les regnes peu fortunés d'Andronic le jeune & de Jean Cantacuzène. *C. 26.*

Je ne puis m'empêcher de relever une erreur de Chalcocondyle, qui prétend que ce fut le crales de Servie qui fit monter Alexandre ſur le trône; cet écrivain eſt peut-être plus véridique, lorſqu'il ajoute qu'après lui régna ſon fils Suſman, à qui Amurat fit la guerre, & qui en obtint la paix en devenant ſon beau-pere. Cantacuzène dit pourtant que le fils d'Alexandre s'appelloit Michel Aſan, qu'il épouſa Marie, fille du jeune Andronic, & qu'il fut couronné du vivant de ſon pere. Il parle auſſi d'un Siſman, fils de Michel, & de la ſœur du crales, qui avoit d'abord ſuccédé à ſon pere, & qui s'étoit réfugié chez les Tartares, lorſque ſa *Lib. I.* *Lib. II. c. 34.* *Lib. III. c. 12.*

mere avoit été chaſſée de la Bulgarie par la faction d'Alexandre. Il ſe retira enſuite chez les Romains, qui refuſerent de le livrer à ſon ennemi. Je ſuis très-porté à croire qu'il lui ſuccéda au préjudice de Michel Aſan, ou après ſa mort; auquel cas Chalcocondyle ne s'eſt trompé que ſur le nom de ſon pere. Cet hiſtorien nomme auſſi Michel, prédéceſſeur d'Alexandre; mais c'eſt pour lui donner le titre de duc de Myſie, & pour dire que Trinobe avoit été ſa ville capitale, & qu'il étoit plus ancien que le crales Stephan ou Etienne. Chalcocondyle fait cette derniere remarque, parce qu'il attribue à Stephan une très-grande révolution, qu'il prétend être arrivée dans l'Illyrie & la Grece, au tems d'Andronic l'ancien, par où il faut entendre, non Andronic I. mais le fils de Michel Paléologue, & le grand-pere d'Andronic le jeune, qui fut le troiſieme du nom.

Chalcoc. & Joan. Cantac. lib. IV, c. 19. Le roi des Triballes, dit Chalcocondyle, étant parti de Scupi, *qui étoit ſa ville capitale*, avec une bonne armée & d'excellens généraux, commença par ſubjuguer Caſtorie & ſon territoire. S'avançant enſuite dans la Macédoine, il conquit tout ce qui eſt aux environs de Thermes, d'où remontant vers la Save, il fit de grands exploits le long du Danube,

Digitized by Google

& conquit auſſi cette contrée. Par-tout il laiſſa des capitaines fideles, qui ſurent lui conſerver ſes conquêtes, & contribuerent beaucoup à en faire un prince très-puiſſant. Il ſe prévalut de tous ces avantages, & plus encore de la négligence & de la lâcheté du vieux Andronic, pour attaquer auſſi les Grecs qu'il voulut détruire. Il mena même une armée juſqu'aux portes de Byzance, & ſe retira ſans avoir été attaqué; car les Grecs ne ſurent jamais lui oppoſer que leurs murailles. L'Etolie vit auſſi ce conquérant qui s'y empara de Joannine ou Caſſiope.

Etienne donna le gouvernement de cette partie de la Macédoine qui étoit voiſine de l'Axius, à Zarcus, qui étoit le premier de ſes officiers. Depuis Pherres juſqu'à l'Axius, Pogdan (frere de Liberus, ſelon Cantacuzène), gouverna le reſte de la Macédoine conquiſe. Au-delà de Pherres (qui ne fut perdue que ſous Jean Cantacuzène), deux freres commanderent ſur un grand pays; c'étoit Crates, échanſon du roi, & Ungleſe, ſon grand-écuyer. Bulcus Eléazar, fils de Rancus, eut le pays ſitué ſur le Danube; le zupan Nicolas eut Trica & Caſtorie; Prialup, l'Etolie; Pladicas, Ochride & le pays de Priliapée. Tous

Lib. III, c. 43.

Lib. III, c. 89, l. IV, cap. 4 & 21.

ces gouverneurs, & peut-être d'autres encore, car Jean Cantacuzène nous apprend que de ſon tems il y avoit dans les Etats du crales vingt-quatre grands ſeigneurs ou ſupans, qui avoient chacun ſon corps de troupes, & ſans le conſentement deſquels le crales ne pouvoit faire aucune entrepriſe importante ; tous ces gouverneurs, dis-je, s'approprierent leurs provinces, après la mort du crales (qui fut ſuivie d'une guerre civile), convinrent entre eux de ne ſe jamais faire la guerre les uns aux autres, & tournerent toutes leurs forces contre les Grecs. Cette ligue eût été plus utile ſi, mieux combinée & plus durable, elle eût réuni toutes les forces de la Servie contre les Turcs, qui alloient bientôt être le ſeul fléau de cette partie de l'Europe. Je devrois peut-être comparer ce que dit Chalcocondyle avec les témoignages de Pachymère & de Jean Cantacuzène, qui parlent ſouvent des crales de Servie ; mais il ne réſulteroit de cette diſcuſſion que des doutes & de légeres corrections, que je laiſſe à ceux qui écriront l'hiſtoire des Turcs ou celle de l'empire Grec. Peut-être me ſuis-je déjà trop écarté de l'antiquité, à laquelle me ramene ce que je dois encore dire de quelques peuples Occidentaux,

Lib. I, c. 55. Lib. III. c. 43, 44, 45, 48.

Joan. Cantac. Lib. IV, c. 43.

&

& même des Bulgares & des Avares, relativement à l'Occident. J'ajouterai cependant ici une remarque qui intéreſſe également les deux extrémités de l'Europe; c'eſt que les Theſſaliens ayant appellé les Catalans pour le bonheur de l'empire, ces derniers s'établirent dans l'Attique & la Béotie, qu'ils occupoient encore, lorſqu'après la mort d'Andronic III. Etienne, crales de Servie, fit une irruption dans la Macédoine, & s'avança juſqu'à Theſſalonique. Cantacuzène comptoit alors la réduction des Catalans ſous les loix de l'empire, entre les avantages d'une expédition qu'il propoſoit à la régente, veuve d'Andronic. Ils n'obéiſſoient donc pas à l'empire. Quels hommes habitoient alors la patrie des Ariſtide & des Epaminondas! Mais à quelles migrations à peine croyables avoit ſurvécu cette race d'hommes, ſi les Catalans étoient des Alains? Il eſt vraiſemblable que leur poſtérité ſubſiſte encore dans cette contrée, ſi la ſervitude, poiſon lent mais certain de l'eſpece humaine, ne l'y a pas fait périr.

Joan. Cantac. lib. III, c. 12.

CHAPITRE XVI.

Décadence des Avares du côté de l'Occident. Quelle part ils prennent aux affaires d'Italie. Les Carinthiens ou Sclaves de Carinthie y prennent part auſſi, & avec plus de gloire. Etymologie de leur nom. Remarques ſur les Bohêmes, & ſur pluſieurs noms anciens qui ſe conſervent en Germanie. Qu'on n'en peut rien conclure pour l'identité des habitans anciens & modernes. Origine des Ruſſes rapportée aux Francs. Antiquité des Normands. Fables des Bohêmes & des Polonnois.

NOUS avons préſenté l'enchaînement des évenemens principaux qui donnerent des maîtres & des habitans, des tyrans & des cultivateurs à l'Europe orientale, depuis la révolte des Bulgares contre les Abares, arrivée vers l'an 631, juſqu'à la premiere apparition des Tartares, juſqu'au tems où l'on connut un grand peuple ſous le nom de Blaques ou de Valaques. La premiere de ces révolutions détruiſit l'empire tyrannique que les Abares exerçoient depuis long-tems ſur les

Grecs, qui sembloient ne retenir le nom de Romains, qu'afin qu'un même nom fournît des exemples opposés de sagesse & d'imprudence, de valeur & de lâcheté, de foiblesse & de constance, d'accroissement & de décadence. Quel peuple cependant n'offriroit point ce contraste, si tous les peuples avoient eu des historiens comme en eut l'empire Romain!

Les Avares nous l'offrent avec moins d'éclat & de détails, mais aussi dans un espace de tems beaucoup plus court. Leur grande prospérité ne se soutint que pendant environ soixante & dix ans. Leur gloire s'éclipsa dans l'Orient au bout de ce tems. L'Occident leur fut moins funeste, parce que de ce côté-là ils n'eurent point d'ennemis, ou que les différens intérêts, qui divisoient l'Europe occidentale, leur y fit trouver des alliés & des amis dont les forces se contre-balançoient. Nous ne voyons pourtant pas qu'ils y aient conservé leur ancienne activité. Depuis l'an 631 l'histoire ne les nomme qu'en 662, tems auquel Grimoald monta sur le trône des Lombards, après en avoir fait descendre Bertharide. Ce prince se réfugia dans la Scythie, & trouva un asyle auprès du *Paul. Varnef. h. Lang.*

liv. v, c. 2. cacan des Abares. Grimoald l'ayant appris, envoya des ambaſſadeurs au cacan, pour lui déclarer que s'il gardoit plus long-tems Bertaride dans ſon royaume, il ne devoit pas s'attendre à conſerver ni ſon alliance, ni celle des Lombards, de laquelle il avoit joui juſqu'alors. Auſſitôt le cacan fit venir Bertaride, & lui dit qu'il pouvoit ſe retirer où il voudroit, mais qu'il ne devoit pas reſter plus longtems chez les Avares, pour n'être pas une occaſion de brouillerie entre eux & les Lombards. Bertaride obéit, & alla ſe réfugier auprès de Grimoald lui-même. Ce prince généreux ne lui donna pas ſujet de s'en repentir, & ſa conduite augmenta la honte dont s'étoit couvert le foible & timide cacan. La fiere déclaration du roi Lombard avoit été juſtifiée par la foibleſſe du prince Abare; l'une prouve que les Abares n'étoient plus redoutés; l'autre qu'ils ne méritoient plus de l'être.

Si le cacan eût ſaiſi l'occaſion que la fortune lui avoit ménagée de ſoutenir une guerre glorieuſe, peut-être eût-il arrêté la décadence de ſon empire, & Grimoald en inſultant trop tôt au peuple, qui ne devoit pas avoir entierement dégénéré, auroit, contre ſon intention, ranimé ſon ancienne vertu.

Digitized by Google

C'eſt ſouvent le plus grand ſervice que l'on puiſſe rendre à un peuple, que de l'irriter au moment où il tombe en léthargie; mais le cacan laiſſa échapper cette occaſion de ranimer ſes ſujets, & de rétablir la gloire de ſa nation, & il hâta ſa chûte. Ce prince n'eut pas même aſſez de cœur pour ſavoir mauvais gré à Grimoald de la hauteur avec laquelle il l'avoit traité. Peu d'années après Grimoald ayant été obligé de ſe tranſporter dans l'Italie méridionale, pour arracher le Beneventin à cet empereur d'Orient qui avoit fixé ſon ſéjour en Sicile, & que vengea ſon fils Conſtantin Pogonat; Lupus, duc du Frioul, à qui le roi des Lombards avoit confié ſon palais de Pavie, abuſa de l'autorité qui lui avoit été remiſe au point qu'il falloit que Grimoald périt dans ſon expédition, ou que ſon lieutenant portât la peine de ſon excès. Grimoald revint à Pavie couvert de lauriers, & Lupus ſe retira en diligence dans ſon duché, où il leva l'étendart de la révolte. Grimoald ne voulut point mettre aux mains les Lombards avec les Lombards, & fit dire au cacan ou roi des Avares, d'entrer dans le Frioul & d'y faire la guerre au duc Lupus, juſqu'à ce qu'il l'eût accablé.

Le cacan fit ce que Grimoald deſiroit

de lui, comme s'il eût obéi aux ordres de ſon maître, entra dans le Frioul & combattit Lupus près d'un lieu appellé Fluvius. La bataille dura trois jours entiers, ou plutôt il ſe donna trois batailles conſécutives dans le même endroit: dans la premiere Lupus battit l'armée très-ſupérieure du cacan, & n'eut qu'un petit nombre de bleſſés: dans la ſeconde le nombre des morts & des bleſſés, fut plus grand du côté de Lupus, mais la victoire lui reſta encore: dans la troiſieme, les Frioulois furent beaucoup plus maltraités que dans les deux autres; mais comme ils tuerent auſſi beaucoup de monde aux ennemis, & firent même quelque butin, ils purent encore s'attribuer la victoire. Il en fut tout autrement le quatrieme jour. Les Frioulois virent s'avancer contre eux une multitude ſi effroyable d'ennemis, qu'il ſembloit que juſqu'alors ils n'euſſent eu à faire qu'à de foibles détachemens, ce qui eſt en effet aſſez vraiſemblable. L'épouvante les ſaiſit, & à peine la fuite put les ſauver d'une ruine totale. Le duc Lupus reſta ſur le champ de bataille. Les Frioulois qui n'avoient pas eu le même ſort, ſe diſperſerent dans les châteaux, & s'y fortifierent: les Avares coururent tout le pays, le

fer & la torche à la main, firent un grand butin, & donnerent aux flammes une proie encore plus riche. Il y avoit quelques jours qu'ils travailloient ainſi à faire du Frioul une affreuſe ſolitude, lorſque Grimoald leur fit dire, s'il ne leur ordonna pas, de mettre fin à leurs brigandages; mais les Avares, en réponſe à ce meſſage, lui envoyerent une ambaſſade pour lui déclarer, qu'après avoir conquis le Frioul à la pointe de l'épée, ils ne comptoient pas s'en déſaiſir en faveur de qui que ce fût.

Grimoald qui avoit voulu s'épargner une guerre civile, ſe vit alors forcé d'entreprendre une guerre plus dangereuſe contre un ennemi à qui il avoit fourni l'occaſion de vaincre. Il raſſembla une armée; mais peu nombreuſe, & marcha contre les Avares. Il n'étoit pas loin d'eux, & ſon armée étoit encore très-foible, lorſqu'il reçut une ambaſſade du cacan. Il étoit à craindre qu'en laiſſant voir aux ambaſſadeurs Avares la foibleſſe de ſon armée, il ne leur inſpirât autant de confiance qu'il en avoit peu dans ſes forces. Pour éviter cet inconvénient & s'épargner même la néceſſité de combatre, il fit défiler toute ſon armée devant les ambaſſeurs, & pendant la nuit ſuivante, il fit changer d'habille-

ment aux mêmes troupes qui avoient déja paru, & les fit encore défiler devant les Abares. Cette manœuvre, répétée pendant pluſieurs jours conſécutifs, remplit les ambaſſadeurs d'admiration & d'effroi, & Grimoald joignant à cette ruſe toute la fierté qui pouvoit en aſſurer le ſuccès : vous avez vu, dit-il aux ambaſſadeurs, avec quelle armée j'attaquerai votre maître s'il ne vuide auſſi tôt le Frioul : allez lui dire ce que j'exige de lui, & quels moyens j'ai de me faire obéir. Les ambaſſadeurs partirent auſſitôt, pour dire à leur maître ce qu'ils avoient vu & entendu ; ils lui communiquerent leur effroi, & ſur le champ le cacan ſe mit en marche pour retourner dans ſes états, où dès ce moment l'hiſtoire l'a oublié auſſi-bien que ſes ſucceſſeurs, pendant plus de 100 ans.

Un autre peuple, jadis l'eſclave des Avares, parut les remplacer dans les démêlés dont le Frioul devoit encore être le ſujet. Lupus avoit laiſſé un fils nommé Warnefride. Il prétendoit être le ſucceſſeur de ſon pere, & entreprit de faire valoir ſes prétentions ; mais craignant la puiſſance du roi Grimoald, il ſe retira chez un peuple de Sclaves qui habitoit le pays appellé Carnuntum, & abuſivement Carantanum, dit l'hiſtorien des Lombards.

Digitized by Google

C'eſt pour la premiere fois que l'on trouve le nom de la Carinthie, que les Allemands appellent encore Kærnten, & où ſubſiſte la race de ces Sclaves ou Venedes chez qui ſe refugia Warnefride. La critique de Paul Diacre ſur le nom de cette contrée n'eſt que l'abus d'une érudition fautive. Carnuntum avoit été un château de la haute Pannonie ſur le Danube, ainſi que nous l'avons vu ailleurs. L'hiſtorien des Lombards en a fait un nom de province, & l'a déplacé pour le ſubſtituer à celui de Carinthie, ou Kærnthen. Nous avons déja conjecturé que cette province, qui n'eſt point différente de l'ancien Norique Méditerranée, avoit été le centre de la puiſſance de Samon, & l'on ne peut douter que les Sclaves, appellés Bifulces, ne l'euſſent occupée ſous la protection des Avares, après que ceux-ci eurent remplacé les Lombards dans la Pannonie, & dans la partie du Norique qu'ils avoient poſſédée. Pour ce qui eſt du nom moderne de cette province, il n'y a aucune apparence qu'elle le doive aux Carithnes, peuple Germain que l'on ne trouve que dans Ptolémée, & que cet ancien géographe place dans les environs de la forêt Noire. Outre que la migration que ſuppoſe cette étymologie

ne s'accorde pas avec l'hiſtoire, il ſeroit difficile de déterminer le tems auquel les Carithnes auroient pu s'établir dans le haut Norique, de maniere à lui laiſſer leur nom, quoiqu'eux-mêmes en euſſent été chaſſés : car les Carithnes devoient être un peuple Germanique, & il ne reſta point de Germain dans la Carinthie. Si ce nom doit être dérivé de celui d'un peuple qui s'y établit, il vaudroit donc mieux le faire remonter aux Cares ſeptentrionaux que leur poſition peut faire compter entre les anciens Venedes, & que nous avons encore trouvés parmi les débris de l'empire Chazare. Mais il eſt plus vraiſemblable que le nom de la Carinthie fut tout-à-la-fois une extinction & une corruption de celui de la Carnie, & que l'une & l'autre province doivent leur nom aux anciens Carnes.

Warnefride, fils de Lupus, trouva des alliés courageux dans les Sclaves de Carinthie, qui ne craignirent pas les Lombards autant que les avoit redoutés le can des Avares. Ils entreprirent de le rétablir dans le duché de ſon pere : la fortune ne ſeconda point leur courage. Ils avoient mené Warnefride juſqu'à Nemas, château peu éloigné de la capitale du Frioul ; mais les Frioulois étant tombés bruſquement ſur eux, au lieu

Digitized by Google

de les seconder, ils furent battus, & Warnefride resta sur la place.

Grimoald donna pour lors le duché du Frioul à Vectaris, qui sut se concilier l'amour de ses nouveaux sujets. Les Sclaves qui en furent informés n'oserent rien entreprendre contre lui, tant qu'il séjourna dans son duché; mais ayant appris qu'il étoit parti pour Pavie, ils se mirent aussitôt en campagne, & s'avancerent avec de grandes forces jusqu'à Broxas, non loin du château du Frioul qu'ils se proposoient d'attaquer; mais dès le jour précédent Vectaris étoit rentré dans le Frioul; & ses compagnons qui ignoroient, aussi-bien que lui, l'invasion des Sclaves, l'avoient déja quitté, suivant l'usage, pour retourner chez eux, lorsqu'il apprit que les Sclaves étoient à Broxas. Il ne lui restoit que 25 hommes, ce qui ne l'empêcha pas de marcher à l'ennemi. Les Sclaves, en le voyant venir si mal accompagné, dirent en plaisantant que c'étoit *le patriarche qui venoit à eux, suivi de ses clercs.* Ils ne croyoient pas en effet que ce fut Vectaris; mais lorsqu'il se fut approché du pont sur le Natison, près duquel campoient les Sclaves, il ôta son casque, & fut reconnu à sa tête chauve. Au même instant, ceux des ennemis qui l'a-

voient vu, crierent que Vectaris approchoit. Ce cri répété ſe répandit dans toute l'armée, où il porta l'épouvante, parce que l'arrivée de Vectaris étoit inattendue, & que le bruit qui s'en répandit ne fut pas accompagné de celui de la foibleſſe de ſon cortege: on crut qu'il étoit à l'entrée du camp avec toutes les forces du Frioul, & on ne penſa plus qu'à la fuite, qui rendit le mal ſans remede. Il ne fut plus poſſible de détromper ceux à qui la terreur donnoit des aîles, & ôtoit l'uſage de tous leurs ſens; les autres qui ſavoient la vérité, ou ſe trouverent en trop petit nombre pour faire face à Vectaris, ou crurent que la fuite de leurs camarades avoit un autre motif. En peu de tems la déroute fut générale, & le duc du Frioul avec ſes 25 gendarmes n'eut que la peine de pourſuivre & de tuer. Nous ne dirons pourtant point avec Paul Diacre, panégyriſte outré de ſes compatriotes, que de cinq mille hommes, à quoi montoit l'armée des Sclaves, il s'en échappa à peine quelques-uns. Vingt-ſix hommes peuvent tuer beaucoup de fuyards; mais ni leurs chevaux, ni leurs bras ne purent ſuffire au maſſacre de cinq mille hommes, qui pour la plûpart avoient fui aſſez-tôt pour n'être pas facilement atteints.

Grimoald mourut en 671, & la défaite des Sclaves eſt un monument de ſon regne. Ainſi ils ſavoient dès-lors ce que c'étoit qu'un patriarche, & quel devoit être ſon cortege. C'eſt une raiſon de croire qu'ils connoiſſoient la religion chrétienne : je n'en conclurai pourtant pas qu'elle fut la religion dominante chez eux ; mais il eſt remarquable que Paul Diacre ne leur donne aucune des épithetes que l'on prodiguoit de ſon tems aux peuples idolâtres.

Puiſque je ſuis revenu à parler des Venedes occidentaux, je dois répéter ici la remarque que j'ai déja faite, qu'en Bohême comme en Croatie, on donna le titre de ſupans ou zupans aux ſeigneurs de la nation ou chefs de tribu. Je dois auſſi rappeller à mes lecteurs ce combat naval que les Eſclavons livrerent aux Romains par ordre d'un cacan, & à la ſuite duquel les vainqueurs trouverent entre les morts un grand nombre de femmes Eſclavonnes. Procope, diſſertant ſur la fable ou l'hiſtoire des Amazones, avance comme la conjecture qui lui paroît la plus vraiſemblable, que cette fable n'avoit d'autre fondement que l'uſage dans lequel étoient les femmes Scythes d'aller à la guerre, & de combattre à côté de leurs maris, & il

Digitized by Google

apporte en preuve les combats livrés contre les Huns, à la ſuite deſquels on avoit ſouvent trouvé des femmes entre les morts. Mais comme les Huns n'avoient point occupé l'Europe, lorſque Pomponius Mela parloit des femmes belliqueuſes des Méotes & des Sarmates, & qu'on ne peut imaginer qu'il y ait rien eu de commun entre les Huns & les anciennes Amazones, ou les Sarmates, qui, ſelon Hérodote, naquirent de leur alliance avec les Scythes; comme d'ailleurs l'hiſtoire des Huns n'offre rien de ſemblable dans leur ancienne patrie, & qu'en Europe & lors de leurs guerres avec les Romains, ils furent certainement mêlés avec pluſieurs peuples Vénédiques, nous devons, ce me ſemble, rapporter à ces peuples tout ce que nous trouvons dans l'antiquité touchant les femmes belliqueuſes; & avec cela d'autant plus de fondement que le pays des Moſques, des Zecches, des Serbes & des Venedes fut celui des anciennes Amazones, & que dans le combat naval de Conſtantinople, on ne peut pas ſoupçonner le moindre mêlange des Eſclavons avec un autre peuple.

Conſt. Porphyr. contin. l. 11, c. 10 & 12. J'ai déja obſervé que le nom des Zecches fut & eſt encore le véritable nom des Bohêmes: je dois ajouter ici que,

ſous l'empire de Michel le Begue, Thomas qui étoit Eſclavon d'origine, quoique né en Orient, ayant levé l'étendart de la révolte à Antioche, l'armée avec laquelle il fit la guerre à Michel étoit compoſée, entr'autres peuples, d'Arméniens, de Chaldes, d'Ibériens, de Zecches & de Cabires: anecdote qui ſuppoſe ou que les Zecches avoient été diſperſés dans l'Orient ou dans l'Occident, ou qu'ils envoyoient des avanturiers juſqu'en Syrie.

Le voiſinage des Serbes & des Zecches dans les environs du Caucaſe, nous a déja fourni la preuve de l'origine des Zecches de Germanie, ainſi que Cinname appelle toujours les Bohêmes. Mais ſi dans le pays qui leur fit donner ce nom par les Germains, ils furent voiſins des Serbes ou Sorabes ſeptentrionaux, nous avons vu qu'il y eut des Serbes non moins puiſſans & encore plus fameux dans l'Illyrie, & qu'au moins pendant un tems ils n'y compoſerent qu'une ſeule & même nation avec les Croates, auxquels les traditions de la Bohême rapportent l'origine de la colonie Eſclavonne qui peupla cette contrée. Voilà donc pluſieurs rapports qui paroiſſent juſtifier les traditions de la Bohême. Cependant d'un autre côté cette migration,

Digitized by Google

de la maniere dont il en eſt parlé dans les chroniques de la Bohême, eſt peu vraiſemblable; ſi on la rapporte au tems où l'empire des Abares étoit encore floriſſant, elle dut ſe faire ſous la protection du cacan, & un proſcrit, un fugitif ne put en être l'auteur. Si on la recule juſqu'au tems où les Abares étoient entierement déchus de leur ancienne ſupériorité ſur les Eſclavons, rien n'empêche de la regarder comme ayant fait partie, ou ayant été une ſuite de la grande migration qui en 763, fit paſſer deux cents huit mille Eſclavons d'un rivage à l'autre du Pont-Euxin, & qui ne donna pas ce nombre de ſujets fideles & obéiſſans à l'empereur d'Orient, quoiqu'il eût aſſigné un établiſſement à ces 208 mille hommes.

Ludwig. Reliq. mſſ. t. II. Les Sclouvans, diſent les chroniques de Bohême, ayant quitté la plaine de Sennaar, vinrent s'établir dans le pays qu'habitent aujourd'hui les Grecs. Delà traverſant un certain bras de mer qui tient à la grande mer, ſur laquelle a été bâtie la ville de Byſance, ils occuperent le pays qu'on nomme la Bulgarie, la Ruſſie, la Servie, la Dalmatie, la Charwacie, la Boſnie, la Carinthie, l'Iſtrie & la Carniole qu'ils habitent encore aujourd'hui. Ce fut dans la Servie, ou

la Croatie que naquit un prince nommé Czech, lequel étant obligé de ſortir de ſon pays, pour un meurtre qu'il avoit commis, raſſembla autant de compagnons de ſa fuite qu'il en put trouver, & les conduiſit dans la Bohême qu'il trouva entierement déſerte, & où il s'établit avec eux. La premiere partie de cette fable, car on peut donner ce nom à une tradition auſſi défigurée, s'accorde aſſez bien avec la migration des 208 mille hommes qui vinrent par mer dans l'empire Grec : la ſeconde s'accorde auſſi avec la conjecture que nous propoſons, puiſque ſi les 208 mille Eſclavons ne reſterent point ſous l'obéiſſance de l'empire, & quitterent les bords de l'Artane, pour aller chercher la liberté dans un autre pays, ils durent ſortir de l'Illyrie & paſſer le Danube. La diſperſion, au-moins vraiſemblable des Zecches, s'accorde auſſi avec cette conjecture. Nous examinerons dans un moment ſi elle ne répugne point à la chronologie; mais nos remarques ſur les Amazones Eſclavonnes ſont une conformité de plus entre les Zecches de Bohême & les Zecches Orientaux que l'on doit compter entre les peuples Méotides. En effet, ſi nous conſultons les anciennes fables de la Bohême, nous

y trouverons trois ſœurs, filles d'un prince de la nation, qui toutes trois, comme la princeſſe Accaga, dont nous avons parlé d'après Menandre, régnerent ſur les peuples que leur pere avoit gouvernés. Celle des trois qui l'emportoit ſur les autres par ſa profonde ſageſſe & par le don de prophétie qu'on lui attribue, régna dans la Bohême; mais cette princeſſe ayant jugé un procès qui s'étoit élevé entre deux grands de la nation, celui qui avoit été condamné ſe plaignit hautement du malheur de ſa nation qui, ſeule entre tous les peuples de la terre, étoit gouvernée par des femmes.

Ces plaintes furent reçues avidement par la populace, & Libuſſa, c'étoit le nom de la princeſſe, crut devoir en prévenir les ſuites: elle convoqua une aſſemblée où elle repréſenta à ſes ſujets ce qu'ils auroient à craindre du gouvernement d'un prince, & comme ils perſiſterent dans leur réſolution, en lui demandant néanmoins conſeil ſur le choix qu'ils devoient faire: Prenez mon cheval, leur dit-elle, mettez ſur lui les ornemens de la royauté, ôtez lui la bride & le laiſſez aller en liberté; celui chez qui il s'arrêtera de lui-même, celui-là ſera votre prince. On ſuivit, dit-on, le conſeil de

Libuſſa qui, ſans être prophéteſſe, pouvoit prévoir que ſon cheval, chargé des ornemens royaux, prendroit la route que peut-être elle lui avoit fait faire pluſieurs fois, & au bout de laquelle on peut croire qu'il avoit été bien ſoigné. Le cheval s'arrêta chez un laboureur, nommé Primiſlas. Libuſſa l'épouſa, & continua de régner avec lui; mais après ſa mort, une femme, nommée Wlaſca voulut lui ſuccéder au trône, & fit part de ſon projet à un grand nombre d'autres femmes qui l'approuverent. Elle poſſédoit tous les ſecrets de Libuſſa, étoit auſſi habile magicienne que ſa ſœur Tretzé, & ne le cédoit point à ſon autre ſœur Brela dans l'art de guérir les maladies. Avec ces avantages, elle perſuada facilement aux conjurées qu'elle étoit en état de leur tranſporter l'empire que les hommes s'attribuoient ſur elles, & pour s'aſſurer qu'une paſſion plus forte encore que l'ambition ne déconcerteroit pas ſes meſures, elle leur donna un breuvage, dont l'effet devoit être de leur rendre tous les hommes odieux. Or en ce tems-là, ajoutent les chroniques, les filles & les femmes montoient à cheval, alloient à la chaſſe, & faiſoient en tout les mêmes exercices que les hommes.

Digitized by Google

Primiſlas, qui eut quelque ſoupçon de ce qui ſe tramoit, convoqua une aſſemblée des ſeigneurs, leur fit part de ſes craintes, & les exhorta à ne pas donner à leurs femmes & à leurs filles autant de liberté qu'elles en avoient eu juſqu'alors : on ſe moqua de ſes craintes & de ſes conſeils, & les maris permirent, comme auparavant, à leurs femmes, les peres à leurs filles, de partager avec eux tous les exercices qui, chez les autres nations, étoient réſervés au ſexe le plus robuſte. Wlaſca craignit alors que la conjuration ne fût découverte, & ſe hâta d'exécuter ce qu'elle méditoit. Elle fit prendre une ſeconde fois à ſes complices le breuvage qui devoit leur rendre les hommes odieux, & par ſes ſoins on en diſtribua dans tout le pays, ce qui la mit en état de fortifier conſidérablement ſon parti. Enfin en une nuit, dont on étoit convenu, toutes celles qui étoient entrées dans le complot n'eurent plus ni peres, ni maris, & au jour marqué elles ſe trouverent toutes raſſemblées dans une plaine qui leur avoit été indiquée, avec les armes & les chevaux de ceux qu'elles avoient maſſacrés.

La guerre que ces nouvelles Amazones firent enſuite à Primiſlas, ren-

Digitized by Google

fermé dans le château de Wyſſegrade, les divers évenemens de cette guerre, qui dura ſept ans, & la maniere dont elle fut terminée, ne ſont point de notre ſujet. Il eſt même incertain quel fond on peut faire ſur ce récit des chroniqueurs, je crois cependant qu'il n'eſt pas ſans fondement, puiſque Paul Diacre, après avoir révoqué en doute une tradition Lombarde, ſur ce qu'elle faiſoit mention d'une Amazone, & que depuis long-tems les femmes guerrieres, auxquelles l'antiquité donne ce nom, avoient été détruites, ajoute un correctif à ſa critique. « A moins, dit-il, » que le pays où les Lombards trouverent cette Amazone, & qui n'a pas » été bien connu des hiſtoriens, ne ſoit » le même qu'avoient habité ces femmes belliqueuſes, & qu'il n'y en fût » reſté juſqu'à ce tems-là; car pour » moi, dit-il encore, j'ai entendu dire » à quelques perſonnes, qu'aujourd'hui » même il exiſte une nation de femmes » ſemblables dans la partie la plus intérieure de la Germanie ». La Bohême pouvoit bien être cette partie la plus intérieure de la Germanie, dont a voulu parler Paul Diacre, & dès lors les traditions de cette contrée ont un garant, & le regne de Wlaſca une date un peu

Lib. 1; c. 25.

vague, à la vérité, mais qu'on ne peut pas éloigner beaucoup de la fin du huitieme ſiecle. Mais quelque idée que l'on ſe faſſe de ce regne extraordinaire, il ſera toujours vrai que le récit qu'en ont fait les chroniqueurs s'accorde très-bien avec ce que dit Pomponius Mela des Sarmates & des Méotes, & doit préſenter un tableau fidele des anciennes mœurs des Zecches occidentaux ; car on ne ſoupçonnera pas ces écrivains d'avoir ſuivi le géographe Romain. Il n'y a même aucune apparence qu'il leur ſoit venu dans l'eſprit de faire deſcendre les Bohêmes ou Zecches des Sarmates, & loin qu'on puiſſe leur ſuppoſer une pareille idée, on devroit plutôt leur reprocher une ignorance égale à celle des contemporains de Chalcocondyle, qui croyoient que toute la nation Venedique étoit originaire de l'Illyrie, & s'étoit répandue de-là dans une grande partie de l'Europe ; par une erreur peu différente, les chroniqueurs des Zecches n'ont connu entre la plaine de Sennaar & la Bohême, que la Grece & la Croatie, & ont par conſéquent été très-éloignés de chercher les ancêtres des Zecches dans la Sarmatie d'Europe.

Le nom de Sarmates donné aux Polonois par quelques érudits, ne leur ap-

partient peut-être pas plus qu'aux Bohêmes venus de la Zecchie. On distingua les Venedes des Sarmates, d'où il faudroit conclure que ces derniers n'avoient rien de commun avec les peuples Venediques, entre lesquels on doit compter les Polonois. Il faut pourtant convenir que si l'on ôte à la nation Sarmate, dont a parlé Pomponius Mela, les Sarmates Jaziges, & ceux à qui Tacite donne le nom de Roxolans, il ne restera point en Europe d'autres peuples dont ait pu parler sous ce nom le géographe Romain, que les peuples Venediques, d'où il s'ensuivra que ce nom vague & qui n'appartenoit à aucune nation au-delà des monts Carpathiens, peut être donné aux Polonois, pourvu qu'on n'en infere pas que c'est à eux qu'il faut appliquer ce que les anciens ont dit des Sarmates Jazyges & Roxolans.

Le nom de Bohêmes, qui est devenu celui des Zecches, peut donner lieu à une remarque plus intéressante. Un historien de cette contrée, qui sans doute n'avoit lu ni Tacite ni Velleïus Paterculus, a voulu que ce nom fût Esclavon, & dérivé du mot Boh (ou Bog), qui signifie *Dieu* dans cette langue, ensorte que suivant lui, la Bohême auroit été le

pays des dieux. Pour un Bohême cette étymologie n'eſt pas modeſte, & ce ſeroit un haſard très-ſingulier, que le même nom eût été donné au même pays par deux raiſons, & dans deux ſens auſſi différens; car la Bohême fut certainement le pays des Boïens & en conſerva le nom. Mais ce qui décrédite beaucoup l'étymologie faſtueuſe de l'écrivain Bohême, c'eſt que ce fut beaucoup moins dans la langue des Zecches que dans celle des Allemands que l'on donna ce nom à leur pays. Nos anciens annaliſtes l'appellent Behem, & ſes habitans Behemanni, & en leur donnant ces noms, qu'ils n'auroient pas écrit ainſi s'ils les euſſent puiſés dans Tacite ou dans Paterculus, ils nous autoriſent à aſſurer que ce ne fut point par un trait d'érudition, mais par obéiſſance à l'uſage, qu'ils retinrent le nom que les Boïens avoient fait donner au pays des Zecches. C'eſt cependant une choſe ſurprenante, que malgré tous les changemens arrivés dans la Germanie, il ait pu s'y conſerver une tradition pareille à celle-là; mais comme elle n'eſt pas la ſeule de la même eſpece, on ne peut raiſonnablement douter que ce ne ſoit cette tradition qui ait fait donner à la Bohême ſon ancien nom, dans un tems où l'érudition

dition étoit rare, & par des auteurs que l'on n'en doit pas soupçonner.

Je ne citerai point pour un second exemple de ces traditions le nom des Cherusques conservé dans celui du Hartz ni celui des Angrivariens que l'on donne encore à l'Angrie. Je ne reconnois point le premier de ces noms dans celui de toutes les montagnes, & le second dut se conserver, parce que les Francs furent toujours à portée de connoître l'Angrie & d'en retenir le nom, quoique peut-être elle eût changé d'habitans. Mais dans une contrée plus voisine de la Bohême, & qui éprouva des changemens beaucoup plus grands que n'en éprouverent jamais les pays voisins du Rhin, on ne sauroit trop s'étonner de retrouver, sans altération, *cette forêt de la Lune* qu'avoient connue les Romains, & qui est aujourd'hui le *Manhartzberg*, ou la *montagne de la forêt de la Lune*. Kalisck dans un pays encore plus éloigné est la Kalisia de Ptolemée; l'isle de Rugen retient le nom des Rugiens, *&c.* Je crois pourtant qu'il n'y a aucun de ces noms qui n'indique le voisinage d'un peuple qui ne s'éloigna jamais beaucoup du pays où il est conservé : les Suèves du Norique, entre lesquels étoient les res-

Lunæ Sylva.

tes des Quades, & de qui deſcendent les Bavarois, ne perdirent jamais de vue le pays où l'on trouve aujourd'hui le Manhartzberg: les Thuringiens ne s'éloignerent jamais du centre de la Germanie, & comme ce fut par eux que les Francs connurent la Bohême, ce fut d'eux auſſi qu'ils apprirent ſon nom. Ces mêmes Thuringiens & les anciens Saxons reſtés au nord de l'Elbe, retinrent celui des Rugiens, lorſqu'ils parlerent des Sclaves qui les avoient remplacés. Kaliſck a pu ne pas changer d'habitans, & quand elle en auroit changé, les Venedes en furent toujours aſſez voiſins pour lui conſerver ſon nom. La Suévie que l'on trouve dans les anciens monumens, à l'endroit où avoient été les Semnons, le Werinfeld, où avoient été les Werins ou Warnes, ou firent partie de la Thuringe, ou n'en furent pas éloignés; mais on ne doit jamais conclure de l'identité de nom, dans des époques auſſi éloignées, à l'identité d'habitans dans ces mêmes époques. Les habitans de Rugen, les voiſins du Manhartzberg, & ceux de la Marck ou Moravie, car j'ajoute encore cet exemple, ne ſont pas plus les anciens Rugiens, les Quades & les Suè-

ves du Mares ou Marise, que les Bohêmes ne sont ou les Boïens ou les Marcomans.

Je fais ces remarques contre ceux qui, abusant des mots, nourrissent leur vanité & celle de leurs concitoyens en s'attribuant une antiquité qui ne leur appartient pas, & se donnent pour ayeux des héros étrangers, à-peu-près comme un homme nouveau compteroit entre ses ancêtres les anciens possesseurs d'une terre qu'il auroit achetée. Il n'y a peut-être pas dans tout ce qu'on appella autrefois la Germanie, une seule famille un peu illustre qui descende de ces héros dont Arminius & Marobode furent les chefs, ou de ces Suèves, de ces Vandales, de ces anciens Saxons, qui eurent part à la ruine de l'empire. Les Frisons, les Hessois, les Souabes ou Allemands, les Bavarois, peuvent seuls prouver qu'ils sont les descendans de ceux dont ils ont conservé le nom; mais ce ne furent point là les destructeurs de l'empire; & les Francs, sortis de la Germanie pour conquérir les Gaules, d'où ils revinrent avec de nouvelles forces pour conquérir encore cette même Germanie; les Francs, dis-je, sont le seul peuple Germain auquel on

ne puiſſe conteſter ſes ayeux & la gloire que font rejaillir ſur les enfans les exploits de leurs peres. L'Italie, l'Eſpagne, l'Afrique, & même les Gaules ont, pour-ainſi-dire, englouti le reſte des Germains, qui périrent dans ces contrées, ou n'y laiſſerent une poſtérité que pour y donner des ſujets à d'autres peuples; mais les Francs (qui le croiroit)? me ramenent, par une fable, ou par une vérité incroyable, aux antiquités de la nation Venedique. J'ai pour auteur de cette fable, ſi c'en eſt une, l'écrivain anonyme qui a continué l'hiſtoire de Conſtantin Porphyrogénete, & auquel ce prince avoit donné les mémoires ſur leſquels il a écrit. Après l'an 963, cet auteur parlant d'une grande expédition des Ruſſes contre l'empire, ſous le regne de Romain Lacapene, & en l'année 941, dit qu'on appelloit ces Ruſſes *les Dromites* ou *les Coureurs*, & *qu'ils tiroient leur origine des Francs.*

Hiſt. Bizant. p. 187.

Il falloit en effet que ces Ruſſes, qui mettoient ſur la mer Noire une flotte de dix mille vaiſſeaux, fuſſent de grands coureurs, s'ils deſcendoient des Francs; car en réduiſant cette origine ſinguliere à ce qu'il y auroit de moins incroyable, c'eſt-à-dire en prétendant qu'entre les

Ruſſes il y eût ou des Francs ou des Germains qui leur avoient donné un chef, il ſeroit toujours difficile de concevoir comment s'étoit opéré ce mélange des deux nations ; mais il ne ſeroit pas moins téméraire de nier abſolument ce qu'a avancé un hiſtorien digne de foi. Peut-être même doit-on chercher l'explication de cette énigme hiſtorique dans l'hiſtoire des Normands qui nous offre elle même deux faits très-reſſemblans à celui qu'avance le continuateur de Conſtantin Porphyrogénete, & à celui par lequel je propoſe de l'expliquer.

Si l'on en croit Alberic de trois Fontaines, Rollon, ce fameux chef des Normands, étoit d'une famille noble du Norique, mais dont la nobleſſe s'étoit obſcurcie par une longue médiocrité. Il avoit été chaſſé de ſa patrie par un édit de proſcription qu'un roi avoit rendu contre lui, & après s'être fait joindre par autant de malheureux qu'il en avoit pû trouver, & que leurs dettes ou la crainte du châtiment avoit réduits comme lui au deſeſpoir, il s'étoit réfugié chez les peuples du Nord, qu'on appelloit Normands ou Nortliutes, & qui, mêlés de Saxons fu- *Ad ann. 896.*

gitifs, de Sclaves & de Danois, ou ſe vengeoient de tout le mal que Charlemagne leur avoit fait, ou cherchoient dans les provinces de l'empire François la ſubſiſtance que ne leur fourniſſoit pas un pays trop étroit & trop peu fertile. L'autre fait que raconte l'annaliſte Saxon, & qu'on ne peut le ſoupçonner d'avoir inventé, n'eſt pas moins extra-
Ad ann. 1053. ordinaire. Les Normands, dit-il, ſont ainſi appellés en langue Barbare, comme ſi l'on diſoit les hommes Septentrionaux, parce qu'ils vinrent du Nord. Il y avoit cent ſoixante-ſix ans que, ſous la conduite d'un certain Rollon, ils étoient ſortis de la Scythie inférieure, qui eſt voiſine de l'Aſie, & au nord du Tanaïs, & qu'ils s'étoient avancés vers l'Occident par mer, lorſqu'après avoir long-tems infeſté la Gaule & la Germanie, ils envahirent, au tems de Charles le Simple, cette partie de la Gaule qui regarde la Bretagne, occuperent la ville de Rouen, & firent donner à ce pays le nom de Normandie, qu'il porte encore.

Je ne ſais ſi j'ai bien placé la date que contient ce paſſage; car en ſuppoſant dans l'auteur copié par l'annaliſte un anachroniſme peu conſidérable, ou mê-

me en mettant cette faute ſur le compte de l'annaliſte, on pourroit dire qu'elle eſt relative, non à l'an 1053, mais à l'an 1078, ou environ, & qu'elle indique l'année 922, en laquelle Rollon devint maître de la Normandie; mais le nom de ce chef fameux eſt toujours déplacé, & ſuivant cette explication, le tems de la premiere migration des Normands reſte incertain. On pourroit même croire que la tradition, qui en conſerva le ſouvenir, n'intéreſſoit pas plus les Normands que les Suédois, les Norvégiens & les Danois, auxquels on en donna le nom, & qu'elle étoit relative à cette migration des *Su*, des Suions ou des Sucones, des Aſiens ou Aſa, & des ancêtres enfin des Suédois, dont on a prétendu que Vodin avoit été l'auteur; mais quand ce ſeroit là le ſens de cette tradition, je ne me ſerois point écarté de mon plan en la rapportant ici. S'il faut la reſtraindre aux Normands, je me ſuis encore moins écarté du ſujet que je traite dans ce chapitre, puiſqu'en ce cas il faut entendre cette migration des Eſclavons qui, ſuivant toutes les apparences, ſe mêlerent avec les Danois & les Nortliudes ou Saxons ſeptentrionaux, ſur ces flottes redoutables

qui porterent la déſolation dans les Gaules, en Eſpagne, & juſqu'en Italie. Les Normands, diſoit un ancien auteur, ſont très-légers, ſe fixent difficilement, & ne ſe renferment pas volontiers dans les limites de leurs pays; mais quelque part qu'ils aillent, on les trouve d'un commerce doux, gracieux & affable; ils ravagerent l'occident de l'empire François, comme les Saxons en ravagerent l'orient; mais ceux-ci non moins inconſtans que les premiers, étoient auſſi féroces que les autres l'étoient peu. Cette comparaiſon ne prouveroit pas qu'entre les Normands il y eût beaucoup de ces Saxons fugitifs dont j'ai parlé.

Aller. ad ann. 875.

Danen. Un poëte, contemporain de Louis-le Débonnaire, diſoit que les Normands s'étoient autrefois appellés *Denes* (ou Danois), & portoient encore ce nom; que celui de Nort-mans étoit françois, que c'étoient des hommes vîtes à la courſe, agiles, & qui manioient très-bien les armes; qu'ils étoient beaux de viſage, bien faits, & ſe préſentoient de bonne grace; & que, ſuivant l'opinion commune, les Francs tiroient d'eux leur origine. Plus je réfléchis ſur ce paſſage, ſur celui de l'annaliſte Saxon,

Digitized by Google

ſur le témoignage de l'anonyme Grec, ſur l'eſpece de marine qu'avoient les Normands, ſur l'aſſertion d'un autre auteur, auſſi très-ancien, qui fait venir les Francs des Palus Méotides, enfin plus je compare ces autorités & les faits qui ont rapport à cette antiquité, plus je ſuis tenté de croire que ces hardis navigateurs, qui infeſterent les côtes de l'Océan, étoient parens de ceux qui, non moins audacieux, infeſterent le Pont-Euxin; que les uns & les autres deſcendoient de ces peuples qui, de tout tems, rendirent cette mer fameuſe par leurs pirateries, & qu'on appella Camarites, du nom de leurs vaiſſeaux, ou plutôt de leurs barques d'oſier & de cuir, qu'ils cachoient dans les bois lorſqu'ils ne s'en ſervoient pas; que du nombre de ces peuples furent les Dan-Dariens ou Dan-Daniens, du nom deſquels on donna au pays des Mœotes celui de grande Dardanie; que ce fut de-là que les Dans ou Danois tirerent & leur nom & leur origine, & que la même révolution, ou une révolution ſemblable à celle qui fit paſſer les Zecches du même pays dans la Bohême, fit auſſi paſſer les Danois de la Dar-Danie dans le Nord; enſorte que

les Saliens, entre les Francs, étant auſſi venus de cette contrée dans la Germanie, tous les faits que nous venons de recueillir étoient ou vrais ou aſſez vraiſemblables pour donner lieu à des mépriſes peu importantes. Les Camares devinrent des Gabares dans la langue des Normands, qui donnent encore ce nom à une eſpece de bateaux; les chalandes des Ruſſes, dont les Grecs empruntèrent le nom, furent les chalandes des Normands, chez qui ce mot s'eſt conſervé dans le même ſens, & dans un tems voiſin de cette antiquité que des auteurs qui ignoroient l'art des recherches, & qui n'avoient point d'auteurs plus anciens qu'ils puſſent ſuivre, recueillirent, l'un une tradition confuſe, l'autre une autre, & ne laiſſerent à la poſtérité que des doutes.

Le vuide prodigieux que laiſſerent dans la Sarmatie d'Europe tous les peuples qui en ſortirent, rendit faciles des migrations qui paroiſſent à peine concevables dans les ſiecles où nous vivons. Ce vuide dont nous connoiſſons mieux la cauſe que l'exiſtence, ce qui doit être; ce vuide, dis-je, pourroit être comparé à celui que ſuppoſent quel-

ques aſtronomes pour expliquer le mouvement des corps céleſtes. Depuis qu'il eſt rempli, au-moins en partie, on ne conçoit plus la poſſibilité de ces mouvemens qui portoient un peuple d'un bout à l'autre de l'Europe. Quel déſert immenſe ne devons-nous pas ſuppoſer entre le Tanaïs & la Germanie, ſi la Bohême ne fut qu'une vaſte forêt, comme l'aſſurent les hiſtoriens de cette contrée! Les Goths, les Alains, les Baſtarnes, les Peucins, les Vandales, les Gépides, les Bourguignons, les Carpes, les Suèves, les Hérules, les Roxolans, les Rugiens, les Phales, les Agatzirs, tous les peuples Eſclavons que nous avons trouvés près du Danube, & enſuite dans le nord de la Germanie, ces nombreuſes nations avoient abandonné, en moins de deux ſiecles, l'intérieur de la Sarmatie d'Europe & de la Germanie. Combien donc n'eſt-il pas certain que ce grand eſpace, aux extrémités duquel couloient l'Elbe & le Tanaïs, ne préſenta aucune reſiſtance aux peuples qui voulurent le traverſer? On dit même que la Pologne dut ſes habitans à la même colonie qui peupla la Bohême. Ce fait paroît peu vraiſemblable, puiſque cette vaſte contrée devroit avoir

été le centre des peuplades Eſclavonnes, à l'exception de celles que la mer Baltique put retenir ſur ſes bords ou qui ſe portoient vers le Danube & la mer Noire ; de plus les vaſtes plaines de la Pologne & de l'Ukraine étant devenues odieuſes par les incurſions des tribus Hunniques, qui ſe ſuccédoient & ſe détruiſoient ſans ceſſe; il put aiſément arriver que ces plaines, abandonnées pendant long-tems, dépeuplées même par la politique des Avares & des Bulgares, euſſent enſuite reçu leurs premiers habitans à l'orient & à l'occident de la Ruſſie maritime par Kiovie, & de la Bohême par la Siléſie, qui fut, pendant un tems, le centre de la puiſſance Polonoiſe, ou très-voiſine de ce centre, ainſi que le prouve la poſition de Kracovie, laquelle eſt aujourd'hui beaucoup moins éloignée de la frontiere que du centre de la Pologne.

Lors donc que l'on fait remonter l'origine des Polonois à une colonie quelconque, il ne faut entendre par-là qu'une petite partie de cette nation, & celle-là ſeulement à laquelle ſe ſont reunies ſucceſſivement les autres tribus, qui plus anciennement eurent leurs vaivodes ou chefs particuliers, & dont les noms furent différens; ce n'eſt même

que très-improprement que nous donnons aux Polonois le titre de nation : ils ne ſont qu'une partie de la nation Eſclavonne, qui pendant long-tems n'eut point de maîtres, dont chaque tribu ſe donna enſuite un ou pluſieurs chefs, au milieu de laquelle s'éleverent long-tems après, trois ou quatre tribus plus puiſſantes ou plus heureuſes que les autres, & qui ſe trouva partagée en autant de monarchies par l'union ſucceſſive des tribus moins puiſſantes à ces trois ou quatre tribus qui avoient pris le deſſus. La poſition des unes & des autres détermina le plus généralement cette union ; la guerre & les alliances y eurent auſſi beaucoup de part, & enfin la nation Eſclavonne ſe trouva partagée en pluſieurs Etats vaſtes & indépendans, dont quelques-uns ſubſiſtent encore aujourd'hui avec éclat, les autres ne ſont pas même reconnoiſſables.

La Bohême, comme les autres provinces Eſclavonnes, fut pendant long-temps partagée en pluſieurs cantons, poſſédés chacun par une tribu, ſous l'autorité d'un chef particulier. L'hiſtorien de ce pays, que j'ai déjà cité, ne s'éloigne point de ce ſentiment, quoique par une imitation ridicule de la Geneſe il donne

une origine commune aux différens chefs de ces cantons, & preſque un ſeul patriarche à leurs habitans. Mais les hiſtoriens Germains ne nous permettent pas de révoquer en doute cette diviſion de la Bohême entre pluſieurs ducs, lorſqu'ils parlent des guerres que leur nation fit aux Bohêmes, & que ſoutinrent tous enſemble pluſieurs ducs, entre leſquels on ne remarque aucune différence ſenſible de prééminence & de ſubordination. Czech eſt le nom que l'hiſtorien de Bohême donne à ſon patriarche; il le fait pourtant ſortir de la Charrocie avec ſes freres & conſorts; mais il veut que ce ſoit de ſon nom que la Bohême ait été appellée *Czecha*, en langue Sclavonique. Czech, dit-il, y étant arrivé avec ſes freres & conſorts, trouva le pays ſans habitans, mais couvert de forêts & rempli de bêtes féroces. Il choiſit ſon habitation ſur une montagne qu'il appella *Rzyp* ou *le Voyant*, parce que de-là on voyoit une grande étendue de plaines; cette montagne eſt ſituée entre les rivieres d'Elbe, de Wltawiz & d'Egra, & ce fut dans ce canton qu'ils cultiverent la terre pour la premiere fois; car dans le commencement ils n'avoient ni bled ni aucune eſpece de

graine; leur nourriture étoit du gland, des fruits ſauvages, du poiſſon, & la chair des bêtes fauves, l'eau étoit leur unique boiſſon. Tout étoit commun entr'eux, ſans en excepter les femmes (en quoi ils reſſembloient aux Agathyrſes), leur vêtement étoit une eſpece de tunique; leurs loix, celles de la nature. On voit que l'hiſtorien a voulu donner une antiquité merveilleuſe à l'établiſſement de Czech dans la Bohême; mais ſa fuite de la Croatie, où il avoit tué un grand ſeigneur, décele l'erreur de l'hiſtorien; ne nous laſſons pourtant pas de le ſuivre.

Le frere de Czech, ou ſon conſort, nommé Lech, qui étoit venu avec lui, paſſa les Alpes (ou montagnes), couvertes de neige, qui ſéparent la Bohême & la Pologne, & ayant trouvé plus loin une plaine immenſe, qui s'étendoit juſqu'à la mer, il s'y établit & remplit ce grand pays de ſa race. Or il faut ſavoir qu'en langue Sclavonique on appelle *pole* toute campagne raſe, & que de là eſt venu le nom de la Pologne. Dans la ſuite la race de Lech étant venue à ſe multiplier, elle remplit la Ruſſie, la Poméranie, la Caſſubie, juſqu'au royaume de Dace (ou Dane-

marck), les extrémités maritimes du ſeptentrion, & toute la terre de Ruſſie. D'autres colons, ſortis de la Bohême, allerent s'établir dans la riviere de Moravie, & commencerent à habiter ce qu'on appella depuis la terre de Moravie. Les Bohêmes fonderent auſſi la principauté de Miſnie, de Budiſſin & de Luſace. Tous ces pays n'étoient auparavant que de vaſtes forêts, & ce furent les Slowans qui les défricherent; d'où vient qu'ils les habitent encore aujourd'hui.

On doit pardonner à un écrivain Bohême d'avoir regardé ſon pays comme le berceau de tous les peuples qu'il ſavoit avoir la même origine que celui auquel il appartenoit par ſa naiſſance; tant d'autres peuples, & tant d'autres hiſtoriens ont eu la même vanité! Au reſte, qui oſera nier que le patriarche des Czechi ſe ſoit appellé Czech & ait laiſſé ſon nom à la nation? Pour que cette opinion ſoit vraiſemblable, il ſuffit de ſubſtituer la Tzecchie orientale à la Bohême. Quant à Lech, ſon nom eſt encore moins fabuleux que celui de Czech. Il devint comme celui-ci, le nom d'un grand peuple, puiſque Cinname qui appelle les Bohêmes Tzechi,

appelle auſſi Lechi les Polonois leurs voiſins ; mais nous ſavons de plus qu'en 805, vivoit & régnoit chez les Sclaves, nommés Cinu, un prince que nos annales appellent Lechon, & qui fut tué dans un combat que lui livra Charles, fils de Charlemagne. Le pays des Cinu devoit faire partie de la Bohême, puiſque dans les mêmes annales il eſt dit, ſous l'année ſuivante, que Charles envoya une armée dans la terre de Behem, comme en l'année précédente. Un autre annaliſte parlant de la campagne de 805, dit que trois armées envoyées contre les Windons ou Venedes, marcherent de concert contre Fergunna, & arriverent enſemble ſur la riviere appellée Agara (c'eſt certainement l'Egra) ; de-là, continue l'annaliſte, elles allerent à Canbourg, l'aſſiégerent, ravagerent tout le pays d'alentour, en-deçà & au-delà de l'Elbe. On ne peut douter que ce pays ne ſoit le même que l'hiſtorien de Bohême prétend avoir été le premier habité par Czech & ſes deſcendans, & qu'ainſi un prince du nom de Lech n'ait régné dans cette contrée ; car ſuivant les annales de Metz, ce fut pendant que les trois armées, réunies ſous le commandement du jeune Char-

Annales Tiliani ad ann. 806.

Chronic. Moiſſ.

les, ravageoient le plat pays, & lorſque les Bohêmes ſe tenoient cantonnés dans les montagnes, que leur duc *Iecho* fut tué. Il eſt donc certain qu'il exiſta un prince de ce nom en 805; mais il ne l'eſt pas que ce ſoit lui qui ait fait appeller les Polonois Lechi. Je n'y vois cependant aucune difficulté qu'on ne puiſſe ou réſoudre ou éluder, ſur-tout ſi on ſe fait un titre contre les chroniques de Bohême, des anachroniſmes dont elles ſont remplies.

Ce fut long-tems après l'arrivée de Czech ſur l'Egra, dit l'hiſtorien de Bohême, que la diſcorde ſe gliſſa avec l'opulence dans la colonie qu'il avoit fondée, & obligea les Bohêmes à ſe donner un juge: ce fut Krock, qui le premier bâtit une forteresſe qu'on appella Stebna. On lui donne un frere ou un parent nommé Crack; lequel doit avoir bâti dans la Pologne la ville & le château, qui de ſon nom furent appellés Cracow ou Cracovie. Rien n'empêche que Krock ne ſoit regardé comme le premier juge des Tzeches, depuis leur établiſſement dans la Bohême, & qu'il n'ait été contemporain de Lechus, ou à-peu-près.

Suivant ma conjecture ſur les deux

cens huit mille fugitifs qui traverſerent le Pont Euxin en 763, il n'y avoit pas plus de quarante ans que les Tzeches étoient établis dans la Bohême, lorſque Lecho fut tué. Il ſe peut donc que la fondation de Cracovie ait été faite ſous les auſpices de Lecho, & que ce prince ait donné ſon nom à des colons qui n'avoient point de domination commune, parce qu'ils n'étoient qu'un démembrement de pluſieurs tribus. Krock fut, dit-on, le pere de trois ſœurs, dont j'ai parlé, & dont la troiſieme, nommée Libuſſa, donna un prince aux Bohêmes. Suivant le calcul que je propoſe, la révolte des Amazones put arriver vers l'an 780, ou même un peu plus tard; mais il ne faut peut-être pas donner à Primiſlas huit deſcendans & autant de ſucceſſeurs juſqu'en l'année 894, en laquelle on prétend que fut baptiſé Borziwoi, fils de Hoſwic, fils de Nerklan, fils de Grzeſomyſl, fils d'Uneſlas, fils de Woin, fils de Mnata, fils de Nezamiſl, fils de Przemiſl ou Primiſlas: cette généalogie paroîtra d'autant plus fautive, qu'on n'y trouve point le nom de Lecho, qui certainement fut duc de Bohême. On ne trouve pas davantage dans l'hiſtoire de tous

ces princes, prédéceſſeurs de Borziwoi; les guerres que leur firent les François, avant le partage de leur empire, & les Germains, depuis le traité de Verdun. En 845, diſent nos annales, Louis reçut & fit baptiſer quatorze ducs des Bohêmes qui, avec leurs ſujets, avoient deſiré d'embraſſer la religion Chrétienne. Ces quatorze ducs n'étoient pas encore tous ceux qui régnoient ſur les Bohêmes; enſorte qu'il n'eſt pas néceſſaire de les accuſer de perfidie pour expliquer comment Louis revenant de la Moravie par la Bohême en 846, ne traverſa cette contrée que difficilement & avec beaucoup de perte. Cette multitude de ducs ne paroît point dans la chronique de Bohême, où Borziwoi eſt auſſi repréſenté comme le premier prince de cette contrée qui ait embraſſé le Chriſtianiſme; mais nous ne marcherons pas plus long-tems dans ces épaiſſes tenebres, nous avons rempli notre tâche lorſque nous en avons approché le flambeau de l'hiſtoire.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

De quelle importance fut toujours la Baviere par ſa poſition. Suite de ſon hiſtoire depuis Garibald II. juſqu'à la mort du duc Hucbert. Prédication de S. Emmeram ſous Théodon II. & de S. Rupert ſous Théodon III. Des deux Plectrudes. De Charles Martel, ſucceſſeur de Théodon III. De Lantfrid, prince de Souabe. Prédication de S. Corbinien, ſous Grimoald, & de S. Boniface ſous Hucbert. Hiſtoire de la Thuringe ſous les deſcendans de Radulf.

DEPUIS que la Germanie juſqu'au Danube & à la Bohême, fut devenue une province de l'empire François, & tant que la puiſſance des Avares fut ou parut doutable, la Baviere par ſa poſition, fut un pays également intéreſſant pour les uns & pour les autres. Elle le fut auſſi pour les Lombards, auſſi long-tems que les Auſtraſiens, fideles à leurs rois, & ceux-ci dignes de régner ſur un peuple brave, firent la loi ou la guerre aux Lombards, en reçurent un tribut annuel, ou ſe firent payer de gros ſubſides par les empereurs d'Orient,

Digitized by Google

pour les attaquer juſques ſous les murs de Pavie : ce dernier intérêt cauſa les malheurs de Garibald I. les deux intérêts réunis acheverent la ruine des ducs Agilolfinges, & firent réduire la Baviere en province de l'empire.

A cette révolution ſuccéda un nouvel ordre de choſes. Les Abares que rien ne ſéparoit plus des François, ſe repentirent bientôt de n'avoir pas mieux défendu les Agilolfinges ; enſuite Lieudevit, prince des Serviens, attira ſur les frontieres de l'empire, du côté de la Baviere, les principaux efforts des François : bientôt le royaume de Moravie, élevé ſur celui des Avares, donna une nouvelle importance à la Baviere : les Hongrois, deſtructeurs de ce royaume, remplacerent les Moraviens, & ils avoient à peine ceſſé d'être les tyrans de la Germanie, ils étoient encore pour elle des voiſins dangereux, lorſque l'Italie attira la principale attention des rois Germains, & vit entrer dans ſes provinces, par la Baviere, ces armées formidables qui l'aſſervirent, & qu'elle dévora. Cette fureur des Germains pour une conquête qui leur échappoit, & qu'ils recommençoient ſans ceſſe, n'avoit pas encore été aſſez punie, lorſqu'une autre folie, celle des croiſades,

Digitized by Google

tourna vers l'orient & à travers la Baviere, les efforts malheureux des Germains croisés : mais cette province commença à perdre de sa célébrité, sans rien perdre de son importance, lorsque la politique de Frédéric I. la partagea en deux provinces indépendantes l'une de l'autre, & que la Baviere orientale, sous un autre nom, qui ne marquoit que sa position, s'appropria la célébrité, qui est toujours le partage des provinces où se font les grandes guerres; mais ce n'en est pas moins la Baviere, ce n'en sont pas moins les Bavarois qui, sous le nom de royaume Oriental, & d'habitans du royaume Oriental, ont donné une longue suite de rois à la Germanie, & en sont devenus le boulevard contre l'empire Ottoman.

La Baviere est donc, depuis environ 1200 ans le centre des plus grandes guerres & des plus grands intérêts, parce que depuis ce tems-là, elle est le point mitoyen entre l'empire fondé par les François & les différentes puissances qui, en s'élevant les unes sur les ruines des autres, ont toujours été ou les rivales, ou les ennemis, ou la proie de cet empire. Il y eut un tems où cette importance de la Baviere cessa d'être sensible : ce fut lors qu'avec Sigebert, vaincu par

Radulf, duc de Thuringe, commença cette longue ſuite de rois foibles & de maires trop puiſſans, dont les projets, toujours traverſés, concentrerent toute l'activité des François dans leurs querelles domeſtiques, & ne leur laiſſerent au-dehors que le ſouvenir d'un grand nom, & la crainte qu'eurent leurs vaſſaux révoltés de voir la royauté réunie à l'autorité. Radulf leur donna l'exemple de la révolte; il fit plus, par les liaiſons qu'il contracta avec eux, il les aſſocia à la victoire qu'il avoit remportée ſur ſes rivaux & ſes envieux, beaucoup plus que ſur Sigebert, & plus encore ſur la royauté.

Il eſt certain que les ducs de Baviere ne furent pas moins empreſſés que les autres à ſecouer un joug qui étoit encore récent, & on ne peut guere douter qu'ils n'ayent été les fideles alliés de Radulf, peut-être même avant ſa victoire, & lorſque Farus, prince Agilolfinge, ſe ligua avec lui, & qu'ils ne ſe ſoient réconciliés en même tems que lui avec les Winides ou Eſclavons; j'ajouterois volontiers que les Francs, pour contrebalancer cette puiſſante ligue, firent alliance avec les Huns ou Avares, & que ce fut la raiſon pour laquelle ils recommencerent vers ce tems-là une cruelle

cruelle guerre contre les Bavarois, dont ils étoient voisins sur les bords de l'Ens.

La piété des Bavarois ne fut point à l'épreuve de la haine qu'ils portoient à ceux de qui ils avoient reçu la foi catholique. Il n'y avoit encore chez eux aucun évêque permanent, & leur crédulité, fruit de leur ignorance, étoit le jouet du premier hérétique qui entreprenoit de les corrompre. Enfin les princes eux-mêmes s'égarerent avec le peuple, & la plus grande partie de la nation fut pervertie. Mais cette apostasie est peut-être elle-même une preuve que les Bavarois s'étoient séparés de la monarchie des Francs. Il étoit très-ordinaire alors qu'une nation qui secouoit le joug d'une autre nation, abandonnât aussi sa religion. Je ne puis croire cependant que les Bavarois ayent embrassé le paganisme: ils redevinrent hérétiques comme ils l'avoient été avant de se soumettre aux Francs, & leurs ducs furent les premiers à leur en donner l'exemple. Mais quels furent ces ducs? c'est ce que ne nous apprend point Arnoul ou Arnold, né comte de Chamb, & moine de saint Emmeran, sous les regnes de Henri II. & de Conrad II.

Cet auteur, qui a refondu la vie de saint Emmeran, écrite par Arbon ou

Hæres, évêque de Freiſing, eſt le ſeul qui nous apprenne la révolution qu'éprouva la religion des Bavarois, peu de tems après que la foi catholique eut été établie chez eux. « L'héréſie, dit-il, » odieuſe à tous les honnêtes gens, mais » favoriſée puiſſamment par des hom» mes pervers, fit ſur-tout de grands » progrès ſous des ducs dont les noms » nous ſont en partie inconnus, & quoi» que nous ſachions les autres, la pru» dence nous oblige de les taire ». Il eſt auſſi difficile de dire quel motif peut avoir engagé Arnoul à omettre les noms de ces princes, morts depuis pluſieurs ſiecles, qu'il l'eſt aujourd'hui de ſavoir ce qu'il a ignoré, ou de ſuppléer ce qu'il a omis. Mais cette phraſe ne ſeroit-elle point tirée, mot pour mot, de la vie de ſaint Emmeran par Arbon, qui pouvoit effectivement avoir de grandes raiſons pour ne pas nommer des ducs dont il flétriſſoit la mémoire, & qui vraiſemblablement étoient les ancêtres de Thaſſilon, ſous lequel il vivoit, & même de Charlemagne, qu'un évêque Bavarois n'avoit garde de vouloir offenſer ?

Après le paſſage que nous venons de tranſcrire, Arnoul ajoute : « mais au » tems où l'on ſe préparoit à appliquer

» des remedes à cette maladie conta-
» gieuſe, ces ducs régnoient ſur les Ba-
» varois : ſavoir Dioton, homme illuſ-
» tre, auquel ſes enfans ne ſuccederent
» point, & un autre Théodon, homme
» brave & actif, ſous le regne duquel
» Rupert vint à Saltzbourg avec plu-
» ſieurs autres ſerviteurs de Dieu, & y
» termina ſes jours, & ſous lequel auſſi
» ſaint Corbinien vint à Freiſing. Ce
» duc eut pour ſucceſſeur ſes propres en-
» fans, ſavoir Diotpert & Grimoald ».

Ce mot *conſummavit* (vitam) qui eſt relatif à la mort de ſaint Rupert, & les mots ſuivans: *ſub quo ſanctus Corbinianus Friſingam acceſſit*, ſe trouvoient écrits en caracteres différens dans le manuſcrit dont s'eſt ſervi Caniſius; mais comme le premier de ces mots eſt néceſſaire au ſens de la phraſe, il y a tout lieu de croire que cette différence de caractere ne vient que de ce que, dans ce manuſcrit, le copiſte avoit oublié, ou n'avoit pu lire tout cet endroit de celui qu'il copioit, & que ce vuide avoit été rempli à l'aide d'un autre manuſcrit, ou par un copiſte plus habile. Ainſi ce paſſage indique encore le tems où ſaint Rupert vint en Baviere; car l'âge de ſaint Corbinien n'eſt pas douteux, & ſe trouve d'autant mieux indiqué, que tout cet endroit du

moine Arnoul a dû être tiré de la vie de ſaint Emmeran par Arbon, ſucceſſeur preſqu'immédiat de ſaint Corbinien, qui fut contemporain de Charles Martel. Mais puiſqu'il eſt certain & par ce témoignage & par d'autres preuves ſans replique, que ſaint Rupert ne vint en Baviere qu'en 697 ; le ſecond Théodon que nomme Arnoul de Cham, vécut certainement dans ce tems-là, & c'eſt avec toutes ſortes de raiſons que cet auteur place avant lui le premier Dioton ou Théodon, ſous lequel ſaint Emmeran vint en Baviere, quoiqu'il ait plû à Velſer ou à ſon commentateur d'accuſer Arnoul d'erreur.

Vita Emmer. p. 6. Id. c. 7.

Nous ſavons par l'épitaphe de ſaint Emmeran qu'il fut martyriſé en 652. Dioton ou Théodon vivoit donc en cette année, & régnoit déja depuis trois ans au-moins, puiſque ce fut lui qui reçut le ſaint miſſionnaire dans ſes états, & que celui-ci ne fut aſſaſſiné qu'après y avoir ſéjourné pendant trois ans. Mais pour peu qu'on accorde d'autorité au moine Arnoul, & il doit certainement en avoir beaucoup, il faut dire que le regne des ducs hérétiques précéda celui de Théodon que nous appellerons Théodon II. parce que nous donnons ce nom à Théodebald ou Diethenbert, prédéceſſeur de

Garibald I. Or ſuivant ce que nous avons dit du regne de Garibald II. il n'y a pas vingt ans d'intervalle entre l'année où ce prince prit ſa revanche de la défaite d'Aguntum (d'Aguntisbourg) & celle où Théodon II. commença, pour le plûtard, à *tenir la monarchie des Bavarois*; il ne peut donc guere y avoir eu pluſieurs ducs entre ces deux princes, & il ſeroit même très-poſſible qu'ils ſe fuſſent ſuccédés l'un à l'autre immédiatement, d'où il faudroit conclure que Garibald II. & Thaſſilon lui-même, ou plus vraiſemblablement les freres de Garibald furent ces ducs hérétiques dont Arnoul, ou plutôt Arbon a voulu taire ou a ignoré les noms.

En parlant du motif le plus vraiſemblable que nous puiſſions donner au ſilence d'Arbon, nous ſommes autoriſés à croire que d'un duc hérétique qui régna avant Théodon II. deſcendirent Thaſſilon & ſon pere Otilon, lequel ſuivant les apparences, deſcendoit lui-même de Théodon III. Mais comme l'ordre des tems nous permet au-moins de donner Théodon II. pour ſucceſſeur immédiat à Garibald II, nous nous en tiendrons à cette opinion, ſans faire des efforts inutiles pour allonger le catalogue des ducs de Baviere, & nous conclurons du ſi-

lence d'Arbon que les enfans de Théodon II. ne lui ayant pas ſuccedé, les princes qui régnerent du tems d'Arbon deſcendoient de Garibald II. lequel fut le fauteur des hérétiques en haine des Francs dont il avoit ſecoué le joug. Une autre conſéquence que nous tirerons de là, eſt que Théodon II. ne fut point fils de Garibald, & monta ſur le trône de Baviere à l'excluſion de ſes enfans. Je crois même que c'eſt la raiſon pour laquelle il accueillit ſaint Emmeran de la maniere que nous allons dire.

Le projet de ce pieux miſſionnaire, lorſqu'il vint en Baviere, n'étoit pas de s'y arrêter. Il vouloit paſſer outre pour aller prêcher la foi aux peuples de Pannonie, qui étoient encore dans les ténebres du paganiſme. Il en fit l'aveu au duc Théodon qui l'avoit queſtionné ſur le ſujet de ſon voyage, & ce prince lui dit, qu'il n'avoit garde de s'oppoſer à une entrepriſe auſſi ſainte & auſſi courageuſe; mais que l'exécution lui en paroiſſoit impoſſible, le paſſage étant impraticable de la Baviere dans la Pannonie, à cauſe des longues guerres qu'il y avoit eu & qui duroient encore entre lui & les Avares; que les frontieres des deux états, dans les environs de l'Ens, autrefois très-peuplées, étoit réduites à

une ſolitude ſi affreuſe qu'il n'y avoit pas même de ſûreté à les traverſer, à cauſe de la quantité de bêtes féroces dont elles étoient remplies ; qu'il l'avertiſſoit donc & le prioit inſtamment de demeurer plutôt avec lui & avec les ſiens ; qu'ils avoient ſi grand beſoin de lui, qu'il ne pouvoit les négliger, qu'ils le méritoient d'autant plus qu'ils deſiroient ardemment de profiter des ſes lumieres, au lieu que les Avares pourroient ne pas l'écouter ; qu'il préférât donc un fruit certain de ſes travaux à une eſpérance très-incertaine.

Ce diſcours de Théodon ne toucha point Emmeran, & il perſiſta dans ſa réſolution ; mais il fallut bien qu'il renonçât à ſes projets, ou que du-moins il en différât l'exécution, lorſqu'il ſut que les Bavarois avoient pris de bonnes meſures pour l'empêcher de les quitter. Il reſta avec eux pendant trois ans, au bout deſquels il demanda au duc & à ſon peuple la permiſſion de faire un pélerinage à Rome. Il l'obtint & ſe mit en chemin. Je ne répéterai point ici l'hiſtoire tout-à-fait ſinguliere de ſon prétendu crime & de ſa mort, dont fut l'auteur Lambert, fils de Théodon. Pluſieurs prodiges atteſterent bien-tôt après l'innocence d'Emmeran, & elle fut ſi bien reconnue, que

Thodum. Théodon lui-même avec tous les grands de la nation alla au-devant de ſon corps, lorſqu'il fut transféré à Ratisbonne. Lam-
C. 15. bert, devenu odieux à proportion du reſpect que l'on avoit pour le mort, mais juſqu'alors moins coupable que malheureux, ne s'en tint pas à ce premier crime, & fut puni de tous ſes forfaits à la fois : condamné à un banniſſement perpétuel, il mourut dans le mépris, loin de ſa patrie & beaucoup au-deſſous de l'état auquel il avoit pu aſpirer. Il laiſſa pourtant des enfans, & ſa poſtérité fut continuée pendant
Arnulf. de Mir. S. Emm. l. 1, c. 11 & 12. pluſieurs ſiecles. Elle exiſtoit encore & étoit même aſſez nombreuſe au tems d'Arnoul de Cham, dont une niece avoit épouſé Adalram, qui étoit l'un des deſcendans de Lambert. On ignore ſi Théodon eut d'autres enfans que ce prince infortuné, & ſa ſœur Uta qui fut reléguée en Italie, après avoir été la cauſe innocente de la mort d'Emmeran ; mais Arnoul nous aſſure, d'après Arbon, que Théodon n'eut point ſes enfans pour ſucceſſeurs ; & puiſque le biographe de ſaint Emmeran lui donne le titre de monarque des Bavarois, nous ſavons encore qu'il n'avoit point de freres, ou que du-moins ils n'avoient point partagé avec lui le gouvernement de la Baviere.

Digitized by Google

Arnoul de Cham ne dit point que Théodon, bienfaiteur de saint Rupert, ait succédé immédiatement au premier Théodon, contemporain de saint Emmeran; & il seroit possible qu'il y eût eu entre ces deux Théodons quelque duc qu'il n'a pas pu ou qu'il n'a pas voulu nommer; mais si les paroles, par lesquelles Arnoul s'excuse de nommer quelques-uns des ducs Bavarois, sont d'Arbon & non de lui, ainsi que je le crois, on supposera difficilement que cet écrivain ait ignoré le nom d'un prédécesseur immédiat de Théodon, contemporain de saint Rupert & de saint Corbinien. Il faudra donc dire ou que ce Théodon n'eut point d'autre prédécesseur que Théodon II. ou que, s'il en eut un autre, il fut du nombre de ceux qu'Arbon ne vouloit pas nommer. Mais quand Arnoul de Cham dit que ce fut sous ces deux Théodons que l'on commença à remédier aux maux de la religion en Baviere, suppose-t-il une continuité de regne, ou deux tentatives, dont la premiere étoit restée sans fruit, parce qu'après Théodon II. avoit régné un fauteur des hérésies reçues en Baviere? Cette derniere explication paroît la plus naturelle, & conserve aussi à S. Rupert une partie de l'honneur qu'on lui a fait en lui donnant

le titre peu mérité d'apôtre de la Baviere.

Aventin n'eſt point embarraſſé à remplir le vuide apparent qui ſépare les deux Théodons. Il donne un frere nommé Théodebert à Théodon II. & le fait régner juſqu'au tems où Anſprand & Luitprand ſe refugierent en Baviere, & par conſéquent juſqu'en 702, & même juſqu'en 711. Il eſt déja aſſez extraordinaire que le frere d'un prince qui en 652 avoit un fils auſſi âgé que doit l'avoir été Lambert, ait régné juſqu'en 711. A cette erreur, car c'en eſt une, Aventin en joint une autre non moins groſſiere, lorſque non content de donner un frere à Théodon II. ſous le nom de Grimoald, il avance que ce Grimoald fut pere de Plectrude, femme de Pepin d'Heriſtall. Cette aſſertion eſt évidemment fauſſe, puiſque dans deux chartes de Pepin que nous avons encore, Plectrude eſt dite fille de Hugobert, Chugobert, ou Hucbert, & que dans une de ces chartes qui eſt de l'an 706, Hucbert avoit ſigné lui-même en cette qualité. Il eſt donc certain, 1°. que Plectrude fut fille de Hucbert & non de Grimoald, 2°. que ſi Hucbert fut un prince Bavarois, il ne fut pas duc de Baviere, puiſqu'aucun duc de ce nom ne régnoit en Baviere en 706.

Marten. collect. Ampliſſ. t. 1, col. 25 & 20.

La retraite d'Anſprand en Baviere, ſous le regne d'Aripert, roi des Lombards, a pu donner lieu à la premiere erreur d'Aventin, qui a cru voir dans Paul Diacre que cette hiſtorien la datoit de la mairie d'Anchiſe ou d'Anſegiſe, pere de Pepin d'Heriſtall, & fils d'Arnoul, laquelle doit avoir fini au plûtard en 679; mais ſi Paul Diacre a rapporté au même tems la fuite d'Anſprand & la mairie d'Anchiſe, Paul Diacre s'eſt trompé & a trompé Aventin. Toutes les chroniques diſent qu'Heribert ou Aripert, roi des Lombards, mourut en 712. Aſprand rentra en Lombardie & monta ſur le trône auſſi-tôt après la mort d'Aripert, & lorſqu'il comptoit la dixieme année de ſon exil en Baviere. Il ne s'y arrêta donc qu'en 702, lorſque Pepin étoit depuis long-tems maire du palais, & lorſqu'apparemment Anſegiſe n'exiſtoit plus depuis 23 ans au moins. Dès que Paul Diacre eſt convaincu d'erreur, il ne reſte plus aucun veſtige de l'exiſtence d'un Théodebert vers le milieu du ſeptieme ſiecle; mais il reſte prouvé qu'un Théodebert vivoit & régnoit en 702, & ſi nous démontrons que ce Théodebert étoit fils de Théodon, contemporain de ſaint Rupert, il en réſultera que celui-ci étoit déja très-âgé en 702, & qu'ainſi il

peut avoir commencé à régner long-tems avant la fin du ſeptieme ſiecle, & auſſi-tôt après la mort de Théodon, contemporain de ſaint Emmeran.

En comparant la vie de S. Rupert avec celle de S. Corbinien, le récit d'Arnoul de Cham & l'Index d'Arnon, archevêque de Saltzbourg, on trouve que Théodon, pere de Théodebert, vivoit en 697 ou 699, qu'il régna encore aſſez long-tems après l'arrivée de Rupert, & que ſes enfans furent ſes ſucceſſeurs. On ne peut même douter qu'il ne ſoit le même Théodon qui, ſelon Anaſtaſe, fit le pélerinage de Rome ſous le pontificat de Grégoire II. & ce pontife ne commença à occuper la chaire de S. Pierre qu'en 714. Je ne m'arrêterai point à réfuter ici ce que dit Aventin, que Théodon étoit fils de Grimoald mort en 695, & beau-frere de Pepin : il dit tout cela ſans preuves, &, ce qui eſt admirable, il ſuppoſe que Théodon, en montant ſur le trône, n'eut rien de plus preſſé que de le partager avec ſes trois fils, qu'il nomme Théodon VII. Grimoald II. & Huchert; mais comment Arbon a-t-il donc pu dire, dans la vie de S. Corbinien, que Théodon étoit célebre par ſa grande puiſſance (*inſignis potentiâ*); car ſi ſon pere ne mourut qu'en 695, & s'il partagea

Th. vita Gregor. II.

lui-même ſes Etats avec ſes fils avant l'an 702, je ne vois pas comment dans ce court eſpace de tems, il a pu mériter l'épithete que lui donne Arbon, ni comment l'envie a pu lui prendre ſitôt de ſe dépouiller des trois quarts de ſa puiſſance. D'ailleurs qu'étoit devenu Théodebert, protecteur des rois Lombards? Mais les fables d'Aventin ne ſont pas du nombre de celles que je crois dignes d'attention. Etabliſſons la vérité, & contentons-nous de l'avoir trouvée.

Je commence par avouer que j'ignore quel fut le pere de Théodon, bienfaiteur de S. Rupert, & que j'appelle Théodon III. il n'étoit certainement pas fils de Théodon II. mais comme il partagea ſes Etats avec ſes fils au plûtard en 702, & comme, avant ce tems, il s'étoit déjà rendu recommandable par ſa grande puiſſance, il eſt poſſible qu'il fût fils de Garibald II. qui peut avoir régné juſqu'en 640, & duquel je crois que deſcendirent Otilon & le dernier des Thaſſilons; mais Garibald avoit dû épouſer la ſœur de Grimoald, qui fut depuis roi des Lombards, vers l'an 620, & en ſuppoſant que Théodon ne ſeroit né de ce mariage qu'en 630, il en réſulteroit que Théodon fit le pélerinage de Rome à

l'âge de 84 ans, ce qui eſt peu vraiſemblable. Ainſi je ſuis plus porté à croire que ce prince fut le petit-fils & non le fils de Garibald II. & que ſon pere régna avant lui. Le fils de Garibald II. étoit neveu de Grimoald, duc de Benevent, qui monta ſur le trône des Lombards en 662, & qui, peu après, eut une guerre à ſoutenir contre les Francs, & battit leur armée auprès d'Aſti. Il eſt donc aſſez vraiſemblable que ce prince, vainqueur des Francs, & lié d'une alliance étroite avec les Avares, ennemis de Théodon II. fut auſſi l'ennemi de ce prince, & qu'au-moins après ſa mort il plaça ſur le trône de Baviere ſon neveu, fils de Garibald II. dont il donna le nom au ſeul fils qu'il eut de la fille d'Aribert. Cette princeſſe deſcendoit elle-même par ſon pere, de Garibald I. roi de Baviere.

Hiſt. Longob. lib. V, p. 33.

Ce fils de Garibald II. fauteur des hérétiques, par haine pour les Francs, dut ſuivre l'exemple de ſon pere, en haine de Théodon II. ſon prédéceſſeur, qui, par une raiſon contraire, s'étoit ſervi de S. Emmeran pour rétablir la foi catholique en Baviere. Il eſt un de ces ducs qu'Arbon ne vouloit pas nommer, après avoir flétri leur mémoire par le reproche d'héréſie. Il pouvoit

Digitized by Google

avoir quarante ans lorſqu'il dut la couronne aux malheurs de Lambert & à la protection de ſon oncle, laquelle dut être d'autant plus puiſſante que Bertaride, qui s'étoit réfugié en France, après être ſorti pour la ſeconde fois de la Lombardie, ne s'y crut pas en ſureté, & s'enfuit en Angleterre, par la crainte que lui inſpira la puiſſance de Grimoald. Il ſeroit inutile de chercher le nom d'un prince dont nous ne faiſons que ſoupçonner l'exiſtence. Il put être pere en 640 ou 645; enſorte qu'en 614 Théodon pouvoit avoir ſoixante-neuf ou ſoixante & quatorze ans, & qu'en 700 il pouvoit lui-même être pere depuis plus de trente ans. Il eſt certain qu'il fut le même qui reçut S. Rupert en 699, & qui eut pour fils le duc Théodebert, à qui il recommanda en mourant d'être docile aux avis du ſaint prélat. Ce duc Théodebert eſt donc le même chez qui Anſprand ſe réfugia en 702, & dont Luitprand épouſa la fille, dès qu'il fut monté ſur le trône de Lombardie, autre preuve que Théodon, grand-pere d'une princeſſe nubile en 712, étoit alors d'un âge aſſez avancé.

Je ne doute point que ce ne ſoit au regne de Théodon III. qu'il faille rapporter les victoires que Pepin d'Heri-

ſtall doit avoir remportées ſur les Bavarois pour les faire rentrer ſous l'obéiſſance des Francs. Les annales de Metz diſent poſitivement qu'en 691 Pepin fit la guerre aux Saxons, aux Friſons, aux Allemands & aux Bavarois, dont les ducs, abuſant de la foibleſſe des regnes précédens, s'étoient ſouſtraits à l'empire des Francs. Ce ſeroit une raiſon de croire que Théodon III. avoit déjà régné avec beaucoup d'éclat & de réputation avant que Pepin tournât ſes armes contre lui; mais je n'inſiſte point ſur cette preuve de l'ancienneté de ſon regne, parce qu'une guerre, quoique malheureuſe, quoique terminée par un traité deſavantageux, peut fournir à un prince pluſieurs occaſions de faire voir la grandeur de ſa puiſſance & de ſes reſſources, ſur-tout ſi, ayant affaire à un prince encore plus puiſſant, il parvient à ſe procurer des conditions ſupportables. Or il paroît que Théodon fut dans ce cas, puiſqu'il ſe maintint dans une indépendance aſſez grande pour pouvoir partager ſes Etats avec ſes trois fils. Bouquet corrige, en cet endroit, les annales de Metz, & place la réduction des Bavarois en 688; mais quelle qu'en ſoit la date, le fait paroît certain, & dès-lors on ne doit pas

être surpris du bon accueil que Théodon fit à S. Rupert. Examinons, avec quelque soin, la légende de ce saint.

Tout ce qu'on dit de lui avant son arrivée en Baviere, savoir qu'il descendoit des rois de France & des ducs d'Ecosse; qu'il étoit né dans ce dernier royaume; qu'il fut évêque de Worms, & chassé de son église par un duc payen nommé Bertarius, lequel le fit battre de verges; tout cela, dis-je, n'est pas vraisemblable, & en attendant qu'on en fournisse d'autres preuves que des vies ou légendes refondues vingt fois, il est permis de croire que ce qui n'est pas vraisemblable n'est pas vrai. Pour moi, je crois que Rodbert, son frere Trudebert, & sa sœur ou sa niéce Erendrude, étoient aussi Germains que leurs noms étoient germaniques; & comme le nom de Rudbert, Rodpert, *&c.* est très-ordinaire dans les anciens monumens de la Baviere, & que sa premiere racine est la même que celle de plusieurs noms familiers à la race Agilolfinge, j'aimerois autant croire qu'il étoit de la race royale des Francs & des Bavarois, que de le faire naître en Ecosse, & de le faire baptiser par S. Patrice.

Les biographes de S. Rupert ont pris *c. 6.*
sur eux de déterminer le tems où il a

vécu; car, de leur aveu, on ne trouve autre choſe dans les anciens monumens, ſinon qu'au tems de Childebert, roi des Francs, en la ſeconde année de ſon regne, Rupert étoit évêque de Worms: ce ſont eux qui ont conjecturé que ce Childebert étoit le premier de ce nom, & qui ont enſuite fondé toute leur chronologie ſur cette conjecture: mais s'il eſt vrai qu'après avoir été chaſſé de Worms, Rupert alla à Rome, & n'entra en Baviere qu'au bout de deux ans, il faudra reculer ſon arrivée dans ce pays juſqu'en l'année 699. La légende ajoute que ſa réputation parvint juſques aux oreilles de Diéton ou Théodon, duc de Baviere, troiſieme de ce nom, & que par un inſtinct ſalutaire, ce prince ſe porta à lui écrire & à lui envoyer une ambaſſade ſolemnelle, pour le prier de venir le trouver à Ratisbonne, afin de convertir à la religion Chrétienne tout ce pays qui étoit encore dans les ténebres de l'idolâtrie; que Rupert, après avoir reçu cette ambaſſade, envoya à ſon tour des députés à Théodon pour le diſpoſer encore mieux à recevoir la foi orthodoxe, après quoi il vint lui-même le trouver. Le duc ayant appris qu'il approchoit, alla au-devant de lui avec toute ſa cour, pour honorer

ſon entrée dans la ville de Ratisbonne, & le conduiſit dans un appartement de ſon palais, qu'il devoit occuper. Après avoir eu de fréquens entretiens avec Rupert, Théodon ſe rangea facilement de ſon avis, & par ſon moyen, tout le peuple de cette contrée reçut la foi entiere de Jeſus-Chriſt, & fut baptiſé.

Un autre biographe, qu'on appelle le diſciple de S. Everhart, dit que Rupert inſtruiſit le duc & ſa nation dans la foi catholique, & paroît compter le duc lui-même entre ceux qui furent baptiſés; mais un troiſieme biographe, publié par Surius, dit poſitivement que Rupert, après avoir ordonné un jeûne, *27 Mars.* inſtruiſit le duc dans les myſteres céleſtes, l'affermit dans la véritable foi, le fit renoncer au culte des idoles, & le baptiſa au nom de la ſainte & indiviſible Trinité; qu'avec lui furent baptiſés les grands & un peuple aſſez nombreux. On voit par là que les biographes ont renchéri les uns ſur les autres, juſqu'à ce qu'ils ſont parvenus à rendre la Baviere payenne, & à faire de S. Rupert un véritable apôtre des Bavarois; mais Arnoul de Cham s'oppoſe ouvertement à ce ſyſtème, & eſt d'accord en cela avec tous les faits que nous fournit l'hiſtoire.

Digitized by Google

Nous avons prouvé que Garibald fut chrétien, & même catholique ; la loi des Bavarois rédigée ſous le regne de Dagobert ſuppoſe néceſſairement que les Bavarois étoient chrétiens ; la vie de S. Emmeram ne permet pas d'en douter ; & Arnoul de Cham ſuppoſe encore que S. Emmeram vint en Baviere avant S. Rupert ; mais de plus il eſt prouvé que S. Rupert ne mourut qu'en 718. Saint Virgile, évêque de Saltzbourg, qui vivoit en 760, avoit vu ſes diſciples : comment donc eſt-il croyable que S. Rupert ait fait ſeulement la moitié de ce qu'on lui attribue ? Mais n'eſt-ce pas une contradiction manifeſte de dire que Théodon étoit payen, & qu'il admira la vertu de S. Rupert ſur ſa ſeule renommée, qu'il deſira ardemment de le voir, qu'il lui écrivit, qu'il lui envoya une ambaſſade ſolemnelle, qu'il lui rendit des honneurs extraordinaires, & tout cela étant encore payen ? Les vertus des ſaints ſont ſouvent la riſée de ceux qui croyent en Jeſus-Chriſt ; comment auroient-elles excité l'admiration d'un payen qui n'en avoit pas même été témoin ? Que veut dire encore ce jour de jeûne que S. Rupert ordonna avant d'inſtruire le duc dans les myſtères de la foi, & lorſqu'apparemment il

Digitized by Google

n'avoit encore converti perſonne? Laiſſons donc à S. Rupert l'honneur d'avoir fondé la premiere égliſe permanente, d'avoir établi ſolidement la religion Catholique en Baviere, d'avoir fait revenir les Bavarois de leurs erreurs, d'avoir même rebaptiſé ceux qui étant nés dans l'héréſie nationale, dans une héréſie qui conteſtoit au Fils de Dieu ce titre ineffable de ſa divinité, n'avoient point été baptiſés au nom de *la Sainte & indiviſible Trinité;* mais n'accordons pas facilement que Théodon fût lui-même de ce nombre: l'héréſie eſt plus ennemie de l'orthodoxie que le paganiſme ne l'eſt du chriſtianiſme: Théodon pouvoit avoir beſoin d'inſtructions, & le ſentir, ſans être ni payen ni hérétique. S'il gémiſſoit ſur les égaremens de ſon peuple, il connoiſſoit donc qu'il étoit dans l'erreur. Arnoul de Cham nous apprend que depuis ſa premiere converſion la nation Bavaroiſe étoit en partie retombée dans l'héréſie: quelques-uns de ſes ducs avoient eu le même malheur; ils n'avoient point une foi *entiere* en Jeſus-Chriſt; mais ſi Théodon étoit encore de ce nombre, diſons que Pepin eut plus de part que lui à la miſſion de Rupert. Il eſt facile d'imaginer comment les biographes de

ce ſaint ont fait un roman de ſon hiſtoire. Ils avoient lu que S. Rupert baptiſa beaucoup de Bavarois : on ne baptiſe que des payens, ont-ils dit : donc les Bavarois étoient payens ; mais ils n'étoient qu'hérétiques ; ils étoient retombés dans les erreurs dont Euſtaſe & Agile avoient commencé à les retirer, & ces erreurs étoient telles, qu'elles rendoient nul le premier baptême qu'ils avoient reçu.

En voilà aſſez ſur un ſujet qui appartient à l'hiſtoire Eccléſiaſtique de la Baviere beaucoup plus directement qu'à ſon hiſtoire politique. Remarquons ſeulement qu'en donnant naiſſance à une Egliſe permanente, S. Rupert à rendu un grand ſervice à l'hiſtoire des Bavarois. Théodon & ſes ſucceſſeurs ont rendu leurs noms immortels par des donations de quelques villages, tandis que les anciens héros de la nation ſont enſevelis dans un oubli éternel.

Saint Rupert & S. Corbinien ſe trouverent dans le même tems en Baviere : l'un fonda une égliſe à Saltzbourg & l'autre à Freiſingue ; mais le ſecond a eu l'avantage d'avoir un hiſtorien contemporain de Thaſſilon, & dont l'ouvrage n'a point été altéré par l'ignorance & la témérité des ſiecles ſuivans. Selon

Arbon, biographe de Corbinien & ſon troiſieme ſucceſſeur dans l'évêché de Freiſingue, Corbinien vint en Baviere au tems du Pepin, maire du Palais, & ſous le regne du puiſſant duc Théodon, qui partagea ſon duché en quatre parts, pour lui & pour ſes trois fils. Pepin mourut en 714; Théodon mourut avant S. Rupert, dont on fixe, avec raiſon, la mort à l'an 718. Corbinien ſe trouvoit donc déjà en Baviere au-moins quatre ans avant la mort de S. Rupert. Auſſi Arnoul de Cham dit-il que ces deux ſaints ſe trouverent en Baviere ſous le même Théodon. Ainſi la vie de S. Corbinien peut ſervir à expliquer celle de S. Rupert dans ce qui concerne l'état politique de la Baviere, & elle doit être comparée avec l'index de S. Virgile, l'annotation d'Arnon, l'hiſtoire des miracles de S. Emmeram par Arnoul de Cham.

Ce dernier auteur dit qu'au tems de Dieton, duc de Baviere, Loup ou Lupus, étoit évêque de Ratisbonne. S'il donne toujours le même nom au même Théodon, celui-ci eſt Théodon II. ſous lequel nous avons dit que S. Emmeran vint en Baviere; mais en ſuppoſant même que Loup eût été contemporain de Théodon III. ce ſeroit toujours une forte pré- *Lib 13 p. 133.*

ſomption contre l'apoſtolat de S. Rupert, d'autant que ſelon l'expreſſion d'Arnoul, ce Loup ne l'étoit que de nom, & que c'étoit en effet un bon paſteur du troupeau de Jeſus-Chriſt. Arbon ne dit nulle part, ce me ſemble, que les Bavarois fuſſent payens, lorſque ſaint Corbinien entra en Baviere, & cependant il doit y être venu quinze ans au plus après S. Rupert. La vie de ce ſaint & les deux index de Virgile & d'Arnon ne nomment qu'un fils de Théodon; mais les auteurs modernes qui ont conclu delà que ce prince n'eut effectivement qu'un fils, ou que s'il en eut davantage, il n'y eut pourtant que Théodebert qui lui ſuccéda; ces auteurs, dis-je, n'avoient pas lu Arbon, & ſe ſont certainement trompés; mais ce qui eſt remarquable, eſt que Théodebert eſt préciſément le ſeul des trois fils de Théodon qu'Aribon ne nomme point; la cauſe de ce ſilence eſt la même: les écrivains Saltzbourgeois n'ont nommé que Théodebert, parce que l'égliſe & le pays de Saltzbourg étoient dans ſon partage. Arbon ne nomme Théodevald que par occaſion, mais il parle beaucoup de Grimoald, parce que Freiſingue & le pays de Meiſes (en Tirol),

où

où Corbinien avoit fait des acquisitions, étoient dans les Etats de Grimoald.

Voilà les trois fils de Théodon avec lesquels il partagea son duché, suivant la coutume nationale, qui avoit lieu par rapport aux fortunes particulieres; car rien n'est plus ordinaire dans les anciens monumens Bavarois, que de trouver des actes de partage entre un pere & ses enfans. On a donc tort de compter Hucbert entre les fils de Théodon. L'index de S. Virgile dit positivement qu'il étoit fils de Théodebert, petit-fils par conséquent de Théodon III. Baronius fixe à l'année 715 le pélerinage de ce prince à Rome; si cette date est exacte, Théodon ne fut pas témoin des malheurs que la Baviere éprouva dans cette même année. Suivant les annales de Padoue les Saxons ravagerent en 715, le pays des Hattuariens ou Hazzoariens. Rien ne paroît plus étranger à la Baviere que cette incursion des Saxons chez les Hattuariens, qui étoient un peuple de la Westphalie ou de la province Ripuaire, ou chez les Hessois, autre peuple très-éloigné du Danube; mais dans les annales de Tulde, à l'occasion de ce même fait, on lit *Bazzoares*, ce qui ressemble beaucoup davantage aux Bajoares ou Bavarois. En-

fin la chronique de S. Benigne de Dijon dit poſitivement que les Saxons ravagerent le pays des Bagoars ou Bagoariens, qui ſont certainement les mêmes que les Bavarois. Il paroît donc prouvé qu'en 715 les Saxons firent une irruption dans le pays des Bavarois, ce qui d'abord ne paroît guere vraiſemblable, à cauſe de l'éloignement des deux peuples, mais d'autres faits éclairciront peut-être celui-ci, en faiſant mieux connoître l'état où ſe trouvoit alors la Germanie.

Nous avons dit & prouvé que pendant long-tems la Thuringe, ou la domination des Varnes & des Angles s'étoit étendue juſqu'au Danube, & avoit compris le pays où coule la petite riviere de Nab; & en cela nous nous ſommes écartés du ſentiment de tous les écrivains modernes, qui prétendent que ce pays fut le domicile des Bavarois, avant que cette nation eût paſſé le Danube pour s'établir dans la Rhétie & le Norique; nous avons même ajouté, ſur l'autorité de Paul Diacre, qu'au tems du roi Garibald, la Baviere étoit bornée au nord par le Danube; mais il eſt tems de dire comment & en quel tems nous croyons que les Bavarois s'étendirent au nord de ce fleuve. Les vies de S. Kilien & de S. Boniface nous four-

Digitized by Google

niront presque tout ce que nous pouvons savoir touchant les antiquités de ce pays ; mais en y joignant une charte de Louis-le-Débonaire, nous serons en état d'en décrire les frontieres avec plus d'exactitude. *M. B. tom. V, Chart. Lud. Pii. edit. à Carpen.*

Suivant cette charte, Charlemagne avoit ordonné aux évêques de Wurtzbourg & aux comtes de cette contrée, de bâtir des églises dans le pays qu'habitoient les Esclavons, appellés Moinwinides & Radantzwinides, entre les rivieres du Mayn & de la Radans ou Rednitz, dont ces Esclavons portoient le nom. Il est donc évident que les Esclavons ou Vinides avoient envahi ce qui compose aujourd'hui les pays de Bamberg & de Bayreuth avant le regne de Charlemagne. Mais en quel tems s'étoit faite cette invasion ? C'est ce qu'il est difficile de décider. Il n'y a pas d'apparence qu'elle soit arrivée sous le regne de Samon, puisque les Austrasiens avoient repris le dessus, & que Radulf avoit remporté plusieurs victoires sur eux, & il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent conservé cette conquête, à moins qu'on ne veuille supposer que Radulf leur en fit le sacrifice, pour se procurer leur alliance contre ses maîtres. Il n'est cependant guere croyable que

ce prince, ſouvent victorieux, ait acheté à ce prix l'alliance des Eſclavons. Willibald, hiſtorien de S. Boniface & ſon diſciple, dit qu'autrefois les Thuringiens étoient chrétiens, mais qu'ils avoient renoncé à la foi, ſous la dangereuſe adminiſtration d'Heden, Hedenes ou Hetanus; car il eſt évident que ces trois noms n'en font qu'un. Or, & ceci eſt très-remarquable, le biographe de ſaint Kilien, parlant des anciens ducs dont Wartzbourg étoit la réſidence, dit que
P. 180. Gozbert étoit fils d'Hetan l'ancien, & que celui-ci étoit fils de Hruodis; par où l'on voit que le même Hetan, ſous le gouvernement duquel la Thuringe avoit perdu la foi, avoit fait ſa réſidence à Wurtzbourg, & avoit été duc du pays qu'on appelle aujourd'hui la Franconie; ainſi il eſt prouvé que ce même pays avoit fait partie de l'ancienne Thuringe.

Suivant un autre biographe de ſaint Kilien, ce miſſionnaire prêcha, pour la premiere fois, dans le pays de Wurtzbourg, ſous le prédéceſſeur de Gozbert, & partit enſuite pour aller à Rome ſe faire autoriſer par le pape Jean à continuer ſa miſſion; mais en arrivant à Rome, il trouva que Jean étoit mort, & avoit été remplacé par Conon. Il fit

donc ce voyage en l'année 686 qui fut celle de la mort de Jean V. & de l'élection de Conon. On ne dit point combien dura ce voyage; mais il eſt certain qu'il partit de Rome avant la mort de Conon arrivée en 687, & en revenant à Wurtzbourg, il trouva que le duc, ſous l'autorité duquel il avoit commencé à prêcher, étoit mort, & avoit été remplacé par Gozbert. Hetan pere de Gozbert ou Hetan l'ancien, mourut donc en 686 ou 687. Or, dit le biographe, il étoit fils de Hruodis; d'où je conclus que ce Hruodis n'eſt point différent de Radulf, duc de Thuringe, élevé à cette dignité par Dagobert, & rebelle à ſon fils Sigebert, avant le milieu de ce ſiecle.

On ſait comment Geila, femme de Gozbert, & veuve de ſon frere (car tel étoit l'uſage dans ce pays, de même qu'en Baviere, que le frere épousât la veuve de ſon frere); on ſait, dis-je, comment Geila fit périr ſaint Kilien, comment elle mourut enragée, comment Gozbert périt par la main parricide de ſes ſujets; on ſait que les Francs orientaux chaſſerent Hetan ſecond, fils de Gozbert, des états que lui avoit laiſſés ſon pere, & qu'ils perſécuterent tellement ſa famille qu'il n'en reſta pas un ſeul rejetton. Tout cela eſt raconté dans la vie

de S. Kilien. On trouve pourtant dans celle de ſaint Burchard qu'Hetan, fils de Gosbert, laiſſa une fille nommée Imminas, qui ſe fit religieuſe, & fonda un monaſtere ſur la montagne de Wurtzbourg.

Vgil. v. ſ. Burc. libr. II, c. 4, ap. S. 14 Oct. De Orig. Franc. ap. Sch. tom. I, rer. Ger.

Thrithème s'eſt certainement trompé, lorſqu'il a dit que ce dernier Hétan régna 20 ans & mourut en 840, & quand il auroit dit qu'il mourut en 740, il ſe ſeroit également trompé, ainſi qu'on peut le prouver ſans replique par la vie de ſaint Boniface, que nous avons déja citée. Voici comment le diſciple de ce ſaint parle de ſa premiere prédication dans la Thuringe: « Il adreſſa, dit-il, » la parole aux anciens de la nation & » aux princes du peuple, & les exhorta » à reconnoître leur aveuglement & à re- » tourner au chriſtianiſme qu'ils avoient » déja reçu autrefois, parce que la » domination de leurs rois s'écroulant, » une grande multitude de leurs comtes » ou périrent par le fer, ou furent em- » menés en captivité, ſous le gouverne- » ment périlleux de Théobald & de He- » denes, qui exercerent plutôt ſur eux » un empire tyrannique & deſtructeur » qu'une autorité fondée ſur leur amour » & leur obéiſſance. Enfin les chefs » ayant été emmenés par un ennemi

» impitoyable, & le reſte de la nation
» ſe voyant accablé d'une infinité de
» maux, tous les Thuringiens (qui pou-
» voient encore diſpoſer de leur ſort) ſe
» ſoumirent à la domination des Saxons.
» De cette maniere finit le regne des
» ducs chrétiens, & avec eux s'éteignit
» auſſi le chriſtianiſme chez les Thurin-
» giens ».

En comparant ce récit, qui eſt un peu confus, avec ce que nous avons déja dit, il eſt clair que la premiere converſion des Thuringiens, dont parle Willibald, eſt la même que celle qui avoit été opérée par la prédication de ſaint Kilien; que les rois Thuringiens dont la domination s'étoit écroulée, étoient les deſcendans Hruodis ou de Radulf; que les ducs religieux ou chrétiens avoient été Gozbert & Hetan II. qui tous deux avoient embraſſé le chriſtianiſme & y avoient perſévéré; que ce n'avoit point été le duc Hétan qui avoit lui-même emmené hoſtilement en captivité (*hoſtili eductione*) ſes propres comtes ou camarades; mais que Théobald avoit été l'auteur de cette captivité, & de tous les maux qu'avoient ſoufferts les Thuringiens juſqu'à ce que, réduits au déſeſpoir, ils s'étoient donnés aux Saxons qui étoient payens, & ſous la domina-

tion deſquels les Thuringiens avoient mal conſervé le dépôt de la foi. Mais ſi nous rapprochons ces faits, qui ſont certains, de l'hiſtoire des Bavarois, ils nous mettront en état de former une conjecture qui approche de la certitude.

Nous avons déja remarqué qu'en 715, les Saxons ravagerent le pays des Bavarois : ce fut un duc nommé Théodebald qui força les Thuringiens de ſe donner aux Saxons : dans le même tems régnoit en Baviere un duc Théodebald, fils de Théodon, & il régnoit préciſément dans la Baviere ſeptentrionale ; car ſes deux freres, Grimoald & Théodebert, poſſédoient, l'un le pays de Saltzbourg, l'autre celui de Freyſing & les Alpes voiſines; il eſt évident que Théodebald devoit avoir ſon partage dans la partie ſeptentrionale de la Baviere. Ce fut donc ce duc Théodebald qui profita du malheur d'Hetan, dont les Francs orientaux furent les auteurs ; & ce fut auſſi contre lui que les Saxons prirent les armes en faveur des Thuringiens. Mais les Saxons furent certainement réprimés, quoique les hiſtoriens n'en diſent rien, puiſque la Thuringe reſta reſſerrée dans les bornes étroites où l'avoient réduites les conquêtes faites ſur Hetan, & que ſes habitans rentrerent ſous la

Digitized by Google

domination des Francs, avant la prédication de saint Boniface, qui n'est pas postérieure à l'an 725. Car ce fut après avoir prêché en Thuringe que cet apôtre de la Germanie passa en Baviere, où régnoit alors le duc Hucbert. Mais le récit de Willibald suppose que, lors de cette prédication, Théobald étoit mort aussi-bien qu'Hetan. J'ai donc eu raison de dire que Trithème s'est trompé sur le tems de la mort de ce dernier; & quant à Théobald, s'il est le même que Théodebald, duc d'une partie de la Baviere, il devoit aussi être mort plusieurs années avant l'arrivée de saint Boniface, ainsi que nous l'allons voir. Nous dirons aussi quel motif put engager les Francs à donner au duc de la Baviere septentrionale une partie considérable de la dépouille d'Hetan, & des débris de la Thuringe.

L'histoire de saint Corbinien fournit un fait qui ressemble en tout à celui qui causa la mort de saint Kilien, avec cette seule différence qu'il ne causa pas la mort, mais seulement l'exil du premier évêque de Freysing. Théodoald ou Théodebald, fils de Théodon, étant mort, Grimoald son frere épousa sa veuve qu'Aribon appelle Pilitrud. *Elle étoit née*, dit-il, *d'une maison illustre dans les Gaules, & avoit suivi sa mere en Ba-*

viere. Le nom de cette princeſſe & ſa naiſſance ont exercé beaucoup de ſavans. Dom Bouquet & Velſer, pour éviter l'équivoque, ont aſſuré que le nom de Pilitrude n'étoit pas le même que celui de Pelchtrude qu'avoit porté la femme de Pepin d'Heriſtall; mais ils ont avancé plus qu'ils n'étoient en état de ſoutenir. Dom Bouquet auroit même pu ſe convaincre du contraire par la lecture de deux chartes qui ſe trouvent dans ſon recueil, & que j'ai déja citées, en parlant de Hucbert, pere de Plectrude. Dans la premiere de ces chartes, la femme de Pepin, fille de Hucbert, eſt appellée Plectrudis, dans le corps de l'acte & dans les ſignatures; dans la ſeconde, cette même princeſſe, déſignée par les mêmes qualités, eſt auſſi appellée deux fois Blittrudis. Or je demande quelle différence reſte entre ce nom, écrit de ces deux manieres, & celui de Pilitrude qu'Aribon donne à la femme inceſtueuſe de Grimoald.

Cet auteur dit encore que Grimoald ayant été tué par des aſſaſſins, & Charles Martel étant venu en Baviere, Pilitrud le ſuivit lorſqu'il retourna dans les Gaules, mais qu'ainſi qu'elle le méritoit, il la répudia ou l'éloigna de lui; en ſorte qu'ayant perdu ſa dignité, &

Digitized by Google

déchue de sa grandeur, dépouillée même du bien qui lui appartenoit en propre, elle fut enfin réduite à ne posséder qu'une chétive monture (*asellum*), sur laquelle elle entreprit le voyage d'Italie; mais elle mourut en chemin, & ses enfans, nés de son sein, privés de la royauté (*regno*) après beaucoup de malheurs, finirent (bien-tôt) leur misérable vie. Il semble que ces dernieres paroles soient relatives à Grimoald & à Dreux ou Drocus, fils de Pepin & de Plectrude, dont l'aîné mourut avant son pere, laissant un fils encore enfant, qu'on appelle indifféremment Théodoald ou Théodebald, & que son grand-pere créa maire du palais d'Austrasie; mais qui fut dépouillé de cette dignité aussi-tôt après la mort de celui à qui il la devoit, c'est-à-dire en 714. Dreux ne fut pas plus heureux que son frere & son neveu. Ainsi les paroles d'Aribon pourroient fort bien s'entendre des deux fils de Pepin, si rien ne s'opposoit d'ailleurs à cette explication, & dès-lors il seroit prouvé que la Plectrude Bavaroise n'étoit point différente de la femme de Pepin.

C'étoit le sentiment d'Ademar, puisqu'il écrit que Charles ayant passé le Danube en 725, entra dans le pays des Baugares (ou Bavarois) & s'en empara,

ainſi que d'un grand tréſor & de Plectrude femme de ſon pere, qui s'étoit enfui de ce pays là par la crainte qu'elle avoit eu de lui, & qu'avec ſa niece (ou petite-fille) Sonechilde, il retourna victorieux en France. Si l'autorité d'Ademar étoit d'un aſſez grand poids, lorſqu'il parle du regne de Charles Martel, la queſtion que nous examinons ſeroit décidée par ſon témoignage, & en y joignant celui d'Aribon, il ſeroit prouvé que Plectrude, après la mort de Pepin, épouſa en ſecondes noces Théodoald ou Théodebald; qu'après la mort de ce dernier, elle épouſa en troiſieme noces, Grimoald, frere de ſon ſecond mari, & qu'enfin elle retourna en France avec Charles Martel, dont elle paroîtroit encore avoir été la maîtreſſe. Mais ſi cela étoit ainſi, la beauté fabuleuſe de la célebre Hélene n'auroit pas eu un auſſi long regne. Le continuateur de Frédégaire paroît même s'oppoſer à cette opinion, lorſqu'après avoir parlé à pluſieurs repriſes de la belle-mere de Charles Martel, il dit à l'occaſion de la premiere expédition de ce prince en Baviere, qu'il rapporta avec lui de grands tréſors, & ra-
C. 107. mena en France une *certaine* dame nommée Bilitrude, avec ſa niece nommée Sonichile. Il ſemble que le mot *quâdam*

ne convenoit point à une princeſſe auſſi connue que la belle-mere de Charles Martel. Mais de plus, ſi l'on compare cet endroit de la chronique avec le paſſage d'Ademar que nous avons cité, on trouvera que l'un n'eſt qu'une répétition de l'autre, & qu'Ademar a ajouté de ſon chef que Bilitrude avoit été femme du pere de Charles Martel, ce qui, dès-lors, ne peut être regardé que comme une conjecture de cet hiſtorien.

Mais pluſieurs raiſons très-fortes m'engagent à croire que cette conjecture d'Ademar n'a pas été heureuſe. 1°. Il n'eſt pas vraiſemblable que Plectrude, mere de Grimoald, & grand-mere de Théodoald avant la mort de Pepin, ait encore eu deux maris, après être devenue veuve de ce prince, & que ſes charmes ſurannés lui aient donné ſur Grimoald ſon troiſieme mari, tout le pouvoir qu'elle paroît avoir eu ſur ſon eſprit. 2°. Ce ſentiment ne peut s'accorder avec ce que paroît avoir voulu dire le biographe de ſaint Corbiniēn; car peut-on imaginer que Charles Martel ait fait ſa maîtreſſe de la veuve de ſon pere? 3°. La Plectrude d'Arbon étoit d'une illuſtre famille des Gaules, & étoit venue en Baviere avec ſa mere. Or il paroît que la femme de Pepin étoit Bavaroiſe, & l'on ne

croira pas facilement qu'étant déja grand-mere, elle ſoit venue en Baviere avec ſa mere. 4°. Aribon ne parle des malheurs & de la mort des enfans de Plectrude, qu'après avoir parlé de ſa mort. Or, dans l'opinion d'Ademar, ces malheurs n'auroient point été la punition des crimes dont elle s'étoit rendue coupable en épouſant ſon beau-frere, & en perſécutant ſaint Corbinien, puiſque Grimoald étoit mort avant Pepin, & que Théodoald avoit été dépouillé de la mairie d'Auſtraſie, avant que Plectrude eût pu épouſer Théodoald ou Théodebald, duc de Baviere; car Plectrude ne ſe retira pas d'abord en Baviere.

c. 104. Le continuateur de Frédégaire dit qu'après la mort de Pepin tout ſe faiſoit au gré de Plectrude, & qu'elle retint le duc Charles en priſon, juſqu'à ce qu'il trouvât le moyen de s'évader. Un autre annaliſte, publié par Lambeck, ajoute qu'après être ſorti de priſon, Charles combattit Ratbod, roi des Friſons, qu'enſuite Rainfroi, maire du palais d'Auſtraſie, & Chilpéric ſon roi, marcherent vers Cologne, & ravagerent les pays qu'arroſe le Rhin; mais qu'après avoir reçu des préſens de Plectrude, ils s'en allerent pour ſe préparer à la guerre contre Charles; que dans la

Bibl. Vindob. t. II, p. 366.

troiſieme année de ce prince, c'eſt-à-dire en 717, le dimanche des Rameaux, ſe donna une grande bataille que Charles gagna, & qu'il pourſuivit le maire & ſon roi juſqu'à Paris; que de-là il revint victorieux à Cologne, & que dans ſa quatrieme année il ſe fit rendre par Plectrude les tréſors de ſon pere. Suivant ce récit, ce ne peut être qu'en 718 que Plectrude ait pris la fuite par la crainte qu'elle avoit du reſſentiment de Charles, alors victorieux, & qu'elle ſe ſoit retirée en Baviere, menant avec elle ſa fille du même nom qu'elle. Elle la maria à Théodebald, ſi même ce mariage n'avoit pas précédé la fuite de Plectrude, ainſi qu'il y a tout lieu de le croire, lorſque l'on voit cette princeſſe choiſir la Baviere pour ſa retraite. Cependant Aribon peut ne s'être pas trompé, lorſqu'il a dit que Plectrude vint en Baviere avec ſa mere, ſoit que Théodebald fût déja mort, & que ſa veuve eût été rejoindre ſa mere, ſoit que le duc lui-même fût reſté auprès de ſa belle-mere depuis ſon mariage, ſoit enfin qu'il eût été ſéparé pour quelque tems de ſa femme.

Il eſt très vraiſemblable que Plectrude, veuve de Pepin, mourut à Paſſau, où l'on dit qu'elle avoit fondé l'égliſe de ſaint Etienne, & où l'on a vu pendant

long-tems ſon image avec cette inſcription : *Plectrudis Regina à dextris tuis in veſtitu deaurato circumdatâ varietate ;* & certainement on ne peut appliquer ni cette inſcription, ni les éloges que quelques auteurs font de la piété de Plectrude, à cette autre Plectrude qui mourut en Italie, ou lorſqu'elle étoit en chemin pour s'y rendre, & qu'Aribon peint avec des couleurs ſi noires. Plectrude, femme des deux freres Théodebald & Grimoald, fut donc la fille de cette premiere Plectrude, & hérita d'elle ces grands tréſors qui lui étoient reſtés de ſon ancienne puiſſance, & que Charles Martel emporta en France. Elle avoit eu des enfans de Grimoald, & c'eſt d'eux qu'Aribon veut parler, lorſqu'il attribue leurs malheurs & leur mort prématurée à une punition céleſte. Mais ſi Aribon a voulu dire que Plectrude fut la maîtreſſe, la femme ou la concubine de Charles Martel, il s'eſt certainement trompé, ſéduit par les apparences, ou par un bruit qui en avoit couru en Baviere. Ce fut Sonichilde, & non Plectrude, veuve de Grimoald, que Charles Martel épouſa, ou dont il fit ſa concubine. Il en eut le prince Griphon, dont nous aurons encore occaſion de parler, & l'on trouve, par cette raiſon, le nom

Hund, in Catalog. Batav. Velſ. rer. Boic. lib. IV, pag. 116.

Dublet h. ſ. D. p. 690. Mart.

le ce jeune prince, avec celui de sa nere, dans un acte de donation de Charles Martel, auquel souscrivit l'illustre dame (*illustris matrona*) Sonichilde & Griphon son fils, comme ayant consenti à la donation. *Bouq. t. IV, pag. 707.*

Le titre que cet acte donne à Sonichilde, est le même qu'on avoit donné à Plectrude, femme de Pepin, du vivant de son mari. Mais de qui étoit fille Sonichilde ? Le continuateur de Frédégaire dit qu'elle étoit niece de Charles Martel, au-moins c'est-là le sens des expressions dont il se sert (*cum nepte suâ Sonichilde regreditur*), & je crois qu'on ne doit point leur faire violence pour dire que Sonichilde étoit niece de Plectrude. La seule objection que l'on pourroit faire contre cette explication seroit, en disant que Charles Martel ne peut pas avoir épousé sa niece; mais il n'épousa pas Sonichilde, & ce qui est remarquable, elle ne signa dans l'acte que nous venons de citer, qu'après plusieurs comtes, quoique la femme de Pepin eût toujours signé la premiere, & immédiatement après son mari. D'ailleurs Charles Martel ne passe pas pour avoir été fort scrupuleux, & l'on sait que Griphon, sorti de cette union illicite, ne partagea point l'empire avec ses

Digitized by Google

freres. Plectrude n'avoit été la ſœur de Charles Martel que par ſon pere, & peut-être en étoit-ce aſſez pour autoriſer Charles Martel à prendre ſa fille pour ſa concubine.

Je défends cette explication, parce que ſi elle peut être admiſe, elle prouve ſeule que Plectrude, femme de Grimoald, étoit fille de la premiere Plectrude, femme de Pepin; mais ſi on la rejette, il faudra dire que le continuateur de Frédégaire s'eſt ſervi d'une expreſſion impropre, & que Sonichilde étoit niece de Plectrude, ou ſa petite fille; car le mot Latin *neptis* peut avoir ces deux ſens; mais le dernier eſt incompatible avec le récit d'Aribon, puiſqu'il ſuppoſe que Plectrude, mariée à Grimoald, & qui venoit de lui donner des enfans, avoit déja une petite-fille en âge d'être la maîtreſſe de Charles Martel. Le premier ſens eſt beaucoup plus ſoutenable; mais on ignore, en ce cas, quels étoient le pere & la mere de Sonichilde, & on ne voit pas ce qui engagea Plectrude à ſuivre Charles Martel dans les Gaules; car on ſuit ſon gendre dans un pays étranger, & ſur-tout un gendre tel que Charles Martel; mais ſuit on de même le mari ou l'amant de ſa niece? D'ailleurs cette explication

ne sauve point à Charles Martel l'inceste dont il fut coupable dans le sens littéral de l'annaliste, puisque Sonichilde ne put être être la niece de Plectrude, sœur consanguine de Charles Martel, sans être la parente de ce prince au même degré. Si l'on admet que Sonichilde fut fille de Plectrude, il faudra dire qu'elle étoit née du premier mariage de sa mere avec Théodebald, duc de Baviere, & qu'ainsi la célébration de ce mariage avoit précédé la retraite de la premiere Plectrude en Baviere, puisque Sonichilde étoit déja nubile en 725.

Mais quelqu'opinion que l'on embrasse touchant la naissance de cette derniere princesse, toujours me paroît-il certain: 1°. Que la veuve de Pepin, dont il n'est plus parlé dans l'histoire des Francs, depuis le moment où elle rendit à Charles les trésors de son pere, se retira en Baviere où elle mourut, & fut enterrée à Passau. 2°. Qu'elle s'y retira avec sa fille Plectrude, & que celle-ci est la même qui épousa successivement les deux freres Théodebald & Grimoald; & dès lors il n'est plus suprenant que Théodebald, gendre de Pepin, & surtout de la puissante Plectrude, ait eu sa part de la dépouille d'Hétan, & de l'an-

Digitized by Google

cien pays des Thuringiens ſur le Danube. Ne pourroit-on pas ajouter que ce duc de Baviere faiſoit ſa réſidence ordinaire à Paſſau ?

Après avoir parlé ſi au long de Plectrude, belle-mere de Charles Martel, je ne puis m'empêcher de faire mention ici d'une ancienne fable que quelques auteurs ont débitée ſur la naiſſance de Charlemagne ; mais qui, ſi elle a quelque fondement, ne peut regarder que Charles Martel. Je la trouve dans l'hiſtoire de Brême écrite par Valterus, auteur aſſez judicieux, & qui s'eſt ſervi de bons mémoires. J'avertis cependant que c'eſt une fable, ainſi on peut s'épargner la réfutation des erreurs qu'elle contient en grand nombre ; mais en fait d'antiquités, les fables ont auſſi leur prix, & je ne fais l'éloge de Valterus que pour faire entendre qu'il n'eſt pas l'auteur de celle-ci.

Les grands du royaume ayant preſſé Pepin de ſe marier, il fit demander en mariage la fille de Théoderic, roi de Baviere, de Souabe & d'*Autriche*, & envoya trois des principaux ſeigneurs de ſa cour pour lui amener la princeſſe, qui n'étoit alors âgée que de douze ans. Elle leur avoit été remiſe par le roi ſon pere, lorſque ces trois ambaſſadeurs

firent réflexion qu'ils entendoient bien mal leurs intérêts de donner pour femme à Pepin une étrangere qui ne leur auroit aucune obligation, tandis qu'ils pouvoient placer sur le trône ou leur fille, ou la fille d'un de leurs amis. Après s'être communiqué cette réflexion, ils convinrent entre eux de se défaire de la jeune princesse & de lui substituer une de leurs filles, qu'ils tireroient au sort. Lorsqu'ils furent arrivés dans un endroit qu'on a depuis appellé Carlstat, ils s'éloignerent du grand chemin, & s'enfoncerent dans une forêt, où ils devoient commencer l'exécution de leur projet en assassinant la princesse; mais au moment de l'exécution, l'atrocité du crime qu'ils étoient sur le point de commettre révolta l'un d'entre eux, & l'engagea à prendre la défense de celle qu'il s'étoit cru en état d'assassiner. Ses collegues, plus aguerris, vouloient consommer leur crime; mais il mit l'épée à la main, & fit une si belle resistance qu'il ramena les deux autres à un projet moins barbare; c'étoit d'abandonner cette malheureuse enfant au milieu de la foret, & de laisser à la faim ou aux bêtes féroces le soin de terminer ses jours. Ils ne croyoient pas qu'elle pût échapper à tous les dan-

gers auxquels ils la livroient, & la tenant pour morte, ils exécuterent le reſte de leur projet, enſorte que Pepin épouſa la fille d'un de ſes ambaſſadeurs, croyant épouſer la princeſſe de Baviere.

Cependant cette princeſſe infortunée n'avoit pas été long-tems dans la forêt ſans y entendre le bruit que faiſoit un bucheron qui travailloit à quelque diſtance de-là; elle y courut, & trouva ce qu'elle avoit eſpéré, un homme qui eut pitié de l'état où il la vit, & qui la mena chez lui. Elle avoit encore ſur elle les habits que lui avoit donnés ſa mere, & leur richeſſe indiquoit ſa naiſſance; mais quelques queſtions que lui fît ſon libérateur, elle ne révéla jamais un myſtere qu'elle croyoit ne pouvoir découvrir ſans s'expoſer à de nouveaux dangers. Cependant elle vivoit avec la fille de ſon hôte comme avec ſa ſœur; & pour ſoulager une famille indigente & ne lui être pas à charge, elle vendoit ſucceſſivement tout ce qui lui étoit reſté de ſon premier état. Il y avoit quelques années qu'elle étoit dans cette retraite, lorſque Pepin, étant à la chaſſe, s'égara dans cette même forêt où elle avoit été expoſée, & fut conduit par le haſard dans la chaumiere où demeuroit celle qui avoit dû être ſa femme. Il n'avoit rien ſur lui

à quoi on pût reconnoître qui il étoit, & il ne le dit point au meunier, car telle étoit la profeſſion ordinaire du bucheron. Le meunier, de ſon côté, lui dit que les deux filles qu'il voyoit étoient à lui, & Pepin voulant paſſer la nuit chez lui, celle des deux jeunes payſannes, qui étoit étrangere dans la maiſon, ſe montra la plus empreſſée à ſervir ce chaſſeur inconnu.

Pepin, non plus que tous les princes de ſa race, ne ſe faiſoit pas un devoir de la chaſteté conjugale : il demanda à ſon hôte une de ſes filles pour paſſer la nuit avec lui, & à force de promeſſes, il obtint ſa demande ; mais le bon homme, qui ignoroit à qui il faiſoit ce ſacrifice, n'eut garde de lui donner ſa fille ; il fallut que celle qui avoit ſervi Pepin juſqu'à ce moment, continuât ſon ſervice juſqu'au bout. Elle fit quelque reſiſtance, mais elle céda enfin à la néceſſité, à la reconnoiſſance, & peut-être à la nature, & cette nuit là même elle devint groſſe. Le lendemain le roi, qui ſe doutoit qu'il pouvoit être pere, fut obligé de ſe faire connoître, & ordonna au payſan de le venir trouver lorſque ſa fille ſeroit accouchée ; que ſi elle accouchoit d'une fille, il ſe préſentât devant lui avec une quenouille

& un fuſeau; que ſi c'étoit un garçon, il vînt avec un arc & une fleche. La princeſſe inconnue accoucha d'un garçon, & le meunier ne manqua pas d'aller auſſi-tôt où étoit la cour, avec l'arc & la fleche, & trouva le roi à table; mais pour ſe faire mieux remarquer, il jetta ſa fleche ſur la table, & renverſa la coupe de la reine. C'étoit l'affaire du roi d'appaiſer ſa femme qui, dans ſa colere, avoit ordonné qu'on chaſsât ce manant, qu'elle appella un *karl*, ce qui dans ſa langue avoit à-peu-près la même ſignification.

Pepin ne laiſſa point tomber ce mot, & s'étant entretenu pendant quelque tems avec le payſan, il le renvoya en lui diſant de donner à l'enfant nouveau né le nom de Karl, & de l'élever chez lui juſqu'à ce qu'il fût en état de marcher. Le payſan obéit, & le jeune Karl fut amené à la cour pour y être élevé avec les enfans du roi. Ceux-ci maltraitoient ordinairement ce bâtard, car ſa naiſſance n'étoit plus un myſtere; mais le bâtard n'étoit nullement endurant, & rendoit au-moins autant de coups qu'il en recevoit. La reine s'en fâcha à la fin, & obtint du roi qu'il l'éloigneroit. Pepin l'envoya chez Théoderic, roi de Baviere, en le faiſant prier d'en

d'en avoir ſoin comme d'un enfant qui étoit à lui ; c'étoit un ſervice que les rois ne ſe refuſoient point. Théoderic voulut armer chevalier ſon jeune éleve, qui donnoit de grandes eſpérances ; mais Karl le refuſa, en diſant qu'il ne ſeroit jamais armé chevalier que de la main de ſon pere.

Cependant il alloit ſouvent voir ſa mere, & preſque toujours il la voyoit en pleurs, ſans pouvoir en deviner la cauſe. Enfin lorſqu'elle le vit en âge de garder un ſecret ou d'en profiter, elle ſe laiſſa vaincre à ſes inſtances, & lui raconta tous ſes malheurs. Karl retourna auſſi-tôt à la cour de Théoderic, & dit à la reine de Baviere, que ſa fille étoit à l'article de la mort, & deſiroit de la voir pour la derniere fois avant d'expirer. La reine ſe mit auſſi-tôt en chemin pour ſe rendre à la cour de Pepin, où elle croyoit trouver ſa fille mourante ; mais ſon étonnement ne fut pas de la trouver en bonne ſanté, ce fut de ne reconnoître ſur ſon viſage aucun des traits de ſa fille. Le ſaiſiſſement qu'elle en reſſentit la fit tomber en foibleſſe, & lorſqu'elle revint à elle, le premier objet qui ſe préſenta à ſes yeux, fut la mere de Karl qu'elle reconnut pour être ſa fille. Karl qui avoit

préparé ce dénouement, raconta alors tout ce qui étoit arrivé à ſa mere, le crime des ambaſſadeurs, la ſuppoſition d'une de leurs filles à la place de la fille de Théoderic, l'aventure arrivée à la mere chez le meunier, & enfin le myſtere de ſa naiſſance. L'affaire parut aſſez importante pour être portée au tribunal ſuprême de la monarchie, & il fut décidé qu'on mettroit à mort la femme ſuppoſée, ſes enfans, & les trois ambaſſadeurs; mais la mere de Karl obtint grace pour celui qui lui avoit ſauvé la vie. Pepin l'épouſa ſolemnellement, créa Karl chevalier, & le fit reconnoître roi des Francs.

Je crains que ce récit n'ait laſſé la patience de mes lecteurs, par la quantité d'erreurs groſſieres qu'il contient; mais s'ils ſe ſouviennent des autres romans où il y eſt parlé des perſécutions qu'eſſuia Charlemagne dans ſa jeuneſſe, de la part d'une marâtre, de ſa retraite en Eſpagne, *&c.* ils ſeront peut-être ſurpris de cette conformité eſſentielle, qui ſe trouve dans le fond de ces différentes fables; & comme il eſt impoſſible d'attribuer rien de tout cela à Charlemagne, puiſqu'il ne fut jamais perſécuté par une belle-mere, & qu'il fut déclaré & ſacré roi dès ſon enfance, on eſt forcé de convenir qu'il doit y avoir

eu dans la vie de Charles Martel des aventures qui aient donné lieu à toutes ces fables. Le nom de Charlemagne ayant effacé celui de ſon ayeul, il n'eſt pas ſurprenant qu'on lui ait tranſporté tout ce qu'une ancienne tradition ou quelques mémoires obſcurs avoient tranſmis à la poſtérité, touchant la jeuneſſe d'un Charles. La priſon dans laquelle Plechtrude retint le premier Charles, après la mort de ſon pere, peut donner une idée des traitemens qu'il avoit pu eſſuyer juſqu'alors de la part de cette marâtre.

Mais le roman que nous venons d'extraire contient une particularité qui ne peut convenir qu'au premier de tous les Charles ; c'eſt l'étymologie même de ce nom, & l'occaſion qui l'a fait imaginer ; circonſtance d'autant plus digne d'attention, que juſques-là on ne le trouve dans aucun monument ni dans aucune hiſtoire ; je ſais bien ce qu'on dit de la ſignification de ce nom, mais le mot allemand *Karl*, qui ſubſiſte encore, dans le ſens que le roman lui donne, dépoſe en faveur de cette étymologie, qui eſt beaucoup plus naturelle, vû la nouveauté du mot comme nom propre. Il eſt donc certain, ainſi que je l'ai dit, que l'on doit tranſpor-

ter à Charles Martel toutes les fables que les anciens chroniqueurs débitent ſur la jeuneſſe de Charlemagne.

Mais en nous plaçant dans ce point de vue, nous entrevoyons la poſſibilité de faire quelque uſage de ces fables; peut-être même ſont-elles auſſi anciennes que Charles Martel, & ſervirent-elles à en impoſer aux peuples, lorſque ce prince, ſorti de priſon, aſpira à la ſucceſſion de Pepin, & n'eut plus de rivaux en la perſonne des fils légitimes de ſon pere, on n'y aura ajouté que l'arrêt ſanguinaire prononcé contre la premiere femme de Pepin. Hucbert, pere de Plectrude, qui pourroit bien avoir eu ſes Etats ailleurs qu'en Baviere, aura été un de ces ambaſſadeurs perfides dont le roman fait mention, & on aura fait paſſer Alpaïde pour la véritable fille du roi de Baviere, quoiqu'elle ne fût peut-être effectivement que la fille d'un meunier. Enfin il y a quelque choſe d'extraordinaire dans la rapidité des progrès que fit Charles Martel en ſortant de priſon. Il eſt vrai qu'on donne à Pepin le titre de roi; mais il avoit été duc & ſouverain d'Auſtraſie avant d'être maire du Palais, & qui ſait ſi les peuples ne lui donnoient pas ce titre, comme dans l'inſcription de Paſſau on

Digitized by Google

donne le titre de reine à ſa femme Plectrude ?

Au reſte, quelque tournure que l'on donne à la vérité, cachée ſous cette fable, une princeſſe Bavaroiſe, femme de Pepin d'Heriſtall, en doit toujours faire la baſe, & le nom de Théodoric (ou Théodon), que l'on donne au pere de cette princeſſe, rappelle néceſſairement Théodon II. qui, vû le tems où il vécut, peut très-bien avoir été choiſi pour être le beau-pere de Pepin. Je ne pouſſerai pas plus loin mes réflexions ſur une fable que quelque monument inconnu juſqu'ici éclaircira peut-être un jour; mais il me ſemble qu'elle fortifie mes conjectures ſur les relations d'alliance qu'il y eut vers ce tems-là entre la maiſon de Baviere & celle des Carlovingiens.

J'ai dit au ſujet de Théodebald, & touchant l'extenſion de la Baviere au-delà du Danube, tout ce que nous en ſavons certainement, & tout ce qu'il m'a été poſſible d'en conjecturer avec quelque fondement. Je pourrois cependant encore ajouter que Radulf, premier duc de Thuringe, ayant été de la maiſon Agilolfinge, auſſi-bien que Farus, ſon ami & ſon allié, l'extinction de ſa poſtérité laiſſa des droits à Théo-

debald, qui fut en état de les faire valoir, par le crédit que lui donnoit chez les Francs ſon mariage avec Plectrude II. On ne dit point qu'il ſoit ſorti des enfans de ce mariage, à moins que Sonechilde ne fût niece de Charles Martel, car dans ce cas elle étoit certainement fille de Théodebald; mais la fécondité de Plectrude, lorſqu'elle eut épouſé Grimoald, eſt une raiſon de croire que ſon premier mariage n'avoit pas été ſtérile.

Pour ce qui eſt de la poſtérité de Grimoald, Arbon fait entendre qu'elle ne s'étendit point au-delà de la premiere génération. Il nous apprend encore, touchant le regne de ce prince, qu'il fut en guerre avec les Lombards, & que cette guerre lui fit perdre quelques places. Enfin il fut tué par ſes ennemis, qu'Arbon appelle *inſidiatores*, ce qui pourroit ſignifier qu'il fut tué en trahiſon; mais on ignore la cauſe de ſa mort, & le motif de l'expédition que Charles Martel fit auſſi-tôt après en Baviere. Aventin prétend que Plectrude alla implorer ſon aſſiſtance contre les aſſaſſins de ſon mari; mais il le dit ſans preuves, & le texte d'Arbon s'accorde mal avec cette opinion.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît certain que Theodebert, frere de Grimoald &

de Théodebald, étoit mort lorſque Plectrude devint veuve pour la ſeconde fois. Ce prince eſt le ſeul dont il ſoit fait mention dans la vie de S. Rupert, comme s'il eût été le ſucceſſeur unique de ſon pere Théodon; mais j'ai déjà dit que les biographes de S. Rupert & les hiſtoriens de l'égliſe de Saltzbourg n'ont dû connoître que Théodebert, ou du moins n'ont dû parler que de lui, puiſqu'il gouverna ſeul cette partie de la Baviere où S. Rupert avoit fondé ſon égliſe.

Arnoul de Cham ne donne que deux ſucceſſeurs à Théodon, ſavoir Grimoald & Diotpert ou Théodebert, qu'il nomme le premier. A ces deux princes ſuccéda, ſelon lui, le duc Hucbert; ce qui ne s'accorde pas avec l'opinion de ceux qui prétendent que Hucbert étoit l'un des trois fils de Théodon, qui régnerent en même tems que leur pere; & en effet il eſt abſolument faux que Hucbert fût fils de Théodon, ainſi qu'on peut le prouver par l'index de S. Virgile, puiſque dans cet acte il eſt dit, en propres termes, que le duc Hucbert fut fils & ſucceſſeur de Théodebert, & c'eſt auſſi de-là que je conclus que Théodebert étoit mort avant Grimoald, puiſque les enfans de celui-ci ayant été *Lib. 1, c. 1.*

exclus de la ſucceſſion de leur pere, ce fut Hucbert, & non Théodebert, qui lui ſuccéda dans le gouvernement de ſes Etats, ainſi que le prouve inconteſtablement la vie de S. Corbinien par Arbon.

Le continuateur de Frédégaire dit poſitivement que Charles Martel ſubjugua ou ſoumit la Baviere en 725, & tous les annaliſtes l'ont répété après lui; ce qui prouve qu'il y eut une révolte dans ce royaume, & que les Bavarois chercherent à ſe ſouſtraire à l'obéiſſance des Francs; mais comme Charles Martel donna ou confirma tout le duché de Baviere à Hucbert, fils de Théodebert, & qu'il emmena avec lui Plectrude & ſes tréſors, il y a tout lieu de croire que cette princeſſe fut l'auteur de la révolte, & que Hucbert n'y eut aucune part; mais peut-être l'expreſſion dont s'eſt ſervi le continuateur ſignifie-t-elle ſeulement que la Baviere étant agitée par des troubles domeſtiques, Charles Martel y alla rétablir la paix, y fit reconnoître ſon autorité, adjugea tout ce duché à Hucbert qui lui en fit hommage, & profita de cette occaſion pour s'emparer des tréſors qu'avoit laiſſés ſa belle-mere Plectrude, & pour emmener avec lui ſa ſœur du même

nom. Si Sonechilde étoit niéce de Plectrude, elle pouvoit être fille de Théodebert, & sœur de Hucbert; & l'amour que Charles Martel conçut pour elle put contribuer à la fortune de son frere. Mais ceci nous conduit à une des découvertes les plus intéressantes qu'on ait encore faites dans les antiquités Bavaroises, & qui nous fournira la solution de plusieurs doutes que nous n'avons pu résoudre jusqu'ici, sans renverser l'ordre des événemens.

J'ai déjà dit, d'après Paul Diacre, que Lieutprand, roi des Lombards, épousa Guntrude, fille de ce même duc de Baviere, chez qui il avoit trouvé un asyle en 702; mais les anciens monumens du monastere de Benedict-Beuren font mention d'une reine des Lombards nommée Guntrude, qui étoit sœur de Lantfrid, de Waldram & de Gundram, fondateurs de cette célebre abbaye. Il y a lieu de s'étonner que ni Michelberck, ni son éditeur n'aient remarqué que cette Guntrude étoit la femme de Luitprand. On peut voir dans la seconde dissertation qui est à la tête de la chronique de Benedict-Beuren, combien le révérend pere Alphonse Haidenfeld s'est donné la torture & a pris de soins pour découvrir quelque ancien auteur qui *Lib. V. c. 43.*

eût parlé de la reine Guntrude, tandis qu'en ouvrant l'hiſtoire des Lombards, écrite par Paul Diacre, il auroit pû trouver ce qu'il a vainement cherché ou fait chercher juſque dans la bibliotheque de Florence.

Mais ſi Guntrude, reine des Lombards, étoit ſœur de Lantfrid, fondateur & premier abbé de Benedict-Beuren, celui-ci étoit donc fils de Théodebert, hôte & protecteur de Luitprand, & dès-lors il étoit décidé; 1°. que ce fut chez Théodebert, fils de Théodon, & non chez Théodon lui-même, que ſe réfugia Luitprand; 2°. que dès l'an 702 Théodon avoit déjà partagé ſes Etats avec ſes trois fils; 3°. qu'outre le duc Hucbert, Théodebert eut encore trois ou même quatre fils, qui ne furent point ducs de Baviere.

On lit dans une ancienne épitaphe de Lantfrid, qu'on croit avoir été mutilée par les Hongrois, que Lantfrid étoit d'une naiſſance illuſtre, & qu'il tenoit à la race des rois. Il eſt impoſſible que par la race des rois on ait entendu la maiſon royale de Baviere; mais il ſe peut auſſi que l'auteur de l'épitaphe, après avoir parlé de ſa naiſſance (*claris natalibus ortus*), ait auſſi voulu parler d'une alliance qu'il avoit avec la maiſon

royale des Carlovingiens, & les anciens monumens de Benedict-Beuren favorisent encore cette opinion, lorsqu'ils disent que les fondateurs de cette abbaye étoient cousins de Charles Martel; mais l'étoient-ils par la mere de ce prince? c'est de quoi je douterai beaucoup, jusqu'à ce qu'on ait prouvé qu'Alphaide étoit d'une naissance illustre. L'étoient-ils du côté de Pepin son pere? il n'existe aucune trace d'une alliance entre ce prince ou ses ayeux & la maison des Agilolfinges, autre que celle qu'il contracta avec Plectrude, fille de Hucbert.

Mais après avoir fait connoître la famille de Théodebert, dont le fils aîné fut duc de toute la Baviere, & dont les cadets paroissoient avoir été très-puissans, quoique revêtus d'une dignité moins relevée, au-moins suivant l'opinion commune, nous devrions peut-être encore nous étendre sur la vie & les actions de Lantfrid & de ses freres. Tout ce que nous savons de Valthram & de Gundram, & seulement par les épitaphes de Lantfrid, c'est qu'ils servirent à la cour de Pepin, & que leur frere, après avoir fondé l'abbaye de Benedict-Beuren, les en retira par ses exhortations, & les engagea à embrasser la vie monastique; qu'ils gouver-

nerent après lui cette abbaye, & qu'ils eurent pour ſucceſſeur Eliland, qu'on croit avoir été auſſi leur frere. L'hiſtoire de Lantfrid eſt beaucoup plus embarraſſée & demande d'autres recherches.

L'ancienne épitaphe de Lantfrid, quoiqu'à moitié détruite, contient cependant la preuve non équivoque d'un exil qu'il ſouffrit ſans l'avoir mérité. On y lit ces mots :

Exilium innocuus nullo....
Pertulit efficiens luet....
Sed magni Regis Caruli....

Une autre épitaphe plus moderne & mieux conſervée par cette raiſon, contient ce qui ſuit :

Innocuus exul erat, Rex Carolus revocabat.

L'exil de Lantfrid eſt donc un fait certain, mais on en ignore & le tems & le motif, ſi Lantfrid ne fut jamais qu'un ſeigneur particulier ou le paiſible adminiſtrateur d'une abbaye qu'il avoit fondée; pour en trouver des traces dans l'hiſtoire, il faut ſuppoſer que la fortune de Lantfrid fut plus proportionnée à ſa naiſſance qu'on ne le croit communément, & c'eſt auſſi ce qui me paroît très vraiſemblable. Les annales de Ful-

de, qui dans l'hiſtoire de Charles Martel contiennent des dates très-fautives, placent en l'an 722 la premiere réduction des Bavarois par Charles Martel, & en 723 une ſeconde révolte des Allemands & des Bavarois, car les premiers s'étoient auſſi révoltés & avoient été remis dans le devoir au tems de la mort de Grimoald ; mais on rapporte avec beaucoup plus de raiſon la ſeconde révolte des uns & des autres à l'an 728. Or les annales de Padoue portent qu'en 730 Charles Martel marcha en Souabe contre Lantfrid. Sigebert de Gemblours & le moine de Trois-Fontaines, donnent à ce Lantfrid le titre de duc d'Allemagne, & en effet il paroît qu'il régnoit ſur une partie de la Souabe ; mais nous ne devons pas oublier une obſervation qui peut éclaircir ce fait ; c'eſt que l'abbaye de Benedict-Beuren, quoiqu'enclavée dans l'évêché de Freiſingue, a toujours fait partie de l'évêché d'Ausbourg ; & comme nous ſavons d'ailleurs que la province dont Ausbourg étoit la capitale, & qu'on appelloit la Rhétie d'Ausbourg par cette raiſon, avoit eu ſes ducs particuliers : ces deux notions rapprochées l'une de l'autre, peuvent nous induire à croire que le fondateur de Benedict-Beuren avoit avec l'évêché

d'Ausbourg des relations particulieres qui l'engagerent à lui incorporer ſa fondation; mais nous n'avons pas même beſoin ici d'une conjecture. Entre les inſtructions que le pape Grégoire II. donna en 716 à l'évêque Martinien qu'il envoyoit en Baviere, à la priere de Théodon, pour y former une province Eccléſiaſtique, on trouve un article par lequel il lui étoit enjoint de régler les limites des nouveaux diocèſes, ſur celle des gouvernemens qui appartenoient aux différens ducs de Baviere (*conſideratis locorum ſpatiis juxtà gubernationem uniuſcujuſque ducis epiſcopia diſponatis*). Suivant ce principe le canton de Beurn dut faire partie du gouvernement d'Ausbourg; le prince de Beurn fut donc prince d'Ausbourg.

Hanſiz. Germ. S. tom. 1. f. 110.

Nous ſavons d'ailleurs que dans le même tems où vivoit encore Lantfrid, l'Allemagne avoit un autre duc nommé Théotbald, & fils du duc Godefroi; enſorte que le pere ou le fils doivent avoir régné en Allemagne dès le tems où Charles Martel marcha dans le pays des Suèves contre Lantfrid. Ainſi j'oſe aſſurer que le fondateur de Benedict-Beuren fut duc ou ſeigneur d'une partie de l'Allemagne, & de cette partie préciſément qui étoit plus particuliere-

Digitized by Google

nent le pays des Suèves, tandis que Godefroi, ou son fils Théotbald, persécuteur de S. Firminius, venu à Reichenau en 724, régnoit dans les environs du lac de Constance, ou dans l'Allemagne proprement dite. *Hépid. chron. ad h. an.*

Mais comment Lantfrid devint-il duc ou gouverneur de la Rhétie d'Ausbourg & de la Suévie ? Il sera difficile de répondre à cette question tant qu'on ne connoîtra pas mieux l'ancienne famille qui avoit gouverné cette contrée, & les révolutions qu'elle éprouva. La fable de Charles Martel dit que le roi de Baviere l'étoit aussi de la Suévie ; mais c'est une foible preuve : celle que l'on pourroit tirer des guerres de l'an 725, seroit peut-être plus forte. Nous savons que les Suèves ou Allemands s'étoient révoltés en 725, conjointement avec les Bavarois. Cette révolte ne fut peut-être pas différente des prétentions que formerent les enfans de Grimoald, ou que forma Plectrude leur mere, sur la succession de ce prince, & de celle qu'y formerent de leur côté ceux qui l'avoient tué, & que l'on dit avoir été les fils de Théodebert, & par conséquent Lantfrid lui-même & Hucbert. Il est très-possible qu'après l'extinction des anciens ducs

d'Augsbour, ce duché eût paſſé à la maiſon des Agilolfinges, & eût fait partie des Etats de Grimoald. Charles Martel condamna les enfans de Plectrude à perdre la ſucceſſion de leur pere, & ils la perdirent en effet, auſſi-bien que la vie, après avoir eſſuyé beaucoup de malheurs.

Hucbert eut toute la Baviere, & ſon frere Lantfrid eut la Suévie d'Ausbourg, ſoit qu'elle eût fait partie de la ſucceſſion de Grimoald, ſoit que Charles Martel ſe prétendît en droit d'en diſpoſer par quelque autre raiſon; mais Lantfrid ne fut pas fidele à ſon bienfaiteur, ou du-moins fut ſoupçonné de ne l'être pas, & Charles Martel mena une armée contre lui. Il n'eſt pas néceſſaire qu'il ait été duc des Suèves, pour que Charles Martel ait été l'attaquer chez les Suèves. Je croirois même plus volontiers qu'il n'eut jamais ce titre, puiſque les plus anciens annaliſtes ne le lui donnent point. Il peut avoir poſſédé un grand pays dans la Souabe ſans que Charles Martel ait reſſuſcité pour lui le titre de duc de Rhétie. Sa révolte fut jointe à celle des Bavarois, & la cauſe des Suèves fut encore celle de leurs voiſins; ce qui eſt une nouvelle preuve des liaiſons que je ſuppoſe entre les Ba-

Digitized by Google

varois & les Suèves. Aucun hiſtorien n'a dit comment finit la guerre; mais on peut conjecturer que Lantfrid obtint ſa grace par l'interceſſion de Sonechilde, à moins qu'on ne veuille dire qu'il fut exilé deux fois; car il le fut encore en 748.

Il fonda l'abbaye de Benedict-Beuren en 740, & ayant embraſſé la vie monaſtique, ou peut-être ſans l'avoir embraſſée, il fut le premier adminiſtrateur de ſa fondation, comme c'étoit aſſez l'uſage ſous le regne de Charles Martel; enfin ayant pris le parti de Griphon, fils de Sonechilde & de Charles Martel, & ſon neveu, ſelon une conjecture aſſez plauſible, contre Pepin, devenu ſeul prince des Francs, il fut emmené priſonnier en France dans le même tems que Thaſſilon fut créé duc de Baviere, c'eſt-à-dire en 748. Il mourut en 751 ſuivant les annales de S. Nazaire & de Padoue. Suivant ces dernieres annales, il eſt évident que Lantfrid, rébelle en 730, eſt le même Lantfrid qui mourut en 751: cependant les deux épitaphes que nous avons citées diſent qu'il dut ſa délivrance à un roi Charles, & la premiere, qui eſt la plus authentique, nomme ce prince *magnus rex Carulus*, ce qui ne peut ſe concilier avec les autorités que nous venons de citer, ſi par-

là on entend Charlemagne, fils de Pepin.

Obſervons encore que dans tous les anciens monumens, ſans en excepter ceux de Benedict-Beuren, Lantfrid eſt toujours nommé ſans l'addition d'aucun titre, ce qui prouve peut-être qu'il n'étoit pas duc; mais certainement qu'il étoit le ſeul qui fût alors célebre en Baviere, ſoit par ſa puiſſance, ſoit par ſa piété. Dirons-nous que l'auteur de la premiere épitaphe s'eſt trompé lorſqu'il a dit que ce fut Charlemagne qui délivra Lantfrid? en effet il n'eſt nullement vraiſemblable, ce ſeroit du moins contre les mœurs de ce ſiecle, qu'un homme de ce rang eût eſſuyé une priſon de vingt ans. Dirons-nous que par *Carolus magnus* il faut entendre Carloman? mais il avoit abdiqué trois ans avant la captivité de Lantfrid; dirons-nous enfin, avec Meichelbeck, qu'il dut ſa liberté à Charles Martel? mais l'ordre des faits rapportés dans l'épitaphe exclut cette explication, puiſqu'il y eſt parlé du ſervice qu'avoient fait les freres de Lantfrid à la cour de Pepin, avant qu'il ſoit fait mention de ſa captivité; & d'ailleurs il y a peu d'apparence que l'auteur de l'épitaphe ait voulu parler d'un évenement antérieur à la fondation de l'ab-

Digitized by Google

baye, ſur-tout puiſque, ſelon lui, Lantfrid fonda cette abbaye dans la fleur de ſon âge, & que d'ailleurs il ne dit rien de ce qu'il avoit été, ni de ce qui lui étoit arrivé dans le monde. De plus, le ſoin avec lequel on a remarqué dans les deux épitaphes que Lantfrid fut exilé, quoiqu'innocent, pour un intérêt que les moines ne prenoient point ordinairement à la réputation de leurs fondateurs, avant le moment où ils avoient commencé à prouver leur piété par leurs largeſſes; mais il eſt prouvé que l'abbaye de Beurn ne fut fondée qu'en 740; il eſt donc impoſſible que Lantfrid, devenu abbé, ait été exilé ou rappellé par Charles Martel. Il eſt également impoſſible que Charlemagne ait été l'auteur de ſa délivrance, quelque ſyſtème que l'on adopte; d'où il faut conclure qu'il y a faute dans les épitaphes, & que leur autorité ne peut être alléguée en preuve contre notre opinion au ſujet de Lantfrid. Je condamne les épitaphes avec d'autant moins de ſcrupule, qu'à juger de la plus ancienne par le ſtyle des vers qui nous en reſtent, elle doit avoir été compoſée dans le neuvieme ſiecle plutôt que dans le huitieme, qui ne fut pas le ſiecle des beaux arts pour la Bavie re.

Digitized by Google

Je ne m'étendrai point ſur les fondations de Lantfrid, ni ſur ſa vie monaſtique. Un hiſtorien profane n'a plus rien à dire, quand il a dit que le prince le plus puiſſant ou l'homme le plus célebre par ſes talens ou ſes exploits, ſe fit moine ; mais je dois ajouter que ce qu'avoit dit Aventin, & ce qu'avoit nié le ſavant Eccard, que Giſele, femme du roi Chilpéric, dépoſé par Pepin, s'étoit retirée à Beuren, & enſuite dans le monaſtere de Cochl, dépendant de cette Abbaye, eſt atteſté par pluſieurs monumens particuliers que l'on y conſerve, & dont quelques-uns ſont déciſifs. Le nom de cette princeſſe, très-commun en Baviere, le choix qu'elle fit de cette retraite, & la propriété qu'elle avoit dans cette même contrée de biens fonds conſidérables, paroiſſent prouver qu'elle en étoit originaire.

Chron. Bénéd. Bur. c. 1.

Les recherches que je viens de faire ſur la vie de Lantfrid paroîtront peut-être peu utiles ; mais il y a toujours à gagner dans les diſcuſſions qui nous obligent de retourner pour ainſi dire l'antiquité dans tous les ſens, de nous y arrêter, de l'examiner, & de nous familiariſer avec elle.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

Otilon, duc de Baviere, oncle de Soniechilde, doit avoir été fils de Théodon III. Son mariage, ſes guerres avec les Francs. Son fils Thaſſilon II. pere de Théodon IV. en qui finit la branche régnante des Agilolfinges. Autres branches de cette maiſon. Suite des rois Lombards qui deſcendirent de Garibald I. La couronne de Lombardie ſort de cette branche, dont un rejetton eſt tranſplanté en France, où on lui donne le comté d'Orléans. Conjecture qui fait deſcendre la maiſon de France de la maiſon Agilolfinge.

LE regne de Hucbert ne nous fournit aucun événement intéreſſant, ſi ce n'eſt le rappel de ſaint Corbinien, & le premier voyage de ſaint Boniface en Baviere. Nous ignorons même s'il eut des enfans; mais peut-être Aventin auroit-il eu plus de raiſon de lui donner pour fils les fondateurs de Tegernſée que de les donner à Grimoald, dont les enfans furent un exemple d'infortune. Hubert mourut au plûtard en 739, puiſque ce fut en cette année que Boniface fonda

Digitized by Google

quatre évêchés en Baviere, avec le conſentement d'Otilon, ſon ſucceſſeur. Mais comme Otilon mourut en 749, & que l'on trouve une charte datée de la douzieme année de ſon regne, ainſi que nous le verrons bien-tôt, il y a tout lieu de croire que Hucbert étoit mort en 737, ou au plûtard en 738. Otilon eſt auſſi appellé dans l'hiſtoire, & dans divers monumens Utilon, Oatilon, Odilon, Idolon, & Oaton. Je tire ce dernier nom qui reſſemble plus que tous les autres à celui d'Otton ſi célebre en Germanie, d'un diplôme de Taſſilon, rapporté par Meichelbeck, & par lequel ce prince confirme à l'égliſe de Freyſing une donation que le duc Oatilon avoit faite à cette égliſe, défendant qu'il en reſte rien dans la ſucceſſion d'un Oaton. Le premier témoin de cette donation eſt un ſeigneur, nommé Reginperht que l'on doit croire, par cette raiſon, avoir été proche parent des Agilolfinges, puiſque les donateurs & leurs plus proches parens ſignoient les premiers dans les actes des donations.

Hiſt. Friſing. tom. 1, part. 11, n. 11.

Aucun hiſtorien un peu ancien ne nous a dit de qui Otilon étoit fils. Nous croyons avoir trouvé dans la vie de ſaint Emmeran une preuve aſſez forte qu'il deſcendoit des ducs hérétiques; mais il

ıe paroît certain qu'il n'étoit pas fils e Hucbert, puiſque l'annotation d'Arn ne le dit pas, non plus qu'Arnould .e Cham qui parle cependant de la mort le Hucbert, arrivée après le premier voyage de ſaint Boniface en Baviere, & le ſon ſucceſſeur Udilon qui envoya des ambaſſadeurs en Italie, pour rappeller dans le Norique l'apôtre de la Germanie. On lit dans les annales des rois Francs attribuées communément à Eginard, que Suanichild, ſeconde femme de Charles Martel & mere du prince Griphon, étoit niece d'Odilon, duc de Baviere. Nous avons déja vû que cette même princeſſe étoit auſſi niece ou de Charles Martel ou de Plectrude, veuve de Théodebald & de Grimoald. Cependant Odilon étoit certainement de la maiſon Agilolfinge, auſſi-bien que Thaſſilon, & il n'eſt pas vraiſemblable, il paroît même impoſſible qu'il ait été fils de Théodon III. On peut ſe ſouvenir que nous ſommes reſtés indécis, lorſque nous avons examiné ſi Suanichild étoit niece de Charles Martel ou de la ſeconde Plectrude.

ANSEGISE, mort avant 679. — HUCBERT vivoit en 706.

ALPAÏDE, concub. de Pépin d'Hériſtall, — mari de Plechtrude I.

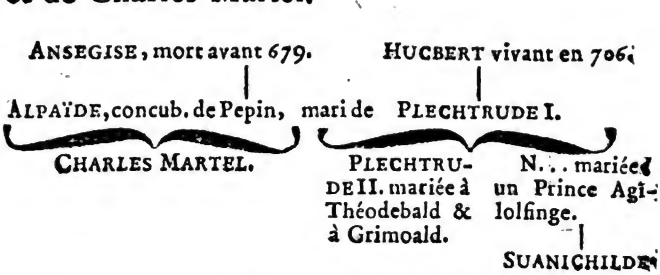
CHARLES-MARTEL. — PLECHTRUDE II. mariée à Théodebald & à Grimoald.

SUANICHILDE.

Suivant ce tableau, dreſſé d'après le ſens grammatical du continuateur de Frédégaire, & d'après une conjecture qui ſeroit très-plauſible, ſans le reproche d'inceſte dont elle chargeroit Charles Martel, Suanechilde ne pouvoit être niece d'Ottilon par ſa mere, puiſqu'alors il auroit été frere de Charles Martel: ſi elle étoit ſa niece par ſon pere Théodebald, cat elle ne peut avoir été fille de Grimoald, Otilon étoit donc frere de Grimoald, de Théodebal & de Théodebert, & dès-lors Théodon III. auroit eu quatre fils au lieu de trois que nous lui avons donnés. Mais Arbon, dans la vie de S. Corbinien, paroît s'oppoſer invinciblement à cette conjecture, lorſqu'il dit que Théodon fit quatre parts de la Baviere, pour lui & ſes enfans; ce qui ſuppoſe qu'il ne partagea qu'avec trois fils; or il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eût exclu le quatrieme de ce partage.

Voici un autre tableau, ſuivant lequel Suanichilde

Suanichilde étoit niece de Plectrude II. & de Charles Martel.



Suivant ce tableau, Suanichilde ne pouvoit être niece d'Otilon par sa mere, puisqu'en ce cas il auroit été frere de Charles Martel. Si elle l'étoit par son pere, comme nous ignorons qui étoit celui-ci, nous ne savons pas non plus qui étoit le pere d'Otilon, ni à quel dégré il étoit parent de son prédécesseur, le duc Hucbert. Donc si nous voulons fixer avec quelque précision l'origine d'Otilon, il ne nous reste qu'un parti à prendre, c'est de dire qu'Otilon fut fils de Théodon III. soit qu'il eût eu la même mere, de laquelle naquirent Théodebert, Théodebald & Grimoald, soit qu'il fût né d'un second mariage de Théodon; ce qui me paroît plus vraisemblable. Nous avons déja observé que dans aucun cas on ne peut épargner le reproche d'inceste à Charles Martel; mais les mœurs de ce siecle & des pré-

cédens diminuent beaucoup la force de l'objection qui en réſulte. La ſeconde objection, tirée du partage fait par Théodon III. perdra auſſi beaucoup de ſa force, ſi nous obſervons qu'en ſe réſervant un quart de la Baviere, Théodon s'étoit mis en état de laiſſer à Otilon, alors trop jeune pour entrer en partage, un établiſſement égal à ceux de ſes freres. Je crois donc pouvoir m'en tenir à cette opinion, comme à celle qui a le moins d'inconvéniens. Le tableau ſuivant la mettra dans tout ſon jour.

ANSEGISE.	HUCBERT.	THEODON III.
ALPAÏDE-Pepin,	marié à PLECHTRUDE I.	1. THEODEBALD ; 1. GRIMOALD, 1. THEODÉBERT, 2. OTILON.
CHARLES-MARTEL.	PLECHTRUDE II. mariée à Theodebald & Grimoald.	
	SUANICHILDE, Niece de Charles-Martel par ſa mere, & d'Otilon par ſon pere.	

On n'a pas beſoin de demander pourquoi Otilon fut préféré aux enfans de Théodebert, ou aux freres de Hucbert & à ſes fils, s'il en eut, quand on ſait que ce fut Charles Martel qui lui donna le duché de Baviere, & que Suanichilde, femme ou maîtreſſe de Charles Martel, étoit niece d'Odilon, & l'aima toujours tendrement.

Digitized by Google

Il y a apparence que Hucbert ou ne laiſſa point d'enfans, ou ne laiſſa que des enfans en bas âge : il avoit à la vérité des freres, ainſi que nous l'avons prouvé ; mais ils n'étoient pas auſſi proches parens de Suanichilde, & l'on croit que c'étoient eux qui avoient tué Grimoald, beau-pere de Suanichilde. On ne peut douter des ſentimens de cette princeſſe pour Odilon, lorſque l'on ſait de quelle maniere elle ſe conduiſoit à ſon égard après la mort de Charles Martel. Ce fut par ſon conſeil que Chiltrude ou Hiltrude ſa belle-fille, ſœur de Pepin & de Carloman, s'enfuit de la maiſon de ſes freres, & qu'ayant pour conducteurs les ſerviteurs de ſa belle-mere, elle paſſa le Rhin & ſe retira chez Odilon, duc de Baviere, qui l'épouſa, contre la volonté de ſes freres. Cependant les deux princes auroient peut-être diſſimulé cet outrage, ſi dès l'année ſuivante Odilon n'eût pas levé l'étendart de la révolte. *Frédég. c. 111.*

Il y a tout lieu de croire qu'il le fit par les conſeils de Sonichilde, dont le projet étoit d'élever Griphon à la *monarchie des Francs*, & par conſéquent de faire périr ſes deux freres. Griphon avoit commencé l'exécution de ce projet en s'emparant de la ville de Laon ; mais bien-tôt après il avoit été forcé de *Annal. Reg. Franc. ad ann. 741.*

ſe rendre à diſcrétion ; & pour être tranquilles chez eux, pendant qu'ils remettroient dans le devoir les nations révoltées, les deux freres l'avoient renfermé dans un château des Ardennes. La premiere révolte qu'ils réprimerent fut celle des Allemands qui avoient ſecoué le joug, & dont l'exemple fut ſuivi par Odilon avec le même ſuccès. Cependant il parut ſi redoutable aux deux princes, qu'ils crurent devoir raſſembler toute la milice des Francs, pour aſſurer le ſuccès de cette expédition. Odilon les attendoit derriere le Lech ; ils camperent auſſi ſur le bord de cette riviere qui couloit entre les deux camps. Les deux armées reſterent pendant treize jours dans la même poſition, & déja les Bavarois, fiers de n'être pas encore vaincus, accabloient les Francs de railleries piquantes, lorſque le dépit ſe joignant au courage naturel de la nation, les Francs ne virent plus de danger, & s'enfoncerent, ſans héſiter, dans des lieux marécageux & déſerts qui paſſoient pour être impraticables. Il arriverent ainſi de l'autre côté de la riviere, ſans que les Bavarois en fuſſent informés, & s'étant partagés en pluſieurs corps, ils fondirent de nuit, à l'improviſte, ſur le camp d'Odilon, dont l'armée fut

taillée en pieces, & qui fut lui-même contraint de s'enfuir au-delà de l'Inn, très-mal accompagné.

Il paroît que cette expédition eſt la même qui eſt racontée dans les annales de Metz ſous l'année 743, avec cette circonſtance remarquable qu'Odilon ou Ogdilon, qui devoit ſon élévation à la liberté de Charles Martel, avoit dans ſon camp un prêtre nommé Sergius, qui étoit envoyé du pape Zacharie, & qui défendit aux Francs de combattre les Bavarois; Sergius fut pris après la défaite d'Odilon & ſa fuite au-delà de l'Inn, & voici comment raiſonnerent les deux princes, au ſujet de la défenſe qui leur avoit été faite de par S. Pierre: Sergius n'eſt point envoyé de S. Pierre, & à tort il a conteſté aux Francs les droits qu'ils ont ſur la Baviere, puiſque nous avons remporté la victoire: nous la devons même à l'interceſſion de ſaint Pierre; donc S. Pierre a déſavoué Sergius. Une victoire eſt un jugement de Dieu, donc la Baviere & les Bavarois appartiennent de droit à l'empire des Francs. Il eſt intéreſſant de ſavoir comment raiſonnoient nos peres.

Il ne paroît pas qu'Odilon ait trouvé ce jugement de Dieu auſſi déciſif contre lui que le croyoient les Francs; &, ſui-

vant les annales de Padoue, la paix ne fut faite avec lui & Carloman qu'en 744, à la ſuite d'une expédition que ce prince fit encore en Baviere en cette même année, ſuivant les annales de ſaint Nazaire. Mais une des conditions de cette paix paroît avoir été l'exil d'Odilon que les deux rois emmenerent avec eux en France, pour le punir des efforts qu'il avoit faits pour ſe révolter. L'auteur à qui nous devons cette anecdote, paroît avoir voulu dire qu'Odilon fut forcé à prendre les armes par la jalouſie de ſes ennemis & de ſes rivaux. Il ajoute qu'il demeura pendant long-tems en France avec Pepin, & qu'à ſon retour en Baviere, il rentra en poſſeſſion de ſon duché. C'eſt ſans doute la raiſon pour laquelle il n'eſt point nommé dans le récit d'une autre guerre qui s'éleva quelque tems après entre les Bavarois & les Francs.

De donationibus Eccl. Saliſſ. c. 5, apud. Caniſ. lect. act. t. III, part. II, p. 465.

Frédég. c. 117. Dès l'an 747, les Bavarois, dit un annaliſte, violerent la foi qu'ils avoient jurée à Pepin, & forcerent ce prince à marcher contre eux avec une puiſſante armée. Elle leur parut ſi formidable que n'oſant l'attendre dans leur pays, ils ſe réfugierent avec leurs femmes & leurs enfans au-delà de l'Inn. Pepin les ſuivit juſque ſur le bord de ce fleuve,

Digitized by Google

où ayant campé, ils se préparoit à les forcer derriere leur dernier retranchement, lorsque les Bavarois désespérant de lui résister, lui envoyerent des présens & lui demanderent la paix. Pepin la leur accorda, après avoir exigé d'eux des sermens & des ôtages. S'il en faut croire les annales de Metz, Odilon ne survéquit que deux ans à ce dernier traité, puisque parlant de la fuite de Griphon chez les Bavarois en 749, elles ajoutent que dans ce même tems leur duc Odilon étoit mort. Mais la preuve qu'il avoit été rétabli avant sa mort, c'est que l'on trouve dans les archives de Freysing une charte datée de la douzieme année d'Otilon, & confirmée par le duc Thassilon. Cette année doit être au plûtard la 749e de notre ere, & prouve par conséquent encore qu'Odilon étoit monté sur le trône en 737 ou en 738. *Michel. lib. 1, c. 2.*

Thassilon II. fils d'Odilon & de Chiltrude ou Hiltrude, étoit né en 742 ou en 743 au plûtard. Il commença à régner en 749, quoiqu'il paroisse avoir compté les années de son regne de l'an 748, & même de l'an 747, s'il n'y a pas faute dans une charte qui est datée de sa 42e année; d'où l'on pourroit conclure qu'Odilon s'étoit associé son fils en l'année 747, que je crois être celle de son réta- *N. 98.*

bliſſement. Il le dut apparemment à la révolte des Bavarois que Pepin ne crut pas pouvoir mieux contenir qu'en leur rendant leur duc ſon beau-frere, avec lequel il s'étoit réconcilié. Il y a même apparence que cette aſſociation ne fut pas plus ſon ouvrage que celui de Pepin qui voulut aſſurer la fortune de ſon neveu, & prévenir les brigues qu'auroient pu former les autres prétendans au duché.

Je n'entreprendrai point d'écrire l'hiſtoire de Thaſillon II. elle eſt trop bien connue & a trop de liaiſon avec celle de Charlemagne pour appartenir à l'hiſtoire ancienne qui finit où commence la vie de ce grand prince qu'on peut appeller le fondateur de l'Europe moderne. Deux événemens de ſa vie fixeront ſeuls mon attention, ſon mariage & ſa dépoſition, parce qu'ils ont une liaiſon néceſſaire avec ce qui me reſte à dire des grands changemens arrivés dans l'Europe, juſqu'au tems où elle prit la forme qu'elle conſerve encore aujourd'hui. Thaſſilon épouſa Luitpurge, fille de Didier, roi des Lombards, & dernier roi de cette nation, comme Thaſſilon fut le dernier duc des Bavarois. Il eut quatre enfans de ce mariage, deux fils & deux filles. Il s'aſſocia l'aîné de ſes deux fils nommé Théodon en la 30ᵉ année de

ſon regne, c'eſt-à-dire en 777 ou 778, & fonda en cette même année la riche abbaye de Cremſmunſter, dont la poſition indique en partie l'étendue de ſes états du côté de l'Orient. On peut donc ajouter Théodon IV. au catalogue des anciens ducs de Baviere que nous croyons devoir préſenter ici.

I.

Théodebald, Théodebert, Diethenbert, Diethen ou Théodon I. prince des Warnes établis dans le Weringau, fils de Waccar, Ouaccar, Lant-Oaccard ou Lanthaearius, appellé duc des Francs, parce qu'il les avoit commandés en Italie. Diethen fait alliance avec Narzès en 553, ſe révolte contre lui vers l'an 556, ſe ligue avec les Thuringiens contre Sigebert I. en 565, & eſt tué en cette même année.

II.

Garibald (ſon frere) lui ſuccede, après avoir épouſé la veuve de Théodebald, roi des Francs, fille de Vacsè, roi des Lombards, dont il a quatre enfans connus. Deux filles, l'une, dont on ignore le nom, mariée à Evin, duc de Trente; l'autre, nommée Théodelinde, mariée en premieres noces à Autharis, roi des Lombards, & en ſecondes no-

ces à Agilulf Thuringien & duc de Turin. Les deux fils connus de Garibald, ſont Grimoald & Gundoal. Il meurt vers l'an 595, après avoir renoncé à l'indépendance, dont il avoit joui avec le titre de roi.

III.

Thaſſilon I. duc de Baviere en 595; a la guerre avec les Sclaves, meurt vers l'an 620.

IV.

Garibald II. fils du précédent, eſt vaincu par les Sclaves à Aguntum, ſe ligue avec Radulf ou Hruodis, duc de Thuringe, ſe révolte contre les Francs, favoriſe l'héréſie, meurt vers l'an 640.

V.

Théodon II. qu'on croit n'avoir pas été fils de ſon prédéceſſeur, reçoit ſaint Emmeram en 649, le fait enterrer en 652. Ni ſon fils Lambert, ni ſes autres enfans ne lui ſuccédent; il peut avoir régné juſqu'en 664 ou 665.

VI.

Un anonyme, fils de Garibald II. & neveu de Grimoald, alors roi des Lombards, devient duc à l'excluſion des fils de Théodon II. favoriſe l'héréſie dont

Digitized by Google

Théodon avoit voulu purger la Baviere, est indépendant des Francs ; on le croit pere de son successeur.

VII.

Théodon III. commence à régner vers l'an 680, rentre sous l'obéissance des Francs, reçoit saint Rupert, partage ses états avec trois de ses fils.

VIII.

1. THÉODEBALD, mari de Plechtrude II. fille de Pepin & de Plechtrude II. fait sa résidence à Passau, conquiert le Nortgau sur les Thuringiens, meurt au plus tard en 721, pere de Sonechilde.

2. GRIMOALD, à qui ses enfans ne succéderent pas, mari de Plechtrude II. veuve de son frere, est tué vers l'an 725.

3. THEODEBERT, sous la domination duquel étoit le Païs de Saltzbourg, chez qui se réfugia Anpsrend, roi des Lombards, pere de Guntrude, mariée à Luitprand, des fondateurs de Benedict-Beuren, & de Hucbert, qui suit.

4. OTILON, qui fut réservé au partage de son pere, ou laissé sans partage, & qui suit Hucbert.

IX.

Hucbert, fils de Théodebert, duc de toute la Baviere en 725, meurt en 737.

X.

Otilon, fils de Théodon III. duc en 737, dépose ou exilé en 744, rétabli en 747, marié en 741 à Hiltrude, fille de Charles Martel, mort en 749, pere de Thassilon II. qui suit.

Digitized by Google

X I.

Thaſſilon II. dont nous n'avons point écrit l'hiſtoire, s'aſſocie ſon fils en 777.

X I I.

Théodon IV. aſſocié à ſon pere, partage ſa diſgrace, eſt tonſuré, ne lui ſuccede point.

Tels furent les douze ducs que la maiſon Agilolfinge donna aux Bavarois pendant environ deux cens trente ans. Une famille auſſi illuſtre mérite certainement quelque attention, car il importe d'examiner la deſtinée de ces hommes qui furent les dieux de la terre, & dont la fortune, par cette raiſon, influa ſur celle d'un grand nombre d'hommes. La premiere branche de la maiſon Agilolfinge que nous voyons diſtinctement ſe ſéparer du tronc, eſt
L. 34. celle des ducs d'Aſti. Nous avons déjà dit que, ſuivant Frédégaire, Grimoald & Gundoald furent freres de Théodelinde, fille du roi Garibald. Gundoald épouſa une femme noble d'entre les Lombards, & en eut deux fils, Gun-
L. III, n. 29. debert & Charibert ou Haribert. Paul Diacre ne parle que de Gundoald, ſans faire mention de Grimoald. Dans la ſuite, dit encore Frédégaire, Agilulfe &

Théodelinde, voyant que Gundoald étoit extrêmement cher à la nation, en conçurent de la jalousie, & le firent assassiner. Paul Diacre, qui nous apprend que Gundoald étoit duc dans la cité d'Aste, & qui répete à cette occasion qu'il étoit frere de Théodelinde, le fait mourir d'un coup de fleche, comme Frédégaire, mais prétend que personne ne sut qui avoit été l'auteur de sa mort.

Haribert ou Aribert fut un des cousins de Gundeberge qui offrirent de se battre pour elle. Après la mort des deux maris de Gundeberge, successeurs de son frere Adoload, & celle de Rodoald, qu'elle n'épousa pas, quoi qu'en dise Paul Diacre, mais qui étoit plutôt son fils, puisqu'il avoit eu pour pere Rotharis son second mari; après, dis-je, que Rodoald fut mort sans enfans, Aribert, fils de Gundoald, cousin germain de Gundeberge, neveu de Théodelinde, ou petit-fils du roi Garibald, monta sur le trône des Lombards. Il ne régna que neuf ans, & eut pour successeurs ses deux fils, Bertarid & Godebert; exemple nouveau chez les Lombards, dont le royaume n'avoit pas été partagé depuis qu'ils habitoient l'Italie, mais d'ailleurs conforme à l'usage où furent les princes Agilolfinges de par-

Frédég. c. 52.

Hist. Langob. lib. IV, c. 50.

C. 53.

tager leurs Etats entre leurs fils. Pavie fut la capitale du royaume de Godebert, & Milan fut celle du royaume de Bertarid.

La diviſion ſe mit bientôt entre les deux freres. Godebert envoya vers Grimoald, duc de Benevent, Garibald, duc de Turin, que je juge, à ſon nom, avoir été un prince Agilolfinge; Garibald devoit implorer pour Godebert & contre Bertarid, l'aſſiſtance de Grimoald. Le traître conſeilla au duc de Benevent de ravir le ſceptre à deux jeunes princes qui n'étoient pas en état de le porter. Le duc ne reſiſta point à la tentation de monter ſur le trône; Godebert le reçut dans ſon palais, où il lui donna un logement, & par une nouvelle trahiſon de Garibald, Grimoald ſe crut obligé de tuer ſon roi, & monta auſſi-tôt ſur le trône. Godebert laiſſoit un fils en bas âge, nommé Régimbert. On le mit en lieu de ſureté, & on l'éleva ſecrétement, ſans que Grimoald ſe mît en peine de découvrir ſa retraite. Bertarid s'enfuit, comme je l'ai déjà dit, chez le cacan des Avares, & laiſſa en Lombardie ſa femme Rodelinde & un jeune enfant nommé Cunibert, que Grimoald relégua à Benevent, après quoi il épouſa la

Digitized by Google

ſœur de Godebert, qu'il avoit tué, & de Bertaride, qui vivoit encore.

On dit qu'il mourut empoiſonné par ſes médecins. Garibald, qu'il avoit eu de la fille d'Aripert, lui ſuccéda en 671, quoiqu'il fût encore enfant; mais il y avoit à peine trois mois qu'il régnoit, lorſque Bertarid remonta ſur le trône ſans oppoſition, & rappella de Benevent ſa femme Rotelinde & ſon fils Cunibert. Celui-ci fut ſon ſucceſſeur en 689, & épouſa Hermelinde, qui étoit de la race des Angloſaxons. Cunibert, après un regne très-agité d'environ douze ans, mourut en l'an 700, & laiſſa la couronne à ſon fils Luitbert, qu'il mit ſous la tutele d'Anſpran, homme ſage & illuſtre. Reginbert ou Ragunbert, fils de Godebert, & couſin germain de Cunibert, étoit alors duc de Turin. Il prétendit à la couronne, livra bataille à Anſprand & à Rotarith, duc de Bergame, les battit, s'empara du trône, & mourut dans la même année. Son fils Aripert voulut être ſon ſucceſſeur; mais il fallut qu'il combattît encore, auprès de Pavie, le jeune Luitbert ſecondé par Anſprand, Otton, Tazon, Rotarith & Faron, qui paroiſſent avoir été autant de ſeigneurs Agilolfinges. Ils furent battus. Luitbert fut pris; Anſprand

Lib. V. c. 33.

Lib. VI. c. 17.

ſe réfugia dans l'iſle du lac de Côme; Rotarith ſe réfugia à Bergame, où il prit le titre de roi. Aripert ne l'en laiſſa pas jouir long-tems; il aſſiégéa & prit Lodi, & bientôt Bergame eut le même ſort. Rotarith fut raſé & envoyé en exil à Turin, où on le fit mourir. Luitbert fut auſſi aſſaſſiné dans un bain. Enſuite Aripert tourna ſes armes contre Anſprand, qui prit la fuite par Chiavenne & Coire, & ſe retira auprès de Theudebert, duc de Baviere, chez qui il paſſa neuf ans. Sigibrand ſon fils aîné eut les yeux crevés. On permit au cadet, nommé Luitprand, d'aller rejoindre ſon pere.

Enfin Theudebert ſe détermina à reconduire ſon hôte en Lombardie, à la tête d'une armée Bavaroiſe. Aripert alla à ſa rencontre, le combattit, & ſe retira à Pavie. Il s'apperçut bientôt que par cette retraite honteuſe il avoit perdu l'affection de ſes troupes, & ſortit ſecrétement de ſon palais pour s'enfuir en France; mais il ſe noya dans le Teſin, après avoir régné douze ans, en comptant quelques mois qu'avoit duré le regne de ſon pere. Cuntbert ou Cunibert, ſon frere, ſe réfugia en France, où il reſta juſqu'à ſa mort. Il laiſſa trois fils, dont l'aîné, nommé Ruginbert,

C. 35.

gouverna la ville d'Orléans (ou fut comte d'Orléans) au tems de Paul Diacre. On ne dit ni ce qu'il devint, ni ce que devinrent ſes freres, ni s'ils eurent poſtérité, à quoi il y a pourtant beaucoup d'apparence. On ne peut alléguer, pour prouver le contraire, l'extinction de la famille Agilolfinge; je ne connois aucun auteur, digne de foi, qui ait dit que cette maiſon ait été éteinte avec Thaſſilon ou avec ſes fils.

Nous avons déjà vû que dans le onzieme ſiecle il exiſtoit encore des deſcendans mâles du malheureux & coupable Lambert, perſécuteur de ſaint Emmeram. Les archives de Freiſingue font mention d'un ſeigneur nommé Hillebrand, qui s'étoit bleſſé à la tête en tombant de cheval, & qui n'ayant obtenu des médecins aucune eſpérance de guériſon, demanda au Thaſſilon la permiſſion de donner à l'égliſe de Freiſingue, un domaine qu'il tenoit de lui en bénéfice. Le duc lui accorda cette permiſſion en conſidération de ſes ſervices & de la *parenté* qui étoit entre eux, & la donation ſe fit pour le ſalut de l'un & de l'autre. Une autre charte que nous avons déjà citée en parlant de la maiſon Fagana, prouve encore qu'il s'en falloit beaucoup que

Meichel. h. Freyſ. t. 1, p. 2, n. 27.

Conſanguinitatis.

Digitized by Google

la maiſon Agilolfinge fût réduite à la branche régnante. Par cet acte Thaſſilon donne une portion de ſes domaines patrimoniaux, avec le conſentement d'Alfrid & de ſes freres & conſorts. Cet Alfrid, nommé ſeul dans le corps de l'acte, eſt le même qui, dans les ſignatures, eſt appellé Odafrild ; & après le nom duquel on lit ceux de Reginperht & d'Einhard, qui apparemment étoient ſes freres. Nous venons de trouver deux Reginperht chez les Agilolfinges d'Italie & de France. Je n'oſerois dire qu'il y ait d'autre rapport entre le comte d'Orléans & le *conſort* de Thaſſilon que celui d'une origine commune ; mais ce dernier pourroit être le même qu'on retrouve dans un autre acte avec ſon frere Hirmenfrid, & avec ſes parens Otilon & Croſon, fondant une riche abbaye, qu'il dote de ſes biens *allodiaux*, avec le *conſentement* de Taſſilon ; preuve non équivoque d'une parenté réſultante d'une origine commune. Cros ou Croſon, ayant été bleſſé à mort par le comte Képaroche, ſe *donna lui-même & ſes biens* à cette abbaye, avec le *conſentement* de Taſſilon. Reginperht & ſon frere prirent enſuite l'habit monaſtique dans l'abbaye de S. Pierre de Scharnitz qu'ils avoient

Hiſt. Freyſing. t. I, p. 11, n. 12.

Hiſt. Freyſ. l. 1, c. 4.

fondée ; mais Aribon, évêque de Freisingue, leur conseilla de se transporter à Schlendorff, autre village qui faisoit aussi partie de leur donation, leur y donna un abbé, & régla que Reginperht lui-même lui succéderoit dans le gouvernement de cette nouvelle abbaye.

On voit qu'à moins d'une espece de miracle, la maison Agilolfinge, encore nombreuse au tems de Tassilon, n'a pas dû s'éteindre avec lui, & que si elle perdit le duché de Baviere, ce ne fut pas parce qu'elle n'exista plus après la déposition de Tassilon & de son fils, mais parce que Charlemagne & ses descendans furent en garde contre cette puissante maison. Je crois, plus que je ne suis en état de le prouver, qu'Ansprand & Luitprand, successeurs d'Aripert sur le trône de Lombardie, furent Agilolfinges, & que ce fut la raison pour laquelle Théodebert leur donna retraite & les secourut contre Aripert, quoique ce prince fût lui-même Agilolfinge ; mais en tout cas cette branche s'éteignit bientôt, puisque Luiprand n'eut qu'une fille de Guntrude, fille de Théodebert, duc de Baviere, chez qui il avoit passé neuf ans. Il est vrai que Hildeprand qui, ne pouvant avoir été son petit-fils, étoit certainement *son neveu*, doit avoir été

Hist. Langob. lib. VI. c. 43.

Nepos.

fils de ſon frere Sigibrand ; ce qui fixa ſur lui le choix des Lombards, lorſqu'ils crurent Luitprand ou mort ou près de mourir ; mais il paroît qu'Hildebrand ne laiſſa point de poſtérité, puiſque la couronne paſſa dans la maiſon de Frioul.

M. le Gendre de Saint-Aubin, v. hiſt. de France par M. Velly, t. II, pag. 261, éd. de 1761.

Je ne ſais donc pas où un moderne a pu prendre que Childebrand, fils de Sigibrand, & petit-fils d'Anſprand, eut de la ſœur de Charles Martel un fils qu'on appella Nebelong, & qui fut comte de Madrie ; que Nebelong laiſſa ſes Etats à ſon fils Théodebert, dont le fils, nommé Robert, fut pere de Robert-le-Fort, auteur de la maiſon de France. Il eſt vrai que ce qu'a écrit un hiſtorien contemporain, que l'illuſtre famille de Robert venoit d'Italie (*ejus inclita progenies... ab Auſoniæ partibus deſcenderat*), eſt très-favorable à tout ſyſtème qui fera deſcendre la maiſon de France d'une famille autrefois illuſtre en Italie ; mais combien n'eſt-il pas plus vraiſemblable que la maiſon, dont le comté d'Orléans étoit un ancien domaine, lorſqu'elle parvint à la couronne, deſcendoit d'un Italien, poſſeſſeur du comté d'Orléans ſous Charlemagne, ou de l'un de ſes deux freres ? Avant de donner une origine Saxone à cette maiſon, il faut détruire le témoignage du biographe de Robert ; mais ſi

Helgald. in vita Rob. ap. Duchef. t. IV, p. 83.

Digitized by Google

te témoignage eſt d'une force ſupérieure à tout ce qu'on peut juſqu'ici alléguer au contraire, dans le choix des familles Italiennes dont peut être ſorti Robert-le-Fort, je demande la préférence pour les trois fils de Cunibert, dont l'aîné, nommé Reginper, fut comte d'Orléans au tems de Paul Diacre. Si cette opinion eſt la plus vraiſemblable, & ſi on parvient à la fortifier de nouvelles preuves, ce dont il ne faut pas deſeſpérer, la maiſon de France deſcend des Agilolfinges, & ſa nobleſſe remonte à Garibald, roi de Baviere, & parent des rois Merovingiens, ainſi que je l'ai prouvé.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

En quel tems les Sclaves ou Winides de Carinthie ſe ſoumirent aux Bavarois, & par eux aux Francs. Suite de leurs entrepriſes ſur l'Italie & des ducs de Frioul. Converſion des Carinthiens à la foi Chrétienne, accélérée par la protection que Charlemagne accorda aux miſſionnaires. Suite de quatre ducs de Carinthie.

APRÈS avoir dit que Taſſilon régna en Baviere, & qu'il y fut le dernier des ducs Agilolfinges, je n'ai pas beſoin d'ajouter que par la réduction de ce duché ſous l'obéiſſance entiere & abſolue des monarques François, les Eſclavons, du côté des Alpes, & les Avares, plus près du Danube, devinrent les voiſins immédiats de l'empire François; mais autant il eſt certain que les derniers conſervoient encore toute leur indépendance, autant on peut former de doutes ſur l'état où ſe trouvoient alors les Eſclavons: c'eſt ſur quoi les hiſtoriens François gardent un profond ſilence, & malheureuſement les hiſtoriens Bavarois ne ſont ni aſſez anciens, ni aſſez exacts pour que l'on puiſſe recevoir ſans examen ce qu'ils diſent de leurs voiſins. Voici ce qu'on

Digitized by Google

trouve à ce ſujet dans Aventin.

Samon, dit-il, régna ſur les Wenedes au tems de Dagobert ; ce ſont ces mêmes Wenedes ou Wendes qui habitent encore près des ſources de la Save & de la Drave. On y parle leur langue dans les campagnes, la langue Bavaroiſe eſt devenue celle des villes & des châteaux. Samon fit tuer & dépouiller des marchands de Dagobert lorſqu'ils alloient à Neorhoma, & par ordre de ce prince, les ducs de Baviere entrerent avec trois armées dans le pays des Wenedes, les obligerent de ſe ſoumettre & de s'avouer leurs ſujets, & leur firent en même tems ſubir le joug du Chriſtianiſme. Les Huns étoient alors voiſins des Wenedes du côté du nord, & des Bavarois à l'orient. Ils ne tarderent pas à faire des courſes ſur les premiers & les tourmenterent beaucoup. Boruth, leur duc, envoya alors des ambaſſadeurs aux princes Bavarois, pour leur demander du ſecours. Auſſitôt ceux-ci volent à la rencontre des Huns, les battent, les chaſſent du pays des Wenedes, & par cet important ſervice ils affermiſſent plus que jamais ces derniers & leurs voiſins dans l'obéiſſance des rois Francs. Ils ne négligent pourtant pas de ſe faire donner des ôtages, & de ce nombre ſont Ca-

Lib. III, p. 279. édit. an. 1554.

Digitized by Google

rapte, fils de Boruth, & Chitomare ſon neveu, qu'ils emmenent en Baviere, où ils les font inſtruire dans la religion Chrétienne. *Enſuite mourut Dagobert, roi des Francs.* J'ajoute ces dernieres paroles pour faire voir qu'Aventin a rapporté le regne de Boruth & tous les évenemens dont nous venons de parler ſur ſon témoignage au tems de Dagobert I. roi des Francs.

Il paroît en effet qu'avant le regne de Samon quelques peuples Venediques s'étoient ſoumis aux Francs, & qu'on peut les compter entre ceux qui offrirent à Dagobert, lorſqu'il régnoit encore ſur l'Auſtraſie, de reculer ſes frontieres juſqu'à celles de l'empire d'Orient; mais on ne peut concilier le récit d'Aventin avec celui de Frédégaire, au ſujet de la guerre qui ſuivit le meurtre des négocians François entre Samon & les Auſtraſiens. Je crois même que l'annaliſte Bavarois peut être ſoupçonné de mauvaiſe foi, par cela ſeul qu'il parle de trois armées, leſquelles, ſelon lui, étoient toutes trois Bavaroiſes, & furent victorieuſes des Wenedes; car cette circonſtance défigurée par la vanité nationale, paroît avoir été puiſée dans Frédégaire. Le reſte du récit d'Aventin ſe trouve dans la vie de ſaint Virgile,

Virgile, évêque de Saltzbourg, où pourtant Aventin ne paroît pas l'avoir pris ; mais dans un autre auteur, qui lui-même avoit suivi un historien contemporain d'Adaluwin, archevêque de Saltzbourg, & par conséquent très-ancien. Je fonde cette conjecture sur ce qu'entre les papiers d'Aventin on a trouvé un extrait de cet écrivain que je dis avoir été son guide.

Au tems de Dagobert, glorieux roi des Francs, est-il dit dans la vie de saint Virgile, un nommé Samon, qui étoit Esclavon, & qui demeuroit à Carinthie, fut duc de cette nation : il fit tuer quelques négocians du roi Dagobert, & s'appropria les deniers royaux qu'ils portoient avec eux. Le roi l'ayant appris, envoya contre lui une armée, avec ordre de l'en punir, & de le forcer à réparer le dommage; c'est ainsi que les Esclavons furent enfin mis sous l'obéissance du roi. Peu de tems après, les Huns commencerent à tourmenter les Carinthiens par des incursions fréquentes ; Boruth étoit alors leur duc : celui-ci voyant qu'il avoit affaire à une armée redoutable, pria les Bavarois, de venir à son secours. Les Bavarois vinrent en grande diligence, batti-

Canisii lect. ant. tom. III, part. II, p. 287 & 396.

rent les Huns, affermirent les Carinthiens dans le devoir, & les aſſujettirent aux rois, de même que leurs voiſins. Ils emmenerent auſſi des ôtages avec eux en Baviere, & de ce nombre fut le fils de Boruth, nommé Caraſte. Son pere demanda qu'on l'inſtruisît dans la religion Chrétienne, & qu'on lui donnât le baptême, ce qui fut exécuté. On inſtruiſit de même, à ſa priere, & on baptiſa Chétimar, fils de ſon frere. Boruth étant mort, les Bavarois, par ordre du roi, & à la priere des Eſclavons, leur envoyerent Caraſte qui étoit devenu chrétien, & l'établirent leur duc. Caraſte mourut au bout de trois ans, & pour la ſeconde fois, avec la permiſſion du ſeigneur roi Pepin, & d'après les inſtances de ces peuples, Chétimar, qui étoit chrétien, fut fait duc des Carinthiens. Le biographe raconte enſuite ce que ſaint Virgile, devenu, ſelon lui, évêque de Saltzbourg en 766, fit en Carinthie, pour le bien de la religion, & à la priere de ce même Chétimar.

Dans l'extrait d'Aventin, publié par le ſavant bibliothécaire de l'électeur de Baviere, il eſt dit que le Sclave Samon fut duc national chez les Quarantans; que les négocians de Dagobert furent

tués par ſon ordre, lorſqu'ils navigeoient ſur la Save; que le fils de Boruth s'appelloit Cacatus ou Cacatius; que ſon neveu ſe nommoit Chertmar ou Cheitmar; que l'évêque de Saltzbourg lui donna un prêtre nommé Lupo, pour gouverner l'égliſe de Carinthie, & que ce Lupo ſe donna pour ſucceſſeur ſon neveu Majorien, lequel cependant devoit reſter dans la dépendance de l'évêque de Saltzbourg, comme il y reſta en effet tant qu'il vécut; que Chéitmar fit prier Virgile de venir viſiter cette égliſe, mais que le prélat ne pouvant y aller, y envoya un évêque nommé Modeſte, & quatre prêtres, ſon diacre, & quelques clercs, avec pouvoir d'ordonner des prêtres & de conſacrer des égliſes; qu'il s'éleva enſuite des guerres de la nature de celles qu'on appelloit *Carmula*, & qui firent beaucoup de tort à la religion, encore mal affermie dans la Carinthie: enſorte que pendant quelques années il n'y eut pas un ſeul prêtre dans ce pays; mais qu'enſuite Walthune étant duc des Eſclavons, Virgile, à ſa priere, y envoya des clercs & quelques prêtres. Dans tout le reſte ainſi que dans pluſieurs des faits que je viens d'ajouter, l'auteur, extrait par Aventin, s'accorde avec le biographe de Virgile;

mais avant d'ajouter foi au témoignage de ces hiſtoriens, il eſt à propos d'examiner la chronologie qu'ils ont ſuivie.

P. 297. Aventin ne s'eſt point écarté de celle du biographe dans ce qu'il dit des Eſclavons; mais il en a uſé autrement par rapport au tems où ſaint Virgile devint *P. 301.* évêque de Saltzbourg; car, ſelon Aventin, ce fut Otilon qui donna l'évêché de Saltzbourg à Virgile, & cependant il fait mourir ce duc en 765. Mais comme cet annaliſte eſt autoriſé dans ſa premiere aſſertion par le catalogue des donations faites à l'égliſe de Saltzbourg, en ce qu'il prouve que ce fut le duc Otilon qui procura à Virgile le gouvernement de cette égliſe, le biographe & l'annaliſte ſont tous deux dans l'erreur, puiſqu'Otilon mourut au plus tard en 749, & que les démêlés de Virgile & de Boniface avoient commencé avant l'an 747.

Annal. Met. ad h. an. h. Freyſ. t. 1, p 1, pag. 48. Baſnag. obſerv. in Monum. Salisb. ap. Can. tom. III, part. II, p. 273.

Ces deux dates, une fois rectifiées, nous ſommes en état d'examiner s'il y a plus de fond à faire ſur le reſte de la chronologie d'Aventin & du biographe. Ils s'accordent tous deux ſur la prompte punition de Samon & ſur la réduction des Carinthiens. Frédégaire, plus digne de foi que l'un & l'autre, ne nous permet pas de croire, ni que la premiere guerre des Francs contre Samon

ait été heureuſe, ni que les Eſclavons aient eſſuyé aucune défaite un peu déciſive, avant les victoires que remporta ſur eux le duc de Thuringe, ni que ces victoires elles-mêmes, jointes à l'eſpece de revanche que les Bavarois prirent de la défaite d'Aguntisbourg, aient aſſujetti les Carinthiens à la domination des Francs. La guerre de Samon commença vers l'an 629, & duroit encore lorſque Sigebert devint roi d'Auſtraſie en 633 ou 634. Boruth étant mort, diſent le biographe & l'annaliſte, Coraſte ſon fils, qui étoit reſté en ôtage chez les Bavarois, fut rendu aux Carinthiens par ordre du roi des Francs. Caraſte ne régna que trois ans, & pour la ſeconde fois, par la permiſſion de Pepin, Chétimar fut rendu aux Carinthiens. Donc le roi Pepin avoit déjà donné une permiſſion ſemblable en faveur de Caraſte. Or Pepin ne fut point roi avant l'an 750; ainſi ce ne fut point avant cette année que Caraſte, ou dumoins Chétimar, fut rendu aux Carinthiens par ſon ordre ou avec ſa permiſſion. Ce fut donc en 747, au plutôt mais plus vraiſemblablement encore après l'an 750, que le fils de Boruth monta ſur le trône de Carinthie. Boruth avoit imploré l'aſſiſtance des Bavarois,

l'avoit obtenue, leur avoit donné en ôtage ſon fils & ſon neveu, avant la mort de Dagobert I. arrivée en 664. Donc ſuivant Aventin & le biographe de ſaint Virgile, Boruth régna, ſous la domination des Francs, pendant cent ſix ans, au-moins. Caraſte & Chéitmar reſterent en ôtage pendant le même nombre d'années. Ne changeons pourtant rien aux dates que nous fournit l'hiſtoire de ſaint Virgile. Chéitmar, & même Caraſte, furent certainement ſes contemporains; ils le furent du roi Pepin: il ne reſte qu'à aſſigner au regne de Boruth une durée moins monſtrueuſe, & nous avons à-peu-près le tems de l'invaſion des Avares dans la Carinthie, & de la réduction des Carinthiens ſous la domination des Francs; c'eſt-à-dire que ces deux évenemens appartiendront certainement au huitieme ſiecle, & ſe trouveront ramenés au tems où les Bavarois eux-mêmes obéiſſoient à l'empire des Francs; au-lieu qu'en laiſſant ſubſiſter les dates du biographe & d'Aventin, ou il falloit contredire Frédégaire, ou l'on riſquoit une abſurdité; c'en ſeroit une de dire que les Bavarois obligerent le duc de Carinthie à ſe reconnoître ſujet des Francs, lorſqu'eux-mêmes s'en prétendoient indé-

pendans ; mais nous pouvons encore, avec toute la vraiſemblance poſſible, aſſigner à la réduction des Carinthiens une date beaucoup plus préciſe, ſi nous conſultons Paul Diacre, hiſtorien des ducs de Frioul autant que des rois Lombards.

Cet auteur nous a appris qu'après l'an 662, & avant l'an 671, tems auquel nous croyons que le roi de Lombardie, Grimoald, avoit fait monter ſon couſin ſur le trône de Baviere, les Carinthiens furent ſes ennemis & ceux de Vectaris, qu'il avoit fait duc de Frioul. A Vectaris ſuccéda Laudaris, & à celui-ci Rodoald, qui gouverna auſſi le Frioul ſous Bertarid. Dans le même tems Alachis étoit duc de Trente : il fit la guerre avec un comte des Bavarois, auquel ils donnoient le titre de gravion, & qui commandoit à Bolſano ou Boſan & dans les châteaux voiſins, & remporta ſur lui une victoire *merveilleuſe*, ſuccès dont il fut ſi fier, qu'il oſa ſe révolter contre Bertarid. Ce fut lui qui, après avoir joint le duché de Breſcia à celui de Trente, à la recommandation de Cunibert, ſe révolta contre ce prince & le détrôna ; mais pour périr bientôt après dans une bataille que lui livra Cunibert. L'armée de Frioul ne prit aucune part à ce

Hiſt. Langob. lib. V, c. 24.

C. 36.

combat, parce qu'ayant prêté ſerment, malgré elle au tyran Alachis, elle ne voulut ni enfreindre ſon ſerment, ni
Lib. VI, n. 3. combattre un prince qu'elle aimoit. Cunibert n'en ſut point mauvais gré à Rodoald qui commandoit cette armée, & ſi, peu après, un Frioulois nommé Ansfrid s'empara de ſon duché pendant qu'il en étoit abſent, ce fut ſans la participation du roi. Il en fut lui-même ſi perſuadé, qu'après s'être réfugié en Hiſtrie, il s'embarqua pour Ravenne, d'où il ſe rendit à Pavie. Ansfrid ne s'en tint pas à l'uſurpation d'un duché, il aſpira à la couronne; mais ayant été pris à Verone, il eut les yeux crevés.

C. 24. Dans la ſuite Adon, frere de Rodoald, fut ſon ſucceſſeur; mais il ne gouverna le Frioul que pendant un an & ſept mois, & eut pour ſucceſſeur après l'an 702, Ferdulf, qui étoit Ligurien, & que les Frioulois haïrent peut-être plus qu'il ne le mérita; du-moins aura-t-on de la peine à croire que pour ſe procurer une occaſion de vaincre les Sclaves il ait payé quelques-uns d'entre eux, pour engager la nation, par leur moyen, à entrer dans le Frioul. Les Sclaves y entrerent en effet, mais en très-grand nombre, & choiſirent un camp avantageux, comme s'ils euſſent été réſolus à ne pas livrer à Ferdulf une victoire fa-

Digitized by Google

cile. Un point d'honneur mal entendu engagea Ferdulf à attaquer leur camp par le côté le plus voisin, mais le moins accessible, sur-tout pour une armée composée toute entiere de cavalerie, comme étoit la sienne. Les Sclaves, dit l'historien, n'eurent besoin que de pierres & de leurs haches pour démonter toute cette cavalerie, & assommer les Frioulois desarçonnés. Toute la noblesse du Frioul périt dans cette malheureuse journée; Ferdulf lui-même fut tué, & le seul homme qui fit une action brillante fut un Lombard nommé Muniches, dont les fils Pierre & Ursies furent depuis ducs, l'un du Frioul & l'autre de Cenete. Ce brave homme avoit été desarçonné comme les autres, & déjà un Sclave lui avoit lié les mains avec une corde, lorsque dans cet état il eut assez de courage & de force pour arracher à son ennemi la lance qu'il portoit, l'en perça, & s'enfuit à-travers des précipices.

Si nous retranchons de cet évenement la fable que Paul Diacre avoit adoptée trop légerement par la même raison qui l'avoit fait inventer, nous trouverons que la retraite d'Ansprand chez Théodebert dut être liée avec l'invasion des Sclaves dans le Frioul; que le pere de Théodebert, ce prince renommé par sa

puiſſance, avoit ſans doute acquis quelques droits à l'obéiſſance des Sclaves, & qu'ils lui en donnerent une preuve, ainſi qu'à ſon fils, en faiſant une invaſion dans le Frioul, que gouvernoit une créature d'Aripert. Corvulus, qui ſuccéda à Fredulf, ne jouit pas long-tems de ſa nouvelle dignité. Ayant offenſé le roi Aripert, il eut les yeux crevés, & ſon duché fut donné à Pemmon, dont le mérite égala le bonheur. Il étoit de Bellune, d'où ſon pere avoit été chaſſé, pour y avoir excité une ſédition, & étoit venu avec lui à Frioul. Sa femme, nommée Ratberge, étoit d'une figure ignoble, & le pria ſouvent de la répudier pour en épouſer une dont la figure répondît au rang élevé auquel ſon mérite l'avoit placé; mais Pemmon, qui étoit un homme ſage, eut d'autant moins d'égards aux prieres de Ratberge, qu'elles prouvoient mieux ſa modeſtie, ſa vertu, & ſon véritable attachement pour ſa perſonne. Cette digne épouſe le rendit pere de trois fils, Ratchis, Ratchais, & Ahiſtulf ou Aſtolfe. Pemmon raſſembla tous les enfans des nobles qu'avoit fait périr l'imprudence de Ferdulf, leur tint lieu de pere, & les éleva tous avec ſes trois fils; exemple rare, mais dont le ſuccès fut digne de la généroſité de ſon auteur;

Le retour d'Anſprand, ſon élévation & celle de ſon fils Luitprand, n'apporterent aucun changement à la fortune de Pemmon; il en tira même un avantage, en ce que les Sclaves le laiſſerent en paix, tant que ſubſiſterent les liaiſons de Luitprand avec le duc de Baviere, qui étant maître de Saltzbourg, devoit les avoir dans ſa dépendance. Théodon, ce puiſſant duc de Baviere, qui doit avoir fait avec eux une alliance inégale, profita auſſi de celle que ſon fils aîné avoit contractée avec Luitprand. Théodon, duc de la nation des Bojoariens, comme l'appelle Paul Diacre, ſe rendit à Rome pour y viſiter les tombeaux des bienheureux apôtres. Il mourut peu de tems après ce pélerinage, & Théodebert ne lui ſurvéquit pas longtems. Mais déjà les enfans des nobles Frioulois avoient atteint l'âge où l'on commençoit alors à porter les armes. Pemmon reçut la nouvelle que les Sclaves étoient entrés en force dans ſon pays, & n'en fut point effrayé; il mena contre eux la brave jeuneſſe qu'il avoit élevée, leur livra trois batailles conſécutives, dans leſquelles il ne perdit qu'un ſeul homme, & pour n'en pas perdre davantage, ajoute Paul Diacre, il fit la paix ſur le lieu même avec les Sclaves. *c. 44.*

Si cette nation étoit dès-lors dans une ſorte de dépendance à l'égard des Bavarois, on ne peut douter que ſon invaſion dans le Frioul n'ait fait partie d'une autre guerre entre les deux nations dominantes. La vie de ſaint Corbinien prouve qu'en effet Grimoald & Luitprand ſe firent la guerre, & nous ap-
p. 18. prend quel en fut le ſuccès. Le château de Mayes dans les Alpes, qui avoit fait partie des Etats de Grimoald lorſque Corbinien l'avoit acheté, & près duquel ce duc avoit donné au ſaint
p. 29. évêque un lieu nommé Camine: ce même château, lorſque Corbinien mourut, avoit paſſé ſous la domination des Lombards, & ce fut à leur prince que l'évêque de Freiſingue s'adreſſa pour en aſſurer la poſſeſſion à ſon Egliſe, lorſqu'il ſe vit près de mourir en 730. Luitprand fit donc des conquêtes ſur les Bavarois, & c'eſt auſſi ce que Paul
p. 52. Diacre nous apprend. Au commencement de ſon regne, dit cet hiſtorien, Luitprand prit un grand nombre de châteaux ſur les Bavarois; mais il eut toujours le plus grand ſoin de ſe conſerver en paix avec les Francs & avec les Avares.

Ce ne fut donc pas lorſque les Bavarois obéiſſoient aux Francs, leur étoient

fideles, & avoient droit à leur assistance, que Luitprand fit des conquêtes sur eux ; ce ne fut pas non plus lorsque Théodon vivoit encore, mais entre les années 716 & 725, avant que Charles Martel eût élevé le beau-frere de Luitprand, le duc Hucbert, à la dignité de monarque ou de chef unique de la nation Bavaroise ; ce fut, dis-je, pendant cet intervalle que Luitprand fit des conquêtes sur Grimoald, peut-être pour venger ses beaux-freres, auxquels il paroît que Grimoald avoit enlevé ou contestoit le duché de leur pere Théodebert. Charles Martel fut parfaitement d'accord en cette occasion avec Luitprand, il donna toute la Baviere à Hucbert, & laissa au roi des Lombards les conquêtes qu'il avoit faites, en soutenant une cause qu'il approuvoit. Les Avares, amis de Luitprand, avoient dû prendre le même parti & attaquer les Esclavons, si ceux-ci étoient toujours ennemis des Lombards. Ils l'étoient encore lorsque Pemmon encourut l'indignation de Luitprand pour avoir emprisonné le patriarche d'Aquilée. Il fut déposé à cette occasion, & son duché ayant été donné à son fils Ratchis, il résolut de se réfugier chez les Sclaves ; mais Ratchis ayant obtenu sa grace &

celle de ſes freres Ratchais & Ahiſtulf; il n'exécuta point ce projet, lequel prouve pourtant qu'il n'y avoit point encore de paix entre les Lombards & les Sclaves, ce que fit bientôt après Ratchis, nouveau duc de Frioul, le prouve
C. 52. encore mieux. Il entra avec une armée dans le pays des Sclaves, qu'on appelloit dès-lors la Carniole, les défit, leur tua beaucoup de monde, & ravagea leurs terres. Les Sclaves ne perdirent point courage, & fondirent ſur lui avec tant d'impétuoſité, qu'il fut joint par un d'entre eux, avant d'avoir reçu ſa lance de la main de ſon écuyer; mais avec la maſſue qu'il portoit, il étendit le Sclave à ſes pieds ſans vie.

Cette guerre n'altéra point encore la bonne intelligence qui régnoit entre Charles & Luitprand, puiſque vers le même tems le prince des Francs envoya au roi des Lombards ſon fils Pepin pour qu'il lui coupât les cheveux; cérémonie qui équivaloit à une adoption. Luitprand combla le jeune prince de préſens, & le renvoya à ſon pere. Nous ne riſquerons donc pas de nous tromper ſi nous diſons que les Avares entrerent dans la Carinthie à la priere de Luitprand, & lorſque les Bavarois étoient brouillés avec Charles Martel;

Digitized by Google

mais qu'enſuite Boruth ayant imploré l'aſſiſtance de Hucbert, & celui-ci la lui ayant accordée à condition qu'il lui obéiroit & aux Francs, la Carinthie rentra ſous l'obéiſſance des Bavarois, & dans la dépendance des Francs, dont elle étoit ſortie lors des guerres civiles dont Grimoald avoit eté l'auteur, peut-être par complaiſance pour l'ambitieuſe Plectrude, & qui lui coûterent la vie, & à ſes enfans la ſucceſſion de leur pere dont ils reſterent privés.

La guerre civile, appellée Carmula, mot conſacré dans la loi des Bavarois pour deſigner les guerres de cette eſpece; cette guerre, dis-je, qui fut ſi fâcheuſe pour l'Egliſe naiſſante de Carinthie, doit être la même dont Grifon & Lantfrid, freres de Hucbert, furent les auteurs, pendant l'exil d'Otilon. Waltunch, ſucceſſeur de Chétimar dans le duché de Carinthie, y rétablit la religion prête à s'éteindre. Il eſt, je crois, le même que l'anonyme d'Aventin appelle Ingo pour Valtingo, & dont il dit que ſes ſujets avoient pour lui un tel reſpect que s'il leur envoyoit un papier blanc, ils obéiſſoient au porteur de ce papier, comme s'il eût contenu l'ordre qu'il leur notifioit de bouche. Le même hiſtorien ajoute que comme chré-

Digitized by Google

tien, Ingo admettoit à ſa table des ſerfs chrétiens, tandis qu'il faiſoit manger dehors les nobles & les maîtres mêmes de ces ſerfs qui n'avoient pas encore reçu la foi. Ceux-ci étonnés de ce traitement, lui en demanderent la raiſon: C'eſt, leur dit-il, parce que n'ayant pas encore été lavés dans l'eau ſacrée, vous êtes indignes d'avoir commerce avec des hommes régénérés, & devez manger, comme des chiens, hors de la maiſon. Cette réponſe détermina les grands à embraſſer le Chriſtianiſme qui devint de plus en plus floriſſant.

Waltunch fut encore contemporain de ſaint Virgile, ſuivant l'extrait d'Aventin, & ſuivant ce même extrait, Ingo paroît avoir vécu au tems d'Arnon; mais comme la chronologie en eſt un peu confuſe, c'eſt une foible objection contre ma conjecture.

La dépoſition de Thaſſilon, en faiſant paſſer la Baviere ſous l'autorité immédiate de Charlemagne, donna un nouveau degré de chaleur à la prédication de l'Evangile dans la Carinthie, ſur-tout lorſqu'à la tête des miſſions, deſtinées à y étendre la foi, on vit Arnon, archevêque de Saltzbourg & favori de Charles, & à la tête des troupes, qui devoient protéger ces miſſions,

Digitized by Google

le brave Gerold, beau-frere de Charles, ſon ami, & chrétien auſſi pieux & auſſi zelé que l'archevêque ; mais la ruine des Avares contribua autant que tout le reſte à étendre vers l'orient l'empire de Jeſus-Chriſt & de Charlemagne. Voyons quelles furent les cauſe & l'occaſion de ce grand évenement.

CHAPITRE XX.

Les papes, à l'occaſion de la querelle des images, renoncent à l'obéiſſance des empereurs d'Orient, auxquels les Lombards enlevent l'exarchat de Ravenne. Rome qui ne craint plus Conſtantinople devient irréconciliable avec les Lombards, & appelle contre eux les François. Le royaume des Lombards eſt détruit. Thaſſilon, duc de Baviere & gendre de Didier dernier roi des Lombards, veut le venger & ſe rend indépendant. Il eſt accuſé par ſes ſujets, condamné & dépoſé. Les Avares entreprennent de le venger & ſont preſque détruits. Les Sclaves orientaux les remplacent, & ſont remplacés par les Bulgares. Premiere apparition des Hongrois en Germanie. Fin de cet ouvrage.

APRÈS Luitprand, à la mort duquel Paul Diacre finit ſon hiſtoire des Lom-

bards, la couronne paſſa ſur la tête de Hildebrand, neveu & collegue de ſon prédéceſſeur, & enſuite ſur celle de Ratchis, fils de Pemmon & de la vertueuſe Ratberge, & alors duc de Frioul. L'un & l'autre régnerent peu de tems, & Aſtolf, frere de Ratchis lui ſuccéda.

Ce nom annonce les premiers malheurs des Lombards, puiſque ce fut contre Aſtolf que le fils adoptif de Luitprand, Pepin, fils de Charles Martel, commença cette guerre ſacrée, qui ne devoit finir que par la ruine du royaume de Lombardie. Je ne répéterai point ſur les cauſes & les évenemens de cette guerre ce que tout le monde ſait, & que l'on trouve dans les hiſtoriens Occidentaux; mais j'obſerverai que Léon Iſaurique comptoit la ſeizieme année de ſon empire, laquelle répond aux années de notre ere 732 & 733, lorſqu'il entra en fureur contre le pape & contre la révolte ou la défection de Rome & de l'Italie, & envoya pour s'en venger une flotte nombreuſe qui fit naufrage dans la mer Adriatique.

Théoph. chronog. h. Byz. p. 273.

Cette défection n'eſt point celle dont Léon fut menacé, lorſqu'il eut envoyé en Italie ſon édit contre les adorateurs des images, & que les armées de Ravenne & de Veniſe furent empêchées par le pape de ſe donner un empereur. Il

Hiſt. Longob. l. VI, p. c. 49.

eſt vrai qu'à cette occaſion Luitprand fit de grandes conquêtes ſur l'exarque de Ravenne ; mais preſque toutes ces conquêtes furent achevées avant la onzieme indiction ou l'an 728, &, l'année ſuivante, Luitprand fit un traité avec le patrice de Ravenne, ſuivant lequel les ducs de Spolete & de Benevent devoient être contraints de rentrer ſous l'obéiſſance du roi des Lombards. Rome devoit être conquiſe au profit du patrice, & le pape mis à mort conformément à un engagement que Luitprand avoit déjà contracté. Ce prince après avoir reçu les ſoumiſſions des deux ducs s'avançoit déjà vers Rome, & n'en étoit plus éloigné lorſque le pape alla à ſa rencontre, l'appaiſa, & le conduiſit lui-même au tombeau des apôtres. Luitprand pria alors le pape d'accorder la paix à l'exarque, ce qu'il obtint.

Il y eut donc une autre révolte poſtérieure à celle-ci, mais qui fut auſſi ſuivie de pluſieurs traités de paix, & même de quelques alliances entre les papes & l'exarchat de Ravenne. Toujours le roi des Lombards fit de grands ſacrifices à ſon reſpect pour l'évêque de Rome ; mais celui-ci devint inſenſiblement le premier magiſtrat de Rome & de ſon territoire, parce que les exarques furent

auſſi ſouvent les ennemis que les alliés des Romains, & mirent ceux-ci dans la néceſſité de veiller à leurs intérêts ſans aucun égard pour ceux de l'empire, qui ſe trouverent confondus avec la cauſe des Iconoclaſtes, dont Léon ſe déclara le chef. Cette ſinguliere mais bruiante querelle ruina les affaires des
P. 272. Grecs en Italie. Théophane dit poſitivement qu'en la treizieme indiction, ou vers ce tems-là, Grégoire II. homme très-ſaint & vraiment apoſtolique, collegue de S. Pierre ſur le trône, & puiſſant en paroles & en actions, réuſſit à ſouſtraire de l'obéiſſance tant politique qu'eccléſiaſtique de l'empereur Léon, & à retrancher de ſon empire & la ville de Rome & l'Italie, & tout l'Occident.

En cette même indiction & au mois de Janvier de l'an 730, Léon fit dépoſer Germain, patriarche de Conſtantinople, parce qu'il n'étoit pas d'accord avec lui ſur l'importante queſtion du culte des images. Grégoire en écrivit à Léon, qu'il traita de prince irreligieux, & ce ſaint ponife excita Rome avec toute l'Italie à ſe détacher de l'empire de cet ennemi des images. C'eſt ainſi qu'en parle Théophane, qui ne prétend pas faire un crime à Grégoire

de ſa révolte, & qui doit en être cru ſur le tems, la cauſe & l'auteur de cette défection, la même dont Léon prétendit ſe venger en 732. Le même auteur dit encore, en parlant de la mort de Léon, que ſon hétérodoxie avoit produit la défection de l'Italie, par où il ne faut entendre ni la Calabre, ni la Sicile, que Léon tyranniſa juſqu'à ſa mort ; ni ce qui reſtoit de l'exarchat, mais la ville de Rome, ſon territoire, & toutes les villes qui en dépendoient. Telle eſt l'époque préciſe de la révolution arrivée dans les eſprits plus encore que dans les affaires des Romains, mais qui n'en fut que plus importante. Quelques années plutôt les Lombards auroient pû conquérir l'exarchat, Rome même & toute l'Italie, ſans que les Romains euſſent crû être plus malheureux par ce changement de domination qu'ils n'avoient crû l'être en paſſant de l'obéiſſance d'Odoacre à celle du grand Théoderic. *P. 275.*

Le clergé Romain & ſon chef devenus un magiſtrat civil autant qu'eccléſiaſtique, ne virent que le danger d'une nouvelle ſervitude dans les conquêtes des Lombards, & Aſtolf en achevant celle de l'exarchat, devint l'ennemi de l'Egliſe, parce que cette Egliſe confon-

Digitized by Google

doit les droits des céſars qu'elle avoit uſurpés avec *la liberté des enfans* de Jeſus-Chriſt, que les Lombards ne pouvoient pas plus lui ôter que Dioclétien ou Julien, contre leſquels les chrétiens n'avoient pas imaginé de ſe révolter. Mais pour le malheur des Lombards, un autre ambitieux eut beſoin de l'approbation de l'évêque de Rome pour perſuader aux François qu'ils pouvoient oublier le ſang de leurs rois, & tranſporter ce titre auguſte dans la famille où reſidoit toute l'autorité. Le marché fut aiſément conclu entre deux rebelles, qui tous deux avoient peu à craindre de leurs maîtres. Didier, ſucceſſeur d'Aſtolf, comprit encore moins que lui combien ſa poſition étoit devenue critique entre un voiſin foible, & jaloux autant qu'ambitieux, mais dont l'autorité ſpirituelle s'accroiſſoit tous les jours; & un autre voiſin puiſſant, ſuperſtitieux, & qui n'étoit pas ſans ambition. Il n'avoit de reſſource contre ces deux ennemis que dans l'alliance des Avares, dont la puiſſance étoit ſur ſon déclin, & dans celle de Thaſſilon, duc de Baviere, qui avoit plus de fierté que de puiſſance.

On ne voit point que Didier ait rien fait pour ſe procurer l'aſſiſtance des

Avares. Entre lui & Thaſſilon, on ignore auquel on doit attribuer le projet de l'union étroite qu'ils contracterent enſemble. Nous voyons par une charte de Freiſingue, que Thaſſilon fit un voyage en Italie à la fin de l'an 768, ou au commencement de l'an 769, & qu'il en étoit de retour à Bozon ou Bolſano, à la fin de cette derniere année ; mais nous ignorons s'il fit ce voyage à l'occaſion de ſon mariage avec Luitperge, que je crois pourtant antérieur à cette année, puiſque Thaſſilon avoit alors 26 ans au-moins ; ou ſi ce fut pour concerter avec Didier des projets, qui cinq ans après, devinrent funeſtes à ſon beau-pere & à la nation des Lombards. Nous ne voyons pas non plus dans les hiſtoriens de ce tems-là que Thaſſilon ait ſecouru ſon beau-pere, lorſqu'il falloit prévenir ſes derniers malheurs ; mais je crois que c'eſt un effet de la négligence ou de l'ignorance des hiſtoriens, & que cet Oger dont parle le Moine de ſaint Gal & qui connoiſſoit mieux les Francs que Didier, avec lequel il s'enferma dans Pavie ; je crois, dis-je, que cet Oger eſt le même qu'Otharius, Otker ou Otger, lequel avec ſon frere Albert, fonda l'abbaye de Tegernſée en Baviere, où il étoit très-puiſſant : on le trouve encore ſous le nom

N°. 22.

d'Oatacar, entre les ſeigneurs Bavarois qui revinrent d'Italie avec Thaſſilon en 769. Si cette conjecture eſt fondée, Oger conduiſit à Didier les troupes que Thaſſilon n'avoit oſé lui envoyer ſous ſon nom, & ſe retira dans l'abbaye qu'il avoit fondée, après avoir renoncé à toutes ſes dignités, autant peut-être pour ſe ſouſtraire au reſſentiment de Charlemagne & y ſouſtraire Thaſſilon, que par le deſir de faire ſon ſalut dans la retraite.

La dépoſition de Didier & la conquête de la Lombardie par les Francs, étoit pour Thaſſilon un exemple terrible, mais que ſa fierté & plus encore l'humeur vindicative de Luitperge lui rendirent inutile. Il mit toute ſa confiance dans les Avares, peut-être auſſi dans quelques intrigues que la ſageſſe & la fortune de Charles déconcerterent, & ne s'occupa que de projets qu'il ne put dérober à la vigilance de ſes ennemis domeſtiques; c'étoient preſque tous les Bavarois qui, ayant prêté ſerment au roi & aux Francs, déſaprouvoient la conduite de leur duc, & craignoient peut-être encore plus que le parjure, la puiſſance de Charles & l'alliance dangereuſe des Avares.

Charles, aſſuré de venger l'état que Thaſſilon

Thaſſilon trahiſſoit, donna à la parenté qu'il y avoit entre lui & Thaſſilon, & à l'humanité, qui ne cherche point de coupables, tout ce que la loi lui permettoit d'accorder à ces conſidérations. Mais Thaſſilon, cité dans les formes, ayant refuſé de comparoître en 787, le roi des Francs s'avança en perſonne juſqu'au Lechfeld, pendant qu'une armée de Francs Auſtraſiens, de Thuringiens & de Saxons, ſe portoit ſur le Danube, & que Pepin roi d'Italie ſe préparoit à paſſer les Alpes, pour entrer en Baviere par Bolſano. Thaſſilon n'avoit rien à oppoſer à des diſpoſitions auſſi formidables, & ſes propres ſujets ne lui cachoient point leur inclination pour ſon ennemi. Il prit donc le parti de s'abandonner à la clémence du roi, à qui il remit ſa perſonne & ſon duché. Charles lui rendit ſa liberté & ſes états après avoir reçu de lui un nouvel hommage, & s'être fait donner en ôtage douze ſeigneurs Bavarois, & Théodon, fils de Thaſſilon, qui fut le treizieme. Mais la ſoumiſſion de ce prince, quand elle auroit été plus ſincere, n'auroit été qu'un foible gage de ſa fidélité, vû l'empire qu'avoit pris ſur ſon eſprit l'implacable Luitperge. Une nouvelle ambaſſade fut envoyée aux Avares, on forma de nouveaux projets contre

les Francs, & même contre la vie de Charles, & une nouvelle délation faite par les Bavarois, découvrit encore cette trame odieuſe. Thaſſilon fut cité, comparut, ſe vit accuſer par ſes ſujets, & reçut la ſentence de mort que prononcerent les Francs, les Bavarois, les Lombards & les Saxons. Charles obtint de ſes fideles qu'on feroit grace de la vie à ſon couſin germain. Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Ingelheim, les lieutenans de Charles étoient en Baviere, d'où ils devoient amener la femme & les enfans de Thaſſilon & faire apporter ſes tréſors. Ils exécuterent cette commiſſion délicate avec autant d'habileté que de bonheur, & amenerent la ducheſſe avec ſon fils Théodebert qui étoit reſté auprès d'elle, ſes deux filles, toute ſa maiſon qui étoit très-nombreuſe, & les tréſors de Thaſſilon. Théodon & Théodebert furent tonſurés, comme leur pere, & envoyés, comme lui, dans des monaſteres; ſa femme & ſes deux filles eurent le même ſort.

Il ſemble qu'au moment de cette chûte épouvantable, Thaſſilon & Luitperge travaillerent encore à aſſurer leur vengeance. Depuis long-tems, ainſi que l'avoua Thaſſilon, il avoit formé des complots avec pluſieurs nations pour faire périr Charles par une trahiſon, ou pour

l'écraſer ſous les efforts d'une puiſſante ligue. On ne riſquera donc pas de le calomnier en diſant qu'en 786 ou peu avant la citation à laquelle il refuſa de ſe rendre, il étoit entré dans le complot qu'avoient formé les Thuringiens pour ſe ſaiſir de la perſonne de Charles, & le faire périr ; ou, s'ils ne pouvoient y réuſſir, pour lui refuſer l'obéiſſance. Les Saxons ne durent pas être oubliés par les conſpirateurs ; je crois même que les Grecs ne le furent pas. On lit dans Théophane, qu'en la trente-neuvieme année de Conſtantin ou l'an 776, Théodot, roi des Lombards, ſe refugia à Conſtantinople auprès de cet empereur. Adalgiſe étoit le nom du fils de Didier, qui implora & obtint l'aſſiſtance des Grecs contre les Francs. La mépriſe de Théophane ne viendroit-elle point de ce que Théodon, Lombard par ſa mere, alla vers le même tems à Conſtantinople par ordre de ſon pere & de ſon collegue pour faire alliance avec Conſtantin ? Il n'eſt pas non plus ſans vraiſemblance qu'Irene eût rompu le mariage projetté entre ſon fils & une fille de Charles, & ſe fût déclaré l'ennemie des Francs, par l'effet des intrigues de Thaſſilon. Théophane rapporte cette rupture à l'an 789, & ajoute qu'Irene envoya un de ſes gé- P. 300.

néraux dans la Lombardie, & avec lui Théodot qui, peu auparavant, avoit été élu roi de la grande Lombardie, pour eſſayer de ſe venger de Charles, & de lui débaucher quelques-uns de ſes ſujets; mais l'armée d'Irene fut battue, & ſa défaite eſt une des victoires des Francs que leurs hiſtoriens rapportent à l'an 788.

Dans le même tems, les Avares entrerent dans le Frioul avec une partie de leurs forces, & une autre armée de la même nation pénétra dans la Baviere, où une armée Bavaroiſe alla à leur rencontre; deux lieutenans de Charles, Grahamann & Audacer, ſe joignirent aux Bavarois, & les deux armées ſe rencontrerent près d'Ips ſur le Danube. La bataille fut ſanglante pour les Avares qui prirent la fuite. Ils ne furent pas plus heureux dans le Frioul, & une troiſieme armée qui entra encore en cette année dans la Baviere, ayant auſſi rencontré les lieutenans de Charles & les Bavarois, en remporta autant de honte que la premiere. A la fin de cette même année Charles ſe rendit lui-même en Baviere pour prendre poſſeſſion de cette belle province, & s'acquitter du premier devoir que lui impoſoit l'acquiſition d'un nouveau peuple, en faiſant les

Digitized by Google

arrangemens néceſſaires pour la défenſe, & ſur-tout pour la ſûreté de ſes frontieres contre les Avares. Une guerre contre les Wilzes l'occupa en 789, & l'année ſuivante ne fut marquée par aucune expédition. Charles, toujours auſſi ſage qu'intrépide, l'employa aux préparatifs de la guerre qu'il projettoit contre les Avares, & à laquelle il avoit deſtiné la campagne de 791.

Je ne décrirai ni la marche de Charlemagne contre les Avares, ni le nombre de ſes troupes, ni les meſures qu'il prit pour aſſurer le ſuccès de ſon expédition. Je dirai ſeulement qu'il employa cinquante-deux jours à ravager le pays ennemi, & que néanmoins les Avares le reçurent *en paix*, ſuivant un auteur contemporain, c'eſt-à-dire qu'après avoir ſouffert qu'il dévaſtât leur pays, ils traiterent avec lui, & lui donnerent une groſſe ſomme d'argent pour l'engager à ſe retirer, ce qu'il fit, mais de maniere qu'il n'expoſa point ſon peuple aux ſuites d'une perfidie, car il paſſa l'hiver en Baviere, & y célébra la pâque de 792. Cependant les Saxons, ne doutant point que les Avares n'euſſent pris leur revanche dès le printems de cette année, ſe révolterent à l'approche de l'été, contre la domina-

tion & la religion des Francs, & envoyerent des députés aux Avares pour concerter avec eux une ligue, dans laquelle devoient entrer tous les ennemis du Chriſtianiſme : c'étoit ainſi que les Francs ayant fait de la religion un reſſort de leur politique, par un abus nouveau, avoient appris à leurs ennemis à en uſer de même, enſorte qu'au miniſtere de la parole, ſeul inſtrument légitime de la converſion des hommes, ſe trouvoient ſubſtitués l'art de la guerre, le ſuccès des armes, les négociations & les traités.

Cependant la diſcorde civile, ſuite ordinaire de l'infortune, combattoit dans l'Avarie pour l'heureux prince des François. Dès l'an 782 Charles avoit reçu en Weſtphalie une ambaſſade du chagan des Avares & de Vigurre, ſoit qu'on appellât ainſi un principal officier de cet empire, ſoit que ce fût le nom d'un prince Avare, dont la puiſſance pouvoit entrer en comparaiſon avec celle du chagan. Un autre prince nommé Thudun devint le rival de ſon maître, parce qu'il étoit malheureux, & que la méfiance, nourrie par les délations, faiſoit des ennemis irréconciliables au ſouverain, de tous ceux qui pouvoient lui nuire ou le ſervir. Thudun

étoit très-puissant dans la nation & le royaume des Avares, & en 795 il envoya des députés au roi des Francs, pour lui dire qu'il étoit résolu de se donner à lui avec son pays & son peuple, & d'embrasser la religion Chrétienne. Dans le même tems il se forma un puissant parti contre le chagan & Vigurre : on en vint aux armes ; le carnage fut grand, & les deux princes tomberent sous les coups des rebelles. Un autre chagan fut élevé sur le trône. Eric, duc de Frioul, fut instruit de ce qui se passoit chez les Avares, & envoya contre eux toutes les troupes de son département, qu'il fit joindre par un prince Esclavon, nommé Vonomir. Il ne falloit pas une conjoncture moins favorable que celle dont profita Eric, pour assurer le succès de son entreprise. Il s'agissoit de pénétrer dans le *Ring*, espece de forteresse dont l'histoire ne fournit aucun autre exemple.

Le pays des Huns, dit un historien qui le savoit d'un témoin oculaire, étoit entouré de neuf remparts qui étoient les uns dans les autres, & que l'on appelloit des haies ; mais ces haies ne ressembloient pas à celles dont on ferme les héritages particuliers ; il y avoit d'un rempart à l'autre un intervalle égal à la

diſtance du château de Zurich à la ville de Conſtance. Ces remparts avoient été conſtruits de la maniere ſuivante : on avoit enfoncé, à la diſtance de vingt pieds l'un de l'autre, deux rangées de pieux, qui s'élevoient auſſi de terre à la hauteur de vingt pieds. L'intervalle avoit été rempli par une pierre très-dure, ou par une ſorte de craie, qui en ſe liant ne formoit qu'une maſſe. Cette eſpèce de maçonnerie avoit été couverte de terre & de gaſon, & des deux côtés on avoit planté des arbuſtes, qui étant taillés avec ſoin, étoient devenus très-touffus, & formoient une charmille fort épaiſſe. Entre ces remparts étoient de gros villages, tellement rapprochés, qu'un homme pouvoit ſe faire entendre de l'un à l'autre, & tous contigus aux remparts qui avoient une couverture étroite auprès de chaque village : c'étoit par-là que ſortoient pour piller les pays voiſins, non-ſeulement ceux qui habitoient l'enceinte extérieure, mais encore les habitans des enceintes intérieures. Le ſecond rempart, éloigné du premier à la diſtance que nous avons dite, étoit bâti de même, & éloigné du troiſieme de vingt milles Teutoniques ou de quarante milles Italiens. Il y avoit la même diſtance entre les autres enceintes, qui

alloient toujours se rétréciſſant (chaque cercle intérieur ayant dans son diametre quarante milles Teutoniques de moins que celui qui le renfermoit). Tous les intervalles étoient remplis d'habitations assez voisines, pour que de l'une à l'autre on entendît le son de la trompette, & ce son varié suivant les circonstances, annonçoit à ceux qui l'entendoient l'évenement qui se passoit, & ce qu'ils avoient à faire. C'est ainsi que le moine de saint Gal décrivoit, avant la fin du neuvieme siecle, ce fameux *Ring* des Avares, sur ce que lui en avoit dit Adelbert, vieux guerrier, qui l'avoit élevé, & qui avoit autrefois suivi son maître Gerold dans les guerres Hunniques & Saxonnes. Je doute pourtant que cette description puisse soutenir un examen rigoureux; car en donnant à ces enceintes tout leur diametre, & en supposant qu'elles fussent de vingt milles d'Allemagne d'un rempart à l'autre, chaque enceinte auroit fait une portion de diametre de quarante milles, & la totalité de ce diametre auroit été de trois cens soixante milles, ce qui est impossible, quelque part que l'on place le ring, soit en Pannonie, soit dans les pays qu'on appelle aujourd'hui la Hongrie & la Moravie. On pourroit néanmoins lui donner une

étendue approchante de celle-là, ſi l'on ſuppoſoit que le Danube coupoit le ring en deux; mais c'eſt à quoi il y a peu d'apparence. Cependant ſi nous admettons que toutes ces enceintes n'étoient pas régulieres, mais qu'elles formoient des demi-cercles ou à-peu-près, depuis la frontiere des Abares du côté de la Baviere & du Frioul, juſqu'à la partie la plus intérieure de leur pays, nous trouverons que le moine de S. Gal, en donnant au ring une régularité qu'il n'avoit pas, mais qu'indiquoit ſon nom, lequel en allemand ſignifie bague ou cercle; nous trouverons, dis-je, qu'il a pû ne pas s'éloigner beaucoup de la vérité, & il nous reſtera toujours une idée de ce ring, qui répondra à celle qu'ont paru en avoir tous les hiſtoriens de Charlemagne.

Ce prince fit deſcendre le Danube à une flotte nombreuſe, que montoient les Bavarois, & qui portoit tous les vivres dont avoit beſoin l'armée la plus formidable que Charles eût encore miſe en campagne, & qu'il avoit partagée en deux corps, pour éviter la confuſion. L'un ſuivoit la rive gauche du Danube, ſous les ordres du comte Théoderich & de Magenfride, les deux plus grands généraux de ce tems-là.

Digitized by Google

Charles, à la tête de l'autre corps, ſuivoit la rive droite du Danube, & arriva dans cet ordre ſur les bords de l'Ens, qui ſéparoit la Baviere de la Hunnie ou Abarie. Il paſſa cette riviere ſans obſtacle, & ſe porta ſur le Cambé, autre riviere qui donnoit ſon nom au Cumberg. Cette montagne avoit à ſon ſommet un château, qui fut la premiere fortereſſe des Avares que les François attaquerent & forcerent. Après l'avoir détruite, Charles marcha vers une autre place qu'enfermoit un vaſte retranchement : il la força de même & la détruiſit, après quoi il ravagea tout le pays juſqu'au Raab, qu'on appelloit Arrabon : là il s'arrêta, pour retourner avec toute ſon armée en Baviere, où il la ramena fort affoiblie par les maladies qui s'y étoient miſes.

Cette narration que nous empruntons d'un poëte, hiſtorien de Charlemagne, peut ſe concilier avec la deſcription du moine de ſaint Gal, pourvu qu'on ſuppoſe que les deux places emportées par les François faiſoient partie de deux retranchemens qu'ils forcerent, & que le Raab couvroit en partie un troiſieme retranchement qu'ils n'attaquerent point. Au nord du Danube

devoient être deux autres retranchemens qui faiſoient la continuation des deux premiers, & que durent forcer Théoderic & Meginfrid. Mais la Pannonie juſqu'au Raab, & la Gepidie juſqu'à la Morave, n'avoient point encore ſouffert, & c'étoit dans la Pannonie, ſuivant tous les hiſtoriens du tems, que les Avares devoient être attaqués & vaincus par les Francs, tant du côté de la Baviere que du côté du Frioul. Ce fut donc le duc de cette province qui fut chargé de mettre à profit les diviſions qui déchiroient l'empire des Avares, & ce fut dans la Pannonie qu'il fit attaquer leur *ring*, ou cette prodigieuſe enceinte que Charles n'avoit point attaquée.

Ou Hring.

La guerre civile qui coûta la vie à un chagan fournit aux troupes d'Eric l'occaſion de pénétrer dans le ring & d'en emporter les tréſors que les Avares y avoient amaſſés depuis plus de deux ſiecles. Il les envoya à Charles qui ſe trouvoit alors à Aix-la-Chapelle. On ſe tromperoit pourtant ſi l'on croyoit que l'armée d'Eric pénétra dans les enceintes intérieures du ring. Il eſt vrai qu'un poëte que l'on croit être Paulin, patriarche d'Aquilée, ami d'Eric, cite pour témoins de ſes exploits le Danube, la Save, la

Digitized by Google

Tiſſa, la Culpa ou le Colape, la Marua ou la Morave, la Corca ou le Corcora; il ajoute que ce héros avoit dompté les peuples féroces qu'enfermoient la Drave, le Danube, les marais Méotides, le Pont même & les frontieres de la Dalmatie, & que les villes de Turres & de Straton, où commençoit la Scythie & les limites de la Thrace, avoient été le théatre de ſa valeur. Mais outre qu'il peut y avoir de l'exagération dans ce panégyrique d'un ami & d'un poëte, il eſt poſſible auſſi que les exploits qu'il indique aient fait partie ou de l'expédition de Pepin, qui ſuivit celle d'Héric, & à laquelle on peut croire qu'il eut part, ou d'autres expéditions dont l'hiſtoire n'eſt point parvenue juſqu'à nous.

Un annaliſte rapporte au tems qui ſuivit immédiatement l'entrepriſe d'Eric & du Sclave Wonomir, un voyage que fit Thudun, ainſi qu'il l'avoit promis, & avec une grande partie des Avares, pour aller trouver le roi, auquel il ſe donna avec ſon peuple. Lui & ſon peuple, ajoute l'annaliſte, reçurent le baptême, & furent renvoyés chez eux après avoir été comblés de préſens. En même tems Charles envoya en Pannonie, avec une armée, Pepin ſon fils, &

Digitized by Google

roi d'Italie. Le nouveau chagan que les Avares s'étoient donné, alla à la rencontre du jeune roi avec les autres grands de la nation, & bientôt après, Charles apprit que ſon fils avoit campé dans le *ring*. On pourroit conclure de ce récit, que ce fut en vertu d'un traité, & après les ſoumiſſions du chagan, que Pepin entra dans le ring; mais nous avons une lettre de Charlemagne à la reine Faſtrude, dans laquelle il eſt parlé d'une grande victoire que Pepin avoit remportée ſur les Avares, & du courage avec lequel les Francs s'étoient emparés du rempart dans l'intérieur duquel ils avoient campé, pendant toute la nuit ſuivante, & juſqu'à la troiſieme heure du jour qui ſuivit leur victoire: cette lettre nous apprend encore qu'il y avoit dans l'armée de Pepin un évêque, un duc & deux comtes, & que le duc d'Iſtrie en particulier s'étoit comporté vaillamment avec les troupes de ſon duché.

Le poëte hiſtorien nous apprend encore que Pepin avoit avec lui les légions Bavaroiſes, que commandoit ſans doute le brave Gerold, ſuivi de ſes vaſſaux particuliers, parmi leſquels étoit le Souabe Adalbert, & que ce fut au-delà du Tiſan qu'il livra pluſieurs combats aux Avares, & qu'il en demeura vainqueur.

Digitized by Google

Le Tiſan & la Tiſſa du panégyriſte d'Eric, duc de Frioul, eſt la Teiſs des modernes. Après la défaite des Huns, les Francs détruiſirent ce ring que le duc de Frioul avoit déjà pillé, & que le poëte appelle la ville royale des Huns : cependant Pepin le pilla encore & en emporta des richeſſes immenſes. Ce ne peut pas être le même ring qui ait été pillé deux fois. Le moine de ſaint Gal explique cette eſpece de contradiction : chaque enceinte contenoit de grandes richeſſes ; Pepin pénétra dans la derniere, & n'y campa pourtant que pendant vingt-quatre heures au plus. Vraiſemblablement on auroit encore pu la piller après lui.

En 796, dit l'anonyme d'Aventin, Pepin, fils de Charles, entra dans la Hunnie avec une armée nombreuſe, & pénétra juſqu'à ce lieu fameux qu'on appelloit le Rinch. Là tous les princes de la nation ſe donnerent à lui pour la ſeconde fois, & à ſon retour il parcourut la Pannonie inférieure dans les environs du lac Peliſſa, au-delà du Hraba, & juſqu'à la Drave, & même juſqu'au confluent de cette riviere avec le Danube. Il confia à Arnon, archevêque de Saltzbourg, ce qui reſtoit dans cette contrée de Huns & de Sclaves, & lui re-

commanda de les inſtruire dans la foi juſqu'à ce que ſon pere en eût autrement ordonné. Il paroît que ce pays étoit celui du prince Thudun qui, ſuivant le poëte hiſtorien, ne vint trouver Charles qu'après l'expédition de Pepin, & à la ſuite de ce vainqueur du chagan ſon ennemi. Thudun, dit encore le poëte, voulut accréditer la promeſſe qu'il faiſoit d'être à jamais fidele aux Francs, en recevant le baptême avec tous ceux qui l'avoient ſuivi, & il ſembloit que l'an 796 eût mis fin à la guerre d'Avarie; mais Thudun, de retour chez lui, ne fut pas long-tems ſans violer ſes ſermens, & bientôt après il ſubit la peine de ſa perfidie. L'annaliſte que j'ai déjà cité, rapporte la révolte des Avares à la même année qui devint funeſte au comte Gerolde & au duc de Frioul, c'eſt-à-dire à l'an 799. Charles étoit à Paderborn lorſqu'il apprit la mort de ces deux fideles ſerviteurs.

Gerolde, avec Arnon devenu archevêque, avoit conduit dans la Sclavinie en 798 l'évêque Théoderic qu'il avoit recommandé aux princes du pays: ce nouveau diocèſe s'étendoit à tout le pays des Carinthiens & à celui de leurs voiſins, depuis les bords du Dran ou de la Draun à l'occident, juſqu'au

Digitized by Google

confluent de la Drave & du Danube. Rien alors n'annonçoit encore une revolte des peuples de la Pannonie ; mais dès l'année ſuivante les Avares, & ſans doute Tudun à leur tête, prirent les armes & s'avancerent vers la Baviere. Gerolde alla à leur rencontre & leur livra bataille. La mort de ce brave comte de Baviere rendit cette journée funeſte aux peuples qu'il avoit juſqu'alors défendus & gouvernés avec autant de courage que de ſageſſe.

Héric avoit vaincu les Venedes ou Eſclavons rebelles en 797, & avoit été obligé de reprendre les armes pour reprimer une ſeconde révolte de cette nation en 798. En l'année 799 ce duc de la frontiere d'Italie aſſiégea Tharſatique dans la Liburnie, & aſſit ſon camp ſur le mont Laurentus, près de la mer. Les habitans de Tharſatique firent une ſortie que la ruſe ou une perfidie rendit plus dangereuſe qu'elle ne l'auroit été par leur ſeul courage. Le bouclier d'Héric fut mis en pieces, ſon épée lui devint inutile à force de frapper, ſa lance fut briſée, & après qu'il eut écarté l'ennemi, les pierres lancées avec la fronde, & les fleches parties de l'arc de ces ennemis timides, lui apporterent la mort

qu'ils n'avoient pû lui donner de près.

Mais un prince tel que Charles, & une nation telle que les François, ne pouvoient manquer de généraux qui, ſous les auſpices de l'un & avec le courage de l'autre, réprimaſſent un ennemi tant de fois vaincu. Nous avons déjà dit que Thudun ne tarda pas à porter la peine de ſa perfidie: ſa révolte fut donc bientôt reprimée; cependant Charles ne ſe rendit en perſonne ſur cette frontiere qu'en 803, & s'y occupa moins de la guerre que des arrangemens dont avoit beſoin une conquête encore nouvelle. Il confirma à l'égliſe de Saltzbourg, qu'il viſita, la ſupériorité que ſon fils Pepin lui avoit donnée ſur celle de Carinthie & de Pannonie. Il donna auſſi, ſuivant les apparences, un commandant avec le titre de comte à la frontiere de ſon empire qui regardoit l'Avarie. Cotehram avoit ſuccédé dans cet important emploi au comte Gerolde, & vers ce tems-là à Cotehram ou Goteramme ſuccéda Werinhard, qu'on appelloit auſſi Wernier. Charles voulut qu'à ces comtes qui, par l'importance & l'étendue de leur département, étoient très-ſupérieurs aux comtes ordinaires, fuſſent ſubordonnés,

Origines Boicæ Domus, l. II, c. 2.

quoique revêtus du titre de ducs, les princes Eſclavons qui avoient leurs terres & leurs ſujets dans la province Eccléſiaſtique de Saltzbourg. Les derniers de ces ducs furent Priwizlauga, Cermicas, Toymar, qu'on appella auſſi Dimar, & Etgar, & après eux les chefs de la milice Bavaroiſe, reçurent des rois Francs la commiſſion de gouverner les Eſclavons avec le titre de comtes; enſorte qu'on ne connut plus de Seigneurs Eſclavons dans cette contrée que des princes fugitifs à qui on donna une retraite honorable dans cette partie de l'empire François. Charlemagne plus ſage que ne le ſuppoſent ceux qui lui donnent le nom funeſte de conquérant, n'avoit point abuſé de la ſupériorité de ſes armes pour détruire une nation malheureuſe. Les Avares ſubſiſtoient encore, ils étoient même gouvernés par un roi de leur nation avec l'ancien titre de chagan ou de grand kan, titre peu convenable à ſa ſituation, mais que Charles lui permettoit de porter.

La nation des Sclaves, long-tems opprimée par les chagans, prenoit alors ſa revanche, & leur rendoit une partie des maux qu'ils lui avoient faits pendant plus de deux ſiecles. Théodore, c'étoit le nom du chagan, céda enfin aux mal-

heurs qui accabloient ſon peuple, & alla trouver en 805 un vainqueur plus
Sarwar. généreux que les Sclaves. Il pria Charles de lui abandonner & à ſes malheureux ſujets, le pays ſitué entre *Sebarie* & la Carinthie, les incurſions continuelles des Sclaves ne lui permettant pas, diſoit-il, de reſter plus long-tems dans ſon ancienne patrie. Théodore étoit chrétien, & ſa religion étoit un gage de ſa fidélité. Charles le reçut avec bonté, & non content de lui accorder ſa demande, il ne le renvoya qu'après l'avoir comblé de préſens. Mais le chagan étoit à peine de retour chez lui qu'il ceſſa de vivre & de régner. Son ſucceſſeur envoya auſſi-tôt un des grands de la nation au roi desFrancs, pour lui demander la confirmation des droits & des honneurs dont avoient joui les anciens chagans. Charles qui ſavoit combien il importe de ne pas rompre les liens d'une ſociété, accorda au nouveau çagan ſa demande, & ordonna que l'autorité ſouveraine reſidât en ſa perſonne comme elle avoit reſidé dans celle de ſes prédéceſſeurs. A cet arrangement qu'avouoient la politique & l'humanité, Charles en ajouta un autre en 806, lorſqu'avec Paul, duc de Jadera, & Donat, évêque de la même ville, qui étoient venus le trou-

ver en qualité de députés de toute la Dalmatie, il régla les affaires de cette grande province.

Nous avons vû qu'en 813 mourut Crumms ou Crem, ce fameux roi des Bulgares, à qui les Grecs attribuerent la deſtruction de l'empire des Avares. On peut donc aſſurer que les Bulgares eurent autant de part que les Sclaves aux incurſions qui obligerent le chagan & ſes ſujets à ſortir de la Gépidie pour aller s'établir entre la Sarwar & Carinthie. Le moine de ſaint Gal dit, que Charles s'abſtint d'attaquer les Bulgares, parce qu'après la deſtruction des Huns, cette nation ne lui parut pas en état de faire aucun mal à l'empire François. Elle eût encore moins pû lui en faire ſi les Huns n'avoient pas été détruits ; mais Charles ne prétendoit pas s'illuſtrer par des conquêtes brillantes & dangereuſes, & dès le tems où Héric vivoit encore, il avoit traité avec les Bulgares, & étoit convenu avec eux des limites qui devoient ſéparer les deux empires ; ce fut même par le miniſtere d'Héric que fut conclu le traité, ſi j'entends bien un paſſage très-obſcur du panégyrique de ce duc de Frioul. Il eſt difficile de déterminer exactement quelles furent alors les bornes de l'em-

pire François du côté de l'orient. Le panégyriſte d'Héric compte Sirmium & la Save entre les témoins de ſes exploits, & le vainqueur des Avares dut certainement étendre juſques-là, ſinon ſes Etats, au-moins les droits de ſon domaine ſuprême.

Je trouve encore un monument de l'étendue que je donne ici à l'empire François dans le nom que les Grecs donnerent au pays ſitué ſur la Save : ils l'appellerent *Francochorion*, ou la contrée des Francs. « Jean Comnene, dit Nicetas » Choniate, ayant une vengeance à ti- » rer des Hongrois, raſſembla des trou- » pes & des vaiſſeaux, fit conduire » ceux-ci par le Pont-Euxin dans le » Danube, & attaqua ſes ennemis par » terre & par eau. Ayant paſſé le fleu- » ve, il battit l'armée Hongroiſe, & » reſta plus long-tems qu'il n'avoit en- » core fait dans le pays ennemi ; enſorte » qu'il ſe rendit maître du Francocho- » rion, qui eſt la partie la plus fertile » de la Hongrie : c'eſt, ajoute Nicetas, » un pays de plaines qui s'étend entre » la Save & le Danube. Jean prit Zeug- » min par compoſition, & attaqua même » la ville de Cram ou Gram ». On ne peut conclure de ce paſſage que Zeugmin fît partie du Francochorion : il y a

Lib. 1.

même quelque obscurité dans le texte, puisque Nicetas, en disant que Jean passa *le fleuve* pour entrer dans cette contrée, paroît indiquer qu'elle étoit au-delà du Danube, que les Grecs appelloient souvent ainsi; mais lorsque Nicetas écrit l'histoire de Manuel, successeur de Jean, & qui, comme lui, fit la guerre aux Hongrois, il ne laisse plus aucun doute sur la position de Zeugmin & du Francochorion. Manuel, dit-il, passa la riviere de Save & entra dans le Francochorion, qu'il maltraita beaucoup. C'est une partie considérable de la Hongrie qui est très-peuplée, s'étend entre le Danube & la Save, & dans laquelle est Zeugmin, château très-fort, qu'on appelle aujourd'hui Sirmium.

Le nom donné à cette contrée prouve certainement qu'elle avoit appartenu aux Francs; on pourroit même en conclure qu'ils y avoient formé des établissemens, quoiqu'on n'en trouve aucunes traces dans les historiens d'Occident: c'étoient les Hongrois qui avoient fortifié Zeugmin avec les pierres qu'ils avoient tirées de la démolition de Branizoba, ville forte qu'ils avoient prise sur les Romains. Dans la suite Branizoba fut rétablie avec les pierres de Zeugmin: c'étoit improprement qu'on don-

Digitized by Google

noît à cette derniere place le nom de Sirmium. Elle étoit bâtie ſur une colline élevée, & défendue du côté du midi ſeulement par la Save, qui couloit au pied de la colline. Cette deſcription ne convient point à la ville de Sirmium, qui avoit été ſituée dans une iſle, & qui n'exiſtoit plus, puiſqu'on donnoit ſon nom à une fortereſſe toute nouvelle. Qu'on ſe rappelle que Sirmium avoit été autrefois une ville riche, puiſſante & fameuſe, & combien avoit eté floriſſant l'empire des Avares lorſque Bajan en avoit fait la conquête, & l'hiſtoire de cette ſeule ville fournira un exemple frappant de viciſſitudes, non de la fortune, les hommes étendent ſon empire pour rétrécir celui de leurs vices; mais de grandeur & de foibleſſe que produiſent les changemens dans les mœurs, les fautes des princes, la dépravation des peuples, & ſur-tout l'ivreſſe de la proſpérité, par laquelle commençe toujours l'infortune.

Nicet. lib. IN, Imp. Man.

Forcé de mendier une retraite dans les Etats de Charles, un ſucceſſeur de ce Bajan, qui avoit ſubjugué les Sclaves & vaincu plus d'une fois les Francs, ne laiſſa point à ſon ſucceſſeur dans cette retraite, qu'il avoit obtenue, le repos qu'il y avoit cherché. En 811 les

démêlés

démêlés entre les Sclaves & les Avares étoient venus au point que Charles fut obligé, pour les terminer, d'envoyer une armée dans la Pannonie. Elle en fut de retour vers l'automne; & lorſque Charles arriva à Aix-la-Chapelle, au mois de Novembre, il y trouva Canzauc, prince des Avares, Tudun, & les autres grands de la nation, que ſes généraux y avoient amenés de Pannonie, avec les ducs des Sclaves, établis ſur le Danube, & à qui ces mêmes généraux avoient auſſi ordonné de venir comparoître devant l'empereur.

Ce n'eſt pas encore à cette occaſion qu'il eſt parlé pour la derniere fois dans nos annales de la nation des Avares: ainſi le moine de ſaint Gal s'eſt trompé lorſqu'il a dit que Charlemagne n'en laiſſa pas ſubſiſter le plus foible reſte; mais on peut du-moins conclure de cette erreur, qu'au tems où il écrivoit, c'eſt-à-dire en 884, les Avares ne compoſoient plus un Etat ſéparé, ni même une une ſociété diſtincte & connue. Le même annaliſte, qui le dernier ſous l'empire de Charlemagne fait mention des Huns ou Avares, parle auſſi du célebre Crummus qu'il appelle Crumas, & de ſon expédition contre la ville de Conſtantinople, que Léon, ſucceſſeur

de Michel, fit échouer, ſelon lui, en 813. Nous avons rapporté cet évenement à la même année, d'après les hiſtoriens Grecs, quoique l'un d'eux le retarde d'un an, & nous avons ajouté que peu de tems après mourut Crummus, lorſqu'il ſe préparoit à une nouvelle expédition, pour laquelle entre autres troupes il avoit appellé les Avares: c'eſt pour la derniere fois qu'on trouve leur nom dans les auteurs Grecs, deux ans après le voyage de leur prince à Aix-la-Chapelle. Concluons-en que Crummus, qui avoit de grands projets, leur offrit de meilleures eſpérances, s'ils vouloient ſe joindre à lui, & que ceux qui accepterent ſes offres, quitterent la Pannonie pour ſe confondre avec les Bulgares, qui à leur tour firent diſparoître leur nom de deſſus la terre, au-lieu que d'autres maîtres ou d'autres deſtructeurs étoient réſervés à ceux qui reſterent en Pannonie.

Crummus eut un ſucceſſeur qu'on appella Moutragon, & ſous lequel on ne voit pas que les Bulgares aient eu à eſſuyer de la part de Léon ni guerres dangereuſes, ni diminution de leur territoire, ni défection des Sclaves leurs alliés ſubalternes. Je trouve cependant qu'en 817 cet empereur envoya une

Digitized by Google

ambaſſade à Louis, fils & ſucceſſeur de Charles, non-ſeulement pour lui demander ſon amitié & lui offrir ſon alliance, mais encore pour régler avec lui les limites des Dalmates, Romains & Eſclavons; mais comme il ne ſe trouvoit perſonne à la cour de la part de ces derniers; que Chadalo, commandant de cette frontiere pour les Francs, n'y étoit pas non plus, & que l'on ne pouvoit convenir de rien ſans eux, Louis attendit l'arrivée de Chadalo pour diſcuter cette affaire; mais ayant trouvé qu'elle n'intéreſſoit pas moins les Sclaves que les Romains & les Francs, ils ne voulut rien régler ſans leur participation, & renvoya en Dalmatie Chadalo, prince de cette frontiere, avec Albigarius, neveu de *Miroch*, & l'ambaſſadeur de Léon, pour terminer ſur les lieux tous les démêlés qui s'y étoient élevés. On ne devroit pas croire que les Bulgares étant maîtres de Dyrrachium, & ayant ſous leur obéiſſance les Serbes qui, du territoire de cette ville s'étendoient bien avant dans la Dalmatie, l'empereur d'Orient pût rien avoir à démêler avec les Francs dans cette province; mais il poſſédoit ſans doute encore quelques villes maritimes avec leurs territoires; car tel fut l'avantage

Ou plutôt *d'Unroch*.

que les Grecs tirerent de la ſupériorité de leur marine, qu'en perdant de grandes provinces, ils en conſerverent les clefs, ou les recouvrerent.

Cadalot ou Chadolach, avec le titre de comte, étoit commandant de la marche du Frioul, dénomination qu'on avoit ſubſtituée à celle du duc de Frioul, que Charles avoit ſupprimée. On voit que ce pays conſervoit toujours toute l'importance que lui donnoit ſa poſition: Zuglio dans la Carniole, eſt aujourd'hui le nom de ce château qui en fut la capitale; mais alors la province d'Italie, qui en dépendoit, étoit la moindre partie du département confié à Chandolach. Outre qu'il embraſſoit la Dalmatie, il s'étendoit encore ſur la baſſe Pannonie, par où il faut entendre le pays ſitué entre la Drave, la Save & le Danube. Pluſieurs tribus Eſclavonnes habitoient alors cette contrée, & avoient pour chef Lieudervith, auquel l'hiſtorien de Louis-le-Débonnaire donne le titre de duc de la baſſe Pannonie. L'annaliſte Saxon lui donne celui de roi des Wilzes. Sciſcia paroît avoir été la ville principale de cet Etat. Louis reçut à-la-fois deux ambaſſades, dont le motif & l'objet étoient très-différens. Borna, duc des Guduſcans & des Tunotians, venoit

Ad an. 820.

d'abandonner l'alliance inégale des Bulgares, & s'étoit réfugié ſous la protection de l'empire François. Il faiſoit prier Louis de lui accorder cette protection en le recevant au nombre de ſes clients. Lieudervith, qui formoit des projets contraires, avoit envoyé des députés à Louis pour accuſer de cruauté & d'inſolence le comte Cadolach, gouverneur de la province. L'empereur d'Occident écouta les uns & les autres, & les congédia ſans donner ſatisfaction à Lieudervith, mais cependant, après avoir accepté l'hommage de Borna, c'eſt-là du-moins ce que l'on doit conclure des évenemens qui ſuivirent.

Dès l'an 819 une armée Italienne fut commandée pour marcher contre le Sclave Lieudervith, qui s'étoit révolté dans la Pannonie; mais cette expédition ne fut pas heureuſe, & ne remplit point l'objet qu'on s'étoit propoſé, ce qui ſuffit pour inſpirer à Lieudervith toute l'audace qui lui manquoit encore au commencement d'une entrepriſe auſſi périlleuſe que la ſienne. Il envoya pourtant une ambaſſade à Louis pour lui demander la paix; mais il y mettoit des conditions, & ſi on ne les lui accordoit pas, il ne diſſimuloit point qu'il étoit réſolu à continuer la guerre. *Annal. Fuld.*

L'empereur les lui refuſa, & dès lors il jugea qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de perſiſter dans ſa révolte. Ses émiſſaires ſe répandirent auſſi-tôt chez toutes les nations voiſines, pour les engager à faire cauſe commune avec lui. Il réuſſit entre autres à détourner les Tunotians de la réſolution qu'ils avoient priſe de paſſer ſous la domination de Louis, & fit ſi bien qu'il les engagea à ſe joindre à lui.

Cadolach, *duc de Frioul*, avoit commandé l'armée dont Lieudervith venoit de rendre les efforts inutiles. De retour dans ſa province, il y fut attaqué d'une fievre dont il mourut. Nous ne pouvons douter qu'il ne fût Bavarois, & peut-être étoit-il ſorti de celle des cinq maiſons ducales qu'on appelloit Heitilinga ou Chaitilinges, & dont je ferois volontiers remonter l'origine aux Haites ou Quades dont les reſtes avoient dû ſe mêler avec les Bavarois. Il eut pour ſucceſſeur Balderic ou Baudri, qui étoit de la même nation, autant qu'on peut le conjecturer par la poſition de quelques domaines dont il diſpoſa, plus de vingt ans après, en faveur de l'égliſe de Freiſingue. Baudri étant entré dans la Carinthie, qui faiſoit partie de ſon gouvernement, Lieudervith vint l'y

chercher, l'attaqua avec un corps peu nombreux ſur les bords de la Drave, lui tua beaucoup de monde, & le chaſſa de la province. Cependant Borna s'avançoit avec une armée nombreuſe vers la Culpa; on lui donna à cette occaſion le titre de duc de Dalmatie, ou parce qu'il avoit ſon duché dans cette province, ou parce qu'en effet Louis lui avoit conféré ce titre. Lieudervith, qui venoit de renvoyer Baudri en Italie, marcha en diligence contre Borna, lui débaucha encore les Guduſcans, & le mit en fuite. Borna ne dut ſon ſalut qu'à la valeur de ſes gardes; mais il perdit un ami fidele en la perſonne de Dragamoſe, beau-pere de Lieudervith, qui ayant abandonné ſon gendre dès le moment où il avoit pris les armes contre les Francs, s'étoit joint à Borna.

Les Guduſcans ne furent pas plutôt retournés chez eux, que le duc de Dalmatie les força de rentrer dans le devoir; mais bientôt Lieudervith parut dans la Dalmatie à la tête d'une puiſſante armée, & y mit tout à feu & à ſang. Borna, qui ne pouvoit lui oppoſer des forces égales, renferma tout ce qui pouvoit être tranſporté dans ſes châteaux, & à la tête de ſes braves ſujets il harcela l'armée de Lieudervith,

ſans lui donner de repos ni jour ni nuit; tantôt à l'arriere-garde, tantôt ſur les flancs, toujours à ſon avantage, il ne ceſſoit de ſe montrer à l'ennemi & de lui rendre funeſte le ſéjour de la Dalmatie. Enfin il trouva l'occaſion de remporter un avantage plus déciſif, il tua trois mille hommes à Lieudervith, lui prit plus de trois cens *chameaux* avec leurs charges, & lui enleva preſque tous ſes équipages. Ce dernier échec força Lieudervith à ſortir de la Dalmatie, & Borna rendit compte à Louis de tout ce qu'il avoit fait. L'empereur n'avoit pas attendu à en être inſtruit pour prendre des meſures contre le rébelle. Lieudervith étoit entré en Dalmatie au mois de Décembre, & dès le mois de Janvier Louis avoit tenu une aſſemblée des Francs à Aix-la-Chapelle, pour délibérer avec ſes fideles ſur les moyens de réprimer la révolte du prince Eſclavon. Le réſultat de ce grand conſeil fut qu'on feroit entrer trois armées dans la Pannonie par trois côtés différens pour ravager les terres de Lieudervith & rabattre ſa fierté. Borna envoya auſſi des députés, & ſe rendit enſuite lui-même à la cour pour donner ſon avis ſur ce qu'il y avoit à faire.

L'an 820. Dès que le printems fut aſſez avancé

pour que la cavalerie pût trouver des fourrages, trois armées ſe mirent effectivement en marche pour entrer dans la Pannonie ; l'une venoit d'Italie & devoit paſſer les Alpes Noriques ; l'autre devoit traverſer la Carinthie ; la troiſieme marchoit par la Baviere & la haute Pannonie. Les deux armées de la droite & de la gauche arriverent les dernieres dans le pays ennemi. Celle de la droite, qui étoit compoſée des milices d'Italie fut arrêtée au paſſage des Alpes par un détachement ennemi ; celle de la gauche, que compoſoient les Francs, avoit une longue route à faire, & devoit encore paſſer la Drave, avant d'entrer dans le pays ennemi ; la troiſieme, qui venoit de Saxe, & qui traverſa la Carinthie, fut plus heureuſe, & arriva la premiere, quoiqu'elle eût rencontré l'ennemi en trois différens endroits ; mais elle le battit trois fois, paſſa la Drave, & ſe rendit au lieu marqué pour y attendre les deux autres armées ; Lieudervith n'entreprit plus rien contre elle depuis qu'elle eut paſſé la Drave, & ſe tint renfermé avec ſes troupes dans un château très-fort qu'il avoit bâti ſur une montagne eſcarpée ; mais s'il reſta dans l'inaction, il ne

fit non plus aucune avance pour obtenir la paix.

Lorſque les trois armées ſe furent réunies, elles mirent tout le pays à feu & à ſang, & retournerent chez elles ſans avoir eſſuyé aucune perte conſidérable. L'armée des Francs, qui avoit traverſé la haute Pannonie, fut celle qui ſouffrit le plus; mais ce fut de la dyſſenterie qu'elle avoit gagnée dans la contrée où elle avoit paſſé la Drave, par la mauvaiſe qualité de l'air & des eaux. Outre les Italiens, les Saxons & les Francs, les Bavarois & les Allemands avoient auſſi eu part à cette grande expédition. Lorſqu'elle fut finie, avec moins de ſuccès qu'on n'avoit dû en eſpérer, les Carniols, qui habitoient aux environs de la Save, & dont le pays étoit à-peu-près limitrophe du Frioul, ſe donnerent à Baudri, & leur exemple fut ſuivi par ceux des Carinthiens qui avoient renoncé à l'obéiſſance des Francs, pour ſe joindre à Lieudervith: on voit par-là combien ce prince étoit devenu redoutable. On ſe fera encore une idée plus juſte de cette guerre quand nous aurons nommé un autre partiſan de Lieudervith; c'étoit Fortunat, patriarche de Grado, qui ne

ceſſoit de l'exhorter à perſévérer dans ſa révolte, & lui avoit envoyé des maçons, des architectes, & d'autres ouvriers pour lui aider à bâtir des forteresſes. Un de ſes prêtres le dénonça à l'empereur, & ſur l'ordre qu'il reçut de ſe rendre à la cour, il alla en Iſtrie, comme s'il eût voulu obéir; il revint enſuite dans la ville de Grado, d'où à la premiere occaſion il s'embarqua ſecrétement, fit voiles vers Jadère, dans la Dalmatie, ſe confia du motif de ſa fuite à Jean, gouverneur de la province, qui lui donna auſſi-tôt un vaiſſeau pour le conduire à Conſtantinople où régnoit alors Michel le Bégue, aſſaſſin & ſucceſſeur de Léon; car la fille de Fortunat n'arriva qu'en 821, & après la mort du brave Borna, duc de Dalmatie & de Liburnie. Il avoit été réſolu dans une aſſemblée tenue à Aix au mois de Février, que trois armées entreroient encore dans la baſſe Pannonie & employeroient tout l'été de cette année à la ravager. On ne dit point ce qu'elles firent, ſans doute parce qu'elles ne remporterent aucun avantage qui pût dédommager l'empire de la perte qu'il avoit faite par la mort de Borna. Tout le peuple qu'il avoit gouverné demanda que ſon neveu Ladiſlas lui ſuccedât,

& Louis ſe rendit à ce vœu unanime, qui étoit un gage de l'heureuſe adminiſtration de Ladiſlas.

L'année 821 ſe paſſa ſans aucun mouvement remarquable, ſi ce n'eſt que Lieudervith brava encore pendant toute cette année la puiſſance d'un grand empire; mais, l'année ſuivante, une armée d'Italie étant venue dans ſes Etats, il abandonna à ſon approche la ville de Sciſcia, & ſe retira chez les Sorabes, nation qui, diſoit-on, occupoit une grande partie de la Dalmatie. Un duc de cette nation reçut cet illuſtre fugitif; mais par une horrible perfidie, Lieudervith fit périr ſon hôte & s'empara de ſa ville. Il ſaiſit ce moment pour envoyer des députés à l'armée Impériale, dont il fit aſſurer les chefs qu'il étoit réſolu à ſe rendre auprès de l'empereur. Cette ſoumiſſion au-moins apparente de Lieudervith, & plus encore ſa fuite, peut-être auſſi l'horreur de ſon dernier crime, diſſiperent la puiſſante ligue dont il avoit été le chef & l'eſpérance, & l'on vit arriver à Francfort, où Louis paſſoit l'hiver en 824, des ambaſſadeurs de tous les Sclaves orientaux, des Abodrites ou Predenecentes, des Sorabes, des Vultzes, des Bohêmes & des Maruſians ou Marvans, plus connus depuis

Des Serviens.

ſous le nom de Moraviens; les Abares qui habitoient encore la Pannonie parurent auſſi dans cette aſſemblée par leurs députés; tous envoyerent des préſens à Louis & en eurent audience. Il n'y vint perſonne de la part de Lieudervith; mais vers la fin de cette même année l'empereur fut informé qu'il avoit quitté les Sorabes, & étoit paſſé dans une autre partie de la Dalmatie chez Lieudeviſle, oncle maternel du duc Borna; que ce prince l'avoit bien reçu, mais qu'après l'avoir gardé quelque tems chez lui, il l'avoit fait aſſaſſiner.

Telle fut la fin de cet homme, qui eût été un héros s'il eût ſoutenu une meilleure cauſe, ou ſi du-moins il n'eût pas ſouillé ſa gloire par un crime atroce. Sa mort délivra les Francs d'un ennemi toujours à craindre, quoiqu'il ſe fût affoibli lui-même par une perfidie, & il ſembloit que l'Orient ne dût pas lui donner ſitôt des ſucceſſeurs dans la haine qu'il avoit jurée à ſes anciens maîtres. Mais quelle conquête fit jamais une nation ſans qu'elle lui donnât des ennemis? Il eſt ſurprenant que nous n'ayons pas encore trouvé, entre ceux de Louis, les Bulgares que Borna avoit quittés pour ſe donner à lui. On ne voit pas que Léon eût été pour eux un en-

nemi redoutable ; Michel ne le fut pas non plus. Apparemment ils compterent que Lieudervith les vengeroit, peut-être lui donnerent-ils quelque aſſiſtance pour entretenir une guerre qui ne pouvoit que leur être avantageuſe par l'occupation qu'elle donnoit aux Francs, & par l'affoibliſſement des peuples Eſclavons ; ſi telle fut leur politique, l'événement la confondit, puiſque loin de rentrer ſous leur obéiſſance par haine pour les Francs, les peuples plus foibles & plus dociles qu'auparavant, envoyerent des ambaſſadeurs & des préſens à Louis dès que Lieudervith eût été obligé de fuir. Alors Omortag, roi des Bulgares, le même que les Grecs appellent Moutragon, envoya des ambaſſadeurs & des lettres à Louis, pour faire la paix avec lui.

Annal. Fuld. L'an 824.

L'empereur leur donna audience, & après avoir lu les lettres d'Omortag, ſurpris, & avec raiſon, de cette nouveauté, il fit partir avec les ambaſſadeurs Bulgares qu'il avoit congédiés, Machelm, ſeigneur Bavarois, qu'il envoyoit au roi des Bulgares, avec ordre de rechercher les motifs de cette ambaſſade, la premiere qui fut venue en France de la part des Bulgares. Vers la fin de la même année, Louis reçut avis

qu'une nouvelle ambaſſade de cette nation étoit arrivée en Baviere où elle attendoit ſes ordres pour ſe rendre auprès de lui. Il lui envoya celui de reſter où elle étoit juſqu'à un tems plus convenable, & cependant il fit dire aux ambaſſadeurs des Abodrites, dont on lui avoit auſſi annoncé l'arrivée, de le venir trouver le plutôt qu'ils pourroient. Ces Abodrites étoient ceux qu'on diſtinguoit des autres par le ſurnom de Predenecentes, & qui habitoient la Dace ſur le Danube & dans le voiſinage des Bulgares. Ils ſe plaignirent d'une guerre injuſte que leur faiſoient ces dangereux voiſins, & implorerent contre eux l'aſſiſtance des François. Louis leur dit de retourner chez eux, ſans doute pour ſe munir de nouvelles inſtructions, ſur quelques propoſitions qu'il leur avoit faites, & de revenir le trouver dans le tems auquel il avoit fixé l'audience qu'il devoit donner aux Bulgares; c'étoit à-peu-près la mi-Mai, tems auquel il devoit tenir une aſſemblée à Aix. Les ambaſſadeurs d'Omortag ayant reçu la permiſſion de ſe rendre à la cour, après l'avoir attendu pendant plus de ſix mois, ſe rendirent à Aix-la-Chapelle, où Louis leur donna audience. Ils commencerent par propoſer un traité de paix, ce qui, *L'an 825.*

dans le langage & les mœurs de ce tems-là, ne ſuppoſe point que les deux nations fuſſent en guerre. A cette propoſition ils ajouterent la demande d'un réglement de limites entre les deux Etats. Ce réglement intéreſſoit ſur-tout les peuples Eſclavons, & en particulier les Abodrites, puiſqu'il devoit décider à laquelle des deux nations ils auroient déſormais à rendre hommage. Suivant ce que nous avons dit des ſept nations dont les Bulgares s'étoient fait un rempart ſur toutes leurs frontieres, une ancienne poſſeſſion devoit être en leur faveur; l'inclination des peuples étoit pour les Francs.

L'empereur remit aux ambaſſadeurs d'Omortag une lettre qui contenoit la réponſe à leurs demandes, & elle n'étoit pas telle que le prince Bulgare l'avoit attendue, ce qui le mit en grande colere. Auſſi-tôt il renvoya à Louis le même embaſſadeur qu'il lui avoit déjà envoyé, avec ordre d'inſiſter à ce qu'il fût fait ſans délai un réglement des limites, faute de quoi chacun des deux rois auroit à défendre ſes frontieres du mieux qu'il pourroit, ſans qu'il y eut ni paix ni alliance entre les deux nations. Cette déclaration vigoureuſe fut alors ſans effet, parce que dans le même

Digitized by Google

tems le bruit courut que le roi des Bulgares avoit été ou détrôné ou tué par un des grands de la nation. L'ambaſſadeur d'Omortag eut donc ordre de reſter auprès de Louis juſqu'à ce qu'on sût ce qui en étoit; & cependant ce prince envoya Bertric, comte Palatin, en Carinthie, où il devoit s'aboucher avec les comtes Baudri & Gerold, commandans de la frontiere Avarique, & ſavoir d'eux ce qu'ils pouvoient avoir appris des affaires de Bulgarie. Bertric revint ſans apporter aucune nouvelle certaine, & l'empereur ayant fait appeller l'ambaſſadeur Bulgare, le congédia enfin, mais ne lui donna point de lettres pour ſon maître.

Louis, fils de l'empereur, avoit été envoyé en Baviere au mois d'Octobre précédent, pour ſe montrer aux peuples qu'il devoit un jour gouverner, plutôt que pour prendre poſſeſſion d'un royaume qui ne pouvoit encore lui être confié. Un Bavarois étoit chargé de ſon éducation. On comptoit alors pour beaucoup l'amour des peuples pour ceux à qui on en deſtinoit le gouvernement. L'adminiſtration des affaires publiques continuoit à être partagée en Baviere entre les comtes, les *juges publics*, & les commiſſaires royaux. La

Origin. Boic. Domus. Lib. II.

défenſe de la frontiere orientale étoit confiée à Gerold, que nous avons déjà nommé : c'étoit le cinquieme commandant de cette frontiere depuis la mort du premier Gerold, beau-frere de Charlemagne. J'ai déjà dit que Goteramm avoit été ſon ſucceſſeur, & qu'à Goteramm avoit ſuccédé Vernier, qui mena une armée Bavaroiſe contre les Bohêmes en 805. Albert, ſeigneur bénéficiaire de Séon, fut le troiſieme, il avoit ſon patrimoine dans le pays des Hoſes, entre le Lech & l'Iſer, & laiſſa à ſes deſcendans un comté & de grands domaines ſur la Traun ou le Dran. Je crois avoir prouvé dans un autre ouvrage, que c'eſt de lui que deſcend la maiſon ducale de Baviere. Il vivoit encore en 819. Gotefride lui ſuccéda dans le commandement de la frontiere Bavaroiſe avant l'an 822, & fut remplacé par Gerold qui vivoit encore en 836; en 826 on lui donnoit, ainſi qu'à Baudri, le titre de *préfet de la frontiere Pannonique*, & au mois de Mai de cette même année ces deux comtes ſe rendirent à Ingelheim, où Louis tenoit une aſſemblée générale. Leur rapport fut qu'ils n'avoient encore pû s'appercevoir d'aucun mouvement de la part des Bulgares pour attaquer l'empire François.

Chron. Moiſſiac ad hunc an.

Dans l'état où ſe trouvoient les affaires depuis la mort de Lieudervith, l'empereur d'Orient devoit deſirer l'alliance des François, auſſi n'avoit-il pas tardé à la rechercher, & pour preuve de ſa ſincérité, il avoit renvoyé à Louis le patriarche Fortunat. Apparemment ce prince trop indulgent pardonna au prélat le crime qu'il avoit commis, comme citoyen. Il le renvoya au pape pour recevoir la ſentence canonique qu'il devoit ſubir pour ſon péché. On peut croire qu'elle ne fut pas rigoureuſe. Malgré l'alliance des deux empires, qui fut pluſieurs fois renouvellée, Omortag tint parole, & fut le premier à prendre les armes pour fixer les frontieres qu'il vouloit avoir. Dès l'an 826 les Bulgares attaquerent les Sclaves de Pannonie, & ayant remonté la Drave ſur une flotte nombreuſe qu'ils avoient raſſemblée, ils porterent le fer & le feu ſur les deux rives de ce fleuve, ſans que ni Baudri, ni Gerold, ni les autres gardiens de la Pannonie puſſent les en empêcher. Ils chaſſerent les ducs des Sclaves, & leur ſubſtituerent des gouverneurs Bulgares.

Cet affront qu'avoit reçu l'empire François fut attribué à la lâcheté de Baudri, duc de Frioul, & on ne lui pardonna pas d'avoir ſouffert que les

L'an 827.

Digitized by Google

Bulgares ravageaſſent impunément la haute Pannonie; il fut privé de tous ſes emplois, & ſa marche fut partagée entre quatre comtes. Ce châtiment bien mérité, puiſque la lâcheté & la négligence de Baudri furent prouvées, ne ſuffiſoit pas pour rétablir les affaires de la Pannonie. Il y a apparence que ce fut dans cette vûe que Louis, fils de l'empereur, fut renvoyé en Baviere en cette même année, & y vint avec ſa femme, ce qui annonçoit un ſéjour plus long que n'avoit été le premier; mais il n'y vint qu'avec un pouvoir limité, & bientôt après commencerent les guerres civiles qui deshonorerent la famille royale, & occuperent toutes les forces de l'empire. Il y a donc tout lieu de croire qu'il ne fut point vengé, & que les Sclaves qui avoient perdu leurs ducs nationnaux continuerent d'obéir aux gouverneurs que les Bulgares leur avoient donnés; enſorte qu'au-moins pendant quelques années l'empire de ceux-ci ſe ſoutint ſur les deux rives de la Drave.

Mais dans le même tems & ſans doute par la même raiſon, les Moraviens ou Marubans apprirent à mépriſer l'empire François. Il paroît qu'ils daterent le recouvrement de leur liberté du tems où les Avares etoient entierement déchus

de leur ancienne puiſſance, que ce furent eux qui, de concert avec les Francs, firent ſur leurs anciens maîtres, mais au nord du Dabube, des conquêtes que Charlemagne ne leur envia pas, & que c'eſt d'eux principalement qu'il faut entendre ce que nous avons dit que les hoſtilités continuelles des Sclaves forcerent un cagan à ſe réfugier ſur les terres de l'empire François. Dès-lors toute l'ancienne Gépidie dut devenir la conquête des Moraves, qui lui firent donner le nom de grande Moravie, ſi pourtant cette dénomination remonte à une auſſi haute antiquité.

La puiſſance des Moraves, dont il eſt vraiſemblable que les François & les Bulgares favoriſerent tour-à-tour l'accroiſſement, devint tous les jours plus formidable, pendant les guerres cruelles & opiniâtres que ſe firent ces deux nations, & bientôt par une révolution dont l'hiſtoire fournit d'autres exemples, les Bulgares & les Francs durent chercher dans leur réunion le remede aux maux que leur diſcorde leur avoit préparés, en les aveuglant ſur les progrès que faiſoit la puiſſance des Moraves. Elle étoit déjà très-grande avant le milieu de ce ſiecle, & Louis-le-Germanique vivoit encore; les Germains ſe

Digitized by Google

félicitoient d'avoir réprimé les Bulgares au prix de beaucoup de ſang, lorſque le courage & l'audace des Moraves ne permettoient déjà plus aux Bavarois de ſe rappeller avec joie la ruine des Avares & la défaite des Bulgares. Nous ne rendrons point compte des guerres ſanglantes qu'ils firent à Louis-le-Germanique & à ſes ſucceſſeurs juſqu'au bâtard Arnoul; elles font pendant le reſte de ce ſiecle une partie conſidérable de l'hiſtoire moderne de la Germanie.

Les Bulgares joints aux Sclaves avoient encore fait la guerre au roi de Germanie en 853. Il paroît qu'alors les Moraves achetoient la protection de ce prince par un vain hommage qu'ils devoient bientôt déſavouer. Le tems approchoit en effet où les Bulgares n'alloient plus être pour eux des voiſins redoutables. Dès l'an 862 le royaume de Louis fut ravagé par les Ungres, dont juſqu'alors les Germains n'avoient point éprouvé la fureur. Les Bulgares l'éprouverent auſſi, ou parce qu'il falloit à ce peuple des terres & du butin, ou parce que les Grecs leur acheterent ce dangereux ennemi.

Il eſt remarquable que ce fut en 863 que Bogoris, roi des Bulgares, embraſſa le

Digitized by Google

Chriſtianiſme, & que peu de tems après il envoya des ambaſſadeurs à Louis, pour lui faire part de ſa converſion, & lui demander des miſſionnaires, quoiqu'il en eût déjà demandé au pape, tant il eſt vrai que la religion entroit alors dans les ſyſtèmes politiques. Sans le voiſinage des Hongrois, qui étoient payens, Bogoris ne fût peut-être pas encore devenu chrétien. Cependant on s'habitua toujours davantage à regarder le dogme comme une affaire d'état; inſenſiblement on lia ce qui devoit être ſéparé, & par une autre mépriſe on confondit avec les intérêts de la religion ceux de ſes miniſtres. Telle fut la cauſe, peu apparente aujourd'hui, mais très-véritable, des guerres civiles qui déchirerent la Germanie au commencement du ſiecle ſuivant, & la livrerent foible & déſarmée à la fureur des Hongrois. On a imputé ſes malheurs à la fauſſe politique d'Arnoul qui, pour ſe débarraſſer des Moraves, appella les Hongrois, & leur montra une route qu'ils avoient juſqu'alors ignorée, & qui les conduiſit dans le ſein de la Germanie, en Italie, & juſque dans les Gaules. Mais puiſque dès l'an 862 ils avoient fait éprouver leur fureur aux Germains, Arnoul ne fut pas auſſi cou-

pable qu'on l'a prétendu. On peut lui reprocher, ainſi qu'aux Moraves, une politique mal entendue & funeſte. Elle coûta à ceux-ci la grande Moravie, ou ce qu'on appelle aujourd'hui la Hongrie, au nord du Danube. Elle fit le malheur de Louis, fils d'Arnoul, celui de la Germanie, qui fut inondée de ſang, & qui avec ſes richeſſes perdit ſa frontiere orientale au-deſſous de l'Ens. Les hiſtoriens de Germanie donnent auſſi le nom d'Avares aux Hongrois, outre ceux de Hungres & de Turcs, la raiſon en eſt peut-être que ce qui reſtoit des Avares ſe joignit aux Hongrois; mais il eſt encore plus vraiſemblable que les uns remplacerent les autres dans la même contrée. Luitprand, qui les appelle Turcs, imite en cela les Grecs qui leur donnerent long-tems ce nom.

Mais après avoir dit que les Germains connurent les Hongrois, & que ceux-ci ſe fixerent dans leur voiſinage, je dois mettre fin à cette hiſtoire, puiſque ſi on en excepte l'établiſſement des Normands dans la Neuſtrie, cette migration fut la derniere qui intéreſſa l'Europe occidentale. C'eſt aux hiſtoriens de la Hongrie à faire mieux connoître comment les fondateurs de ce royaume acquirent

acquirent cette ſtabilité qui l'a fait ſubſiſter juſqu'à nos jours, ſi toutefois les Hongrois, qui avoient bâti une ville dans leur ancienne patrie, ne différoient pas dès-lors en cela des autres Tartares. C'eſt aux hiſtoriens de Germanie à nous apprendre comment les ſucceſſeurs d'Arnoul firent des efforts inutiles pour contenir cette cruelle nation, comment elle prit part aux guerres civiles qui diviſoient les Germains, & comment enfin, trahis ou trompés par ceux-là mêmes qui les avoient appellés, les Hongrois perdirent en un jour le fruit de leurs travaux, & ſe virent forcés de ſe défendre chez eux, après avoir été ſi long-tems agreſſeurs.

On doit trouver dans l'hiſtoire de la Germanie, & ſur-tout dans celle de la Baviere, les ſuites de cette révolution que conſomma la bataille d'Ausbourg. Le pays ſitué au-deſſous de l'Ens fut depuis ce tems là le théâtre étroit dans lequel ſe concentrerent les efforts des deux nations. Ce ne fut plus un combat de toute la Germanie contre les ſeuls Hongrois; les forces de la Baviere ſuffirent ſeules contre leur puiſſance affoiblie; les héros qui s'étoient chargés d'en couvrir la frontiere, forcerent

bientôt ces ennemis découragés à laisser un intervalle entre eux & les établissemens Bavarois. Insensiblement cet intervalle se remplit de châteaux & de garnisons, qui devinrent autant de colonies, & dont la réunion, sous la protection des défenseurs de la frontiere orientale, forma cette principauté célebre, qui a rendu à la Pannonie la gloire qu'elle eut autrefois d'être *la terre nourriciere des Césars.*

Fin du Tome douzieme & dernier.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI.

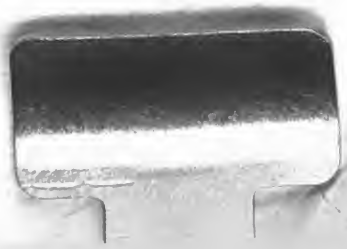
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google